HISTOIRE

ECCLESIASTIQUE,

Pour ſervir de continuation à celle de Monſieur l'Abbé FLEURY.

TOME TRENTE-UNIEME.

Depuis l'An 1555. juſqu'à l'An 1560.

A PARIS.

Chez
- P. G. LE MERCIER, rue S. Jacques, au Livre d'or.
- DESAINT & SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais.
- JEAN-TH. HERISSANT, rue S. Jacques, à S. Paul, & à S. Hilaire.
- DURAND, rue S. Jacques, au Griffon.
- LE PRIEUR, rue S. Jacques, à la Croix d'or.

M. DCC. L.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

SOMMAIRE DES LIVRES.

LIVRE CENT CINQUANTE-UNIEME.

1555.

I. *Les cardinaux entrent au conclave, pour l'élection d'un pape.* II. *On renouvelle les brigues pour le cardinal de Ferrare.* III. *On donne l'exclusion à Polus, & l'on propose le cardinal du Puy en sa place.* IV. *On pense à élire le cardinal Caraffe.* V. *Le cardinal Farnese gagne beaucoup de cardinaux en sa faveur.* VI. *Les Impériaux s'y opposent inutilement.* VII. *Le cardinal Caraffe est élu pape, & prend le nom de Paul IV.* VIII. *Articles dressés dans le conclave, qu'on fit jurer au nouveau pape.* IX. *Commencemens & progrès du cardinal Caraffe jusqu'à la papauté.* X. *Cérémonie de son couronnement.* XI. *Différens consistoires que le pape tient à Rome.* XII. *Le pape donne audience aux ambassadeurs d'Angleterre.* XIII. *Il leur demande la restitution des biens ecclésiastiques en Angleterre.* XIV. *On continue à persécuter les hérétiques.* XV. *Philippe part d'Angleterre, & vient en Flandre trouver l'empereur.* XVI. *Charles V. cede les Pays-Bas à Philippe son fils.* XVII. *Discours de Charles V. à l'assemblée.* XVIII. *Autre discours de l'empereur à son fils.* XIX. *Auguste électeur de Saxe refuse de se trouver à la diéte d'Ausbourg.* XX. *Articles sur la religion dont on convient à la diéte d'Ausbourg.*

1555.

LIVRE CENT CINQUANTE-DEUXIEME.

1556.

Strozzi pour la cour de France. XVIII. *Conférence de ce cardinal avec le roi de France.* XIX. *Intention du cardinal Caraffe en portant le roi à la guerre.* XX. *Propositions qu'il fait au roi en public.* XXI. *Joye du pape en apprenant le succès de la négociation de Caraffe.* XXII. *Entrée du cardinal Caraffe à Paris.* XXIII. *Rappel du légat Rebiba qui vient en France.* XXIV. *Le duc d'Albe envoie Loffredo au pape, qui le retient prisonnier.* XXV. *Armée du duc d'Albe, & soupçon contre Ascagne de Cornia.* XXVI. *Le pape fait arrêter le général des postes de l'empereur, & Garcie-Lasso de Vega.* XXVII. *Le duc d'Albe envoie le comte de San-Valentino au pape.* XXVIII. *Réponse du pape à ce comte.* XXIX. *Succès du duc d'Albe dans la campagne de Rome.* XXX. *On parle d'accommodement entre le pape & le duc d'Albe.* XXXI. *Marc-Antoine Colonne fait des courses jusqu'aux portes de Rome.* XXXII. *Faute des commandans de l'armée du pape.* XXXIII. *Les Vénitiens prient le duc d'Albe de ne point faire la guerre au pape.* XXXIV. *Siége & prise d'Ostie par le duc d'Albe.* XXXV. *Treve entre le pape & le duc d'Albe.* XXXVI. *On propose la paix sans dessein de la faire.* XXXVII. *Départ du duc d'Albe pour Naples.* XXXVIII. *Préparatifs de guerre de ce duc pour l'année suivante.* XXXIX. *Montluc va continuer la guerre en Toscane.* XL. *Les Farneses abandonnent le parti du roi, pour prendre celui du roi Philippe.* XLI. *L'empereur céde ses états & ses royaumes à Philippe son fils.* XLII. *Charles V. abdique l'empire en faveur de Ferdinand.* XLIII. *Son départ pour se rendre en Espagne.* XLIV. *Il arrive à Valladolid.* XLV. *Son arrivée dans sa solitude au monastere de saint Juste.* XLVI. *Occupations de l'empereur dans sa retraite.* XLVII. *Fin de l'histoire de Sleidan & sa mort.* XLVIII. *Mort du cardinal Jean Pogge.* XLIX. *Mort du cardinal de Bourbon.* L. *Mort du cardiual Sylvius.* LI. *Mort du cardinal Aquaviva.* LII. *Mort de Jean Gelida.* LIII. *Mort de Jean Forster; théologien protestant.* LIV. *Mort de l'hérétique David Georges.* LV. *Continuation de l'histoire de*

1557. *tiens proposent la paix au duc d'Albe.* XCIII. *Conférence pour la paix entre le duc d'Albe & quelques cardinaux.* XCIV. *Double traité qu'on signe, l'un public, & l'autre secret.* XCV. *Le duc d'Albe va trouver le pape à Rome.* XCVI. *Départ du duc de Guise pour la France.* XCVII. *Le pape envoye deux légats aux rois de France & d'Espagne pour la paix.* XCVIII. *Départ des deux légats & leurs négociations.* XCIX. *Négociations du cardinal Caraffe auprès de Philippe pour le duc de Palliano son frere.* C. *Il est irrité de ce qu'on n'a aucun égard à ses demandes.* CI. *Le pape nomme un autre légat en la place de Polus.* CII. *La reine Marie écrit au pape pour ne point retirer Polus.* CIII. *Le cardinal Polus quitte volontairement les marques de sa légation.* CIV. *Réglemens du pape pour les audiences, & la fête de la chaire saint Pierre.* CV. *Promotion de dix cardinaux par Paul IV.* CVI. *Mort du cardinal Jean Martinez Silicco.* CVII. *Mort du cardinal d'Annebaut.* CVIII. *Mort du cardinal Fabio Mignanelli.* CIX. *Mort du cardinal Alvarez de Tolede.* CX. *Mort du cardinal Duranti de Durantibus.* CXI. *Mort de quelques sçavans hommes.* CXII. *Censure des propositions de Chefdeville.* CXIII. *Autre censure des propositions envoyées par l'inquisiteur.* CXIV. *Hérétiques punis à Paris.* CXV. *Conférence de Wormes entre les Catholiques & les Luthériens.* CXVI. *La division se met parmi ceux de la confession d'Ausbourg.* CXVII. *Le pape témoigne son chagrin de cette conférence.* CXVIII. *Le pape défend la lecture des mauvais livres.* CXIX. *Son zéle pour le maintien de l'inquisition.* CXX. *Constitution du même pape touchant les bénéfices.* CXXI. *Mort de Jean III. roi de Portugal.* CXXII. *Bref du pape au nouveau roi de Portugal & à son ayeule.* CXXIII. *Le roi de Portugal donne secours à Buhaçon contre le chérif Mahomet.* CXXIV. *Prise de Fez & défaite du chérif Mahomet.* CXXV. *Buhaçon est établi roi de Fez par le peuple.* CXXVI. *Mort de Buhaçon dans une bataille.* CXXVII. *Mort du chérif Mahomet.* CXXVIII. *Muley Abdala devient paisible possesseur du royaume.* CXXIX. *Le prince de Moscovie veut se venger*

des Livoniens. CXXX. *Ambassadeurs Livoniens aux Moscovites pour demander la paix.* CXXXI. *Le duc de Moscovie la leur refuse.* CXXXII. *Il déclare la guerre aux Livoniens.* CXXXIII. *Cause de l'héréſie introduite en Pologne.* CXXXIV. *Bref du pape au roi de Pologne.* CXXXV. *Jean de Laſki répand le Luthéraniſme en Pologne.* CXXXVI. *Progrès que l'héréſie fait dans ce royaume.* CXXXVII. *Le cardinal Polus ordonne la viſite des deux univerſités en Angleterre.* CXXXVIII. *On a deſſein d'établir l'inquiſition en Angleterre.* CXXXIX. *On ôte au cardinal de Trente le gouvernement du Milanez.* CXL. *Mort d'Albert de Brandebourg.* CXLI. *Préparatifs du Roi de France pour la campagne prochaine.* CXLII. *Les Anglois négligent de pourvoir à la ſûreté de Calais.* CXLIII. *On réſout en France le ſiége de cette ville.* CXLIV. *On uſe de quelques feintes pour ſurprendre les ennemis.*

1558.

LIVRE CENT CINQUANTE-TROISIEME.

I. *Siége de Calais par le duc de Guiſe.* II. *Il aſſiége enſuite & prend Guine.* III. *Il ſe rend maître du Château de Hames.* IV. *Aſſemblée des états à Paris.* V. *Le roi ſe rend à Calais.* VI. *Mariage du Dauphin de France avec Marie Stuard reine d'Ecoſſe.* VII. *Les Ecoſſois accordent au dauphin le titre de Roi.* VIII. *Converſation de Granvelle avec le cardinal de Lorraine au ſujet des Colignys.* IX. *Granvelle lui déclare que d'Andelot eſt Calviniſte.* X. *Le cardinal informe le roi des ſentimens de d'Andelot.* XI. *D'Andelot va trouver le roi, & ſes réponſes ſur la religion.* XII. *Montluc eſt fait colonel général de l'infanterie Françoiſe.* XIII. *Négociations pour la paix entre la France, l'Angleterre & l'Eſpagne.* XIV. *Aſſemblée à Cercamp pour en traiter.* XV. *Le duc de Savoye recherche Eliſabeth en mariage.* XVI. *Elle refuſe le roi de Suede pour époux,*

1559.

1559. *saint André que la régente veut réprimer.* XCII. *La régente s'adresse au roi de France pour avoir du secours.* XCIII. *Elle convient d'une treve avec les confédérés protestans.* XCIV. *La reine Elisabeth ordonne la visite des diocèses.* XCV. *Reglemens ecclésiastiques ajoûtés à ceux d'Edouard.* XCVI. *Pouvoirs expédiés aux commissaires pour la visite.* XCVII. *La reine nomme Matthieu Parker à l'archevêché de Cantorbery.* XCVIII. *Evêques nommés pour l'ordonner.* XCIX. *Ordination & consécration de Parker à Lambeth.* C. *Les rois de France & d'Espagne envoient des députés à Ausbourg.* CI. *L'empereur Ferdinand demande la restitution de Metz, Toul & Verdun.* CII. *Funérailles de Charles V. faites à Ausbourg.* CIII. *Réponse des protestans sur la proposition d'un concile.* CIV. *Sur leur refus l'empereur leur accorde le libre exercice de leur religion.* CV. *Les Livoniens demandent du secours au roi de Pologne.* CVI. *On traite en secret d'exterminer les hérétiques en France.* CVII. *Remontrances de quelques Présidens au roi sur les hérétiques.* CVIII. *On recherche les héritiques dans le parlement de Paris.* CIX. *Le roi va lui-même au parlement pour les affaires de la religion.* CX. *Sa présence ne rend pas plus modérés quelques conseillers.* CXI. *Le roi fait mettre en prison deux conseillers du Four & du Bourg.* CXII. *Le parlement travaille au procès de Jacques Spifame.* CXIII. *Premier synode tenu à Paris par les Calvinistes.* CXIV. *Origine de la confession de foi, & de la discipline des Calvinistes en France.* CXV. *Ambassadeurs des princes protestans au roi en faveur des Calvinistes.* CXVI. *Le roi nomme des commissaires pour l'affaire des conseillers.* CXVII. *Du Bourg déclaré convaincu d'hérésie par l'évêque de Paris.* CXVIII. *Tournois aux nôces d'Elisabeth de France avec Philippe II.* CXIX. *Le roi y est blessé d'un éclat de lance.* CXX. *Sa mort, & divers jugemens qu'on en porte.* CXXI. *Bonnes qualités & défauts de ce prince.* CXXII. *Son mariage & sa postérité.* CXXIII. *Divers établissemens qu'il fit.* CXXIV. *François II. succede à son pere Henri II.* CXXV. *La reine*

mere & les Guises s'emparent du gouvernement. CXXVI. Disgraces du connétable de Montmorency, & de la duchesse de Valentinois. CXXVII. Arrivée du roi de Navarre à la cour. CXXVIII. Le roi se fait sacrer à Reims. CXXIX. Crainte qu'on inspire au roi de Navarre, qui le détermine à se retirer. CXXX. On le charge de conduire la reine d'Espagne à son mari. CXXXI. Divers changemens qu'on fait à la cour. CXXXII. Différens édits pour la sûreté publique. CXXXIII. Création de chevaliers de l'ordre de saint Michel. CXXXIV. On poursuit vivement les Calvinistes à Paris. CXXXV. Libelles des Calvinistes contre le gouvernement, & la réponse. CXXXVI. On continue le procès d'Anne du Bourg & des autres conseillers. CXXXVII. Du Bourg semble vouloir rétracter ses erreurs. CXXXVIII. Les Calvinistes font revenir du Bourg à ses premiers sentimens. CXXXIX. Le président Minard est tué d'un coup de pistolet sortant du palais. CXL. Du Bourg est condamné à être pendu & brûlé. CXLI. Condamnation des autres conseillers à différentes peines. CXLII. On punit tous ceux qui sont soupçonnés d'hérésie. CXLIII. Moyens dont on se sert pour découvrir les hérétiques.

1559.

LIVRE CENT CINQUANTE-QUATRIEME.

I. L'On avertit le pape de la mauvaise conduite de ses neveux. II. Il en fait faire des informations. III. Il rappelle beaucoup d'avis qui lui avoient été donnés là-dessus. IV. Il fait sortir de Rome ses neveux & leurs familles. V. La réponse à quelques cardinaux qui s'intéressoient pour eux. VI. Tribunal établi pour juger des différends qui survenoient. VII. Son zele pour l'établissement du tribunal de l'inquisition. VIII. Ses bulles contre les livres des hérétiques, les religieux & autres. IX. Etablissemens d'évêques qu'il fait en différens endroits. X. Dessein de Philippe II. d'établir de nouveaux évêchés en Flandres. XI. On établit treize évêchés dans les Pays-bas,

1559. XII. *Les Flamands prennent en mauvaise part ces établissemens.* XIII. *Paul IV. tombe malade, & devient hydropique.* XIV. *Sa mort, & la joie que le peuple fait paroître.* XV. *Mort du cardinal Nobili.* XVI. *Mort du cardinal Rosario.* XVII. *Mort du cardinal Trivulce.* XVIII. *Mort du cardinal Jean-Baptiste Guisleri.* XIX. *Mort du cardinal Capo di Ferro.* XX. *Mort du cardinal de Meudon.* XXI. *Mort du cardinal Dandini.* XXII. *Mort de Louis Lippoman.* XXIII. *Mort de Matthias Bredenbach.* XXIV. *Mort de Ruard Tapper.* XXV. *Mort de Tacite Nicolas Zegers.* XXVI. *de Joachim Perionius.* XXVII. *Mort de Jean-Baptiste Falengio.* XXVIII. *Mort de Robert Cenalis.* XXIX. *Mort de Robert Etienne, Imprimeur du roi.* XXX. *Mort de Jean Christophorson.* XXXI. *Mort de François Duaren.* XXXII. *Mort de Luc Gauric.* XXXIII. *Mort d'autres grands personnages.* XXXIV. *Les cardinaux entrent au conclave.* XXXV. *Peu s'en faut qu'on n'élise le cardinal de la Cueva par surprise.* XXXVI. *Le cardinal Cornaro brigue des voix pour celui de Pise.* XXXVII. *Les François veulent élire le cardinal de Tournon.* XXXVIII. *Quels étoient ceux qui prétendoient à la papauté.* XXXIX. *Raisons du Camerlingue pour traverser l'élection du cardinal Carpi.* XL. *On lui donne entiérement l'exclusion.* XLI. *Les Espagnols sont cause de la durée du conclave.* XLII. *On pense à élire le cardinal Pacheco pour pape.* XLIII. *On élit pour pape le cardinal de Médicis.* XLIV. *Il prend le nom de Pie IV. Sa famille.* XLV. *Philippe II. tient le chapitre de l'ordre à Gand, & donne le gouvernement des Pays-Bas à Marguerite de Parme.* XLVI. *Il arrive en Espagne après avoir essuyé une tempête.* XLVII. *Exécution des hérétiques qu'il fait faire à Séville.* XLVIII. *On fait le procès à Constantin Ponce après sa mort.* XLIX. *Procès de même espece au prédicateur Ægidius.* L. *Barthelemi Caranza mis en prison pour crime d'hérésie.* LI. *Affaires du royaume de Dannemark.* LII. *Frederic II. se rend maître de Diethmarsen.* LIII. *Censures de la faculté de théologie de Paris.* LIV. *Lettre du roi de France à la Faculté de théologie.* LV. *Censures des propositions de Martinbos.* LVI. *Propositions envoyées par le roi à la facul-*

1560.

té, censurées. LVII. *Autre censure des propositions de Magot.* LVIII. *La faculté ajoûte un article à son corps de doctrine.* LIX. *Censure des propositions de Seichespée.* LX. *Couronnement du pape Pie IV.* LXI. *Il reconnoît Ferdinand pour empereur.* LXII. *Il pardonne au peuple Romain.* LXIII. *Il pense sérieusement à assembler le concile.* LXIV. *Congrégation où il propose de tenir le concile.* LXV. *Il fait une promotion de trois cardinaux.* LXVI. *Arrivée de l'ambassadeur de l'empereur à Rome. On lui donne audience.* LXVII. *Edit en France pour régler la justice.* LXVIII. *Commencement de la conjuration d'Amboise.* LXIX. *On choisit La Renaudie pour en être le chef.* LXX. *Plan de cette conjuration, qui consistoit en deux articles.* LXXI. *Résolution de l'assemblée des Calvinistes à la Ferté sous-Jouarre.* LXXII. *Autre assemblée à Nantes, où l'on concerte l'exécution.* LXXIII. *La Renaudie vient à Paris, & confere avec le ministre Chandieu.* LXXIV. *La conjuration est découverte aux princes de Guise.* LXXV. *Edit du roi en faveur des réformés.* LXXVI. *Le prince de Condé arrive à Amboise où étoit la cour.* LXXVII. *On se saisit de quelques conjurés, qu'on punit, & La Renaudie est tué.* LXXVIII. *On arrête son secretaire La Bigne, qui révele beaucoup de choses.* LXXIX. *Les conjurés font une tentative pour prendre Amboise.* LXXX. *Les chefs des conjurés sont punis du dernier supplice.* LXXXI. *Le prince de Condé demande à se justifier en plein conseil, & on le lui accorde.* LXXXII. *Le duc de Guise opine qu'on l'arrête; la reine mere s'y oppose.* LXXXIII. *Mort du chancelier Olivier.* LXXXIV. *Le prince de Condé & les Colignys se retirent de la cour.* LXXXV. *Guerres commencées par les Calvinistes en différentes provinces.* LXXXVI. *Le cardinal de Lorraine veut établir l'inquisition en France.* LXXXVII. *Le roi publie l'édit de Remorantin.* LXXXVIII. *On mande en cour le connétable de Montmorency, qui y vient avec les Colignys.* LXXXIX. *Assemblée des notables à Fontainebleau.* XC. *L'amiral de Coligny présente une requête pour la liberté de la religion.* XCI. *Discours de Montluc évêque de Valence en cette assemblée.* XCII. *Cet-*

1560. *évêque suspect d'être du parti des réformés.* XCIII. *Discours de l'archevêque de Vienne dans la même assemblée.* XCIV. *Quel étoit cet archevêqae de Vienne, & jugement sur son discours.* XCV. *Le duc de Guise parle dans l'assemblée de Fontainebleau.* XCVI. *Discours du cardinal de Lorraine en la même assemblée.* XCVII. *On indique l'assemblée des Etats à Meaux.* XCVIII. *Le pape ne veut pas de concile national en France.* XCIX. *L'évêque de Viterbe envoyé par le pape au roi pour empêcher ce concile* C. *Le roi d'Espagne intervient pour empêcher le concile en France.* CI. *Le roi de France consent au concile général, & envoye l'abbé de Manne à Rome.* CII. *Lettre du même roi à son ambassadeur à Rome à ce sujet.* CIII. *Mémoire envoyé à l'évêque de Rennes, ambassadeur auprès de l'empereur.* CIV. *Le pape appelle les ambassadeurs, auxquels il propose l'affaire du concile.* CV. *Le pape envoye des nonces pour le concile.* CVI. *Le pape tente de faire créer Côme de Medicis roi de Toscane.* CVII. *Il médite la perte des Caraffes.* CVIII. *Ils sont arrêtés & mis en prison.* CIX. *Par les artifices du pape, Côme de Medicis rentre dans Soana.* CX. *Voyage que Côme de Medicis fait à Rome.* CXI. *Il détermine le pape à assembler le concile général.* CXII. *Audience que Philippe II. accorde à l'évêque de Terracine.* CXIII. *Ce nonce lui parle du concile auquel le pape se dispose.* CXIV. *Réponse du roi d'Espagne au nonce.* CXV. *Le pape envoye un de ses neveux vers l'empereur.* CXVI. *Stanislas Osius envoyé en Allemagne auprès du même empereur.* CXVII. *Difficultés proposées par l'empereur à la convocation du concile.* CXVIII. *L'empereur demande la communion du calice, & le mariage des prêtres.* CXIX. *Ecrit du cardinal d'Ausbourg sur le même sujet.* CXX. *Embarras du pape sur les difficultés de l'empereur.* CXXI. *Le pape consulte l'ambassadeur de Venise.* CXXII. *Le pape envoye Zacharie Delfino nonce auprès de l'empereur.* CXXIII. *L'empereur écrit au pape, & consent à l'indiction du concile à Trente.* CXXIV. *Le pape ordonne un jubilé.* CXXV. *On dresse & on publie la nouvelle bulle du concile à Trente.* CXXVI. *Bulle du pape Pie IV. pour*

pour la convocation de ce concile. CXXVII. *Le pape envoye un nonce en France pour y porter la bulle.* CXXVIII. *Le vidame de Chartres est mis à la bastille.* CXXIX. *Entreprise sur Lyon sans succès.* CXXX. *Le roi mande en cour le roi de Navarre & le prince de Condé.* CXXXI. *Troubles excités par les hérétiques dans le Dauphiné & ailleurs.* CXXXII. *Autres troubles en Provence causés par les freres Mouvans.* CXXXIII. *Progrès du Calvinisme en Normandie.* CXXXIV. *Le roi de Navarre & le prince de Condé viennent en cour.* CXXXV. *Le roi se met en chemin pour se rendre à Orléans.* CXXXVI. *Les princes arrivent à Poitiers dont on leur ferme les portes.* CXXXVII. *Ils arrivent à Orléans & y entrent.* CXXXVIII. *Le prince de Condé est arrêté prisonnier.* CXXXIX. *On donne des gardes au roi de Navarre & on arrête plusieurs de ses gens.* CXL. *Le prince de Condé récuse ses juges nommés par le roi.* CXLI. *Dessein de faire assassiner le roi de Navarre en présence du roi.* CXLII. *Avis de la duchesse de Montpensier à la reine.* CXLIII. *Le Prince de Condé est condamné à mort.* CXLIV. *Le roi tombe malade & les médecins désesperent de sa vie.* CXLV. *Consternation des princes de Guise, en voyant le roi dans cet état.* CXLVI. *Le chancelier rassure la reine par ses conseils.* CXLVII. *La reine s'accommode avec le roi de Navarre & les Guises.* CXLVIII. *Mort du roi François II.* CXLIX. *Obséques de ce prince à saint Denis.* CL. *Le connétable de Montmorenci arrive à la cour avec son fils.*

1560.

LIVRE CENT CINQUANTE-CINQUIEME.

I. *AVenement de Charles IX. à la couronne de France.* II. *Ouverture des états à Orléans.* III. *La noblesse & le peuple demandent une nouvelle convocation des états.* IV. *Mortification que reçoit le cardinal de Lorraine.* V. *Discours de Jean l'Ange pour le tiers*

1560. *état.* VI. *Autre discours du baron de Rochefort pour la noblesse.* VII. *Charles Quentin parle au nom du clergé dans cette assemblée.* VIII. *Portrait qu'il fait de la nouvelle réforme.* IX. *L'amiral s'en plaint & on lui fait réparation.* X. *Amnistie accordée pour le passé.* XI. *On convient que la reine sera régente & le roi de Navarre lieutenant général.* XII. *Réglemens pour la police de l'église.* XIII. *Fin des états d'Orléans.* XIV. *Ordonnance du chancelier de l'Hôpital sur les seconds mariages.* XV. *Arrest du parlement de Toulouse contre l'imposture d'Arnauld du Tilh.* XVI. *La reine veuve de François II, se retire de la cour.* XVII. *Continuation des troubles en Ecosse touchant la religion.* XVIII. *Les Ecossois traitent avec la reine d'Angleterre.* XIX. *Manifeste de cette reine pour se justifier.* XX. *L'ambassadeur de France prie Elisabeth de retirer ses troupes d'Ecosse.* XXI. *Siége de Leith par l'armée des confédérés.* XXII. *La France souhaite la paix, & n'envoye plus de troupes en Ecosse.* XXIII. *Mort de la reine régente d'Ecosse.* XXIV. *Traité d'Edimbourg entre la France, l'Angleterre & l'Ecosse.* XXV. *Philippe II. entreprend la conquête de Tripoli.* XXVI. *La flotte se met en mer pour aller en Afrique.* XXVII. *Elle s'arrête dans l'isle de Gelves, dont on se rend maître.* XXVIII. *Les Turcs viennent au secours avec une armée navale.* XXIX. *L'armée Chrétienne est battue par celle des Turcs.* XXX. *Suite fâcheuse de cette défaite de la flotte Chrétienne.* XXXI. *Dragut assiége l'Isle de Gelves.* XXXII. *Action généreuse d'Alvare de Sande.* XXXIII. *Les Turcs se rendent maîtres de l'isle & du fort.* XXXIV. *De Sande mis en prison à Constantinople, ensuite délivré.* XXXV. *Mort du célébre André Doria.* XXXVI. *Mort de Gustave roi de Suede.* XXXVII. *Mort du cardinal Jean Dubellay.* XXXVIII. *Mort du cardinal Pacheco.* XXXIX. *Mort du cardinal Diomede Caraffe.* XL. *Mort du cardinal Bertrand.* XLI. *Mort de Robert Cenalis évêque d'Avranches.* XLII. *Mort de Dominique Soto.* XLIII. *Ouvrages de cet auteur.* XLIV. *Mort de Melchior Cano.* XLV. *Mort de Jean*

1560.

Matthieu Ory & de Jean Arboreus. XLVI. *Mort de Jean Lasko.* XLVII. *Mort de Philippe Melanchton.* XLVIII. *Publication des Centuries de Magdebourg.* XLIX. *Histoire de matthieu Flaccus Illyricus, auteur de cet ouvrage.* L. *De son livre intitulé* Catalogus testium veritatis. LI. *Il publie une ancienne messe.* LII. *Différentes censures de la faculté de théologie de Paris.* LIII. *Affaires de Pierre Seichespée.* LIV. *Commencement de l'histoire de Michel Baïus.* LV. *Censure de dix-huit propositions tirées de ses écrits.* LVI. *Baïus fait des notes sur cette censure.* LVII. *Articles que Baïus approuve & blâme dans la censure.* LVIII. *La faculté exclut de son corps Adrien Métayer.* LIX. *Autres censures de la même faculté.* LX. *Demandes de l'université pour être faites à Trente & aux états d'Orléans.* LXI. *Discours de l'avocat du roi d'Angers aux états d'Anjou.*

Fin des Sommaires.



Le Cardinal Caraffe presente à Henry second au nom du Pape, l'épée et la toque benites.

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

LIVRE CENT CINQUANTE-UNIÉME.

An. 1555.

I.
Les cardinaux entrent au conclave pour l'élection d'un pape.
Pallavicin. in hist. lib. 13. *cap.* 11. *n.* 8.
Ciacon. in vit. Pont. t. 3. *p.* 809.
Spond. hoc an. n. 8.
Raynaldus, *n.* 21.

APRÉS les obseques de Marcel II. les cardinaux qui se trouvoient pour lors à Rome, entrerent au conclave le quatorziéme de Mai au nombre de quarante-quatre, parmi lesquels se trouva le cardinal Farnese, qui n'avoit point assisté à l'élection de Marcel II. Ce cardinal étoit chargé de lettres de Henri II. aux cardinaux de la faction Françoise, qui avoient souhaité que l'on élût le cardinal Polus. Marie reine

An. 1555.

d'Angleterre le désiroit aussi, & elle en écrivit à Gardiner, au comte d'Arondel & à Paget, qui étoient alors à Calais, pour moyenner la paix entre la France & l'Espagne. Elle les pria de ménager l'amitié du cardinal de Lorraine, du connétable, & des autres ambassadeurs du roi de France, afin qu'ils persuadassent à leur maître de se déclarer pour Polus, qui paroissoit à toutes sortes d'égards le sujet le plus capable de bien remplir le saint siége. Elle leur disoit qu'elle sollicitoit pour lui, sans qu'il en sçût la moindre chose. Mais avant que ses lettres fussent écrites, le conclave avoit déja disposé du pontificat.

II. On renouvelle les brigues pour le cardinal de Ferrare.

Pallavicin. ib. lib. 13. cap. 11. n. 8.

Polus ne laissa pas d'y être proposé, sur la recommandation du roi de France: Le conclave eut les mêmes intrigues que le précédent, à l'exception, qu'au lieu que les Impériaux avoient renversé les brigues des François, en proposant un sujet qu'ils croyoient leur devoir être agréable; ici les François pour faire avorter les desseins des Impériaux, qui croyoient être les maîtres de l'élection, se servirent d'un pareil artifice, & nommerent un cardinal, pour lequel ils avoient beaucoup d'éloignement, & qu'ils auroient été fort fâchés de voir élever au pontificat. La proposition que fit Aléxandre Farnese du cardinal Polus, irrita fort les autres cardinaux, principalement celui du Bellay, François, qui vouloit faire tomber l'élection sur le cardinal de Ferrare: en sorte qu'il fit tout ce qu'il put pour différer l'élection jusqu'à l'arrivée des cardinaux François, afin qu'ils fortifiassent son parti. Farnese qui étoit pour Polus, s'opposa à ce dessein, fondé sur cette raison, qu'il ne vouloit pas qu'un prince aussi puissant en Italie que Ferrare, occupât le

ſiége pontifical. C'eſt pourquoi il fit repréſenter au roi de France, qu'il n'y avoit aucune apparence qu'on élût le cardinal de Ferrare, & que le choix ne pouvoit tomber que ſur trois perſonnes ; ſçavoir, les cardinaux Polus, Caraffe, & Moron : que le premier en étoit digne, & devoit être agréable aux François : que le ſecond ne pouvoit y prétendre, que parce qu'il étoit déja avancé en âge, mais qu'il paroiſſoit peu propre à cette place, à cauſe de ſa famille, qui étoit fort attachée à l'empereur. Que quant au troiſiéme, Charles V. ne lui étoit pas favorable.

III. On donne l'excluſion à Polus, & l'on propoſe le cardinal du Puy en ſa place. *Pallavicin. ut ſuprà, n. 8. & 9.*

Ces trois ſujets étant propoſés, on donna d'abord l'excluſion au cardinal Polus, ſous prétexte qu'étant en Angleterre, on ne pouvoit le faire venir à Rome ſans de grandes difficultés ; & que d'ailleurs il étoit à croire que Philippe fils de l'empereur, étant maître de ce Royaume, n'auroit pas agréable l'élection d'un prince Anglois. Le cardinal de Santa-Fiore, chef de la faction des Impériaux, voyant cette excluſion, ſe mit en tête de propoſer Jacques du Puy, qui étoit de Nice, archevêque de Bari, agréable à l'empereur, & aſſez eſtimé des François, quoiqu'il ne parût pas ouvertement attaché à leurs intérêts. D'ailleurs c'étoit un ſujet recommandable par ſon érudition, qui avoit été plus de quinze ans auditeur de Rote, préfet de l'une & de l'autre ſignature, préſident de l'Inquiſition, homme d'un âge mûr, de mœurs très-réglées, & compenſant la baſſeſſe de ſa naiſſance par l'éminence de ſes vertus. Le cardinal de Santa-Fiore fit donc ſa brigue pour lui, gagna Farneſe, & regardoit déja la choſe comme faite,

An. 1555.

lorsqu'elle échoua par l'indiscrétion du cardinal de la Corgnia, neveu de Jules III. qui voulant s'employer pour lui avec trop d'ardeur, ne contribua qu'à l'éloigner du souverain pontificat. On s'arrêta donc au cardinal Caraffe, doyen du sacré collége, sujet de l'empereur, & autant agréable aux François, que du Puy leur étoit suspect, quoiqu'on se doutât bien que Charles V. ne lui seroit pas favorable, ce prince l'ayant long-tems empêché d'être Archevêque de Naples, & n'y ayant consenti qu'après que ce cardinal se fut soumis à Jules III. qui étoit alors en bonne intelligence avec l'empereur.

IV.
On pense à élire le cardinal Caraffe.
Pallavicin. n. 10.

Farnese ayant donc proposé Caraffe, quoiqu'il n'eût aucune raison pour le choisir; un grand nombre de cardinaux se rangerent de son parti, seulement dans la vûe de traverser l'élection de du Puy. Ils allerent tous ensemble trouver Caraffe, & l'ayant tiré de sa chambre, ils le menerent à la chapelle, où il n'y avoit alors personne du parti impérial, & il s'y laissa conduire, sans se flatter d'être élu. Mais Dieu qui vouloit faire réussir cette élection, contre le sentiment même de ceux qui le conduisoient, fit naître plusieurs incidens, qui avancerent sa promotion. Le premier fut, qu'étant obligé, pour aller à la chapelle, de passer devant les cellules des cardinaux de Carpi & de saint Jacques, ils sortirent sur le corridor au bruit que faisoient ceux qui accompagnoient Caraffe, & se trouverent dans une disposition favorable, pour se venger de ceux qui avoient voulu élever au pontificat du Puy sans leur participation; ensorte qu'ils se laisserent aisément persuader par les François, qui menoient Caraffe, & les

An. 1555.

ſuivirent, prétendant s'excuſer envers l'empereur, qui avoit recommandé à ceux de ſon parti de lui donner l'excluſion, qu'ils n'avoient pû ſe diſpenſer de favoriſer un homme qui étoit leur ami particulieur, & qui étoit comme eux depuis long-tems du tribunal de l'Inquiſition. Le ſecond événement fut, que pluſieurs cardinaux, ceux de Palerme, Nobili, Doria & d'autres, étant ſortis de leurs cellules au bruit qu'on faiſoit, ſuivirent les François à la chapelle, ſe déclarerent auſſi pour Caraffe. En troiſiéme lieu, Othon Truchſés cardinal d'Auſbourg fort eſtimé parmi les Impériaux, qui avoit le matin déclaré au maître des cérémonies, que du Puy alloit être élu pape, ſçachant qu'on penſoit à Caraffe, s'écria tout étonné : Que veut-on faire de cet évêque de Chieti ambitieux? Mais ſur le ſoir il changea de ſentiment; & après s'être confeſſé le lendemain matin & célébré la meſſe, il fit dire à Caraffe par le même maître des cérémonies, qu'il pouvoit s'aſſûrer de ſon ſuffrage.

V. Le cardinal Farneſe gagne beaucoup de cardinaux en ſa faveur.

Le cardinal Moron voyant les deux chefs de l'Inquiſition, Carpi & Saint Jacques dans la chapelle, crut qu'ils n'étoient venus que pour briguer des voix contre lui. Il ſe rangea du parti de Caraffe, afin de ſe les rendre plus favorables par cette complaiſance, & pour faire plaiſir à Farneſe, qui étoit ſon ami particulier. Ainſi cette diverſion fit dans le conclave le même effet qu'avoit fait dans le précédent celle dont s'étoient aviſés les cardinaux de Saint-Ange & de Santa-Fiore. On rompit par-là l'union qui étoit entre les cardinaux qui vouloient faire élire du Puy. Les François députerent deux ou

An. 1555.

trois d'entr'eux, pour s'attacher auprès de ceux qui leur avoient promis de ne les point quitter que l'élection ne fût faite. Et ceux qui arrivoient dans la chapelle, sans sçavoir pourquoi on s'y étoit assemblé, n'étant point prévenus, se laissoient facilement persuader par Farnese. Lorsqu'il y en eut un assez grand nombre pour faire réussir son dessein, il fit fermer les portes de la chapelle, & leur fit promettre à tous de nommer Caraffe, qui, ignorant ce qui se passoit dans le conclave, & le succès de ce qu'on négocioit pour lui, s'abandonnoit à la conduite de Farnese; & il ne pouvoit mieux faire, puisque ce cardinal agit pour lui avec tant de zéle, que secondé par Moron, il en gagna un si grand nombre, qu'il ne lui manquoit plus que trois voix pour être assûré de l'élection de Caraffe; & l'on attendoit avec impatience la décision de cette affaire.

La nuit approchoit, & pendant que les François étoient dans la chapelle, les Impériaux demeuroient fermes dans la salle du consistoire; & les deux factions ne laissoient pas de faire passer quelqu'un des leurs d'un lieu à l'autre pour gagner des voix à celui qu'on favorisoit. Quoique les François eussent eû assez de tems pour faire un pape suivant leurs intentions; ils s'opiniâtrerent à vouloir Caraffe. Mais le cardinal de Ferrare n'étant pas de ce sentiment, fit sçavoir adroitement aux Impériaux par celui des Ursins, qu'ils n'avoient qu'à tenir ferme, & qu'ils empêcheroient l'élection de Caraffe. Néanmoins il ne leur tint pas parole, & il se relâcha peu de tems après, parce qu'il sçut que Caraffe étoit averti de la démarche qu'on avoit faite contre lui, & même il

s'en plaignit avec aigreur. Farnese se faisant un point d'honneur d'élever au pontificat celui pour lequel il briguoit, malgré toutes les oppositions qui s'y rencontroient, compta les voix de ceux qui lui avoient promis, & trouva qu'il en avoit assez, pourvû qu'ils ne lui manquassent pas, comme il n'y avoit point d'apparence. Carpi avoit encore gagné du Bellay évêque de Porto, qui espéroit beaucoup de Caraffe, parce qu'il étoit créature de Paul III. se flattant qu'il auroit d'autant plus de reconnoissance de ce qu'il alloit faire pour lui, qu'il lui avoit témoigné beaucoup d'amitié, lorsque ceux de sa maison avoient été persécutés par Jules III. c'est ce qui lui fit prendre avec chaleur les intérêts de Caraffe.

VI.
Les Impériaux s'y opposent inutilement.

Les Impériaux n'avoient parmi eux aucun cardinal qui eût de la fermeté. Ils étoient si étourdis de ce changement qu'ils ne sçavoient quel parti prendre, & s'allarmoient des moindres difficultés. Voyant néanmoins que les François tardoient si long-tems à faire l'élection, ils reprirent courage, & croyant pouvoir traverser celle de Caraffe, en proposant quelque François, ils envoyerent les cardinaux Ricci, premier évêque de Monte-Pulciano, & Cornaro à Farnese, pour l'assûrer qu'ils donneroient tous leurs voix à celui qu'il leur nommeroit, pourvû que ce ne fût pas Caraffe. Les cardinaux de Santa-Fiore & de Trente parlerent à Savelli & à Saint-Ange; mais ils ne gagnerent rien. Ce qui fit perdre toute espérance aux Impériaux, qui voyoient que les principaux d'entre-eux se séparoient, sans se mettre en peine de ce que l'empereur pourroit dire, & que beaucoup d'autres balançoient. Ceux du parti

An. 1555.

de Caraffe, pour ne rien négliger, leur envoyerent le cardinal Moron pour les gagner, usant de prieres & de menaces; mais ce fut inutilement. C'étoit une chose surprenante de voir d'un côté les François soûtenir opiniâtrement Caraffe, seulement pour avoir l'honneur d'y réussir, malgré la faction contraire; & de l'autre, les Impériaux demeurer toujours fermes à lui donner l'exclusion, quoiqu'ils vissent bien qu'il seroit élu malgré eux.

VII.
Le cardinal Caraffe est élû pape, & prend le nom de Paul IV.
Ciaconius in vit. Pont. tom. 3. pag. 810.
Pallavicin. hist. concil. lib. 3. cap. 13. n. 11.
Raynald. hoc an. n. 21.
Spond. n. 8. 9.

Cependant leur parti s'affoiblissoit de moment en moment. Farnese étant venu à bout des cardinaux Poggio, de Ferrare, & de Fano, les autres commencerent à se relâcher, & ayant pris ensuite la résolution de céder, ils envoyerent un des leurs pour en porter la parole aux François. Les cardinaux du parti Impérial étoient ceux de Trente, de Perouse, Doria, Monte-Pulciano, de la Cueva, de Messine, Pacheco, Cicada & Taliavia; ils députerent Santa-Fiore & du Puy, l'un parce qu'il avoit eu beaucoup de part à l'élection, & l'autre parce qu'il étoit regardé comme le chef de ce qui restoit d'Impériaux. Cela fait, on procéda à l'élection, dont on avoit commencé de parler deux heures avant le jour, & qui ne fut résolue que fort avant dans la nuit: il fut élu le vingt-troisiéme de Mai, auquel jour on célébroit dans l'église la fête de l'Ascension, & il pria les cardinaux de lui marquer le nom qu'il devoit prendre: mais ceux-ci ne répondant rien par modestie, Caraffe voulant témoigner sa reconnoissance à Farnese, prit le nom de Paul qu'avoit porté son oncle, qui l'avoit honoré de la pourpre. Il seroit difficile d'exprimer quelle consternation parut dans Rome aussi-tôt qu'on

qu'on y eut appris ſon élection ; elle paſſa même juſqu'à ceux qui y avoient le plus contribué. Le roi Philippe en étant informé, écrivit auſſi-tôt à l'empereur ſon pere ſur le ſujet de la nouvelle ambaſſade d'obédience qu'il falloit envoyer au nouveau pape : mais Charles V. lui répondit, qu'on ne lui avoit jamais rendu de bons témoignages de lui, & que ſi l'on en croit les rapports qui en ont été faits, il n'a jamais été bon partiſan de la maiſon d'Autriche, quoique ſon ſujet. Ne nous preſſons pas tant, dit-il, & voyons ce que fera ce pape.

VIII. Articles dreſſés dans le conclave, qu'on fit jurer au nouveau pape.

Les cardinaux avoient arrêté quelques articles dans le conclave, pour en faire jurer l'obſervation au pape qui ſeroit élû. Ces articles étoient I. Qu'on ne fera point de cardinaux, qu'ils n'ayent l'âge preſcrit par les canons ſuivant l'ordre qu'ils auront, qu'ils ne ſoient de bonne vie & mœurs, & qu'ils ne ſoient inſtruits dans toutes les ſciences qui regardent leur caractére. Qu'on obſervera la bulle de Jules III. qui porte qu'on ne donnera pas la pourpre à deux freres, afin qu'ils ne puiſſent pas être en même-tems dans le ſacré collége. Que huit jours avant la promotion, le pape déclarera en plein conſiſtoire, qu'il ne retient point de cardinal *in petto*, & qu'il ne pourra pas même pour un peu de tems tenir ſecret le nom de celui à qui il voudra donner le chapeau.

II. Qu'il ne pourra aliéner les terres, domaines, & villes de l'état eccléſiaſtique, ni par échange, ni pour récompenſe de ſervices, ni ſous prétexte du bien public, ou de néceſſité preſſante : Qu'il ne pourra les engager ou en donner l'adminiſtration,

An. 1555. que pendant sa vie, si ce n'est du consentement de tout le sacré collége ; à la réserve néanmoins des personats ou fiefs qui n'ont point de Jurisdiction, qu'on a eu la liberté d'aliéner ou d'inféoder depuis trente ou quarante ans ; comme aussi à l'exception de ceux qui sont dévolus par deshérence, & qui étant de peu de conséquence, peuvent toujours être retirés. Que si quelque cardinal consentoit à l'aliénation des biens de l'église, au préjudice du présent résultat, il seroit déclaré infâme pour toujours, sans qu'il pût en être relevé. A quoi tous les cardinaux seront obligés de se soumettre, avant que de recevoir le chapeau. Et le nouveau pape sera obligé huit jours après son élection ou son installation, de faire publier une bulle qui portera confirmation des présens articles.

III. Qu'il ne donnera les évêchés affectés aux cardinaux, que suivant le rang de leur ancienneté. Qu'il ne se mêlera pas des quinze jours qui regardent le sacré collége ; & que les biens confisqués par Paul III. ou usurpés par ses officiers, seront rendus à ceux à qui ils appartiennent, nonobstant toutes bulles ou constitutions à ce contraires.

IV. Que le pape ne déclarera la guerre à aucun prince chrétien, & ne fera aucune ligue avec l'un contre l'autre, se montrant pere commun, & gardant la neutralité, si ce n'est pour de puissantes raisons, qu'il feroit approuver par la plus grande partie des cardinaux en plein consistoire.

V. Qu'on expédieroit les bulles des bénéfices consistoriaux en plein consistoire, & qu'elles passeront dans la chancellerie de la chambre apostolique, & non par les mains du sécretaire des brefs. Le

An. 1555.

pape jura tous ces articles en ces termes. « Nous, « pape élu, jurons & promettons d'observer & d'ac- « complir en tout & par tout, réellement, pure- « ment, & de bonne-foi, sans aucune explication « de paroles, les articles dont il nous a été fait lectu- « re, priant Dieu qu'il nous bénisse, ainsi que nous « les observerons. » Fra-Paolo ajoûte que le cardinal d'Ausbourg, secondé par le cardinal Moron, fit instance, que parmi ces articles, l'on fît promettre que celui qui seroit élu, convoqueroit un autre concile dans le terme de deux ans, pour mettre la derniere main à la réformation commencée, pour décider le reste des controverses de religion, & pour déclarer sur les moyens de faire recevoir le concile de Trente aux Allemans. Et comme le sacré collége étoit alors très-nombreux, il fut encore capitulé que le pape futur ne pourroit faireplus de quatre cardinaux dans les deux premieres années de son régne.

IX. Commencement & progrès du cardinal Caraffe jusqu'à la papauté.

Ciaconius, tom. 3. p. 809.
Pallav. l. 13. c. 11.
Foglieta in vit. Pauli IV.
Joan. Bapt. Castaldi in vitâ Pauli IV.

Ce pape élu à l'âge de près de quatre-vingt ans malgré tous les efforts de la faction Impériale, nommé Jean-Pierre Caraffe, étoit né dans le village de saint-Ange de l'Echelle le vingt-huitiéme de Juin de l'an 1476. fils de Jean-Antoine, fils de Diomede Caraffe, comte de Matalone, & de Victoire Campenosca, d'une des premieres familles d'Aquila. Il n'avoit que dix-huit ans qu'Alexandre VI. le fit son camerier sécret; après la mort de ce pape, Jules II. le fit archevêque de Chieti dans le royaume de Naples, n'étant âgé que de vingt-huit ans. Le même pontife l'envoya quelque tems après nonce vers Ferdinand d'Arragon, qui prenoit alors possession du

An. 1555.

royaume de Naples. Il assista en 1513. au concile de Latran, d'où Leon X. l'envoya nonce vers le roi d'Angleterre Henri VIII. ensuite il alla avec la même qualité en Espagne auprès du roi Ferdinand, à qui Charles V. ayant succédé, Caraffe fut nommé par ce prince à l'archevêché de Brindisi, qu'il garda fort peu de tems, l'ayant remis en 1524. avec celui de Chieti entre les mains du pape, pour s'associer avec Gaëtan de Théate, dans le dessein d'établir ensemble une congrégation de clercs réguliers, qui furent depuis nommés Théatins, & dont il fut le premier supérieur pendant trois ans, & après lui Gaëtan, qui a été canonisé; & Caraffe fut élu une seconde fois. Le pape Paul III. l'ayant nommé cardinal en 1536. voulut qu'il reprît l'archevêché de Chieti, qui vint à vacquer dans cette même année; & depuis il fut nommé à l'archevêché de Naples, dont le viceroi, par ordre de l'empereur, l'empêcha de prendre possession, jaloux de la partialité que les grands du royaume avoient pour lui; & ce fut une des raisons pour lesquelles les Impériaux étoient si forts opposés à son élection.

X.
Cérémonie de son couronnement.
Guillel. Parad. in cont. hist. sui temp.
Raynald. hoc an. n. 22.
Ciacon. in vit. Pont. tom. 3. p. 812.

Il prit le nom de Paul IV. & fut couronné solemnellement le vingt-sixiéme de Mai. Cette cérémonie fut des plus pompeuses. Les officiers du palais apostolique & du pape marcherent les premiers jusqu'à l'église de saint Pierre, les écuyers & cameriers vêtus de robes rouges. Ils étoient suivis des archevêques & évêques, qui se trouverent pour lors à Rome, tous revêtus de leurs habits pontificaux, avec de très-riches chapes, & des mîtres blanches. Ensuite paroissoient les cardinaux diacres en tuniques & en

An. 1555.

mîtres de ſatin blanc; les cardinaux prêtres en chaſubles, & les cardinaux évêques parés de très-riches chapes, auſſi en mîtres. Enfin on voyoit le pape porté ſur un ſiége fort orné, avec un manteau de grand prix, la mître en tête toute remplie de pierres précieuſes, ſous un dais magnifique de drap d'or, porté par les ambaſſadeurs des rois & des princes qui réſidoient en ſa cour. Dans cet ordre il entra dans l'égliſe de ſaint Pierre, deſcendit de ſon ſiége, ſe mit à genoux devant le grand autel, & de-là fut conduit dans la chapelle de ſaint André apôtre, où l'on fit les cérémonies de ſon ſacre. De-là on le porta dans la chapelle de ſaint Pierre & de ſaint Paul, où il célébra ſolemnellement la meſſe pontificale, laquelle étant finie, il ſortit dans le même ordre pour s'en retourner au palais au milieu des acclamations du peuple. Etant de retour, le cardinal Jean du Bellay lui mit la thiare ou la couronne papale ſur la tête; & ſa ſainteté donna auſſi-tôt après ſa bénédiction au peuple. Tous les canons du château ſaint-Ange & du palais firent pluſieurs décharges, & le décret de ſon élection dreſſé par le ſacré collége, fut lu à haute voix par François Piſani, cardinal diacre de ſaint Marc. Il y eut beaucoup d'argent jetté au peuple; & pour finir la cérémonie, le pape donna à dîner à tous les cardinaux, aux ducs de Ferrare & d'Urbin, aux ambaſſadeurs des rois de France & de Portugal, du ſénat de Veniſe & de la république de Raguſe. Toute la ville étoit alors tendue de tapiſſeries.

XI. Différens conſiſtoires que le pape tient à Rome. *Raynald. ad hunc ann. n. 22. & 23.*

Le mercredi vingt-neuviéme du même mois de Mai le pape tint un conſiſtoire, dans lequel il fit un diſcours pour remercier les cardinaux de ſon élec-

An. 1555.

Pallav. ut sup. lib. 13. c. 12. n. 2.

tion, & il en députa quelques-uns, qui avoient été déja nommés par Marcel II. pour travailler à la réformation qu'il méditoit, & l'on y parla des moyens de rétablir la paix entre les princes Chrétiens. Le Jeudi trente il y eut un autre consistoire public, dans lequel le duc de Ferrare, qui étoit venu à Rome pour rendre obéissance à Marcel II. fit la même cérémonie à Paul IV. L'on y parla aussi de la maniere de réformer les mœurs déréglées des ecclésiastiques, à quoi l'on ne pouvoit remédier qu'en nommant des sujets d'une probité connue pour les évêchés & pour les cures. Dans un autre consistoire du cinquiéme de Juin, sa sainteté zélée pour le salut des ames, ordonna que pour éviter la simonie & l'ambition, on n'éliroit pour les dignités ecclésiastiques dans les églises patriarcales, dans les métropolitaines, dans les cathédrales & dans les monasteres, que des personnes capables, sur la présentation des rois & des princes, qui auroient droit de patronage. Pallavicin fait mention d'un autre consistoire du septiéme de Juin, pour ériger l'Irlande en royaume, d'autorité apostolique, sur la demande de Philippe & de Marie, parce que Henri VIII. durant le schisme, avoit osé le faire de son propre mouvement. La raison de cette proposition, étoit que les ambassadeurs d'Angleterre étoient arrivés à Rome, & demandoient ces deux choses au pape, qu'il confirmât le pardon de leur schisme, & qu'il érigeât l'Irlande en royaume.

XII.
Le pape donne audience aux ambassadeurs d'Angleterre.

Le pape leur donna audience dans un consistoire du vingt-uniéme de Juin ou du vingt-troisiéme, & leur dit, que pour donner au roi & à la reine d'Angleterre des marques de son affection, il avoit érigé

l'Irlande en royaume, en vertu du pouvoir apostolique. Ensuite ces ambassadeurs prosternés à ses pieds, confesserent les crimes de la nation Angloise, & son schisme, & ils en reçurent l'absolution.

An. 1555.

Burnet. hist. de la réf. t. 2. l. 2. p. 464.

XIII.
Il leur demande la restitution des biens ecclésiastiques en Angleterre.

Raynald. ad hunc ann. n. 29.

Après ce consistoire le pape eut avec eux plusieurs entretiens particuliers, dans lesquels il se plaignit à eux que les biens ecclésiastiques n'avoient pas encore été restitués, & leur déclara que c'étoit une injustice qu'on ne devoit point souffrir; que comme ces biens appartenoient proprement à Dieu, il y alloit de la damnation éternelle à les retenir : qu'il falloit qu'on les rendît tous sans exception; que le saint siége seroit toujours disposé à favoriser le roi & la reine; mais qu'il n'avoit pas le droit de permettre la profanation des choses saintes; & que pour peu qu'elle continuât, ce seroit un anathême sur l'Angleterre, & une espéce de contagion, qui ne manqueroit pas d'avoir des suites très-funestes. Il pria les ambassadeurs d'en écrire fortement à Philippe & à Marie; il réitéra ses instances & ses plaintes toutes les fois qu'il les vit. Il leur dit encore qu'il espéroit qu'on continueroit à payer le denier de saint Pierre, & que pour cela il envoyeroit bien-tôt en Angleterre un collecteur pour les recueillir : Qu'il avoit exercé lui-même cette fonction, & qu'il avoit été très-édifié du zéle de la nation à s'acquitter de ce devoir, sans lequel les Anglois ne devoient point s'attendre que saint Pierre leur ouvrît la porte du ciel, s'ils retenoient son patrimoine sur la terre. Les ambassadeurs garderent là-dessus un profond silence pour ne pas irriter ce pape; mais ils ne firent que ce qui leur parut le plus convenable à leurs intérêts.

An. 1555.

XIV.
On continue à persécuter les hérétiques.
De Thou, hist. lib. 17.

Pendant que cela se passoit à Rome, le conseil d'Angleterre ayant été informé que l'indulgence des juges de paix, particuliérement de la province de Norfolk, retardoit l'exécution des ordonnances de la reine contre les hérétiques, on leur envoya des instructions, pour s'informer avec plus de soin de ce qui se passeroit, appuyer les prédicateurs catholiques, & chasser ceux qui prêcheroient l'hérésie, ou qui rejetteroient les cérémonies de l'église Romaine. Et leurs majestés écrivirent à Bonner qui se relâchoit un peu de cette sévérité, qu'il avoit fait paroître au commencement, pour l'engager à redoubler ses soins dans la poursuite des hérétiques, selon la rigueur des ordonnances, s'ils demeuroient obstinés. Cette lettre fut cause que Bradfort qui avoit été condamné depuis quelque tems, mais dont on avoit différé le supplice, fut brûlé dans le mois de Juillet. Quelque tems auparavant, c'est-à-dire, le trentiéme de Juillet un professeur en théologie nommé Jean Cardmaker, & un tapissier de Londres appellé Jean Warne, furent aussi brûlés à Smithfield. Le dixiéme de Juin Thomas Hawkes gentilhomme de la province d'Essex, fut exécuté à Coxhall & beaucoup d'autres, entre lesquels se trouverent Ridley & Latimer. Le premier avoit été évêque de Londres, & le second de Worchester sous le régne d'Henri VIII. Tous deux souffrirent la mort dans le mois de Novembre.

XV.
Philippe part d'Angleterre & vient en Flandre trouver l'empereur.

Le 4. de Septembre précédent le roi Philippe étoit parti d'Angleterre, fort dégoûté de la reine qui n'avoit ni assés de beauté, ni assés de jeunesse pour lui plaire, & dont la stérilité d'ailleurs le mortifioit baucoup.

Cependant

Cependant il allégua pour motif de ſon voyage, qu'il devoit donner ſes ſoins aux royaumes dont ſa naiſſance le mettoit en poſſeſſion, répondre à l'intention que Charles V. ſon pere avoit de lui remettre le gouvernement de ſes états, & veiller aux affaires que pouvoit entraîner après ſoi la mort de la princeſſe Jeanne ſon ayeule, qu'il venoit de perdre dans la ville de Tordeſilla en Eſpagne, le quatriéme d'Avril dans ſa ſoixante-treiziéme année. Philippe arriva à Bruxelles le même jour auquel l'empereur venoit de recevoir un courier dépêché par Jean Manriquez ſon ambaſſadeur à Rome, qui lui mandoit que le pape donnoit continuellement des marques d'une grande averſion contre la maiſon d'Autriche. Charles apprit cette nouvelle à Philippe ſon fils, qui ſe laiſſant aller auſſi-tôt à l'ardeur de ſa jeuneſſe, dit que ſi l'on vouloit ſuivre ſon avis, on ſe déclareroit ouvertement contre le pape, & qu'on lui feroit ſentir quel étoit le pouvoir de la maiſon d'Autriche. Mais l'empereur plus modéré lui remontra qu'il falloit agir avec plus de douceur, & que l'on obtiendroit plus par la modération, que par une vivacité hors d'œuvre. Suivant ces ſentimens, il écrivit à ſon Ambaſſadeur à Rome, qu'il lui ordonnoit de ſaluer le pape de ſa part, & de l'aſſûrer de ſa vénération filiale.

An. 1555.

D. Antonio de Vera, hiſt. de Charles V. pag. 285. & 290.

Quelque tems après, Charles voulant exécuter réellement ce qu'il avoit promis à ſon fils, touchant la ceſſion des provinces des Pays-Bas, & du royaume d'Eſpagne, fit aſſembler les états, & les grands de ſa cour, & fit cette ceſſion en leur préſence, le vingt-cinquiéme d'Octobre 1555. Cette action

se fit avec beaucoup de pompe & d'éclat.

An. 1555.

XVI.
Charles V. céde les Pays-bas à Philippe son fils.
D. Ant. de Vera, hist. de Charles V. pag. 291.
Famian. Strad. de Bello Belg. l. 1.
De Thou in hist. lib. 16. n. 11.

Charles étoit assis sur un trône, ayant à sa droite Philippe son fils, Maximilien roi de Bohême, & Emmanuel Philibert duc de Savoye, à sa gauche ses sœurs Eleonore reine de France doüairiere, Marie reine de Hongrie, toutes deux veuves, Marie reine de Bohême, & Christienne fille du roi de Dannemark, & duchesse de Lorraine. Il créa premiérement, selon les cérémonies ordinaires, Philippe grand maître de l'ordre de la Toison d'Or : ensuite il commanda à Philibert de Bruxelles conseiller d'état, d'exposer à l'assemblée le sujet pour lequel on l'avoit convoquée. Sur cet ordre, Philibert dit, que l'empereur affoibli, & abattu par des maladies qui augmentoient de jour en jour, se sentoit averti de mettre ordre à ses dernieres affaires, & de se décharger du poids du gouvernement qu'il ne pouvoit plus supporter, ni pour sa gloire, ni selon la dignité de l'empire, entre les mains de Philippe son fils roi d'Angleterre, que son âge & sa sagesse rendoient capable de soutenir un fardeau si honorable, & en même-tems si pesant. Qu'ainsi l'empereur se dépouilloit entiérement de la domination des Pays-Bas & de la Bourgogne : Qu'il prioit Dieu que ce dessein réussît pour son repos, à l'avantage du roi son fils, & au bien de ces provinces. Qu'il remettoit aux peuples le serment de fidélité qu'ils lui avoient fait, & que de son propre mouvement, il donnoit à Philippe son fils roi d'Angleterre les droits & la possession des Pays-Bas & de la Bourgogne.

Pendant que Philibert parloit, l'empereur tenant

un papier à la main, se leva, & s'appuyant sur l'épaule de Guillaume prince d'Orange, il interrompit Philibert, pour haranguer de lui-même l'assemblée. Il commença par un récit en François de tout ce qu'il avoit fait depuis l'âge de dix-sept ans, jusqu'au présent jour. Il dit qu'il avoit fait neuf voyages en Allemagne, six en Espagne, quatre en France, dix aux Pays-Bas, deux en Angleterre, autant en Afrique, & qu'il avoit traversé onze fois la mer. Il parla des guerres, des paix, des alliances qu'il avoit faites, & exposa ces choses avec plus d'ordre & de magnificence que de présomption & d'orgueil. Il ajoûta qu'il ne s'étoit jamais proposé d'autre fin dans toutes ses entreprises, que la défense de la religion & de l'état. Que tant qu'il avoit eu de la santé, il avoit par la grace de Dieu heureusement réussi dans ses desseins : Qu'il n'y avoit que ses ennemis qui supportassent à regret qu'il eût vécu, & qu'il eût régné. Il reconnut que l'hérésie de Luther, aussi-bien que de ses protecteurs, & l'envie de quelques princes chrétiens l'avoient embarrassé pour quelque tems; ce qui avoit été cause qu'il n'avoit pû réussir en tout, ni exécuter tous ses desseins. Que son régne n'avoit été qu'une longue suite de travaux; mais qu'il n'avoit jamais eu de plus grande peine que celle qu'il ressentoit alors de les quitter; Qu'il profitoit de la tranquillité de son esprit, pour exécuter une résolution qu'il avoit prise à loisir; Que les forces lui manquoient, & qu'il approchoit de sa derniere heure, & que pour un vieillard infirme, dont la meilleure partie étoit déja dans le tombeau, il leur donnoit un prince vigoureux

An. 1555.

XVII.
Discours de Charles V. à l'assemblée.
Strad. de Bello Belgico, lib. 1.
Ant. de Vera hist. de Charles V. pag. 292.

An. 1555.

& recommandable par une jeunesse, & par une vertu florissante. Qu'il les prioit de lui obéir, de demeurer fermes dans la religion catholique, & de lui pardonner les fautes qu'il pouvoit avoir commises au milieu des soins du gouvernement.

XVIII.
Autre discours de l'empereur à son fils.
Strada ibid. ut supra.

Ensuite adressant la parole à son fils : Si vous fussiez entré par ma mort, lui dit-il, dans la possession de tant de provinces, j'aurois, sans doute, mérité quelque chose d'un fils, pour lui avoir laissé un si riche héritage : mais puisque cette grande succession ne vous vient pas aujourd'hui de la nécessité de ma mort, mais seulement de ma volonté ; & que votre pere a, pour ainsi dire, voulu mourir devant le tems, pour vous faire jouir par avance du bénéfice de sa mort ; je vous demande avec raison, que vous donniez au soin & à l'amour de vos peuples, tout ce que vous semblez me devoir, pour vous avoir avancé la jouissance des états que je vous donne. Les autres se réjouissent d'avoir donné la vie à leurs enfans, & de leur pouvoir laisser des royaumes : mais j'ai voulu ôter à la mort la gloire de vous faire ce don, m'imaginant recevoir une double joye, si, comme vous vivez par moi, je vous voyois régner par moi. Il y en aura peu qui imiteront mon exemple, comme à peine en ai-je trouvé que j'aye pû imiter dans tous les siécles passés.

Mais au moins on louera mon dessein, lorsqu'on verra que vous méritiez que l'on commençât par vous, & on le verra si vous conservez cette sagesse que vous avez suivie jusqu'ici, si vous avez toujours dans l'ame la crainte du maître souverain de toutes choses,

ſi vous prenez la défenſe de la religion catholique, & la protection de la juſtice, & des loix qui ſont les plus grandes forces, & les plus fermes appuis des empires. Enfin il ne reſte plus maintenant qu'à ſouhaiter en votre faveur, que vos enfans arrivent heureuſement à un âge auquel vous leur puiſſiez tranſporter vos royaumes, & votre puiſſance, & que vous n'y ſoyez jamais contraint.

An. 1555.

Sur la fin de ce diſcours, Philippe ſe jetta aux genoux de ſon pere, & lui demanda ſa main pour la baiſer. Mais Charles lui mettant cette même main ſur la tête, demanda pour ce prince le ſecours du ciel par une courte priere, après laquelle il demeura quelque tems ſans s'exprimer autrement que par ſes larmes. Ce ſpectacle attendrit toute l'aſſemblée, & Philippe s'étant relevé au milieu des ſoupirs de tous ceux qui étoient préſens, & après avoir baiſé avec reſpect la main de ſon pere, dit à l'aſſemblée, que comme il ignoroit la langue Françoiſe, il n'étoit pas en état de leur parler, mais que Granvelle évêque d'Arras alloit le faire pour lui. Ce prélat harangua auſſi-tôt l'aſſemblée, à qui il fit entendre que le roi étoit également reconnoiſſant envers ſon pere, & diſpoſé par ſes avis & par ſon exemple à procurer le bien de la Flandre. Jacque Maſius orateur & juriſconſulte répondit enſuite au nom des états; & après toutes ces cérémonies, Marie reine de Hongrie ayant quitté le gouvernement dont elle jouiſſoit depuis vingt-cinq ans, Charles V. ſe retira en diſant: Adieu, mes enfans, vous me percez le cœur, je vous quitte avec regret. Et s'adreſſant à ſon fils Philippe, il lui recommanda François d'Eraſo, commandeur de

An. 1555.

Moralez, en lui disant : Ce que je vous ai donné aujourd'hui, ne vaut pas tant que ce serviteur. Deux mois après il se fit une assemblée beaucoup plus nombreuse que la premiere, où l'empereur se dépouillant tout-à-fait des royaumes, provinces, & isles, tant de l'ancien que du nouveau monde, en donna encore à Philippe son fils toute la possession & la jouissance.

XIX.
Auguste électeur de Saxe refuse de se trouver à la diéte d'Ausbourg.
Sleidan. in com. lib. 26.

Pendant que tout cela se passoit à Bruxelles, Ferdinand roi des Romains étoit à Ausbourg, où il présidoit à la diéte qui y avoit été convoquée. Il avoit fort pressé les princes de s'y rendre, entr'autres, Auguste électeur de Saxe, qui s'étoit excusé, sur ce que ses états n'étoient pas assez tranquilles pour les quitter, & qu'il n'y avoit aucune apparence d'appaiser les différends de la religion, à cause de la prévention fâcheuse où l'on étoit contre la confession d'Ausbourg, qui étoit, disoit-il, pure & sainte, & conforme en tout à la doctrine & à la discipline de l'église primitive, & des quatre premiers conciles. Il ajoûtoit : Que si dans cette diéte on n'établissoit point une paix ferme & durable, l'empereur & lui ne pourroient jamais assembler dans l'Allemagne un assez grand secours qu'on pût opposer aux Turcs ; mais qu'on devoit s'attendre que ceux qui étoient nés & élevés dans la confession d'Ausbourg la retiendroient constamment. Ce que pensoit Auguste arriva en partie : la diéte d'Ausbourg avança très-peu les affaires ; on disputa beaucoup & vivement, & l'on ne termina presque rien. Les Catholiques firent un écrit pour justifier leur religion, & faire voir que les Protestans étoient obligés

de l'embrasser & de s'y soûmettre. Ceux-ci ne manquerent pas d'y repliquer. Mais on ne fit usage ni des uns ni des autres, & ils ne furent pas moins produits dans la diéte.

An. 1555.

XX.
Articles sur la religion dont on convient à la diéte d'Ausbourg.
Sleidan. in comm. lib. 26.
Pallavicin. hist. conc. Trid. lib. 13. cap. 13. n. 9.
De Thou in hist. l. 16. n. 9.
Belcar. in comm. lib. 26. n. 65.

Enfin après plusieurs séances, on concerta un decret, qui fut lû & prononcé le vingt-cinquiéme de Septembre, & qui étoit fort peu propre à terminer les différends. Il comprenoit dix-sept articles, dont voici les principaux. Que l'empereur, le roi Ferdinand, les autres princes & états n'outrageroient en aucune maniere les sujets de l'Empire, à cause de la doctrine, religion, & foi de la confession d'Ausbourg; ni ne les contraindroient par mandemens ou autres voyes, de quitter la religion, les cérémonies & les loix que les alliés de la même confession avoient établies ou ci-après établiroient dans leurs états; ni ne les mépriseroient en aucune sorte, mais leur laisseroient la liberté de conscience, avec jouissance paisible de leurs biens, facultés, péages, possessions & droits. Que le différend de la religion ne seroit terminé que par des voyes douces & pacifiques, & par des députés choisis de l'un & l'autre parti. Que ceux de la confession d'Ausbourg se comporteroient de même envers l'empereur, le roi Ferdinand, & les autres princes & états de l'ancienne religion, leurs chapitres & colléges; les laissant pareillement jouir de la liberté de leur religion & de leurs cérémonies, comme aussi de leurs voix, possession, péages; & que les différends & procès qui surviendroient, seroient décidés selon les loix & coûtumes de l'empire. Que ceux qui ne seroient ni de l'une ni de l'autre religion, ne pourroient être com-

An. 1555.

pris dans cette paix. Que si quelque archevêque, évêque, prélat, ou quelqu'un de l'ordre ecclésiastique venoit à se retirer de l'ancienne religion, il seroit obligé de se déporter aussi-tôt de son évêché, prélature, bénéfice, & de tous les fruits qu'il en auroit reçus; sans toutefois que cela tournât en aucune maniere à son deshonneur; & qu'il seroit libre aux chapitres ou colléges, ou à ceux qui avoient droit d'élire, de mettre en sa place un autre prélat de l'ancienne religion, afin qu'ils demeurassent paisibles en la possession de leurs droits de fondation, élection, présentation, postulation, confirmation, & autres semblables droits, & en celle de leurs biens; le tout à condition que tout cela ne préjudicieroit nullement à la future réconciliation de la religion. Que comme quelques états de l'empire & leurs prédécesseurs s'étoient emparés de quelques prévôtés ecclésiastiques, monasteres, & autres sortes de biens sacrés, & les avoient appliqués au ministere de l'église, à l'entretien des écoles, & autres bons usages, ils ne seront pas appellés en justice pour ce sujet. Que la jurisdiction ecclésiastique de l'ancienne église catholique ne prétendroit en aucune façon avoir le moindre droit sur la religion, la créance, la foi, les cérémonies, les loix, & le ministere ecclésiastique de ceux de la confession d'Ausbourg, mais qu'elle demeurera suspendue & sans effet, jusqu'à ce que les différends qui régnent en matiere de religion entre les deux partis soient entiérement terminés. Que la même jurisdiction s'exerceroit pourtant, & auroit son effet, selon l'ancien droit & usage dans les autres choses qui ne concerneroient

troient par la religion. Que tout l'état eccléſiaſtique demeureroit à l'avenir en la jouiſſance de ſes biens, droits & péages; enſorte néanmoins que ceux dans la province deſquels ces biens ſeroient ſitués, ne perdroient rien du droit temporel qu'ils avoient avant la diviſion de la religion. Qu'on prendroit ſur les biens les choſes néceſſaires pour entretenir, & faire ſubſiſter le ſervice de l'égliſe, les paroiſſes, les écoles, les aumônes & les hôpitaux, ſans avoir égard à qui de l'une ou de l'autre religion cette aſſiſtance & nourriture ſeroit appliquée. Que s'il arrivoit quelque conteſtation pour les aumônes & la nourriture des pauvres, & pour la maniere de les diſtribuer; les parties de leur conſentement choiſiroient des arbitres, qui dans ſix mois termineroient le différend; durant lequel tems les diſpenſateurs ne laiſſeroient pas d'employer le fonds deſtiné aux uſages & ſervices mentionnés, de la même maniere qu'ils avoient accoûtumés de faire auparavant juſqu'à la déciſion du procès.

XXI. Plaintes du pape ſur ce décret, & la réponſe de Ferdinand.

Pallavicin. ibid. ut ſup l. 13. c. 14. n. 1. & 2.

Dès que le pape eut été informé de ce décret, il en fit faire de grandes plaintes au roi Ferdinand par ſon nonce Delfino; mais ce prince ſans avoir égard à ces plaintes, répondit que la néceſſité dans laquelle il s'étoit trouvé, le mettoit à couvert de tout reproche, & qu'il n'avoit cherché que l'avantage de la religion. On dit auſſi que l'empereur ayant appris les plaintes du pape ſur ce décret, dit à ſes confidens, que ceux qui veulent faire leurs affaires, écoutent les plaintes de Paul IV. & qu'ils imitent les maximes de la cour de Rome. Le pape voyant qu'on ne l'é-

An. 1555.

coutoit pas, parla encore plus fortement; & par ses hauteurs, il aigrit encore plus les esprits. Il parla sur ce ton à l'ambassadeur de Charles V. & au cardinal d'Ausbourg; il menaça de se ressentir en tems & lieu de l'injure qu'on lui faisoit, & de procéder par censures contre l'empereur & Ferdinand, s'ils ne révoquoient leur décret. L'ambassadeur eut beau lui alléguer la puissance des Protestans, le danger que l'empereur avoit couru d'être leur prisonnier à Inspruck, & le serment que lui & Ferdinand avoient prêté, il ne se paya point de ces raisons. Il repliqua, que pour le serment il les en délioit, & qu'il leur ordonnoit même de ne le pas garder: Que dans la cause de Dieu, il ne falloit pas se conduire par des vûes humaines; & que Dieu avoit permis que l'empereur fût en danger, parce qu'il n'avoit pas fait tout ce qu'il pouvoit faire, ni ce qu'il devoit pour ramener l'Allemagne à l'obéissance du saint siége. Son neveu Charles Caraffe, qu'il avoit fait cardinal le septiéme de Juin, entrant dans son ressentiment, & se laissant emporter à l'humeur guerriere dont il ne s'étoit pas entiérement dépouillé, en se revêtant de la pourpre Romaine; lui conseilla de se servir de la puissance temporelle, en même-tems qu'il employeroit la puissance spirituelle, afin de se faire obéïr, & plus promptement & plus efficacement. Celle-ci, lui dit-il, ne sçauroit être respectée sans la premiere; mais si vous les joignez toutes deux, on nous résistera bien plus difficilement, & vous viendrez à bout de ce que vous prétendez. Le pape résista quelque tems à ces sollicitations de son neveu; mais enfin, se laissant vaincre à la continuité de

ſes exhortations, il s'engagea dans une guerre qui lui fut très-dommageable. Il commença à faire ſentir ſon indignation aux Colones & aux Vitelli, qui étoient entiérement dévoués au parti de la maiſon d'Autriche, afin qu'abaiſſant & détruiſant même, s'il ſe pouvoit, ces deux maiſons ſi contraires à la France, il eût non-ſeulement le plaiſir de mortifier des gens qui avoient toujours été odieux aux ſiens, mais auſſi le moyen de donner aux François ſujet d'être plus que jamais perſuadés de ſon affection. Voici quel fut le prétexte de ſon reſſentiment. Comme les vivres manquoient abſolument aux Siennois, & qu'ils étoient hors d'état de ſoutenir plus long-tems le ſiége de leur ville, ils s'étoient rendus par capitulation le vingt-uniéme d'Avril, avec ces conditions: Que l'empereur prendroit en ſa protection & en celle de l'empire, la ville & la république de Sienne, ſans toucher à ſa liberté ni à l'ancienne autorité de ſes magiſtrats: Que les citoyens ſeroient rétablis dans leurs biens & dignités: Que l'empereur y entretiendroit la garniſon à ſes dépens: Qu'on n'y feroit point de nouvelle citadelle, & qu'on ne répareroit l'ancienne que du conſentement des citoyens; & qu'il ſeroit permis à Montluc & aux autres François, & aux Italiens au ſervice du roi, de ſortir avec leurs armes, enſeignes déployées, tambour battant, & avec leurs équipages. L'on avoit excepté de cet article les bannis & les rebelles qui avoient été proſcrits. Mais Montluc fit changer ce dernier article, & tous eurent également la liberté de ſortir, & ſe retirerent à Montalcino, où les Siennois qui avoient quitté leur patrie, établirent une répu-

XXII.
Reddition de la ville de Sienne à l'empereur.
D. Thou hiſt. lib. 15.
Belcar in com. l. 26. n. 59.

An. 1555.

blique ſous la protection du roi, & créerent des magiſtrats. Montluc vint débarquer à Marſeille, arriva à la cour, & fut fait chevalier de l'ordre de ſaint Michel.

XXIII.
Occaſion de la guerre que le pape entreprend.
De Thou, hiſt. lib. 16. init.
Pallavicin. hiſt. conc. Trid. l. 13. c. 14. n. 6. & 7.

Le comte de Santa-Fiore, chef de la maiſon des Sforces, voyant la ville de Sienne rendue, & la puiſſance des François fort affoiblie en Italie, retira deux de ſes freres du ſervice de la France. Charles, l'un d'eux, qui avoit à Marſeille trois galeres fort bien équipées, demanda qu'avant que de quitter le ſervice du roi, il pût faire mettre ces galeres en sûreté dans quelque port de l'empereur, afin qu'il ne parût pas, pour ainſi dire, paſſer nud & déſarmé dans ſon parti; ce qu'il feroit ſans donner aucun ſoupçon. Il les avoit donc fait aller à Civita-Vecchia, de l'état du pape, & quelque tems après, avec la permiſſion du roi, & ſous la conduite de Nicolas Alamanni, à qui le roi les avoit recommandées, elles y avoient abordé. Auſſi-tôt qu'elles y furent arrivées, comme Alexandre frere de Charles, dit qu'elles avoient été envoyées par ſon frere, il s'en rendit maître, en ayant chaſſé les François: mais il ne les put emmener, parce que Pierre de Capoue gouverneur de la citadelle, ſur les plaintes d'Alamanni, avoit fait fermer le port. Dans la ſuite le cardinal de Santa-Fiore, frere de Charles, ayant obtenu par Lattini ſon ſécretaire, du comte Jean de Montorio, des lettres adreſſées au gouverneur de Civita-Vecchia, pour laiſſer ſortir librement Alexandre avec ſes galeres; le gouverneur obéit, & Alexandre mena ſes galeres à Cayette, d'où il alla trouver Bernardin de Mendoze à Naples.

An. 1555.

XXIV.
Le pape fait mettre au château S. Ange Santa-Fiore, Colonne & d'autres.
Pallav. ibid. ut supra, n. 8. & 9. Belcar. in com. lib. 26. n. 4.

Le pape ayant appris de l'ambassadeur de France cette violence, en fut fort irrité, & manda au cardinal de Santa-Fiore avec de terribles menaces, qu'il donnât ordre qu'on ramenât au-plûtôt ces galeres, & qu'on les rendît à Alamanni. Il voulut même qu'Alexandre fût cité pour rendre compte d'une action si hardie. Le cardinal Caraffe ne contribua pas peu à augmenter sa colére; & lui ayant rapporté des indices ou vrais ou faux d'une conspiration tramée contre sa sainteté par les Espagnols, & concertée dans la maison du camerlingue Santa-Fiore; le pape le manda aussi-tôt, & l'envoya prisonnier au château saint Ange. L'on prit en même-tems Camille Colonne, accusé d'avoir trempé dans cette conspiration; & avec eux quelques-uns de leurs plus intimes amis, qui furent mis dans les prisons publiques pour être interrogés. Julien Césarini, & Ascagne de la Corgnia, grands partisans de l'empereur, & étroitement unis d'intérêt avec les Colonnes, reçurent défenses de la part du pape sous de très-griéves peines de sortir de Rome. Il fit ajourner Marc-Antoine Colonne, connétable du royaume de Naples, & qui s'étoit sauvé, voyant les autres prisonniers, à comparoître devant lui comme étant son souverain, dans l'espace de dix jours, sous peine de confiscation de tous ses biens; fit défense à Jeanne d'Arragon sa mere, à sa belle-fille, & à ses filles de sortir de Rome. Malgré cette défense, Jeanne craignant quelque chose de pire de l'esprit colére du pape, sortit secrettement de Rome, & s'en alla trouver son mari à Naples. Paul fut tellement irrité de cette fuite, qu'il excommunia Marc-Antoine & Ascagne son pere,

An. 1555.

& les dépouilla du duché de Palliano, & de tous les biens qu'ils possédoient dans l'état ecclésiastique, dont il investit Jean Caraffe comte de Montorio, son neveu du côté de son frere.

XXV.
Le cardinal de Lorraine détermine le roi à une ligue avec le pape.
Pallav. ut sup. n. 11.
Belcar. in com. lib. 27. *n.* 20.

Comme la France étoit la seule ressource qui restoit au pape, on envoya au roi Annibal Ruccellay, neveu de Jean de la Casa sécretaire de Paul IV. pour instruire ce prince de toute cette affaire, & le solliciter de se liguer avec ce pape. Cette proposition ayant été mise en délibération dans le conseil du roi, le connétable Anne de Montmorency, s'opposa fortement à la ligue, comme pernicieuse à l'état, & insista fort sur l'avantage de conclure la paix avec l'empereur & Philippe, à laquelle on travailloit. Le cardinal de Tournon soûtint la même chose avec encore plus de force, assûrant que le pape n'avoit point de troupes, & qu'il n'avoit fait aucun des préparatifs nécessaires pour une guerre de cette importance. Mais le cardinal de Lorraine qui aimoit les nouveautés, & qui n'étoit guéres différent du cardinal Caraffe, à l'arrogance & à la fierté près, loua fort le dessein du pape, & dit qu'on ne devoit point laisser échapper une si belle occasion d'étendre la domination Françoise. Il ajoûta beaucoup d'autres choses, qui gagnerent facilement l'esprit du roi, déja très-ébranlé par les bons succès qu'on avoit eus, & qui d'ailleurs écoutoit volontiers les princes de Guise & leurs partisans.

XXVI.
Il envoye à Rome pour conclure un traité avec le pape.
Pallav. hist. conc. lib. 13. *c.* 15. *n.* 7.

L'on envoya donc à Rome le cardinal de Lorraine, qui prit avec lui le cardinal de Tournon; mais celui-ci s'arrêta à Lyon, parce que le pape ayant publié un bref, par lequel il étoit ordonné

que celui à qui l'évêché d'Ostie écherroit de droit, seroit doyen du sacré collége, & qu'en cette qualité, il marcheroit avant les cardinaux qui seroient plus anciens que lui ; de Tournon jugea qu'il ne pouvoit aller à Rome, sans faire tort à sa dignité, ne voulant pas céder au cardinal du Bellay, à qui cet évêché étoit échu. Mais le roi sollicité par plusieurs lettres des Caraffe, lui ordonna de se mettre au-plûtôt en chemin. Le cardinal de Lorraine étoit arrivé à Rome dans le mois de Septembre, & trois mois après le traité fut conclu malgré le cardinal de Tournon, qui les larmes aux yeux déploroit les calamités futures de la France, & protestoit qu'il n'y donnoit point son consentement. L'on envoya aussi-tôt au roi Louis de Saint-Gelais, seigneur de Lansac, pour lui en porter les articles, & les lui faire ratifier. Le cardinal de Lorraine partit de Rome, passa par Ferrare, & alla à Venise, pour tâcher d'engager cette république dans cette guerre : mais il reconnut qu'il avoit affaire à des hommes sages & prudens, qui étoient très-éloignés d'entrer dans ses vûes. Voici les principaux articles du traité.

An. 1555.

De Thou, hist. lib. 16.

XXVII. Articles du traité entre le pape & le roi de France.

De Thou, in hist. l. 16. n. 21. in fine. Pallav. hist. conc. l. 13. c. 15. n. 6.

Que le roi très-Chrétien engageoit sa foi de protéger Paul IV. & le saint siége contre tous ceux qui l'attaqueroient. Qu'il prendroit sous sa protection le cardinal Caraffe, le comte de Montorio, Antoine Caraffe, & leurs héritiers, ausquels il promettoit autant de bien en Italie ou en France, qu'ils en pourroient perdre dans cette guerre. Que ce traité seroit perpétuel entre le roi, le pape & le saint siége, sans y comprendre le Piémont.

An. 1555.

Qu'on mettroit en dépôt à Rome ou à Venise cinq cent mille écus, dont le pape ne fournira que cent cinquante, & Henri II. le reste, dans le mois de Février prochain, pour les frais de la guerre. Que le roi sera tenu de faire passer en Italie dix ou douze mille hommes de pied étrangers, avec cinq cent gensdarmes, & autant d'autre cavalerie. Qu'il envoyera un prince pour commander. Que le pape donneroit de même six mille fantassins plus ou moins, selon qu'on le jugeroit à propos, & outre cela mille chevaux avec leurs officiers, nommés par sa sainteté. Qu'il donnera les vivres, & le passage libre aux troupes du roi. Qu'il fournira toute l'artillerie, & autres munitions nécessaires aux dépens de la ligue. Que l'on commenceroit la guerre par le royaume de Naples, ou par la Toscane, ou dans la Lombardie. Qu'on feroit la guerre à Cosme de Medicis, pour remettre la république de Florence dans son ancienne liberté. Qu'aucun des confédérés ne feroit la paix, sans le consentement de l'autre. Que le sénat de Venise seroit compris dans ce traité, & tous ceux qui y vouloient souscrire, pour la liberté de l'Italie. Que si l'on recouvre le royaume de Naples, sa sainteté en donnera l'investiture à un des enfans du roi, pourvû que ce ne soit pas le dauphin, à la réserve de la ville de Bénévent qui appartiendra au saint siége. L'on parle ensuite des frontieres de l'état du pape. Que ce qu'on payoit tous les ans à sa sainteté, pour le royaume de Naples, seroit augmenté de vingt mille écus; Que celui qui recevra le royaume de Naples en fief du pape, ne donnera aucune retraite aux rebelles de l'église,

l'église, & que de ſon côté ſa ſainteté n'admettra dans les terres de l'état eccléſiaſtique aucun ſujet rebelle de ſa majeſté. Qu'on attribuera au ſaint ſiége dans la Sicile des terres du revenu de quinze mille écus; au comte de Montorio, des biens de vingt-cinq mille écus de rente, qu'il poſſéderoit lui & ſes héritiers avec un plein droit; & à Antoine Caraffe pareille ſomme, avec une pleine liberté de vendre, tranſporter, aliéner, &c.

An. 1555.

Il étoit dit encore dans ce même traité. Que le roi très-chrétien envoyeroit au-plûtôt ſon fils dans le royaume de Naples, pour y être élevé; & que juſqu'à ce qu'il fût en âge de conduire lui-même ſes affaires, le pape & le roi choiſiroient des hommes capables qui en auroient l'adminiſtration. Que le roi feudataire, non plus que ſes héritiers & ſucceſſeurs, ne pourroient être élus, ni empereur, ni roi des Romains, ni prince de Lombardie, ni duc de Toſcane, ni enfin roi de France. Que ſi cela arrivoit, il ſeroit obligé de renoncer auſſi-tôt aux états qu'il poſſéderoit, & ſeroit déchû de toute inveſtiture; Que ſi le prince à cauſe de la foibleſſe de ſon âge, ne pouvoit pas être ſi-tôt envoyé, l'état ſeroit néanmoins gouverné au nom de l'enfant, par des hommes que le pape & le roi auroient choiſis, & qui jureroient de ſe conformer en tout aux volontés des deux monarques. Que ſi l'enfant roi ne pouvoit pas prêter ſi-tôt ſerment au pape, à cauſe de ſon âge, le roi ſon pere le prêteroit au nom du fils, & que le roi feudataire le ratifieroit auſſi-tôt qu'il ſeroit en âge, ou le feroit de nouveau, s'il étoit beſoin. Qu'il ſeroit permis au pape, pour fa-

An. 1555.

ciliter les vivres, d'acheter quand il voudroit dans la Sicile, jusqu'à dix mille mesures de bled, & de les faire transporter à Rome, sans payer aucun droit. Que le roi donneroit ordre que les gouverneurs ou autres n'en empêchassent point l'exécution, & ne fissent aucune fraude. Ce traité fut signé à Rome le quinze de Décembre.

XXVIII. L'empereur & Philippe sont informés de ce traité.

Quelques précautions que l'on put prendre pour le tenir caché, Charles V. en eut une copie qu'il envoya aussi-tôt à Philippe son fils, afin qu'il l'examinât, & qu'il vît ce qu'il devoit faire dans cette occasion. Philippe y fut assez insensible; cependant ne voulant rien négliger de ce que la prudence demandoit, il fit tous les préparatifs, qu'il crut convenables pour n'être point surpris, & pour dissiper même cette tempête.

XXIX. Le pape fait une promotion de sept cardinaux.

Ciacon. in vit. Pont. tom. 3. pag. 844. & seq.

D'un autre côté Paul IV. pour fortifier son parti, résolut de faire une promotion de cardinaux tous dévoués à ses volontés; mais comme il en voulut créer sept, le sacré collége trouva fort mauvais qu'il pensât à agir contre la promesse qu'on lui avoit fait jurer dans le conclave après son élection, qu'il ne passeroit pas le nombre de quatre. Le pape ayant assemblé le consistoire le vingtiéme de Décembre, * s'y plaignit d'abord de ceux qui publioient qu'il ne pouvoit faire que quatre cardinaux à cause de son serment, & dit que c'étoit vouloir lier l'autorité pontificale qui étoit absolue, & indépendante; qu'il vouloit élever au cardinalat ceux qui lui plaisoient, sans qu'on pût le contredire, parce qu'il avoit besoin de gens qui fussent à lui, ne se pouvant pas servir des anciens cardinaux,

* *Pallav. place cette promotion le 18. de Décembre contre Ciaconius & d'autres.*

Pallav. hist. conc. Trid. lib. 13. cap. 16. n. 2.

qui avoient tous leur faction. Qu'il en alloit nommer d'autres, qu'il employeroit à la réformation de l'église, & qu'il ne leur proposeroit que des sujets sçavans, & d'une vie exemplaire, afin que ces nouveaux cardinaux ayant voix consultative, puissent lui représenter ce qui seroit du service de l'église. Il en nomma donc sept; sçavoir, Jean-Bernardin Scoti, clerc régulier de l'Ordre des Théatins, qui fut cardinal prêtre du titre de Saint Matthieu, évêque de Plaisance, & inquisiteur de la foi. Dioméde Caraffe, Napolitain, évêque d'Ariano, prêtre cardinal de titre de saint Sylvestre, & de saint Martin aux monts. Scipion Rebiba, Sicilien, évêque de Motola & gouverneur de Rome, qui n'étoit pas d'une famille illustre, mais qui compensoit l'obscurité de sa naissance par beaucoup de vertu. Il fut fait prêtre cardinal du titre de sainte Prudentiane, ensuite archevêque de Pise, patriarche de Constantinople, & évêque de Sabine. Jean-Antoine Capisucchi Romain, auditeur de Rote, & sçavant jurisconsulte: il eut le titre de saint Jean. Suarius de Reomans, François, de la province de Gascogne, nommé à l'évêché de Mirepoix, vacant par la mort de Claude de Guise; il fut fait prêtre cardinal du titre de saint Jean Porte-Latine, & préfet de la signature de justice. Jean Siliceo Espagnol d'une très-basse naissance, n'étant que le fils d'un pauvre laboureur nommé Jean Martinez Guijeno. Etant parvenu par son mérite à l'archevêché de Tolede, après avoir été précepteur de Philippe II. infant d'Espagne, il fut fait cardinal dans cette promotion, avec le titre des saints Nérée & Achillée. Enfin le septiéme fut Jean

An. 1555.

An. 1555.

Gropper, prévôt & doyen de l'église de Cologne, mais ce sçavant homme renvoya le chapeau au pape, avec une lettre d'excuse, soit à cause de son âge avancé, soit parce qu'il trouvoit plus d'honneur à refuser une dignité si recherchée par les plus grands princes, qu'à la posséder pour peu de jours, avec beaucoup d'envie de la part de ses égaux. Henri II. avoit beaucoup agi pour procurer cette dignité à l'évêque de saint Papoul; mais le pape ne jugea pas à propos d'y élever ce prélat.

XXX. La reine d'Angleterre restitue les biens de l'église.

Burnet. hist. de la réf. tom. 2. p. 473. & 477.

Au milieu des agitations qu'éprouvoit Paul IV. ce pape eut la consolation d'apprendre que Marie reine d'Angleterre avoit fait consentir son conseil à la restitution des biens ecclésiastiques qu'on avoit réunis à la couronne. Elle fit faire ensuite une rigoureuse recherche de ceux qui avoient pillé les églises & les monasteres, & particuliérement de ceux qui avoient été employés à en faire la visite sous le régne de Henri VIII. Il y en eut plusieurs qui composerent & qui acheterent leur repos par des sommes considérables. Ainsi autant que la briéveté du tems le put permettre, on vit les universités prendre la saine doctrine, les églises ornées & réparées, les autels érigés & consacrés, de nouveaux colléges fondés avec d'amples revenus; en un mot, on rebâtit plusieurs monasteres de Bénédictins, de Chartreux, de Brigittins, de Dominicains, d'Observantins, & d'autres ordres religieux.

XXXI. Parlement assemblé. Acte pour la restitution des Annates.

Le Parlement se rassembla le vingt-uniéme d'Octobre, sans rien faire de considérable qu'un acte qui approuvoit & confirmoit le désistement de la reine, par rapport aux premiers fruits des bénéfices & aux

An. 1555.

décimes. Cette conduite ne lui rendit pas les communes favorables. Car ayant été proposé dans la chambre basse d'accorder des secours d'argent à la reine, on lui fit répondre qu'ayant enrichi les gens d'église, elle devoit plûtôt s'adresser au clergé; & comme le bruit augmentoit, Petre sécretaire d'état dit aux communes, que la reine remercioit ceux qui avoient fait la premiere proposition de la sécourir; & qu'au lieu des diverses sommes qu'on avoit demandées pour elle, un seul subside la contentoit. A quoi les communes consentirent. Le dix-neuviéme de Novembre la reine les manda, & leur témoigna, que ne pouvant prendre en conscience les décimes des revenus ecclésiastiques, elle prétendoit y renoncer, comme elle avoit renoncé à la dignité de chef de l'église que son pere avoit prise, & pour le soutien de laquelle il avoit imposé cette taxe. Après cela, le légat Polus fit un discours pour montrer que les dîmes, soit simples, soit inféodées, étant le patrimoine de l'église, devoient lui être restituées. Ainsi le vingt-troisiéme de Novembre, on lut dans la chambre le projet de l'acte pour abolir les annates & les décimes, & pour restituer à l'église les dîmes inféodées. Le chevalier Guillaume Cecil, & quelques autres commissaires furent nommés pour examiner le projet, qui reçut enfin force de loi, selon les suffrages de cent quatre-vingt-treize députés contre cent vingt-six. On voulut faire une autre loi pour confisquer les biens de ceux qui avoient quitté le royaume, plûtôt que de renoncer à l'hérésie; mais les communes ne voulurent point l'admettre, & le parlement fut cassé le neuviéme de Décembre; le len-

demain le chevalier Kingston fut mis à la Tour.

An. 1555.

XXXII.
Mort du Chancelier Gardiner.
De Thou, in hist. lib. 13. & 15.
Godwin. de script. Angl.
Sleidan. lib. 26.

Pendant la tenue de ce parlement, le chancelier Gardiner évêque de Winchester, mourut le douziéme de Novembre. Il étoit né à Bury village dans le comté de Suffolk, & étudia dans l'université de Cambridge, dont il devint chancelier, après avoir paru également habile dans les langues, le droit, la théologie, & les belles-lettres. Ce fut lui qui fut envoyé à Rome par le roi Henri VIII. pour la dissolution de son mariage avec Catherine d'Arragon. Depuis il souscrivit à l'arrêt du divorce, & composa même pour la cause de Henri un livre, *de la vraye & fausse obéissance*. On assûre qu'il se rétracta dans la suite par un écrit public. Quoi qu'il en soit, lorsqu'on publia en Angleterre l'an 1548. un édit, par lequel la messe fut entiérement abolie dans ce royaume, Gardiner qui n'approuva pas cette nouveauté introduite par ceux qui gouvernoient sous le régne d'Edouard VI. eut ordre de ne pas sortir de sa maison. Depuis, sur la créance qu'on eut qu'il avoit changé de sentiment, il fut mis en liberté; mais ayant déclaré le contraire, dans un sermon qu'il fit en présence du roi & de toute la cour, il fut arrêté & dépouillé de son évêché, jusqu'au régne de Marie, qui le rétablit, & le fit chancelier du royaume, & son premier ministre. On a dit que le pape Paul IV. lui avoit promis le chapeau de cardinal, & que pour être archevêque de Cantorbery, il n'avoit pas écrit avantageusement de Polus à la cour de Rome, ensorte qu'on y avoit pris la résolution de rappeller ce légat. Après sa mort la charge de chancelier fut exercée par commission jusqu'au premier de Janvier sui-

vant, qu'Heath archevêque d'York en fut pourvû. Il étoit grand politique, & avoit l'esprit très-propre aux affaires,

An. 1555.

Comme il étoit très-versé dans les loix civiles & canoniques, qu'il écrivoit élégamment en Latin, & qu'il entendoit très-bien la langue Grecque; il s'appliqua à composer quelques ouvrages en faveur de la doctrine catholique, pour laquelle il étoit très-zélé. Le premier qu'on trouve de lui, outre celui dont on a parlé plus haut, est une réfutation des chicanes dont les impies Capharnaïtes, appellant ainsi les Sacramentaires, attaquent le sacrement de l'Eucharistie. Il parut sous le nom de Marc-Antoine Constance, théologien de Louvain, & fut imprimé d'abord à Paris en 1552. & ensuite à Louvain en 1554. Il y en a encore un autre sur la même matiere, sous le nom de Jean With, imprimé à Londres en 1558. avec ce titre: *Témoignage de deux cens Auteurs, pour la vérité du corps & du sang de Jesus-Christ dans l'Eucharistie*, contre Pierre Martyr. Une explication des passages des peres, mal allégués par Bucer touchant le célibat, imprimé à Louvain en 1554. Une plainte contre l'impudente Pseudologie de Bucer, imprimée la même année au même endroit. Un écrit contre les articles d'Hopper, imprimé à Anvers, & quelques ouvrages Anglois pour la défense de la présence réelle dans l'Eucharistie.

XXXIII. Le cardinal Polus assemble un synode en Angleterre.

Le cardinal Polus se trouvant dans une entiere liberté d'agir par la mort de Gardiner, qui ne laissoit pas de le traverser en beaucoup d'occasions, par la jalousie ou autrement, se fit donner le deuxiéme de Novembre par la reine, une permission sous le grand

An. 1555.

ſceau, d'aſſembler le ſynode de la province à Lambeth, qui eſt du diocèſe de Winchester. Cette permiſſion renfermoit celle qu'il avoit déja obtenue : & pour éviter les ambiguités que la diſpoſition des loix de l'état & les droits de la royauté pouvoient faire naître, le reine l'autoriſoit à convoquer ce ſynode, & tels autres qu'il trouveroit à propos, & à y dreſſer les décrets qu'il jugeroit néceſſaires. Par le même acte la liberté étoit donnée au clergé de s'aſſembler, d'approuver les conſtitutions eccléſiaſtiques du légat, & enſuite de les obſerver, ſans craindre la ſévérité des ordonnances. Polus préſenta à l'aſſemblée un livre qu'il avoit écrit ſur les matieres en queſtion; & ce livre parut dans la ſuite ſous le titre de *Réformation d'Angleterre, ſuivant les décrets du cardinal Polus légat du ſiége Apoſtolique ;* il eſt compris en douze décrets, qui ne regardent que les matieres eccléſiaſtiques, & qui ſont précédés d'une préface, où le légat dit que la fin qu'il ſe propoſe eſt de ramener à la régle des anciens peres & des ſaints canons, l'égliſe d'Angleterre toute défigurée dans ſa doctrine & dans ſes mœurs, par les effets déplorables du ſchiſme qui y régne depuis pluſieurs années.

Reformatio Angliæ in decretis Reginaldi Poli, ſedis apoſtolicæ legati in collect. conc. in Labbe. tom. 14. pag. 1733.

Ciaconius in vita Poli. t. 3. pag. 633.

Le premier décret ordonne de rendre graces à Dieu, pour l'heureux retour du royaume à l'unité de l'égliſe, qu'on en feroit tous les jours mémoire dans la célébration de la meſſe, outre une fête ſolemnelle qu'on en feroit tous les ans en un certain jour; & ce jour fut la fête de ſaint André trente de Novembre. Le ſecond rétablit l'autorité des conſtitutions apoſtoliques, & des dogmes, marque les livres qu'on doit recevoir, & ceux qu'on doit rejetter

jetter, en renouvellant le decret du dernier concile de Latran, & enjoint d'enſeigner publiquement le droit canonique. Le nombre des ſacremens y eſt déterminé, auſſi-bien que leurs matieres, leurs formes, & leurs effets : tout ce qui regarde leur administration, la dédicace des égliſes, la célébration des fêtes, les fonts baptiſmaux, le ſaint crême, & l'on interdit les ſpectacles, les danſes, les feſtins qu'on faiſoit aux dédicaces. Le troiſiéme exhorte les évêques de quitter le ſoin des affaires temporelles, pour vacquer entiérement à l'exercice de leur charge. Il leur commande ſous les peines les plus ſévéres de réſider dans leurs diocèſes : Il fait le même commandement aux chanoines, curés, & autres bénéficiers. Il condamne ſans exception la pluralité des bénéfices à charges d'ames, & déclare que ſi les eccléſiaſtiques qui en poſſédent pluſieurs, ne ſe réduiſent à un ſeul dans l'eſpace de deux mois, ils les perdront tous.

An. 1555.

Comme la réſidence des évêques ſeroit aſſez inutile, s'ils ne paiſſoient véritablement leurs troupeaux, & ne s'appliquoient à la prédication de la parole de Dieu, le quatriéme décret leur impoſe l'obligation de prêcher tous les dimanches, & les jours de fête, à moins qu'ils ne ſoient légitimement empêchés; & qu'en cas d'obſtacles, ils ayent ſoin de le faire faire par d'autres. Il veut de plus qu'ils faſſent en particulier des exhortations, & des remontrances à leur clergé, & à leurs peuples, & qu'ils employent la perſuaſion & les menaces, pour rétablir la foi catholique. Enfin comme il y avoit une grande diſette d'habiles prédicateurs, le légat pro-

An. 1555.

mettoit dans ce décret de faire imprimer inceſſamment un livre d'homélies, pour l'inſtruction des peuples. Et cependant il recommandoit à chaque évêque d'envoyer de paroiſſe en paroiſſe les prédicateurs les plus habiles, afin du moins de ſuppléer de la ſorte aux beſoins des égliſes particulieres. Ces homélies devoient être renfermées ſous quatre titres. Le premier auroit été des points controverſés, pour empêcher la propagation des erreurs. Le ſecond une expoſition du ſymbole des apôtres, du décalogue, de l'oraiſon dominicale, de la ſalutation angélique, & des ſacremens. Le troiſiéme auroit compris des ſermons pour les dimanches, les fêtes des ſaints, & autres jours ſolemnels, dans leſquels on eut expliqué les épîtres & évangiles de chaque jour. Le quatriéme eut traité des vertus, des vices, & des cérémonies de l'égliſe.

Dans le cinquiéme décret, qui regarde la conduite des évêques, on les charge de mener une vie ſainte & exemplaire, de renoncer à la vanité, & à la pompe mondaine, de ne ſe point habiller d'étoffes de ſoye, de n'avoir point de riches ameublemens, d'éviter la ſuperfluité dans leurs tables, & de n'y faire ſervir que trois ou quatre plats. On diſoit même qu'en leur permettant d'en avoir ce nombre-là, on cédoit à la corruption du ſiécle, ſans approuver qu'ils vécuſſent dans une ſemblable abondance. On exigeoit d'eux qu'ils fiſſent lire l'écriture ſainte durant leur repas, ou quelque bon livre, dont la lecture fût interrompue par des entretiens de piété, & d'édification. La multitude des domeſtiques & des chevaux leur étoit interdite, & de peur

qu'on ne les taxât d'avarice, s'ils se retranchoient, Polus les sollicitoit d'employer le reste de leur revenu en aumônes, ou en d'autres œuvres pieuses, comme à établir un fond pour élever des jeunes gens dans les études. Les mêmes regles doivent s'étendre à tous les autres ecclésiastiques, abbés, prieurs, chanoines & autres, à proportion de leur revenu & de leur état.

An. 1555.

Le sixiéme décret regardoit la collation des ordres, & l'examen de ceux qui devoient être ordonnés. Le légat y dit que rien n'étant plus expressément ordonné aux évêques, après la prédication de la parole divine, que l'attention qu'ils doivent apporter dans l'imposition des mains, on doit prendre toutes les mesures nécessaires dans la collation des bénéfices ecclésiastiques, les évêques s'acquittant eux-mêmes de ce devoir, s'ils ne sont pas légitimement empêchés; sinon, ne les confier qu'à d'autres qui soient d'une saine doctrine, qui se conduisent avec zéle & charité, & qui n'admettent aux ordres que des personnes d'une probité connue. Car les évêques ne doivent pas croire avoir satisfait à leur ministère, en renvoyant à d'autres l'examen de leurs ecclésiastiques, & se contentant de leur imposer les mains. C'est pourquoi on exhorte l'Ordinaire de faire tout par lui-même dans la réception des ministres des choses saintes, de prendre long-tems avant l'ordination le nom de chaque ordinant, de s'informer de ses mœurs & de sa capacité, & de les examiner lui-même avec soin & avec application; lui permettant toutefois de se faire aider dans cet examen par des ecclésiastiques

pieux & ſçavans, en qui il ait une entiere confiance.

An. 1555.

Le ſeptiéme étoit ſur les proviſions des bénéfices eccléſiaſtiques, qui ne doivent être conférés qu'à des dignes ſujets qui ſoient capables d'en remplir tous les devoirs. Ce qui nous eſt marqué par l'exemple des apôtres, qui ſur le point d'ordonner des diacres, aſſemblerent le peuple, & lui dirent : « Choiſiſſez donc, mes freres, ſept hommes d'entre » vous, d'une probité reconnue, pleins de l'eſprit » ſaint & de ſageſſe, à qui nous commettions ce » miniſtère : » Et comme cet avis de ſaint Paul : N'impoſez pas légerement les mains à perſonne, ne regarde pas tant la collation des ordres eccléſiaſtiques que l'inſtitution des miniſtres, les évêques ne doivent conférer aucun bénéfice, ſur-tout à charge d'ames, qu'après une exacte recherche de leur doctrine, de leur âge, de leurs mœurs, & de leur capacité ; ils doivent de plus s'informer ſi le pourvû eſt dans la réſolution de réſider, & y tenir la main, & exiger même de lui le ſerment ſur la réſidence ; rien n'étant plus pernicieux pour le bon ordre des égliſes, que de les voir un tems conſidérable, privées de leurs paſteurs.

Act. VI. 3.

Le huitiéme confirme un ſtatut du concile de Latran, qui défend de diſpoſer des bénéfices qui ne ſont pas vacans, contre ceux qui nomment à ces bénéfices par voye d'anticipation, & même avant la mort des bénéficiers. Pour remédier à cet abus, le légat défend de faire de pareilles nominations, qui ſont déclarées nulles, étant faites contre les canons : & il ajoûte, que ſi quelqu'un transfere à un autre le droit de nommer, dès-lors il eſt privé de ce droit qui

fera dévolu au ſupérieur; voulant que tous obſervent le décret du concile de Latran, & que ceux qui y contreviendront, encourent les peines qui y ſont portées.

An. 1555.

Le neuviéme cenſure la ſimonie comme un crime déteſtable, qui provient de l'avarice des eccléſiaſtiques, & que les ſaints canons ont toujours condamné. C'eſt pourquoi on interdit tout pacte, promeſſe, convention, argent, conceſſion d'une partie des fruits: On renouvelle la conſtitution de Paul II. qui commence par ces mots, *Cùm deteſtabile;* & toutes les autres loix eccléſiaſtiques, tant générales que particuliéres à l'Angleterre contre les Simoniaques, non-ſeulement quant aux proviſions des bénéfices, mais encore en ce qui regarde l'adminiſtration des ſaints ordres, & des ſacremens. On rapporte enſuite une formule de ſerment que devoit faire celui qui étoit pourvû d'un bénéfice, jurant ſur les ſaints évangiles; qu'il n'étoit coupable d'aucune ſimonie, de quelque eſpéce qu'elle pût être.

Le dixiéme défend l'aliénation des biens de l'égliſe; rappellant une autre conſtitution du même Paul II. qui commence par *Ambitiosè*, & qui concerne cette matiere. C'eſt pourquoi l'on ordonne à tous archevêques, évêques, bénéficiers, adminiſtrateurs de biens eccléſiaſtiques, ſous quelque nom qu'ils en jouiſſent, de faire dans l'eſpace de ſix mois, depuis la publication des préſentes, un inventaire de tous les biens, meubles & immeubles, droits, actions, dettes qui appartiennent à l'égliſe, en préſence de témoins dignes de foi; lequel inventaire ſera renouvellé tous les trois ans; & l'on en fera deux copies, dont l'on réſervera l'une dans la propre égliſe à la-

An. 1555.

quelle appartiennent ces biens, & l'autre sera mise entre les mains du métropolitain ou de l'évêque, qui la fera porter dans sa visite, pour punir ceux qui y auront contrevenu. On ordonne encore l'observation des ordonnances d'Othon & d'Othoboni, qui avoient été autrefois légats en Angleterre, pour défendre de donner à loyer les dignités, décanats, archidiaconés, ou tout revenu provenant de l'exercice de la jurisdiction spirituelle.

Le onziéme ordonne d'élever dans chaque église cathédrale un certain nombre de jeunes clercs dont on puisse tirer des sujets, pour remplir dignement les bénéfices du diocèse. Le dessein du cardinal Polus étoit de fonder dans chaque ville épiscopale un séminaire pour les besoins du diocèse. Il entendoit que ces séminaires fussent distribués sous deux classes : Que dans l'une on enseignât le Latin à la jeunesse; que l'autre fût composée de personnes qui eussent fait déja quelque progrès dans l'étude, & ayant reçu les quatre ordres mineurs, fussent appliqués à l'étude de la philosophie & de la théologie, & élevés dans l'amour & dans la pratique de la vertu, jusqu'à ce qu'ils eussent la capacité nécessaire pour desservir quelque église, & posséder quelque bénéfice. On se proposoit de prendre pour l'entretien de ces séminaires, le quatriéme denier des revenus du clergé; & l'évêque conjointement avec le doyen, & le chapitre, devoient prendre soin de ces maisons.

Le douziéme regardoit l'ordre & la maniere de faire les visites de chaque diocèse, pour corriger les vices, retrancher les abus, régler les mœurs, & rétablir la force & l'usage des loix ecclésiastiques. C'est

pourquoi on ordonne aux évêques de visiter tous les trois ans leurs diocèses par eux-mêmes, s'ils n'en sont empêchés, ou par d'autres personnes pieuses & charitables. On avertit ces visiteurs de ne se faire accompagner que de ceux qui leur seront absolument nécessaires, de se contenter d'une nourriture commune, & d'expédier leurs visites le plus promptement qu'ils pourront, pour éviter les dépenses inutiles. Ils commenceront par la ville principale, & parcourront ensuite le diocèse. Dans la ville, ils visiteront d'abord la cathédrale, ensuite les collégiales, les paroisses, les écoles, les bibliothéques & les hôpitaux. Ils prêcheront & administreront le sacrement de confirmation. Ils s'informeront des mœurs du clergé, & corrigeront ceux dont la vie n'est pas réglée. Ils absoudront des cas réservés, & rempliront tous les devoirs marqués dans ce décret. Tous ces canons ne furent achevés, approuvés & publiés que le dixiéme de Février 1556.

XXXIV. Desseins du cardinal Polus pour la réformation de l'église.

On voit dans tout ce qu'on vient de rapporter, quels étoient les desseins du cardinal Polus dans la réformation de l'église d'Angleterre. En pressant le clergé de se réformer lui-même, il l'assûroit que rien ne seroit capable de lui résister, s'il menoit une vie pieuse & réguliere. Il disoit là-dessus, que comme la plûpart des gens plongés dans une ignorance grossiere, ou trop occupés des affaires temporelles, sont d'une opinion plûtôt que d'une autre sur des préjugés généraux, & sans avoir approfondi les matieres de théologie ; c'est fort souvent la conduite scandaleuse des ecclésiastiques, ou leur piété qui détermine le monde à détester un parti & à suivre l'au-

An. 1555.

tre. C'est en ce sens-là que le mensonge & les erreurs peuvent à l'abri d'une apparence de probité; avoir l'avantage sur la vérité même. Toutes ses vûes alloient ainsi à réformer les gens d'église, à leur prescrire des régles certaines pour la conduite de leur vie, & à retrancher ce qu'il y avoit de scandaleux dans leur conduite. Il vouloit entr'autres choses les obliger à la résidence, & abolir la pluralité des bénéfices. Il se proposoit encore de réduire les évêques à ne conférer les ordres sacrés qu'après un examen suffisant, & à donner les bénéfices au seul mérite, sans se laisser entraîner par des vûes toutes humaines. La résolution qu'il prit de fonder des séminaires, marque qu'il sçavoit le véritable moyen de rétablir une église infectée du venin de l'hérésie. Il est certain, en effet, que des personnes imbues dès leur enfance de maximes opposées à celles du monde, & accoûtumées à une maniere de vie éloignée des mauvais exemples du siécle, sont bien plus propres à exercer les fonctions du ministère évangélique, que ceux qui ont vécu dans les vanités & au milieu des plaisirs. Ces derniers souvent esclaves de leurs anciennes habitudes, ont bien de la peine à vivre dans la gravité & la régularité que demande leur vocation.

XXXV. On instruit le procès de Cranmer archevêque de Cantorbery.

Burnet. hist. de la réform. to. 2. liv. 2. pag. 494.

Bossuet. hist. des Var. t. I. in 4o. liv. 7. art. 100. & 101. p. 439. & suiv.

Dans le mois de Septembre on commença à instruire le procès du fameux Cranmer archevêque de Cantorbery. Dès le mois d'Avril de l'année précédente 1554. il avoit été déclaré hérétique. Comme on l'avoit toujours vû accommoder sa religion à celle du roi, on crut aisément qu'il suivroit celle de la reine, & qu'il ne feroit pas plus de difficulté de dire la messe, qu'il en avoit fait sous Henri VIII.

durant

An. 1555.

durant treize ans, ſans y croire. Mais l'engagement étoit trop grand, & il ſe ſeroit déclaré trop évidemment un homme ſans religion, en changeant ainſi à tout vent. On le condamna donc pour crime d'héréſie; & le douziéme de Septembre de cette année, il fut amené devant ſes juges, qui étoient Broocks évêque de Glocester, & délégué du pape, Martin & Story, commiſſaires de Philippe & de Marie. L'accuſation roula ſur ſes mariages & ſes héréſies. On lui reprocha qu'il avoit été marié deux fois; qu'il avoit entretenu ſécrettement une femme ſous le regne de Henri VIII. & ouvertement ſous celui d'Edouard VI. qu'il avoit publié divers ouvrages remplis d'héréſies; qu'il avoit combattu la préſence réelle de Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie. Il avoua les faits qu'on lui imputoit ſur ſa doctrine & ſur ſes mariages, & remontra qu'il n'avoit jamais forcé perſonne de ſigner ces ſentimens : ce qu'il avançoit fauſſement, comme on l'a vû par l'empriſonnement de Gardiner & de Bonner, par le ſupplice de Lambert, d'Anne Askew, de Jeanne de Kent, & d'autres. Comme la reine deſtinoit Polus à être ſucceſſeur de ce prélat dans l'archevêché de Cantorbery, ce cardinal qui n'étoit que diacre, fut ordonné prêtre ſur la fin de cette année; & quatre mois après, il prit poſſeſſion de cet archevêché, ſe faiſant un ſcrupule d'être ſacré, tant que Cranmer ſeroit en vie.

XXXVI. Le cardinal Polus est ordonné prêtre.

Ciaconius in vita Poli, tom. 3. p. 63.

En France, le roi Henri II. qui penſoit déja à l'expédition de Naples, & qui étoit bien aiſe de faire ſa cour au nouveau pape, fit un édit contraire à celui qu'il avoit donné quatre ans auparavant, & par lequel il s'étoit réſervé la pleine & entiere con-

XXXVII. Edit du roi de France contre ceux qui ont été condamnés pour la religion.

An. 1555.

Sleidan. in comm. lib. 26.
De Thou in hist. lib. 16. n. 7.
Belcar. in comm. lib. 26. n. 66.

noiſſance du crime d'héréſie, à moins que l'accuſation ne demandât des éclairciſſemens, ou qu'il ne s'agît de juger ceux qui étoient eccléſiaſtiques. Par l'édit de cette année, au contraire, le roi ordonnoit à tous les gouverneurs & officiers de juſtice de ſon royaume, que ceux qui auroient été convaincus d'héréſie, & condamnés comme tels par les juges eccléſiaſtiques, & commiſſaires établis en ce qui concerne la foi, fuſſent auſſi-tôt punis ſans aucun retardement, ſelon la grandeur de leur faute, & ſans aucune appellation. Le cardinal de Lorraine ſe chargea lui-même de propoſer cet édit au parlement, afin qu'après qu'on l'auroit entériné, ſuivant la coûtume, il fût publié & mis en exécution. Il y vint lui-même, il appuya ſa demande de beaucoup de raiſons. Mais les conſeillers étonnés d'une telle propoſition, dont on n'avoit point d'exemples, qu'on ôtât la voye d'appel dans de pareilles cauſes, demanderent du tems pour en délibérer, & députerent quelques-uns d'entre eux pour aller faire au roi leurs très-humbles remontrances.

XXXVIII.
Remontrances du parlement au roi ſur cet édit.
Sleidan. ibid. lib. 26.

Ces remontrances furent faites le ſeiziéme d'Octobre, après le départ des cardinaux de Lorraine & de Tournon pour Rome. On y rappelloit l'édit publié il y avoit quatre ans, comme contraire à ce dernier. « C'eſt une choſe établie par les loix du » royaume, diſoient ces députés, que les rois y ont » une entiere & pleine puiſſance ſur leurs ſujets, & » que c'eſt à eux ſeulement que les peuples de leur » obéiſſance doivent demander juſtice. Et quoiqu'ils » ne jugent pas des affaires ſpirituelles, néanmoins » comme ils ſe ſont déclarés depuis ſi long-tems les

An. 1555.

défenseurs de la religion & de la dignité sacerdo- «
tale, ils ont eu raison de s'attribuer en cela quel- «
que droit : de sorte que quand on est en contesta- «
tion pour le possessoire d'un bénéfice, personne «
n'en peut connoître que les juges royaux. Cepen- «
dant votre majesté par son édit soûmet à une puis- «
sance étrangere les personnes même sur qui elle a «
droit de vie & de mort. Nous avons la douleur de «
voir votre autorité affoiblie & blessée par ce moïen, «
puisque par une loi écrite vous abandonnez vos «
sujets, dont vous commettez la réputation, les «
biens, & enfin le salut à des étrangers, c'est-à-dire, «
à des juges ecclésiastiques, & qu'en ôtant la voye «
d'appel, qui a toujours été le refuge de l'innocence, «
vous les exposez à une puissance illégitime, & par «
conséquent à la présomption de ceux qui abuseront «
de votre autorité royale qui leur aura été transfé- «
rée. C'est pourquoi nous croyons qu'il est plus juste «
que vous laissiez à vos magistrats le droit de con- «
noître & de juger de ce crime, & que quand il s'agi- «
ra de sçavoir si une opinion est hérétique, cela soit «
éclairci par des ecclésiastiques, à qui vous permet- «
trez d'exercer leur jurisdiction sur les leurs. Il seroit «
sur-tout fort à propos que votre majesté priât le pa- «
pe de permettre que vos juges connussent de ces «
appellations, au jugement desquelles on appelle- «
roit quelques-uns de vos conseillers ecclésiastiques, «
qui, s'ils ne sont pas en assez grand nombre, pour- «
roient prendre avec eux des personnes illustres par «
leur piété, par leurs bonnes mœurs, & par l'inno- «
cence de leur vie. Quant à l'inquisition, le com- «
missaire du pape pourroit établir dans chaque «

An. 1555.

» province des hommes connus par leur probité ; en
» ordonnant que les évêques & non les accusés fe-
» roient les dépenses nécessaires pour informer, &
» que quand le jugement auroit été rendu, on ordon-
» nât touchant les frais, si la chose le requiert ainsi,
» au moyen de quoi les procès seroient renfermés
» dans de justes limites. Nous croyons aussi qu'on
» pourroit ajoûter à l'édit, que puisque les supplices
» de ces malheureux qu'on punit tous les jours pour
» la religion, n'ont produit jusqu'à présent d'autre
» effet que la punition du crime, sans corriger les
» erreurs ; il seroit juste d'imiter l'exemple de la pri-
» mitive église, qui ne s'est pas servie du fer & du feu
» pour établir & étendre la religion, mais de la pure
» doctrine & des bons exemples des pasteurs. Nous
» croyons donc que votre majesté doit travailler à
» conserver la foi par les mêmes voyes qu'on a au-
» trefois suivies, puisque cela dépend de vous, &
» qu'il n'y a que vous qui puissiez y réussir. Que
» les évêques comme de bons & fidéles pasteurs, pré-
» sident eux-mêmes à la conduite de leur troupeau :
» Que ceux qui leur sont soumis menent une vie ré-
» guliere, & qu'ils pratiquent la parole de Dieu, qu'ils
» enseignent aux peuples. Qu'on n'admette person-
» ne à l'avenir aux dignités ecclésiastiques, qui ne
» puisse dignement exercer ses fonctions, sans substi-
» tuer des vicaires. Telle est la racine qu'il faut culti-
» ver, & le fondement sur lequel il faut bâtir. Par-là
» les hérésies se dissiperont. Si au contraire on mépri-
» se cette voye, il est à craindre que l'erreur n'au-
» gmente, quelque rigoureux que soient les édits
» qu'on publiera dans la suite. »

An. 1555.

XXXIX.
Conquête des François en Piémont. Ils levent le siége de Calvi.
De Thou, hist. lib. 15.

Les armes du roi eurent quelque succès en Italie dans cette année. Les François ayant pris le neuviéme de Décembre dernier la ville de Verceil en Piémont, sous la conduite du Seigneur de Brissac, réussirent heureusement dans leur entreprise sur Casal, dont ils se rendirent maîtres le troisiéme de Mars, & quelque tems après forcerent la citadelle de capituler. Le même Brissac se saisit aussi de Vulpiano, ville du Piémont, le vingt-uniéme de Septembre; & le septiéme d'Octobre la ville de Monte-Calvo, & sa citadelle se rendirent à Salvaison gouverneur de Casal. Mais les François ne réussirent pas si bien au siége de Calvi, dans l'isle de Corse, quoiqu'ils fussent soûtenus de la flotte des Turcs; on espéroit de chasser entiérement les Génois de cette isle. Le dixiéme d'Août, ils donnerent l'assaut, & revinrent à la charge jusqu'à trois fois, & autant de fois ils furent repoussés : ce qui obligea Ursin qui commandoit de lever le siége, & d'aller se présenter devant Bastia, qu'il fut obligé d'abandonner, parce que les Turcs refuserent de lui donner du secours; & comme il n'étoit pas assez fort pour venir seul à bout de cette entreprise, elle fut sans succès. Ainsi sur la fin du mois d'Août, la flotte de ces infidéles, s'en retourna dans son pays, après avoir parcouru la côte de l'isle de Sardaigne; & celle des François reprit peu de tems après le chemin de Marseille, d'où elle étoit venue.

XL.
Conjuration des cordeliers pour livrer Metz aux Impériaux.

Dans le même-tems on découvrit à Metz une conjuration formée par les cordeliers qui vouloient livrer cette ville aux Impériaux. Le chapitre général de cet ordre devoit s'y tenir, & sous ce prétexte

An. 1555.

Sleidan. in com. lib. 26.
De Thou in hist. lib. 15. n. 6.
Belcar. in com. lib. 26. n. 63.

on devoit faire entrer des soldats vêtus en religieux, comme si ç'eût été de véritables religieux qui seroient venus au chapitre : & comme il étoit en même-tems à présumer qu'il étoit besoin de beaucoup de vin & de beaucoup de bled pour nourrir tant de monde, on y devoit conduire un grand nombre de tonneaux qui devoient être remplis d'armes. Ces mesures prises, ceux de la garde de Thionville ayant mis des embuscades dans des lieux convenables, devoient se présenter devant Metz ; & pendant que la garnison Françoise sortiroit pour les repousser, la ville demeurant alors sans défense, les soldats que les cordeliers auroient fait entrer, crieroient aux armes, & s'étant emparés des portes, ils recevroient dans la ville ceux qu'on auroit mis en embuscade. Mais un officier François ayant observé qu'un de ces religieux alloit souvent trouver les ennemis à Thionville, en conçut quelque soupçon ; & sur son rapport on se saisit du cordelier, qui n'eut pas été plûtôt mis à la question, qu'il découvrit tout le complot. Les cordeliers furent punis comme ils le méritoient, & leur couvent donné aux recollets qui l'occupent encore aujourd'hui.

XLI.
Les Impériaux ont dessein de reprendre Marienbourg.

De Thou, hist. lib. 15. n. 6.

Au commencement du printems le bruit courut dans les Pays-Bas, que les Impériaux s'assembloient en grand nombre auprès de Cateau-Cambresis, pour faire un effort contre Marienbourg, que les François avoient pris l'année précédente. Le roi qui étoit alors à Fontainebleau, occupé aux nôces de Nicolas de Vaudemont, & de Jeanne de Savoye, sœur du duc de Nemours, dépêcha le maréchal de Saint-André en Picardie, en l'absence du duc

de Vandôme qui en étoit gouverneur, le vidame de Chartres, & beaucoup de ſeigneurs, pour faire le dégât dans le comté de ſaint Paul. Ce général prit ſon chemin par l'Artois, & feignit de ſe retirer, après avoir ravagé la campagne : mais ayant ſçû que les Eſpagnols & d'autres troupes levées dans le pays, s'étoient logés au Catelet, il y alla de nuit, attaqua cette ville par eſcalade, & la prit. On traita favorablement les Eſpagnols ; mais on n'en uſa pas de même avec ceux du pays. L'on abandonna la ville au pillage des ſoldats, & l'on fit le dégât dans les campagnes voiſines, afin que l'ennemi qu'on diſoit y devoir venir, n'y trouvât rien pour ſubſiſter : & Marienbourg fut ravitaillée, pour l'empêcher d'être ſurpriſe par les Impériaux.

An. 1555.

XLII. Mort du marquis de Marignan. *Sleidan. lib. 26. De Thou, lib. 16*

Le marquis de Marignan ſe rendit maître de Porto-Ercole, où les Impériaux exercerent de grandes cruautés, & étant revenu peu de tems après du Piémont à Milan, il mourut dans cette ville le deuxiéme de Novembre, d'une maladie contractée par ſes longues veilles, & par ſes travaux continuels : & le vingt-uniéme du même mois, on lui fit de magnifiques funérailles, auſquelles aſſiſta la premiere nobleſſe de la province, avec Ferdinand Alvarès, duc d'Albe, que le roi Philippe avoit envoyé depuis peu à Milan, en la place de Ferdinand de Gonzague, que l'on éloigna de l'adminiſtration. Après la mort de Marignan, le duc d'Albe ſe retira de la province, & le roi Philippe ſuivant le conſeil de Caſtaldo, nomma pour gouverneur de Milan le cardinal de Trente Chriſtophle Madrucce, homme d'un eſprit agréable,

An. 1555.

joint à beaucoup de franchiſe & de droiture, qui ayant ſçû gagner l'amitié des ſept électeurs de l'Empire, & même des princes Proteſtans, avoit beaucoup travaillé pour les affaires d'Allemagne, & avoit rendu de grands ſervices à l'empereur Charles V. dans pluſieurs occaſions importantes. On lui joignit le marquis de Peſcaire, pour avoir ſous lui le commandement des armées, & ſuccéder au marquis de Marignan.

XLIII. Tumulte excité à Genéve. *De Thou, lib. 16.*

Il arriva dans cette année à Genéve un tumulte causé par quelques magiſtrats, qui haïſſant extrêmement Calvin, & jaloux du grand crédit qu'il s'étoit acquis dans cette ville, entreprirent de le dépouiller de ſon autorité, & de la faire paſſer entre leurs mains. Un de leurs griefs étoit, que l'on recevoit trop aiſément dans la ville ceux, qui à cauſe de la religion, & pour éviter les derniers ſupplices, étoient venus de France, & de ce que ces refugiés jouiſſoient à Genéve de tous les priviléges des citoyens. D'où il étoit arrivé que le nombre d'un des partis s'étant augmenté, le crédit & l'autorité de l'autre commençoit auſſi-tôt à s'affoiblir. Le peuple irrité réſolut donc d'arrêter le cours d'un mal qui gagnoit conſidérablement, & dont il craignoit extrêmement les ſuites. Pour y réuſſir, on ſe ſervit de cet artifice. L'on courut de nuit de côté & d'autre, & l'on cria que les François paroiſſoient en armes, comme s'ils avoient reçu quelque ſignal, & que la ville étoit trahie. Mais les étrangers n'étant point ſortis de leurs maiſons; le peuple à qui les conjurés penſoient faire prendre les armes par ce moyen, n'en ſortit point non plus: de ſorte que leur artifice fut inutile & ſans

An. 1555.

ſans effet. Quelques-uns de ceux qui avoient crié, furent punis, & d'autres éviterent le châtiment par la fuite. Ceux de Locarne, qui faiſoit autrefois partie du duché de Milan, & qui fut cédé en 1512. aux cantons Suiſſes, demanderent en même tems qu'on leur accordât une religion plus pure, ſelon leur expreſſion, & qu'on leur annonçât la parole de Dieu ſans mêlange. Mais comme la plûpart de ceux ſous la domination deſquels ils étoient, faiſoient profeſſion de la religion Catholique, les opinions furent différentes, & il étoit à craindre qu'on n'en vînt à une guerre ouverte, ſi l'on n'eût pas ordonné que les Locarnois demeureroient dans la religion de leurs ancêtres, & que ceux qui ne voudroient pas prendre ce parti-là, & ſe ſoûmettre, pourroient ſe retirer ailleurs; ce qui fut cauſe qu'il y en eut beaucoup qui ſe retirerent à Zurich, où ils furent très-bien reçus.

On renouvella encore contre Calvin dans cette année les mêmes accuſations que Bolſec avoit formées contre lui, qu'il faiſoit Dieu auteur du péché. De quoi il alla ſe juſtifier encore devant le ſénat de Berne, qui ne voulut rien prononcer.

XLIV. Calvin donne dans les idées du chevalier de Villegagnon.

De Thou hiſt. lib. 16. n. 9.

Beze liv. 2. de l'hiſt. eccl.

Ce fut vers le même tems que cet héréſiarque toujours plein du déſir d'étendre ſa ſecte, entra dans les idées d'un chevalier de Malthe, nommé Nicolas Durand de Villegagnon, qui entreprit d'établir le Calviniſme dans l'Amérique. Ce chevalier étoit de la province de Brie, d'une ancienne maiſon, un des hommes de ſon ſiécle le mieux fait, l'eſprit orné de rares connoiſſances, & d'une valeur reſpectée même par les plus braves capitaines de ſon tems.

An. 1555.

Il s'étoit distingué au siége d'Alger, où il fut blessé en servant Charles V. Il ne s'étoit pas moins signalé sur mer pour le service de la France, en qualité de vice-amiral des côtes de Bretagne. Comme il avoit de la passion pour la gloire, & peut-être pour amasser des richesses, il avoit obtenu du roi, par la médiation de l'amiral de Coligny, la permission d'équiper une flotte, & d'aller sous les auspices de ce prince porter les armes de France dans le nouveau monde. Il fit entendre à Henri II. que par ce moyen on travailleroit pour la gloire du nom François; qu'on feroit faire diversion aux ennemis, & qu'enfin on affoibliroit leurs forces, parce qu'ils tiroient de ces païs de grands avantages pour la guerre : de sorte que quand on auroit rendu la liberté aux Américains, on établiroit chez eux un commerce dont les Espagnols tiroient seuls tout le profit, par la dureté avec laquelle ils traitoient ces peuples.

XLV.
Ce Chevalier tente d'établir le Calvinisme dans l'Amérique.

Crepin. act. des mart.

Bez. hist. eccl. l. 2. Spond ad hunc an. n. 16.

Mais de Villegagnon avoit d'autres desseins. Il traita en secret avec l'amiral de Coligny, qui favorisoit sous main la religion des Suisses, & par conséquent celle de Genéve, dont il y avoit déja beaucoup de sectateurs en France, & lui fit espérer de l'établir dans le pays dont il prétendoit s'emparer, afin que les Protestans qui s'y voudroient réfugier, y trouvassent une retraite assurée. Calvin qui fut sans doute consulté là-dessus, ne manqua pas de faire valoir cette maxime de Jesus-Christ dans son évangile, que quand on vous persécute dans un lieu, il faut fuir dans un autre : il voulut faire passer cette conduite pour une imitation du zéle des Apôtres, dans la vûe d'étendre par-là sa fausse religion. Mais

outre que la cauſe étoit très-différente, la maniere en fut pleine de fraudes & d'autres défauts conſidérables. Il ne fut pas mal-aiſé à l'amiral de Coligny de ſurprendre le roi ſous ces apparences trompeuſes, d'établir une colonie de François dans ce pays-là, à l'exemple des Eſpagnols & des Portugais, qui en tiroient de très-grands profits; mais la fin principale étoit d'y aller établir la nouvelle Egliſe aux dépens de ce prince. Ainſi Coligny crut pouvoir ſe ſervir utilement de l'induſtrie du chevalier de Villegagnon, & de ſes autres guerriers pour l'avancement de la réforme: il leur donna trois vaiſſeaux du roi, qu'ils chargerent d'une troupe de Calviniſtes cachés, & mêlés avec quelques Catholiques, dont ils ne ſe défioient pas. Ils partirent du Havre de Grace le ſeptiéme Juillet. Mais ayant éte ſurpris d'une tempête, ils furent repouſſés à Dieppe, où ils mirent à terre quelques-uns des leurs, qui ne pouvant ſouffrir la mer, bornerent là leur voyage. Ils partirent enſuite le quatorziéme d'Août pour la ſeconde fois, & ayant paſſé le détroit entre la Bretagne & l'Angleterre vingt jours après, ils parurent à la vûe du Pic de Teneriffe. Ils arriverent le huitiéme deSeptembre au cap d'Ethiopie,& cotoyerent la Guinée.

XLVI.
Miniſtres de Genéve envoyés dans l'Amérique.
De Thou. hiſt. lib. 16.
De Brie hiſt. Americ. part. 3.
Leſcarb. hiſt. nova Franc. l. 2.

Enfin ils arriverent ſurla fin de Novembre 1555. dans la riviere de Janeïro ſur la côte du Breſil, à vingt-trois dégrés de latitude méridionale. Ils s'avancerent juſqu'à une certaine petite iſle déſerte, large d'environ mille pas & longue de ſix mille. Villegagnon y fit faire des loges comme pour ſervir de guérites, & fit faire au milieu un fort, qu'il nomma

An. 1555.

Belcar. l. 28. n. 9.

le fort de Coligny, du nom de l'amiral, qui gagné par cet honneur, & par les richesses que les deux premiers vaisseaux rapporterent de ce pays-là, en renvoya trois autres chargés d'un plus grand nombre de Calvinistes, avec deux ministres de Genéve, que Calvin lui envoya sur une lettre qu'il avoit reçue de lui. Ces deux étoient Pierre Richer, qui avoit déja plus de cinquante ans, & Guillaume Chartier, à qui Calvin donna la mission qu'il n'avoit pas. Beaucoup d'autres les accompagnerent, entr'autres Jean de Lery Bourguignon, Philippe de Corquilleray, qui s'étoit retiré à Genéve pour sa religion, & qui s'offrit de les conduire, homme connu de Coligny, & que cet amiral avoit sollicité par ses lettres de se charger de cette commission, qui regardoit, disoit-il, la gloire de Dieu. Lorsqu'ils furent venus trouver Coligny de Châtillon sur Loire en France, & qu'ils eurent pris ses lettres, ils allerent à Honfleur, d'où ils partirent le dixiéme de Novembre de l'année suivante avec trois vaisseaux bien équipés, & ayant pris la même route que Villegagnon, ils arriverent au cap de Frio le quatriéme Mars suivant, & trois jours après ils se rendirent au fort de Coligny.

XLVII.
Divisions qui s'élévent parmi les Calvinistes.
Spond. hoc. an. n. 17.

Aussi-tôt qu'ils furent arrivés, on établit une forme d'église, suivant la coûtume reçue à Genéve, & l'on fit aussi la cêne, où Villegagnon assista le vingt-uniéme de Mars: mais ce ne fut pas sans quelques oppositions de la part des Catholiques, & la division s'étant mise parmi les Calvinistes mêmes, causa la ruine du projet. Ce fut premierement au sujet des azymes & du pain levé, à peu près comme on a vû qu'on se brouilla d'abord dans Genéve,

jusqu'à faire chasser de la ville Calvin même avec ses adhérans. Le second différend fut beaucoup plus scandaleux : il survint au sujet de l'explication de ces paroles du chap. 6. de saint Jean : *La chair ne sert de rien, c'est l'esprit qui vivifie,* les mêmes dont les Calvinistes abusent si souvent. Le Ministre Richer, moine apostat de l'ordre des Carmes, poussa l'impiété plus loin qu'aucun de sa secte, soûtint opiniâtrement que le Verbe fait chair, ne devoit être ni adoré ni invoqué, contre les paroles de l'écriture, où le Pere éternel ordonne aux anges de l'adorer, dès le premier moment de son entrée dans le monde. Richer lui refusoit cet honneur dans son incarnation, & à plus forte raison lui sembloit-il, dans l'Eucharistie, de quelque maniere qu'on l'y crût. Il n'y apporte, disoit-il, aucune utilité au communiant. La chose alla si loin, qu'il fallut renvoyer l'autre ministre Chartier pour consulter Calvin, lui qui n'avoit établi d'autre regle de décision que le sens particulier d'un chacun.

An. 1555.

XLVIII. Dispositions de toute l'entreprise par ses divisions. *Beze in Icon. sub titul. Mart. Amer. Crep. Act. des Mart.*

C'est pourquoi le chevalier de Villegagnon, qui avoit du bon sens, & qui étoit d'ailleurs assez instruit pour confondre le ministre, conclut qu'il n'y avoit point de sureté dans ses principes. Il combattit Richer en plein sermon, & depuis dans d'excellens écrits, & se déclara publiquement Catholique avec plusieurs autres. Il n'en fallut pas davantage pour indisposer l'amiral, qui ne lui envoya plus de secours; mais s'étant rendu le plus fort, il chassa les Calvinistes, dont quelques-uns se hazarderent de repasser la mer sur un méchant vaisseau; & ne pouvant plus dans la suite résister aux Portugais & aux Sauvages, il fut contraint d'abandonner son fort,

An. 1555.

& de s'en revenir en France, où il n'arriva qu'en 1558. & où il écrivit contre le Calvinisme. Il vécut encore treize ans bon Catholique après son retour, n'étant mort que le treiziéme de Mars 1571. dans sa commanderie près de Nemours.

XLIX.
Mort du cardinal Veralli.
Ciaconius in vit. Pontif. & Cardinal. to. 3. p. 735.
Pallav. hist. conc. Trid. l. 9. c. 3. n. 5. & seq. & cap. 16. l. 11. cap. 16. n. 3. & lib. 13. c. 1. n. 6. & 10.

Je ne trouve qu'un seul cardinal mort dans cette année; qui fut Jerôme Veralli Romain, fils de Jean-Baptiste Veralli, & de Julie, sœur du cardinal Dominique Jacobatius, né en 1500. Après ses études d'humanité, il s'appliqua au droit, dans la connoissance duquel il fit de grands progrès; & il obtint par son mérite la charge de référendaire de l'une & l'autre signature. Il fut fait évêque de Trivento, de Caserta, & perpétuel administrateur de l'archevêché de Rossano; enfin évêque de Capuccio. Il étoit nonce à Venise sous Paul III. l'an 1536. lorsque les sept premiers compagnons de saint Ignace firent vœu d'une pauvreté volontaire entre ses mains, & en reçurent les ordres sacrés. Etant retourné à Rome, le même pape l'envoya en Allemagne auprès du roi Ferdinand, pour succéder à Jean Moron évêque de Modene, qui fut ensuite cardinal: & quelque tems après il fut internonce auprès de l'empereur Charles V. pour les affaires de la religion, dont il s'acquitta avec tant de zéle & de prudence, que le même souverain pontife voulut récompenser son mérite, en l'honorant de la pourpre Romaine dans la douziéme promotion qu'il fit le huitiéme d'Avril 1549. & lui donna le titre de S. Martin aux Monts. Jules III. l'envoya légat en France auprès d'Henri II. pour engager ce prince à la paix, & à finir la guerre de Parme & de la Mirandole. Après son re-

tour il changea ſon titre en celui de ſaint Marcel, & eut la charge du préfet de la ſignature, dans l'exercice de laquelle il mourut à Rome le onziéme du mois d'Octobre de l'an 1555. âgé de cinquante-cinq ans, & fut enterré dans l'Egliſe des hermites de ſaint Auguſtin, avec une épitaphe qu'on y voit encore. Il aſſiſta aux conclaves de Jules III. de Marcel II. & de Paul IV. & l'on voit quelques lettres qu'il écrivit à Pierre Aretin.

An. 1555.

L.
Mort d'Iſidore Clarius.
De Thou l. 16.
Le Mire de ſcript. Eccl. ſæc. XVI.
Dupin. Bibl. des des aut. eccl. t. 16. *in* 4. *p.* 18.
Spond. hoc an. n. 22.

Parmi les auteurs eccléſiaſtiques qui moururent dans cette même année, on compte 1°. Iſidore Clarius, né dans un petit château nommé Chiaria ou Clario, près de Breſſe en Italie, l'an 1495. Dès ſon jeune âge il avoit abandonné le monde pour ſe conſacrer à Dieu parmi les religieux de ſaint Benoît, de la congrégation du Mont-Caſſin: il y apprit les langues & la théologie, & s'y diſtingua par ſes rares talens, & par ſon éloquence en pluſieurs occaſions, ſur-tout dans la troiſiéme ſeſſion du concile de Trente, où il parla avec beaucoup d'érudition ſur l'autorité de la verſion vulgate de l'écriture ſainte. On croit qu'il étoit encore à ce concile, lorſque Paul III. lui donna l'évêché de Foligno en Ombrie, où il ſe retira auſſi-tôt pour y vacquer à ſes fonctions, & inſtruire ſes peuples, autant par ſes exemples que par ſa parole. Il étoit auparavant abbé de ſainte Marie de Caſana; & l'on trouve dans la cinquiéme ſeſſion du concile, qu'il y prend la qualité d'abbé de Pontide à Bergame. Après avoir gouverné ſon égliſe de Foligno pendant ſept à huit ans, avec une vigilance & une aſſiduité vraiement épiſcopales, il y mourut en odeur de ſainteté le vingt-huitiéme de

An. 1555.

Mai de cette année 1555. âgé de soixante ans, généralement regretté de tout son peuple, qui accouroit en foule dans son palais pour voir & baiser son corps, qui fut exposé pendant quarante heures. Il fut enterré dans son église, où l'on voit encore aujourd'hui son épitaphe.

LI.
Ouvrages de cet auteur.
Richard Simon hist. crit. de l'ancien testam.

Comme cet auteur étoit fort laborieux, & qu'il entendoit parfaitement l'Hébreu & le Grec, il entreprit deux ouvrages considérables sur l'écriture sainte; l'un de réformer la version vulgate de toute la bible; l'autre de faire des notes littérales sur les endroits qui pouvoient souffrir quelques difficultés. Ces ouvrages sont sçavans, solides & utiles. La premiere édition faite à Venise en 1542. fut mise à l'index au rang des livres défendus, principalement à cause de la maniere dont il avoit parlé de la vulgate dans sa préface. Mais ces défenses furent levées par les députés du concile de Trente pour l'examen des livres, & l'ouvrage d'Isidore fut permis, à l'exception de la préface & des prolégoménes. Il fut depuis très-bien imprimé à Venise en 1564. Il a traduit le nouveau testament en Italien. Quoiqu'il ait écrit avec beaucoup de modération sur les corrections de la bible, il assure néanmoins qu'il en a réformé plus de huit mille passages; & il reconnoît qu'il en auroit changé beaucoup davantage, s'il n'avoit pas eu peur de choquer les Catholiques. Ses autres ouvrages sont des scholies sur le cantique des cantiques, sur le nouveau testament, sur le sermon de Jesus-Christ sur la montagne, sur l'évangile de saint Luc, deux volumes de discours extraordinaires, pour expliquer les principaux endroits de

l'ancien

l'ancien & du nouveau Teſtament : deux diſcours de la juſtification & de la gloire, prononcés dans le concile de Trente ; une exhortation à la réunion ; une autre ſur la modération avec laquelle un Chrétien doit uſer des richeſſes ; outre deux diſcours ſur le chapitre neuviéme de l'épître aux Romains ; & trois livres ſur le quinziéme chapitre de l'épître aux Corinthiens, qui n'ont point été imprimés. Les lettres de cet auteur ont été données au public en 1705. par don Maur Piazzi, abbé du monaſtere de Parme.

An. 1555.

LII. Mort de Pierre Lizet.

La Croix du Maine, Biblioth. Françoiſe.
Dupin, Biblioth. des Auteurs eccleſ. to. 16. in 4. p. 25. & ſuiv.
De Thou, hiſt. lib. 6. ad an. 1550.

II. Pierre Lizet, premier préſident au parlement de Paris, mourut auſſi dans cette même année, il nâquit à Clermont en Auvergne, & s'étant élevé par ſon ſeul mérite aux premieres dignités, il fut trois ans conſeiller au parlement, douze ans avocat du roi, & vingt ans premier préſident. Il s'acquit beaucoup de réputation dans tous ces emplois, ſur-tout, dans le procès que Louiſe de Savoye mere de François I. fit au connétable de Bourbon, où il parla avec beaucoup d'éloquence pour les droits du roi & de la couronne. Ce ne fut qu'en 1529. que le roi François I. le choiſit pour être premier préſident, mais il fut obligé de ſe démettre de cette charge en 1550. par les artifices du cardinal de Lorraine qui le haïſſoit, & qui avoit juré ſa perte, parce que ce magiſtrat avoit fait refuſer dans le parlement le titre de princes à ceux de la maiſon du cardinal ; & ce fut Jean Bertrandi que l'on avoit fait venir depuis peu de Toulouſe, qui eut la charge de premier préſident. Cette diſgrace abattit le courage & la conſtance de Lizet. Il eut recours à celui-là-même qui étoit l'auteur des révolutions qu'il éprouvoit, &

An. 1555.

s'abaissant devant lui d'une maniere assez basse, il chercha à exciter sa compassion, & attirer sur lui sa bienveillance. Il lui représenta particuliérement qu'il étoit fort pauvre, & lui répéta plusieurs fois, que dans son extrême vieillesse, il n'avoit pas autant de terre que ses pieds en pouvoient couvrir en marchant, & qu'ayant été si long-tems à Paris avec la premiere charge du palais, il demeuroit encore dans une maison de louage. Sa soumission & son air humilié & abattu, toucherent en effet le cardinal, qui se démit en sa faveur de l'abbaye de saint Victor de Paris, où Lizet passa le reste de ses jours, sans rien faire qui répondît à la réputation qu'il s'étoit acquise auparavant. Il y mourut âgé de soixante & douze ans, selon les uns le septiéme de Juin 1554. selon d'autres en 1557. ou même plus tard; mais la premiere date est la véritable. Il avoit pris l'ordre de prêtrise, & il fut enterré dans le chœur de l'église de saint Victor. Il avoit fondé cinq bourses dans le collége de Justice à Paris. Il s'amusa dans sa retraite à composer quelques ouvrages de théologie & de controverse, dans lesquels il ne réussit point, parce qu'il n'étoit pas assez versé dans la connoissance de l'écriture, ni dans celle de la tradition.

LIII. Ouvrages de cet auteur.

Du Breuil, antiq. de Paris, p. 323. de l'édit. de 1639. n. 4.

Il fit imprimer ses ouvrages en deux tomes à Paris en 1552. étant pour lors abbé de saint Victor. Ils contiennent neuf traités, dans le premier desquels il découvre les fondemens de la prétendue réforme, qui sont de s'en tenir uniquement à l'écriture sainte. Dans le second, il traite de l'autorité de l'église, son unité, indéfectibilité, & visibilité. Dans le troisiéme, de la primauté de saint Pierre & de ses successeurs,

dont il croit les décisions infaillibles, quand elles sont faites dans un concile général. Le quatriéme, est une exhortation aux magistrats, d'employer tous leurs soins pour exterminer l'hérésie. Le cinquiéme, est divisé en six livres; de l'obligation des loix ecclésiastiques; que la bible ne doit point être traduite en François; de la confession auriculaire; que la profession monastique ne répugne pas à la liberté évangélique, de l'aveuglement de notre siécle. C'est le sujet des quatre derniers traités. Un peu après que ces ouvrages eurent paru imprimés à Lyon chez Sebastien Griphe en 1552. après l'édition de Paris, Théodore de Beze, qui étoit encore assez jeune, s'avisa de les tourner en ridicule, par un écrit macaronique tout-à-fait plaisant, où il suppose que maître *Benedictus Passavantius*, envoyé à Genéve par Pierre Lizet, pour sçavoir ce qu'on y disoit de ses ouvrages, lui rend compte de la commission. Ce qu'il avance dans son traité contre les versions de l'écriture sainte en langue vulgaire, est tout-à-fait original. Il y dit, que quand la Bible a été traduite en Latin au commencement de l'église, il y avoit deux sortes de Latin, l'un conforme aux regles de la Grammaire, qui n'étoit entendu que des sçavans; & l'autre, qui n'étoit pas astreint à ces régles, qui étoit le seul que le peuple entendît; & qu'ainsi la version Latine de l'écriture ayant été faite en ce premier Latin, ce n'avoit pas été proprement une version en langue vulgaire; ce que Lizet étend à toutes les autres langues.

LIV.
Mort de Georges Agricola.

III. Georges Agricola Allemand, qui, quoique médecin, écrivit sur quelques matieres ecclésiastiques,

An. 1555.

Spond. hoc an. n. 26.
Gesner. Biblioth.
De Thou, hist. lib. 16.
Melchior Adam in vita German. medic.

étoit né à Glauch ou Glaucha dans la Misnie, le vingt-quatriéme de Mars 1494. & eut pour maître à Leipsik Pierre Moselle, un des plus sçavans hommes de son siécle. Il fit un voyage en Italie, où il acheva de se perfectionner sous de très-habiles maîtres. Après son retour en Allemagne, il pratiqua la médecine à Joachimstal ville de Misnie, & s'appliqua sur tout à la connoissance des métaux, des mines & des animaux souterrains, sur lesquels il a écrit différens traités, qui ont frayé le chemin aux modernes qui en ont traité depuis lui. Il examina aussi & critiqua les traités de Guillaume Budé, de Leonard Portius, d'André Alciat, sur les poids, les mesures, & le prix des métaux, & des monnoyes. Il a laissé aussi un ouvrage des traditions apostoliques; un traité de la guerre contre le Turc; un autre des mesures & des poids des Grecs & des Romains. Il témoigna toujours beaucoup d'aversion pour les opinions nouvelles sur la religion, & mourut en bon catholique le vingt-uniéme de Novembre 1555. âgé de soixante & un an, à Chemniz en Misnie. Les Luthériens qu'il avoit combattus avec succès, laisserent son corps pendant cinq jours sans sépulture; mais enfin ils le firent porter à Zeits, où il est enterré. George Fabricius fit son épitaphe, & composa quelques épigrammes sur ses ouvrages.

LV.
Mort de Pierre Gilles.
De Thou, liv. 16.
Gesner. in Bibl.
Spond. hoc anno.

IV. Pierre Gilles, dit Gillius, natif d'Albi, mourut aussi à Rome dans cette année, âgé de soixante-cinq ans. Il joignoit à une grande connoissance des Langues Grecque & Latine, des anciens auteurs, & des choses naturelles, une passion infatigable de voyager, & de voir les pays éloignés. Le

An. 1555.

roi François I. qui aimoit les gens de lettres, l'envoya dans la Grece & dans l'Asie, pour y chercher les manuscrits qui n'avoient pas encore été imprimés. Après avoir voyagé plus de quarante ans, il fut pris par les corsaires de Barbarie, & mené en Afrique, d'où il ne fut retiré que par les soins & les libéralités du cardinal d'Armagnac, grand protecteur des sciences, & qui étoit alors chargé des affaires de la France à Rome. Pierre Gilles eut beaucoup de reconnoissance pour son bienfaicteur, & ne jouit pas plûtôt de la liberté, qu'il vint le trouver à Rome où il mourut. Il avoit traduit du Grec en Latin les commentaires de Theodoret sur les douze petits Prophétes, & les seize livres de l'histoire des animaux d'Elien. Il avoit dessein de publier des relations de tout ce qu'il avoit observé de plus curieux; mais il ne put donner que les descriptions du Bosphore de Thrace, & de la ville de Constantinople. Pierre Belon qui écrivoit sous lui, & qui l'accompagna quelque tems dans ses voyages, profita de ses manuscrits, qu'il fit imprimer sous son propre nom.

LVI.
Mort de Polydore Virgile.
Paul Jov. in elog. cap. 145.
Vossius, lib. 33. de hist. lat.

V. Polydore Virgile d'Urbin en Italie, s'attacha dès sa jeunesse à l'étude des belles-lettres; & dès l'an 1494. il publia un recueil de Proverbes, sujet sur lequel aucun des modernes n'avoit encore travaillé. L'année suivante il mit au jour son ouvrage Latin, *des Inventeurs des choses*, divisé en huit livres. Depuis il passa en Angleterre, pour y recevoir le tribut qu'on payoit au saint siége, & qu'on appelloit le denier de saint Pierre. Il y fut fait archidiacre de Wels, & en 1526. il fit imprimer à Londres, son traité des prodiges; mais son plus grand ouvrage est l'histoire

An. 1555.

d'Angleterre divisée en vingt-six livres, & qui finit à la mort d'Henri VII. Il la dédia au roi Henri VIII. en 1533. & les Anglois l'ont regardé comme peu fidéle. Lassé du séjour d'Angleterre, dont le climat étoit contraire à sa santé, il en voulut chercher un plus chaud, & obtint, à ce qu'on prétend, la permission de passer le reste de ses jours en Italie son pays. Le roi lui conserva ses bénéfices, en considération de ce qu'il avoit employé la meilleure partie de sa vie à écrire cette histoire de la nation. On a tort de mettre sa mort en 1555. elle est arrivée au plus tard en 1545. & peut-être même avant 1540.

LVII. Mort de saint Thomas de Villeneuve.

Raynald. hoc an. n. 66

Baillet, vie des saints.

VI. Il ne faut pas omettre saint Thomas de Villeneuve, né dans un village du diocèse de Tolede, & particuliérement distingué par son grand zéle, son amour tendre & compatissant pour le soulagement des pauvres. Après ses études de théologie qu'il fit à Alcala, il en devint professeur, entra ensuite dans l'ordre de saint Augustin âgé de trente ans, & fut choisit par l'empereur Charles V. & Isabelle de Portugal sa femme, pour leur prédicateur ordinaire. Après avoir été supérieur des maisons de Valladolid, Salamanque, Burgos, & provincial, l'empereur le nomma à l'archevêché de Grenade, qu'il refusa absolument. Peu de tems après celui de Valence étant venu à vacquer, Charles V. y nomma un religieux de l'ordre de saint Jerôme : mais le sécretaire ayant mis dans le brevet sans y penser, le nom de Thomas, le prince voyant cette méprise, crut que la providence vouloit que le Saint fût évêque ; ses supérieurs l'obligerent de se soumettre, & il obéit. Sa vie dans l'épiscopat fut toute sainte ; & sa charité

An. 1555.

pour les pauvres a peu d'exemples. Avant que de mourir, il leur fit distribuer tout ce qu'il avoit; & comme il lui restoit encore un lit, sur lequel il étoit couché, il envoya chercher le geolier des prisons épiscopales auquel il le donna, le priant de le lui prêter pour le peu de tems qui lui restoit à vivre. Ainsi il mourut en pauvre dans la onziéme année de son épiscopat, le huitiéme de Septembre 1555. âgé de soixante-sept ans. Il fut enterré dans le monastere des Augustins de Valence. Paul V. le béatifia en 1618. & il fut canonisé par Alexandre VII. le premier de Novembre 1658. On a de ce saint prélat deux volumes de sermons, qui sont des monumens de sa piété, & dans lesquels on remarque beaucoup d'onction, ils furent imprimés à Alcala en 1581.

LVIII.
Mort de Conrad Pellican.
De Thou, liv. 16. Spond. hoc anno n. 23.

Parmi les auteurs hérétiques, on place d'abord Conrad Pellican, Cordelier apostat, né à Ruffach, ville d'Alsace le huitiéme de Janvier 1478. fils d'un certain Conrad Kursiners, & d'Elizabeth Galle, ayant changé son nom en celui de Pellican. Après ses premieres études, il se fit Cordelier en 1493. & s'y rendit habile, ayant appris de lui-même la langue Hébraïque & la Grecque. Il enseigna la philosophie & la théologie avec beaucoup de réputation; il exerça les principales charges de sa province, en France, en Italie, & ailleurs: mais ayant été fait gardien du convent de Basle en 1522. le commerce qu'il y eut avec les hérétiques, le pervertit, & il donna dans les sentimens de Luther; & quoiqu'il gardât quelques mesures au commencement, pour ne pas s'attirer d'affaires fâcheuses dans

An. 1555.

ſon ordre, il ne laiſſoit pas d'être favorable à tous les religieux qui avoient du penchant pour les nouveautés. Ce ne fut qu'en 1526. qu'il quitta tout-à-fait ſon habit religieux qu'il avoit porté trente-trois ans, & qu'il vint enſeigner l'Hébreu à Zurich, où il ſe maria bien-tôt après, pour faire voir qu'il avoit entiérement rompu avec l'égliſe Romaine. Ayant perdu ſa premiere femme en 1536. il en épouſa une ſeconde, & vécut juſqu'au quatorziéme de Septembre 1555. qui étoit la ſoixante & dix-ſeptiéme année de ſon âge. Il a traduit d'Hébreu en Latin les commentaires preſqu'innombrables des Rabbins, non-ſeulement de l'écriture ſainte; mais encore ſur les choſes ſécretes de la doctrine des Juifs. Les Proteſtans ont fait imprimer tous ſes ouvrages en ſept volumes. On fit venir de Straſbourg Pierre Martyr pour le remplacer à Zurich; mais de-là il ſe retira en Angleterre, comme on a dit.

LIX. Différend entre les chanoines comtes de Lyon & le doyen.

L'affaire qui occupa le plus la faculté de théologie de Paris dans cette année, fut la conteſtation qui s'éleva entre le doyen du chapitre de Lyon & les chanoines, ſur la pratique de cette égliſe de ne ſe mettre point à genoux à l'élévation de la ſainte hoſtie dans la meſſe. Le doyen voulut faire changer cet uſage, & prétendit qu'on devoit ſe mettre à genoux, lorſqu'on élevoit le ſaint ſacrement à la meſſe. Les chanoines défendirent la pratique de leur égliſe, qui étoit de s'incliner ſeulement, & dirent que l'égliſe de Lyon ne recevoit point de nouveautés, comme l'a reconnu ſaint Bernard. Cette diſpute fit de l'éclat, & comme le doyen qui ſe nommoit Theodore de Bichy, dit de Champron, qui étoit docteur

teur de Paris, vouloit l'emporter, malgré l'opposition des chanoines, il consulta la faculté de théologie de Paris, sur la question qui avoit commencé la dispute, & en joignit plusieurs autres, sur lesquelles il voulut avoir aussi le sentiment des docteurs. Sur ses demandes la faculté s'assembla le dix-huitiéme d'Avril dans le collége de Sorbonne pour délibérer.

An. 1555.

LX.
Articles proposés par le doyen à la faculté de Paris.

D'Argentré in collect. judic. de nov. error. tom. 2. pag. 195.

Les demandes du doyen contenoient trois articles. Le premier en ces termes : Il y a dans cette « église une différence de culte qui paroît indé- « cente. Car quoique de tout tems, une partie des « dignités, les chanoines, & les enfans de chœur « se soient humblement agenouillés à l'élevation « de la sainte hostie ; d'autres sous prétexte d'une « prétendue coûtume mettent un genou sur leur « siége, d'autres les deux genoux, aussi peu hu- « miliés que s'ils étoient debout. Le doyen leur a « dit que cette prétendue pratique est contre le « droit canon, qui enseigne formellement que le « prêtre doit instruire le peuple, & s'incliner avec « respect. * Or les chanoines se mettant ainsi sur « leurs siéges, il n'y a point d'inclination, & très- « peu de révérence ; il faut donc que tous s'inclinent « fort bas, comme on fait ordinairement aux prié- « res, & à ces mots, *flectamus genua*. A plus forte rai- « son un plus grand respect est dû au saint sacrement ; « d'autant plus que cette coûtume scandalise les « foibles, en voyant que ceux qui doivent en « tout se montrer des modéles de vertus, honorent « la sainte Eucharistie d'une maniere si indécente : « & là-dessus le doyen cite beaucoup d'autorités du droit canonique, pour appuyer sa demande

* Ici le Doyen cite avec assez peu d'exactitude le droit canon. Mais on voit bien qu'il a en vûe le canon *Sanè*, liv. 3. des Décrétales, tit. 41. ch. 10. où il est dit que le prêtre doit avertir le peuple de s'incliner avec respect à l'élévation de la sainte hostie à la messe.

An. 1555.

» Le ſecond article regardoit une pratique du » même chapitre, qui eſt que quand quelqu'un » fait une faute à matines, à la meſſe, ou dans l'of- » fice, on ſe retire derriere l'autel du chœur, pour » achever l'office ſans chanter. Le doyen diſoit donc » que comme par le droit, il eſt défendu de faire » ceſſer l'office ſans cauſe raiſonnable & évidente; » quelques-uns prétendent au contraire qu'il con- » vient beaucoup mieux, que s'il y a faute, on ceſſe » tout-à-fait l'office, en le récitant en particulier » derriere l'autel par cinq ou ſix perſonnes avec vî- » teſſe, que de le continuer dans le chœur avec ſo- » lemnité & révérence; de même s'il manque un » chanoine à l'invitatoire, à matines; on ſuit cette » ancienne pratique. D'autres diſent que ſuivant les » ſaints décrets l'office ſe doit dire avec la ſolemnité » accoûtumée, & faire ſuppléer aux fautes des cha- » noines par un autre prêtre, comme il eſt ordonné » dans l'ancien ſtatut confirmé par l'autorité apoſto- » lique, auquel on ne peut contrevenir; en ſorte » qu'il ſeroit plus à propos de punir d'amendes pé- » cuniaires ceux qui commettront ces fautes, & » continuer l'office à l'ordinaire.

Le troiſiéme eſt ſur la poſture dans laquelle on doit être, lorſque dans le ſymbole on chante ces paroles *& homo factus eſt*, ſi l'on peut demeurer debout, & s'abſtenir de ſe mettre à genoux. » Quoi- » que le prêtre célébrant la meſſe, dit le doyen, & » ſes miniſtres, & la plûpart des dignités & cha- » noines étant au fond du chœur, & les enfans mê- » mes ſe mettent toujours à genoux, quand on dit » ces paroles, *& propter noſtram ſalutem homo factus eſt*,

An. 1555.

il y en a toutefois qui non-seulement ne se veulent « pas agenouiller, mais encore ont par un acte pu- » blic défendu à tous, même au doyen de se mettre « à genoux pendant la sainte messe, comme font « ceux qui servent le célébrant : d'autres veulent au « contraire, que puisque le prêtre & les autres cha- « noines & enfans de choeur servant à l'autel, flé- « chissent le genou, tous s'y doivent conformer com- « me à une coûtume louable & générale, selon ce qui « est marqué dans le rational des divins offices, parce « qu'alors nous marquons par cette posture humble, « que nous adorons le fils de Dieu fait homme & « crucifié pour nous. «

LXI. Jugement de la faculté de théologie sur ces articles.

D'Argentré in collect. ibid. ut sup.

La faculté répondit sur la premiere de ces demandes, que de ne pas fléchir les deux genoux jusqu'à terre, mais de s'appuyer d'un genou seulement, ou de mettre les deux genoux sur le siége, pendant l'élévation du corps & du sang de Jesus-Christ, est une erreur intolérable ; qu'on ne peut excuser par aucune coûtume ceux qui la soutiennent, & que la défense qu'on fait de fléchir les deux genoux jusqu'à terre, est une défense arrogante, impie, schismatique, scandaleuse & favorable aux hérétiques. Sur la seconde ; que si un chanoine n'assiste pas à l'invitatoire de matines, ou commette quelque faute à la messe, à vêpres, & dans le reste de l'office, il ne faut pas pour cela discontinuer ; il faut se conduire en ces occasions, comme s'il n'y avoit point d'absens, & qu'on n'eût commis aucune faute, sauf à punir ceux qui auront manqué. Sur la troisiéme ; qu'il faut réduire cette difformité du choeur par laquelle quelques-uns fléchissent les genoux, lors-

An. 1555.

qu'on chante, *& homo factus est*, & d'autres ne les fléchissent pas, à l'uniformité de s'agenouiller tous sans exception : & de défendre de le faire, est une arrogance & une témérité.

LXII.
Les Chanoines de Lyon se pourvoient au conseil du roi contre cette censure.
D'Argentré tom. 2. pag. 199.

Les chanoines de Lyon irrités de cette censure qui leur fut signifiée par le doyen, se pourvurent au conseil du roi, pour se maintenir dans leurs anciens usages. Leur requête est datée du mois d'Août. Ils supplient humblement le roi, que comme l'Eglise de Lyon est la principale & la premiere de son royaume, quant au service divin, aux cérémonies, sans qu'aucun se soit jamais ingéré de les violer, ou d'en introduire de nouvelles jusqu'à la promotion du nouveau doyen, qui ayant été auparavant chanoine pendant vingt ans, en observant les mêmes cérémonies, veut aujourd'hui par curiosité ou par superstition, plutôt que par un vrai zéle, que les autres se conforment à sa fantaisie, ne cherchant qu'à troubler le chapitre, jusqu'à envoyer à la faculté de théologie de Paris des mémoires où les faits sont déguisés, les raisons desdites cérémonies altérées ; sur quoi toutefois ladite faculté, quoique juge incompétent, a prononcé, sans avoir appellé aucun du chapitre, pour s'instruire de la vérité du fait, ensemble des causes & raisons de ces cérémonies, ayant censuré sur le seul rapport du doyen, trois statuts & coûtumes de l'église de Lyon, observées de tems immémorial : lesquelles censures ont été enregistrées au grand scandale de ladite église, & délivrées au doyen qui les publie par-tout : Ce considéré, les chanoines demandent au roi, qu'il ordonne de rayer des re-

giftres de la faculté ces censures, & fasse défenses au doyen de s'en servir, ni rien attenter au préjudice du chapitre, jusqu'à ce que le conseil en ait ordonné. Le roi répondit à cette requête, & ordonna aux cardinaux de Tournon & de Lorraine qu'étant arrivés à Paris, ils fissent venir pardevant eux les députés de la faculté de théologie, pour, eux ouis & lesdits supplians, les regler & y pourvoir comme de raison. Ce qui fut prononcé le quatorziéme d'Août.

An. 1555.

LXIII.
Les cardinaux de Lorraine & de Tournon reglent cette affaire.

La faculté se défendit, & se retrancha sur l'exposé qui lui avoit été fait, & que les chanoines disoient n'être pas conforme à la vérité. La cause fort débatue dans le conseil en présence du roi, fut renvoyée sur les lieux, & la commission donnée aux deux cardinaux d'accommoder les parties, & de vuider ce différend. Ils obligerent d'abord la faculté à effacer de sa conclusion le nom de l'église de Lyon, & déciderent que le chapitre se conduiroit toujours suivant sa coûtume qui avoit été observée jusqu'alors, mais avec toute la bienséance & révérence possible. Il y eut un arrêt du conseil d'état rendu à ce sujet le vingt-troisiéme d'Août 1555. dans lequel le roi dit que sur la requête à lui présentée le quatorziéme du présent mois par les chapitre, comtes & chanoines de Lyon, contre le doyen, tendante à ce que les censures de la faculté du dix-huit Avril dernier soient rayées de ses registres, comme faites sans aucun pouvoir ni jurisdiction, on a renvoyé ladite requête aux cardinaux de Lorraine & de Tournon, pour ouir & regler le tout comme de raison. Ces deux cardinaux ordonnerent

An. 1555.

que la faculté effaceroit ces mots, *de ecclesia Lugdunensi*, ensorte que sa censure seroit générale : que le doyen remettroit l'extrait de l'original qu'il a levé des registres, avec défenses de s'en servir en aucune maniere, & que les parties ayant été ouies, seroient remises en l'état où elles étoient avant ladite censure : le doyen satisfit & obéit à l'expédition de cette censure, & le roi prononça ensuite, approuva le jugement des cardinaux, & condamna les parties à l'observer.

LXIV.
Arrêt du conseil qui confirme l'ordonnance des deux cardinaux.
D'Argentré ibid. p. 200.

Cependant cet arrêt n'ayant pas absolument terminé le différend, la faculté s'assembla encore à ce sujet le vingt-huitiéme d'Octobre 1558. & après un mûr examen, il fut statué ; que la faculté répondroit à tout ce qui avoit été proposé en présence de Nicolas Pastoureau commissaire ; qu'elle étoit prête d'obéir audit arrêt en toutes manieres ; & l'on nomma les députés pour porter cette délibération au même commissaire.

LXV.
La faculté s'assemble pour délibérer sur cet Arrêt.
D'Argentré ibid. p. 201.

Le lendemain vingt-neuviéme du même mois l'on convoqua les docteurs, pour entendre le rapport de ces députés sur l'affaire des chanoines de Lyon ; & d'un consentement unanime, on convint qu'on ne s'engageroit point dans un procès, mais que les docteurs Laval, Coursel & Pelletier iroient trouver le commissaire pour lui présenter l'arrêt & le registre dans lequel étoient contenues les censures contre le chapitre de Lyon, afin qu'on en rayât & effaçât ce qu'on jugeroit à propos, même en la présence de notaire, s'il en étoit besoin.

LXVI.
Successions des patriarches de Constantinople.
Turco-græcia, l. 2.

Dans cette année 1555. Joseph III. ou Joasaph II. succéda à Denis dans le patriarchat de Constantinople pour les Grecs. Autant qu'on peut le con-

jecturer de son installation sur le siége, il ne fut que neuf à dix ans patriarche; car s'étant fait de grandes affaires avec son clergé par son humeur extrêmement altiere, il fut convaincu de simonie; ce qui le rendit si odieux à tout le monde, que les prélats grecs furent obligés de s'assembler en 1565. & de le déposer: on mit Metrophanes de Césarée en sa place, & Joasaph qui étoit métropolitain d'Adrianopolis fit tant par ses artifices & par ses présens, que l'honoraire qui étoit de trois mille ducats, fut réduit à deux mille. Il orna l'église de Constantinople de plusieurs vases d'or & d'argent, & augmenta le palais de plusieurs édifices, l'environnant de murs. Quant aux patriarches Latins, Ranuce Farnese cardinal prit cette dignité après Fabius Colonne, & la posséda pendant douze ans, jusques à sa mort, selon Onuphre; ce qui ne s'accorde pas tout-à-fait avec le tems, puisqu'on voit dans Cabrera, que Scipion Rebiba, que Paul IV. fit cardinal dans cette année, comme on a dit, fut créé patriarche de Constantinople en 1559. & que Prosper Rebiba son neveu lui succéda. L'oncle cependant ne le fut qu'en 1565.

An. 1555.

Spond. hoc. ann. n. 20.
Onuphr. in chronic.

LXVII.
Lettre de saint Ignace au roi des Abyssins.

Orlandin. hist. societ. Jesu. lib. 13. n. 105. & seq.
Maffée lib. 16 sup. l. CL. n. 42. & 43.

Les trois Jésuites nommés par saint Ignace, pour aller annoncer l'évangile en Ethiopie, étant prêts de partir, le général les chargea d'une lettre pour le roi des Abyssins nommé Claude, qui avoit succédé à son pere David, & qui avoit été élevé dans la religion Romaine. Il lui mande que le roi de Portugal lui ayant demandé qu'il nommât douze religieux de sa petite compagnie qu'on appelle de *Jesus*, pour passer dans ses états, entre lesquels il

An. 1555.

y eût un patriarche & deux évêques, il a exécuté les ordres de ce prince, & ſuivi exprès le nombre qui repréſente la ſociété de notre Seigneur & de ſes apôtres, en choiſiſſant outre le patriarche douze prêtres de ſon corps qui ſacrifiaſſent leurs vies pour le ſalut de ſes ſujets; & par le miniſtere deſquels l'Egliſe d'Ethiopie reçût & la puiſſance légitime dérivée du ſaint ſiége apoſtolique, & la pure doctrine de la foi chrétienne, étant-là les deux clefs du royaume du ciel que notre Seigneur Jeſus-Chriſt promit d'abord à ſaint Pierre, & qu'il lui confia enſuite. Saint Ignace après cette préface s'étend à montrer que ſaint Pierre eſt le chef de l'Egliſe, auſſi-bien que ſes ſucceſſeurs; qu'il n'y a qu'une égliſe catholique, comme il n'y avoit qu'une arche de Noé, hors de laquelle perſonne ne ſe ſauva du déluge; que c'eſt pour déclarer cette unité, qu'on chante dans le ſymbole contre quelques hérétiques: *Je crois l'égliſe qui eſt une, ſainte, catholique, apoſtolique*, & que les ſaints conciles ont condamné d'erreur l'opinion de ceux qui ſoûtenoient que les égliſes particulieres d'Alexandrie & de Conſtantinople, étoient de vraies égliſes, ſans être unies au pontife Romain le commun chef de l'égliſe catholique.

Le ſaint recommande enſuite à ce prince les miſſionnaires qu'il lui envoye. Le patriarche, dit-il, & les autres, que l'exemple du Sauveur anime, viennent tous diſpoſés à ſecourir les ames par leurs conſeils, par leurs travaux, & même par leur mort, s'il en eſt beſoin. Plus votre alteſſe leur communiquera le fond de ſon cœur, & traitera familierement avec eux, plus elle en tirera, comme j'eſpere, de conſolation

An. 1555.

lation intérieure. Au reste, pour ce qui regarde la créance que l'on doit à ce qu'ils diront en particulier ou en public, vous n'ignorez pas que les paroles de ces missionnaires envoyés du saint siége, & surtout celles du patriarche, ont l'autorité apostolique, & qu'il faut en quelque sorte les croire tous, comme l'église, dont ils sont les interprétes. Et parce que tous les fidéles de Jesus-Christ doivent s'attacher aux sentimens de l'église, obéir à ses ordonnances, & la consulter, s'il se rencontre quelque chose d'ambigu & d'obscur, je ne doute pas que votre piété ne vous porte à faire un édit, qui oblige tous vos sujets de suivre, sans aucune résistance, les ordres & les réponses tant du patriarche que de ceux qu'il substituera en sa place. Ce qu'il prouve par quelques passages de l'écriture sainte. Enfin il conclut que le patriarche & ses compagnons sont dans le dessein de rendre au prince tous les honneurs & toutes les soumissions qu'on lui doit, & d'avoir pour lui toute l'indulgence que la piété pourra permettre. Cette lettre étoit datée de Rome le vingt-huitiéme de Février de cette année.

LXVIII.
Consécration des missionnaires, & de leur départ.
Orlandin. ibid. lib. 15. *n.* 103. *&* 121.

Les peres partirent donc, & allerent joindre Jean Nugnez, nommé patriarche, qui étoit à Lisbone en Portugal, où lui & les deux évêques Oviedo & Cornaro furent consacrés par l'évêque de Portalegre, assisté des deux prélats d'Hippone & de l'isle de saint Thomas. Cette consécration se fit le cinquiéme de Mai; Nugnez comme patriarche d'Ethiopie, Oviedo évêque de Nicée, & Cornaro évêque d'Hierapolis. Ils s'embarquerent pour les Indes, mais là ayant appris par ceux que le patriarche avoit

An. 1555.

envoyé en Ethiopie, que l'empereur Claude, qu'on surnommoit Asnasaghez, n'étoit en aucune maniere disposé à recevoir la foi catholique, ni reconnoître le pape, s'étant laissé pervertir par les hérétiques Abyssins, qui suivent les erreurs d'Eutichès & de Dioscore, on ne jugea pas à propos que Nugnez y allât lui-même, il y envoya seulement André Oviedo, avec quelques Jésuites, qui ne purent rien gagner sur l'esprit du prince, qui fut tué en 1559. dans un combat contre les Mahométans ses ennemis, & encore moins sur Adamas son successeur, qui fut un des plus cruels persécuteurs des Chrétiens.

LXIX.
Paul IV. veut faire le Pere Lainez cardinal.

Ribaden. in vita patris Lainez, lib. 1. c. 1.
Orlandin. hist. soc. lib. 15. n. 7. & 8.
Ciaconius in vit. Pont. to. 3. p. 820.

Ce qui paroissoit le plus inquiéter le pere Ignace, étoit l'appréhension de perdre le pere Jacques Lainez, que le pape Paul IV. pensoit à faire cardinal. Il avoit pris cette résolution dès le commencement de son pontificat; il avoit déclaré publiquement sa pensée en plein consistoire; & il s'en étoit expliqué en termes si forts, parlant au général même, qu'on ne douta pas qu'on ne vît bien-tôt ce pere revêtu de la pourpre. Lainez ayant appris le dessein qu'avoit le pape, s'en affligea beaucoup, & redoubla ses prieres auprès du Seigneur, lui demandant qu'il le délivrât de ces honneurs, & qu'il ne permît pas qu'on l'obligeât d'abandonner la vie humble & pauvre dont il avoit fait profession dans sa société. Le pape pour l'accoûtumer un peu au train de la cour de Rome, avant que de le nommer cardinal, lui manda de venir demeurer au Vatican, sous prétexte de vouloir le consulter sur les affaires de la daterie, qu'il vouloit réformer. Le pere s'y rendit, n'y de-

meura qu'un jour, & le lendemain ſans rien dire au pape, il s'en retourna dans la maiſon des Jéſuites, ſous prétexte d'avoir beſoin de quelques livres qui traitoient des matieres ſur leſquelles on l'avoit conſulté; mais avec une ferme réſolution de ne plus revenir, de laiſſer rallentir la bonne volonté du pape, & de refuſer abſolument une dignité dont il ſe croyoit indigne. Ces démarches eurent leur effet, & l'on ne parla plus d'élection.

An. 1555.

LXX.
Ce pape veut fonder le collége Romain pour les Jéſuites.

Ciaconius, ibid. ut ſup. p. 820.
Orlandin. ubi ſup. l. 11. n. 5.

Paul IV. voulut encore donner à la ſociété des marques de ſon eſtime & de ſa bienveillance, en fondant à Rome le collége Romain, qui étoit établi depuis l'année 1551. par les libéralités du duc de Gandie, François de Borgia, & les aumônes de Jules III. qui l'avoient fait ſubſiſter juſqu'alors avec beaucoup de peine. On pouvoit y entretenir près de deux cens perſonnes, ſelon la fondation de Paul IV. & c'étoit l'intention de ce pape: mais la guerre qui ſurvint entre le roi de France & Philippe II. retarda l'exécution de ce deſſein. Il fallut vivre d'aumônes, & la providence ne manqua pas aux peres; bien loin que la charité des fidéles ſe refroidît pour eux, non-ſeulement ils eurent de quoi vivre; mais encore un habile architecte, qui avoit un fils dans la ſociété, prit des meſures avec Ignace pour bâtir le collége Romain & le collége Germanique. Le général fit faire encore hors la ville près ſainte Balbine une maiſon jolie & commode, où les infirmes puſſent prendre l'air quelquefois, & où les jeunes gens allaſſent ſe relâcher de leurs études toutes les ſemaines. Des perſonnes de qualité lui envoyerent des ſommes conſidérables, qui ſervi-

An. 1555.

rent à achever ces bâtimens, & à acquitter toutes les dettes du collége. Comme le pere vouloit que ce collége servît de modéle à tous les autres, il n'épargnoit rien pour le faire fleurir. Outre le Latin, le Grec & l'Hébreu, on y enseignoit toutes les sciences, jusqu'aux Mathématiques; & il étoit toujours rempli d'excellens professeurs. Et afin que les études eussent plus d'éclat, saint Ignace obtint du pape que les écoliers seroient reçûs aux dégrés de Maîtres-ès-Arts & de docteurs, après des preuves suffisantes de leur capacité.

LXXI. L'entrée de la Chine ouverte aux Jésuites. *Orlandin. ubi sup. lib.* 15. *n.* 134.

Vers le même tems les Jésuites trouverent aussi le moyen d'entrer dans la Chine, ce que saint François Xavier n'avoit pû obtenir. Le P. Melchior Nugnez, après avoir parcouru le Japon, se rendit à l'isle de Sancian, où étoit mort ce saint missionnaire; il y honora son tombeau; il en fit arracher les ronces dont il étoit entiérement couvert, il y célébra la messe, & voulant jouir de la permission que les Chinois avoient accordée aux marchands d'entrer dans leur pays, il alla jusqu'à Canton, sous prétexte de racheter quelques esclaves Portugais. L'argent qu'il devoit employer à une si bonne œuvre, adoucit ces peuples, & fit qu'on l'écouta favorablement prêcher l'évangile. La dispute qu'il eut d'abord avec un prêtre Chinois, dans laquelle celui-ci fut réduit à ne pouvoir rien repliquer, excita la curiosité de ces peuples, qui venoient en foule entendre Melchior, qui toutefois n'en remporta aucun fruit: de sorte qu'après y avoir passé deux ans, il retourna au Japon, où l'on comptoit déja plus de deux mille Chrétiens dans la seule ville d'Amangucchi.

An. 1555.

LXXII.
Troubles excités contre les Jésuites à Sarragosse.
Orlandin. in hist. soc. lib. 15. n. 65. & seq.

Mais la société ne fut pas traitée si favorablement à Sarragosse en Espagne, où elle reçut plusieurs mortifications, à l'occasion d'un établissement qu'elle y fit dans cette année 1555. Les Jésuites avoient acheté un fonds pour y bâtir un collége & une église ; l'édifice achevé, on l'habita, & Ferdinand d'Arragon qui en étoit archevêque, leur ayant accordé la permission d'y célébrer l'office divin, on choisit le mercredi d'après Pâques pour commencer : on y avoit invité les principaux de la ville; les religieux Dominicains y devoient officier solemnellement, & tout étoit prêt pour la cérémonie, lorsque la veille au soir le grand vicaire de l'archevêque envoya prier de la différer, sur les plaintes de quelques religieux & clercs voisins de leur maison. Barme recteur du collége répondit que les choses étoient trop avancées, & qu'on passeroit outre. En effet, on étoit sur le point de commencer la messe, lorsqu'un homme inconnu, que les religieux Augustins avoient choisi pour défendre leurs droits, parut, envoyé, dit-il, par le gardien des Cordeliers, pour défendre aux Jésuites sur peine des censures ecclésiastiques, de faire célébrer la messe dans leur église, parce que son terrein anticipoit sur celui des peres Augustins. Barme appella de cette défense au jugement du pape, en faisant beaucoup valoir les priviléges de leur société: & par provision, fit chanter la grande messe, où le prieur des Dominicains officia, & le sermon fut prêché par Jean de Azovolo, religieux Hieronymite, en présence du viceroi, & d'un grand nombre de seigneurs & de personnes de distinction.

LXXIII.
Ils sont excom-

Pendant la célébration de l'office, on afficha aux

An. 1555.

munies & chassés de la ville.
Orlandin. ubi sup. l. 15. n. 66. & 71.

portes du collége le mandement du grand vicaire, qui ordonnoit aux curés de défendre à leurs paroissiens sur peine d'excommunication, de fréquenter l'église des Jésuites pour y entendre la messe, la prédication, & y recevoir les sacremens. Aussitôt les peres furent excommuniés, les cierges éteints, on les insulta, on les chargea de malédictions, on chanta contre eux le pseaume 108. qui commence par ces mots : *Deus, laudem meam ne tacueris.* Et l'on n'oublia rien pour les faire regarder comme des impies, des détestables, des ennemis de l'église & de Dieu : on prononça même un interdit contre la ville, tant que les peres y resteroient. Ce qui leur fit prendre le parti de se retirer, pour éviter l'orage qui les menaçoit, & peut-être l'incendie de leur maison. Ils vinrent donc au sénat, lui apporterent les clefs du collége, & demanderent leur congé, qu'on leur accorda volontiers, à l'exception de quelques magistrats de leurs amis, qui furent fâchés de ce contre-tems. Leur départ rétablit le calme dans la ville. Mais la reine Jeanne, mere de Charles V. qui vivoit encore, irritée du mépris qu'on avoit fait de son autorité & de celle du nonce apostolique, donna ordre de rappeller incessamment les peres : l'archevêque obéit, rendit une sentence qui les justifioit ; les principaux de la ville allerent les prier de revenir, & ils furent reçus avec honneur. Tous les magistrats vinrent au-devant d'eux jusqu'à la porte de la ville, sans excepter même le grand vicaire, qui les avoit excommuniés, les conduisirent dans toutes les rues, & les rétablirent chez-eux.

LXXIV.
Ils sont rappellés & glorieusement rétablis.
Orlandin. ubi sup. n. 75. & 76.

LIVRE CENT CINQUANTE-DEUXIE'ME.

I.
Les peuples d'Autriche demandent l'exercice libre de la religion protestante.
Sleidan. in com. lib. 26. ed. 1556.
De Thou, in hist. lib. 17. p. 535. ad hunc ann. 1556.

QUelque condescendance qu'on eût eue dans la diéte d'Ausbourg, & en vertu du traité de Passaw, pour accorder aux Protestans la plus grande partie de ce qu'ils demandoient ; les peuples d'Autriche ne laisserent pas de faire de nouvelles instances, pour obtenir l'exercice libre & entier de la prétendue réforme. Le roi Ferdinand étoit arrivé à Vienne au commencement du mois de Janvier de cette année 1556. pour y tenir les états d'Autriche, & obtenir quelques secours contre le Turc. Les députés des provinces s'y trouverent le treiziéme du même mois, comme il leur avoit été ordonné : & le roi des Romains leur ayant représenté le danger qui les menaçoit de la part des infidéles, dont ils avoient intérêt de repousser la fureur, en contribuant un secours d'argent ; ils lui répondirent par une requête dans laquelle ils demandoient qu'on traitât auparavant de la religion, & qu'on leur accordât la grace qui avoit été accordée à ceux de la confession d'Ausbourg, de faire une libre profession de la pure doctrine, & d'exercer avec la même liberté l'administration des sacremens, comme Jesus-Christ l'a instituée, ne leur étant pas libre de s'écarter de la parole de Dieu. La requête ajoûtoit, que si on leur accordoit ce qu'ils demandoient, ils n'oublieroient rien de ce qui concernoit leur devoir: qu'ils fourniroient volontiers tout ce qui seroit nécessaire à la défense de leur pays, & qu'ils satisfe-

An. 1556.

roient à tous les édits & mandemens, autant qu'il leur seroit possible.

II.
Réponse du roi Ferdinand à la requête des Autrichiens.
Sleid. ibid. ut sup. De Thou loco sup. cit. Raynald. in annal. hoc anno n. 23.

Huit jours après, le roi Ferdinand répondit à cette requête, & dit : « Quand je considére ma con-» dition, & la place que j'occupe; quand je pense que » dès ma jeunesse, j'ai suivi les loix de l'église chré-» tienne & catholique, dont mes ancêtres ont tou-» jours fait profession ; il me paroît que je ne puis » vous accorder ce que vous me demandez, non » pas que je manque de bonne volonté pour vous, » mais parce que je dois obéir à l'église dont je ne » puis changer les loix & les pratiques, comme Je-» sus-Christ me le défend. Il est vrai que voyant » combien de maux les différends de la religion ont » causés dans l'empire, j'ai toujours été porté avec » mon frere l'empereur, à entrer dans quelque com-» position ; cette conduite a paru dans plusieurs » diétes : dans la même vûe on a assemblé & repris » le concile de Trente ; & si toutes ces démarches » n'ont pas eu un heureux succès, il ne faut s'en » prendre qu'aux artifices de quelques-uns, qui ont » prévalu sur nos bonnes intentions. Quant à la » demande que vous faites, de suivre la pure doc-» trine, & d'être compris dans le dernier accord ; » comme je n'ai défendu à personne la vraye reli-» gion, je n'y veux donner aujourd'hui aucune » atteinte; & vous n'êtes pas moins compris dans » le décret d'Ausbourg, que les sujets des autres » princes. Vous sçavez que ce décret fait en fa-» veur des Protestans, porte que chaque prince sé-» culier pourra choisir la religion qu'il voudra, & que » ses sujets seront obligés de la suivre; sauf la li-

» berté

berté qu'on laisse à ceux qui ne s'en accommoderont pas, de vendre leurs biens, & de se retirer où bon leur semblera. Les choses étant ainsi, votre devoir est de demeurer dans la religion catholique, puisque j'en fais profession. »

An. 1556.

III. On leur accorde la communion sous les deux espéces.

Ce prince néanmoins ajoûta, que pour faire connoître à ses sujets son affection & sa clémence, il vouloit bien retrancher cette partie de l'édit qui concernoit la céne, en leur accordant la communion du calice, pourvû qu'ils ne changeassent rien aux loix & cérémonies qui sont en usage, & qu'ils ne souffrissent aucune secte parmi eux jusqu'à la fin de la diéte prochaine, qui devoit se tenir à Ratisbonne. De plus, il leur promit qu'on n'inquiéteroit point leurs ministres, ni les professeurs ou régens, pourvû qu'ils se tinssent dans les bornes de la modération. Il ajoûta, que puisqu'ils voyoient le soin qu'il prenoit de les satisfaire, ils devoient de leur côté lui donner des marques certaines de leur soumission, ensorte qu'il pût s'assûrer lui-même qu'ils ne lui demanderoient rien davantage, & qu'ils feroient leur devoir, en contribuant aux besoins de l'état, comme la raison l'exige. Mais cette réponse ne contenta pas les députés d'Autriche : ils persévérerent dans leurs demandes ; & répliquerent le douziéme de Février, qu'ils étoient fort fâchés de ne rien obtenir de plus dans une cause très-importante, où il s'agissoit de leur salut éternel, de la prospérité du roi & de sa famille ; qu'ils ne pouvoient être satisfaits de sa réponse, & qu'ils le prioient au nom de ce qu'il y avoit de plus saint, de leur permettre de suivre la pure parole de Dieu, & de n'y

An. 1556.

mettre aucun empêchement. Le roi, quatre jours après, leur remontra qu'ils devoient ſe contenter de ce qu'on leur accordoit, & que pour lui il ne pouvoit rien permettre de plus. Mais les députés inſiſtant toujours ſur leurs premieres demandes, & aſſûrant qu'ils n'avoient point d'ordre de rien promettre, qu'on n'eût auparavant pourvû à la ſûreté de leurs miniſtres & de leurs profeſſeurs : on ſe retira ſans avoir rien déterminé.

IV.
Demandes des Bavarois pour l'exercice de la religion proteſtante.

Le roi après cette aſſemblée s'en alla en Bohême, où il convoqua les provinces à Prague, pour demander qu'on contribuât à la guerre contre le Turc ; & il obtint des ſecours d'argent : mais comme il devoit promptement retourner à Vienne pour faire les préparatifs de cette guerre, il fit publier l'aſſemblée de l'Empire pour le premier de Juin. Dans cet intervalle, les Bavarois firent à Albert leur duc les mêmes demandes que les Autrichiens avoient faites à Ferdinand. Albert qui avoit beſoin d'argent, ne ſe rendit pas fort difficile ; après quelques légeres ſollicitations, il permit aux ſupplians, ſeulement pour un tems, la communion ſous les deux eſpéces, & l'uſage de la viande aux jours défendus, lorſqu'il y auroit néceſſité ; & il leur promit de faire ce qu'il pourroit pour obtenir l'approbation de l'évêque de Saltzbourg, & la confirmation des magiſtrats.

Mais comme cette permiſſion pouvoit donner lieu de croire qu'il n'étoit pas éloigné d'abandonner la religion catholique, il proteſta qu'il ne vouloit point renoncer à la religion de ſes ancêtres, ni rien innover qui fût contraire à ſes uſages & à ſes pratiques. La lettre où il accordoit ces permiſſions, &

qui contenoit cette proteſtation, fut publiée le dernier jour de Mars.

An. 1556.

V.
Le pape irrité de ces changemens dans la religion.
Sleidan. in comm. ibid. ut ſup.
De Thou, liv. 17.
Pallavicin. in hiſt. conc. Trid. lib. 13. cap. 14. n. 1.

Dans le même tems, Albert duc de Pruſſe, perſuadé par le duc de Meckelbourg ſon gendre, déclara par un écrit public qu'il embraſſoit la confeſſion d'Auſbourg, & manda aux miniſtres d'enſeigner la doctrine qu'elle contenoit. Le duc de Meckelbourg engagea auſſi Jean Funk, qui avoit embraſſé les ſentimens d'Oſiander, à les déteſter publiquement, & à s'en tenir à la ſeule confeſſion d'Auſbourg, qui fut auſſi reçûe dans Spire par l'autorité du conſeil, & embraſſée par Charles marquis de Bade, qui fit venir des miniſtres des pays voiſins de ſes états pour y établir des égliſes. Tous ces troubles & tous ces changemens de religion en Allemagne, irriterent fort le pape, déja très-offenſé du décret d'Auſbourg, & qui en avoit fait des plaintes aſſez vives à Ferdinand. Les Proteſtans informés de ces plaintes, crurent que le pape ſollicitoit l'empereur pour révoquer ce décret; & ce qui les confirmoit dans cette penſée, étoit le voyage que le cardinal d'Auſbourg, qui leur étoit fort contraire, avoit fait en Italie; ils s'imaginoient que ce n'étoit que pour communiquer ſécretement avec le pape ſur les moyens de faire caſſer cet édit, & de rétablir en Allemagne la juriſdiction de l'égliſe. Ils publioient que le pape en avoit ſouvent parlé au cardinal d'Auſbourg, & qu'il avoit diſpenſé l'empereur de ſon ferment, qu'il avoit promis de grands ſecours & beaucoup d'argent pour leur faire la guerre : que Philippe roi d'Eſpagne devoit lever huit mille hommes d'entre les Allemands, afin que la choſe fût plus ſé-

An. 1556.

crete : qu'enfin pendant que l'assemblée de Ratisbonne occuperoit les princes, & les tiendroit éloignés de leurs états, on devoit les attaquer avec toutes les forces qu'on auroit assemblées.

VI.
Le cardinal d'Ausbourg se justifie des soupçons formés contre lui.
Sleidan. lib. 26.
De Thou, lib. 27.

Le cardinal d'Ausbourg étant de retour à Rome, où il avoit demeuré près d'un an, fut mécontent de ces écrits, principalement de ceux qui tendoient à faire soupçonner qu'il avoit concerté quelque chose avec le pape, qui pût préjudicier aux intérêts de l'Empire, & crut devoir s'en justifier par un écrit en Allemand, qu'il rendit public sur la fin du mois de Mai. Il y disoit que le bruit qui avoit couru étoit une pure calomnie, semblable à celle qui avoit été inventée par Othon Becken, chancelier du duc Georges de Saxe, touchant la conjuration contre le Landgrave de Hesse ; & que comme cette derniere calomnie retomba sur son auteur, qui fut puni du dernier supplice à Anvers, l'autre seroit de même funeste à ceux qui l'avoient controuvée. Il proteste ensuite, que durant tout le tems qu'il a été à Rome, le pape ne lui a jamais parlé de ce décret, ni du dessein de faire la guerre aux Protestans; que s'il étoit demeuré à Rome plus long-tems qu'il ne croyoit, c'est que le pape avoit bien voulu le mettre du nombre de ceux qu'il avoit choisi pour travailler avec lui à la réformation du clergé ; c'est-à-dire, à la correction des abus. Qu'au reste, quoiqu'il souhaitât fort de conserver la religion de ses peres, il étoit toutefois bien éloigné de la pensée de faire la guerre, n'y ayant aucun devoir d'honnêteté & de bienveillance qu'il n'eût rendu aux princes de l'Empire, & même au marquis Albert : ce cardinal ne se con-

tenta pas de publier ce manifeste, il écrivit encore en particulier à quelques princes sur le même sujet, & s'en retourna ensuite en Italie.

An. 1556.

VII. Le pape établit une congrégation à Rome pour réformer le clergé. *Raynald. in annal. hoc ann. n. 1. in M. card. Spada, pag. 168.*

Ce qu'il dit dans cet écrit, que le pape l'avoit employé à Rome, avec d'autres à travailler à la réformation du clergé, regarde une congrégation que Paul IV. avoit établie dès la fin du mois de Janvier, pour réformer la cour de Rome, comme un moyen capable de terminer sans peine dans la suite tous les différends de la religion. Cette congrégation fut divisée en trois classes, dont chacune étoit composée de huit cardinaux, quinze prélats, & cinquante autres sçavans, à qui le pape donna à examiner tout ce qui concernoit la simonie. Il en fit même imprimer & distribuer les articles, afin que toutes les universités & tous les gens de lettres en pussent avoir des copies, & envoyer sur ce sujet leur avis à Rome. Son dessein étoit de laver d'abord sa cour de cette tache, & de mettre un si bon ordre à tout, qu'il pût montrer aux princes, que la simonie régnoit plus dans leurs états, qu'à Rome, & qu'il devoit travailler à les réformer; comme étant leur supérieur.

La premiere congrégation ne se tint que le vingt-sixiéme de Mars pour la premiere classe, en présence du cardinal du Bellay doyen du sacré collége. Douze personnes y parlerent, & se partagerent en trois opinions différentes. La premiere fut celle de l'évêque de Feltri, qui soûtint qu'il n'y avoit aucun mal à recevoir de l'argent pour l'usage de la puissance spirituelle, pourvû que ce ne fût pas en forme de payemens, mais pour quelque autre cause. La seconde étoit de l'évêque de Sessa, qui traita de

An. 1556.

simonie détestable l'usage de donner & de recevoir, & soûtint qu'on ne pouvoit l'excuser ni le tolérer en aucune maniere. La troisiéme enfin fut celle de l'évêque de Senigaglia, qui pour garder un certain milieu, dit que la chose étoit permise, mais seulement en certains tems, & sous de certaines conditions. Les jours suivans se passerent à entendre les autres avis, qui furent rapportés au pape, après les fêtes de Pâques. Le pape les examina à loisir, & fut sur le point de publier une bulle, pour décider qu'on ne pouvoit en conscience ni demander ni recevoir aucun don ni aumône, même volontaire, pour aucune grace spirituelle ; mais les obstacles qui s'opposerent à sa bonne volonté, l'arrêterent tout-à-coup, & l'empêcherent de passer outre. Il n'eut pas plus de fermeté pour remédier aux abus sans nombre qui s'étoient introduits dans les dispenses de mariage. Ses projets furent beaux, mais ils n'eurent point d'exécution.

Fra-Paolo, hist. du conc. de Trente, liv. 5. p. 381.
Pallav. hist. conc. Trid. l. 13. c. 17. n. 1.

Quelques-uns lui ayant exposé qu'il conviendroit mieux de traiter de ces matieres dans un concile, il répondit avec chaleur, qu'il n'avoit pas besoin de concile, étant au-dessus de toute la chrétienté. Sur quoi le cardinal du Bellay lui répartit avec politesse, qu'à la vérité le concile n'étoit pas nécessaire pour donner du pouvoir au vicaire de Jesus-Christ, mais bien pour faire exécuter ses ordres, dont les moyens étoient différens, selon la diversité des lieux. Le pape lui répliqua aussi-tôt, que s'il falloit un concile, il seroit donc assemblé à Rome, & non pas au milieu des Luthériens, comme celui de Trente. Il ajoûta, que le concile devoit être tenu seulement par les

An. 1556.

évêques, quoiqu'on y pût admettre d'autres gens pour le conseil; mais que tous devoient être catholiques, puisqu'autrement il faudroit aussi y recevoir les Turcs. Que c'étoit mal s'entendre, que de s'imaginer que tous ces évêques & docteurs qu'on appelloit de toute la chrétienté, pour instruire & réformer le monde, fussent plus habiles que le vicaire de Jesus-Christ, que tous les cardinaux, qui étoient l'élite & les colonnes de toute l'église, & que les prêtres & les docteurs célebres qui étoient toujours à Rome en plus grand nombre que celui qui pouvoit se trouver à Trente.

VIII. Demandes que le roi de Pologne fait faire au pape.

Sigismond II. surnommé Auguste, roi de Pologne, lui fit faire aussi quelques demandes en faveur de la religion protestante, par l'ambassadeur qu'il avoit envoyé à Rome, pour le féliciter sur son exaltation au souverain pontificat. Ces demandes se réduisoient à cinq articles; la communion sous les deux espéces, le mariage des prêtres, la suppression des annates, la permission de célébrer la messe dans la langue du pays, enfin, la liberté d'assembler un concile national pour réformer les abus du Royaume, & accorder la diversité des opinions. Paul IV. irrité de ces demandes, & voyant que tant de peuples ne pensoient qu'à secouer le joug de son autorité, répondit avec chaleur, qu'il alloit tenir un concile général à Rome, & que cette assemblée feroit connoître les hérésies de beaucoup de gens, voulant parler des décrets faits en Autriche, en Baviere, & dans les diétes d'Allemagne. Et soit qu'il fût déja résolu à tenir un concile, soit qu'il feignît de l'être, il donna ordre à tous les ambassadeurs d'écrire à leurs

An. 1556.

maîtres qu'il vouloit faire célébrer à Rome un concile semblable à celui de Latran, tenu sous Innocent III. en 1215. & il proposa d'envoyer des nonces à l'empereur & au roi de France, pour leur parler du concile. Il fit même un long discours dans le consistoire, pour prouver que ce concile pressoit, puisqu'outre la Bohême, la Prusse & l'Allemagne, qui étoient toutes infectées, la Pologne étoit encore en danger, la France & l'Espagne en mauvais état, & le clergé de ces royaumes fort maltraité.

IX.
Le pape apprend la tréve entre l'empereur & le roi de France.
Pallavicin. in hist. conc. Trid. lib. 13. cap. 17. n. 3.
De Thou in hist. lib. 17. p. 514.
Belcar. in comm. lib. 27. n. 17.

Pendant ce tems-là, il apprit que le roi de France venoit de conclure une tréve pour cinq ans avec l'empereur & Philippe son fils; par l'entremise du cardinal Polus, qui en avoit été comme le médiateur au nom de Marie reine d'Angleterre, & que le traité avoit été signé dans l'abbaye de Vaucelles proche Cambray, le cinquiéme de Février de cette année. Le cardinal de Lorraine avant que de partir de Rome pour Venise, après son audience de congé, avoit reçu une lettre de Henri II. qui lui marquoit que sur la demande que les ministres de l'empereur avoient faite d'une tréve, il avoit répondu qu'il n'en étoit pas éloigné, pourvû qu'elle se fît à des conditions raisonnables; mais qu'il étoit persuadé que Charles V. & le roi Philippe n'accepteroient pas ces conditions; qu'ainsi il pouvoit communiquer au pape le contenu de sa lettre. Mais comme la tréve n'étoit nullement du goût du cardinal, pour les raisons qu'on a rapportées dans le livre précédent, il partit sans voir le pape, & remit la lettre au cardinal de Tournon, pour lui en faire lui-même le rapport. Quoique Paul IV. en parût surpris, cette nouvelle

ne

ne parut pas l'inquiéter, parce qu'il croyoit que l'empereur & le roi d'Angleterre n'accepteroient jamais cette tréve, aux conditions qu'on leur proposoit : mais il se trompa, l'empereur accepta la tréve, craignant avec raison que Philippe, au commencement de son régne, ne tentât le sort d'une guerre qui ne pouvoit presque point manquer de lui être funeste, faute d'expérience & de forces.

An. 1556.

X. Articles de la tréve entre la France & l'empereur. *De Thou loco sup. cit. pag. 615. Adrianus, lib. 13. Belcar. ut sup.*

C'est pourquoi par l'entremise du cardinal Polus, on conclut cette tréve. Des députés furent envoyés de part & d'autre : du côté du roi de France, l'amiral Gaspard Coligny, & Sebastien de l'Aubepine, maître des requêtes : du côté de l'empereur & de Philippe, Charles comte de Lallain, Simon Bernard, Charles Tisnac, Philibert de Bruxelles, & Jean-Baptiste Schiccio, jurisconsulte de Cremone. On s'assembla au commencement de l'année ; & après de longues contestations, on convint des articles suivans. Qu'il y auroit tréve pour cinq ans sur terre & sur mer, tant en Flandre qu'en Italie, & dans toutes les provinces de l'obéissance des deux rois. Que durant ce tems-là il y auroit de part & d'autre cessation d'armes, & que cependant chacun retiendroit ce dont il s'étoit emparé pendant la guerre. Par-là les François demeuroient en possession de la principale partie du Piémont, de ce qu'ils tenoient encore en Toscane, de ce qu'ils avoient pris dans l'isle de Corse, de Marienbourg aux Pays-Bas, de Toul, de Verdun, & de Metz en Lorraine. L'on y comprit le pape : mais l'empereur en exclut les bannis de Naples & de Sicile. Le roi y avoit aussi compris Albert, marquis de

An. 1556.

Brandebourg, mais depuis on demeura d'accord qu'on n'en parleroit point, parce qu'il ne pouvoit jouir du bénéfice de la tréve, si sa proscription n'étoit auparavant révoquée, & qu'il ne fût réconcilié avec l'empire. L'on demeura aussi d'accord, qu'en dédommagement d'Yvrée & de la vallée d'Aoste, que les François avoient prises dans la derniere guerre, le roi donneroit au duc de Savoye tous les ans une certaine somme d'argent, qui lui seroit exactement payée à Lyon en deux payemens.

XI. Le duc d'Arscot se sauve de sa prison.

De Thou ut sup. Sleidan, lib. 16.

Ceci se passa le cinquiéme de Février: & quatre jours après l'on traita de l'échange des prisonniers faits de part & d'autre durant la guerre: & l'on conclut de les renvoyer à l'exception, du côté des François, du duc de Bouillon & de François de Montmorency, dont l'un étoit gardé à Terouanne & l'autre à Hesdin: & du côté des Impériaux, de Philippe de Croy duc d'Arscot, qui avoit été pris dans un combat auprès d'Amiens, déguisé en paysan; & que l'on gardoit dans le château de Vincennes, d'où il trouva le secret de se sauver le dixiéme de Mai, & s'en retourna sain & sauf en son pays. Le connétable de Montmorency qui comptoit d'échanger ce duc avec son fils, fut très-fâché de son évasion, & comme on croyoit qu'il avoit été aidé dans sa fuite, l'on s'en prit à Françoise d'Amboise veuve de Charles de Croy, cousin de Philippe: l'on informa contre elle, l'on mit tout en usage pour avoir des preuves & des témoins; & on la retint assez long-tems en prison.

XII. Chagrin du pape & de ses neveux

Il est aisé de concevoir quel fut le chagrin du pape & de ses neveux à la nouvelle de la conclu-

ſion de cette tréve. Paul IV. appréhendoit la diminution de ſon crédit, & le danger qui le menaçoit d'être à la diſcretion de l'empereur & du roi de France, s'ils venoient à s'unir enſemble. Le cardinal Caraffe ennemi du repos, voyant l'âge avancé de ſon oncle, & le long terme de la tréve, déſeſpéroit de voir jamais chaſſer de Naples les Eſpagnols qu'il haïſſoit mortellement; outre que tous les préparatifs de guerre qu'on avoit faits, paroiſſoient inutiles; car le pape dès le mois de Novembre de l'année précédente avoit fait la revûe des milices de Rome, ſous prétexte de la ſûreté de la ville, & d'appaiſer les troubles que les Sforces y avoient cauſés. Dès le premier de Janvier il avoit tenu chapelle, pour créer le comte de Montorio ſon neveu généraliſſime des troupes de l'égliſe, avec les cérémonies ordinaires. Il avoit fait lever dans l'Ombrie & dans la Marche d'Ancone ſix mille hommes de pied & trois cens chevaux qui devoient ſe rendre à Rome ſous les ordres du duc d'Urbin. Il avoit mis de bonnes garniſons dans toutes les places qu'il avoit enlevées aux Colonnes. Et rien ne l'empêchoit de commencer la guerre au printems prochain dans le royaume de Naples ou dans la Toſcane, avec les troupes Françoiſes qui étoient déja dans le Parmeſan & dans la Mirandole; lorſque ſon nonce lui écrivit de la cour de France, qu'il y avoit une tréve entre l'empereur & Henri II.

An. 1556.

à la nouvelle de cette tréve.
Pallav. l. 13. c. 16. n. 3. & 5.
De Thou, hiſt. lib. 17.

XIII.
Plaintes des neveux du pape au roi de France.
Pallav. ibid. n. 5.

Les neveux du pape très-mécontens de cette démarche du roi de France, qui n'en avoit donné aucun avis à leur oncle, écrivirent ſur le champ au duc de Sommerſet qui avoit ſuccédé à Ruccellaï

An. 1556.

auprès de Henri, pour l'engager à rompre le traité, en cas qu'il ne fût pas ratifié, ou pour y former tous les obstacles qu'il pourroit imaginer, s'il étoit conclu. On le chargea aussi de faire au roi de grandes plaintes sur ce traité, & de lui représenter que la cause du pape avoit été trahie, les Caraffes abandonnés, & la réputation du roi perdue en Italie, où l'on ne feroit plus aucun fonds sur ses promesses, puisqu'il violoit sa parole si ouvertement. Cette lettre fut lûe au roi, sur l'esprit duquel elle auroit fait beaucoup d'impression, si son conseil, qui n'avoit jamais approuvé la ligue avec le pape, ne l'eût affermi dans ses premieres résolutions, en lui faisant voir les avantages qu'il retireroit de la tréve, & les reproches qu'il alloit s'attirer, s'il la vouloit rompre. Le cardinal Caraffe ne se contenta pas de cette premiere lettre : il en écrivit une autre le cinquiéme de Mars, pour demander que si le roi avoit résolu d'observer la tréve, il remît du moins au pape les places qu'il avoit dans la Toscane, ce que le cardinal de Lorraine avoit promis en quelque maniere. Que par ce moyen les Impériaux & le duc de Florence délivrés de l'appréhension des François, n'entreprendroient rien contre sa sainteté, à laquelle ils rendroient Sienne & tout ce qu'ils avoient pris dans cet état pendant la guerre, afin de l'avoir pour ami. Qu'on sçavoit qu'il étoit au pouvoir du pape de transférer à sa volonté, & à qui il jugeroit à propos, la possession des royaumes en Italie, & que de quelque côté qu'il penchât, il lui étoit aisé d'avoir le dessus.

XIV.
Dessein du cardinal Caraffe d'aller

Mais comme toutes ces tentatives ne réussirent pas, le cardinal Caraffe conçut le dessein d'aller lui-

même en France, sous prétexte d'une légation honorable. Le cardinal de Tournon employa tous ses soins pour l'en détourner; il lui représenta que les affaires du pape, & celles du roi avoient besoin de sa présence à Rome. Comme il n'avoit jamais approuvé la ligue avec le pape, & qu'il la croyoit très-préjudiciable au royaume, il craignit que Caraffe, qui étoit d'un esprit inquiet & remuant, ne troublât la tréve, & n'engageât la France dans une guerre malheureuse, par la faveur qu'il espéroit trouver à la cour. Mais ses avis ne furent point écoutés. Le pape consentit volontiers au dessein de son neveu: & ce qui l'y détermina principalement, fut que le roi lui refusoit absolument de remettre les places qu'il occupoit dans l'état de Sienne, & que ses neveux souhaitoient de recouvrer avec d'autant plus de passion, que c'étoit une voye sûre, pour se concilier l'amitié des princes, & s'en faire même rechercher. Il nomma donc le cardinal Caraffe pour son légat en France le dixiéme d'Avril de cette année, sous le spécieux prétexte de féliciter Henri II. sur la tréve qu'il venoit de faire avec l'empereur, & de l'exhorter à une paix parfaite. Et dans le même tems il chargea de la même commission auprès de l'empereur & de Philippe roi d'Espagne, qui tous deux étoient en Flandre, Scipion Rebiba évêque de Motola fait depuis peu cardinal.

en France en qualité de légat.
Pallav. hist. conc. Trid. lib. 13. c. 16. De Thou in hist. lib. 17. n. 2.

XV.
Instructions du pape à ses deux légats en France & en Flandre.

Les instructions qu'il donna à ces deux légats, furent à peu-près les mêmes. Ils étoient chargés d'engager ces princes à changer la tréve en une paix constante & perpétuelle, d'offrir à cet effet sa médiation auprès de l'un & de l'autre, & de promettre qu'il

An. 1556.

Pallav. loco sup. cit.
Sleidan. in com. l. 26. hoc anno.

se comporteroit en véritable ami, pour procurer la gloire & la sûreté de leurs états. Mais outre ces instructions communes, le Cardinal Caraffe en avoit des sécretes, qu'il devoit seulement appuyer de vive voix ; c'étoit de remontrer à sa majesté très-chrétienne, qu'il étoit de la justice, que ce prince renonçât à la tréve, & qu'il confirmât le traité fait par le cardinal de Lorraine, jusqu'à avoir recours aux sollicitations & aux présens pour réussir. Le légat reçut ces deux instructions de son frere, par ordre du pape. Les premieres qui devoient être publiques, furent inscrites à Rome dans les registres; mais les sécrettes qu'on ne devoit point produire, ne furent point enregistrées : & ce fut dans la suite un des griefs qui servirent à perdre le cardinal Caraffe sous le successeur de Paul IV. parce qu'on l'accusa d'avoir engagé le roi de France à porter la guerre en Italie, sans en avoir reçu aucun ordre de son oncle.

XVI.
Le pape parle fortement contre les Colonnes.

De Thou, hist. lib. 17.
Pallav. ut sup. l. 13. c. 17. n. 3.

En attendant le départ des légats, le pape tint un consistoire dans lequel il se déchaîna fort contre les Colonnes : il les traita d'impies, & voulut prouver que leurs ancêtres avoient toujours été contraires au saint siége; il déclama en particulier contre Ascagne qui étoit actuellement prisonnier à Naples, & qui avoit autrefois assiégé Clement VII. dans le château saint Ange, & pillé la ville avec les Impériaux. Il s'exprima avec beaucoup d'aigreur contre Marc-Antoine son fils, qui marchant sur les traces de son pere, faisoit des entreprises détestables & sacriléges à la ruine du vicaire de Jesus-Christ & du saint siége, après avoir indignement

dépouillé celui dont il tenoit la vie. C'est pourquoi il les déclara tous deux indignes des graces qui leur avoient été accordées par plusieurs papes ses prédécesseurs. Il confisqua les biens du pere & du fils, & donna la confiscation de leurs terres dans l'état ecclésiastique au comte de Montorio son neveu, avec le titre de duc de Palliano. Enfin il les excommunia, & fulmina pareillement des censures contre tous ceux qui leur donneroient du secours, & prendroient leur défense. Marc-Antoine se retira dans le royaume de Naples, où il fut très-bien reçu; & de tems-en-tems il en sortoit pour faire des incursions sur les terres dont on l'avoit dépouillé.

An. 1556.

Dans le même-tems le pape ôta le gouvernement de l'état ecclésiastique au duc d'Urbin, & le donna au même comte de Montorio, avec le bâton, qui est la marque de cette charge; & il mit son fils, qui n'étoit encore qu'un enfant, en possession de Cani, du domaine des Colonnes, avec le titre de marquis. Le cardinal Caraffe ne différoit son départ que pour attendre Pierre Strozzi, sous lequel il avoit porté les armes, & qui étant parent de la reine, avoit beaucoup de crédit à la cour de France, & se déclaroit ouvertement contre les Espagnols. Strozzi étoit occupé à faire fortifier Civita-Vecchia, Antio * & Palliano, dont les Colonnes venoient d'être dépouillés; il avoit avec lui des personnes habiles dans les fortifications, qui lui tracerent des bastions dans les endroits avantageux, & il mit dans cette derniere place les vivres & les munitions nécessaires pour soûtenir un siége, en cas que les Colonnes vinssent l'attaquer. Mais le vrai dessein du pape, en faisant forti-

* *Aujourd'hui Nettuno petite ville bâtie des ruines d'Antio, à dix lieues de Terracine.*

An. 1556.

fier ces places, étoit de couvrir la frontiere de l'état ecclésiastique contre le royaume de Naples. Et aussitôt que Palliano fut en état de défense, Strozzi vint joindre à Rome le cardinal Caraffe, & tous deux se mirent en chemin pour Civita-Vecchia, suivis d'un grand nombre de nobles & de Seigneurs qui voulurent être du voyage.

XVII.
Départ du cardinal Caraffe avec Strozzi pour la cour de France.
De Thou hist. lib. 17.
Pallavicin. ut sup. l. 13. cap. 19. n. 2.

Ils s'embarquerent à Civita-Vecchia même, pour se rendre à Marseille, conduits par Paul Jourdain, chef de la maison des Ursins, avec huit galeres, dont une partie appartenoit au roi, & l'autre au pape. Le cardinal étant arrivé en France avec un superbe équipage, se rendit à Fontainebleau, où il trouva la cour divisée en factions. Le connétable de Montmorenci déja âgé, prévoyant les mauvais succès de la guerre, avoit ménagé la tréve pendant l'absence du cardinal de Lorraine, aidé en cela par le neveu de l'amiral de Coligny. Les princes de la maison de Guise au contraire pleins d'ardeur, tâchoient d'exciter de nouveaux troubles, pour avoir le commandement des armées, & rejettoient tout ce qui pouvoit porter à la paix. Ce qui rendoit le roi incertain, quoique l'heureux succès des guerres passées le fît beaucoup pencher du côté de l'avis des Guises. Enfin, il y fut tout-à-fait déterminé par Catherine de Medicis sa femme, qui favorisoit la guerre d'Italie, afin de procurer le commandement de l'armée à Strozzi son parent, & par la duchesse de Valentinois, qui étant déja alliée à la maison de Guise, par le mariage d'une de ses filles avec le duc d'Aumale, crut que c'étoit une occasion favorable pour avancer ceux de cette maison & les rendre plus puissans.

Les

An. 1556.

XVIII.
Conférence de ce cardinal avec le roi de France.
De Thou, ibid. ut sup.
Pallavicin, loco cit. cap. 19. n. 5.
Belcar. in comm. lib. 27. n. 19.

Les affaires étoient ainsi disposées, lorsque le cardinal Caraffe aborda le roi, à qui il présenta au nom du pape, comme au protecteur de l'église Romaine & du saint siége, l'épée & la toque que le saint pere avoit bénites. Cela se fit avec beaucoup de pompe & de cérémonie. Ensuite le cardinal entra en conférence avec sa majesté, il lui représenta tout ce qu'il avoit fait pour son service, & pour engager le pape son oncle dans ses intérêts; par la seule inclination qu'il avoit pour la France, sans y être excité par d'autres motifs. Il exagéra le ressentiment des Espagnols, qui par la tréve, ne craignant plus la guerre sur les frontieres de Flandre, ni dans le Milanez, ni dans le Piémont, ni dans la Toscane, alloient tourner toutes leurs forces contre la maison des Caraffes, & contre le chef de l'église, dont les places étoient foibles, & l'épargne épuisée par les dernieres guerres; ce qui faisoit craindre une suite de maux, ausquels il seroit ensuite très-difficile de remédier.

« Ainsi, continua-t-il, je n'ai pû me persuader « que vous eussiez consenti à une tréve, lorsqu'il y « avoit si peu d'apparence de la conclure, si votre « majesté n'eût pas été mal instruite de ses intérêts & « des nôtres. Aussi j'espére que quand elle aura con- « sidéré les choses comme elles sont avec la prudence « ordinaire, elle prendra une résolution qui lui sera « glorieuse, à nous salutaire, & utile aux uns & aux « autres. » Enfin il conclut, en représentant au roi, qu'il ne devoit point être arrêté par son serment & par la foi qu'il avoit jurée d'observer la tréve. « Il est « de votre zéle, lui dit-il, de prendre garde à ne pas « perdre par un scrupule mal fondé & hors de saison, «

An. 1556.

» la gloire que vous avez reçue de vos ancêtres, & » de ne pas permettre que les papes & les princes » affligés & abandonnés de votre secours, soient » aujourd'hui contraints d'implorer la miséricorde » de vos ennemis, & de mendier par de basses prie- » res la protection qu'ils ont toujours trouvée auprès » des rois de France. »

XIX.
Intention du cardinal Caraffe en portant le roi à la guerre.
De Thou, lib. 17. *ad hunc annum.*

Le cardinal voyant que le roi paroissoit touché de ces raisons, entra dans un plus grand détail : il dit à ce prince, que le pape lui faciliteroit l'entrée du royaume de Naples, & qu'il le sécoureroit de soldats, de vivres & de munitions, & lui procureroit un port commode pour le débarquement de ses troupes : non qu'il espérât un succès certain de cette expédition, dans laquelle il se rencontroit de grandes difficultés; mais il croyoit qu'en excitant la guerre entre les François & les Espagnols, l'événement en seroit tel, que les uns & les autres las & fatigués, abandonneroient les places qu'ils occupoient dans la Toscane, & consentiroient qu'on les remît au pape; d'autant plus, qu'il y avoit assez d'apparence que l'empereur ne s'opiniâtreroit pas à continuer la guerre pour la ville de Sienne, pourvû que les François sortissent du reste de la Toscane ; & qu'il y avoit lieu de croire que ceux-ci voyant qu'ils ne pouvoient entretenir une armée dans la Toscane qu'avec beaucoup de dépense, ne refuseroient pas un pareil accommodement, par lequel la liberté seroit rendue en apparence aux Siennois. Quelques historiens ont écrit que le cardinal avoit fait espérer au roi qu'on lui remettroit pour garantie, Boulogne, Ancone, Palliano, Civita-Vecchia, & même la forteresse de

Rome, qu'on appelle le château Saint-Ange.

An. 1556.

XX.
Propositions qu'il fait au roi en public.
Pallav. hist. conc. Tr. l. 13. c. 19. n. 4. In litteris Caraffæ ad Pallianum ducem ex Fonte-bello, 20. Junii.

Ce fut-là ce que le cardinal dit au roi dans la conférence particuliere qu'il eut avec ce prince; mais dans l'audience publique qui lui fut aussi accordée, il ne parla ni de guerre ni de rupture de tréve; au contraire, il proposa au roi, que si on vouloit laisser le soin au pape de pacifier les troubles, même au désavantage du roi, si la justice le demandoit, il se porteroit pour médiateur de la paix. Mais il ne faisoit ces avances, que parce qu'il sçavoit bien qu'Henri II. étoit comme assûré que l'empereur n'accepteroit pas la médiation du pape, qu'il regardoit comme son plus cruel ennemi. Caraffe proposa encore au roi l'affaire du concile, que le pape promettoit de convoquer, non pas à Trente, mais à Rome, dans le palais de Latran: & Henri accepta ces offres, & promit d'y envoyer les évêques de son royaume. Le cardinal enflé de ces promesses & des honneurs qu'il avoit reçus à la cour de France, se flatta aussi-tôt que sa négociation auroit un heureux succès, & s'entretenant avec l'ambassadeur de Charles V. il lui parla de la paix, & lui dit: qu'il ne tiendroit qu'à son maître de l'accepter; mais il ajouta, que les princes devoient instruire le pape de leurs prétentions, & se soumettre à son jugement. L'ambassadeur peu étonné de ces paroles, & n'ignorant pas combien son maître étoit porté à la paix, répondit, qu'il étoit prêt d'accepter des conditions équitables; & que comme le duché de Milan étoit la cause principale de la guerre, l'empereur étoit disposé à s'en priver lui & ses successeurs, si le roi de son côté vouloit restituer tout ce qu'il avoit pris au duc de Savoye, & aux autres princes intéressés.

An. 1556.

XXI.
Joye du pape en apprenant le succès de la négociation de Caraffe.

Pallav. ut sup. l. 13. c. 19. n. 5. act. consistor. 27. Junii.

Le Cardinal Caraffe informa de toutes ces choses l'autre légat Rebiba, qu'il croyoit déja arrivé à Bruxelles; mais celui-ci avoit eu ordre de marcher fort lentement, & d'attendre le succès de la négociation de son collégue en France, pour ne point proposer la paix à l'empereur, lorsqu'il faudroit lui déclarer la guerre. Le pape de son côté ayant vû les lettres que Caraffe écrivoit au duc de Palliano son frere, pour lui apprendre dans quelles dispositions le roi étoit, par rapport à l'offre qui lui avoit été faite de prendre Paul IV. lui-même pour médiateur de la paix, & la maniere agréable dont ce prince avoit reçu la proposition du concile qui devoit se tenir à Rome, fit lire ces lettres dans un consistoire, & écrivit lui-même à son neveu en France, pour l'exhorter à pousser cette affaire, & à la conduire à sa perfection; mais il ne lui dissimula pas les soupçons qu'il avoit contre les Espagnols, qui ne cherchoient qu'à le mortifier dans toutes les occasions, & qui le méprisoient souverainement; il lui rappella les violences du marquis de Sarria, ambassadeur de l'empereur, qui avoit forcé la garde, & fait rompre la porte de la ville, pour aller à la chasse, parce que le capitaine avoit refusé de la lui ouvrir. Il lui exposoit, que les Espagnols favorisoient ouvertement les Colonnes, dans le dessein de les faire rentrer dans les villes dont on les avoit justement dépouillés, & que par un édit sévere, ils avoient interdit tout commerce entre les Napolitains & les sujets du pape. Enfin il lui apprenoit qu'il avoit envoyé le cardinal de San-Severino à Venise, pour engager cette république à se joindre à lui, en lui promettant de la ré-

compenser largement des dépouilles des Espagnols, si avec leurs forces jointes à celles des François & de l'état ecclésiastique, on pouvoit délivrer l'Italie du joug & de la servitude des étrangers; & que les Vénitiens avoient répondu, qu'ils ne vouloient favoriser aucun parti, & que le pape, comme pere commun, devoit bien plûtôt prendre des conseils de paix, & ne pas permettre qu'en rallumant de nouveau la guerre en Italie, on la remplît de nouveaux troubles, & on l'exposât en proye à ses ennemis.

An. 1556.

XXII. Entrée du cardinal Caraffe à Paris.

De Thou, *hist. l.* 17. *n.* 3. *Mezeray, abrégé chron. to.* 4. *p.* 598.

Le légat fit son entrée à Paris avec toutes les magnificences qui peuvent accompagner de pareilles cérémonies. On dit qu'en faisant le signe de la croix dans les rues, & donnant la bénédiction selon la coûtume, au lieu de prononcer les paroles ordinaires, il disoit tout bas ces mots au peuple qui venoit en foule se jetter à ses genoux, pour recevoir sa bénédiction, *puisque ce peuple veut être trompé, qu'il soit trompé.* Et l'on ajoûte, qu'à la cour & à la ville, il se montra cavalier parmi la noblesse, galant parmi les dames, gai parmi les gens de bonne humeur, & qu'il n'oublia pas de faire sa cour à la duchesse de Valentinois, à qui il fit beaucoup de présens considérables de la part du pape & de la sienne. Le roi lui donna l'évêché de Cominges, vacant par la démission volontaire de Jean Bertrandi garde des sceaux; & la reine étant accouchée de deux princesses dans le mois de Juin, le cardinal fut prié d'en tenir une sur les fonts, & lui donna le nom de Victoire, soit à cause des heureux succès des années précédentes, soit à cause de l'espérance que toute sa maison avoit témérairement conçue des prospé-

An. 1556.

Pall. hist. conc. Trid. lib. 13. *c.* 19. *n.* 6.

rités futures. Ces deux princesses moururent peu de tems après. Quelques cardinaux blâmerent fort Caraffe, d'avoir accepté l'évêché de Cominges, comme un bénéfice peu convenable à sa dignité : le légat en étant informé, en écrivit à son frere, le vingt-quatriéme de Juillet, & traita assez mal ces cardinaux, qui étoient Pacheco, & Jean Alvarez de Tolede Dominicain, qu'on appelloit le cardinal de Saint-Jacques, parce qu'il étoit archevêque de Compostelle.

XXIII.
Rappel du légat Rebiba, qui vient en France.
Pallav. ubi sup. lib. 19. *n.* 7.
De Thou, hist. l. 17.

Cependant les affaires se brouilloient fort en Italie, & tous les esprits paroissoient très-disposés à la guerre. Le cardinal Rebiba qui s'étoit avancé jusqu'à Mastricht, à deux journées de Bruxelles, reçut ordre de revenir sur ses pas, dans l'appréhension que l'empereur ne l'arrêtât, & ne le fît prisonnier, pour venger quelques Impériaux que le pape tenoit en prison, quoique d'autres attribuassent ce rappel à la résolution que le roi de France avoit prise de déclarer la guerre à l'empereur & à Philippe ; ce qui rendoit la légation du cardinal inutile. Quoi qu'il en soit, Rebiba revint en France, sans avoir parlé à l'empereur ; & les Impériaux qui n'attendoient rien de bon des desseins du pape, principalement depuis qu'on avoit commencé à fortifier Palliano, furent confirmés dans l'opinion qu'ils avoient conçue, que les affaires tendoient à la guerre dans la campagne de Rome. C'est pourquoi le roi Philippe dans le moment même donna ordre au duc d'Albe, de mettre son armée en campagne, sans attendre que les troupes auxiliaires de France fussent arrivées, & d'empêcher autant qu'il le pour-

roit les fortifications de Palliano ; jugeant que si l'armée paroissoit, & s'avançoit jusqu'aux portes de Rome, le pape qui ne se sentoit pas assez fort, pourroit se repentir de la guerre que ses neveux lui avoient fait témérairement entreprendre ; & qu'avant l'arrivée du secours, on pourroit s'accommoder à des conditions honnêtes.

An. 1556.

XXIV.
Le duc d'Albe envoye Loffredo au pape, qui le retient prisonnier.
Pallav. ut sup. l. 13. c. 18. & 19.
De Thou, hist. liv. 17.

Suivant ces intentions, le duc d'Albe qui vouloit surprendre les troupes du pape, qui n'étoient pas encore prêtes, lui envoya Pyrrus Loffredo, noble Napolitain, de l'illustre maison des marquis de Trevico, pour essayer si l'on pourroit accommoder les affaires, & l'amuser, sous prétexte de vouloir traiter avec lui. Mais le pape lui opposa un autre artifice, & se persuadant que le duc d'Albe ne l'attaqueroit à force ouverte qu'après qu'il auroit vû que Loffredo seroit de retour, sans avoir rien conclu, il différa toujours de l'entendre, & le remit chaque fois qu'il le pressoit au premier consistoire qu'il n'assembloit jamais. Le duc d'Albe impatient, & ne pouvant plus supporter ces lenteurs affectées, fit avancer son armée, sans attendre le retour de Loffredo, s'empara de Ponte-Corvo & de Fronsinone, & fit enlever un grand nombre de bestiaux sur les terres de l'église. Le pape irrité de cette conduite, assembla les cardinaux, s'emporta fort contre le duc d'Albe, & fit appeller Loffredo, pour lui demander ce qu'il étoit venu faire à Rome. L'envoyé répondit, qu'il étoit chargé de deux lettres du viceroi de Naples, l'une pour sa sainteté, l'autre pour le sacré collége, afin de trouver des moyens d'appaiser les différends & de faire la paix. Alors le pape se répandit en repro-

In act. consistor. 6 Septemb. 1556.

An. 1556.

ches contre le duc d'Albe, il se plaignit qu'il l'avoit trahi, & qu'il avoit violé le droit des gens, en venant à main armée sur les terres de l'église, dans le tems qu'il feignoit de vouloir la paix ; & dans le même tems il fit conduire le député en prison dans le château Saint-Ange, d'où il ne sortit que l'année suivante, après que la paix eut été faite.

XXV.
Armée du duc d'Albe, & soupçon contre Ascagne de Cornia.
Pallav. hist. conc. Trid. l. 13. c. 17. n. 8.
De Thou, hist. lib. 17.

Le duc d'Albe avoit dans son armée huit mille Italiens des levées du royaume de Naples, sous la conduite de Vespasien de Gonzague, quatre mille Espagnols, que commandoit Sanchez de Mardones sous Garcias de Tolede, six cornettes de cavalerie, & douze cens chevaux-légers : ces derniers avoient pour chef le comte de Popoli, qui depuis peu avoit quitté le parti du pape, pour passer dans celui du duc d'Albe, outre douze piéces de canon. Lopés de Mardones étoit chargé des vivres, & Ascagne de Cornia étoit maréchal de camp. Ce dernier s'étoit d'abord rendu suspect au pape, à cause de sa trop grande liberté ; mais comme il s'étoit comporté avec beaucoup de valeur dans la guerre des Caraffes contre le comte de Bagni ; ceux-là conçûrent une si haute opinion de son courage & de sa probité, qu'ils lui confierent le gouvernement de Veletri, la meilleure forteresse de l'état Ecclésiastique. Mais on le desservit auprès du pape ; & les Espagnols ravis d'enlever aux Caraffes un capitaine de ce mérite, qui étoit neveu de Jules III. travaillerent à le rendre encore plus suspect à Paul IV. & firent tomber entre les mains des neveux de celuici des lettres, par lesquelles on leur apprenoit qu'Ascagne étoit d'intelligence avec le duc d'Albe.

Il

Il fut mandé par le pape, mais averti par le cardinal son frere qu'il n'y avoit point de sûreté pour lui à Rome, il se sauva dans le royaume de Naples; & Paul IV. irrité de cette évasion, s'en prit au cardinal, le fit mettre au château Saint-Ange, & confisqua généralement tous les biens de l'un & de l'autre.

An. 1556

XXVI.
Le pape fait arrêter le général des postes de l'empereur, & Garcilasso de Vega.
Pallav. loco cit. lib. 13 c. 17. n.

Un autre incident ne servit encore qu'à brouiller davantage le pape avec l'empereur & le roi Philippe. Le marquis de Sarria avoit coûtume d'envoyer au viceroi de Naples un messager à pied chargé de ses lettres; & comme il passoit par Terracine, le gouverneur de cette ville l'ayant apperçu sans avoir les marques que portent d'ordinaire ces sortes de gens, pour faire connoître leur emploi, le soupçonna d'être chargé de quelque commission contraire aux intérêts du pape; il le fit donc arrêter, & l'envoya à Rome au duc de Palliano, neveu de Paul IV. avec ordre de ne l'introduire dans la ville que pendant la nuit & sous bonne garde. On le fouilla, & on le trouva chargé de lettres en chiffres que Garcilasso de Vega, agent du roi d'Espagne à Rome, écrivoit au duc d'Albe: ces lettres étant déchiffrées, on connut que cet agent pressoit le duc de ne point différer à entrer avec son armée dans l'état ecclésiastique, pendant que le pape n'avoit assemblé aucunes troupes pour sa défense. Là-dessus on arrêta de Vega qui fut mis en prison; & l'on prit avec lui Jean-Antoine de Tassis général des postes de l'empereur, qui fut traité avec beaucoup de rigueur. L'ambassadeur de l'empereur marquis de Sarria, en fit beaucoup de bruit, & voulant en aller porter ses plaintes au pape, on lui refusa l'entrée du palais.

An. 1556.

XXVII. Le duc d'Albe envoye le comte de San-Valentino au pape.

Pallav. ut sup. lib. 13. cap. 18. n. 1.
De Thou, hist. lib. 17.
Idem Pallav. lib. 13. cap. 17. n. 6. & 7. in act. consistorialibus 27. Julii 1556.

Le duc d'Albe justement indigné d'une pareille conduite, envoya au pape le comte de San-Valentino, pour se plaindre que non-seulement il recevoit les bannis de Naples & de Florence; mais que contre la foi publique, il faisoit emprisonner les ministres du roi Philippe qui traversoient l'Italie en poste; qu'il avoit ouvert les lettres de ce prince, & fait mettre en prison son ambassadeur, dont la personne lui devoit être sacrée. Que Philippe ne manqueroit pas de se venger de toutes ces injures, si on ne lui faisoit satisfaction. Ce qui avoit le plus choqué le duc d'Albe, fut que le pape le vingt-septiéme de Juillet avoit fait comparoître dans le consistoire le procureur Fiscal Alexandre Pallantieri, avec Sylvestre Aldobrandin, avocat consistorial, lesquels exposerent, que le pape ayant excommunié & privé de ses états Marc-Antoine Colonne, & défendu à toutes sortes de personnes de lui donner aucune assistance, sous peine d'encourir les mêmes censures; l'empereur & le roi Philippe son fils, les avoient encourues; & par conséquent étoient déchûs de leurs fiefs mouvans de l'église, sur les preuves incontestables qu'on avoit, qu'ils protégeoient les Colonnes excommuniés, qu'ils leur fournissoient des soldats & de l'argent, qu'ils machinoient des entreprises contre le saint siége, & qu'ils se préparoient à entrer à main armée sur les terres de l'église. Qu'à ces causes ils requéroient que le pape nommât des commissaires cardinaux pour examiner cette affaire, & que sur leur rapport il prononçât sentence d'excommunication contre les deux princes, & déclarât leurs sujets absous du serment de fidélité, & le royaume

de Naples vacant, pour être donné à celui que le pape choisiroit.

An. 1556.

Paul IV. reçut la requête, & répondit qu'il en délibéreroit avec les cardinaux ; comme il fit, après que les deux officiers, le Procureur Fiscal, & l'Avocat consistorial se furent retirés. Les cardinaux François parlerent très-respectueusement de l'empereur & de son fils; ce qui ne servit qu'à animer davantage le pape contre ces deux princes. Les Impériaux laisserent échapper quelques paroles ambigues, qui ne tendoient qu'à différer la résolution de cette affaire : mais les autres, tous dévoués à Paul IV. releverent beaucoup l'autorité pontificale, louerent sans mesure la prudence & le zéle du pape, & dirent, que lui seul étoit capable de remédier à ce mal, & qu'ils remettoient tout à sa sage conduite. Ce fut après ce consistoire, où l'on ne détermina rien, que le pape reçut la nouvelle du traité conclu en France, & que le duc d'Albe feignant d'ignorer la requête du Procureur Fiscal, envoya le comte de San-Valentino au pape, pour demander l'élargissement de Vega agent du roi Philippe, & pour se plaindre de ce qu'il tenoit en prison des personnes revêtues du caractére public, sans aucune forme de justice. Dans le même tems le marquis de Sarria ambassadeur de Charles V. fit demander au pape son audience de congé, & se retira de Rome le troisiéme du mois d'Août.

XXVIII. Réponse du pape à ce comte. *Pallav. ut sup. lib. 13. c. 18. n. 1. in act.*

Quant au comte de San-Valentino, il fut très-mal reçu de Paul IV. qui s'emporta contre lui, & lui répondit, qu'il communiqueroit au sacré collége les sujets de plaintes du duc d'Albe. Il le fit, & quelques

An. 1556.

consistor. 7. Aug. 1556.
De Thou, hist. lib. 17.

jours après il renvoya San-Valentino, qu'il fit accompagner de Dominique Nerio gentilhomme Romain, pour représenter de sa part au duc d'Albe, qu'il suffisoit de nier la plûpart des choses dont ce duc se plaignoit : qu'il étoit prince libre, & en droit de demander à tous les autres compte de leurs actions, comme leur supérieur, qui ne devoit répondre à personne de sa conduite : qu'il pouvoit justement voir & retenir toutes sortes de lettres, lorsqu'il y avoit quelque soupçon d'entreprise contre le saint siége. Que si de Vega avoit rempli le devoir d'un ambassadeur, il ne lui seroit arrivé aucun mal ; mais qu'ayant excité des séditions & conspiré contre le souverain, à qui il étoit envoyé, son crime étoit l'action d'un particulier, & qu'il le vouloit punir comme tel. Que jamais aucun danger ne l'empêcheroit de soutenir vigoureusement la dignité de l'église & du saint siége, & que du reste, il remettoit le succès entre les mains de Dieu, qui lui avoit confié la conduite du troupeau de Jesus-Christ. Qu'ainsi le roi Philippe feroit mal, & agiroit sans équité, s'il vouloit venger une cause injuste.

XXIX.
Succès du duc d'Albe dans la campagne de Rome.

Pallav. lib. 13. c. 19. n. 1. in cap. 20.
De Thou, hist. lib. 17.

Le duc d'Albe entendit Nério avec assez de sang-froid ; & jugeant que le pape n'agissoit avec tant de hauteur, que parce qu'il espéroit un prompt secours de France, il commença la guerre dès le quatriéme de Septembre, & après avoir pris Pontecorvo sur le Garillan, & d'autres places dans tout le pays qu'on appelle la Terre de Labour, il s'avança sur les terres de l'église, & envoya devant Garcias de Tolede à Veruli, où Fabiano & Laurent de Péruse étoient avec deux enseignes. Il fit avancer le canon, parce

que ceux de la garnison refusoient de se rendre. Ainsi la ville fut prise & les soldats désarmés. Vespasien Gonzague ayant été envoyé à Bauco, surprit avec ses troupes Jean Guasconi Florentin, & Tomasso de Camerino. Ensuite l'armée s'étant avancée vers Anagny, Piperno, Terracine, Acuto, Fumone, Fiorentino & Alato, ces villes se rendirent volontairement, à l'exception d'Anagny, où le cardinal Caraffe parti de France vers la fin d'Août, & arrivé à Rome dans le mois de Septembre, avoit envoyé Torquato Conti, avec treize cens fantassins Italiens : on en fit donc le siége en forme, & la garnison en étant sortie sécretement pendant la nuit le quinziéme d'Octobre, avec ses officiers, & s'étant sauvée par la vallée qui conduit à Acuto; le lendemain les Espagnols voyant qu'il n'y avoit plus personne sur les murailles pour les défendre, se jetterent dans la place, sans en avoir reçu l'ordre, & la pillerent. L'arrivée du cardinal Caraffe, & l'argent qu'il apportoit, firent d'autant plus de plaisir au pape, que Strozzi le suivit bien-tôt, & après lui Montluc, avec des Troupes Gascognes, & les soldats François qui étoient en Toscane, assûrant le pape, qu'il y auroit dans peu une armée en Italie, commandée par le duc de Guise.

An. 1556.

XXX.
On parle d'accommodement entre le pape & le duc d'Albe.

Pallav. ut sup. lib. 13. cap. 20. n. 3. De Thou, hist. lib. 7. n. 3.

Les grands progrès du duc d'Albe, engagerent quelques cardinaux à parler d'accommodement entre lui & le pape. De leur avis Thomas Manriquez Dominicain, en fit le premier les ouvertures, & fut envoyé par le pape au duc le seiziéme de Septembre, avec des lettres du cardinal de Saint Jacques, pour proposer une suspension d'armes, en attendant

An. 1556.

qu'on travaillât à la conclusion de la paix. Le duc refusant la suspension, parut pencher davantage pour la paix, pourvû que le pape nommât des cardinaux exempts de toute passion avec lesquels ses envoyés pûssent traiter. Paul IV. dès le lendemain fit choix de Pacheco, Tolede, Caraffe & Rebiba; & le duc d'Albe de son côté envoya au lieu de la conférence Thomas Manriquez, avec François Pacheco son sécretaire, homme fort modéré, & très-propre à concilier les esprits. L'on s'assembla chez le cardinal de Saint Jacques le vingtiéme de Septembre, & l'on y proposa les conditions suivantes. Que le pape se réconcilieroit avec le roi Philippe, & donneroit caution qu'il ne l'inquiéteroit plus, & ne feroit aucune alliance contre lui. Que les ministres & les sujets du roi d'Espagne qu'on avoit emprisonnés, seroient mis en liberté. Qu'on rétabliroit dans leurs biens Marc-Antoine Colonne, & Ascagne de la Cornia. Ce dernier article embarrassa les cardinaux, qui déclarerent qu'aucun d'eux n'oseroit en faire la proposition au pape. Mais le viceroi insista toujours sur cette demande. Et quoiqu'on fût convenu qu'il auroit un entretien avec le cardinal Caraffe, dans le monastere qu'on appelle la Grotte Ferrée, entre Marino & Frascati, le cardinal ne s'y étant point trouvé, on ne parla plus d'accommodement, & la guerre continua à l'ordinaire.

XXXI.
Marc-Antoine Colonne fait des courses jusques aux portes de Rome.
De Thou, in hist. lib 17. hoc ann. p. 524 & 525.

Le duc d'Albe ayant laissé Palliano à sa gauche, alla avec son armée à Valmontano, que Jean-Baptiste Conti lui remit, de même que Segna, à des conditions honnêtes. Jean de Luna gouverneur de la citadelle de Milan, fit remettre cette citadelle par

son fils au cardinal de Trente, gouverneur du Milanez; & se plaignant du peu d'égard qu'on avoit pour les services qu'il avoit rendus à l'empereur dans l'affaire de Sienne, il prit le parti du roi de France. Marc-Antoine Colonne étant sorti du camp pendant la nuit avec quinze cens gens-d'armes, fit des courses jusques aux portes de Rome, & après avoir inutilement tenté de surprendre les troupes du pape, il se retira avec beaucoup de bestiaux qu'il fit emmener, ce qui épouvanta fort les Romains, qui croyoient déja l'ennemi dans leurs murs. Ensuite le duc d'Albe conduisit son armée à Tivoli, où François Ursin s'étoit enfermé avec quatre cens Italiens; & après s'en être rendu maître, il alla droit à Vicovaro, de la dépendance des Ursins, qui abandonnerent aussi-tôt cette place : de sorte qu'elle se rendit à Ascagne de la Cornia : ce qui ouvrit le chemin aux Espagnols, pour mener à Tagliacozzo des vivres, & rendit la voye libre à ceux qui venoient de l'Abruzze. La citadelle étoit occupée par cinquante hommes, dont le capitaine étoit imprudemment sorti pour conférer avec Cornia : celui-ci le retint, & ne le mit en liberté, que quand la place fut rendue, & que les Espagnols y furent entrés.

An. 1556.

Cependant tout étoit en trouble & en confusion dans Rome; l'ennemi qui étoit proche y répandoit par tout la terreur, & les gens du pape n'osoient sortir. D'ailleurs Camille Ursin qui commandoit dans la ville, ayant fait abattre plusieurs maisons & plusieurs églises vers la porte del Popolo, faisoit fortifier ce qui étoit au-delà du fossé, & retenoit les soldats dans la ville. Ce qui ennuya le peuple, & le conster-

An. 1556.

na autant que si tout eût été ruiné. Pour le rassurer, Blaise de Montluc proposa de camper hors la ville; & comme le peuple l'aimoit & connoissoit sa valeur, on lui dit de lui parler pour tâcher de calmer ses allarmes; il le fit, le peuple l'écouta avec patience, & parut plus tranquille. Ensuite on envoya le même Montluc à Veletri, pour y faire entrer du secours, & il y introduisit en effet deux compagnies de gensdarmes. Après cette action il ne séjourna point dans la ville, & revint joindre l'armée sans aucun danger, ayant fait environ quarante milles de chemin sans s'arrêter.

XXXII.
Faute des commandans de l'armée du pape.
De Thou, in hist. lib. 17. p. 526.

Toute l'armée consistoit en dix mille hommes d'infanterie, & douze cens chevaux, & paroissoit bien résolue à combattre avec ardeur. Mais on fit une faute dès le commencement qui rendit toute son espérance inutile. Car au lieu de faire avancer d'abord ces troupes au-devant du duc d'Albe qui n'étoit pas encore fort préparé à les recevoir, & qu'une attaque imprévue eût déconcerté, on les retint dans Rome, & l'on manqua par ce retardement l'occasion la plus favorable qui pût se présenter. On mit cette faute sur le compte de Camille Ursin, qui étant déja vieux & un peu trop timide, ne vouloit agir qu'avec beaucoup de sûreté. De toutes les places que les Caraffes tenoient, il n'y en avoit point qu'ils eussent mieux fait fortifier que Palliano, où Jules Ursin commandoit, & Veletri où l'on avoit mis Adrien Baglioni en la place du duc de Somme. Comme le pape manquoit d'argent, l'épargne ayant été épuisée par les guerres des années précédentes, l'on ordonna qu'on payeroit le centiéme, & l'on

imposa

impoſa de nouveaux ſubſides qu'on ſouffrit ſans ſe plaindre, quoiqu'ils chargeaſſent beaucoup le peuple. Le marquis de Trivico que le duc d'Albe avoit mis pour commander la frontiere de l'Abruzze, ſe ſaiſit de Malignano, & vint à Civitella, pendant que le duc étoit à Tivoli, pour refaire ſes ſoldats fatigués du travail, & de la mauvaiſe ſaiſon de l'Automne, incertain s'il devoit aller à Rieti, ou s'il devoit tenter Oſtie, s'emparer au-delà de la riviere d'un château appellé Corneto, & empêcher par ce moyen le tranſport des vivres à Rome.

An. 1556.

XXXIII. Les Vénitiens prient le duc d'Albe de ne point faire la guerre au pape.

De Thou, hiſt. lib. 17. p. 528. Pallav. hiſt. conc. Trid. l. 13. c. 20. n. 13.

Sur ces entrefaites, il reçut un envoyé de la république de Veniſe, pour le prier de ne point faire la guerre ſur les terres de l'égliſe, que les Venitiens n'avoient jamais ſouffert qu'on attaquât, ſuivant le traité & la louable coutume de leurs ancêtres. A quoi le duc répondit que le pape avoit lui-même commencé la guerre par les mauvais traitemens qu'il avoit fait aux Colonnes, à qui l'empereur & le roi Philippe ne vouloient pas manquer dans une ſi juſte cauſe, parce qu'ils étoient leurs vaſſaux; & il continua toujours les mêmes actes d'hoſtilité. Il prit de force Palombarra, où l'on exerça toutes ſortes de cruautés & de licences: il vint enſuite ſe loger avec ſon armée à la Grotte-Ferrée, & à Marino, où on apportoit tous les jours des vivres des lieux voiſins, & principalement de Tivoli, le plus ſouvent ſans eſcorte. Le pape ſe vit alors privé de deux de ſes principaux officiers, le comte de Rangone, qui ayant donné dans une embuſcade fut fait priſonnier par le comte de Popoli, & Barthelemi de Monte, qui conduiſant quelques troupes, ſans ſe tenir ſur ſes gardes,

An. 1556.

fut enveloppé & pris par trois cens cavaliers, ses soldats mis en fuite, & tout son bagage enlevé. Ces pertes consternerent le pape & ses officiers: ils croyoient déja voir le duc d'Albe profitant de sa victoire, mettre le siége devant Rome, & déja presque maître de la ville, mais ils n'en eurent que la peur. Le duc se contenta d'assiéger Ostie, croyant que la prise de cette ville obligeroit le pape à faire la paix à des conditions honnêtes, avant que le secours de France fût arrivé.

XXXIV.
Siége & prise d'Ostie par le duc d'Albe.
De Thou, hist. lib. 17. p. 526.
Pallav. l. 13. c. 20. n. 9.

Ce duc fit la revue de son armée le quatriéme de Novembre. Trois jours après Ascagne de la Cornia se rendit maître de Porcigliano & d'Ardée, afin d'ouvrir un chemin aux vivres que l'on portoit à Nettuno & à Marino. Le cardinal Caraffe envoya le duc de Somme, pour reprendre cette derniere place, mais ce fut sans succès. Enfin on fit sur le Tibre un pont de bateaux pour le passage des gens à pied & à cheval; & toutes choses étant ainsi disposées, le duc arriva trois jours après à Ostie, dont Vespasien de Gonzague se rendit bien-tôt maître avec quelques piéces de canon qui briserent la porte; ce qui obligea ceux de la garnison de se retirer dans la citadelle, qu'on attaqua & qu'on battit du côté qui regarde le Tibre, où elle étoit fortifiée d'une muraille & de deux tours. Pierre Strozzi étoit sorti de Rome avec trois mille fantassins & trois cens chevaux, afin que, si les ennemis étoient obligés de lever le siége, il pût seconder ses gens, dans la sortie qu'ils feroient. Il s'étoit retranché sur une riviere qui se décharge dans le Tibre, & avoit proche cet endroit commencé un fort, pour arrêter les courses des Espagnols, mais il

n'empêcha pas la priſe de la citadelle ; elle fut battue pendant ſept jours ſans diſcontinuer ; & le dix-ſeptiéme de Novembre on monta à l'aſſaut, Veſpaſien de Gonzague fut bleſſé à la lévre, Jean-François de Tolfa à la cuiſſe ; & ce dernier malgré ſa bleſſure ne laiſſa pas de ſe jetter dans la tour, & de ſe comporter avec beaucoup de valeur. Les Eſpagnols cependant furent repouſſés avec perte ; ce qui n'empêcha pas les aſſiégés de demander le lendemain à parler à Cornia, & à ſe rendre la vie ſauve, dix jours après qu'on eût commencé le ſiége de la citadelle.

An. 1556.

XXXV.
Tréve entre le pape & le roi d'Eſpagne.
Pallav. ubi ſup. lib. 13. *c.* 10 *n.* 13.
De Thou, in hiſt. lib. 17. *n.* 530.

Cependant comme on étoit fatigué de la guerre de part & d'autre, on parla de tréve, & les cardinaux de Santa-Fiore & de ſaint Jacques en firent la propoſition aux Romains, que le mauvais état de leurs affaires engageoit encore plus que les autres à l'accepter. Elle fut concluë le dix-neuviéme de Novembre pour dix jours ſeulement. Le cardinal Caraffe & le viceroi de Naples la ſignerent. Mais deux jours après dans un entretien que ces deux miniſtres eurent enſemble dans une iſle prochaine, & qui dura près de cinq heures en préſence des deux armées, cette tréve fut prolongée de quarante jours, pendant leſquels on convint de porter au roi Philippe les conditions de paix propoſées par le pape & par les Caraffes. Le duc d'Albe ſouhaitoit fort la paix, parce qu'il voyoit qu'il étoit de l'intérêt de ſon prince d'établir la tranquillité de ce côté-là, par l'accord qu'on feroit avec le pape ; il ne lui étoit pas difficile de prévoir d'ailleurs que ſi la tréve entre les deux rois venoit à ſe rompre, comme il y avoit

An. 1556.

beaucoup d'apparence, l'on feroit passer toutes ses forces dans le Milanez & dans le Piémont, afin de recouvrer les places que les François avoient prises depuis peu dans ces provinces: d'ailleurs il pensoit que si l'on ne pouvoit convenir avec le pape, au moins gagneroit-il du tems pour établir son armée très-fatiguée, & qui manquoit de tout, pour achever les forts qu'il avoit commencés, & pour donner ordre aux affaires du royaume de Naples. Les Caraffes de leur côté embrasserent cette tréve avec plaisir, parce qu'ils n'avoient aucuns préparatifs, & qu'ils attendoient le duc de Guise avec ses troupes.

XXXVI.
On propose la paix sans dessein de la faire.
Pallavicin. ut sup. lib. 13. c. 20. n. 15. in act. consistor. 20. Decemb.

Ceux qui furent envoyés à Philippe, pour lui proposer la paix, du côté du pape furent le nonce Frederic Fanucci, & du côté du duc d'Albe, Pacheco son sécretaire: mais sur le rapport que Fanucci fit au pape d'une conversation qu'il avoit eue avec le duc, il comprit aisément que les Espagnols n'avoient pas envie d'en venir à un accommodement parfait par les demandes exhorbitantes qu'ils faisoient. Le pape animé d'ailleurs par l'espérance de recevoir bien-tôt les troupes Françoises qui marchoient à son secours sous la conduite du duc de Guise, ne s'appliqua plus qu'à faire un bon usage du tems jusqu'à la fin de la tréve. Il envoya à Boulogne & à Venise le cardinal Caraffe, avec le titre de légat du siége apostolique: ce qu'il annonça dans un consistoire tenu le quatriéme Dimanche d'Avent qui étoit cette année le vingtiéme de Décembre; où en rapportant les raisons de cette légation, il dit entr'autres choses que celui qui devoit agir, pour

obtenir des ſecours en faveur du ſaint ſiége, devoit ſe comporter de telle ſorte qu'il ne parût pas ſeulement agir au nom du ſouverain pontife, mais au nom du ſiége apoſtolique; maxime qu'il avoit appriſe du duc d'Albe, qui ſçavoit fort bien mettre de la différence entre la perſonne de Paul IV. dont il ne faiſoit pas grand cas, & le ſaint ſiége pour lequel il avoit beaucoup de reſpect.

An. 1556.

XXXVII.
Départ du duc d'Albe pour Naples.
De Thou, hiſt. lib. 17. p. 531.

Cependant le duc pour profiter du tems de la tréve, fit achever le fort qu'il avoit commencé, & réſolut d'en faire un autre à Nettuno, parce que ce lieu-là lui parut commode pour le tranſport des vivres. Enſuite ayant mis dans la citadelle d'Oſtie huit piéces de canon & huit cens ſoldats Eſpagnols, commandés par Julien Vaſquez d'Avila, & François Hurtado de Mendoza, il décampa le premier de Décembre, & prit ſon chemin vers Anagny, où il laiſſa le comte de Popoli avec quelque cavalerie légere pour commander en ſon abſence. Il licentia l'infanterie Italienne, & après avoir mis les Eſpagnols en quartier d'hyver, il ſe rendit à Naples à grandes journées, & chargea Lopez de Mardones de faire venir des vivres de Gayette & de Naples à Nettuno, dans le fort qu'il avoit commencé, & dans la citadelle d'Oſtie; ce qui fut promptement exécuté. Lorſque le duc fut arrivé à Naples, & qu'il eut appris que le pape ſe préparoit à la guerre pour l'année ſuivante, il convoqua une aſſemblée des grands du royaume, & les exhorta fort à ſecourir l'état dans le danger qui le menaçoit. Le conſeil réſolut de lever treize mille fantaſſins Italiens, dont une partie ſeroit diſtribuée dans les places maritimes,

An. 1556.

pour s'oppoſer à la flotte des Turcs ; & l'autre ſeroit envoyée dans la campagne de Rome. On leva auſſi en Allemagne quatre mille hommes de pied, qu'on fit venir par la Croatie, l'Iſtrie & le Frioul, pour les faire embarquer à Trieſte, & les amener par le golfe Adriatique, pour les faire deſcendre dans le royaume.

XXXVIII. Préparatifs de guerre de ce duc pour l'année ſuivante.

De Thou, hiſt. l. 17. p. 531.

Déja deux mille Allemands s'étoient rendus à l'armée ſous la conduite de Gaſpard Feltz, que le duc d'Albe fit auſſi-tôt embarquer à Cayette pour aller joindre le comte de Popoli, qu'il avoit laiſſé dans la campagne de Rome. L'on manda auſſi de Lombardie quatre mille Allemands, que commandoit Alberio de Lodrone, & l'on attendoit d'Eſpagne trois mille hommes de pied, qui étoient déja arrivés à Barcelone. L'on augmenta auſſi la cavalerie par de nouvelles levées juſqu'à quinze cent chevaux. Le duc d'Albe ayant demandé à Ferdinand de Gonzague ſon ſentiment ſur les moyens de garder la frontiere, celui-ci opina qu'il ne la falloit point abandonner, qu'on devoit au contraire la défendre, & mettre de bonnes garniſons dans Civitella, Peſcaire, Chieti, Arriano, Artemiſio vers la Pouille, enfin à Capoue & à Nôle ; le duc ſe rangea auſſi-tôt à cet avis, & après lui tous les autres. Ainſi Veſpaſien de Gonzague fut chargé de fortifier & garder Nôle ; on commit le ſoin de Capoue à Santa-Fiore ; Garcias de Tolede eut ordre de veiller à la conſervation de Venoſe, Arriano, & Artemiſio, qu'on appelle aujourd'hui Sainte Agathe ; & le marquis de Trivico fut chargé de ſe tenir dans la Pouille avec les troupes qu'il avoit, & d'en garder les avenues,

parce qu'étant la province du royaume de Naples, d'où l'on tiroit de plus grands revenus, il y avoit tout lieu de craindre que les François ne fissent leurs efforts pour s'en emparer.

An. 1556.

XXXIX.
Montluc va continuer la guerre en Toscane.

Blaise de Montluc, après avoir pris congé du pape, étoit allé en Toscane, pour remplacer le sieur de Soubise, que le roi Henri II. avoit rappellé; & quoiqu'il exerçât assez les Espagnols, il ne fit cependant rien de considérable, parce que son armée étoit trop foible: il ne laissoit pas de ménager Cosme duc de Florence, qui ne se confiant pas beaucoup dans l'amitié du pape & du roi, faisoit dans ses états de grands préparatifs de guerre, & appuyoit le duc d'Albe, autant qu'il le pouvoit, dans l'espérance d'être un jour maître de Sienne. Il fortifia Castrocero, qui est aux extrémités de la Romagne, Cortone & Montepulciano contre les garnisons de Montalcino. Et quoique toutes choses fussent assez tranquilles en apparence du côté du pape, il ne laissoit pas de le croire dans des dispositions peu favorables, depuis qu'on lui avoit refusé l'archevêché de Pise, pour Jean son second fils, à qui ce bénéfice étoit déja destiné. Ces considérations obligerent Montluc à défendre à ses troupes de faire des courses dans le duché de Florence, dans l'appréhension que Cosme n'augmentât le nombre de ses soldats; ce qui n'auroit pas manqué de causer une diversion incommode au duc de Guise, qu'on attendoit au-plûtôt.

Dans les commentaires de Montluc, liv. 4.

XL.
Les Farneses abandonnent le parti du roi pour prendre celui du roi Philippe.

Dans ce même tems, les Farneses se réconcilierent avec l'empereur & le roi Philippe, parce que ces princes, n'étoient pas contens du pape, qui, quoiqu'il leur fût redevable du souverain pontificat, n'en

An. 1556.

Pallav. hist. conc. Trid. lib. 13. cap. 20. n. 10. & 12. De Thou, lib. 17. Belcar. in comm. lib. 27. n. 33.

témoignoit toutefois aucune reconnoissance ; outre qu'ils souffroient avec peine les manieres hautaines & impérieuses des Caraffes, qui vouloient absolument dominer : & qu'ils se plaignoient de la cour de France, qui dans le traité fait avec l'Espagne, dont on a parlé plus haut, n'avoit pas eu soin de faire restituer au cardinal Farnese les bénéfices dont les Espagnols avoient saisi les revenus. Tous ces motifs les déterminerent à écouter les propositions du roi Philippe. Octavio Farnese duc de Parme, par la médiation de Cosme de Medicis & de Guillaume Corregio, rentra dans Plaisance & Novarre ; & dans les châteaux du Parmesan, que les Impériaux occupoient ; mais ce fut à ces conditions, qu'Octavio gendre de l'empereur seroit obligé de recevoir dans les citadelles de Plaisance garnison Espagnole, & qu'il l'entretiendroit à ses dépens. Que les droits que l'Empire & le saint siége avoient dans le Parmesan, seroient conservés dans leur entier. Que la citadelle de Novarre demeureroit au roi Philippe. Que les biens qu'Octavio & Marguerite, fille naturelle de Charles V. avoient dans le royaume de Naples & dans la Toscane, & que ceux qu'Alexandre, frere d'Octavio, avoit dans la Sicile, leur seroient rendus ; mais qu'ils ne pourroient demander les fruits reçus par la Chambre Impériale. Qu'on pardonneroit aux conjurés & à leurs enfans ; en les rétablissant dans leurs biens. Que les murailles de Tortila, Rocobianca, & Torricelle seroient rasées. Que Sandonino fortifié par l'empereur, seroit remis à Octavio ; & que quand on lui livreroit la citadelle de Plaisance, Alexandre son fils aîné demeureroit à

Milan

Milan comme ôtage ; qu'ensuite il iroit trouver Philippe, & qu'il demeureroit auprès de ce prince dans sa cour.

An. 1556.

Cet accord servit beaucoup en Italie pour les affaires du roi Philippe & du duc de Florence, l'état de Milan se trouva assûré par ce moyen, & le chemin par-là fermé aux François, qui ne pourroient plus aller commodément par terre dans la Toscane. Le pape & le roi ne parurent pas d'abord fort opposés à cet accommodement, sur l'espérance que les Farneses leur donnerent, qu'ils ne leur causeroient aucune inquiéude du côté du duché de Castro, & que le cardinal de Saint-Ange demeureroit à Rome comme en ôtage ; d'autant plus, que ce cardinal avoit protesté qu'il ne vouloit entrer dans aucun traité qui pût porter quelque dommage au souverain pontificat. Mais dans la suite les Farneses s'unirent si étroitement avec l'Espagne, qu'ils déclarerent la guerre au duc de Ferrare, le seul des princes d'Italie qui étoit demeuré dans l'alliance du pape & du roi de France ; sa sainteté n'ayant pû y faire entrer les Vénitiens, auprès desquels elle fit encore de nouvelles instances, en leur envoyant Commendon ; mais ils persisterent toujours à demeurer dans la neutralité, & ne voulurent jamais s'en départir, quelques sollicitations qu'on employât auprès d'eux.

XLI.
L'empereur céde ses états à Philippe son fils.
Pallav. ut sup. l. 13. c. 16. n. 4.
D. Ant. de Vera, hist. de Charles V. p. 291.

Ce traité des Farneses se fit avec Philippe roi d'Espagne & d'Angleterre, parce que Charles V. son pere, comme on a dit, lui avoit cédé les royaumes de Naples & de Sicile, avec le duché de Milan, dès le vingt-cinquiéme d'Octobre 1555. & près de

An. 1556.

trois mois après, c'eſt-à-dire, le vingt-ſeptiéme de Janvier de cette année 1556. il tranſporta au même Philippe le reſte de ſes grands états, royaumes & ſeigneuries, tant en Europe que dans le nouveau monde; ne ſe réſervant pour ſon entretien par an que deux cens mille ducats de revenu ſur l'Eſpagne, avec quelques meubles. Cette ceſſion ſe fit à Bruxelles avec un grand concours de peuples, chacun étant curieux de voir une cérémonie qui avoit peu d'exemples. Les deux reines Eleonore & Marie y furent préſentes, avec le duc de Savoye, Louis de Zuniga, grand commandeur d'Alcantara, le prince Guillaume d'Orange, le duc d'Arſcot, l'Evêque d'Arras, & beaucoup d'autres ſeigneurs, à l'exception de Maximilien fils de Ferdinand, qui étoit déja parti pour l'Allemagne. Tous enſemble, particuliérement les deux reines, ſouſcrivirent l'acte d'abdication, comme témoins, après qu'il eût été ſigné par l'empereur & le roi Philippe, & du ſécretaire François Eraſo. Après cette cérémonie, Charles V. ſe retira dans ſon appartement, accompagné de ſon fils; & celui-ci étant ſur ſes pas, & s'étant aſſis ſur un ſiége élevé de deux dégrés ſous un dais, il reçut pendant plus d'une heure les complimens de tous les ſeigneurs & de toute la nobleſſe.

XLII.
Charles V. abdique l'empire en faveur de Ferdinand.
Godelerius de abdic. Imperii à Carolo V.

Mais comme Charles V. depuis quelque tems penſoit à ſe retirer entiérement dans ſa ſolitude, il commença à diſpoſer tout ce qui étoit néceſſaire pour abdiquer l'empire en faveur de Ferdinand, qui n'avoit jamais voulu conſentir que Philippe fût élu roi des Romains, parce qu'il penſoit à faire tomber cette couronne ſur la tête de ſon propre fils.

An. 1556.

Quelques auteurs ont rapporté que l'empereur ne voulant rien faire sans l'agrément du pape, en écrivit à Paul IV. & recommanda cette affaire aux cardinaux Espagnols qui étoient à Rome : mais qu'on ne put rien gagner sur l'esprit du pape, qui ne cherchoit qu'à chagriner Charles V. qu'il n'aimoit pas. Ce prince laissant donc Paul IV. à son obstination, passa outre, & fit son abdication par un acte autentique sous le sceau impérial, daté de la citadelle de Zuitbourg en Zélande le septiéme de Septembre 1556. Il confia cet acte entre les mains de Guillaume de Nassau prince d'Orange, de Gregoire-Sigismond Helda, vice-chancelier de l'Empire, & de Wolfang Haller son sécretaire, pour, en qualité de ses ambassadeurs, le porter à la prochaine diéte de l'Empire, le signifier aux princes électeurs, & le remettre à Ferdinand roi des Romains, avec le sceptre, la couronne, & les autres marques de la dignité Impériale.

Belcar. in comm. l. 27. n. 37.

XLIII.
Son départ pour se rendre en Espagne.

De Thou, liv. 27. Strada, sup. l. 1. Extat apud Scard. Oper. hist. tom. 2. pag. 1895.

Ces ambassadeurs n'exécuterent leurs ordres que deux ans après, sans qu'on puisse dire précisément la raison. Peut-être étoit-ce parce qu'après le départ de Charles V. des Pays-Bas, la tréve ayant été rompue entre le roi de France & Philippe, chacun étoit en suspens de l'événement de la guerre : ou parce que pendant ce tems-là, trois électeurs étant morts, & trois autres ayant succédé, on ne croyoit pas les conjonctures favorables pour tenir une diéte. En effet, l'électeur Frederic Palatin étoit mort depuis peu, & avoit eu pour successeur Othon Henri, qui ne favorisoit pas la maison d'Autriche. Jean archevêque de Tréves, de la maison des com-

An. 1556. tes d'Ysemberg, mourut pareillement, & Jean Leyen lui succéda. Antoine, de la maison des comtes de Chawenbourg, archevêque de Cologne, venoit d'être élu en la place d'Adolphe son frere; de sorte que tous ces nouveaux électeurs étoient occupés chez eux à régler les affaires de leurs états. Ainsi Charles V. sans attendre le retour de ses ambassadeurs, ayant congédié Philippe son fils, & le duc de Savoye, qui étoient venus jusqu'en Zélande avec lui, partit de Zuitbourg, pour se rendre en Espagne avec ses sœurs Eleonore reine de France, & Marie reine de Hongrie, le dix-septiéme de Septembre, un peu après le coucher du Soleil. La flotte qui le conduisoit étoit composée de seize vaisseaux de Biscaye, & vingt de Flandre, avec beaucoup d'autres petits de Hollande, ausquels se joignirent plusieurs vaisseaux Anglois.

XLIV. Il arrive à Valladolid.

Ant. de Vera, hist. de Charles V. pag. 600.

Ce prince ayant eu le vent favorable, passa en Espagne sans avoir été incommodé, & aborda au port de Laredo dans la Biscaye, où il fut reçu par le grand connétable de Castille, qui vint au-devant de lui avec beaucoup de seigneurs. A peine ce prince fut-il descendu de son vaisseau, qu'une tempête qui s'éleva subitement au port, en éloigna la flotte, & coula à fond le navire impérial. Aussi-tôt que Charles eut touché le rivage, il se mit à genoux, baisa la terre, & dit, qu'il baisoit avec respect cette mere commune de tous les hommes, & que comme autrefois il étoit sorti nud du sein de sa mere, il retournoit nud volontairement, & sans aucune contrainte, dans le sein de cette autre mere. Mais quand il fut entré dans la Biscaye, & qu'é-

tant près de Burgos, il vit venir au-devant de lui un très-petit nombre de grands d'Espagne, dès-lors il commença à connoître sa nudité. Ensuite ayant besoin d'une partie de la pension qu'il s'étoit réservée, pour récompenser quelques-uns des siens, & voyant qu'on le faisoit long-tems attendre après cette somme, il fit paroître quelque mécontentement ; ce qui fit dire qu'à peine s'étoit-il démis de l'empire, qu'il avoit commencé à s'en répentir.

An. 1556.

XLV.
Son arrivée dans sa solitude au monastere de saint Juste

De Thou, liv. 17. De Vera, loco cit. Belcar. in comm. l. 27. n. 38.

L'empereur prit son chemin par Valladolid, où il entra avec Dom Carlos, fils de Philippe, qui y faisoit sa résidence. Il séjourna huit jours dans cette ville, & ce fut-là qu'il prit congé de toutes les dames qui étoient mariées à ceux de sa cour avec qui il avoit vécu le plus familierement. Ce fut-là aussi qu'un cavalier assez bouffon nommé Pedro de Sant-Erbas, étant venu lui faire ses adieux, Charles se contenta de le saluer en mettant la main à son chapeau ; sur quoi ce cavalier dit à ce prince : Vous êtes bon, Sire, de vous découvrir pour moi, est-ce pour dire que vous n'êtes plus empereur ? Non, Pierre, répondit le prince, c'est que je n'ai plus rien à te donner que cette marque de courtoisie.

Les reines Eleonore & Marie demeurerent à Valladolid avec le reste de la suite de l'empereur, qui quitta cette ville pour se rendre au monastere de saint Juste de l'ordre des Hieronymites. On croit qu'il avoit choisi ce lieu depuis quatorze ans pour sa retraite ; parce que passant en cet endroit en 1542. il visita exactement ce monastere, & dit à ses gens : Voici un véritable lieu pour un autre Dioclétien. Ce qu'il y a de vrai, est qu'au commence-

An. 1556.

ment de 1555. il avoit fait partir de Bruxelles Pierre Sorbion architecte, avec un très-habile jardinier, pour lui bâtir dans ce monastére six chambres basses de plein-pied, & lui dresser un jardin selon le plan qu'il leur en donna lui-même. Ce couvent est situé dans l'Estramadure, à sept ou huit lieues de Plazencia du côté du Portugal, auprès d'une ville appellée Sarandilla, & est commode pour une vie solitaire, à cause des agrémens du vallon dans lequel il est situé. Charles s'y rendit à cheval, & accompagné seulement de douze domestiques. Presqu'aussi-tôt qu'il y fut arrivé, il apprit la nouvelle de la rupture de la tréve entre la France & l'Espagne, ce qui l'affligea d'abord; mais ensuite il se consola, par l'espérance qu'il eut que l'imprudence & la témérité des neveux du pape, seroit préjudiciable à la France, & la priveroit de l'heureux succès dont elle sembloit se flatter.

XLVI.
Occupations de l'empereur dans sa retraite.
Ant. de Vera, hist. de Charles V. pag. 303. & 304.
Strada, de Bello Belgico, l. 2.
Sleidan. in com. l. 12. ann. 1556.

Voici quels furent les exercices de ce prince dans sa retraite. Il assistoit à tout l'office divin, qu'il faisoit souvent chanter en musique. Il entendoit ordinairement la messe haute, & y communioit souvent. Tous les vendredis des deux carêmes qu'il passa à saint Juste, il prit la discipline avec la communauté; il s'occupoit souvent pendant quelques heures à travailler de ses propres mains à quelque ouvrage de mécanique, à cultiver des plantes, à greffer des arbres, comme avoit fait autrefois Dioclétien, après avoir quitté l'empire. Il s'amusoit aussi à faire des horloges. A l'occasion des prieres qu'il faisoit faire tous les ans pour le repos de l'ame de sa mere, il conçut le dessein de célébrer aussi ses funé-

railles : il en communiqua sa pensée à Jean de Regola, religieux de cette maison & son confesseur, qui lui répondit, que ce dessein étoit nouveau & inoui, mais en même tems pieux & salutaire. Il ordonna donc qu'on fît l'appareil de ses obseques; on éleva une représentation dans l'église, on alluma des cierges, ses domestiques prirent des habits de deuil, & les religieux firent pour lui le service qu'on avoit coûtume de faire pour les morts; lui-même mêloit sa voix à celle de ceux qui chantoient. Il se coucha par terre couvert d'un drap noir qu'on étendit sur lui. Les larmes des assistans se renouvellerent à ce spectacle, & l'on fit pour lui les mêmes cérémonies que pour un mort qu'on abandonne à la terre.

An. 1556.

XLVII.
Fin de l'histoire de Sleïdan, & sa mort.

De Thou, l. 17. Spond. in annal. hoc ann. n. 8. Crusius. annal. Suevic. part. 1. l. 11. c. 24.

Jean Sleïdan finit à cet événement de la vie de l'empereur Charles V. les vingt-six livres de son histoire, qu'il a publiée sous le titre de *Commentaires sur l'état de la religion & de la république*, dédiés au même prince. On loue cet auteur pour son exactitude & sa fidélité : cependant il marque trop de penchant pour les Protestans, & par-tout il leur paroît trop favorable. Il semble aussi regretter le peu qu'il dit d'avantageux à Charles V. mais son style est bon, & sa narration plaît. On est plus surpris de voir qu'il ne traite pas mieux François I. que Charles V. puisque le premier lui faisoit une pension de cent écus. Après sa mort ceux qui firent une seconde édition de son histoire, en retrancherent tous les faits qui étoient avantageux aux Catholiques, que Sleïdan n'avoit osé déguiser ni passer sous silence. Il est aisé d'en faire le discernement, si l'on compare la premiere édition de 1553. avec celle de 1556. ceux

An. 1556.

qui blâment sa partialité, alléguent principalement contre lui l'autorité de Charles V. qui disoit, que cet historien avoit publié beaucoup de faussetés, en faisant mention de lui. Les autres assûrent que cet empereur traitoit Sleïdan d'historien fidéle & exact, & qu'il prenoit beaucoup de plaisir à le lire, ainsi que les mémoires de Philippe de Comines.

Cet auteur ne survécut pas long-tems à la démission de ce prince. Il mourut de peste à Strasbourg sur la fin du mois d'Octobre de cette année 1556. âgé de cinquante & un an. Il étoit né au commencement de l'an 1506. dans le village de Sleïde proche Cologne, de si bas lieu, qu'on ignore le nom de son pere, aussi-bien que la raison pour laquelle il prit le nom du lieu de sa naissance. En 1517. il vint en France, n'ayant alors que douze ans, & demeura long-tems dans la maison de du Bellay, dans laquelle il passa toute sa jeunesse, s'étant attaché aux trois illustres freres de cette famille, Langey, le cardinal, & le capitaine Martin, avec lesquels il étudia, portant leurs livres au collége. Son peu de santé qui le mettoit hors d'état de les accompagner dans leurs ambassades, & les punitions qu'on faisoit en France de ceux qui étoient suspects du Luthéranisme, l'obligerent de se retirer en Allemagne. Il vint à Strasbourg, où son ami Sturmius, qui l'aida beaucoup dans la composition de son histoire, lui procura un établissement avantageux. Cette ville avoit reçu la doctrine de Zuingle, que Sleïdan embrassa. Il fut chargé en 1545. par les Protestans d'une ambassade vers le roi d'Angleterre, & fut envoyé au concile de Trente, comme on a dit ailleurs. Il acquit beau-

coup

coup de réputation dans son parti; mais comme il n'étoit Zuinglien que par complaisance pour ceux de Strasbourg, il se rendit Luthérien avec eux, & mourut dans cette secte. Outre son histoire il a traduit en Latin Claude Seyssel de la république des François, & des devoirs des rois. Il a aussi abrégé & mis en Latin l'histoire de Froissart, & le livre de Platon, de la république & des loix. Enfin on a de lui un ouvrage des quatre monarchies, de Babylone, de Perse, de Gréce & de Rome.

An. 1556.

XLVIII. Mort du cardinal Jean Pogge.

Ciaconius in vit. Pont. to. 3. p. 778. Aubery, hist. des cardin. Andr. Victorel. in addit. Ciacon. Ferdinand. Ughel. in Ital. sacr.

La cour Romaine perdit cette année quatre cardinaux: le premier étoit Jean Pogge de Boulogne en Italie, fils de Christophle, sécretaire de Jean Bentivoglio, & de Françoise, native de Mantoue. Il nâquit dans le mois de Janvier 1493. & ses parens le marierent dans un âge peu avancé: mais ayant perdu sa femme, dont il avoit eu quelques enfans, il se fit ecclésiastique, & vint à Rome, où il fut d'abord protonotaire & trésorier apostolique. Ensuite le pape Paul III. l'envoya en qualité de nonce en Espagne auprès de l'empereur Charles V. où il demeura plusieurs années avec honneur. En 1544. il passa d'Espagne en Allemagne, & se rendit à Bonn proche de Cologne, pour empêcher le Luthéranisme de s'introduire dans cette ville. Jules III. le renvoya ensuite en Espagne; & pour récompenser ses grands travaux en faveur de la religion, il le fit évêque de Tropea, & cardinal en 1551. sous le titre de sainte Anastasie, à la recommandation de Charles-V. qui l'honoroit de son estime. Etant revenu en Italie pour recevoir le bonnet de la main du pape, il alla résider à Boulogne sa patrie, où il fit bâtir un superbe

An. 1556.

palais, & fonda une chapelle sous le titre de saint Jean-Baptiste, dans l'église des religieux Augustins, où il fut enterré, étant mort dans cette même ville le douziéme de Février 1556. la premiere année du pontificat de Paul IV.

XLIX.
Mort du cardinal de Bourbon.
Ciacon. ut sup. to. 3. p. 386.
Louis de Sainte Marthe, hist généalog de la maison de France.

Le second fut Louis de Bourbon, du sang royal de France, le troisiéme ou quatriéme fils de François dernier comte de Vendôme, qui avoit accompagné Charles VIII. dans l'expédition de Naples, & qui mourut à Verceil après la bataille de Fornoue, & de Marie de Luxembourg comtesse de saint Paul, qu'on appelloit la mere des pauvres & des religieux, & qui demeura veuve cinquante & un an. Louis étoit né le deuxiéme de Janvier de l'an 1493. dans la ville de Ham en Picardie: Louis de Bourbon prince de la Roche-sur-Yon le tint sur les fonts de baptême; & n'étant encore qu'enfant, le cardinal d'Amboise lui donna la tonsure: on le mit ensuite au collége de Navarre, où il fit ses études, & prit le bonnet de docteur. Il fut d'abord évêque de Laon, n'ayant pas encore atteint l'âge de dix-huit ans, & succéda à Charles de Luxembourg son grand oncle. Il eut l'administration de beaucoup d'autres évêchés en France, de ceux de Troyes, de Luçon, & du Mans. Il eut les abbayes de saint Corneille de Compiegne, de sainte Marie des Colombes, diocèse de Chartres, de saint Denys de Paris, de saint Leonard de Ferrieres, de saint Faron de Meaux, de saint Amand, & de saint Serge d'Angers. Enfin il fut nommé cardinal par Leon X. à vingt-quatre ans en 1517. & reçut le bonnet dans le monastére de saint Vincent de Laon, après quoi il fit son entrée dans

An. 1556.

cette ville, accompagné de l'archevêque de Reims, & des évêques de Châlons, de Soissons, d'Amiens, de Beauvais & de Noyon. Après la mort du cardinal du Prat archevêque de Sens, il lui succéda en 1536. Il fit la cérémonie du mariage de Marguerite de Valois, fille de François I. avec Jacques roi d'Ecosse, dans l'église de Notre-Dame de Paris. Il fut parrain de François fils aîné de Henri II. en 1546. L'année suivante il célébra les funérailles de François I. dans l'église de saint Denys en France, où il couronna Catherine de Medicis reine de France en 1549. Il fut légat du saint siége dans le duché de Savoye; & après avoir rempli beaucoup d'autres fonctions aussi importantes, il mourut à Paris dans son hôtel de Bourbon le onziéme de Mars 1556. âgé de soixante-trois ans. Pierre Gemella, habile prédicateur de ce tems-là, fit son oraison funébre.

L. Mort du cardinal Sylvius.

Ciacon. ut sup. tom. 3. p. 675. Andr. Victorel. in addit. ad Ciacon. Paul Jove in elog. Ughel in Ital. sacr.

Le troisiéme fut Michel Sylvius, Portugais, de la noble famille des comtes de Portalegre : dans sa jeunesse il s'appliqua à la poësie, & aux belles lettres, & il y fit assez de progrès, mais dégoûté de ces occupations, il en chercha de plus solides : Il fit une étude particuliere de la langue latine, & y devint habile. Emmanuel & Jean III. rois de Portugal l'appellerent à leur cour, & l'envoyerent en ambassade auprès des papes Leon X. Adrien VI. & Clement VII. Il fut pourvû par Jean III. de l'évêché de Bisonte : mais ayant dans la suite encouru la disgrace de ce prince, il se retira à Rome, où Paul III. le mit au nombre des cardinaux dans la promotion qu'il fit en 1541. ou en 1539. Il étoit alors nonce à Venise, où il apprit que le pape lui avoit conféré

An. 1556.

cette dignité ſous le titre des douze apôtres, à la priere du roi de Portugal avec lequel il s'étoit réconcilié. Quelques mois après, le pape l'envoya en Eſpagne auprès de Charles V. pour ménager la paix entre ce prince & le roi de France; & s'étant acquitté de cette légation, il eut l'évêché de Maſſa en Toſcane, & fut nommé légat de la Marche d'Ancône, enſuite de Boulogne, & revint mourir à Rome dans le mois de Juin 1556. après s'être démis de ſon évêché de Biſonto, en faveur du cardinal Farneſe. Il a laiſſé quelques piéces de poëſie de ſa compoſition.

LI.
Mort du cardinal Aquaviva.
Ciacon. ut ſup. to. 3. p. 679.

Le quatriéme fut Jean Vincent Aquaviva, fils d'André-Matthieu d'Aquaviva d'Arragon III. du nom, duc d'Atri, prince de Teramo, marquis de Bitonte, & d'Iſabelle Piccolomini d'Arragon, fille d'Antoine duc d'Amalfi. Jean Vincent fut d'abord capitaine du château Saint-Ange, il eut enſuite l'évêché de Melfes. Enfin Paul III. le mit au nombre des cardinaux, dans la promotion qu'il fit le trente-uniéme jour de Mai 1542. & lui donna le titre de ſaint Silveſtre, & ſaint Martin-aux-Monts. Il gouverna ſon égliſe avec beaucoup de ſoin & d'édification, juſqu'à ſa mort qui arriva le 2. d'Août 1556.

LII.
Mort de Jean Gelida.
De Thou, l. 17. Andr. Schottus & Nicol. Ant. in Biblioth. Hiſpan. Le Mire de ſcript. ſæcul. XVI.

Jean Gelida Eſpagnol, habile philoſophe, & aſſez bon humaniſte mourut auſſi cette année. Il étoit né à Valence, & ayant étudié la philoſophie dans ſon pays ſous des maîtres ignorans, il vint à Paris, dont l'univerſité étoit déja la plus célébre de toute la terre: comme il avoit l'eſprit excellent, loin de s'amuſer aux queſtions inutiles qu'on traitoit dans les écoles, il chercha une ſcience plus ſolide, & ne s'occupa

que de ce qui pouvoit plus l'instruire & l'éclairer. Il se perfectionna dans la langue Grecque, & dans la Latine, sous le Févre d'Etaples, qui étoit une lumiere de ce siécle, & il travailla sur Aristote qu'il interpréta avec réputation dans le collége du cardinal le Moine, où il attira un grand nombre d'auditeurs. De-là on le fit venir à Bourdeaux, où il fut chargé de la conduite du collége dans l'absence de Govea, que le roi de Portugal son souverain avoit rappellé dans son pays, pour faire l'ouverture de l'université de Conimbre; & Govea étant mort en Portugal, Gelida fut confirmé par les magistrats de la ville de Bourdeaux, dans la charge de principal qu'il exerça pendant sept ans, avec autant de réputation que son prédécesseur. Il mourut dans la même ville le dix-neuviéme de Février de cette année, âgé de plus de soixante ans, laissant sa femme avec une fille unique. On crut qu'il avoit beaucoup d'ouvrages prêts à être imprimés : mais on ne trouva que quelques-unes de ses lettres qui furent rendues publiques avec d'autres d'Arnaud Fabri, par Jacques Busine en 1571. à la Rochelle, plûtôt pour donner à son maître quelque témoignage de sa reconnoissance, que parce qu'il crut ces lettres capables de répondre à l'estime qu'on avoit conçûe du mérite d'un si grand homme.

An. 1556.

LIII. Mort de Jean Forster, théologien protestant. *De Thou, l. 17.*

Jean Forster, célébre théologien protestant, mourut la même année que Gelida. Il étoit né à Ausbourg en 1495. & comme il étoit devenu très-sçavant dans la langue Hébraïque, il fut choisi pour l'enseigner à Wittemberg, où il la professa long-

An. 1556.

tems, & où il mourut le douziéme Décembre 1556. Il eut beaucoup de part dans l'amitié de Reuchlin, de Melanchton, & particuliérement de Luther, auquel il rendit quelques services pour la propagation de sa fausse doctrine; il laissa un excellent dictionnaire hébraïque. Il ne faut pas le confondre avec d'autres théologiens protestans du même nom qui ont aussi laissé quelques ouvrages; entr'autres un Jean Forster, qui fut de même que le premier professeur à Wittemberg, ensuite ministre d'Islebe, où il mourut en 1613. après avoir publié quelques traités de théologie, & un autre Jean Forster qui étoit jurisconsulte à Padoue, & qui est auteur d'un livre intitulé, *Processus judiciarius Cameralis*.

LIV.
Mort de l'hérétique David Georges.
Spond. in annal. hoc ann. n. 9.
Florim. de Rem. hist. de l'orig. des hérésies, liv. 2. ch. 15. n. 4.

On rapporte à la même année la mort de David Georges hérétique & imposteur très-dangereux. Il étoit né à Gand, fils d'un batteleur, dont la profession étoit de peindre sur le verre. Dès 1525. il commença à prêcher ses rêveries, débitant qu'il étoit le vrai Messie; le troisiéme David, neveu de Dieu, non par la chair, mais par l'esprit. Le ciel, à ce qu'il disoit, étant vuide, il avoit été envoyé pour adopter des enfans qui fussent dignes de ce royaume éternel, & pour réparer Israël, non pas par la mort, comme Jesus-Christ, mais par la grace. Avec les Saducéens, il nioit la résurrection des morts, & le dernier jugement; avec les Adamites, il réprouvoit le mariage, & admettoit la communauté des femmes; avec les sectateurs de Manés, il s'imaginoit que l'ame ne pouvoit être taché du péché, & qu'il n'y a que le corps qui en puisse être souillé. Les ames des infidéles, selon lui, devoient être sauvées, & les corps des apôtres

damnés auſſi-bien que ceux des infidéles. Il aſſûroit enfin que c'eſt une grande folie de penſer que ce ſoit un péché de renier J. C. devant les hommes, & que c'en avoit été un aux apôtres, & aux martyrs de mourir pour ce ſujet, puiſqu'il ſuffiſoit de croire devant Dieu & dans ſon cœur. Il diſoit encore que toute la doctrine de Moyſe, des prophétes, de J. C. & des apôtres étoit imparfaite, & inutile pour le ſalut, qu'elle n'avoit été donnée aux hommes que pour les arrêter comme des enfans juſqu'à ſon avénement, & qu'il n'y avoit que ſa doctrine qui fût parfaite, pouvant elle ſeule perfectionner les hommes.

An. 1556.

La guerre qu'on faiſoit à ces ſortes de fanatiques, l'obligea de paſſer en Friſe, vers l'an 1528. on l'arrêta à Delft, où il fut condamné au fouet, à avoir la langue percée, & à être banni pour ſix ans. Son ban fini, il revint, & à ſon retour il inſpira ſes erreurs à ſa mere qui devint une Anabaptiſte ſi entêtée, que ne voulant pas ſe convertir, le magiſtrat de Delft lui fit trancher la tête, & David Georges auroit ſubi le même ſupplice, s'il ne ſe fût ſauvé déguiſé. Dans ce tems-là il compoſa un ouvrage qu'il fit imprimer; & auſſi-tôt qu'il parut, les autres Anabaptiſtes en furent ſi ſcandaliſés, qu'ils excommunierent ſon auteur. Séparé d'eux, il fit bande à part, & eut des ſectateurs à qui l'on donna le nom de Georgiens. En 1544. pour éviter les châtimens que Charles V. vouloit qu'on exerçât contre ces ſortes de gens, il quitta la Friſe, vint à Baſle, où il prit le nom de Jean Bruck, & eut ſoin de ne ſe faire connoître qu'à ceux qui donnoient dans ſes viſions. Tout caché qu'il étoit, il ne laiſſoit pas de faire du bruit en Hollan-

An. 1556.

de, en Frise, & ailleurs, par les livres, les lettres, & les émissaires qu'il y envoyoit à ceux de son parti. Mais enfin étant prêt de mourir, & voulant persuader à ses sectateurs qu'il étoit quelque chose de grand & de divin, il leur promit que trois jours après il ressusciteroit; quelques-uns disent trois ans après. Et ce qui confirme ce dernier sentiment, est qu'au mois de Mai 1559. le sénat de Basle instruit des impiétés qu'il avoit répandues, fit son procès, comme s'il avoit été vivant, & prononça un arrêt qui portoit que son corps seroit déterré & brûlé par le bourreau, aussi-bien que ses livres, & tous ses écrits.

Lindan. in dul. lib. 2. Extat. apud Schard. op. hist. tom. 3.

LV. Continuation de l'histoire de saint Ignace.

Bouhours, vie de S. Ignace, l. 5. p. 421.

Maffée in vit. B. Ignat. l. 2. c. 23.

Saint Ignace avoit été jusqu'ici comme le seul mobile de tout ce qui s'étoit fait dans sa compagnie, & comme l'ame unique de ce grand corps, qui s'étendoit de plus en plus dans les différentes parties de la terre. Mais enfin tous ses travaux ayant achevé de ruiner sa santé déja affoiblie par plusieurs maladies, il crut devoir s'associer quelqu'un qui pût partager avec lui les soins du généralat; & tous les prêtres de la société qui étoient à Rome, s'étant assemblés à ce sujet, on choisit Jérôme Nadal, revenu depuis peu d'Espagne, où les intérêts de sa compagnie l'avoient appellé. Le général approuva ce choix, comme d'un homme qui avoit beaucoup d'expérience. On voulut que Nadal prît la qualité de vicaire ou de commissaire du général; mais il ne voulut avoir que celle de simple religieux. Cependant le pere Ignace voulut encore se réserver le soin des malades, & toute son application se réduisit à ce seul emploi, dont il s'acquitta avec sa charité ordinaire

naire, ressentant davantage les infirmités des autres, par les maux ausquels il étoit lui-même sujet, & ne croyant pas qu'un supérieur pût se dispenser de pourvoir lui-même aux besoins de ceux qui le reconnoissoient pour leur pere. Son zéle s'étendoit à tous les malheureux ; & l'on auroit de la peine à croire tous les mouvemens qu'il se donna, & tous les amis qu'il employa pour procurer la liberté à un pere François, qui avoit été pris par les Corsaires d'Alger sur les côtes de Sicile en revenant d'Espagne.

An. 1556.

LVI. Saint Ignace sent que sa derniere heure approche.

Orlandin. in hist. societ. lib. 16. n. 93. & 94. Bouhours, ibid. liv. 5. p. 427.

Ses forces s'affoiblissoient continuellement au milieu de ces pieuses occupations, & s'appercevant que sa fin étoit proche, il fit appeller le compagnon de son sécretaire, auquel il dicta en forme de testament, certaines regles, qui contenoient la vertu d'obéissance, & soumission aux volontés d'un supérieur, qu'il regardoit comme l'ame & le caractére de la société. Depuis ce moment il ne pensa plus qu'à se préparer à la mort. Il avoit souhaité de voir trois choses avant que de quitter la vie : son livre des exercices spirituels, approuvé par le saint siége, sa société confirmée, & ses constitutions rendues publiques ; ses vœux étant accomplis, il ne demandoit plus que la dissolution de son corps. Le treiziéme de Juin s'étant vû beaucoup plus mal, il fit appeller le pere Polanque son sécretaire, & le pere Madride, ausquels il remit le soin des affaires, & il se retira dans la maison de campagne du collége Romain, qu'il avoit fait bâtir l'année précédente ; mais au lieu de recevoir quelque soulagement, s'étant apperçu que son mal augmentoit, il se fit ramener à la ville, & le vingt-huitiéme de Juillet, il se confessa, & reçut le

An. 1556.

ſaint viatique, quoique les médecins & les peres de la compagnie ne le cruſſent pas en ſi grand danger. Deux jours après ſur le ſoir, il fit appeller le pere Polanque, qu'il chargea d'aller demander pour lui au pape ſa bénédiction apoſtolique. Polanque qui ne voyoit comme les autres aucun beſoin preſſant, différa d'exécuter ſa commiſſion juſqu'au lendemain, d'autant plus que les médecins aſſûroient qu'il n'y avoit rien à craindre. Les principaux peres de ſa maiſon qui étoient auprès du général, le quitterent fort tard, dans l'eſpérance qu'étant ſeul, il pourroit plus aiſément repoſer. Il paſſa toute la nuit occupé de Dieu : & les mêmes peres étant entrés le lendemain matin dans ſa chambre, pour s'informer comment il avoit paſſé la nuit, ils le trouverent agoniſant, & prêt d'expirer. A cette nouvelle tous les autres accoururent en foule ; on voulut faire prendre quelque choſe au malade, dans la penſée que ce n'étoit qu'une foibleſſe : mais le Saint revenu un peu à lui, répondit d'une voix mourante, que ces précautions étoient inutiles ; & prononçant le nom de Jeſus, les yeux élevés au ciel, & les mains jointes, il expira doucement entre les bras de ſes enfans, une heure après le ſoleil levé, un vendredi trente-uniéme du mois de Juillet 1556. âgé de ſoixante-cinq ans, trente-cinq après ſa converſion, & ſeize après la fondation de ſa compagnie, qu'il vit répandue preſque dans tout le monde, & diviſée en douze provinces, qui dès-lors avoient toutes enſemble au moins cent colléges, ſans les maiſons profeſſes.

LVII. Sa préparation à la mort. *Orlandin. ibid. n. 95. & 96. Maffeius, vita S. Ignatii, lib. 2. c. 23.*

LVIII. Sa mort bienheureuſe.

La nouvelle de ſa mort ne fut pas plûtôt répandue dans la ville de Rome, qu'on entendoit dire de

An. 1556.

tous côtés que le Saint étoit mort. Après qu'on lui eut ouvert le corps dans lequel on trouva les inteſtins deſſéchés, le foye fort dur, & trois pierres dedans; on l'expoſa quelque tems pour ſatisfaire la piété du peuple, qui s'eſtimoit heureux de le voir & de lui baiſer les mains: on l'enterra enſuite dans l'égliſe de la maiſon profeſſe au pied du grand autel du côté de l'évangile. Le pere Benoît Palmio, qui étoit de cette maiſon, fit l'oraiſon funébre.

LIX.
Le pere Lainez eſt élu vicaire général.

Sacchini, hiſt. ſociet. Jeſu, l. 3, n. 22. 44 & 45. Ribad. vita P. Lainez. lib. 1. cap. 12.

Après la mort de ſaint Ignace, on penſa à procéder à l'élection d'un général. Le Saint avoit nommé, ou plûtôt approuvé la nomination des peres Jean Polanque, Chriſtophle Madride, & Jérôme Nadal pour gouverner les affaires de ſa Société avec un plein-pouvoir. Cependant la communauté élut le pere Jacques Lainez pour vicaire général, quoiqu'il fût alors très-malade: c'eſt pourquoi la ſouveraine autorité fut déférée à Jean Polanque & à Madride, en attendant la guériſon du vicaire. Quelques jours après ayant recouvré ſa ſanté, il fit écrire Polanque, à tous les provinciaux de la compagnie pour indiquer une congrégation, dans laquelle on pût élire un général, & l'indiction étoit marquée au mois de Novembre ſuivant. Mais la guerre qui étoit alors entre le pape & Philippe II. n'ayant pû permettre aux peres Eſpagnols de ſe rendre à Rome, & Lainez déſirant fort que tous les provinciaux Eſpagnols & autres ſe trouvaſſent à cette congrégation, on ne put la tenir que deux ans après.

LX.
Le pape ordonne que les Jéſuites éliſent le général à Rome.

Pendant cet intervalle il y eut des diviſions parmi les peres. Il n'en reſtoit que cinq des premiers compagnons d'Ignace, Lainez, Salmeron, Broët,

An. 1556.

Sacchini, ibid. l. 1. n. 46. 84. Ribaden. vita Lainez, c. 12.

Roderic & Bobadilla. Ce dernier qui étoit homme entreprenant, qui avoit troublé le gouvernement du pere Oviedo de Naples, & à qui saint Ignace avoit ôté la charge de surintendant du collége, se plaignit hautement que Lainez eût seul toute l'autorité, & demanda que la société fût gouvernée par les cinq anciens profès, nommés dans les bulles des papes : il attira à son parti Roderic, Broët, Viole, & un nommé Adrien ; ce qui causa entre eux une contestation assez vive, qui fut portée devant le cardinal Carpi. Celui-ci voyant les esprits trop animés, pour laisser Lainez gouverner seul, ordonna qu'il auroit des ajoints, & qu'il ne jouiroit de l'autorité que conjointement avec le conseil des autres anciens compagnons d'Ignace & des profès ; mais quelques esprits brouillons chercherent encore à semer la zizanie. Comme on délibéroit du lieu où se tiendroit la congrégation, si ce seroit à Lorette ou à Avignon, ou en Portugal, à cause des secours que le roi pourroit fournir, ou enfin à Genes, on fit entendre au pape que les peres de la compagnie avoient résolu de se retirer de Rome, & d'aller tenir leur congrégation hors de l'Italie, pour être plus éloignés de lui, & éviter son jugement & son autorité ; que c'étoit un grand préjugé contre eux, puisqu'ils fuyoient la lumiere. Sur cet avis le pape se fit donner la liste de tous les Jésuites qui étoient à Rome, contenant leurs noms, surnoms & pays, & fit défenses à aucun de sortir de la ville sans une permission expresse : ce qui fut exécuté.

LXI.
La religion de Calvin commence à s'établir en France.

Quoiqu'on punît sévérement les hérétiques en France, où plusieurs mêmes étoient morts par le feu,

la religion Calviniste ne laissoit pas de s'établir en quelques endroits. Un gentilhomme nommé la Ferriere, qui étoit du Maine, & chez lequel les hérétiques s'assembloient en secret pour faire la céne, & leurs prieres, s'étant retiré à Paris, sa femme y accoucha. Aussi-tôt le pere déclara hautement qu'il ne pouvoit se résoudre à faire baptiser l'enfant parmi les superstitions de l'église Romaine, de peur qu'il n'en fût souillé; qu'il ne pouvoit non plus se déterminer à envoyer son enfant à Genéve, de peur qu'il ne mourût en chemin sans baptême: c'est pourquoi il demanda à l'assemblée, qui n'étoit composée que de laïcs, d'élire entre eux un ministre qui pût baptiser son enfant. Cette assemblée toute profane qu'elle étoit, après quelques difficultés, procéda à cette élection, & la fit tomber sur un jeune homme de vingt-deux ans, nommé Jean le Masson, dit la Riviere, qui étoit dans la disgrace de son pere, procureur du roi à Angers; & enfin par un attentat sacrilége, usurpant l'office des évêques, ils l'éleverent au ministére, avec pouvoir d'administrer la parole de Dieu, & les sacremens, sans oser pourtant user encore pour cette fois de l'imposition des mains. Telle fut la premiere église formée que les Calvinistes eurent en France: on y dressa quelque petit ordre, dit Beze, selon que ces petits commencemens le pouvoient porter, par l'établissement d'un consistoire, semblable à celui de Genéve, composé de diacres, de surveillans & d'anciens. C'étoit en 1555.

An. 1556.

De Beze, hist. eccl. lib. 2. p. 98. & 99. ann. 1555.

LXII. Etablissement du Calvinisme à Orleans.

L'année suivante 1556. on vit se former plusieurs autres sociétés, ou églises semblables; celle d'Orleans fut une des plus célébres. On en rapporte

An. 1556.

Beze, ibid. l. 2. p. 111.
Idem in vitâ Cal. ad ann. 1555.

l'origine à un jeune homme nommé Colombeau, qui venoit d'étudier à Paris, où on l'avoit extrémement animé à entreprendre un pareil établissement à Orleans, aussi-tôt qu'il y seroit arrivé. Colombeau suivant les instructions qu'il avoit reçûes, se joignit à un ouvrier en serge, nommé François de la Fie, à un cardeur de laine appellé Jean Chenet, & à six autres semblables. Ils députerent à Paris pour avoir un ministre, qui fut Ambroise le Balleur : & celui-ci ne pouvant pas suffire au nouveau troupeau, qui croissoit tous les jours, en écrivit à Calvin à Genéve, qui en envoya deux autres. Jérôme Bolsec moine apostat, dont on a déja parlé, à l'occasion des différends qu'il eut avec Calvin, auroit voulu être du nombre; mais ses tentatives furent inutiles; on le regardoit comme un brouillon, à qui on ne pouvoit rien confier. On vit bien-tôt une autre église de la réforme à Rouen, & ainsi en plusieurs autres lieux. Le démon prit son tems pour semer la zizanie en différentes villes du royaume, pendant qu'Henri II. occupé à la guerre d'Italie depuis 1555. jusqu'en 1557. se trouva contraint de relâcher de la sévérité avec laquelle on traitoit auparavant ces hérétiques.

LXIII.
Suite du procès & du jugement rendu contre Cranmer.

Burnet, hist. de la réform. t. 2. l. 2. p. 494.
Sanderus, de schism. Angl. l. 2.

Pendant que l'erreur se répandoit ainsi en France, la reine d'Angleterre employoit tous ses soins à la déraciner dans ses états, & le fameux Thomas Cranmer archevêque de Cantorbery, fut une des victimes de son zéle. Dès le mois d'Avril 1554. il avoit été déclaré hérétique & excommunié. Ses juges n'ayant pas eu le pouvoir d'aller plus avant, le douziéme de Septembre 1555. il fut amené devant d'autres, dont

l'un nommé Broks évêque de Glocester, étoit commissaire délégué du pape, & les deux autres, Martin & Story, commissaires de Philippe & de Marie. Ce fut dans une église d'Oxford que l'audience se tint. En approchant du tribunal, Cranmer fit une profonde révérence aux juges royaux, & ne rendit pas le même honneur à Broks, ne croyant pas, disoit-il, devoir aucun respect à l'évêque de Rome; dont il ne reconnoissoit pas la puissance.

LXIV.
On procédé à sa dégradation.
Burnet, ibid. p. 477.
De Thou, hist. lib. 17. p. 511.

Le quatorziéme de Février 1556. Bonner & Thirleby étant arrivés à Oxford pour le dégrader, il fut amené devant ses juges, on le revêtit des habits pontificaux, qui n'étoient faits que d'une grosse toile, & on lui en ôta toutes les piéces l'une après l'autre. On mit sur sa tête une mître, & une croix à sa main. Et comme sur sa confession, on l'avoit cité à comparoître à Rome dans quatre-vingt jours, quoiqu'il eût toujours été retenu en prison, on le condamna pour n'avoir point comparu. Aussi, répondit-il, qu'il ne voyoit pas de quel droit on le condamnoit, pour ne s'être pas présenté devant le pape, lui qu'on avoit toujours retenu prisonnier jusqu'à ce moment-là : qu'il avoit toujours été disposé à partir pour Rome, & à y défendre sa doctrine. Qu'au reste le pape n'avoit point d'autorité sur lui; non plus que sur les autres Anglois; & qu'il appelloit de lui au premier concile général & libre qui s'assembleroit. Il appella aussi de la sentence; ce qui toutefois n'empêcha pas qu'on ne procédât à sa dégradation. Mais on différa de le condamner à la mort; & l'on voulut bien lui accorder encore quelque tems pour se déterminer à abjurer ses erreurs : on

An. 1556.

lui insinua que par ce moyen il pourroit sauver sa vie ; on le traita plus doucement que par le passé ; on le transféra de sa prison dans la maison du doyen de l'église de Jesus-Christ.

LXV. Il renonce à ses erreurs, & signe une abjuration. *Burnet, ibid. ut sup. p.* 498.

Le cardinal Polus touché de l'état misérable de ce prélat, lui écrivit une longue lettre, pour l'exhorter à faire pénitence, & entrant dans le détail de ses erreurs, il les réfutoit avec beaucoup de solidité. Cette lettre, la conduite plus douce avec laquelle on le traitoit, & plus encore la crainte de la mort firent impression sur son esprit, & pour racheter sa vie, il consentit à signer une abjuration telle qu'on la lui présenta. Il y protesta qu'il rejettoit toutes les erreurs de Luther & de Zuingle, & qu'il reconnoissoit la primauté du saint siége, les sept sacremens, la présence réelle de Jesus-Christ dans l'Eucharistie, le purgatoire, la priere pour les morts, & l'invocation des Saints. Cette abjuration étoit conçue dans des termes, qui marquoient une véritable douleur de s'être laissé séduire ; il y exhortoit toutes les personnes que son exemple ou sa doctrine avoit trompées, à rentrer dans l'unité catholique. A la fin il protestoit qu'il avoit signé cette abjuration dans une entiere liberté, & seulement pour la décharge de sa conscience. Les réformés en furent consternés : mais la reine n'en fut point touchée ; cette princesse crut qu'un hérésiarque, qui avoit empoisonné toute l'Angleterre, en devoit porter la peine, que ce qui auroit suffi pour sauver de simples hérétiques, ne devoit point être considéré dans l'affaire de leur chef : qu'au reste, sa conversion auroit son utilité, puisqu'en procurant son salut particulier, elle édifieroit

fieroit le public. Ainsi sa condamnation fut résolue.

An. 1556.

L'ordre en fut donné le vingt-quatriéme de Février. Le chancelier Heath le fit expédier, & eut soin de l'enregistrer, aussi-bien que le commandement de la reine, qui l'en avoit chargé. Quand Cranmer sçut qu'il étoit condamné à la mort, croyant encore trouver grace s'il continuoit à feindre le Catholique, il signa de nouveau son abjuration ; mais comme il n'agissoit pas sincérement, il écrivit sécretement sur un autre papier ses véritables sentimens, qu'il signa aussi, afin que si on le conduisoit au supplice, il pût en faire usage au moment de sa mort. Ce fut ainsi qu'il se fit Catholique pour sauver sa vie, & qu'il voulut mourir Protestant, pour se venger de ceux qui la lui avoient refusée. En effet, ses nouvelles protestations de catholicité ne servirent de rien, & ayant été condamné sans miséricorde, il fut conduit dans la place de l'église de sainte Marie, qui avoit été choisie pour le lieu de son supplice : on l'éleva sur un échaffaut, afin qu'il fût vû du peuple avec plus de facilité. Et Cole prévôt du collége Eaton, fit un discours au peuple, à la fin duquel se tournant vers Cranmer, il loua sa conversion, il lui promit le paradis, & l'assûra qu'on prieroit Dieu pour lui dans toutes les églises d'Oxford, & qu'on y célébreroit des messes pour le repos de son ame. Ensuite il le pressa de déclarer de nouveau sa créance au peuple. Alors Cranmer au désespoir de n'avoir pû sauver sa vie en voulant paroître Catholique, parla à son tour au peuple assemblé, & l'exhorta à ne point aimer les choses de la terre, à obéir au roi & à la reine, & à vivre ensemble selon les re-

LXVI.
Il se repent de son abjuration, & la rétracte. Sa mort.
Burnet ut sup.

An. 1556.

gles de la charité fraternelle. Il prononça ensuite le symbole des Apôtres ; & touchant ce qui agitoit sa conscience, il dit, qu'il avoit signé une abjuration, sans avoir égard à la vérité, s'étant laissé entraîner à la crainte de la mort & à l'amour de la vie. Il déclara que quand il seroit au bucher, il brûleroit avant toutes choses la même main qui avoit signé l'écrit. Il rejetta l'autorité du pape, qu'il traita d'antechrist, & d'ennemi du Sauveur. Mais on l'empêcha de continuer, & après lui avoir reproché son inconstance, on le conduisit au bucher, auquel il n'eut pas plûtôt apperçu qu'on mettoit le feu, qu'il porta la main droite dans la flamme, & la tint étendue, jusqu'à ce qu'elle fut réduite en cendres, avant que le feu eût atteint son corps ; après quoi on le vit encore se frapper la poitrine avec l'autre. Ce fut ainsi que ce malheureux expira dans la soixante-septiéme année de son âge, le vingt-uniéme de Mars 1556.

LXVII. Condamnation & mort d'autres hérétiques.

De Thou, l. 17.

La punition qu'on fit des hérétiques en Angleterre, ne se termina pas au supplice de Cranmer. Un prêtre nommé Jean-Thomas Wirthle, un gentilhomme appellé Bertlet Gréen, trois artisans & deux femmes furent brûlés à Smithfield, place publique de Londres. Peu de jours après on fit souffrir le même supplice dans Cantorbery à un homme & quatre femmes. Au mois d'Avril deux femmes furent brûlées à Ipswick. Trois artisans finirent leur vie dans les flammes à Salisbury ; d'autres à Rochester. Bonner ayant fait arrêter six autres artisans, les interrogea, & les ayant jugés hérétiques, il leur donna jusqu'au soir à se déterminer, ou à abjurer leurs erreurs, ou

à être condamnés au feu. Ils choisirent ce dernier, & furent exécutés dans la ville de Glocester. M. Burnet rapporte que dans l'isle de Guernezay une femme y fut condamnée avec ses deux filles, dont l'une étoit mariée & enceinte: que la violence des flammes ayant fait sortir l'enfant de son ventre, l'un des spectateurs qui avoit plus d'humanité que les autres, l'enleva du feu; mais qu'après une légere consultation, l'innocente créature fut rejettée dans le bucher par ces furieux. L'action parut si horrible, que sous le régne d'Elisabeth, on informa contre le doyen de Guernezay, & neuf autres qui y avoient trempé; & la reine leur accorda des lettres d'abolition, parce que, l'action toute barbare qu'elle paroissoit, pouvoit être tolérée du prétexte d'obéissance à la justice.

An. 1556.

LXVIII.
Le cardinal Polus est fait archevêque de Cantorbery.

Act. publ. Angl. to. XV. p. 432.
Burnet. to. 2. l. 2. p. 509.
Ciacon. in vita Poli. to. 3. p. 635.

Le même jour que Cranmer mourut, le cardinal Polus fut sacré archevêque de Cantorbery par l'archevêque d'Yorck, & les évêques de Londres, d'Ely, de Worcester, de Lincoln, de Rochester & de saint Asaph. C'est sans fondement qu'on a accusé ce cardinal d'avoir fait avancer la mort de Cranmer pour se mettre en possession de cet archevêché; il se passa près d'un mois entre l'ordre de la reine & son exécution. Polus d'ailleurs n'avoit aucun besoin de la mort de Cranmer pour se mettre en possession de l'archevêché, qui étoit vacant depuis la condamnation du coupable: aussi étoit-il déja véritablement archevêque de Cantorbery, avant que Cranmer mourût, puisqu'il avoit été élu en Angleterre & approuvé par le pape, comme le porte expressément l'ordre pour lui restituer les revenus, qui est du vingt-uniéme de Mars. Le vingt-huitiéme du même mois, l'ar-

An. 1556.

chevêque à cheval traversa les rues de Londres, & alla se rendre à l'église de l'Arc, où les évêques de Worcester & d'Ely le revêtirent du *Pallium*, aussitôt que la messe eût été célébrée par le premier de ces deux prélats. Ensuite Polus monta en chaire & prêcha.

LXIX.
Rétablissement des anciens monastéres, & fondation de nouveaux.

Tout le reste de cette année 1556. fut employé en Angleterre à relever les anciens monasteres. La reine rétablit celui des religieuses de Sion proche de Brainford, de l'ordre de sainte Brigitte, une des premieres communautés qu'Henri VIII. eût supprimées. Elle fit aussi bâtir deux couvens à Londres, l'un de Dominicains, l'autre de Cordeliers. Elle fonda encore un monastére de Chartreux à Shéen, près de la ville de Richemont, voulant témoigner par-là sa reconnoissance à un ordre qui avoit beaucoup souffert pour les intérêts de sa mere. Elle supprima le doyenné & la cathédrale de Westmunster; & les changea en une abbaye qu'elle donna à Fecknam doyen de saint Paul. La cérémonie de son installation & de celle de quatorze religieux se fit le vingt-uniéme de Novembre : mais dès le vingt-troisiéme de Septembre. elle avoit ordonné que l'on payeroit certaines pensions aux chanoines de Westmunster, jusqu'à ce qu'ils fussent pourvûs. Elle donna aussi à Bonner & à quelques autres la commission d'ôter des registres publics tout ce qui s'étoit fait sous le regne d'Henri VIII. contre les religieux & contre le pape, & particuliérement les relations des visites des monastéres, si remplies de calomnies & de faits controversés, & les renonciations des religieux à l'autorité du souverain pontife.

An. 1556.

LXX.
L'on fait déterrer les hérétiques morts, à qui on fait le procès.
De Thou, hist. lib. 17. hoc ann.

Dans la même année on déterra les corps de Bucer & de Fagius, qui avoient répandu une doctrine pernicieuse dans le royaume, & avoient perverti beaucoup de monde : mais afin d'agir selon les formes de la justice, on présenta une requête, l'on fit ajourner les morts, une & deux fois, & l'on produisit contre eux des témoins. Enfin, parce qu'il ne comparut personne qui osât entreprendre leur défense, ils furent condamnés par contumace : & au jour qu'on les avoit assignés devant l'université, après que l'évêque de Chester eut exécuté la sévérité de ce jugement, & qu'il eut dit qu'il n'étoit pas juste que l'esprit des foibles fût plus long-tems inquiété, pour n'avoir pas expié un sacrilége, l'on prononça la sentence, & l'on ordonna que leurs corps seroient déterrés, & mis entre les mains d'un juge royal, parce qu'il n'étoit pas permis à des prêtres d'imposer une peine, où il y avoit effusion de sang. Les corps de ces deux hérétiques furent donc exhumés le seixiéme de Février. L'on planta un poteau dans la place, avec beaucoup de bois qu'on y mit, & sur lequel on plaça ces corps enfermés dans leurs bieres. L'on jetta aussi dans le feu beaucoup de livres de Protestans. Quelque tems après Brocks évêque de Glocester traita de même à Oxford le corps de la femme de Pierre Martyr, morte depuis quatre ans, & enterrée dans l'église de Christ. Le cadavre ayant été déterré, fut porté chez le doyen de cette église, & jetté sur un fumier. Mais cinq ans après, sous le régne d'Elizabeth, on réhabilita leur mémoire, par un décret de l'université de Cambridge, & on leur restitua les titres d'honneur qu'on leur avoit ôtés.

An. 1556.

LXXI.
Edit du roi de France contre les mariages clandestins.
De Thou, hist. l. 16. n. 7.

En France le roi Henri II. donna cette année le premier édit qui ait été donné dans ce royaume pour défendre aux enfans de famille au-dessous de vingt-cinq ou trente ans, de se marier sans le consentement de leurs peres & meres. Voici les termes de cet édit. « Avons dit, statué & ordonné, disons, » statuons & ordonnons par édit, loi, statut & or- » donnance perpétuelle & irrévocable, que les en- » fans de famille ayant contracté, ou qui contracte- » ront ci-après mariages clandestins, contre le gré, » vouloir & consentement, & au deçû de leurs peres » & meres, puissent pour telle irrévérence & ingra- » titude, mépris & contemnement de leurs susdits » peres & meres, trangressions de la loi & comman- » demens de Dieu, & offense contre le droit de l'hon- » nêteté publique, inséparable d'avec l'utilité, être » par leursdits peres & meres, & chacun d'eux ex- » hérédés & exclus de leur succession, sans espéran- » ce de pouvoir quereller l'exhérédation, qui ainsi » aura été faite, &c. » Dans la suite il est permis aux peres & meres de révoquer toutes les donations qu'ils auroient pû avoir faites en faveur de leurs enfans devant tels mariages; « & enfin il ajoûte, que tout ce qui » auroit été stipulé par lesdits enfans dans le contrat » de mariage, selon les coûtumes & les loix du » royaume, soit annullé & sans effet. » Voici ce qui donna occasion à cet édit.

LXXII.
Ce qui donne occasion à cet édit.
Le Laboureur addit. aux mém. de Castelnau. to. 2. p. 419.

Jeanne de Halluyn, demoiselle de Pienne, fille d'honneur de la reine Catherine de Medicis, fut tellement aimée de François de Montmorency, fils aîné du connétable Anne, qu'il lui fit une promesse de mariage, sans en rien dire ni à son pere ni à sa

mere, tant il craignoit qu'ils ne s'opposassent à son dessein. Peut-être y auroient-ils pû consentir, sans une raison d'intérêt qui les arrêtoit : c'est qu'Henri II. vouloit que Diane sa fille naturelle, veuve d'un Farnese duc de Castro, épousât François de Montmorency ; & cette alliance flattoit trop l'ambition du connétable, pour lui permettre de souffrir que l'engagement de son fils aîné subsistât. Il mit tout en œuvre pour le faire rompre, & se trouvant tout puissant auprès de Henri II. il porta ce prince à employer tous les moyens imaginables pour faire déclarer nulle la promesse que la demoiselle de Pienne pouvoit alléguer. Le roi y donna volontiers les mains : car il ne pouvoit rien refuser à son favori, & il envoya à Rome François de Montmorency lui-même pour y solliciter en personne la dispense dont il pouvoit avoir besoin. François trouva auprès du pape plus de difficultés qu'il n'avoit cru. Paul IV. qui avoit dessein de marier Diane à un de ses neveux qui étoit Italien, le remit de consistoire en consistoire, espérant de l'engager par ces lenteurs à renouer avec la demoiselle de Pienne, ou plûtôt, à ne pas rompre avec elle l'alliance qui étoit déja jurée. Enfin, n'ayant plus de prétexte à alléguer, il chercha encore à différer, en indiquant une congrégation composée de cardinaux & autres prélats, & de théologiens canonistes ; & il promit à François de Montmorency que son affaire seroit absolument décidée dans cette congrégation. Elle le fut, en effet, mais en faveur du sieur de Montmorency : ce qui irrita si fort le pape, que les cardinaux se retirerent très-mécontens. Cependant Paul IV. qui ne s'étoit

An. 1556.

An. 1556.

pas attendu à cette décision, ne voulut pas acquiescer à ce jugement : on lui présenta l'acte, par lequel la demoiselle de Pienne renonçoit à ses prétentions; on recouvra le double d'une dispense qu'il avoit accordée en pareil cas : mais ce pape s'opiniâtrant toujours dans son refus, le roi fut obligé de recourir à d'autres expédiens. Il publia l'édit dont on vient de parler, qui déclaroit nuls les mariages clandestins: il fit mettre la demoiselle de Pienne dans le couvent des Filles-Dieu de Paris, où elle donna son désistement. Enfin, en vertu de l'édit dont on vient de parler, on ne s'embarrassa plus du refus du pape, & malgré sa colére, on fit le mariage de François de Montmorency avec la fille de Henri II. Les nôces en furent célébrées à Villiers-Cotterêts au mois de Mai 1557.

LXXIII.
Les Turcs portent la guerre dans la Hongrie.
De Thou, in hist. lib. 17. p. 8.

Les troubles qui arriverent en Transylvanie dans cette année, par le refus que faisoit le roi Ferdinand d'observer les traités, réveillerent les Turcs accoûtumés à profiter des discordes des autres. Ils se jetterent dans la Hongrie, où ils n'étoient point venus depuis trois ans, à cause de la guerre de Perse, qui les avoit occupés. Ils se plaignoient que les Heiduques, gens accoûtumés aux brigandages, faisoient des courses aux environs de Sigeth, de Babocza, & du voisinage de Cinq-Eglises, & souvent pilloient leurs vaisseaux. Ferdinand les laissoit faire, dans la crainte qu'ils n'abandonnassent son parti, parce qu'ils le servoient sans solde & sans engagement. Solyman envoya donc en Hongrie le bacha Thuigon avec une armée de deux cens mille hommes, qui s'empara en 1555. de Babocza, & vint attaquer Sigeth. Mais un boulet

An. 1556.

boulet de canon qui passa au travers de sa tente, l'obligea de se retirer, comme s'il eût voulu lever le siége; ensorte que ceux de la garnison encouragés par cette feinte retraite, firent une sortie, & tuerent environ trois cens de ses soldats. Le bacha irrité de cette insulte, voulut faire approcher son canon; mais étonné de la valeur des assiégés, qui étoient résolus de se défendre jusqu'à l'extrémité; & voyant qu'on alloit entrer dans l'hyver, il se retira entiérement.

LXXIV. Ils font le siége de Sigeth.

De Thou, ibid. ut sup.

Continuation de Chalcondyle, l. 4. Vie de Solyman II. pag. 626.

Mais au commencement du printems de l'année 1556. Solyman ayant fait venir de Perse le bacha Hali Albanois, l'envoya en Hongrie, avec ordre de ne point entrer dans Bude, capitale du royaume, qu'il n'eût pris auparavant Sigeth. C'est une place très-forte de la basse Hongrie, dans les marais du fleuve Alme, avec une forteresse entourée de trois fossés, & de trois murailles bien fortifiées. Marc Hortwath commandoit dans cette place, dont la garnison étoit composée de deux mille hommes d'infanterie, & de près de deux cens cavaliers, très-résolus de souffrir toutes sortes d'extrémités pour la liberté de leur pays. Les assiégés soutinrent vigoureusement cinq assauts, avant que d'abandonner la ville, pour se retirer dans la citadelle. Les Turcs y étant entrés, planterent leurs enseignes, & environnerent le fossé. Mais la garnison soutenue des habitans, se jetta par un endroit caché sur les infidéles, & les surprit si à propos, qu'après les avoir repoussés avec perte d'environ cent hommes, les assiégés reprirent la ville, & s'y fortifierent. L'on coupa la tête à vingt-neuf des principaux de ceux qui avoient été tués, & on les exposa sur les creneaux

des murs de la citadelle pour intimider l'ennemi.

An. 1556.

LXXV.
Ils y trouvent beaucoup de résistance.
De Thou, ut sup. Contin. de Chalcond. loco sup. cit.

Le lendemain Hali peu touché de la perte qu'il venoit de faire, battit la ville avec quatre piéces de canon, & fit travailler ses soldats à combler le fossé, pour faire une levée vis-à-vis de la citadelle : mais les assiégés s'y étant opposés, il y eut une action assez vigoureuse, où plus de sept cens des infidéles demeurerent sur la place. Hali voyant que la force ne lui réussissoit pas, eut recours à l'artifice, qui n'eut pas un plus heureux succès. Il exhorta les assiégés de se rendre, il leur fit des promesses magnifiques. Tout fut inutile : ce qui le détermina à dresser ses batteries, avec lesquelles il commença à battre la citadelle le deuxiéme de Juillet, & continua durant cinq jours avec tant de furie, que les assiégés désespérant de leur salut; envoyerent demander du secours à Ferdinand. Dans cet intervalle, ayant abbattu avec leur canon la batterie posée devant la citadelle, ils firent une sortie, & mirent le feu au bois dont les Turcs avoient comblé le fossé. Depuis ce tems-là, on ne fit plus la guerre qu'à coups d'arquebuse & de canon, jusqu'au vingt-uniéme de Juillet, qu'Hali voyant qu'il ne pouvoit les réduire, fit mener son artillerie de nuit vers les Cinq-Eglises, sous prétexte du siége de Babocza. Il y eut un grand combat, & une défaite presque entiere des Turcs, après laquelle le bacha ne laissa pas de retourner au siége de Sigeth, d'où il fut aussitôt repoussé par les assiégés dans une sortie.

LXXVI.
Ils sont contraints de lever le siége.
Contin. de Chalcond. l. 14. n. 48. p. 629.

Quelques jours après il y eut un assaut général, où l'on se battit pendant huit heures, sans qu'on pût obliger les assiégés de se rendre, & de quitter la ville: de sorte que le bacha désespérant de les soumettre,

leva le siége comme en fuyant, le vingt-neuviéme de Juillet, non sans verser des larmes, suivant le rapport des historiens, ayant envoyé devant aux Cinq-Eglises tout son canon. L'on écrit que les Turcs perdirent dans cette expédition deux cens mille hommes, & que les assiégés qui n'en avoient perdu que cent seize, ramasserent plus de deux mille boulets, qui leur servirent dans la suite. Hali voulant rétablir sa réputation avant sa retraite, fit brûler en partie, & en partie raser Babocza, Saint-Martin, Geresgal, Salye, Saint-Lorinz, & Kalmanchze. Mais l'empereur ayant envoyé l'archiduc Ferdinand son fils au secours des assiégés, avec Sforce Pallavicin, & une bonne cavalerie, arrêta une partie de ces violences, & vint mettre le siége devant Karoth, place forte, éloignée de trois milles de Babocza, qu'il prit au premier assaut: ses soldats firent dans ce siége un si grand massacre, que de six cens Turcs qu'ils y trouverent, il n'y en eut que deux qui furent faits prisonniers, tous les autres ayant été tués. Pour Hali, ayant perdu à son retour dans des embuscades & par les courses des Hongrois la meilleure partie de son armée, il s'en alla à Bude, abbattu, découragé, & sans gloire; & ce grand capitaine, qui avoit d'abord fait concevoir de lui une si haute opinion, y mourut bien-tôt, confus d'avoir si mal réussi dans cette expédition.

An. 1556.

An. 1557.

LXXVII.
Arrivée du duc de Guise en Piémont, avec une armée.
De Thou, in hist. lib. 18. n. 1.
Belcar. in comm. lib. 27. n. 20.

Le pape & les Caraffes, après avoir attendu long-tems, & avec assez d'impatience, le duc de Guise, qui conduisoit une puissante armée, apprirent enfin au mois de Janvier 1557. que ce duc venoit d'arriver en Piémont, & qu'il avoit avec lui plus de 20. mille hommes, qui consistoient en cinq cens hommes

An. 1557.

Raynald. ad hunc ann. n. 5.

d'armes, quinze cens de cavalerie légere, cinq mille Suisses, quatre mille Grisons, & sept mille fantassins François, avec quelques enseignes Italiennes, & beaucoup de volontaires. Ses principaux officiers étoient Jacques de Savoye duc de Nemours, qui commandoit l'infanterie Françoise, René duc d'Elbeuf, frere du duc de Guise, à la tête des Suisses; François de Cléves, François de Vendôme, vidame de Chartres, Claude de la Châtre, fort jeune alors, Gaspard son frere comte de Nançay, Philibert Marsilly de Sipierre, Gaspard de Saulx-Tavannes, & de Boniface dit la Mole. Ces trois derniers étoient Mestres de Camp. Le duc de Guise étant parti de Turin, arriva avec la plus grande partie de ses troupes à Tricerro, entre Verceil & Trino, & passa le Pô auprès de Casal. Ensuite l'on demanda passage aux habitans de Valence, ville du Milanès; & sur leur refus, qui parut accompagné de trop de fierté & de hauteur, l'on canonna la ville, qui fut emportée d'abord le vingtiéme de Janvier. La citadelle se rendit bien-tôt après. L'on en fit sortir les soldats, après qu'on les eut désarmés, & l'on rasa les murailles de la place, sans toucher toutefois à la citadelle, suivant la volonté du pape.

LXXVIII.
Les François se justifient sur la rupture de la tréve.
De Thou, ibid. ut sup. lib. 18.
Belcar. loco sup. cit.

Comme le roi de France prévoyoit avec raison, que l'arrivée du duc de Guise en Italie, alloit causer la rupture de la tréve faite avec Philippe II. il avoit donné ordre à Gaspard de Coligny amiral de France, & gouverneur de Champagne, de se jetter dans le pays ennemi. Sur ces ordres il tenta de se rendre maître de Douai en Flandre, pendant la nuit du sixiéme de Janvier; mais ayant manqué son coup

il alla à Lens, entre Lille & Arras, prit cette ville, la pilla, & y mit le feu. C'en fut assez pour engager les Impériaux à publier que les François avoient rompu la tréve : ceux-ci pour se justifier, prétendirent que la guerre que Philippe avoit entreprise contre le pape, les avoit engagés à prendre les armes, & publierent là-dessus un manifeste, composé par Charles de Marillac archevêque de Vienne, dans lequel on faisoit voir qu'on n'agissoit que par droit de représaille : qu'avant que d'accorder la liberté à la Marc-Sedan, maréchal de France, fait prisonnier, on lui avoit donné du poison, dont il étoit mort en arrivant chez lui. Qu'on avoit tâché de surprendre Metz par le moyen des Cordeliers, gagnés par le duc de Savoye & le gouverneur de Luxembourg. Que Barlemont intendant des finances avoit tramé quelque conspiration pour surprendre Bourdeaux. Que depuis peu l'on avoit pris auprès de la Fere en Vermandois, Jacques de Flectias, habile ingénieur, qui ayant été mis à la question, avoit confessé que le duc de Savoye lui avoit donné de l'argent, & l'avoit envoyé visiter les places fortifiées de la frontiere; Montreuil, Saint-Quentin, Dourlens & Mézieres.

An. 1557.

LXXIX.
Le cardinal de Trente se plaint de cette rupture.
Belcar. ut sup. n. 40.
De Thou, l. 10.

Le bruit de l'entreprise sur Douai, & du pillage de Lens n'étant pas encore répandu, lorsque l'armée du duc de Guise s'empara de Valence, le cardinal de Trente gouverneur du Milanès, envoya vers ce duc pour lui redemander cette ville, comme ayant été prise pendant la tréve. Le duc lui fit répondre que la tréve avoit été rompue par les Impériaux, que d'ailleurs les troupes qu'il commandoit étoient au pape, & non pas au roi, & qu'il avoit été

An. 1557.

permis au premier, à qui les Espagnols faisoient injustement la guerre dans la campagne de Rome, d'agir contre eux comme contre ses ennemis : Que s'il attendoit quelque autre réponse, il pouvoit s'adresser au pape même, lui porter ses plaintes, & lui faire telles demandes qu'il jugeroit à propos. Le duc après cette réponse continua comme il avoit commencé. Le maréchal de Brissac qu'il avoit laissé en Piémont, avec quelques troupes, étoit d'avis que pour éloigner l'armée Espagnole des terres de l'église autant qu'on le pourroit, il falloit porter la guerre dans le Milanès, où il y avoit très-peu de troupes, & où les places étoient assez mal fortifiées : il convint qu'il étoit vrai que le château de Milan étoit une forte place, bien munie; mais il prétendit que l'on pouvoit s'en rendre maître avant que les ennemis fussent arrivés pour le sécourir ; d'autant plus, dit-il, que de Salvaison gouverneur de Milan avoit une intelligence toute prête à éclater dans Alexandrie. Enfin il assûra qu'il étoit moralement impossible de réussir dans la conquête du royaume de Naples, si l'on n'étoit auparavant maître du Milanès. Ces avis étoient bons, & devoient être suivis; mais ceux du cardinal de Lorraine, frere du duc, qui concevoit de grandes espérances touchant la conquête du royaume de Naples, & les sollicitations du cardinal Caraffe, qui ne pensoit qu'à se venger des Espagnols, furent cause que le duc de Guise négligea les vûes du maréchal. Ayant donc passé le Tanaro, il prit sa route vers Tortone, & descendit dans le territoire de Plaisance & de Parme, sans que les troupes fussent insultées. Car quoiqu'Octave Farnese se fût reconci-

LXXX.
Le duc de Guise se résoud de faire la guerre dans le royaume de Naples.

Belcar. in com. lib. 27. n. 41.
Pallavicin. hist. conc. Trid. lib. 14. cap. 1. n. 2.

An. 1557.

lié avec Philippe II. néanmoins il n'avoit encore fait aucun acte d'hostilité ; & les habitans de ses états fournirent aux François des vivres abondamment. Ainsi en prenant le chemin de cette partie de la Lombardie, qu'on appelle Emilie au-delà du Pô & de la Romagne, il alla trouver le duc de Ferrare, qui l'attendoit avec des troupes au commencement de Février à l'endroit qu'on nommoit Ponte-di-Lenza. Ce dernier avoit six mille fantassins, & huit cens cavaliers bien armés, qui tous étoient en bataille. Lorsque le duc de Guise apperçut le duc de Ferrare, il descendit de cheval, & lui présenta de la part du roi le bâton, qui est la marque du souverain commandement. Le duc de Ferrare reçut à cheval le duc de Guise ; & tous deux allerent ensemble à Reggio, où l'on eut un entretien avec le cardinal Caraffe, & l'évêque de Lodéve ambassadeur de France auprès des Vénitiens, sur les moyens de faire la guerre. Les avis furent fort partagés : les uns étoient d'avis qu'on allât à Crémone, d'autres à Parme, quelques-uns à Sienne. Mais le duc de Guise & le cardinal Caraffe soutinrent fortement, que sans délibérer plus long-tems, il falloit aller dans le royaume de Naples.

LXXXI.
Le duc de Ferrare quitte le duc de Guise, qui se plaint à Caraffe.

De Thou, ibid. ut sup. l. 18.
Raynald. ad hunc ann. n. 7.

Le duc de Ferrare, qui n'auguroit rien de bon d'un pareil dessein, craignant qu'en s'éloignant de ses états avec ce qu'il avoit de troupes, ils ne fussent attaqués, ou par la garnison de Milan, ou par Octave Farnese, ou par le duc de Florence, ne voulut point changer d'avis, malgré les sollicitations du cardinal Caraffe, & se contenta de fournir du canon, de la poudre, & tout le reste à quoi il s'é-

An. 1557.

toit obligé. Ainsi le duc de Guise l'ayant laissé, alla à Boulogne avec le cardinal Caraffe, & y fut reçu par le peuple avec beaucoup de joye en apparence. Mais voyant qu'on n'avoit rien fait de ce qu'on avoit promis, & que l'infanterie n'étoit pas encore arrivée, il en fit de grandes plaintes au cardinal, qui s'excusa sur le peu de tems qu'on avoit eu, & assûra qu'il avoit donné ordre de lever douze mille hommes dans la Marche d'Ancône. Cependant le duc de Ferrare ayant laissé son fils Alphonse d'Est, alla à Venise, où il eut quelques conférences avec les sénateurs, pour leur expliquer les raisons qu'il avoit eues de souscrire au traité : ce fut au mois de Mars. Il leur marqua qu'il y avoit été engagé par la fidélité qu'il devoit au pape, à qui le roi Philippe faisoit la guerre injustement, & par l'alliance étroite qu'il avoit avec le roi de France ; sur quoi il leur demandoit leur conseil. Mais ils lui répondirent, qu'il étoit sage & prudent, qu'il voïoit bien ce qui étoit de son intérêt, & que de leur côté ils lui conserveroient toujours le même attachement qu'ils avoient eu pour le duc son pere.

LXXXII. Armée du duc de Guise à Rome.

Belcar. in comm. lib. 27. n. 43.
Pallav. ut sup. l. 14. c. 1. n. 3.
De Thou, l. 81.

Le parti d'attaquer le royaume de Naples étant pris, le duc de Guise & le cardinal Caraffe délibérerent sur l'endroit par où il falloit y entrer, & convinrent que la plus sûre voye étoit celle qui conduit par Fermo, Ascoli, Civitella. Le duc ensuite étant parti de Boulogne, alla à Imola & à Ravenne, prit son chemin par la Marche d'Ancône, vint à Faënza, à Forli, à Cezene, & enfin à Rimini, où Paul Jourdain, chef de la maison des Ursins, & gendre de Cosme de Medicis, se joignit à lui par ordre du pape. De-là l'armée ayant été envoyée à Gesi, le duc

duc après avoir conféré avec le duc d'Urbin en passant à Pesaro, prit la poste, & arriva à Rome le Mardi gras avec le cardinal Caraffe. Il y fut reçu avec de grands applaudissemens; on lui prodigua tous les honneurs qu'on put imaginer, & son entrée fut comme une espéce de triomphe, tant le peuple étoit rempli de joye de voir celui qu'il regardoit comme son libérateur. L'artillerie de la ville fit deux décharges, l'une lorsqu'il fut à la porte de la ville, & l'autre quand il passa devant le château Saint-Ange. Le lendemain qui fut le jour des cendres *, le duc assista à la messe qui fut célébrée par le pape dans l'église de saint Pierre.

An. 1557.

* *Dans cette année c'étoit le 22. du mois de Mars.*

LXXXIII. L'armée Françoise fait le siége de Civitella.

De Thou, in hist. lib. 18. hoc ann. Raynald. hoc an. n. 7.

Sur le bruit de l'arrivée du duc de Guise, celui d'Albe après avoir chargé Ascagne de la Cornia de visiter & fortifier les places du royaume de Naples, partit le onziéme d'Avril, & se rendit à grandes journées à Sulmone, d'où il vint à Chieti & à Atri. Il envoya le comte de Santa-Fiore à Civitella, pour encourager les habitans épouvantés au bruit du siége dont ils étoient menacés, avec d'autant plus de raison que les François s'étoient déja rendu maîtres de Campoli qui n'est qu'à trois milles de cette place, & qu'ils y avoient exercé toutes sortes de violences, sans épargner ni sexe ni âge, ni même les religieuses. Ce fut le quatorziéme de Mai qu'ils y entrerent. L'on vint aussi-tôt après assiéger Civitella, presque dans le même tems que Santa-Fiore y fut entré. Charles Loffredo y commandoit avec douze cens Italiens & deux enseignes de gens du pays. Comme les assiégés s'y défendoient avec beaucoup de valeur, & que le duc de Guise y perdoit beaucoup

An. 1557.

de soldats, il parut indigné contre les Caraffes, qui avoient engagé la France dans une guerre si funeste, il se plaignit du pape au marquis de Montebello; & des plaintes en étant venu tous deux aux contestations, enfin après beaucoup de reproches, ils se séparerent fort brouillés. Antoine Caraffe ayant laissé au camp le duc de Guise, s'en alla en poste à Rome pour communiquer avec le cardinal son parent, & prendre quelques mesures, ne devant pas beaucoup compter sur la bonne volonté des François.

LXXXIV. Le duc de Guise est contraint de lever le siége.

De Thou, ibid. Belcar. lib. 27. Pallav. l. 14. c. 2. n. 2.

Le duc d'Albe, sur la nouvelle du siége de Civitella, étoit parti de Naples avec une armée de vingt-quatre mille hommes, & s'étoit approché fort près de cette place. Le duc de Guise voulant prévenir l'arrivée de l'ennemi, pressoit le siége, & après avoir à peine renversé une tour qui restoit de la citadelle qu'on avoit ruinée, & fait une bréche de plus de soixante pas de long, il résolut de donner l'assaut, quoiqu'il fût très-difficile d'y monter. Il envoya donc cinq cens mousquetaires couverts de grands sacs remplis de laine, pour s'emparer du haut de la montagne, & s'y fortifier promptement, afin de fatiguer les assiégés, par une mousqueterie continuelle nuit & jour, & les obliger enfin à se rendre. Mais ce dessein ne réussit pas; l'on jetta tant de pierres, & l'on tira tant de coups de canon, qu'il s'en fallut peu que le duc de Guise ne fût tué en descendant de cheval, & il fut impossible à ses troupes de gagner le haut de la montagne, sur laquelle cette ville est bâtie. Le duc voyant son armée diminuée de moitié, leva le siége au bout de trois semaines, sur la fin du mois de Mai.

Mais voulant rétablir sa réputation, il alla chercher le duc d'Albe entre Fermo & Ascoli, pour lui donner bataille. Celui-ci sçachant combien l'armée Françoise étoit diminuée, que son général s'étoit brouillé avec le marquis de Montebello neveu du pape, & que le cardinal Caraffe commençoit à travailler à sa réconciliation avec Philippe II. se retira, ne voulant pas hazarder une action, dont le succès lui paroissoit incertain.

An. 1557.

LXXXV. Le duc de Florence pense à se rendre maître de Sienne.

Pallav. in hist. conc. Trid. lib. 14. c. 2. n. 1.

De Thou, lib. 18. n. 4.

Pendant que les François essuyoient ces revers, Cosme duc de Florence pensoit à se rendre maître de Sienne: il crut que le tems étoit venu d'agir fortement pour faire réussir ce dessein, parce que les affaires des Espagnols étoient dans une telle situation qu'ils avoient besoin de lui. Il remontra à Philippe qu'il y avoit long-tems qu'il soutenoit la guerre pour son service, & pour celui de l'empereur son pere, sans avoir reçu aucune récompense; qu'il n'avoit pas même été rembourssé des frais qu'on s'étoit obligé de lui rendre, & que cependant il voïoit qu'on proposoit de donner l'état de Sienne aux Caraffes; qu'ainsi on lui alloit donner pour voisins ceux qu'il avoit rendus ses ennemis en s'attachant aux intérêts des Espagnols; qu'il n'y auroit donc plus de sûreté pour lui. Il sçavoit bien que les Espagnols n'avoient jamais eu dessein de donner Sienne aux Caraffes; mais comme le pape demandoit cette ville dans les propositions de paix qu'on commençoit à faire entre lui & le duc d'Albe; cela lui suffisoit pour en prendre occasion de se plaindre. Il ajoûtoit que si Philippe vouloit donner cet état à quelqu'un, la justice demandoit que ce fût à lui & non à d'autres;

An. 1557.

qu'il le prioit d'y penser, & de lui faire réponse; parce qu'il agiroit suivant ce qu'il lui répondroit. Louis de Tolede fut chargé de faire toutes ces remontrances au roi Philippe.

LXXXVI.
Il trompe le pape en paroissant consentir à une alliance avec la France.
Extat. in narratione Navigerii apud Pallav. l. 14. c. 2. n. 2.

Dans le même tems le duc de Florence faisoit solliciter le pape par Gianfigliacci de se porter à la paix; & lui fit dire que pour lui il ne refuseroit aucunes conditions, pourvû qu'on mît sa personne & son état en sûreté du côté du roi de France, ce qui ne pouvoit être sans quelque alliance étroite. Le pape qui comprit aussi-tôt sa pensée, & qui vit combien il lui seroit avantageux d'avoir Cosme dans son parti, lui promit de s'employer auprès de Henri II. pour engager ce prince à donner une de ses filles à François, fils aîné de Cosme: il ajoûta même, qu'étant assûré de la bienveillance & de la bonne volonté du roi de France envers le duc, il ne balanceroit point à répondre pour lui. Lorsque ceux qui faisoient à Rome les affaires du roi, eurent appris du pape cette nouvelle, ils écrivirent aussi-tôt en France, où l'on ne délibéra pas long-tems pour consentir à cette alliance. Charles de Marillac archevêque de Vienne, fut envoyé à Rome pour consommer cette affaire. Et quoique Cosme eût feint de vouloir que la chose fût extrêmement secrette, & qu'on la consommât promptement, de peur qu'elle ne vînt à la connoissance des émissaires de Philippe; le bruit toutefois s'en répandit bien-tôt dans Rome; & l'on publioit par tout, que le duc de Florence s'étoit accordé avec la France par l'entremise du pape. Le roi d'Espagne l'ayant appris, résolut de rompre cette alliance, & de retenir Cosme dans son parti, à

quelque prix que ce fût, & quoiqu'il eût d'abord trouvé les remontrances de Louis de Tolede de la part du duc, trop hardies & même insolentes, il résolut de le satisfaire; & plûtôt contraint que persuadé, il se détermina à le mettre en possession de tout l'état de Sienne.

An. 1557.

LXXXVII. Philippe le met en possession de tout l'état de Sienne.

Pallavicin. ut sup. cap. 2. n. 2. De Thou, l. 18.

Ainsi Cosme eut l'adresse de tromper le pape, & les rois de France & d'Espagne, & d'augmenter par-là considérablement ses états. L'on traita à ces conditions, que le duc de Florence & ses enfans recevroient en fief de Philippe l'état de Sienne, comme Philippe l'avoit reçu de son pere, excepté Porto-Ercole, Telamone, Argentera, Orbitello, & la citadelle de Piombino, que Philippe se réservoit. Que par ce moyen tout l'argent que Cosme avoit autrefois prêté à l'empereur Charles V. & celui qui avoit été employé pour les frais de la guerre, & que Philippe lui devoit, seroit entiérement remis, sans que le duc de Florence pût le répéter. L'on convint aussi que d'un côté pour la défense du duché de Milan & du royaume de Naples, & de l'autre pour la défense de la Toscane, Cosme donneroit un certain nombre de troupes, de même que Philippe pour recouvrer ce que les François occupoient. Que la liberté seroit conservée à la république, & le gouvernement à ses magistrats. Ainsi le roi de France & le pape ayant été trompés, & Cosme après une longue patience, ayant profité de leur crédulité, de la haine des Espagnols, & de la jalousie des deux nations, remporta enfin pour le prix de sa politique l'état de Sienne, dont le cardinal de Burgos eut ordre de se retirer incessamment,

An. 1557.

chargeant Figueroa de faire exécuter le traité. Ainsi le dix-neuviéme d'Août la garnison Espagnole sortit, & la ville fut mise entre les mains de Louis de Tolede au nom de Cosme, après avoir prêté le serment, suivant les conditions du traité.

LXXXVIII. Progrès des Espagnols qui battent les troupes du pape.

De Thou, l. 18. Pallavicin. ut sup. lib. 14. c. 3. n. 2.

Cet accord étant fait, & Philippe se voyant en sûreté du côté du duc de Florence, ne pensa plus qu'à chasser les François d'Italie, à travailler à se réconcilier avec le pape, & à se venger du duc de Ferrare, qui avoit pris les armes contre lui & ses alliés. On commença à faire la guerre à ce dernier, le duc d'Albe se rendit maître de Pratica, qui appartenoit au comte Frederic. Jules Ursin, qui voyoit que les Espagnols se tenoient dans les garnisons, prit de-là occasion de sortir avec ses troupes, & s'empara de Monte-Fortino, qu'il abandonna au pillage. Encouragé par ses succès, il vint une seconde fois attaquer Piglio, mais ce fût inutilement, Marc-Antoine Colonne ayant envoyé fort à propos du secours aux assiégés. Palestrine fut pillée par les Impériaux, avides au butin : & comme l'on étoit dans le tems de la moisson, Colonne alla à Palliano par les ordres du duc d'Albe, pour faire le dégât aux environs de cette place. Jules Ursin & le marquis de Montebello, généraux de l'armée du pape, voulant s'opposer à Colonne, s'arrêterent entre Valmontone, Palliano & Segni, ayant renvoyé leur canon & une partie de leur convoi. Colonne informé de cette imprudence, fit avancer ses troupes : on en vint aux mains, l'on combattit de part & d'autre, avec beaucoup d'ardeur & de courage. Le marquis de Montebello se trouvant dans un lieu étroit où il

ne pouvoit se servir de sa cavalerie, & étant d'ailleurs fort incommodé par le canon des ennemis, prit son chemin vers Segni, où il avoit déja envoyé son artillerie. Jules Ursin ayant été blessé, fut fait prisonnier, & tout le reste s'enfuit dans la forêt voisine.

An. 1557.

LXXXIX. Prise de Massimo & de Segni par les Espagnols.

De Thou, hist. lib. 18. n. 6. hoc ann.

Colonne résolu de pousser plus loin ses conquêtes, envoya de Feltz & ses gens avec trois piéces de canon pour attaquer la citadelle de Massimo, dont Jean Ursin étoit seigneur : cette place fut abandonnée à la discrétion de l'ennemi, qui la pilla avec beaucoup d'inhumanité. Cependant Colonne fit avancer ses troupes vers Segni, où les restes de l'armée du pape qu'il venoit de battre, s'étoient retirés avec le marquis de Montebello neveu du pape, la cavalerie & le canon; espérant qu'après avoir pris cette ville & fait le dégât aux environs, il prendroit aisément Palliano, où commandoit Flaminio de Stabia. En même tems les Espagnols & les Allemands se rendirent maîtres de Segni, qui fut dans un moment prise, & pillée & misérablement brûlée. La plus grande violence qu'on exerça fut envers les femmes qui y étoient venues en grand nombre des villes voisines, d'Anagni, de Veruli, de Fiorentino & d'Alatro, comme en un lieu de sûreté, & qui après la prise de la place, s'étoient retirées dans les monastéres de religieuses, que l'on traita aussi indignement que les autres. A peine put-on sauver du feu une petite partie des vivres, & quatorze piéces de canon qu'on envoya à Anagni. L'on dit que Colonne qui avoit inutilement tâché de modérer la fureur du soldat, en fut vivement touché; & un historien

An. 1557.

rapporte que le pape particuliérement en eut tant de douleur, qu'il déplora dans un consistoire tous ces malheurs, quand il eut appris la ruine de Segni. Et comme il croyoit que les Espagnols attaqueroient aussi-tôt Palliano, & le Vatican même, & qu'ils useroient envers lui de la même cruauté; on dit qu'il s'écria, qu'il souhaitoit d'être avec Jesus-Christ, & qu'à cette intention il attendoit la couronne du martyre, comme s'il se fût agi en cette occasion de la cause de Dieu.

XC.
Le duc de Guise demande son retour en France.
Pallav. ut sup. lib. 14. cap. 3. n. 3.
De Thou, hist. lib. 18. n. 6. hoc ann.

Pendant que le duc d'Albe réussissoit dans toutes ses entreprises, le duc de Guise indigné contre les Caraffes, qui n'avoient pas fourni les secours qu'ils s'étoient engagés de donner, & mécontent du cardinal de Lorraine son frere, qui avoit trop témérairement ajoûté foi à leurs promesses, ne songea plus qu'à s'en retourner en France, & écrivit en cour afin d'obtenir son rappel. Les Caraffes qui craignoient avec raison que son départ ne préjudiciât beaucoup à leurs affaires, le solliciterent de nouveau à ne les point abandonner; & pour l'engager à se rendre à leurs instances, ils lui offrirent leurs enfans en ôtage, pour gage de la sincérité de leurs promesses. Ils firent plus, ils envoyerent en France Strozzi, qui ayant obligation aux Caraffes d'un chapeau de cardinal pour Laurent son frere, appuya si bien leurs intérêts, qu'on reçut des lettres du roi, par lesquelles il étoit ordonné au duc de Guise de demeurer en Italie, & de suivre en tout les volontés du pape. Le duc adouci par les promesses des Caraffes, & soûmis aux volontés de son prince, n'écouta plus son mécontentement; & ayant fait revenir les Suisses & les Gascons

Gaſcons qu'il avoit envoyés au duc de Ferrare ſon beau-pere, il alla à Macerata avec ſon armée, & parut reprendre avec un nouveau zéle les intérêts de ceux qu'il avoit eu deſſein d'abandonner quelques jours auparavant. Pour le duc de Ferrare, ſe voyant privé du ſecours qu'il auroit retiré des troupes qu'on venoit de lui ôter, il diſtribua ce qui lui reſtoit de ſoldats dans Modene, Reggio & Carpi, & demeura dans ſon pays.

An. 1557.

XCI.
Le duc d'Albe conçoit le deſſein de ſurprendre Rome.

Pallavicin. ut ſup. lib. 14. c. 3. n. 5.
De Thou, lib. 18.
Raynald. ad hunc ann. n. 9.

Le duc d'Albe après la priſe de Segni, conçut le deſſein de ſurprendre la ville de Rome pendant la nuit, afin d'engager le pape à traiter de la paix à des conditions plus avantageuſes. Il envoya donc ſécretement deux de ſes capitaines juſqu'à cette ville, pour obſerver exactement par quel endroit on y pourroit plus facilement entrer: & ſur leur rapport, il ſe mit en marche de grand matin avec toute ſon armée, & arriva ſur le midi à Colonna, où l'on paſſa le reſte de la journée. Il aſſembla ſes officiers, leur fit promettre que leurs ſoldats n'exerceroient aucune violence dans Rome, & partit au commencement de la nuit. Comme la pluie qui tomboit rendoit le tems fort obſcur, ils marcherent ſans être apperçus, & arriverent ſur le point du jour auprès des murailles de la ville. Mais parce que ce général craignoit que le duc de Guiſe ne fût parti de Monterotondo pour ſe rendre à Rome, ou qu'il n'y eût fait venir une partie des troupes qui étoient à Tivoli, il avoit envoyé la même nuit une bande de cavaliers d'élite, & mille mouſquetaires, afin de fermer les paſſages, en ſe ſaiſiſſant des endroits par où le ſecours pouvoit paſſer. Le cardinal Caraffe informé de cette marche,

An. 1557.

fut fort étonné ; & ne sçut quel parti prendre. Il n'osoit faire armer les citoyens, qui favorisoient sécretement le parti des Colonnes, & qui auroient pû se tourner contre le pape & ses neveux, qui étoient extrêmement haïs. Il faisoit la ronde hors la ville aux flambeaux, pour connoître de quel côté étoit le péril. Mais sa peur fut vaine, parce que le duc d'Albe voyant un grand silence dans la ville, & qu'il n'y avoit personne sur les murailles, s'imagina que tous les habitans étoient sur leurs gardes, & prêts à le bien recevoir, & que son entreprise étoit découverte : ce qui l'obligea de se retirer.

XCII.
Le cardinal de Santa-Fiore & les Vénitiens proposent la paix au duc d'Albe.

Pallav. in hist. conc. Trid. lib. 14. n. 4. & seq.
Raynald. hoc anno n. 13.

Cependant Philippe II. impatient de prendre possession de ses états d'Espagne, souhaitoit ardemment la paix, & le roi de France qui avoit besoin du duc de Guise, n'étoit pas fâché que le pape pût s'accorder avec le roi d'Espagne, aux conditions qu'il trouveroit à propos. Le cardinal de Santa-Fiore ravi d'apprendre ces dispositions, envoya au duc d'Albe son sécretaire Alexandre Placidi pour s'en informer, en le priant d'accorder la paix au pape, aux mêmes conditions qui avoient été proposées au mois de Septembre dernier. Mais le duc enflé de ses succès, rejetta cette proposition avec hauteur, & se plaignit au cardinal, que faisant profession d'être attaché à Philippe, il lui donnât un si mauvais conseil; il l'assûra même qu'il ne consentiroit jamais à aucun traité, si le pape ne reconnoissoit la faute qu'il avoit faite en se liguant avec les ennemis du roi Catholique; son injustice en persécutant les sujets de ce prince, & s'il ne leur rendoit auparavant la liberté & les biens. Le pape au contraire protestoit

qu'il souffriroit la mort plûtôt que de deshonorer ainsi, disoit-il, la dignité du saint siége; & il renvoya l'affaire aux Vénitiens, auprès desquels il députa le cardinal Trivulce, pour les prier d'interposer leur autorité, afin qu'il obtînt une paix honorable: ce que cette république accepta volontiers, en députant au duc d'Albe un de ses sécretaires nommé Francisque Trumento, pour porter ce duc à la paix.

An. 1557.

XCIII. Conférences pour la paix entre le duc d'Albe & quelques cardinaux.

Pallav. ut sup. l. 14. cap. 4. n. 1.

Quoique le duc d'Albe parût toujours inflexible, les médiateurs ne laisserent pas de le faire consentir à une conférence avec le cardinal Caraffe, les cardinaux Santa-Fiore & Vitellozzo. Elle fut tenue le huitiéme de Septembre à Caves, ville appartenante aux Colonnes, & occupée par le duc. On y disputa longtems & avec assez de chaleur, principalement au sujet de Marc-Antoine Colonne, que le pape ne vouloit pas comprendre dans le traité. Cependant après de longues altercations, l'on convint qu'on dresseroit deux actes, l'un qui seroit public, l'autre qui demeureroit sécret, excepté pour le pape. Il fut arrêté dans le premier, que le duc d'Albe iroit à Rome pour rendre à Paul IV. les soumissions au nom du roi Catholique, & que de même le pape recevroit le roi Catholique en son amitié, & renonceroit à celle des François. Que le roi lui rendroit toutes les places qu'il lui avoit prises dans cette guerre, dont on raseroit les fortifications, & qu'on lui restitueroit les biens qu'on lui avoit usurpés & confisqués. Qu'on feroit grace de part & d'autre des injures & des pertes dont cette guerre avoit été cause; & qu'on pardonneroit à tous ceux qui avoient pris les armes pour l'un ou l'autre parti; sans comprendre dans

An. 1557.

cette amniftie Marc-Antoine Colonne, ni Afcagne de la Cornia, qui demeureroient excommuniés, tant qu'il plairoit au pape. Que la ville de Palliano, comme elle étoit alors, feroit mife en féqueftre entre les mains de Jean-Bernardin Carbone, parent des Caraffes, qui promettroit avec ferment à l'un & l'autre parti d'obferver les conventions dont on étoit demeuré d'accord, & de garder cette place avec une garnifon de huit cens hommes, jufqu'à ce qu'il en fût autrement ordonné, du confentement des parties. Ce traité fut figné à Caves le quatorziéme de Septembre par le cardinal Caraffe & le duc d'Albe.

XCIV.
Double traité qu'on figne, l'un publie, l'autre fécret.
De Thou, in hift. lib. 18. n. 6.
Pallav. ut fup. c. 4. n. 1. & 2.
Raynald. ad hunc ann. n. 14.

Le même jour & au même endroit, l'on fit le traité fecret dont les articles étoient; Que Jean Caraffe recevroit pour récompenfe au lieu de Palliano, ce qu'en ordonneroit le fénat de Vénife, qui s'étoit rendu médiateur dans cette affaire; (ce fut Roffano, ville opulente dans la Calabre, qui lui fut donnée avec le titre de principauté,) & qu'après l'avoir reçue, le féqueftre cefferoit, & les fortifications de Palliano feroient rafées. Que le même Caraffe, qui portoit le titre de comte de Montorio, enfuite celui de duc de Palliano, en céderoit tout le droit à Philippe II. & que ce prince pourroit le tranfporter à qui bon lui fembleroit, pourvû que ce ne fût pas une perfonne ennemie du pape, ni excommuniée: ce qui fut ajoûté pour exclure Marc-Antoine Colonne. Le duc d'Albe accorda cet article à Paul IV. d'autant plus facilement, qu'il y avoit apparence que ce pape mourroit bien-tôt, ayant plus de quatre-vingt ans, & qu'après fa mort le roi Philippe

disposeroit de Palliano à son gré. Les articles des deux traités furent portés au pape par l'évêque de Pola, & ce pontife les ayant approuvés, ceux du traité qui devoit être public, furent signés par le cardinal Santa-Fiore, l'évêque d'Aquilée, & le chancelier du duc d'Albe, comme témoins. Mais le traité secret ne fut connu que du pape, du cardinal Caraffe & du duc, qui le signerent avec Saccheti sécretaire de ce cardinal.

An. 1557.

XCV.
Le duc d'Albe va trouver le pape à Rome.

Pallavicin. ut sup. lib. 14. n. 5. in act. consist. 20. Septemb. 1557. Raynaldus ubi sup. n. 17.

Peu de jours après ce traité, le dix-neuviéme de Septembre, le duc d'Albe se rendit à Rome, pour rendre ses soumissions au pape, comme l'on en étoit convenu. Il y fut précédé par son fils Frederic, & étant arrivé lui-même sur le soir, il s'aquitta le lendemain des devoirs de respect & d'obéissance ausquels il s'étoit obligé, tant en son nom qu'en celui du roi Philippe. Le pape le reçut avec toutes sortes d'honnêtetés, & le jour suivant il tint un consistoire, où le sécretaire Massarel fit lecture seulement du taité public, & rapporta ce que le duc d'Albe avoit dit du pape. On y statua encore que le lendemain on célébreroit une messe solemnelle dans la chapelle du pape, pour rendre graces à Dieu de la paix qu'on venoit de faire, & qu'il y auroit un jubilé universel. Enfin, qu'on envoyeroit deux légats aux deux rois, Henri II. & Philippe, pour travailler à faire la paix entre eux. Ces légats furent le cardinal Trivulce, évêque de Toulon pour la France, & le cardinal Caraffe pour les Pays-Bas auprès du roi d'Espagne. Le duc d'Albe obtint du pape la liberté de plusieurs prisonniers du château Saint-Ange : mais sa sainteté en excepta cinq ; sçavoir,

An. 1557.

trois eccléſiaſtiques, le cardinal Moron, l'évêque de Cava, & le dataire Oſius; & deux laïcs, le comte de Petiliane, & Jules de la Rovere, en latin *Roboreus*. Enfin le duc d'Albe après avoir demeuré trois jours à Rome au milieu des réjouiſſances qui s'y firent, s'en retourna à Naples, pour y donner quelques ordres, & en partit pour de-là paſſer à Milan.

XCVI.
Départ du duc de Guiſe pour la France.
De Thou, hiſt. ſub finem, lib. 18.
Pallavicin. ut ſup.
Belcar. in com. l. 27. n. 62.

Le matin du jour même que ce duc arriva à Rome, le duc de Guiſe en étoit parti en poſte, après avoir fait embarquer ſon infanterie à Civita-Vecchia ſur les galéres de France. On dit que lorſqu'il prit congé du pape Paul IV. ſa ſainteté lui dit avec quelque mépris, qu'il n'avoit rien fait dans cette guerre, ni pour les affaires du roi, ni pour les intérêts de l'égliſe, ni pour ſa propre réputation. Le duc de Ferrare n'ayant pas été compris dans le traité fait entre le pape & Philippe, fut attaqué par le duc de Parme. Le duc de Guiſe en quittant l'Italie lui avoit laiſſé quelques régimens d'infanterie, mais c'étoit un ſecours bien inſuffiſant & peu capable d'arrêter la tempête qui le menaçoit; auſſi penſa-t-il dès-lors à ſe ménager un accommodement avec l'Eſpagne, & il eut recours à la médiation de Coſme de Medicis, qui le favoriſoit ſécretement. Cependant Octavio Farneſe duc de Parme pouſſoit ſes conquêtes; il prit le château de Montecchio dans le mois d'Octobre, San-Paulo ſe rendit bien-tôt après: Paul Vitelli ſe rendit maître de Canoſſe; l'on prit enſuite Verano, dans le val de Lunigniana, & Scandiano: d'un autre côté Alphonſe d'Eſt, fils du duc de Ferrare, étant ſorti de Reggio avec Corneille Bentivoglio, pour tâcher de ſurprendre les ennemis, fut battu; ce qui l'obligea de ſe re-

tirer à Rivalta, dont les ennemis se rendirent maîtres; Alphonse en étant sorti pour retourner à Reggio; mais comme l'hyver approchoit, Octavio distribua ses troupes dans les garnisons voisines.

An. 1557.

Le duc de Guise étant arrivé à la cour de France, la trouva fort affligée de la perte qu'on venoit de faire de la ville de saint Quentin en Vermandois, où les François avoient été défaits par les Espagnols, avec beaucoup de désavantage le vingt-septiéme d'Août. Ce duc devenoit absolument nécessaire auprès du roi son maître depuis cette perte, & ç'avoit été le principal motif de son retour. On avoit besoin de sa prudence & de sa valeur.

XCVII.
Le pape envoye deux légats aux rois de France & d'Espagne.
Pallav. hist. conc. Trid l. 14. c. 5. n. 1. & seq. Inter comm. Burghesiorum. Hist. Ang. manusc. à Lucâ Wading. in append. Ughelli in vitâ Poli cardin. apud Ciaconium.

Les deux légats que le pape envoyoit aux deux rois, pour établir entr'eux une paix solide, reçurent différentes instructions. Celles qui furent données au cardinal Trivulce, qui partoit pour la France, consistoient seulement à remercier Henri II. des services qu'il avoit rendus au saint siége, & à le porter à faire sa paix; mais les instructions de Caraffe, envoyé au roi d'Espagne, étoient beaucoup plus amples; elles contenoient cinq articles: le premier parloit de paix, & Paul IV. offroit pour la faire conclure, de se transporter à Nice, malgré le grand nombre de ses années, afin d'y travailler à la réconciliation des deux rois. Par le second, le cardinal devoit demander à Philippe la révocation de ses édits, qui donnoient atteinte à la jurisdiction ecclésiastique en Espagne. Le troisiéme concernoit le rappel du cardinal Polus d'Angleterre, contre lequel il y avoit des informations que Caraffe devoit faire voir au roi & à ses ministres. Par le quatriéme, il

An. 1557.

devoit prier sa majesté de permettre que Petow qui étoit en Angleterre, & qu'il destinoit pour succéder à Polus, vînt à Rome, se servant du prétexte qu'il avoit besoin de lui pour le concile & la réformation des mœurs : ce Petow étoit un cordelier dont nous parlerons bien-tôt. Enfin, selon le cinquiéme article, Caraffe devoit engager le roi à céder au duc de Palliano son frere le duché de Bari, dont Philippe étoit maître, par la mort de Bonne, fille de Jean Galeas Sforce, & reine douairiere de Pologne, & lui demander en même tems le magnifique palais du Prince de Salerne à Naples, dont tous les biens étoient confisqués.

XCVIII. Départ des deux légats, & leurs négociations. *Spond. ad annum 1557 n. 4. In diario magist. ceremon. 14. Octob.*

Les deux cardinaux partirent avec ces instructions vers le milieu du mois d'Octobre. Le roi de France reçut très-bien le cardinal Trivulce, lui témoigna qu'il ne demandoit pas mieux que de vivre en bonne intelligence avec le roi Philippe, pourvû que les Espagnols ne voulussent pas se prévaloir des derniers avantages qu'ils venoient de remporter, & ne le regardassent pas comme un prince incapable de se relever. Mais la négociation du cardinal Caraffe à Bruxelles ne fut pas si-tôt terminée. Comme Philippe connoissoit l'esprit ambitieux du légat, il alla au-devant de lui jusqu'à la porte de Bruxelles, le treiziéme de Décembre jour de son arrivée, & lui donna la droite dans le chemin. Le jour de l'Epiphanie il alla lui-même le prendre à son palais, pour le conduire à sa chapelle ; il le fit manger à sa table, & lui fit beaucoup d'honneurs dans toutes les occasions. Mais quand on en vint au sujet du voyage, le roi répondit qu'il n'avoit rien de plus à cœur

que

que de procurer le repos à la Chrétienté ; mais que c'étoit une affaire de longue discussion, & qu'il avoit beaucoup de peine à se persuader que le roi de France y fût aussi porté qu'il le disoit, qu'au contraire il croyoit que son dessein étoit de rétablir ses forces très-affoiblies par la derniere défaite, afin de recommencer la guerre avec plus d'ardeur. Qu'il écriroit à ses ministres dans le royaume de Naples, pour régler ce qui concernoit la jurisdiction ecclésiastique, & que le pape feroit bien d'y envoyer un nonce pour en conférer avec eux. Que pour ce qui regardoit le cardinal Polus, il renvoyoit l'affaire à la reine, vers laquelle le légat, du consentement du roi, députa le marquis de Montebello, & lui donna pour compagnon Jérôme Néchisola de Verone, évêque de Téano, religieux Dominicain, pour instruire la reine des intentions du pape. Il renvoya aussi l'affaire de Petow ; mais il ajoûta que ce prélat étant fort âgé, le pape ne pouvoit pas tirer de lui de grands secours. Quant au dernier chef, le roi répondit, qu'il falloit attendre l'arrivée du duc d'Albe, pour pouvoir prendre quelque résolution.

XCIX.
Négociations du cardinal Caraffe auprès de Philippe pour le duc de Palliano son frere.
Pallavic. in hist. conc. Trid. lib. 14. c. 5. n. 9. & 10.

Le cardinal Caraffe ne manqua pas d'instruire le pape du succès de sa légation, & des réponses du roi, il lui députa pour cet effet Octavien Riversa évêque de Terracine qui avoit été nonce chez les Suisses, & le pape le renvoya aussi-tôt, pour dire à son neveu d'insister sur le don du duché de Bari au duc de Palliano. Sur ces entrefaites le duc d'Albe étant arrivé, l'on proposa dans un conseil la demande de Caraffe, & tous les ministres furent indignés de la témérité de ceux de cette famille qui

An. 1557.

demandoient des récompenses pour la maniere indigne dont ils avoient traité le roi. Et pour satisfaire aux conditions du traité qui donnoit six mois au roi pour faire la compensation de Palliano, (car on ne vouloit pas qu'il retournât aux Caraffes) on offrit au cardinal la principauté de Rossano avec une pension de dix mille écus. Mais ces offres ayant été rejettées avec mépris par un homme qui ne regardoit pas la couronne au-dessus de lui, les ministres de Philippe, pour donner des preuves de l'exactitude avec laquelle ils vouloient observer le traité, en vertu duquel Palliano devoit être ôté aux Caraffes, firent offrir derechef juridiquement au cardinal, par un sécretaire, la principauté de Rossano, en présence des évêques de Terracine & de Pola, & de quelques-uns du conseil du prince. A quoi le légat répondit que cette affaire ne le regardoit pas, & qu'il falloit en traiter avec son frere : ce qui détermina à faire faire ces mêmes offres au comte de Montorio à Rome par Ascagne Caraccioli qui y étoit chargé des affaires du roi d'Espagne, & par un notaire, en présence des cardinaux Rebiba & Vitelli : le comte demanda quelque tems pour sçavoir les intentions du pape son oncle, après quoi il donneroit sa réponse.

C.
Il est irrité de ce qu'on n'a aucun égard à ses demandes.
Pallavic. ut sup. l. 14. c. 5. n. 11.

Le peu d'égard qu'on eut aux demandes du légat à la cour de Philippe, le remplit d'indignation contre les ministres Espagnols, sur tout en voyant parmi eux Marc-Antoine Colonne & Ascagne de la Cornia, qui agissoient vivement contre lui, tant pour se venger des injures qu'ils en avoient reçues, que pour l'obliger à ménager leur réconciliation auprès

du pape son oncle, & les mettre par-là dans ses intérêts. Mais le cardinal ne voyant aucun jour à être écouté favorablement, & à réussir dans ses projets, se retira assez loin de Bruxelles dans une abbaye, pour y dissiper son chagrin. Le roi craignant d'aigrir davantage cet esprit irrité qui étoit capable de renouveller la guerre, & d'exciter de nouveaux troubles dans les états qu'il possédoit en Italie, n'oublia rien pour l'appaiser, & l'envoya prier dans les termes les plus honnêtes & les plus obligeans de revenir à la cour. Le légat se rendit à ces instances; il fut admis à l'audience du roi qui s'excusa d'abord s'il ne lui accordoit pas tout ce qu'il demandoit, quelque inclination qu'il eût à le satisfaire; mais il ajoûta qu'il étoit obligé de se conformer aux sentimens de ses ministres, sans lesquels il lui étoit impossible d'agir dans une nouvelle monarchie, dont à peine il se voyoit en possession; qu'ils ne s'accordoient pas toujours ensemble : mais que comme ils n'avoient en vûe que le bien de l'état, il se trouvoit obligé de le supporter; qu'il pouvoit s'en retourner à Rome, où il écriroit à ses ambassadeurs, qui étant sur les lieux, & voyant de plus près la situation des affaires, pourroient plus aisément convenir avec lui & son frere, & les contenter tous deux. Il exhorta encore le légat à obtenir du pape son oncle qu'il pardonnât à Marc-Antoine Colonne, qui étant allié avec tout ce qu'il y avoit de plus puissant en Italie, & ayant beaucoup de personnes très-distinguées dans ses intérêts, pourroit toujours être un obstacle à la tranquillité publique, tant qu'il se verroit dépouillé de ses biens. Enfin Philippe pour montrer l'estime qu'il

An. 1557.

An. 1557.

faisoit du cardinal Caraffe en particulier parmi tous ceux de sa maison, lui accorda une pension de douze mille écus. Le légat un peu adouci par ces dons, remercia Philippe, prit congé de lui, & partit pour Rome le onziéme de Mars de l'année suivante.

CI.
Le pape nomme un autre légat en la place de Polus.
Pallavic ut sup. cap. 2. n. 5.
Ciacon. ibid. ut sup. p. 636.
Raynald ad hunc ann. n. 42. & seq.

Pendant ce tems-là, le pape à qui l'on avoit fait naître d'injustes préventions contre le cardinal Polus, lui ôta sa légation d'Angleterre; mais il eut tout lieu de s'appercevoir ensuite combien il étoit difficile de remplacer un tel homme. Il examina longtems sans pouvoir trouver en Angleterre aucun évêque qui fût capable de s'acquitter d'une légation si importante. Enfin il jetta les yeux sur Guillaume Petow religieux observantin, qui sous Henri VIII. avoit prêché avec une liberté apostolique: Que Catherine étoit la légitime épouse de ce prince, ce qui lui avoit procuré un exil d'où il n'étoit revenu que lorsque les affaires furent changées: il le fit donc son légat à cause de sa probité, de sa sagesse, & de sa science: il expédia ses bulles qui portoient la révocation de Polus auquel il ordonnoit de se rendre à Rome, pour y répondre sur diverses plaintes qu'on avoit reçûes contre lui. Petow étoit alors évêque de Salisburi, & avoit été fait cardinal seul le quatorziéme de Juin 1557. A l'égard de Polus on l'accusoit principalement d'avoir protégé & favorisé les hérétiques, peut-être parce qu'étant rempli de douceur, il avoit cru cette voye plus propre à les ramener que la sévérité.

CII.
La reine Marie écrit au pape pour

Le nouveau légat ne voulut point accepter l'emploi auquel le pape le destinoit, soit qu'il appré-

hendât d'encourir l'indignation de la reine, soit parce qu'il se voyoit déja chargé d'années, & d'une famille trop obscure pour être reçu en Angleterre avec quelque agrément. Il le remercia, & le pria avec instance de l'en décharger, mais sur des ordres réitérés que le pape lui envoya, il se soumit. Paul IV. ayant eu son consentement écrivit aussi-tôt à la reine, pour la prier de recevoir Petow, en qualité de légat, en lui adressant tous les pouvoirs nécessaires. Marie répondit au pape qu'elle le prioit de ne point retirer Polus qui étoit nécessaire dans son royaume pour conserver la religion qui y avoit été rétablie par ses soins, & que s'il le rappelloit, il pouvoit compter qu'il ôteroit le principal appui à l'église d'Angleterre, & que tout iroit en désordre : elle ajoûta que les accusations intentées contre lui ne pouvoient regarder ce qu'il avoit fait avant que de venir en Angleterre, puisque sa sainteté l'avoit comblé de louanges en lui envoyant ses bulles pour l'archevêché de Cantorberi. Qu'à l'égard de la maniere dont il s'étoit conduit depuis son séjour dans le royaume, c'étoit au conseil ecclésiastique de la reine à en connoître & à le punir, en le jugeant suivant les loix du roïaume; mais qu'il n'étoit pas juste qu'avant que d'en venir-là, on fît tomber la punition sur toute la nation, & sur la religion même, en la privant d'un homme si nécessaire pour la soutenir & l'étendre. Et la reine se fit apporter les bulles, & donna ordre qu'on les gardât soigneusement dans un coffre sans les décacheter.

An. 1557.

ne point retirer Polus.

De Thou, hist. sub finem, l. 20. Pal. ut sup. c. 2. n. 5. Rayn. n. 45.

Cependant quelque soin que cette princesse eût pris pour empêcher que le bref du pape ne fût connu du cardinal Polus, & quoiqu'elle fût fort attenti-

CIII. Le cardinal Polus quitte volontairement les marques de sa légation.

An. 1557.

Ciaconius in vitis Pontif. to. 3. p. 636. in vitâ Poli & pag. 865. in vitâ Guillel. Peyti.

Non deteges verenda patris tui. Gen.

ve à lui cacher la conduite de Paul IV. on ne put tenir la chose si secrette qu'elle ne parvînt à la connoissance de Polus. On dit que ce cardinal irrité de la conduite du pape, qui lui rendoit si peu de justice, entreprit d'abord de se justifier, & composa une apologie pleine de traits vifs & piquans; mais que comme il la relisoit auprès du feu, il la jugea trop remplie de passion, & la jetta au feu, en disant ces paroles : *Vous ne découvrirez point l'ignominie de votre pere.* Ce qui est vrai, c'est que se persuadant que le parti de la soumission lui seroit plus glorieux & plus avantageux, il quitta volontairement les marques de sa légation, & ne voulut plus qu'on portât devant lui la croix. Il envoya même un exprès à Rome, pour rendre compte au pape de tout ce qu'il avoit fait en Angleterre, & pour dissiper les ombrages dont son esprit étoit rempli. Ce fut Nicolas Ormanette son dataire, depuis évêque de Padoue, & nonce en Espagne, qui se chargea de cette commission. Ses soumissions adoucirent un peu l'esprit de Paul IV. qui se contenta de dire, que le cardinal n'eut dû jamais permettre à la reine de se liguer avec les ennemis du saint siége. Ainsi Polus continua à faire les fonctions de légat, sans en avoir le nom, & sans en porter les marques.

Quand la reine apprit que Petow étoit en chemin, elle lui fit déclarer que s'il mettoit le pied en Angleterre, elle lui feroit sentir, & à tous ceux qui reconnoîtroient son autorité, toute la rigueur des ordonnances du royaume, entr'autres, de la loi qu'on appelloit *Præmunire*. Ce qui l'obligea de suspendre son voyage, jusqu'à ce que la paix étant con-

clue entre le pape & le roi d'Espagne, l'orage qui menaçoit Polus, fut tout-à-fait dissipé, & Petow obtint la permission de venir dans le royaume, où il vécut sans faire aucune fonction de légat, & continua de rendre toujours les mêmes honneurs à Polus, dont il connoissoit l'innocence.

An. 1557.

CIV. Réglemens du pape pour les audiences, & la fête de la Chaire S. Pierre.

Pallav. ibid. l. 14. c. 1. n. 3. & 4. In act. consist. 14. Januarii & 15. Mart. 1557. Baillet, vies des Saints, tom. 1. in fol. au 18. de Janvier.

Quelque-tems après l'arrivée du duc de Guise à Rome, le pape avoit tenu un consistoire le vingt-troisiéme de Janvier, dans lequel il témoigna vouloir donner une audience publique chaque mois à toutes sortes de personnes, à commencer le vingt-septiéme de ce même mois l'après-midi, & où assisteroient les cardinaux, les principaux magistrats, & les juges de tous les différens tribunaux, pour prendre avec eux de justes mesures, mettre ordre aux affaires, & réparer les dommages; mais un réglement si utile & si salutaire devenant à charge au pape & fâcheux à ses parens, qui vouloient avoir toute l'autorité, ne s'observa pas long-tems, & cessa presque dans le moment qu'il fut établi. L'autre loi qu'il fit, pour établir la fête de la Chaire de S. Pierre à Rome, que l'église célébre le dix-huitiéme de Janvier, fut plus solide. Auparavant on n'avoit pas distingué cette fête d'avec celle de la Chaire du même Apôtre à Antioche, parce qu'on se contentoit d'honorer l'épiscopat de saint Pierre en général. Paul IV. voulut donc fixer cette distinction, par l'établissement de la fête particuliere de la Chaire de S. Pierre à Rome, pour réprimer, dit-il, la témérité des hérétiques qui osent soutenir que ce saint Apôtre n'est jamais venu dans cette ville. C'est pourquoi l'année suivante, il fit une autre bulle qui établissoit le siége

An. 1557.

de saint Pierre à Rome, & le martyre qu'il y avoit souffert. Elle est du quatorziéme Janvier; & ces deux points y sont prouvés par beaucoup de témoignages de grande autorité.

CV. Promotion de dix cardinaux par Paul IV.

Ciaconius ut sup. t. 3. p. 855. & seq. Pallav. in hist. lib. 14. c. 1. n. 5.

Le même pape avoit fait le quinziéme de Mars une promotion de dix cardinaux, dont le premier fut Thadée Gaddi Florentin, archevêque de Cosence, prêtre du titre de saint Sylvestre. Le second, Antoine Trivulce Milanois, évêque de Toulon, nonce chez les Vénitiens, & prêtre du titre de saint Jean & saint Paul. Le troisiéme, Virgile Rosario, natif de Spolette, évêque d'Ischia, & vicaire de Rome, prêtre du titre de saint Siméon. Le quatriéme, Laurent Strozzi Florentin, évêque de Beziers, puis d'Albi, archevêque d'Aix, allié de la reine de France & prêtre du titre de sainte Balbine. Le cinquiéme, Jean Bertrand, François, garde des sceaux, & dans la même année archevêque de Sens, prêtre du titre de sainte Prisque. Le sixiéme, Michel Ghisleri Dominicain, né à Boschi ou Bosque, petite ville du diocèse de Tortone & du duché de Milan, évêque de Sutri, & commissaire général de la sainte Inquisition, prêtre du titre de sainte Marie sur la Minerve, ensuite de sainte Sabine. On le nommoit le cardinal Alexandrin, & il devint pape sous le nom de Pie V. Le septiéme, Clement Dolera Génois, général de l'ordre des Freres Mineurs de l'observance en Espagne, évêque de Foligni, & prêtre du titre de sainte Marie *in Arâ Cœli*. Le huitiéme, Alphonse Caraffe, Napolitain, neveu du pape Paul IV. & fils du marquis de Montebello, qui fut archevêque de Naples, & prêtre cardinal du titre de S.

Nicolas

Nicolas. Le neuviéme, Vitellozzi Vitelli, d'une famille noble de Cita-di-Castello en Ombrie, dont il fut évêque, clerc de la chambre apostolique, & cardinal diacre du titre de saint Serge & de saint Bacche, puis de sainte Marie *in Porticu*, & de sainte Marie *in viâ latâ*, & évêque d'Imola. Le dixiéme, Jean-Baptiste Ghisleri, de la famille des Ghisleris, Romain, & président de la chambre apostolique, cardinal diacre du titre de sainte Lucie, puis de saint Nicolas *in carcere*.

An. 1557.

CVI. Mort du cardinal Jean Martinez Siliceo.

Ciaconius in vitis Pont. t. 3. pag. 846. Andr. Victorel. in addit. ad Ciacon. Aubery, hist. des Cardinaux.

Dans la même année de cette promotion, le sacré collége perdit cinq cardinaux; le premier, Jean Martinez de Guiso ou Guyeno, de Villagarcia en Castille, fils d'un simple laboureur. Il changea depuis son nom de Guyeno, qui signifie une pécore, en celui de Siliceo, & ceux de sa famille en firent de même. Il commença à apprendre la grammaire à Ilerena, petite ville près de Villagarcia, où il revenoit les samedis prendre du pain pour toute sa semaine. Dans la suite il alla faire son cours de Philosophie à Seville; puis son dessein étant d'aller à Rome, il se mit en chemin; mais en passant à Valence, la nécessité l'obligea d'entrer en qualité de précepteur chez un gentilhomme pour avoir la conduite de ses enfans: ce fut dans cette ville qu'il fit une étroite liaison avec un religieux, qui lui voyant beaucoup d'esprit, & un grand amour pour l'étude, lui conseilla de se rendre à Paris plûtôt que d'aller à Rome; il suivit ce conseil, & s'en trouva bien. Outre les secours qu'il trouva dans cette grande ville pour subsister, il fut fait maître-ès-arts, & obtint une place de régent dans l'université: mais l'amour de sa patrie le fit revenir

An. 1557.

en Espagne, où il enseigna la philosophie à Salamanque, obtint la théologale de l'église de Coria, fut choisi par Charles V. pour être précepteur de Philippe son fils, & devint ensuite aumônier & confesseur du prince, qui lui fit donner l'évêché de Carthagéne, & l'envoya en 1543. pour recevoir à Badajox Dona Maria infante de Portugal, que Philippe devoit épouser; cet honneur lui procura l'archevêché de Toléde.

Ce prélat se montra toujours un zélé défenseur de la religion Catholique, en s'opposant avec force au progrès de l'hérésie. Il fit aussi un saint usage de ses revenus, il en employoit la meilleure partie au soulagement des pauvres, ou à la décoration des églises; celle de Toléde se ressentit des effets de sa libéralité & de sa piété. Il la fit rentrer dans les terres qu'elle avoit aliénées, en remboursant les propriétaires. Il en exclut tous les mauvais sujets, pour y mettre des chanoines d'une probité connue. Il fit un réglement, qui fut ensuite approuvé par Paul IV. qu'aucun enfant de Juif ou de Maure n'y seroit admis, & n'y posséderoit aucun bénéfice. Il fit bâtir dans l'église de Toléde une magnifique chapelle, sous l'invocation de la sainte Vierge. Il fonda deux maisons, l'une pour l'éducation de quarante jeunes gens qu'on élévoit dans la piété pour le service divin; & l'autre pour autant de jeunes filles nobles & orphelines, de famille irréprochable, qu'on marioit, étant en âge, avec un honnête revenu. Il en établit une autre pour les femmes débauchées qui se convertissoient. Pendant une année entiere il nourrit tous les pauvres des hôpitaux de Toléde à ses dépens,

outre dix-ſept mille écus qu'il diſtribua aux autres pauvres de ſon diocèſe. Tant de vertus attirerent l'attention du pape, qui le fit cardinal au mois de Décembre 1555. mais il ne jouit pas long-tems de cette dignité, étant mort de la pierre à Toléde le trente-uniéme de Mai 1557. âgé de près de quatre-vingt ans; il fut enterré dans l'égliſe des filles qu'il avoit fondées, & qu'il fit héritieres de tous ſes biens par ſon teſtament, afin qu'on pût les marier plus avantageuſement. Il compoſa des paraphraſes ſur l'oraiſon dominicale, & la ſalutation angélique, avec des réflexions ſur le cantique *Magnificat*, qu'il dédia à Marie reine d'Angleterre, outre un traité des loix & des ſtatuts de l'égliſe de Toléde. Il laiſſa une frere nommé Lorenſo, qui prit alliance dans la maiſon de Carvajal.

An. 1557.

CVII. Mort du cardinal d'Annebaut. *Aubery, vies des Cardin.*

Le ſecond eſt Jacques d'Annebaut, François, de la province de Normandie, fils de Jean ſeigneur d'Annebaut, & de Marie Bloſſet, & frere de Claude d'Annebaut, maréchal & amiral de France. Lorſqu'il ſe vit deſtiné à l'égliſe, il s'attacha au cardinal Jean le Veneur, ſon oncle maternel, & lui ſuccéda dans l'évêché de Lyzieux, & dans l'abbaye du Bec. L'amiral ſon frere qui étoit puiſſant à la cour, lui procura le chapeau de cardinal, qu'il reçut du pape Paul III. dans le mois de Décembre 1544. & pendant les treize années qu'il fut cardinal, il n'alla point à Rome. La diſgrace de ſon frere l'ayant engagé lui-même à s'éloigner, il ſe retira à Rouen, où il mourut le neuviéme de Juin 1557. quoiqu'il y ait des auteurs qui placent ſa mort un an plus tard. Il fut enterré à Lyzieux dans ſon égliſe cathédrale devant la chaire épiſcopale.

An. 1557.

CVIII.
Mort du cardinal FabioMignanelli.
Pallav. hist. conc. Trid. l. 10. c. 8. n. 1. l. 11. c. 1. n. 9. & l. 13. c. 6. n. 2.

Le troisiéme, Fabio Mignanelli de Sienne, né en 1496. de Pierre-Paul Mignanelli, & d'Honoré Sarasin, qui lui donnerent une éducation convenable à son état. Ils l'appliquerent à l'étude du droit, dans laquelle il fit de grands progrès. Dans la suite il épousa la sœur du cardinal de Capite-Fermo, & en eut des enfans. Etant devenu veuf, il s'en alla à Rome, où il remplit avec beaucoup de réputation l'emploi d'avocat consistorial; & s'étant fait connoître & estimer des papes, par le crédit du cardinal son beaufrere, il parvint aux premieres dignités de l'église. Il fut d'abord envoyé nonce à Venise, ensuite auprès de Charles V. Il eut le gouvernement de la Marche d'Ancône, & la légation de Boulogne en 1541. après laquelle il eut l'évêché de Lucera; il fut envoyé au concile de Trente, & quelques années après il fut fait évêque de Grossetto, & enfin cardinal par Jules III. & préfet de la signature: Paul Sadolet lui écrivit pour le féliciter sur cette nouvelle dignité; & en 1552. le pape l'envoya à Sienne pour appaiser les troubles élevés dans cette république. Il assista aux conclaves de Marcel II. & de Paul IV. & mourut à Rome le treiziéme du mois d'Août âgé de soixante & un an, & fut enterré dans l'église de Notre-Dame de la paix: Joachim du Bellay fit son épitaphe.

CIX.
Mort du cardinal Alvarez de Tolede.
Ciacon. ut sup. to. 3. p. 644.
Aubery, vies des Cardin.

Le quatriéme, Jean Alvarez de Toléde, religieux Dominicain, de la noble famille des Toléde, Espagnol, & fils de Frederic Alvarez duc d'Albe, & d'Isabelle Pimentelle, autant distinguée par sa piété que par sa naissance. S'étant fait dans son ordre une grande réputation par la probité de ses mœurs

& son application à l'étude, il y enseigna la philosophie & la théologie, & Charles V. ayant connu son mérite, le fit d'abord évêque de Cordoue, puis de Burgos, & enfin pria le pape Paul III. de le mettre au nombre des cardinaux, ce qui lui fut accordé le vingtiéme Décembre 1538. Comme il eut quelque tems après l'administration de l'église de Compostelle, il se fit appeller pour cette raison le cardinal de saint Jacques, au lieu qu'on le nommoit auparavant cardinal de Burgos. Il mourut le quatorziéme de Septembre de cette année d'une douleur d'intestins, âgé de soixante-neuf ans, & son corps fut d'abord déposé dans l'église de sainte Marie sur la Minerve, ensuite transporté en Espagne, pour être inhumé dans le tombeau de ses ancêtres. Il s'employa beaucoup pour établir l'inquisition dans ce royaume, & devint un de ses plus zélés protecteurs. On dit qu'étant religieux, il fit tous ses voyages à pied : il assista aux conclaves dans lesquels furent élus les papes Jules III. Marcel II. & Paul IV.

An. 1557.

CX. Mort du cardinal Duranti de Durantibus.

Ciacon. ut sup. to. 3. p. 709. Ughel, Ital. sacrâ. Aubery, hist. des Cardin. Joan. Franc. Florent. in Catalog. antistitum Brixiensium.

Le cinquiéme, Duranti de Durantibus, né le cinquiéme d'Octobre en 1487. dans la ville de Bresse, capitale du Bressan en Lombardie. Après avoir étudié avec soin les belles lettres & la jurisprudence, il fut un des cameriers du pape Paul III. qui connoissant la probité de ses mœurs, son amour pour l'étude, & sa profonde érudition dans la science du droit, lui donna d'abord l'évêché d'Algare, ensuite celui de Cassano, & enfin le fit cardinal le dix-neuviéme Décembre 1544. avec le titre des douze Apôtres. L'année suivante il fut envoyé légat dans l'Ombrie, & à Camerino, & s'acquitta de cette légation avec

An. 1557.

tant de prudence dans le maniment des affaires, & tant de modération, qu'il s'acquit la bienveillance & l'amitié de tout le monde. Après la mort du cardinal André Cornelius, le pape Jules III. lui conféra l'évêché de Bresse sa patrie, où il mourut le vingt-quatriéme de Décembre 1557. au grand regret de ses diocésains. On l'enterra dans sa cathédrale devant le maître autel; & son corps ayant été levé en 1604. on le déposa dans la chapelle du corps de Jesus-Christ, avec une inscription ou épitaphe, qui indique son décès au jour auquel on vient de le marquer. Il avoit assisté aux conclaves où se firent les élections de Jules III. & de Paul IV.

CXI. Mort de quelques sçavans hommes. *De Thou, hist. lib. 19. versus finem. Gesner. in bibliot. La Croix du Maine, & Verdier Vauprivas, Biblioth. Franç.*

Parmi les auteurs Catholiques morts dans cette même année, l'on trouve premiérement, Pierre Rebuffe prêtre, & célébre jurisconsulte de son tems, né dans un village assez près de Montpellier en Languedoc vers l'an 1500. Il enseigna assez long-tems le droit canonique à Cahors, à Poitiers, à Bourges, & à Paris, où il prit l'ordre de prêtrise. Outre un recueil d'édits, d'ordonnances & d'arrêts des cours souveraines qu'il a laissé, & qui ne regarde point les matieres ecclésiastiques, on a de lui la pratique des bénéfices, & un traité des concordats. Il mourut en 1557. âgé de cinquante-sept ans. Il se nommoit Rabuffy; mais l'usage de l'appeller Rebuffe a prévalu. En second lieu, Jean-Baptiste Ramusio, né à Venise, & fils de Paul jurisconsulte, se rendit très-habile dans les sciences & dans les langues. La république de Venise se servit de lui quarante-trois ans entiers dans les affaires les plus importantes, tant en qualité de sécretaire, que pour accompagner les ambassa-

deurs qu'on envoyoit aux princes étrangers. Sur la fin de sa vie, il se retira à Padoue, où il mourut l'an 1557. âgé de soixante & douze ans. Son corps fut transporté à Venise, & fut enterré dans l'église de sainte-Marie-du-Jardin. Il publia un traité de l'accroissement du Nil, & un recueil de divers voyages en trois volumes : le premier traité fut dédié à Fracastor. En troisiéme lieu, Nicolas Tartaglia ou Tartaica, né à Bresse, sçavant Mathématicien, qui a fait un recueil sur l'Arithmétique, la Géométrie & l'Algébre, & un commentaire sur Euclide. Quatriémement, Pierre Nanni, né à Alkmaër en Hollande en 1500. chanoine d'Arras, & professeur dans l'université de Louvain, dont on a des notes presque sur tous les auteurs classiques, & sur des traités de quelques peres, dix livres de mêlanges qui regardent la critique, des scholies sur les livres des Cantiques & de la Sagesse. Il a traduit quelques épîtres de Démosthéne, de Synésius, d'Apollonius, le traité d'Athénagoras sur la résurrection des morts ; quatre homélies de saint Basile, trois de saint Jean Chrysostome, & presque tous les ouvrages de saint Athanase. Il mourut à Louvain le vingt-uniéme de Juillet 1557. âgé de cinquante-sept ans. Ses notes sur les institutions du droit civil, passent pour un bon ouvrage, de même que ses dialogismes des heroïnes. Cinquiémement, Vitus Amerbachius, de Wendighen en Suabe, professeur en philosophie dans l'univesité d'Ingolstad, qui donna d'abord dans les nouveautés que Luther & Melanchton enseignoient ; mais qui ayant connu leurs erreurs, rentra dans le sein de l'église. Il laissa divers traités. Enfin Angelo Caninio d'An-

An. 1557.

Daniel Huet. de claris interpret. l. 2.

Godefroy Herman. préface de la vie de saint Athanase.

Teissier, éloge des hommes sçavans. Gesn. in biblioth.

An. 1557.

ghiari dans la Toſcane, célébre par l'exacte connoiſſance qu'il avoit acquiſe, non ſeulement des langues Hébraïque, Grecque & Latine, mais encore de la Syriaque, & des autres langues Orientales, qu'il enſeigna à Veniſe, à Padoue, à Boulogne, à Rome, & enſuite en Eſpagne. Depuis il profeſſa à Paris: & le célébre André Dudith, Hongrois, qui fut depuis en réputation par ſa ſcience & par ſes ambaſſades, y fut un de ſes écoliers. Enfin étant entré chez Guillaume du Prat évêque de Clermont, il finit ſa vie & ſes études en Auvergne en 1557. On a de lui une grammaire Grecque, & une méthode pour apprendre les langues Orientales, qui eſt fort eſtimée des ſçavans.

CXII.
Cenſure des propoſitions de Chefdeville.
D'Argentré, collect. judic. de novis error. tom. 2. p. 179. & ſeq.

Dans la même année 1557. la faculté de théologie de Paris s'aſſembla en Sorbonne le jeudi douziéme du mois d'Août, pour prononcer ſur cinquante-quatre propoſitions, qui lui avoient été envoyées par l'archevêque de Bourdeaux, & avoient été prêchées par frere Alain Chefdeville religieux Auguſtin. Les voici en ſubſtance. 1. La parole de Dieu eſt donnée pour mettre l'inimitié entre les hommes. 2. Toutes ſortes de perſonnes indifféremment peuvent prêcher & annoncer l'évangile. 3. Ces paroles de Jeſus-Chriſt en S. Matthieu, chap. 18. Dites-le à l'égliſe, s'entendent de l'aſſemblée des fidéles. 4. L'égliſe eſt l'aſſemblée des élus. 5. Une excommunication pour un ſujet léger, eſt plûtôt une bénédiction qu'une excommunication. 6. Si un homme entrant dans l'égliſe ſe met à genoux & prend de l'eau-bénite, il eſt eſtimé vertueux; s'il ne le fait pas, il eſt réputé méchant. 7. On eſt eſtimé ſaint pour avoir fait trois

ou

ou quatre heures de priere devant une image. 8. Les ordonnances des évêques, pour la transgression desquelles on est à présent puni de prison, & quelquefois même de mort, sont directement contraires aux commandemens de Dieu. 9. L'usage de toutes sortes de viandes est permis en tout tems. 10. Le prédicateur exhortant à imiter les Saints que les images représentent, a affecté de ne point parler du culte qu'on leur doit rendre. 11. La crainte de la prison ou de l'exil, dont les supérieurs menacent, empêche plusieurs d'annoncer la vérité de l'évangile. 12. Le mariage est permis & nécessaire à tous ceux qui ne se peuvent contenir. 13. L'homme est naturellement porté à la superstition & à l'impiété : l'acte de la génération n'est pas selon la chair. 14. Jesus-Christ étant propitiateur pour nos péchés, les oblations qu'on fait ne servent de rien. 15. Il est bon de donner des biens temporels aux ministres de l'église, pourvû qu'ils soient irréprochables dans leurs mœurs & leur doctrine. 16. On ne peut avoir aucune connoissance de Dieu, que par sa parole & l'évangile. 17. Jesus-Christ n'a rien ajouté à la doctrine de Dieu son pere, & il ne nous est point permis d'y rien ajoûter. 18. On ne doit dire pour les malades que la seule oraison dominicale. 19. Il suffit pour le salut de confesser Jesus-Christ en tems dû. 20. Les œuvres de Dieu sont contraires à notre raison. 21. La passion de Jesus-Christ seule est la rémission de tous péchés. 22. Les disciples de Moyse étoient sous une loi réprouvée & mauvaise, laquelle punissoit & accusoit seulement. 23. Ceux qui étoient sous la loi de Moyse, ou qui demandoient à y être, ne sça-

An. 1557.

voient ce qu'ils demandoient. 24. Il se faut confesser de ses péchés à Dieu seul. 25. Ceux qui croient, ce sont ceux qui sont sauvés. 26. La plus grande gloire qu'on puisse rendre à Dieu est de croire. 27. La charité n'est jamais séparée de la foi. 28. Par la foi nous recevons tous les biens de Dieu. 29. Jesus-Christ est l'auteur de notre résurrection spirituelle, ôtant & effaçant le péché, lequel il a ôté en croyant. 30. Le prédicateur a affecté de louer les femmes & tous autres, tant grands que petits, qui avoient le livre de l'écriture sainte en langue vulgaire. 31. Il seroit aussi bon d'être bête brute que d'être homme, si l'on n'espéroit la félicité éternelle. 32. Ceux qui sont dans les ténébres du péché, ne peuvent faire aucune bonne œuvre. 33. Le jugement des hommes, qui disent que les jeunes personnes ne sont pas propres à prêcher la parole de Dieu, est répréhensible. 34. Le prédicateur averti de recommander, selon la coûtume, la priere pour les morts, n'a prié que pour les vivans. 35. Il a usé d'invectives contre les évêques, & a dit, que leur bon exemple étoit aussi nécessaire aux fidéles que leur doctrine. 36. Les seuls élus & prédestinés peuvent avoir la vie éternelle, & retenir la parole de Dieu. 37. Le salut & la vie éternelle dépendent de la seule connoissance de Dieu. 38. Le prédicateur en ses sermons n'alléguoit point les saints docteurs de l'église, mais Plutarque, & d'autres auteurs payens. 39. La principale partie de l'adoration de Dieu est l'invocation. 40. Le prédicateur a traité de Pharisiens les prélats de l'église, qu'il a dit avoir tenu long-tems la parole de Dieu cachée. 41. En recevant la parole de Dieu, nous

avons Dieu avec nous. 42. Le prédicateur n'a jamais imploré la grace du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. 43. En exhortant à concevoir de la douleur du péché, pour en obtenir le pardon, il a affecté de ne point parler de la confession sacramentale. 44. En parlant du sacrement de l'Eucharistie, il a dit que Dieu n'étoit point en même tems en plusieurs lieux; mais que comme le soleil, il se communiquoit aux hommes sans quitter le ciel. 45. Il est impossible que Dieu aime un pécheur. 46. Il faut porter autant d'honneur aux magistrats qu'à Dieu. 47. Il ne faut point pleurer en la passion de notre Seigneur. 48. Il est permis de chanter les pseaumes en François dans l'église. 49. Les prêtres ignorans ne peuvent absoudre les pécheurs. 50. Le religieux a entendu en confession trois ou quatre personnes ensemble, & les a absous d'une seule bénédiction. 51. La pénitence extérieure est composée de trois parties, contrition, confession & satisfaction. 52. Le mot d'église de Jesus-Christ, signifie tous les élûs du monde. 53. La plus grande gloire que nous puissions rendre à Dieu, c'est de croire. 54. Il n'appartient qu'à Dieu, & non pas aux ministres de l'église, de faire des loix & de pardonner les péchés.

Ces propositions furent différemment censurées, un grand nombre le furent comme hérétiques, & conformes à la doctrine des Vaudois, de Wiclef & de Luther. Telles sont la seconde, la quatriéme, la huitiéme, la quinziéme, la trentiéme, la quarantiéme, & beaucoup d'autres. Il y en a qu'on condamne comme captieuses & ambigues, expliquant l'é-

An. 1557.

criture dans le ſens des hérétiques. D'autres, comme ſchiſmatiques & ſcandaleuſes : telles ſont la ſixiéme, la ſeptiéme, l'onziéme, &c. Quelques-unes, comme ſuſpectes d'héréſie, fauſſes, erronées comme la ſeiziéme, la dix-huitiéme, la vingt-ſixiéme, la quarante-deuxiéme, &c. D'autres, comme blaſphématoires, comme la quarante-ſixiéme. Sur la cinquantiéme, la faculté dit, que c'étoit une action ſcandaleuſe, & ſchiſmatique, & un abus manifeſte de la confeſſion ſacramentale, que de confeſſer pluſieurs perſonnes à la fois. Chefdeville ſe voyant ainſi cenſuré, voulut expliquer ſes propoſitions, & remit ſes explications entre les mains de l'archevêque de Bourdeaux, qui les envoya auſſitôt à la Faculté. Elle s'aſſembla le vingt-troiſiéme de Novembre ; & après avoir examiné ces explications, elle les jugea inſuffiſantes, & les cenſura.

CXIII.
Autre cenſure de propoſitions envoyées par l'inquiſiteur.
D'Argentré, ibid. ut ſup. p. 182.

Le douziéme du même mois d'Août, la même Faculté aſſemblée en Sorbonne, cenſura encore ſix autres propoſitions, envoyées par Leonard Floreau, religieux Dominicain & Inquiſiteur de Bourdeaux. La premiere étoit conçue en ces termes: «Le vendredi expoſant l'évangile de la Samaritaine, dit que » Dieu n'étoit point adoré ſous choſes viſibles & » palpables, mais ſeulement en eſprit & en vérité. » Cette propoſition eſt déclarée entiérement hérétique. La ſeconde, expliquant les paroles de Jeſus-Chriſt : *Tout ce qui entre dans la bouche*, dit : » Dieu ne ſe foucie, ſi nous mangeons chair ou » poiſſon, ou, ſi nous bûvons vin blanc ou clairet, » Dieu a créé toutes choſes pour l'homme, à qui il » eſt permis d'en uſer, pourvû qu'il les prenne

An. 1557.

avec actions de graces. Cette proposition, en tant « qu'elle blesse la providence divine, est traitée de « blasphématoire, & en tant qu'elle détruit le dis- « cernement des viandes, elle est hérétique. La troi- « siéme : Il n'y a que le jour du sabbat à garder & « observer. Cette proposition, qui nie l'obligation « de sanctifier les fêtes ordonnées par l'église est « condamnée comme hérétique. La quatriéme, ex- « pliquant cet endroit de la premiere épître aux Co- « rinthiens, chap. 10. *Toutes les fois que vous mangez* « *ce pain, &c.* il dit qu'il falloit qu'un chacun se re- « tirât en son cabinet, après s'être réconcilié l'un à « l'autre, sans parler de confession ou réconciliation « sacramentale. Cette proposition fut jugée suspecte « d'hérésie. La cinquiéme, exposant l'évangile du « mauvais riche, il dit, que l'enfer n'étoit autre « lieu que le lieu où est la sépulture des corps des « trépassés. Cette proposition fut censurée comme « hérétique & condamnée depuis long-tems. La si- « xiéme, parlant des jeûnes & abstinences, il dit, « qu'il y avoit une infinité d'abus, & qu'il valoit « mieux prendre sa réfection par plusieurs fois sobre- « ment, qu'une fois seulement en abondance. Cet- « te proposition, quant à la seconde partie, dans « laquelle elle ôte le jeûne de l'église, est erronée & « schismatique. »

CXIV.
Hérétiques punis à Paris.
De Thou, hist. l. 19. n 6. in finem.
Mezeray, abrég. chron. to. 4. vie de Henri II. p. 610.

Ces précautions de la faculté pour arrêter les progrès de l'erreur, n'empêcherent pas les hérétiques de répandre dans tout le royaume leur nouvelle doctrine. La guerre qui étoit entre Henri II. & Philippe roi d'Espagne, leur laissoit en France une liberté dont ils n'auroient pas joui dans un tems de paix ;

An. 1557. car quoique leurs assemblées eussent été défendues sur peine de la vie, & qu'on eût condamné au feu plusieurs de ceux qu'on y avoit surpris, ils ne laisserent pas de s'assembler sécretement à Paris & dans plusieurs provinces. Ils furent surpris principalement à Paris dans la place Maubert chez un avocat nommé Boulart, & dans la rue saint Jacques proche le collége du Plessis, dans un lieu qu'on appelloit alors l'hôtel de Bertomier, où ils faisoient la céne. Quelques-uns du voisinage se doutant qu'ils étoient assemblés, firent un amas de pierres pour les jetter sur eux lorsqu'ils se retireroient. Ainsi l'assemblée étant finie assez avant dans la nuit, l'on attaqua à coups de pierres ceux qui sortirent les premiers; le bruit qu'on fit, attira la populace, qui força les portes, & entra dans la maison : mais les Protestans se sauverent, à l'exception d'un seul, qui fut tué parmi la foule, il y en eut quelques-uns de pris avec plus de cent femmes, qui furent arrêtées & mises entre les mains de Jean Martinés, procureur du roi au Châtelet, qui dès le matin les fit conduire en prison. Le peuple les chargeoit des plus grands crimes, & des plus honteuses actions, que la pudeur ne permet pas de rapporter : ce qui les obligea de publier une apologie, par laquelle ils faisoient voir qu'on leur imputoit faussement ces crimes, & montroient par le témoignage des saints peres, qu'on en avoit accusé les premiers Chrétiens.

Antoine de Mouchy, qu'on appelloit Démocharès, Inquisiteur de la foi, & Antoine Cenalis évêque d'Avranche, répondirent à cette apologie. Jean Meunier Lieutenant civil, eut ordre de faire le procès

An. 1557.

aux prisonniers, & plusieurs furent condamnés au feu. On compte parmi eux Nicolas Clinet, âgé de soixante ans, qui avoit long-tems enseigné à Paris, Taurin Gravelle avocat en Parlement, la veuve d'un nommé Graveron, Nicolas le Cene Médecin, & Pierre Gambard, François de Rebasieres, Frederic Danville, qui tous furent brûlés en différens tems. Qelques-uns retarderent l'exécution du jugement prononcé contre eux, en recusant leurs juges, ou par d'autres voyes de même nature. Une dame de condition entr'autres présenta au parlement une requête, par laquelle elle demandoit, que les juges délégués ne connussent point de cette affaire; & comme elle appuya sa requête de plusieurs raisons, qui demandoient à être discutées, on fut obligé de surseoir le jugement de plusieurs. Pendant que le parlement délibéroit sur cette affaire, les accusés eurent le tems d'écrire en Suisse & en Allemagne, & d'engager les princes Protestans à envoyer des députés pour intercéder auprès du roi en leur faveur. Ces députés étant arrivés à Compiegne dans le mois de Juillet de cette année, le cardinal de Lorraine leur procura une audience le cinquiéme d'Août. Ils parlerent au roi avec beaucup de respect; ils lui représenterent avec quel zéle ils avoient toujours servi le royaume, & prierent sa majesté d'avoir compassion de leurs freres, en suspendant les persécutions qui se faisoient dans son royaume: ce qui confirmeroit, dirent-ils, davantage leur attachement à la France, que tout l'or & l'argent dont on pourroit les gratifier. Comme le roi avoit alors la guerre avec l'Espagne, il ne crut pas devoir refuser aux princes

An. 1557.

Proteſtans d'Allemagne & aux Suiſſes la grace qu'ils demandoient : de-là vint qu'on ſuſpendit pour quelque tems l'exécution de ſes édits, principalement celui qui avoit été rendu à ſaint Germain en Laye le vingt-ſeptiéme de Novembre 1556. & envoyé à ſon parlement de Turin contre les Vaudois qui s'étoient réfugiés dans les vallées de Piémont.

CXV.
Conférence de Wormes entre les Catholiques & les Luthériens.
De Thou, hiſt. liv. 19. n. 2. Surius in comment.
Spond. hoc an. n. 15.
Pallav. hiſt. conc. Trid. liv. 14. c. 6. n. 1. & 2.
Burnet, hiſt. de la réf. to. 2. l. 2. p. 531.

Les intérêts de la religion étoient beaucoup moins ménagés en Allemagne, où dans le mois d'Août, ſelon la réſolution des états de l'empire aſſemblés l'année précédente à Ratiſbonne, il y eut une conférence à Wormes entre les Catholiques & les Proteſtans de la confeſſion d'Auſbourg, à l'excluſion de tous les autres hérétiques, comme ſacramentaires, Anabaptiſtes & autres. Jules Phlug évêque de Naumbourg, qui préſida à cette aſſemblée au nom du roi Ferdinand, demanda ſur-tout que les Proteſtans déclaraſſent ouvertement qu'ils n'étoient pas de l'opinion des Zuingliens, des Oſiandriſtes, des Adiaphoriſtes, & autres, qui ne ſuivoient point la confeſſion d'Auſbourg, & qu'ils condamnoient leur doctrine. Il repréſenta qu'en effet la paix n'avoit été accordée par l'Empire qu'à ceux de cette confeſſion, que ce n'étoit qu'avec eux qu'on vouloit conférer, & que Ferdinand n'ignoroit pas que les ordres de pluſieurs ne portoient pas autre choſe : Qu'il falloit donc condamner les erreurs de ceux qui ne ſuivoient pas cette confeſſion, afin de pouvoir retirer quelque fruit de la conférence, & qu'enſuite l'on trouveroit moins de difficultés dans les autres points. Les députés des Catholiques pour entrer en lice étoient,

Michel

An. 1557.

Michel évêque de Marſpurg, Delphius ſuffragant de Straſbourg, le pere Caniſius Jéſuite, Staphile, & deux théologiens de Louvain. Ceux des Proteſtans furent, Melancthon, les miniſtres des jeunes princes de Saxe, Eraſme Sarcier, Erard Schnepff, Victorin Strigellius, Jean Steſſel, & Joachim Molin, avec Brence & Piſtoire, au nombre de douze.

CXVI. La diviſion ſe met parmi ceux de la confeſſion d'Ausbourg.

De Thou, ib. ut ſup. Spond hoc an. n. 16. Sacchini, hiſt. ſociet. Jeſu, lib. 1. n. 100. & ſeq. Raynald. ad hunc ann. n. 31. Burnet. ibid. ut ſup.

Ces derniers, après avoir montré leurs ordres, déclarerent qu'ils ſéparoient leur confeſſion des erreurs des autres : mais Melanchton ſoutint qu'ils devoient auparavant l'expliquer, & qu'il n'étoit pas juſte de condamner les Zuingliens, & autres, ſans les avoir entendus. Cette diviſion n'empêcha pas toutefois qu'on ne commençât la conférence : On y propoſa la régle du jugement à laquelle on devoit s'en rapporter : les Catholiques, outre l'écriture ſainte, voulurent qu'on reconnût l'interprétation unanime des peres de la primitive égliſe ; & les Proteſtans ne reconnurent que la parole de Dieu. Comme on s'apperçut, en parlant du péché originel, que les Luthériens n'étoient pas entre eux du même ſentiment, les Catholiques les ſommerent une ſeconde fois de déclarer qu'ils renonçoient aux Zuingliens, & à tous ceux qui ne ſuivoient pas la confeſſion d'Auſbourg : ce qui ne ſervit qu'à augmenter la diviſion, & fit tomber la conférence. Les miniſtres des jeunes princes de Saxe : ne penſant pas comme Melanchton, Brence, Bullinger, & les miniſtres d'Auguſte électeur de Saxe, qui ne vouloient pas condamner les autres ſans les avoir entendus ; il y eut quelques écrits aſſez vifs contre Melanchton & ceux de ſon parti. On leur reprochoit entr'autres,

An. 1557.

qu'encore qu'ils témoignassent ne vouloir point se départir de la confession d'Ausbourg, ils ne laissoient pas de l'abandonner, en refusant de condamner les Sacramentaires, Osiandristes, Adiaphoristes, & autres, & que le différend qu'ils avoient avec eux étoit touchant la loi, l'évangile, la justification, les bonnes œuvres, les sacremens, & la pratique des cérémonies, sur quoi ils ne pouvoient en aucune maniere s'accorder. Depuis il n'y eut plus de conférence entre les Catholiques & les Protestans, parce que Ferdinand, qui ne pensoit qu'à mener une vie tranquille, craignoit que ces disputes ne le troublassent.

CXVII.
Le pape témoigne son chagrin de cette conférence.
Pallav. loc. sup. l. 14. c. 6. n. 2. & 4.
Victorel. in addit. ad Ciacon. in vita Pauli IV.

Comme cette conférence avoit été indiquée sans l'agrément du saint siége, le pape Paul IV. en parut fort irrité, d'autant plus que Ferdinand avoit confirmé le traité fait dans la derniere diéte d'Ausbourg avec les Protestans. Il en témoigna son chagrin au roi Philippe, avec lequel il s'étoit réconcilié; & ce prince en avertit le roi des Romains son oncle, vers lequel il envoya un pieux & sçavant théologien. Le nonce Delfino s'en plaignit aussi aux ecclésiastiques qui étoient de la conférence. A quoi ceux-ci répondirent, qu'ils avoient cru que le pape y avoit consenti, puisque le pere Canisius avoit eu la permission pour s'y trouver & y disposer. En effet, Paul IV. n'y avoit pas été contraire, non qu'il approuvât ces sortes de conférences en général, mais parce que voyant la résolution où l'on étoit en Allemagne de les tenir, il vouloit qu'il y eût du moins quelqu'un de sa part pour soûtenir le parti Catholique.

On ne peut refuser à ce pape d'avoir eu du zéle

pour le maintien de la religion Catholique; il étoit aſſez attentif à prendre les meſures qu'il croyoit propres à empêcher qu'on ne l'altérât en aucune maniere : mais il faut dire auſſi qu'il étoit trop zelé pour ſes prétentions particulieres, & que ſes préjugés ont ſouvent arrêté ou corrompu le bien qu'il vouloit faire : c'eſt ce qui arriva encore dans la déſenſe qu'il fit cette année de lire de mauvais livres. Voyant le mal que cauſoient ces ſortes de lectures, il voulut l'arrêter, & pour y réuſſir, il donna ordre aux Inquiſiteurs d'en faire un *Index* ou catalogue, qu'il publia dans la ſuite, & dans lequel il comprit non-ſeulement les livres hérétiques, mais encore ceux que quelques Catholiques avoient compoſés contre les bonnes mœurs : mais il impoſa des peines trop ſévéres à ceux qui violeroient cette défenſe, comme l'excommunication, la privation & incapacité de toutes charges & bénéfices; l'infamie perpétuelle, & autres ſemblables; & ce qui parut encore plus dur, c'eſt qu'il ſe réſerva le pouvoir de relever ſeul de ces cenſures & de ces peines. Il arriva de-là qu'en allant trop loin, ſa défenſe ne fit pas grand fruit. Le fameux apoſtat Paul Verger écrivit contre avec beaucoup d'aigreur; mais ſa ſatyre n'en impoſa à aucun eſprit judicieux. Dans la ſuite le Jéſuite Gretſer y répondit ſolidement.

An. 1557.

CXVIII.
Le pape défend la lecture des mauvais livres.
Spond. hoc an. n. 5.
Panvin. in vitâ Pauli IV.
Andr. Vict. in addit. ad Ciac.

Ce fut par un effet du même zéle que Paul IV. étendit beaucoup l'autorité du tribunal de l'inquiſition, & qu'il voulut qu'outre le crime de l'héréſie, il connût encore de beaucoup d'autres. Il faiſoit mettre en priſon tous ceux qui en étoient coupables, & leur donnoit des cardinaux pour juges, à la

An. 1557.

tête desquels il nomma pour souverain inquisiteur Michel Ghisleri Dominiquain, qu'on nommoit le cardinal Alexandrin; & il ordonna que cette charge seroit perpétuelle, comme celle de grand pénitencier. Mais ce réglement ne fut observé que jusqu'à la fin de son pontificat, & les papes ses successeurs se réserverent la connoissance de ces sortes d'affaires. Paul IV. poussa son zéle si loin, qu'ayant sur quelques indices soupçonné le cardinal Moron d'avoir des intelligences avec les Protestans d'Allemagne, il le fit arrêter, & mettre en prison dans le château saint-Ange, quoiqu'il eût beaucoup contribué à le faire élire pape. On ne pouvoit s'imaginer comment ce pape osoit traiter si durement un prélat d'aussi grand mérite, qui avoit rendu des services très-considérables au saint siége, & qui étoit digne de remplir la premiere place de l'église; & l'on apprit avec étonnement que ce cardinal qui avoit défendu si vivement les vérités orthodoxes contre les Protestans, étoit soupçonné par Paul IV. d'avoir donné dans leurs sentimens, & de favoriser leurs entreprises. On taxa cette conduite du pape d'injustice criante, & l'on en fut aussi indigné, qu'on l'avoit été lorsqu'on avoit vû le cardinal Polus ami intime de Moron, flétri par les mêmes soupçons, & traité par le même pape & sous le même prétexte, comme s'il eût été réellement criminel. Mais Paul IV. ne laissa pas de nommer quatre cardinaux pour procéder à toute rigueur contre Moron, aussi-bien que contre Gilles Foscararo évêque de Modene, & contre Thomas San-Felice évêque de Cava, qu'il retint long-tems dans les prisons de l'Inquisition.

Peu de tems après, le pape ayant été détrompé, fit dire à Moron qu'il pouvoit sortir de prison. Mais ce cardinal le refusa, & répondit avec chaleur, que préférant sa réputation à la liberté, il vouloit qu'on rendît justice à son innocence. Paul IV. différa donc de l'absoudre, de peur de se condamner soi-même, & Moron ne fut pleinement justifié que sous le pontificat de Pie IV.

An. 1557.

CXIX.
Constitution du même pape touchant les bénéfices.

In Bullario Pauli IV. to. 1. const. 12. quæ incipit. inter Cast.

Raynald. ad hunc an. n. 38.

On rapporte encore à cette année une constitution très-rigoureuse du même pape, contre ceux qui prêtoient leurs noms, afin d'obtenir des bénéfices, pour d'autres que pour eux-mêmes, ou qui impétroient des bénéfices pour d'autres personnes dont ils recevoient quelque chose, ou pour eux-mêmes, afin de les résigner ensuite avec pension: ce qui étoit un trafic honteux. Cependant ces sortes de négoces étoient fort ordinaires, quoiqu'il y eût trois cardinaux & un dataire commis pour les affaires concernant la distribution des bénéfices, & qui auroient dû empêcher ces abus, selon leur pouvoir. Le roi de France suivant l'exemple du pape, ordonna de même par un édit qui fut rendu à Villiers-Coterêts, & qui fut enregistré au Parlement le dix-septiéme de Mai, que les évêques & les curés résideroient assidûment dans leurs bénéfices: qu'ils prêcheroient eux-mêmes leurs peuples; qu'ils auroient des vicaires capables de remplir dignement leurs fonctions, sur peine de saisie du temporel & du revenu des bénéfices, contre ceux qui contreviendroient à cet édit. Louis XI. avoit fait une pareille ordonnance en 1476. le huitiéme de Janvier au Plessis-les-Tours. L'on créa aussi de nouveaux receveurs dans chaque diocèse, pour

recevoir les décimes des revenus des bénéfices, qu'on avoit coûtume d'apporter au trésor royal.

An. 1557.

CXX. Mort de Jean III. roi de Portugal.

Franc. Andrad. in vita Joan. III.

Damian à Goez. in com.

Nonius in Geneal. t. 2. script. Hispan.

Le second de Juin Jean III. roi de Portugal mourut d'apopléxie à Lisbonne, âgé de cinquante-cinq ans ; & en ayant régné trente-six, c'étoit un prince doué de toutes les vertus convenables à un souverain, & qui pendant que les autres monarques chrétiens avec lesquels il étoit en paix, se faisoient la guerre, ne s'appliquoit qu'à augmenter le royaume de Jesus-Christ dans l'Asie & dans l'Afrique. Il avoit succédé en 1521. à son pere Emmanuel. Comme il s'intéressoit beaucoup pour la conversion des Idolâtres qui habitoient les pays nouvellement découverts, il s'étoit adressé à Paul III. pour lui demander des compagnons de saint Ignace, que ce pape lui accorda volontiers, & saint François Xavier fut du nombre de ces missionnaires. Il laissa pour son successeur Sébastien né de Jean son fils, & de Jeanne fille de l'empereur Charles V. âgé seulement de trois ans. Jean III. avoit toujours aimé les gens de lettres, & il fut le fondateur de plusieurs universités. Il avoit épousé en 1525. la princesse Catherine dont il eut beaucoup d'enfans qui moururent tous avant lui ; il avoit eu aussi un fils naturel nommé Edouard, qui fut archevêque de Brague, & mourut en l'année 1543. n'étant alors âgé que de vingt-deux ans. On dit que le jeune prélat étoit déja habile philosophe & théologien, & qu'il écrivit l'histoire de Portugal.

CXXI. Bref du pape au nouveau roi de Portugal & à son ayeule.

Dès que le pape eut appris la mort du roi de Portugal, & que Sébastien son petit-fils avoit été reconnu, il adressa un bref au jeune prince pour lui témoigner combien il ressentoit de douleur de la

mort de son prédécesseur, & quelle perte la religion avoit faite en sa personne, & pour l'exhorter à marcher sur ses traces, c'est-à-dire, à être l'héritier de sa foi & de son attachement pour le saint siége. Il l'exhortoit en finissant à croître en piété comme en âge, à aimer ses sujets & particuliérement les pauvres, à se dévouer au saint siége, & au vicaire de Jesus-Christ qui y est assis, à suivre les sages conseils de Catherine son ayeule, & du cardinal Henri son oncle. Ce bref est daté de Rome le dix-huitiéme de Décembre, & le même jour il en adressa un autre à la reine Catherine ayeule du jeune prince, pour lui recommander la tutelle du roi, l'union de sentiment avec le cardinal Henri, le soin des églises, des monastéres, des hôpitaux, & des ecclésiastiques & religieux.

An. 1557.

Paul IV. lib. brev. sign. n. 2889. pag. 83. apud Raynald. in ann. n. 51.

CXXII.
Le roi de Portugal donne du secours à Buhaçon contre le cherif Mahomet.

De Thou, hist. init. l. 20.
Vide Marinol. Carvajal. Herr. Spond. hoc an. n. 17.

Jean roi de Portugal avoit eu quelque part dans les troubles qui duroient en Afrique depuis huit ans, & avoit donné du secours à Buhaçon, contre le cherif Mahomet, qui l'avoit chassé de l'Afrique. Ce Buhaçon étoit de la race des Merinis Oatas ; & fut très-considéré par sa prudence & par son courage. Après la défaite d'Oatas roi de Fez, que le cherif avoit fait prisonnier dans une bataille, Buhaçon fit mettre sur le trône le fils de ce malheureux prince, nommé Mulei Cacer, né d'une femme chrétienne de Cordoue, & il fut fait par le nouveau roi grand visir, & principal ministre du royaume vers l'an 1548. Quelque tems après le cherif étant venu à Fez, s'en rendit maître, & fit étrangler le roi & son fils. Buhaçon ayant appris cette nouvelle, passa en Espagne, & vint même jusqu'à Ausbourg, pour y

An. 1557.

traiter avec l'empereur Charles V. Mais ce prince étant alors accablé d'un grand nombre d'affaires, ne put lui donner la satisfaction qu'il désiroit : ce qui détermina Buhaçon à se tourner du côté des Portugais, Jean III. leur roi fit un traité avec lui, & lui donna de l'argent & des troupes, avec lesquelles Buhaçon partit de Portugal en 1553. Il ne fut pas plûtôt arrivé au port d'Alhuzomas, qu'il débarqua ses gens, & livra bataille aux barbares des lieux voisins. Pendant l'action, Selh-Rais, ennemi de la puissance des cherifs, & qui commandoit dans Alger au nom de Soliman empereur des Turcs, passa avec dix-huit vaisseaux bien équipés, qui revenoient de Gibraltar, & voyant des vaisseaux Chrétiens dans le port d'Alhuzomas, il les attaqua sur le soir, continua le combat pendant toute la nuit, & le matin se rendit maître de toute la flotte.

CXXIII. Prise de Fez, & défaite du cherif Mahomet.

De Thou, ibid. ut sup.

Buhaçon eut assez de peine à se sauver, & s'étant plaint à Selh-Rais, de ce qu'il se déclaroit contre lui, dans le tems qu'il faisoit la guerre aux cherifs, le commandant d'Alger lui reprocha vivement qu'il se servît des forces des Chrétiens pour attaquer leur ennemi commun, ayant à sa disposition l'armée des Turcs, dont il pouvoit user plus heureusement & plus sûrement, sans faire tort à son honneur & à sa conscience. Cependant ils s'unirent ensemble, & Buhaçon ayant reçu la foi de Selh-Rais, se rendit à Alger, où il racheta tous les Chrétiens, pour venir ensuite à Fez, où il devoit joindre Selh-Rais, qui avoit quatre mille hommes & douze canons. Ils contraignirent le cherif Mahomet de s'enfermer dans sa ville capitale. Selh-Rais fit quelques conquêtes,

An. 1557.

quêtes, il se rendit maître de Thezar, & de Dardubach, pour s'ouvrir un chemin dans le royaume. Le cherif honteux de demeurer enfermé, prit la résolution de sortir de Fez, & d'aller attaquer l'ennemi, déja fatigué & répandu de côté & d'autre. On en vint aux mains, l'armée du cherif fut battue, & les Turcs se rendirent maîtres de Fez, qui étoit partagée en deux villes, la vieille & la nouvelle. Le cherif s'étoit sauvé de cette derniere par une fausse porte, laissant en proye tous ses trésors, dont la plûpart furent pillés ce jour-là par ceux de Fez. Quand Budcar, que le cherif avoit laissé dans la ville, eut appris que son maître étoit en lieu de sûreté, il traita aussi-tôt de la reddition de la place, qu'il remit à Selh-Rais.

CXXIV. Buhaçon est établi roi de Fez par le peuple.

L'union ne subsista pas long-tems entre Buhaçon & le général des Turcs; celui-là accusé de favoriser sécretement les Chrétiens, fut mis en prison; & le bruit s'étant répandu parmi le peuple, qu'on l'avoit fait mourir, les habitans de la vieille Fez se révolterent aussi-tôt. On essaya de les appaiser, en leur faisant voir Buhaçon plein de vie; mais cette vûe, bien loin de les calmer, ne servit qu'à augmenter le trouble, le peuple voulant absolument qu'il fût mis en liberté, & établi roi de Fez, où Selh-Rais avoit déja placé Merinis fils d'Oatas. On fut donc obligé de céder, Merinis fut chassé du trône par le peuple, & Buhaçon mis en sa place: mais comme tout cela se faisoit contre les intentions de Selh-Rais, qui n'étoit pas en état de se faire obéir, il ne tarda pas long-tems à en tirer vengeance. Il envoya un député à Maroc, où étoit le cherif Mahomet, en apparence pour

An. 1557.

échanger les prisonniers; mais en effet, pour le solliciter de recouvrer Fez, & lui promettre de sa part toutes sortes de secours, s'il vouloit entreprendre cette expédition. Le cherif reçut ces avis avec joye; mais il ne fut pas heureux au commencement, Abdala son fils étant allé droit à Fez avec des troupes, fut rencontré par les deux fils de Buhaçon, Muley Nacer & Mahomet, & entiérement défait; ce qui n'allarma point le cherif, qui assiégeoit alors Tafillet, qu'il prit, & y laissa une bonne garnison. Il prit ensuite sa route du côté de Fez, il rencontra Buhaçon, il lui livra bataille, & le combat qui fut sanglant, termina cette longue guerre. Buhaçon, dans le fort de l'action, reçut dans la cuisse un coup de lance dont il tomba mort; ensorte que ceux qui l'avoient vû tomber, prirent aussi-tôt la fuite, & furent suivis par les autres. Son fils Muley Nacer qui combattoit à ses côtés, se retira sur les montagnes voisines avec un petit nombre de soldats; son autre fils Mahomet entra dans Fez avec cinquante cavaliers; mais ayant trouvé les peuples très-refroidis, il sortit de la ville, alla se joindre à son frere, & tous deux s'étant embarqués dans le vaisseau d'un marchand Chrétien, furent pris par des corsaires Bretons, comme ils côtoyoient l'Espagne.

CXXV. Mort de Buhaçon dans une bataille.

Le cherif étant entré dans Fez, y laissa Abdala, & s'en retourna à Maroc, d'où il prit le chemin de Susa : mais ce voyage lui fut funeste. Car comme après la mort de Selh-Rais arrivée depuis peu, Assen fils d'Haradin Barberousse, avoit été mis dans Alger, où son pere avoit régné, & que la puissance du cherif lui étoit suspecte, il gagna un certain scé-

lérat, fameux par ses brigandages & par ses meurtres, & l'obligea de tuer le cherif. Ainsi Ascen (c'étoit le nom du meurtrier,) feignant de s'enfuir, comme s'il eût reçu quelque injure du roi d'Alger, prit sa route par Tremezen, & se rendit à Fez, où il vit Abdala, qui sçachant le sujet de sa venue, l'envoya trouver son pere qui étoit pour lors à Maroc, & qui non content de recevoir cet homme avec beaucoup d'honneur, le fit encore capitaine de ses gardes. En cette qualité il accompagna le cherif, lorsqu'il voulut aller à Tarudante, & étant arrivé dans un endroit du mont-Atlas, appellé Alquel, dans les détroits de Bibona, il entra dans sa tente suivi de quelques Turcs qu'il avoit gagné. Le cherif étoit seul avec un de ses favoris, & un renégat Portugais. Ascen tira son épée; ce que le cherif n'eut pas plûtôt apperçu, qu'il prit la fuite; mais courant avec trop de précipitation, il se laissa tomber, & Ascen qui le suivoit lui ayant coupé les jarrêts, les autres qui survinrent, le percerent de mille coups, & le tuerent sur la place. Telle fut la fin du cherif Mahomet, aussi grand par son courage & sa présence d'esprit dans les périls, que par sa cruauté & sa perfidie. Sa mort arriva en Septembre 1557. Il avoit régné trente-sept ans.

An. 1557.

CXXVI. Mort du cherif Mahomet.
Diego de Torrez hist. des Cherifs.

Ses trésors furent pillés, & ses filles ayant été prises, furent mises entre les mains d'Ascen qui continua son chemin par la province de Sus, ou Susa, avec les Turcs qu'il avoit avec lui, des Maures, & quelques renégats. Il alla à Tarudante, où étoit Abul-Mumen, un des fils du cherif, qui abandonna aussitôt la ville, dont Ascen se rendit maître, aussi-bien

CXXVII. Muley Abdala devient paisible possesseur du royaume.
De Thou, hist. l. 20. n. 2. sub fin. Marmol. de l'Afrique, l. 8.

An. 1557.

que de sa citadelle, & de tous les trésors qu'on y gardoit. Abul-Mumen poursuivit les assassins de son pere sur la route de Trémezen, & recouvra les richesses qu'ils avoient enlevées. Le gouverneur de Maroc craignant quelque soulevement, & que le peuple inconstant ne proclamât roi de Maroc Hamet frere du défunt, qui étoit prisonnier dans cette ville, le fit égorger avec sept fils ou petits-fils qu'il avoit; de sorte que les deux freres moururent presque en même tems tous deux de mort violente. Muley Abdala, fils du cherif Mahomet, demeura par-là paisible possesseur du royaume.

CXXVIII.
Le prince de Moscovie veut se venger des Livoniens.
Spond. ad hunc annum n. 18.
Rerum Polon. to. 3. pag. 55. & rer. Moscovit. pag. 217. apud. Schard. op. hist. tom. 3.

Il y eut aussi cette année quelques troubles en Livonie au sujet de la religion. Jean Basilides II. prince de Moscovie & de Russie, qui avoit succédé à son pere Basile IV. en 1534. avoit ruiné presque toute la Livonie, pour se venger des Livoniens, qui, contre la foi jurée à son pere & à lui-même, avoient détruit un si grand nombre d'églises, que les marchands de Russie, qui suivoient le rite des Grecs, avoient fait bâtir dans Riga, Revel, Toropet & autres, & pour témoigner un plus grand mépris, avoient changé celles de Toropet en lieux tout-à-fait profanes. Basile irrité de ces sacriléges, & du manque de foi de ceux qui les avoient commis, avoit résolu d'en tirer vengeance : mais sa mort arrivée avant la fin de la tréve de cinquante ans, qui est inviolable chez ces peuples, ne lui permit pas d'exécuter son dessein. Son fils Jean Basilides, animé du même zéle, voulut entreprendre en 1550. ce que son pere n'avoit pu commencer; mais l'évêque de Toropet, que le danger menaçoit de plus près, trou-

va le sécret de faire prolonger cette tréve encore cinq ans. Jean Basilides y consentit, à condition que les églises ruinées seroient rétablies; que la province payeroit sincérement le tribut auquel elle étoit obligée, & que ses marchands auroient un commerce libre, même celui des armes; enfin qu'on satisferoit aux autres plaintes, & il promit quinze années de paix, si l'on observoit de bonne foi toutes ces conventions. Les Livoniens y ayant manqué, le prince Jean ne laissa pas que de leur accorder encore trois ans de paix après la tréve, malgré l'opposition de ses ministres; mais outre les conditions rapportées plus haut ausquelles il les engagea, il exigea d'eux encore, que chaque homme de la province de Toropet payeroit tous les ans en forme de tribut un marc d'Allemagne, à l'exception des prêtres Catholiques qui en furent exemts : ce traité fut confimé avec serment, mais il n'en fut pas plus exactement observé.

An. 1557.

CXXIX. Ambassadeurs Livoniens aux Moscovites pour demander la paix. *De Thou, in hist. lib. 21. n. 5.*

Cependant malgré ces infractions, les Livoniens ne laisserent pas de demander encore la paix dans cette année 1557. Pour cet effet le grand maître de l'ordre, & l'évêque de Toropet ou Derpt envoyerent des ambassadeurs avec des présens, pour tâcher de fléchir l'esprit du prince, que leur infidélité avoit extrêmement aigri contre eux. Dès qu'ils furent en présence de Basilides, ce prince leur fit demander par deux truchemens qu'il avoit à ses côtés, & qui sçavoient la langue Allemande & celle du pays, s'ils venoient pour demander la paix. Les ambassadeurs répondirent, qu'ils n'étoient venus que pour en traiter, & en même tems ils lui présente-

An. 1557.

rent deux coupes d'or, qu'ils le prierent au nom du grand maître & de l'écuyer, de vouloir bien accepter. Jean Basilides reçut leur présent, le fit porter dans la chambre voisine où il mangeoit, & quoiqu'il ne fût pas absolument insensible à leur attention, il ne laissa pas de leur faire des reproches très-vifs de ce qu'ils avoient si souvent violé les traités, & de ce qu'ils n'avoient observé aucun des articles qu'ils avoient si solemnellement jurés. Ensuite leur ayant rappellé la foi, la religion, & la vertu de leurs ancêtres, il leur fit voir combien ils en avoient dégénéré; qu'ils avoient aboli le culte divin, renversé les églises, pillé & profané les monastéres, & ajoûta, qu'on ne devoit plus les considérer comme des enfans de l'église, qu'ils étoient plus inhumains que les peuples les plus cruels & les plus barbares, & que par conséquent ils étoient tout-à-fait indignes de la paix qu'ils demandoient.

CXXX.
Le duc de Moscovie leur refuse la paix.
De Thou, hist. loco sup. citato.

Les Livoniens répondirent à tous ces reproches, qu'après avoir soigneusement feuilleté tous les registres de leurs ancêtres, ils n'avoient pas trouvé qu'ils fussent redevables d'aucun tribut au prince des Moscovites: Que puisqu'il leur refusoit la paix, ils s'en plaindroient à l'empereur, sous la protection duquel ils étoient. Le Moscovite se mit à sourire au nom de l'empereur, parce qu'il sçavoit que son secours étoit assez lent & fort éloigné. Néanmoins aïant pris de-là occasion de leur repliquer, il continua à leur reprocher leur impiété & leur perfidie; il leur dit, qu'ils imploreroient en vain l'assistance de l'empereur, après avoir si insolemment méprisé ses ordres, après avoir détruit & profané les églises, & traité si

injurieusement les prêtres. Il ajoûta, que si toutefois ils vouloient payer quarante mille Joachins, monnoye du pays, pour les dettes des années précédentes, & tous les ans mille piéces de Hongrie, pour l'état de Toropet ou Derpt, il leur accorderoit la paix. Quelques jours après, comme s'il se fût repenti de leur avoir fait ces offres, il leur envoya demander cette somme; & sur leur réponse, qu'ils ne pouvoient la donner comptant, mais qu'ils étoient prêts de lui donner des cautions suffisantes, & qu'ils ne partiroient point que l'argent ne lui eût été compté; le Moscovite qui ne cherchoit que l'occasion de rompre avec eux, leur fit dire qu'après avoir été si souvent trompé par leur perfidie, il ne vouloit plus se fier à leur parole: Qu'ils s'en retournassent donc au-plûtôt dans leur pays; qu'il les suivroit de près, & qu'il sçauroit bien trouver lui-même l'argent qu'on lui avoit promis.

An. 1557.

CXXXI. Il déclare la guerre aux Livoniens. *De Thou, ibid.*

Dès le mois de Novembre suivant, il déclara la guerre à Guillaume de Furstemberg, grand maître de Livonie, & à Guillaume archevêque de Riga, à Herman évêque de Derpt, aux autres évêques, & à tous les Livoniens. Et dès le commencement de l'année suivante, il envoya une armée de trois cens mille hommes, qui vinrent faire dès incursions dans le pays de Derpt, où ils mirent tout à feu & à sang. Comme ils ne trouverent par-tout aucune résistance, ils brûlerent les greniers & les granges; taillerent en piéces tous ceux qui se trouverent sur leur chemin, firent égorger le bétail & tous les troupeaux qu'ils ne purent emmener. L'on tua tous les enfans qui étoient au-dessous de dix ans, l'on ven-

An. 1557.

dit comme esclaves aux Tartares tous ceux qui en avoient vingt, & tous ceux qui étoient au-dessus de cet âge furent impitoyablement mis à mort. L'on voyoit de tous côtés des villages en feu, ou les restes encore fumans de ceux qui étoient déja brûlés ; & les forêts retentissoient des cris & des gémissemens des enfans & des femmes. Derpt se rendit aux Moscovites, & le grand maître Guillaume de Furstemberg, ayant pris lâchement la fuite, abandonna tout le pays, qui fut aussi-tôt saisi par l'armée des Russiens & des Moscovites qui en demeurerent les maîtres, jusqu'à ce que le roi de Pologne les en eût chassés.

CXXXII. Cause de l'hérésie introduite en Pologne.

Ce roi de Pologne étoit Sigismond II. fils de Sigismond I. & qui avoit été couronné du vivant même de son pere, auquel il succéda en 1548. Le Luthéranisme s'étoit répandu dans ses états, par le commerce que les enfans des grands seigneurs avoient eu avec les Protestans d'Allemagne, chez qui ils étoient allés faire leurs études, dans cette fausse persuasion que les professeurs des universités séparées de la communion catholique, étoient sans comparaison plus habiles que les professeurs catholiques, & que leurs enfans apprendroient en perfection les lettres humaines, sans y mêler les lettres divines, qui, selon eux, étoient la source des hérésies. Cet aveuglement étoit d'autant plus déplorable, que les Polonois sçavoient que la Suéde, & les autres royaumes voisins étoient devenus hérétiques par de semblables voyes ; mais ils ne reconnurent leur faute qu'après qu'elle fut irréparable, & que leurs enfans furent retournés auprès d'eux mieux instruits

des

des erreurs des nouvelles ſectes que des lettres humaines. Ils les virent ſe mocquer ouvertement du culte & des cérémonies du pays ; & dans les Palatinats où ils étoient les plus forts, s'emparer des égliſes. Le roi qui ne vouloit point ſe commettre avec la nobleſſe, le ſouffroit patiemment, quoiqu'il ne changeât pas de religion lui-même. Un chanoine de l'égliſe cathédrale de Premiſlie, ſe maria publiquement ; on accorda la liberté de conſcience, & & perſonne ne fut plus recherché en Pologne pour le fait de la religion.

An. 1557.

CXXXIII.
Bref du Pape au roi de Pologne.
Apud Raynald. hoc anno n. 38.
Staniſlas Hoſius in dialog. de utriuſq. ſpeciei com. p. 104.

Le pape Paul IV. ayant appris qu'on avoit introduit dans pluſieurs villes du royaume de Sigiſmond la communion ſous les deux eſpéces, malgré la défenſe que ce prince en avoit fait faire dans l'aſſemblée des états, lui adreſſa un bref daté du vingt-uniéme d'Octobre 1557. par lequel il repréſente au roi, qu'il ſçait que dans quatre des principales villes de ſes états, Dantzic, Elbing, Torn & Marienbourg, dans la Pruſſe royale, le quatriéme dimanche de Carême, on avoit donné publiquement la communion ſous les deux eſpéces au peuple, contre la pratique de l'égliſe. Qu'on y célébre l'office divin en langue vulgaire : ce qui doit être d'autant plus ſéverement puni, qu'on agit en cela ouvertement contre l'édit du prince, publié dans une aſſemblée en préſence de l'évêque de Veronne nonce apoſtolique : ce qui n'eſt pas ſeulement injurieux au ſaint ſiége, mais encore à la majeſté royale. C'eſt pourquoi il l'exhorte, il l'avertit, il le prie d'uſer de ſa prudence ordinaire pour réprimer des déſordres qui tendent au renverſement de la religion Catholique dans ſon royau-

An. 1557.

me, à la destruction entiere de son autorité, à l'abolition des saintes pratiques de l'église, & d'aller au-devant de tous ces maux avant qu'ils se fortifient, & que le scandale devienne plus grand : en faisant observer les lois qu'il a lui-même établies ; & punissant avec la derniere sévérité ceux qui les violeront. Stanislas Hosius évêque de Warmie composa à cette occasion un dialogue de la communion sous les deux espéces ; dans lequel il démontre que c'est une innovation, l'usage de communier sous une seule espéce, étant très-ancien dans l'église, & ayant toujours été conservé par les premiers Polonois qui ont embrassé la religion chrétienne.

CXXXIV. Jean de Laski répand le Luthéranisme en Pologne. *Stanisl. Hosius, ibid. Sander. hæresi 207. Spond. ad ann. 1560. n. 3.*

Le même prélat dit dans cet ouvrage, que les Polonois se laissent tromper par ces hérétiques imposteurs, qui promettant dans leurs assemblées de donner au peuple le sang de Jesus-Christ, ne donnent qu'un peu de vin tel qu'on le vend dans les cabarets, & un peu de pain tel qu'on le mange dans les repas ordinaires ; que c'est calomnier l'église catholique de dire qu'elle ne donne pas aux fidéles le sang du Sauveur, puisque son corps ne peut être séparé ni de son sang, ni de son ame, ni de sa divinité. Qu'il ne faut donc ajoûter aucune foi à tous ces docteurs, à la tête desquels il nomme Jean de Laski, qui se donnoit de grands mouvemens pour établir le Luthéranisme dans les plus grandes villes de Prusse. Ce Laski étoit un gentilhomme Polonois, qui ayant été élevé dans l'état ecclésiastique, fut fait évêque ; mais méprisant cette dignité, il prit le parti des Luthériens, qu'il quitta néanmoins bien-tôt après pour embrasser celui des Sacramentaires.

An. 1557.

CXXXV.
Progrès que l'héréſie fait dans ce royaume,
Lubienius, hiſt. reform. eccleſ. Poloniens.

Anton. Maria Grat. epiſcop. Amel. in vitâ card. Commend.

Cpendant ni le bref du pape au roi Sigiſmond Auguſte, ni l'écrit de Staniſlas Hoſius ne purent arrêter les progrès de l'héréſie, elle prit même de nouvelles racines, par le déſir ardent qu'avoit ce roi de faire reconoître par le ſénat de Pologne ſon mariage avec Barbe de Radziwil, dame des plus nobles & des plus riches familles de Lithuanie, veuve du Palatin Geofold, mais dont la vie étoit fort déréglée, & encore plus décriée. La reine mere & les princeſſes ſes filles, firent tous leurs efforts pour empêcher cette alliance, & la reine menaça hautement ſon fils qu'elle remueroit tout dans la république, pour empêcher qu'une courtiſane auſſi décriée que Radziwil devînt ſa bru, ſa reine & ſa ſouveraine. Mais le roi qui n'écoutoit que ſa paſſion, ne s'embarraſſa pas de ces menaces. Il aſſembla le ſénat, & fit tant par ſes careſſes, que les ſeigneurs reconnurent Radziwil pour leur légitime reine, & la véritable épouſe du roi. Le but de cette complaiſance étoit de porter ce prince à les favoriſer dans les opinions nouvelles que pluſieurs d'entre eux avoient déja embraſſées. Ainſi dès-lors la licence s'augmenta juſqu'à l'excès, les crimes demeurerent impunis, & les novateurs ſçûrent bien profiter de ces déſordres pour inſinuer par-tout leurs erreurs & ſe fortifier. Alors on ſe mocqua du culte & des cérémonies de l'égliſe Romaine ; on profeſſa publiquement les doctrines nouvelles de Luther & de Calvin ; les prieres publiques, & la célébration des ſaints myſtéres ſe firent ſelon les manieres nouvellement introduites. La religion ancienne paſſa pour un amas monſtrueux de cérémonies ridicules ; le culte en fut aboli

An. 1557.

en plusieurs endroits : on se saisit des temples des Catholiques pour en faire des prêches aux novateurs; les prêtres furent chassés, & le gros du peuple se trouva assez fort pour ne craindre ni l'autorité des loix, ni le pouvoir du roi.

Pour augmenter ce désordre, les étrangers qui avoient embrassé les opinions nouvelles, & à qui Sigismond I. avoit défendu l'entrée de ses états, y vinrent de France, de Suisse, d'Italie, d'Allemagne, & d'autres lieux; & peu contens d'y vivre conformément à la corruption de leur cœur, ils y répandirent les mauvaises doctrines dont ils avoient l'esprit empoisonné. On compte parmi ces novateurs étrangers, Servet, dont nous avons décrit le supplice, Blandrata, Lelie Socin, Alciat, Okin, Gentilis, Gribaud, Stator, & beaucoup d'autres, qui avoient embrassé le nouvel Arianisme, & s'étoient déclarés contre le mystére de la Trinité. Comme ils ne manquoient ni d'esprit, ni d'adresse, ni d'amis, ils séduisirent même des plus considérables de l'état, qui par vanité, par esprit de révolte, ou d'intérêt, ou par quelque autre motif, accorderent leur protection à ces nouveaux sectaires, qui par-là trouverent le moyen de faire goûter leurs nouveautés profanes à un grand nombre de personnes de toutes sortes d'états & de sexes.

CXXXVI. Le cardinal Polus ordonne la visite des deux universités en Angleterre. *Burnet, hist. de la réform. t. 2. l. 2. p. 516.*

En Angleterre le cardinal Polus ayant jugé à propos de faire faire la visite des deux universités de ce royaume, Scot évêque de Chester, Ormanette, Watson nommé à l'évêché de Lincoln, furent commis pour celle de Cambridge; & d'autres furent envoyés à Oxford. Dans la premiere on interdit l'église

de sainte Marie & celle de saint Michel, à cause des corps de Bucer & de Fagius, qu'on n'avoit pas encore exhumés. On ramassa tous les livres hérétiques qu'on put trouver, on examina l'ordre qu'on suivoit dans les chapelles pour le service divin. Ormanette & Brocks évêque de Glocester, allerent visiter l'université d'Oxford, où l'on fit la même chose; on y brûla toutes les bibles Angloises qui s'y rencontrerent, & tous les livres Protestans: & c'est-là où l'on fit encore le procès au corps de la femme de Pierre Martyr, qui fut déterré & jetté dans un fumier, parce qu'elle avoit été religieuse, & qu'elle avoit violé ses vœux en se mariant. Sur ces entrefaites la cour ayant eu avis que les magistrats se relâchoient dans la poursuite des hérétiques, on écrivit des lettres circulaires à toutes les villes pour les exciter à redoubler leur zéle pour rétablir la religion.

An. 1557.

CXXXVII. On a dessein d'établir l'inquisition en Angleterre. *Burnet. ibid. ut sup. p. 518. & seq.*

Afin d'y arriver plus sûrement, selon les vûes de ceux qui donnoient ces desseins, on parla d'établir l'inquisition dans le royaume, sur le modéle de l'inquisition d'Espagne. On engagea la reine à donner une commission aux évêques de Londres & d'Ely, & à plusieurs autres, dans laquelle cette princesse exposoit, que le peuple étant imbu de sentimens hérétiques, elle autorisoit ces prélats, au moins au nombre de trois, pour travailler à en faire la recherche: elle leur donnoit pouvoir de connoître des hérésies, d'agir contre ceux qui apporteroient des livres hérétiques dans le royaume, qui les vendroient, ou qui les auroient lûs, d'informer des irrévérences & des abus qui seroient commis dans les églises, d'examiner les sentimens des ecclésiastiques

An. 1557.

qui n'auroient pas eu soin d'instruire les peuples sur l'Eucharistie. Dans le même tems une commission à peu-près semblable fut envoyée à l'archevêque d'Iork & à d'autres, pour renvoyer les causes obscures & difficiles sur la matiere de l'hérésie à l'évêque de Londres, & à ses collégues, dont le pouvoir étoit plus ample. Cette commission eut son effet; les recherches que l'on fit des hérétiques furent exactes; & dans le cours de cette année il y en eut près de quatre-vingt qui furent punis de mort.

CXXXVIII. On ôte au cardinal de Trente le gouvernement du Milanez. *De Thou, hist. init. lib. 19.*

L'état de Milan changea de gouverneur dans cette année. Philippe II. mécontent du cardinal de Trente, qui avoit ce gouvernement, & du marquis de Pescaire, qui commandoit les troupes en ce pays-là, & qui après avoir laissé perdre Valfenieres & Quiers, s'étoit retiré à Fossano, sans oser en sortir, prit des mesures pour faire quelques changemens dans le duché: mais ne voulant pas tout d'un coup congédier le cardinal, que sa naissance, son mérite & sa dignité obligeoient de ménager, il commença par lui ôter le soin des finances, afin que voyant par-là son autorité fort diminuée, il demandât de lui-même la permission de se retirer. Ce que le roi désiroit arriva; le cardinal se voyant dépouillé de ce qui pouvoit appuyer le plus solidement son crédit, & sentant bien où l'on vouloit en venir à son égard, crut que le parti le plus honorable pour lui étoit de se retirer: il demanda qu'on le déchargeât du gouvernement du duché, & on ne l'obligea pas à le demander une seconde fois. Il ne s'agissoit plus que de lui choisir un successeur. Le marquis de Castaldo qui avoit porté lui-même ses plaintes à Philippe

contre le cardinal, s'étoit flatté qu'en lui ôtant le gouvernement, on mettroit en sa place le marquis de Pescaire, qu'il favorisoit sécretement, en considération du défunt marquis du même nom, si fameux par ses victoires, & sous lequel il avoit commencé à porter les armes: mais Castaldo fut trompé, le gouvernement du Milanez fut donné à Jean de Figueroa, qui étoit déja gouverneur de la citadelle de Milan.

CXXXIX. Mort d'Albert de Brandebourg.

De Thou, l. 19. Vide Davila & Sleid. mult. in loc.

Sur la fin de cette même année, ou plûtôt au commencement de la suivante le huitiéme de Janvier, comme on compte aujourd'hui, mourut le fameux Albert de Brandebourg, qu'on surnommoit l'Alcibiade d'Allemagne, fils de Casimir de Brandebourg marquis de Culemback. On a vû dans le cours de cette histoire, ses incursions, ses brigandages & ses pilleries dans la Prusse, & dans une partie de l'Allemagne, depuis que séparé de Maurice électeur de Saxe, il se mit à la tête d'une petite armée, toujours prête à tout entreprendre, jusqu'à ce qu'après la défaite qu'il éprouva en 1553. ses forces diminuerent considérablement, qu'il fut battu à Schwinfurt l'année suivante, qu'il se vit dépouillé de ses états, & justement puni de ses cruautés & de ses crimes. Alors il prit le parti de se retirer en France; mais ayant obtenu sur la fin de cette année 1557. la permission de revenir en Allemagne pour défendre sa cause, parce qu'il avoit été mis au ban de l'empire, il mourut âgé de trente-six ans à Pforzheim chez le marquis de Bade, d'une maladie qu'il avoit contractée par l'intempérance de sa vie passée, & par le chagrin que lui causoit sa mauvaise fortune. Il

An. 1557.

possédoit l'art de gagner les gens de guerre par ses libéralités ; mais il étoit prompt, violent, cruel, adonné au vin, uniquement occupé des événemens présens, & incapable de prévoir l'avenir.

CXL.
Préparatifs du roi de France pour la campagne prochaine.
Spond. hoc an. n. 13. De Thou, in hist. l. 20 n. 3. La Popelin. l. 4. Belcar. in com. l. 27. n. 62. & 63.

En France on ne pensoit qu'à réparer les pertes causées par la bataille de saint Quentin, après laquelle le roi Henri II. partit de Compiegne, & vint à Paris, où il rassura les habitans par sa présence, & obtint d'eux très-généreusement un don gratuit de cent mille écus pour réparer ses troupes. Il ordonna d'abord qu'on fît des prieres dans tout son royaume pour appaiser la colére de Dieu, & implorer son secours dans les calamités qui affligeoient le peuple. Il donna ses ordres pour lever ensuite quatorze mille hommes, & autant en Allemagne, quoique l'Empire fût presque épuisé de soldats. Il commanda à la noblesse d'aller joindre en Picardie le duc de Nevers, à qui il avoit donné le gouvernement de cette province. Toutes ces mesures étant prises, il sembloit que le roi n'eût plus rien à craindre du côté de ses ennemis. Philippe s'étoit retiré en Flandres, & Henri II. étant arrivé à saint Germain en Laye, y reçut beaucoup de troupes, de France, de Suisse, & d'Allemagne, dont il fit le duc de Guise généralissime, après l'avoir déclaré lieutenant général dans tout son royaume, & lui en avoir fait expédier les lettres patentes, qui furent enregistrées dans tous les Parlemens ; le roi s'éloignant en cela des avis que François I. son pere lui avoit donné en mourant, de ne point trop élever la maison des Guises, dont le crédit, & la haute puissance pourroient un jour causer des factions dans ses états.

Toute

An. 1557.

CXLI.
Les Anglois négligent de pourvoir à la sûreté de Calais.
De Thou, l. 20.

Toute l'armée étant aſſemblée ſous la conduite du duc de Guiſe, on tint conſeil pour déterminer quel uſage on feroit des troupes, ſi l'on travailleroit à recouvrer ce qu'on avoit perdu la derniere campagne, ou ſi l'on feroit quelque nouvelle expédition. Le bruit couroit qu'on en vouloit à Calais, & ſur la fin de cette année, le roi Philippe avoit averti la reine ſon épouſe que la cour de France formoit quelque projet contre cette ville, & lui offrit quelques-unes de ſes troupes pour les y mettre en garniſon, ſçachant que la place étoit mal pourvûe de ſoldats. Cet avis ayant été communiqué au conſeil, on s'imagina que c'étoit une ruſe de Philippe pour ſe mettre en poſſeſſion de Calais, ſous prétexte d'en renforcer la garniſon. Ce qui n'étoit pas tout-à-fait contre la vraiſemblance, quoique les Anglois ne le regardaſſent que comme un ſimple ſoupçon. Cependant comme ſi ç'eût été une vérité conſtante & avérée, les conſeillers ne purent ſe perſuader que la France eût deſſein d'aſſiéger cette place, quoiqu'il n'y eût pas le quart des troupes & des munitions néceſſaires : Il ſembloit que ſa ſeule réputation dût la garder. Ainſi on laiſſa tomber cet avis, ſans faire la moindre démarche pour y envoyer du ſecours, quoique le lord Wentworth qui en étoit gouverneur, le ſollicitât fortement. Et l'on fut extrêmement étonné en Angleterre, quand on apprit que les François en avoient réſolu le ſiége.

CXLII.
On réſout en France le ſiége de cette ville.
Belcar. in comm. l. 28. n. 2.
De Thou, l. 20.

En effet, il importoit pour la gloire & pour la défenſe du royaume, de ne pas congédier des troupes ſi belles & ſi nombreuſes, ſans avoir fait quelque célébre expédition, quoiqu'on fût au milieu d'un hy-

An. 1557.

ver aſſez rude & fâcheux. On ne trouva pas à propos de reprendre les places qu'on avoit perdues, parce qu'elles avoient été ſuffiſamment fortifiées de bonnes garniſons & de toutes les choſes néceſſaires: & il y avoit lieu de croire que les gens de guerre n'auroient pas le même courage dans un pays, où l'on voyoit encore les marques d'une défaite toute récente, que ſi on les employoit à quelque autre expédition. C'eſt pourquoi l'on jugea à propos de reprendre le deſſein d'aſſiéger la ville de Calais, dont Senarpont gouverneur du Boulonnois avoit communiqué avec le connétable de Montmorency, & qu'on auroit exécuté durant l'été, ſans la malheureuſe journée de ſaint Quentin. L'affaire ayant été agitée dans le conſeil ſécret, auquel le roi aſſiſta, Pierre Strozzi fut chargé d'aller reconnoître la place, & s'y rendit le deuxiéme de Novembre avec Mazine d'Elbene, accompagné de peu de monde, & même déguiſé. Lorſqu'il eut exactement examiné cette ville, les fortifications, ſa garniſon, & la force de ſes baſtions, il revint trouver le roi, auquel il rapporta que l'exécution étoit facile, ſi l'on vouloit y apporter de la diligence & du ſoin.

CXLIII. On uſe de quelques feintes pour ſurprendre les ennemis.

Belcar. in comm. l. 28. n. 1.

Sur ce rapport, on tint la choſe ſécrete, & l'on diviſa l'armée, dont on donna au duc de Nevers une partie, qui conſiſtoit en vingt enſeignes de Suiſſes, autant d'Allemands, quinze de François, & ſix cens genſdarmes, avec quelques piéces de canon: & cependant on fit courir le bruit qu'on avoit quelque deſſein ſur Luxembourg & ſur Arlon: ce qui fut cauſe que les ennemis diſtribuerent leurs troupes dans les places qui manquoient de ſoldats pour les

défendre. Pour le duc de Guise, il alla sur la frontiere, comme pour empêcher qu'on ne fît entrer des vivres dans saint Quentin, Ham & le Catelet. Mais le duc de Nevers ayant fait passer l'armée autour du petit pays d'Argonne dans la Champagne, vint à Stenay, où s'étant arrêté pendant quelques jours, il renvoya le plus promptement qu'il pût ses troupes au duc de Guise, qui étoit alors à Amiens, & qui faisoit semblant de vouloir introduire un convoi dans Dourlens. Il n'eut pas plûtôt reçu l'armée du duc de Nevers, qu'il descendit dans le Boulonnois, comme pour assûrer Ardres & Boulogne; & quand il vit que tout étoit prêt, & qu'il fut bien instruit de la situation & de l'état de Calais, il vint assiéger cette place.

An. 1557.

An. 1558.

LIVRE CENT CINQUANTE-TROISIE'ME.

I. Siége de Calais par le duc de Guise.

De Thou, hist. l. 20. n. 3. Guicchiard. l. 3. Belcar. in comm. l. 28. n. 3. & 4. Burnet. hist. de la réform. t. 2. l. 2. p. 532. & suiv.

L'ANNÉE 1558. commença glorieusement pour le roi de France, par la prise de l'importante place de Calais sur les Anglois. Ceux-ci ne s'attendoient pas à ce siége; ils croyoient que ce prince n'étoit pas même en état de résister aux Espagnols, loin de pouvoir faire des entreprises sur ses voisins; & ce fut leur confiance qui leur causa la perte de cette place. Le duc de Guise fut commandé pour cette expédition, & eut sous lui le duc d'Aumale son frere, & les maréchaux Strozzi & de Termes, & l'on vint camper devant la ville le premier de Janvier. Dès les premiers jours le duc de Guise prit le fort du pont de Nieullay, que les Anglois avoient fait à l'entrée de la levée, pour défendre les avenues du côté de la terre; il emporta le risban, qui pouvoit favoriser le secours par mer, & obligea enfin le gouverneur de capituler le septiéme jour du siége. Après avoir long-tems contesté, l'on traita à ces conditions. Que les habitans se retireroient la vie sauve, ou en Flandres ou en Angleterre, & qu'on leur donneroit de bons passeports: Que le gouverneur demeureroit prisonnier avec cinquante autres à la discrétion du duc de Guise: Qu'on laisseroit dans la ville le canon, les boulets, la poudre, les armes, les enseignes: Qu'on ne démoliroit point les maisons: Que le duc de Guise disposeroit des meubles, de l'or, de l'argent & des chevaux. Ce traité fut signé le dixiéme de Janvier, & le lendemain tous les Anglois sortirent de la ville.

Après la prise de Calais, les généraux tinrent conseil entre eux, pour délibérer s'ils assiégeroient Guines ou Gravelines, & l'on se détermina pour la premiere, comme plus propre à assûrer Calais, dont elle étoit moins éloignée que Gravelines. Mylord Grey y commandoit avec une bonne garnison d'onze cens hommes. Le duc de Guise en commença le siége le treiziéme de Janvier, & la garnison, quoiqu'assez forte, se trouva tellement découragée par la perte de Calais, qu'à la premiere attaque, elle abandonna la ville pour se retirer dans la citadelle. Cependant le gouverneur s'étant apperçu que les François étoient occupés au pillage, fit une sortie sur eux, & les chassa de la ville, à laquelle il fit mettre le feu, & se retira, désespérant de la pouvoir garder. Trois jours après l'on conduisit la tranchée jusqu'au fossé, & l'on battit la citadelle avec trente-six piéces de canon: ensorte que le bastion qui couvroit la porte, en fut presque tout renversé; mais comme la montée en étoit encore difficile, on commanda des pionniers pour applanir le chemin; & le vingtiéme de Janvier d'Andelot ayant eu ordre de se tenir sous les armes, un régiment d'Allemands alla à l'assaut; les ennemis perdirent trois cens hommes dans cette action: & le gouverneur ne voyant aucun moyen de résister plus long-tems, se rendit prisonnier de guerre, avec toute sa garnison.

An. 1558.

II.
Il assiége ensuite & prend Guines.
Belcar. in comm. lib. 28. n. 5. & 6. De Thou, in hist. l. 20. n. 3.

Il restoit dans cette contrée, qu'on appelloit le Comté d'Oye, un château nommé Hames, qui n'étoit pas bien fortifié, mais qui étoit inaccessible par son assiette, se trouvant de tous côtés environné de marais, ensorte qu'on ne pouvoit y aller que par une

III.
Il se rend maître du château de Hames.
Belcar. ibid. ut sup. n. 6.

An. 1558.

levée, très-étroite, où il y avoit des ponts de bois; dont la plûpart étoient rompus. Mais la garnison qui étoit dans ce château, ayant appris le succès de Guines, n'attendit pas l'arrivée des François, elle prit aussi-tôt la fuite, & y laissa son canon. Dans le même tems on y envoya Sipierre avec la cornette du duc de Lorraine, dont il étoit lieutenant, pour s'emparer de cette place abandonnée. Ce fut ainsi qu'au milieu de l'hyver, & en moins de trois semaines, les Anglois perdirent tout ce qu'ils avoient conservé en France de leurs anciennes conquêtes par l'incapacité d'une reine, qui n'avoit en tête que la destruction des Protestans, & par la négligence de son conseil. Ce fut-là le fruit de l'alliance entre l'Angleterre & l'Espagne, malgré le soin que le chancelier Gardiner avoit pris pour prévenir le mêlange des intérêts des deux couronnes; ce qui fit dire assez ingénieusement au pape, que la perte de Calais étoit le douaire de cette princesse.

IV. Assemblée des états à Paris. *De Thou, hist. lib. 20. n. 4. Mezeray, abrégé chron. in-12. to. 4. p. 615. Belcar. in comm. lib. 28. n. 7.*

Le roi qui désiroit d'aller prendre possession de ses nouvelles conquêtes, ne voulut pas entreprendre ce voyage, qu'il n'eût auparavant assemblé les états de son royaume, pour en obtenir les secours nécessaires à la continuation de la guerre. Cette assemblée se tint dans le mois de Janvier à Paris. Le roi en fit lui-même l'ouverture par un discours, dans lequel il représenta les besoins de l'état, la nécessité de s'opposer à l'ennemi, & de fournir de l'argent, sans lequel il ne pouvoit ni entretenir ses armées, ni retenir le soldat dans la discipline; & il promit avec serment qu'aussi-tôt qu'il seroit délivré de tous ces embarras, & qu'il auroit assûré la paix par la

force de ses armes, il ne manqueroit pas de décharger le peuple. Après ce discours le cardinal de Lorraine parla pour le clergé, le duc de Nevers pour la noblesse, & André Guillart du Mortier pour le peuple. Mais comme on avoit divisé les états en quatre corps, contre la coutume, en distinguant le tiers état des officiers de justice & de finances, Jean de Saint-André parla après le duc de Nevers, & s'étant mis à genoux, il remercia le roi au nom du Parlement, & de toutes les autres cours du royaume, dont les députés étoient-là présens, d'avoir constitué des magistrats, qui rendissent la justice en sa place, & d'en avoir fait un quatriéme ordre, en le joignant aux autres. Le roi s'étant retiré, le cardinal de Lorraine prit à part les députés, & tous convinrent d'accorder au roi trois millions d'or, qui seroient imposés sur les provinces, villes & bourgades, & divisés ensuite entre les plus aisés & les plus riches.

An. 1558.

V. Le roi se rend à Calais.

De Thou, l. 20. n. 4.

Belcar. ut sup. l. 28. n. 7.

Après les états, le roi accompagné de la reine, du dauphin, & des grands seigneurs, assista à une messe solemnelle, qui fut chantée dans la chapelle du palais, pour rendre à Dieu des actions de graces de la prise de Calais. Mais auparavant ce prince avoit tenu son lit de justice, où l'on renouvella beaucoup d'édits concernant l'administration civile, & où l'on en publia de nouveaux. Quelques jours après le roi partit pour Calais : il examina la place, & de l'avis de son conseil, il résolut de la fortifier. Il étoit accompagné du dauphin, & tous deux entrerent dans cette ville comme en triomphe. Paul de Termes en eut le gouvernement ; & le roi après avoir

An. 1558.

licentié une partie de son armée, mit le reste en quartier d'hyver. Le duc de Nevers étant retourné en Champagne, ordonna aux capitaines des garnisons de tenir leurs compagnies prêtes, & pour lui il alla au commencement de Février à Yvoy, où l'on résolut dans le conseil qui s'y tint, d'aller assiéger Herbemont, château dans la forêt des Ardennes, qu'il prit.

VI.
Mariage du dauphin de France avec Marie Stuart reine d'Ecosse.
De Thou, hist. liv. 20. n. 6.
Belcar. in comm. l. 28. n. 10.
Burnet. hist. de la réform. liv. 2. tom. 2. p. 548.

Le roi de retour de ces conquêtes, ne songea plus qu'à faire le mariage du dauphin son fils avec Marie Stuart reine d'Ecosse, fille de Jacques V. & de Marie sœur des princes de Guise. Les nôces en furent célébrées avec beaucoup de magnificence le vingt-quatriéme d'Avril; & le duc de Guise obtint du roi de faire la fonction de grand-maître en l'absence du connétable de Montmorency, qui étoit prisonnier. Après la célébration des nôces, l'archevêque de Glasco primat d'Ecosse, avec les autres ambassadeurs de ce royaume, fut introduit dans le conseil, où Bertrandi garde des sceaux, après avoir représenté en peu de mots les grands avantages que la France & l'Ecosse alloient retirer de cette alliance, dit aux ambassadeurs, qu'il étoit à propos qu'ils présentassent au dauphin la couronne & les autres marques de l'autorité souveraine, afin que le mari de leur reine fût créé roi d'Ecosse. Les envoyés ayant répondu qu'ils n'avoient point d'ordre là-dessus, le garde des sceaux leur répartit, que tout ce qu'on leur demandoit pour le présent étoit d'appuyer dans le conseil cette demande, lorsqu'ils seroient de retour, & de promettre par écrit qu'ils le feroient: ce qu'ils refuserent encore, alléguant qu'ils ne pou-

yoient

voient outre-passer les ordres qui leur avoient été donnés. C'est pourquoi on les congédia ; & quelque diligence qu'ils fissent pour arriver dans leur pays, quatre d'entre eux moururent en chemin, l'évêque des Orcades, les comtes de Cassilis & d'Anguse, & Flemming : on soupçonna qu'ils avoient été empoisonnés.

An. 1558.

VII. Les Ecossois accordent au dauphin le titre de roi.

De Thou, l. 20. pag. 609.

Les autres ambassadeurs, qui étoient l'archevêque de Glasco, le comte de Bathes, & deux autres, étant arrivés en Ecosse, obtinrent facilement du conseil la ratification de ce qu'ils avoient fait. A l'égard de ce que demandoit la cour de France, que l'on accordât au dauphin le titre de roi, l'ambassadeur de France, & la régente agirent si efficacement, que malgré l'opposition de quelques-uns, ceux qui favorisoient les François étant en plus grand nombre, conclurent qu'on accorderoit la couronne au dauphin. Cette résolution prise, l'on choisit pour cette cérémonie Cambell comte d'Argathel, & Jacques frere de la reine, qui après avoir différé leur départ de jour en jour, firent le voyage si lentement, qu'ils n'arriverent à Paris qu'après la mort de Marie reine d'Angleterre. La couronne fut néanmoins décernée à François mari de la reine d'Ecosse, qui du consentement de son pere, fut appellé le roi dauphin.

VIII. Conversation de Granvelle avec le cardinal de Lorraine, au sujet des Coligny.

De Thou, hist. l. 20. p. 610.

Cependant les Guises dont le crédit augmentoit chaque jour, n'étoient principalement appliqués qu'à chercher les moyens de jouir de la principale autorité dans le royaume. Ils avoient peu à craindre des Montmorency ; le connétable étoit en prison, de même que l'amiral de Coligny ; il ne restoit plus que d'Andelot frere du dernier, & colonel de l'in-

An. 1558.

fanterie Françoise ; mais ils avoient plusieurs voyes pour le perdre, & ils étoient résolus de les employer toutes. Il est vrai qu'il avoit beaucoup de crédit auprès du roi, tant par la bienveillance que ce prince portoit à son oncle, que par son propre mérite ; & par les grands services qu'il avoit rendus à la France dans l'affaire de saint Quentin & dans le siége de Calais : mais il étoit fort prévenu en faveur des opinions erronées de Calvin. Il aimoit la lecture, & paroissoit extrémement curieux : cette curiosité & les conversations qu'il eut en Allemagne avec les Protestans, l'engagerent dans l'erreur : & la doctrine nouvelle n'eut point de partisan plus zélé que lui. Le cardinal de Guise se servit de ce moyen pour le ruiner, & entraîner toute sa maison dans le même malheur. Le moyen étoit plausible aux yeux d'un grand nombre, parce qu'il étoit couvert du prétexte de la religion, & il fit impression sur l'esprit du roi : le cardinal qui n'avoit pas besoin qu'on l'encourageât dans cette entreprise, s'y trouva cependant animé, lorsqu'il en étoit le plus occupé lui-même, dans une conversation qu'il eut à Péronne avec Perrenot de Granvelle évêque d'Arras, & dans laquelle ce prélat l'excita vivement à travailler à faire une paix solide entre les deux rois ; moins, dit-il, pour répousser le duc, qui étant un ennemi trop éloigné, en devenoit moins redoutable, que pour dissiper le venin des mauvaises opinions touchant la religion, qui se répandoient dans les esprits parmi les divisions des princes.

IX.
Granvelle lui déclare que d'Ande-

Comme ces premieres paroles avoient fait une vive impression sur le cardinal, Granvelle ajoûta,

que le roi Philippe n'ignoroit pas combien cette entreprise exciteroit de mouvemens & de soupçons, si on ne la conduisoit avec beaucoup de prudence ; d'autant plus, que les grands étoient infectés de l'erreur, mais que la gloire de Dieu & le zéle pour la religion devoient l'emporter sur ces considérations humaines : que la providence lui fournissoit déja une belle occasion, pour se flatter d'un heureux succès par la prison du connétable de Montmorency, & de l'amiral de Coligny ; que la haine & la jalousie qu'ils avoient pour l'illustre maison de Guise n'étoit pas cachée ; qu'on sçavoit en France que les sectaires avoient pour amis & pour partisans les Colignys, pour qui le connétable avoit tant d'attachement ; que quoiqu'il ne fût pas favorable à la mauvaise cause qu'ils soutenoient, il étoit néanmoins très-disposé à les protéger, même à son désavantage. Enfin, que ce qui méritoit le plus d'attention, étoit que d'Andelot parloit de la religion indignement & avec impiété parmi les officiers & les soldats, dont il en corrompoit tous les jours un grand nombre, & qu'il déclamoit avec scandale contre la messe. On croit que ce fut-là le commencement des grandes liaisons entre l'Espagne & les princes de Guise, qui ont souvent changé, suivant la conjoncture des tems. Le cardinal & Granvelle partirent de Péronne très-bons amis, l'un pour revenir à la cour, l'autre pour aller joindre Philippe, qui étoit toujours à Bruxelles ; & l'on ne publia autre chose alors, sinon que Christienne, duchesse douairiere de Lorraine, que le cardinal avoit accompagnée à Péronne, où elle étoit venue voir le

An. 1558.

lot est Calviniste.

De Thou, ibid. ut sup.

La Popeliniere, liv. 5.

An. 1558.

jeune duc son fils, y avoit parlé de paix; mais qu'on n'avoit rien conclu.

X.
Le cardinal informe le roi des sentimens de d'Andelot.
De Thou, ibid. lib. 20. p. 611. Hist. des églis. réform. liv. 2.

Le cardinal de Lorraine étant arrivé auprès du roi, qui étoit alors à Monceaux dans la Brie, proche Meaux, lui rapporta la conversation qu'il avoit eue avec Granvelle, & lui dit, que Philippe craignoit que pendant la guerre, la contagion des hérétiques ne gagnât la France & la Flandre; la plûpart des grands du royaume étant déja infectés de ce venin, qu'ils répandoient parmi les autres; que l'évêque d'Arras l'avoit assûré que d'Andelot disoit ouvertement des choses indignes du sacrifice de la messe: de sorte que bien que Philippe fût heureux, & dans un âge à être favorisé de la fortune, il étoit tout disposé à la paix, pourvû qu'elle servît à maintenir la religion, & à la défendre contre les entreprises des hérétiques. Ce discours fit impression sur l'esprit du roi, qui d'un côté souhaitoit la paix pour le besoin de son royaume, & de l'autre craignoit que les sectaires ne fissent quelque soulevement. C'est pourquoi faisant attention à ce qu'on lui rappelloit de d'Andelot, dont on lui avoit déja parlé, comme d'un homme suspect à l'égard de la religion, il chargea le cardinal Odet de Châtillon son frere, & François de Montmorency son cousin, de le mander à Monceaux, & de l'avertir auparavant de répondre modestement aux demandes que sa majesté devoit lui faire; car le roi vouloit le favoriser, & souhaitoit sur-tout de le trouver innocent du crime dont on l'accusoit.

XI.
D'Andelot va trouver le roi, &

D'Andelot vint donc à Monceaux, & s'étant présenté au roi lorsqu'il étoit à table, ce prince lui

témoigna d'abord beaucoup de bonté, lui parla avantageusement de ses grands services, & lui dit qu'il étoit fâché d'apprendre ce qu'on lui rapportoit de toutes parts, qu'il avoit de mauvais sentimens sur la religion; & qu'il lui ordonnoit de déclarer ce qu'il pensoit du sacrifice de la messe, que les Calvinistes avoient si fort en horreur. D'Andelot qui avoit l'humeur altiere, répondit au roi hardiment, qu'il étoit charmé que sa majesté, qu'il avoit trouvée si généreuse envers lui & sa maison, & à qui de son côté il avoit toujours été soumis, estimât ses services & sa fidélité; mais qu'au reste il n'étoit pas permis de dissimuler dans la cause de la religion. Que son corps, ses biens & sa dignité étoient au pouvoir du roi, & qu'il en pouvoit disposer, mais que son ame étoit sujette à Dieu seul, qui la lui avoit donnée; qu'il devoit donc en cette occasion obéir à Dieu comme à un maître plus puissant. On dit qu'il ajoûta, qu'il étoit de la secte de Calvin, & qu'il regardoit la messe comme une très-abominable invention des hommes. Cette réponse irrita si fort le roi, qu'il se leva de table tout en colere, & prit un plat, comme s'il eût voulu le lui jetter à la tête; mais s'étant un peu modéré, il le jetta par terre, & en blessa le dauphin qui étoit assis au-dessous. Il ordonna ensuite au seigneur de la Bourdaisiere, maître de la garde-robe, de conduire d'Andelot à Meaux, où il fut gardé dans le palais épiscopal, jusqu'à ce qu'il fut transféré à Melun par ordre du roi, & enfermé dans le château.

An. 1558.

Ses réponses sur la religion.

De Thou, ut sup. l. 20. p. 611.
Belcar. in comm. l. 28. n. 10.
Maimb. hist. du Calvinism. tom. 1. in-12. liv. 2. pag. 162.

XII.
Montluc est fait colonel général

La charge de général de l'infanterie Françoise, que d'Andelot avoit obtenue par la démission de

An. 1558.

de l'infanterie françoise.
Comment. de Montluc, l. 4.

l'amiral de Coligny son frere, fut aussi-tôt donnée à Blaise de Montluc, qui la refusa d'abord, craignant que cela ne lui attirât des envieux, & ne le rendît odieux à la maison de Montmorency, qu'il croyoit avoir intérêt de ménager. Cependant il l'accepta, après plusieurs ordres réitérés. Le cardinal de Lorraine étoit bien aise de voir dans un poste si important un homme entiérement dévoué à sa maison, qui avoit été élevé à la cour du duc de Lorraine, & qui avoit rendu de grands services à l'état. Le connétable de Montmorency informé par ses amis de la conduite des princes de Guise, qui profitoient de son absence, vint en cour avec la permission du roi d'Espagne, dont il étoit prisonnier, sous prétexte de porter Henri II. à la paix; ce que Philippe souhaitoit fort, afin de pouvoir retourner en Espagne. Le connétable trouva le roi à Beauvais, il s'entretint avec lui, & après s'être entiérement rétabli dans la faveur de ce prince, il partit pour la Flandre, & se remit prisonnier, comme il en avoit donné sa parole. Après son départ, le duc de Guise voulut sonder l'esprit du roi, pour obtenir la charge de grand-maître de sa maison, en cas que le connétable vînt à mourir, en ayant déja fait les fonctions aux nôces du dauphin. Mais le roi lui répondit séchement, que les services du connétable étoient assez grands pour ne lui rien refuser de ce qu'il demanderoit en faveur de ceux de sa famille. Le duc trompé par cette réponse, n'insista point davantage, outre qu'il sçavoit que la duchesse de Valentinois, qui, quoique âgée, conservoit encore tout son crédit sur l'esprit du roi, s'étoit plainte à ce prince de l'orgueil du cardinal.

An. 1558.

Il y avoit déja quelque tems qu'on parloit de la paix entre l'Eſpagne, la France & l'Angleterre. La ducheſſe de Valentinois, qui n'aimoit pas les Guiſes, & qui étoit bien-aiſe de procurer la liberté du connétable de Montmorency, avoit repréſenté au roi, que ce ſeigneur étoit plus capable qu'aucun autre de ménager cette paix auprès du roi d'Eſpagne, dont il étoit priſonnier. Le roi y conſentit, & le connétable ſe chargea de cette négociation avec beaucoup de joye : il commença par gagner le duc de Savoye, qui comprit auſſi-tôt que c'étoit l'unique moyen de rentrer dans ſes états ; & tous deux agirent ſi efficacement auprès de Philippe, qu'à la fin ce prince conſentit à une conférence pour la paix, & envoya le connétable même la propoſer à Henri II. qui étoit alors dans ſon camp ſur la Somme. Ce prince le reçut avec de grandes démonſtrations d'amitié : il alla au-devant de lui, il l'embraſſa, & le fit même coucher dans ſon lit ; ce qui ne devoit pas faire beaucoup de plaiſir aux princes de Guiſe. Il ne s'agiſſoit donc plus que de choiſir un lieu pour l'aſſemblée, & l'abbaye de Cercamp, qui eſt dans l'Artois, à quatre lieues d'Heſdin, parut plus commode que tout autre ſéjour pour commencer les conférences : ce fut à la mi-Octobre, que les députés en fort grand nombre s'y aſſemblerent de part & d'autre.

XIII. Négociations pour la paix entre la France, l'Eſpagne & l'Angleterre.

Belcar. in comm. lib. 28.

La Popeliniere, liv. 5.

De Thou, hiſt. lib. 20. *n.* 620.

Ceux qui y allerent de la part du roi de France, furent le cardinal de Lorraine, le connétable de Montmorency, le maréchal de Saint-André, Jean de Morvilliers évêque d'Orleans, & Claude de l'Aubeſpine ſécretaire d'état. Ceux du côté de Philippe roi d'Eſpagne, étoient Alvarez de Tolede duc d'Al-

XIV. L'on s'aſſemble à Cercamp pour en traiter.

An. 1558.

be, Guillaume de Naſſau prince d'Orange, tous deux chevaliers de la Toiſon d'or, Ruy Gomez de Silva comte de Melito, Antoine Perrenot de Granvelle évêque d'Arras, Ulric Viglius de Ayta, ſeigneur de Swichem en Friſe. Enfin les plénipotentiaires de Marie reine d'Angleterre, étoient Thomas de Thirleby évêque d'Ely, Thomas Howard d'Effingham, premier gentilhomme de ſa chambre, & Nicolas Wotton, doyen d'York. Le duc de Savoye y eut auſſi les ſiens, ſçavoir, Thomas Languſci comte de Stropiano, & le préſident de la cour d'Aſt. Chriſtienne, ducheſſe douairiere de Lorraine & ſon fils Charles s'y trouverent de même; mais ſeulement comme médiateurs & amis. Dès la premiere conférence l'on convint d'une ſuſpenſion d'armes juſqu'à la fin d'Octobre : c'eſt pourquoi l'on congédia les troupes de part & d'autre. L'armée ennemie prenant ſon chemin le long de la riviere d'Authie vers Abbeville, ſe rendit à ſaint Omer : le roi de France ayant diſtribué ſon infanterie dans les garniſons ſur la frontiere, renvoya ſa cavalerie. Le premier article ſur lequel il y eut de longues conteſtations, fut la reddition de Calais; & comme les Anglois s'obſtinoient à recouvrer cette place, & que les François vouloient abſolument la conſerver, prétendant que de tout tems elle avoit dépendue de la couronne de France; le roi Philippe voyant cette opiniâtreté de part & d'autre, jugea dès-lors que la paix ne ſe feroit pas; & envoya le comte de Feria en Angleterre pour voir la reine Marie ſon épouſe qui étoit malade, lui apprendre que les François ne vouloient point rendre Calais, & lui propoſer le mariage

riage d'Elisabeth sa sœur avec le duc de Savoye.

An. 1558.

XV. Le duc de Savoye recherche Elisabeth en mariage. *De Thou, ut sup.*

En effet, Philibert-Emmanuel duc de Savoye, qui passoit pour un des plus grands capitaines de son siécle, & qui étoit alors errant hors de ses états, d'où les François l'avoient chassé, avoit agi auprès du roi Philippe, pour le marier avec la princesse Elisabeth; mais les historiens ont remarqué que ce prince lui-même avoit résolu de l'épouser, si la reine Marie venoit à mourir sans enfans; & qu'il fit exprès courir le bruit que le mariage de cette princesse avec le duc de Savoye étoit prêt d'être conclu, afin que personne ne pensât à la demander. Elisabeth ne paroissoit pas non plus fort portée de ce côté-là; puisque quand on lui en fit la proposition, elle répondit, que regardant le duc de Savoye comme le prince de son siécle qui s'étoit acquis une plus belle réputation, cette raison-là seule l'empêchoit de l'épouser, parce qu'elle trouvoit dans l'histoire d'Angleterre, que cette nation avoit plûtôt besoin d'un roi sage & politique, que d'un grand guerrier, parce que les esprits de cette trempe, d'ordinaire se font haïr de leurs sujets, & inquiétent leurs voisins. Que l'Angleterre n'avoit pas besoin de penser à faire des conquêtes, mais seulement à conserver ce qu'elle possédoit déja. Que les Anglois ne pouvoient être heureux que sous le gouvernement d'un roi pacifique, & qu'un prince belliqueux ne peut gueres aimer le repos. Que l'intérêt de la nation étoit de n'entreprendre la guerre que quand elle y étoit forcée, à cause des grandes dépenses qu'elle entraîne, & qu'un roi qui aime trop la guerre, seroit d'humeur au contraire à la commencer sur le moindre prétexte.

An. 1558.

XVI.
Elle refuse le roi de Suéde pour époux.
Burnet, hist. de la réform. t. 3. l. 2. p. 539.

Quelque tems après Henri V. roi de Suéde, lui envoya un gentilhomme, pour l'informer du dessein qu'il avoit de la demander en mariage, & pour la prier d'y vouloir donner son consentement. L'ambassadeur lui fit demander une audience particuliére, & quand elle fut instruite du sujet de son voyage, elle lui répondit qu'absolument elle ne pouvoit recevoir aucune proposition là-dessus que par le canal de la reine, & lui fit assez entendre que le roi de Suéde lui feroit beaucoup de plaisir de ne point penser à elle. Malgré cet aveu, l'ambassadeur ne laissa pas de proposer le mariage à la reine : qui sçachant la réponse d'Elizabeth, lui fit dire, qu'elle étoit contente de ce qu'elle avoit répondu au gentilhomme Suédois : que le roi de Suéde la faisoit demander en mariage par ses ambassadeurs ; mais qu'avant que de leur répondre, elle souhaitoit d'être instruite de sa volonté. Elisabeth répondit qu'elle étoit contente de sa condition, & que si la reine vouloit bien lui laisser la disposition d'elle-même, elle protestoit qu'elle préféreroit l'état de fille au mariage, quand ce seroit le plus grand prince du monde. Ainsi cette affaire ne fut pas poussée plus avant.

XVII.
La reine Marie demande un subside à son parlement.
Burnet, ut sup. p. 547.

Les contestations continuoient toujours à Cercamp au sujet de la reddition de Calais ; & le parlement d'Angleterre s'étant assemblé le cinquiéme de Novembre, la reine demanda son assistance pour soûtenir la guerre, en cas que la paix ne se conclût pas, comme il y avoit beaucoup d'apparence. La chambre des communes étoit si peu disposée à accorder ce qu'on lui demandoit, que la reine fut obligée de lui envoyer le chancelier avec dix autres

An. 1558.

ſeigneurs, pour lui repréſenter le mauvais état de ſes affaires, & pour la prier de ſe hâter. Cette ſollicitation ayant produit quelque effet, les communes travaillerent deux jours de ſuite à l'affaire du ſubſide. Mais la mort de la reine qui arriva très-peu de tems après les tira de cet embarras, de même que les députés de Cercamp, qui auſſi-tôt rompirent leurs conférences, promettant toutefois de s'aſſembler au mois de Janvier ſuivant, pour reprendre la négociation.

XVIII. Mort de Marie reine d'Angleterre.

De Thou, hiſt. l. 20. p. 623. Burnet, hiſt. de la réform. t. 2. l. 2. p. 550. Sander. de ſchiſm. Ang. lib. 2.

On voyoit la ſanté de cette princeſſe diminuer à vûe d'œil; elle n'avoit pas été aſſez ménagée pendant ſa prétendue groſſeſſe, parce que s'étant confiée à des femmes qui ne cherchoient qu'à la flatter, elle avoit négligé de conſulter les médecins, qui auroient pû prévenir les ſuites de cet accident. Depuis ce tems-là, elle n'eut jamais une ſanté ferme. Elle étoit naturellement mélancolique, & ce tempérament s'étoit fortifié par les mortifications, auſquelles elle avoit été expoſée ſous les deux régnes précédens. Dans la ſuite le dégoût que le roi ſon époux conçut pour elle, & dont elle ne s'apperçut que trop, augmenta encore ſon chagrin. Enfin la perte de Calais acheva de la mettre dans un tel état, qu'elle ne pouvoit plus ſouffrir la vûe que d'un petit nombre de perſonnes. Son corps ſe reſſentant de la diſpoſition de ſon eſprit, elle s'affoiblit tous les jours, elle devint enflée, & ſa maladie parut enfin une hydropiſie déclarée, qui s'étant beaucoup augmentée au commencement de Novembre, l'emporta enfin le dix-ſeptiéme du même mois, à l'âge de quarante-trois ans, après avoir régné cinq ans, quatre mois & onze jours.

An. 1558.

XIX.
Mort du cardinal Polus.
Ciaconius in vit. Pontif. t. 3. p. 627. & seq.
De Thou, ibid. ut sup.
Goduin de præsul. Ang. in Arch. Cantuar.

Le cardinal Polus ne ſurvécut à la reine que de ſeize heures. Il mourut d'une fiévre double-quarte la nuit du dix-ſept au dix-huitiéme du même mois de Novembre dans la cinquante-neuviéme année de ſon âge, étant né dans le mois de Mars ou de Mai 1500. On dit qu'apprenant la mort de la reine, dont on lui venoit annoncer la nouvelle, il en fut ſi vivement touché, qu'il demanda ſon crucifix, l'embraſſa tendrement, & s'écria : *Seigneur, ſauvez-nous, nous périſſons; Sauveur du monde, ſauvez votre égliſe.* A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'il tomba dans l'agonie, & expira, avec la réputation d'avoir été un des plus illuſtres prélats que l'Angleterre eût produits. Tous les auteurs, même les Proteſtans, ont beaucoup loué ſon eſprit, ſon ſçavoir, ſa prudence, ſa modération, ſon déſintéreſſement & ſa charité. La nobleſſe de ſon extraction, & ſes excellentes qualités, le portoient à regarder avec mépris, les moyens bas dont on ſe ſert dans le monde pour y établir une fortune éclatante. Son humeur douce & modérée lui faiſoit ſouhaiter qu'on ſuivît des voyes honnêtes & légitimes, pour ramener les Anglois à leur ancienne croyance, au lieu d'employer pour cela le fer & le feu; & ſi les autres euſſent ſuivi ſes maximes, on auroit vrai-ſemblablement fort avancé la réconciliation de l'Angleterre avec le ſaint ſiége. Son corps ayant été expoſé pendant quarante jours ſur un lit de parade, fut porté à Cantorbery, & mis dans la chapelle de ſaint Thomas qu'il avoit fait bâtir, avec cette ſimple inſcription en Latin : *Tombeau du cardinal Polus.*

XX.
Ouvrages de ce cardinal.

On a quelques ouvrages de ce cardinal, où l'on

reconnoît assez d'érudition & beaucoup d'éloquence, quoique son latin ne soit pas aussi pur que celui de Bembo, de Sadolet & de Longueil. Le premier écrit qu'il composa fut un traité pour la défense de l'unité de l'église, & de l'union ecclésiastique, dans lequel il parloit vivement contre le schisme d'Henry VIII. Il est divisé en quatre livres, & a été imprimé à Strasbourg en 1555. Son traité sur le souverain pontife, vicaire de Jesus-Christ en terre, & sur son devoir & sa puissance, est composé en forme de dialogue, entre lui & le cardinal d'Urbin. Il y montre d'abord que Jesus-Christ a laissé un vicaire en terre, que le premier a été saint Pierre, & ensuite ses successeurs; ensorte que ce vicariat est perpétuel. Parlant de sa dignité, & des prérogatives qui y sont attachées, il dit que le vicaire de Jesus-Christ est le Pasteur de l'église par excellence, qu'il a droit de confirmer les autres pasteurs, qu'il est le premier ministre du souverain chef de l'église, le ministre de la miséricorde de Dieu, comme les rois sont les ministres de sa justice, & qu'il a reçu les clefs pour conduire le troupeau à la vie éternelle. Dans le chapitre du devoir des pasteurs, il leur recommande fort la douceur & la clémence, comme la vertu qui doit toujours modérer la justice.

An. 1558.

Pitseus de scriptorib. Ang. Becatel. vita Poli. Dupin, Biblioth. des aut. ecclef. t. 16. in-4. p. 21. & suiv.

La seconde partie du même traité concerne les questions de la puissance du pape, du concile & des rois. Il y enseigne que l'autorité du pape n'est jamais plus grande que dans le concile général, qui représente l'église universelle, où le pape qui y tient lieu de chef, a reçu de Jesus-Christ le droit de confirmer ses freres : que c'est ce que saint Pierre a fait

An. 1558.

dans le concile de Jerusalem, & les souverains pontifes ses successeurs dans les conciles généraux; que le premier ministre y déclare la doctrine orthodoxe, & que tous les autres y donnant leur consentement, font dans les conciles généraux ces définitions qui ont tant de force & d'autorité. Que les assemblées qui n'ont point eu l'esprit du vicaire de Jesus-Christ, comme le concile de Rimini, quelques nombreuses qu'elles soient, n'ont point passé pour des conciles généraux & légitimes. Il avance que les conciles généraux n'ajoûtent aucune autorité au souverain pontife, qu'au contraire, ils reçoivent la leur de lui, & que les évêques y reçoivent la loi & la doctrine du souverain pontife, comme les apôtres la reçoivent de Jesus-Christ, (en quoi il fait voir qu'il étoit peu instruit de cette matiere.) Mais s'il arrivoit que les papes abusassent de leur autorité au scandale & au dommage de l'église & des conciles, que le pasteur devînt loup, & que son péché portât préjudice à tout le troupeau, il veut que les fidéles ayent d'abord recours à Jesus-Christ, & qu'ensuite les évêques & les conciles le doivent avertir de sa faute; mais il ne croit pas qu'ils le puissent juger & le déposer: il convient néanmoins qu'on n'est pas obligé de lui obéir dans ce qui est contraire à la loi de Dieu & au bien de l'église: qu'enfin s'il devient hérétique ou insensé, on peut en mettre un autre en sa place, s'il n'y a pas d'apparence que sa folie cesse. Ce traité fut composé pendant le conclave de 1550. à l'élection de Jules III.

On trouve ce traité du concile & celui du baptême de

Il y a un autre traité du même auteur touchant le concile, composé de la même maniere & dans les

mêmes principes, & qu'il fit dans le tems qu'il fut nommé légat au concile de Trente, en l'adressant à ses deux collégues pour les instruire là-dessus; & parce que ce concile étoit général, il en traite fort amplement, & établit les mêmes principes qu'on vient de rapporter touchant le vicariat de S. Pierre, ses successeurs, & leur autorité dans le concile. Il prétend que tout ce que les Prophétes ont dit de Jerusalem, s'est accompli dans l'église Romaine, & que comme tous les Juifs devoient venir à Jerusalem pour prier & offrir des sacrifices, de même toutes les églises doivent se conformer à l'église Romaine pour sa doctrine. Il propose le sujet du concile qu'on va tenir, sçavoir, l'extirpation des hérésies, le rétablissement de la discipline ecclésiastique, & l'affermissement de la paix entre les princes Chrétiens: & pour réussir dans ces trois choses, il souhaite que le pape, les évêques & l'empereur imitans Jesus-Christ, prennent sur eux les péchés des hommes, & qu'ils prient pour eux, avouant humblement leurs fautes devant Dieu & devant les hommes, & en faisant une pénitence sincére & connue de tout le monde. Il conseille aux légats ses collégues de mettre leur principale confiance dans la priere, en imitant Daniel. Polus suppose dans ce traité le baptême de Constantin par le pape Silvestre, & la donation faite par cet empereur au pape, & fonde son sentiment sur des témoignages de piété, qu'il croit anciens, mais qui passent aujourd'hui pour être supposés.

An. 1558.

Constantin dans la collection des conciles du P. Labbe, t. 14. pag. 1665. & seq. & p. 1727.

Nous avons parlé en l'année 1555. de son recueil de statuts, qu'il fit étant légat *à latere* en Angleterre,

Vide collectionem concil. P. Labbe. t. 14. p. 1733.

An. 1558.

Hist. du divorce de Henri VIII. par M. le Grand à la fin du t. 1. in-12. pag. 289.

& qu'il publia dans le mois de Février 1556. à l'imitation des légats Otton & Othobon ses prédécesseurs en cette qualité, dont il renouvella les constitutions. La lettre qu'il écrivit à Cranmer, dans le tems qu'il étoit en prison à Oxford, sur la présence réelle, est très-vive. Polus a fait aussi un discours contre les faux évangéliques, adressé à l'empereur Charles V. & imprimé en 1554. Il avoit fait une apologie contre Paul IV. dont nous avons parlé, quand ce pape révoqua ses pouvoirs de légat en Angleterre, & nomma Petow en sa place; mais il la brûla, par la raison que nous venons de rapporter. On dit cependant qu'il en est resté quelque copie. Enfin, l'on a encore de lui quelques lettres, par lesquelles il sollicitoit les plus opiniâtres à reconnoître leurs erreurs, & s'efforçoit de ramener dans le sein de l'église ceux qui s'en étoient séparés, ou par caprice déraisonnable, ou par d'injustes raisons d'état, ou même par un lâche intérêt. Louis Becatelle archevêque de Raguse, a écrit la vie de ce digne cardinal en Italien, qu'un autre auteur a traduit en latin.

XXI.
Polus fait Louis Prioli son héritier.

De Thou, hist. sub. finem, l. 20.

Polus un peu avant sa mort, c'est-à-dire, le quatriéme d'Octobre fit son testament, dans lequel il nommoit pour son légataire universel, Louis Prioli noble Vénitien, son ancien ami, avec lequel il avoit vécu l'espace de vingt-six ans dans une amitié très-étroite. Pendant tout ce tems-là ce seigneur ne l'avoit point abandonné, quelques conditions avantageuses qu'on lui proposât; jusques-là même qu'il refusa le pape Jules III. qui vouloit le faire cardinal, aimant mieux être privé de cette dignité éclatante, que d'être contraint de se séparer de Polus. Cet illustre

lustre Vénitien, qui avoit fourni autrefois à tous les besoins du cardinal, lorsqu'il fut obligé de quitter l'Angleterre, voulut vivre & mourir dans ce même royaume avec lui. Une marque très-évidente que ce n'étoit pas l'intérêt qui l'attachoit à Polus, c'est qu'il eut la générosité de refuser de profiter des dépouilles de son ami. Il exécuta toutefois son testament avec beaucoup de soin & d'exactitude, & pendant vingt mois qu'il lui survéquit, il rechercha tout ce qui appartenoit au cardinal, & qui étoit répandu de côté & d'autre, & le distribua fidélement; il paya tous les legs dont le testament étoit chargé, & fit des aumônes de ce qui restoit, ne se réservant que le bréviaire & le diurnal du défunt. Polus ne mourut pas extrêmement riche, ayant toujours vécu dans un grand détachement des biens du siécle, & des grandeurs humaines.

An. 1558.

XXII.
Inquiétudes à Rome, pour la succession à la couronne d'Angleterre.
Pallav. hist. conci Trid lib. 14. cap. 8. n. 1. & 2.

La nouvelle de la mort de la reine d'Angleterre & du cardinal Polus arriva à Rome le vingt-deuxiéme Décembre, & rendit cette cour fort inquiéte sur le sort du royaume d'Angleterre, où la religion ne paroissoit pas encore assez bien affermie, pour croire qu'elle s'y pût soutenir. Deux femmes prétendoient à la succession, Elisabeth, sœur cadette de Marie, & fille de Henri VIII. & d'Anne de Boulen, née le huitiéme de Septembre 1535. Elle avoit été long-tems prisonniere, & dans le tems du décès de Marie, elle étoit comme reléguée dans un château du comté d'Harford, à deux journées de Londres, qu'elle avoit choisi pour sa retraite. Quoiqu'elle se ménageât autant qu'il lui étoit possible au sujet de la religion Catholique, on n'ignoroit pas qu'elle étoit

An. 1558.

protestante dans le cœur, & elle ne pouvoit si bien dissimuler ses sentimens, qu'elle ne laissât souvent échapper beaucoup d'inclination pour la nouvelle doctrine : ce fut pour cela que quelques-uns d'entre les ministres de la reine lui insinuoient sans cesse qu'il falloit se défaire d'elle. L'autre concurrente étoit Marie reine d'Ecosse, fille de Marguerite, sœur aînée de Henri VIII. & qui venoit d'épouser le dauphin de France : on pourroit en ajouter une troisiéme, qui étoit Françoise, duchesse de Suffolk, fille de Marie, sœur cadette du même roi Henri, & qui par-là prétendoit à la couronne.

XXIII. Raisons qui déterminent les Anglois à préférer Elisabeth.

Burnet, hist. de la réforme, t. 3. liv. 3.

Le parlement étant encore assemblé, n'eut pas plûtôt appris la mort de Marie, qu'il délibéra sur le champ touchant le droit des personnes qui pouvoient succéder : & il n'y avoit pas peu de difficulté, tant Henri VIII. avoit embrouillé cette affaire par ses divorces, & par les actes de parlement qu'il avoit obtenus, dans lesquels la contradiction étoit manifeste. Mais on s'attacha au seul acte qui donnoit pouvoir à Henri de régler le rang de ses successeurs, comme il le jugeroit à propos ; il avoit placé Elisabeth après Marie sa sœur, quoique toutes deux eussent été déclarées bâtardes ; cela suffisoit pour donner à Elisabeth un droit que le parlement ne pouvoit lui contester : d'ailleurs la reine d'Ecosse qui n'avoit pas même été mise dans le rang de la succession par le testament de Henri VIII. avoit épousé le dauphin, héritier présomptif de la couronne de France ; & en ajugeant la succession à cette princesse, on auroit couru risque de rendre l'Angleterre sujette ou dépendante de la France. Ce qui

suffisoit pour lui faire donner l'exclusion. Toutes ces raisons déterminerent la chambre haute à se déclarer pour Elisabeth.

An. 1558.

XXIV. Elisabeth proclamée reine d'Anterre.

Sanderus, de schism. l. 2. in fine

Raynald. ad hunc ann. n. 11. & 12.

La chambre des communes ayant été appellée ensuite, le chancelier dit à tout le corps du parlement, que le royaume auroit grand sujet de pleurer la perte qu'il avoit faite de la reine Marie, s'il ne lui étoit resté une princesse capable de gouverner l'Angleterre, & qu'Elisabeth étoit cette légitime héritiere de la couronne, à laquelle on n'en pouvoit disputer les droits. La chambre basse ayant sçu que la chambre haute avoit résolu de la proclamer reine, fut du même avis : de sorte que l'on entendit comme un concert de voix de toute l'assemblée qui s'écria, *Vive la reine Elisabeth ; que Dieu lui donne une longue vie & un heureux régne.* Elisabeth informée de la résolution du parlement, partit de Hattfield le dix-neuviéme de Novembre, accompagnée du duc de Norfolck, du comte d'Arondel, & de tous les plus grands seigneurs du royaume, qui s'étoient rendus auprès d'elle pour lui faire leur cour, & vint à Londres. Elle étoit alors âgée de vingt-cinq ans, & par conséquent capable selon les loix, d'entrer dans l'administration des affaires. On accouroit en foule de toutes parts dans les endroits où elle devoit passer, pour lui faire des acclamations, ensorte que c'étoit plûtôt un triomphe qu'un voyage. Le soir du même jour elle alla coucher dans le château du comte d'Arondel, qui avoit été un couvent de Chartreux. Le lendemain elle arriva à la tour de Londres. Le clergé alla au-devant d'elle en procession avec la croix, l'accompagna jusqu'à

An. 1558.

la chapelle de la tour, où elle entendit chanter le *Te Deum* à genoux avec beaucoup de dévotion, commençant déja à tromper les Catholiques par cette apparence extérieure de religion.

XXV.
Elle arrive à Wittehal, & assiste aux funérailles de Marie.

Burnet, de la réform. tom. 2. l. 5. p. 554.

Après avoir été dix jours à la Tour, selon la coûtume, elle se rendit le dernier jour de Novembre au palais de Wittehal en cavalcade, superbement habillée, & pompeusement accompagnée; elle voulut aller à cheval, non seulement pour faire voir la magnificence de ses habits, mais encore afin de pouvoir plus commodément voir & saluer tout le monde : ce qui la rendoit plus agréable au peuple, étoit une certaine affabilité qui lui étoit naturelle, & qui gagnoit l'estime & l'affection de ceux à qui elle parloit. Comme elle avoit beaucoup d'esprit & de jugement, elle connoissoit parfaitement combien l'affection de son peuple lui étoit nécessaire, puisqu'elle devoit faire le plus ferme appui de son trône. Etant arrivée à Wittehal, elle donna le cheval qu'elle avoit monté au comte d'Arondel, qui lui avoit tenu l'étrier, lorsqu'elle en étoit descendue. Le lendemain elle parut vêtue de deuil, & le troisiéme de Décembre elle assista aux funérailles de la reine sa sœur, qui furent faites à Westminster, & celui qui fit l'oraison funébre, ayant beaucoup invectivé contre les Protestans, sans même épargner la nouvelle reine, eut ordre de ne point sortir de sa maison jusqu'à la tenue du parlement, qui fut convoqué pour le vingt-cinquiéme de Janvier suivant.

XXVI.
Elle envoye des ambassadeurs en diverses cours.

Ses premiers soins, après avoir été complimentée sur son avénement à la couronne, furent d'en-

voyer des ambassadeurs aux principaux souverains de l'Europe, pour leur donner avis du changement qui venoit d'arriver en Angleterre. Elle choisit le Lord Cobham, pour l'envoyer à Philippe II. qu'elle regardoit comme son ami, & qui de plus étoit son allié dans la guerre contre la France, la paix qui se négocioit n'étant pas encore conclue. Chalonner eut ordre d'aller à la cour Impériale : Elle joignit le baron Howard d'Effingham à Thirleby évêque d'Ely, & au docteur Wotton, qui étoient plénipotentiaires pour la négociation de la paix. Killegrew fut envoyé en Allemagne pour assûrer les princes Protestans de l'affection de la reine. Karne qui étoit toujours à Rome, où il faisoit les affaires d'Angleterre depuis la mort d'Edouard VI. eut ordre de notifier au pape la mort de Marie, & l'avénement d'Elisabeth à la couronne, en l'assûrant qu'elle ne feroit violence à personne sur le fait de la religion. On assûre que le pape répondit, qu'Elisabeth n'avoit aucun droit à la couronne d'Angleterre, parce qu'elle étoit bâtarde : qu'il ne pouvoit révoquer les bulles de Clément VII. & de Paul III. ses prédécesseurs : qu'elle avoit été bien hardie d'avoir osé monter sur le trône, sans le consentement du saint siége : Que cependant si elle vouloit renoncer à ses prétentions, & lui remettre la décision de cette affaire, il tâcheroit de lui donner des marques de son affection ; mais qu'il ne pouvoit souffrir qu'on donnât aucune atteinte à l'autorité du vicaire de Jesus-Christ, auquel il appartient de régler les droits de ceux qui prétendent aux couronnes.

An. 1558.

Pallav. hist. conc. Trid. lib. 14. cap. 13. n. 2. & 3.
Cambden. in ann. 1. part. regn. Elisabeth.
Spond. ad ann. 1559. n. 5.

An. 1558.

XXVII.
Elle mande à son ambassadeur de sortir de Rome.
Burnet, ut sup. l. 3. p. 555.

La reine informée de cette réponse, envoya incessamment un courier à Karne, pour lui ordonner de sortir de Rome: mais le pape lui défendit de se retirer, & lui offrit l'administration d'un hôpital s'il vouloit demeurer à Rome. Karne étant plus Catholique que politique, persuadé d'ailleurs que la religion alloit souffrir de grands changemens en Angleterre, accepta les offres du pape, & ne retourna point en Angleterre. On blâma fort la conduite du pape, & peut-être qu'avec moins de hauteur, il eut mieux servi la religion, & qu'il eut même prévenu la plus grande partie des maux qu'elle eut à souffrir sous le nouveau gouvernement. En effet, il importoit peu à Elisabeth quelle religion elle professât, pourvû qu'elle fût reine. Mais quand elle vit que la cour de Rome le prenoit sur un ton si haut, jusqu'à la déclarer bâtarde, & la vouloir obliger à remettre la décision de ses droits au siége apostolique, elle crut qu'elle n'avoit plus rien à espérer du pape, & qu'elle n'avoit pas d'autre parti à prendre pour se conserver la couronne, que de se déclarer protestante, & ennemie de la cour Romaine & du pape. C'est ce qui fit que lorsqu'elle eut appris par la lettre de Karne ce que Paul IV. lui avoit dit, elle s'écria: Que le pape vouloit tout perdre apparemment, afin de lui faire gagner beaucoup à elle-même.

Cependant le roi d'Espagne qui pensoit à épouser la nouvelle reine, pour prévenir toute autre alliance qui eût pû lui être à charge à lui-même, & pour augmenter ses états & ses biens, écrivit au comte de Féria, qui étoit alors à Londres, d'en faire la proposition à cette princesse. Elisabeth reçut fort

bien l'ouverture que lui fit le comte des desseins de son maître, & témoigna une grande estime pour le roi d'Espagne; mais elle ajoûta, que la parenté qui étoit entre elle & lui mettoit un grand obstacle au succès de ce projet, & qu'elle ne croyoit pas qu'on pût le rompre facilement. L'ambassadeur qui avoit prévû l'objection, répondit, que son maître se chargeroit d'applanir cette difficulté, & qu'il espéroit que le pape lui accorderoit la dispense dont il pouvoit avoir besoin pour consommer cette affaire. La reine ne répondit rien à ces paroles,& sans expliquer ce qu'elle pensoit sur ce sujet, elle fit beaucoup de politesse au comte de Féria, & le congédia. Elle avoit trois raisons principales qui l'éloignoient de faire le mariage qu'on lui proposoit. 1°. Elle croyoit ce mariage contraire à la loi de Dieu, & ce qui étoit arrivé à son pere dans un cas pareil,l'avertissoit de ce qu'elle avoit à faire. 2°. Rien n'étoit plus opposé au dessein qu'elle avoit de faire profession ouverte de la religion Protestante, & de la rétablir en Angleterre. 3°. Enfin en se servant de cette dispense du pape pour se marier avec son beau-frere, elle auroit reconnu l'invalidité du divorce du roi son pere, avec Catherine d'Arragon; par conséquent elle auroit avoué qu'elle étoit née d'un adultere. Si Paul IV. pouvoit accorder une telle dispense, Jules II. avoit pu l'accorder à Henri VIII. pour épouser Catherine; d'où il s'ensuivoit nécessairement que le second mariage de ce prince avec Anne de Boulen étoit nul. Mais d'un autre côté Elisabeth avoit des raisons très-fortes pour se conserver l'amitié du roi d'Espagne. Elle lui étoit redevable de la vie; elle

An. 1558.

sçavoit que le roi de France employoit tout son crédit à Rome, pour la faire déclarer bâtarde, afin de faire tomber l'Angleterre à la reine d'Ecosse. Enfin elle étoit en guerre avec la France & l'Ecosse, sans avoir d'autre allié que Philippe. Elle avoit intérêt de ménager ce prince, & pour éviter ses poursuites, elle se hâta d'établir la nouvelle réforme en Angleterre, comprenant bien que cela fait, Philippe cesseroit de l'importuner.

XXVIII.
Assemblée à Francfort pour recevoir Ferdinand empereur.
De Thou, hist. l. 21. init.
Heiss. hist. de l'Emp. l. 3. pag. 410.

En Allemagne on tint cette année le vingt-quatriéme de Février, jour de saint Matthias, une diéte à Francfort, pour reconnoître l'empereur Ferdinand roi des Romains, qui n'avoit pas encore été reconnu depuis que Charles V. son frere s'étoit démis de l'empire en sa faveur. Les ambassadeurs de Charles, qui étoient le prince d'Orange, Selden, & Haller, se rendirent au jour marqué à cette diéte, avec l'acte de rénonciation de ce prince, & tous ensemble, après avoir délibéré pendant plusieurs jours sur cet acte, l'approuverent d'un commun consentement; & en conséquence de cette délibération, le quatorziéme de Mars ils procéderent à l'élection de Ferdinand. L'on fit faire au milieu de la grande place un pavillon, où l'on montoit par dégrés, & dont les planchers de bois étoient couverts de riches tapis d'or & de soye. Ferdinand y parut avec un grand train au jour assigné, revêtu des ornemens Impériaux, & s'assit sur un trône qu'on lui avoit préparé. Après que les sept électeurs accompagnés de beaucoup de cavalerie, & faisant porter devant eux leurs enseignes, suivant la coûtume, eurent fait trois fois le tour du trône impérial,

rial, au son des trompettes, ils descendirent de cheval, s'approcherent par ordre de l'empereur, qui étoit assis, & se mirent à genoux devant lui, pour lui jurer obéissance & fidélité, & faire le serment ordinaire.

An. 1558.

XXIX. Ferdinand reconnu empereur envoye un député au pape.

De Thou, ibid.

Toutes ces cérémonies étant achevées, le nouvel empereur écrivit à Charles V. son frere, & après l'avoir remercié, il l'assûra dans les mêmes lettres, que Philippe lui seroit toujours très-cher & très-recommandable, de même qu'à tous les états de l'empire. Il écrivit de même aux juges de la chambre de Spire, pour leur faire sçavoir ce qui avoit été fait, & leur mander de continuer l'exercice de leurs charges avec la même autorité, en leur accordant le pouvoir de se servir du sceau de Charles V. qu'ils avoient, jusqu'à ce qu'on leur en envoyât un nouveau. Il descendit ensuite le long du Danube, & se rendit à Vienne, où il fut reçu avec de grands témoignages de joye. Ce prince étoit alors âgé de cinquante-cinq ans. Voulant rendre aussi ses devoirs au pape, & lui témoigner son respect filial, selon l'ancienne coûtume, il envoya à Rome Martin Guzman son grand chambellan, afin d'instruire plus particuliérement Paul IV. de la démission de Charles V. son frere, & de son élection à l'empire, & de l'assûrer qu'il auroit toujours pour lui & pour le saint siége la même affection que ses prédécesseurs, qui avoient toujours protégé l'église Romaine; qu'il étoit prêt de rendre à l'un & à l'autre l'obéissance accoûtumée, & qu'il envoyeroit incessamment à Rome une ambassade à l'occasion de son couronnement.

XXX. Le pape ne veut

Quoique cette attention du nouvel empereur, &

An. 1558.

point écouter l'envoyé de l'empereur.

De Thou, ut sup. Spond. n. 8. Pallav. hist. conc. Trid. lib. 14. cap. 6. n. 5.

ces assûrances dûssent être fort agréables à Paul IV. cependant ce pape qui conservoit toujours quelque ressentiment contre la maison d'Autriche, malgré les traités qui auroient dû faire évanouir toutes ses préventions, loin d'écouter favorablement le député de l'empereur, ne voulut pas même le recevoir à son audience. Le pape prétendoit que la rénonciation à l'empire faite en faveur de Ferdinand étoit nulle, pour avoir été faite sans le consentement du saint siége & sans sa participation; qu'ainsi l'empire ne devoit vacquer que du jour de la mort de Charles V. Que quoique Ferdinand eût été élû roi des Romains, & son élection confirmée par Clément VII. il ne pouvoit succéder à son frere autrement que par mort : car, disoit-il, les deux autres voyes de la résignation & de la privation dépendent immédiatement du saint siége, & en ces deux cas le droit de nommer est dévolu à la seule personne du pape. C'est ce qu'il proposa dans un consistoire de cardinaux, qu'il assembla pour cet effet : & qui lui étant entiérement dévoués, & n'ayant pas moins à cœur d'étendre l'autorité pontificale, répondirent, qu'il étoit nécessaire de faire paroître par des témoignages publics, comment la dignité impériale avoit vacqué par la démission, ou par la cession de Charles, & par quel droit Ferdinand y avoit succédé. Qu'on ne devoit pas recevoir son ambassadeur, jusqu'à ce qu'on fût assûré que Charles V. s'étoit légitimement démis, afin qu'on pût dire que son frere lui succédoit légitimement.

XXXI.
Difficultés de la cour de Rome sur la démission de Charles.

Ils ajoûterent à cela, que ce qu'on avoit fait à Francfort n'étoit d'aucune considération, puisque

l'autorité du saint siége n'y étoit pas intervenue, non plus que celle du vicaire de Jesus-Christ, à qui les clefs de l'empire du ciel & de la terre ont été confiées, & que sans cela l'on ne pouvoit dire, ni que Charles se fût légitimement dépouillé de l'empire, ni que Ferdinand lui eût légitimement succédé. Qu'encore que Ferdinand eût été élû roi des Romains à Cologne, & que Clément VII. eût confirmé cette élection, toutefois il étoit nécessaire pour y pouvoir succéder, que l'empire fût vacquant, ce qui ne pouvoit arriver que par la mort, ou par rénonciation ou par privation, & qu'en ces deux derniers cas c'étoit au pape seul & au saint siége à en ordonner; en quoi ils ne faisoient que répéter ce que le pape avoit déja dit. Les cardinaux continuerent à représenter, qu'il y avoit une autre raison pour laquelle ce qui avoit été fait à Francfort devoit être cassé, c'étoit que tout y avoit été exécuté par des personnes infectées de l'hérésie, qui avoient perdu tout le crédit & tout le pouvoir dont elles jouissoient avant qu'elles se fussent séparées de l'église Romaine. Que pour ces raisons il étoit nécessaire que Ferdinand se purifiât par la pénitence, & qu'au reste, il ne devoit pas douter d'obtenir facilement le pardon d'un pere doux & plein de bonté. Qu'il devoit donc envoyer à Rome un procureur avec des ordres exprès & très-amples, pour déclarer qu'il renonçoit à tout ce qui s'étoit fait à Francfort, comme étant nul; qu'il falloit qu'il s'abandonnât à la discrétion du pape pour confirmer son élection, quoiqu'elle n'eût pas été légitimement faite. Qu'outre cela, il devoit produire devant sa sainteté l'acte par lequel Charles renonçoit à l'empire.

An. 1558.

Pallavicin. ut sup. cap. 6. n. 6.
De Thou, lib. 21.
Raynald. hoc ann. n. 8.

An. 1558.

XXXII.
Ecrits de Commendon, pour prouver les prétentions du pape.
Spond. hoc ann. n. 8. Pallav. ibid. l. 14. c. 6. n. 8.

François Commendon, depuis cardinal, tâcha de prouver dans un écrit, que les électeurs avoient bien le pouvoir d'élire un empereur en cas de mort, mais non en cas de rénonciation, & qu'ainsi la démission de Charles, & l'élection de Ferdinand en sa place, étoient nulles de droit, comme étant faites sans aucune autorité du saint siége, & par des électeurs, la plûpart hérétiques, & par conséquent déchus de tout pouvoir & de toute autorité. Le reste de son discours n'est fondé que sur les mêmes raisons apportées par les cardinaux, suivant l'avis desquels Paul IV. répondit à Guzman dans une audience secrette & particuliere, que puisque Charles n'avoit pû se démettre de l'autorité impériale en d'autres mains qu'en celles du vicaire de Jesus-Christ, & que Ferdinand n'avoit pû la recevoir sans son consentement, il devoit satisfaire dans trois mois à tout ce qui avoit été proposé par les cardinaux. Guzman eut beau repliquer que la résignation de l'empire n'étoit autre chose qu'une remise volontaire de l'obéissance dûe par ses sujets, qu'elle devoit par conséquent être faite à ceux qui rendoient cette obéissance ; que le droit d'élire les empereurs ayant été cédé & transféré aux électeurs par les états de l'empire, l'empereur Charles n'avoit dû faire la renonciation qu'entre leurs mains, comme étant les légitimes & perpétuels représentans du corps de l'empire. Mais quelques raisons que pût alléguer l'ambassadeur, il ne put jamais fléchir Paul IV. qui mourut dans les mêmes sentimens.

XXXIII.
Ferdinand rappelle de Rome son

Philippe II. apprenant le refus du pape, fit ordonner à François de Vargas son ambassadeur à

Venise d'aller à Rome, & de recommander de sa part cette affaire à Paul IV. & aux cardinaux. Mais Paul n'eut pas plus d'égard à ses prieres qu'à celles de Guzman. Jean Figueroa gouverneur de Milan, ayant été aussi envoyé par ordre du roi d'Espagne pour ce sujet à Rome, le pape qui en fut informé, lui fit défendre l'entrée de la ville d'une maniere injurieuse, disant qu'il avoit encouru l'excommunication pour avoir fait mettre en prison un courier du pape. Mais Ferdinand qui regardoit les raisons du souverain pontife comme vaines & frivoles, n'y eut aucun égard, & manda à son ambassadeur que si dans trois jours on ne lui donnoit audience, il eût à prendre congé, & à faire les protestations nécessaires; que puisqu'il avoit été envoyé à Rome auprès du pape comme ambassadeur, pour lui rendre l'honneur & le respect filial, suivant la coûtume de ses prédécesseurs, & qu'il n'avoit pû être admis ni écouté, il ne différât pas son départ pour instruire l'empereur de ce qui étoit arrivé, afin qu'ayant délibéré là-dessus avec les électeurs, il fît ensuite ce qu'on jugeroit convenable à la dignité impériale. Ainsi Guzman partit de Rome, après avoir fait sa protestation selon les ordres qu'il avoit reçus, & pris congé de ses amis.

An. 1558.

ambassadeur.

De Thou, hist. l. 21. hoc ann.

Heiss. hist. de l'empire, l. 3. hoc ann. p. 410.

Pallavicin. n. 10.

La dureté du pape Paul IV. fut cause que Ferdinand se voyant affermi sur le trône impérial, ne se soucia plus de passer en Italie pour s'y faire couronner, comme avoit fait Charles V. depuis lequel aucun empereur ne s'est assujetti à cette cérémonie. Ferdinand se persuada que cette ancienne coûtume de mendier la confirmation du pape, & d'aller pren-

An. 1558.

dre la couronne impériale à Rome, n'étoit après le consentement des électeurs, qu'une cérémonie inutile & superflue. Sentiment, dit un historien, qui depuis est passé dans l'esprit de tous ses successeurs.

XXXIV. Mort de l'empereur Charles V. *De Thou, hist. lib. 21. n. 6. D. Ant. de Vera hist. de Charles V.*

Au milieu de ces mouvemens qui agitoient encore plus le pape que Ferdinand, Charles V. mourut dans sa retraite de sainte Juste le vingt-uniéme de Septembre de cette année, fête de saint Matthieu, à l'âge de cinquante-huit ans, sept mois moins trois jours, étant né le jour de saint Matthias de l'an 1500. La fiévre commença à le saisir le dernier du mois d'Août; le lendemain il se confessa, & reçut la sainte Eucharistie avec de grands sentimens de piété. Son mal redoublant, il se confessa & communia une seconde fois, & connoissant que sa fin approchoit, il ne perdit aucuns momens pour se disposer à cette derniére heure. Il faisoit de fréquens actes de contrition, & embrassoit un crucifix qu'il conservoit depuis plusieurs années. Enfin étant tombé dans la derniere agonie, il expira sur les deux heures du matin. Telle fut la mort de cet empereur, qui avoit regné quarante-quatre ans, & gouverné l'empire trente-huit.

XXXV. Caractère de cet empereur. *D. Ant. de Vera ibid. ut sup.*

On ne peut refuser à ce prince le juste éloge que méritoient ses grandes qualités; mais il ne fut pas sans défauts; il étoit d'une profonde politique, d'un courage vaste & entreprenant, mais facile à être ébranlé dans l'adversité comme il parut devant le duc Maurice, & dans son abdication: ambitieux au reste jusqu'à l'excès, sacrifiant à la passion de dominer & sa parole & sa religion. dur, inflexible, vain & plein de lui-même; mais couvrant ses défauts avec adres-

se, & affectant quelquefois, pour les déguiser, de pratiquer au-dehors les vertus qui leur étoient le plus opposées. Ceux qui le préferent à tout ce qu'il y avoit eu de princes dans l'Europe depuis les Romains, le louent avec excès.

An. 1558.

L'on a blâmé dans ce prince son voyage par la France, lorsqu'il alla à Gand pour appaiser les troubles de cette ville. Sur quoi il en imposa au connétable de Montmorency, qui ayant été trompé, trompa ensuite François I. qui le disgracia, quoique ce qu'il fit en cela, ne manquât pas de bonnes excuses. Mais on reproche particuliérement à cet empereur la captivité du Landgrave de Hesse, qui fut retenu cinq ans durant, contre la parole donnée, dans une étroite prison, exposé à la risée des Espagnols, sous prétexte d'un écrit, où il y avoit de la tromperie : ce qui fut non-seulement honteux, mais encore préjudiciable à Charles, qui en cela suivit plûtôt le conseil du duc d'Albe & de Granvelle que le sien propre. En effet, cela fut cause que Maurice qui l'avoit beaucoup servi à établir son autorité dans l'Allemagne, abandonna son parti, & lui enleva le fruit de tant d'années & de victoires. Cet accident fut suivi du siége de Metz, qui lui fut malheureux, & l'année suivante de la bataille douteuse qui fut donnée auprès de Renty.

XXXVI.
Son testament & son codicile.
De Thou, l. 21. ad hunc ann.
Spond. hoc an. n. 10.
Belcar. in comm. lib. 28. n. 20.

Son corps fut laissé en dépôt dans le monastère des Hieronymites, jusqu'à l'arrivée de Philippe II. en Espagne, où on lui fit de magnifiques funérailles quelque tems après. Celles qui lui furent faites à Bruxelles dans l'église de sainte Gudule, furent des plus superbes, aucun de ses exploits ne fut oublié

An. 1558.

dans les inscriptions qui décorerent l'église ; jamais on ne donna autant de titres à aucun prince du monde, qu'on lui en donna alors. Si le sujet étoit grand, l'imagination & la rhétorique des Espagnols le furent aussi; & sûrement les historiens de ce prince auroient plus honoré sa mémoire, s'ils avoient donné plus de bornes à leurs louanges. Il avoit fait son testament dès l'année 1554. avant son abdication, & on y voit de grands témoignages de piété, & beaucoup de legs à tous les princes du sang d'Autriche, sans en excepter les naturels, mais la plus grande partie fut remise au roi Philippe son fils, qu'il prioit de vouloir par son affection filiale, faire exécuter le tout ; ce qu'il promit. Quelques jours avant sa mort, c'est-à-dire, le neuviéme de Septembre, il fit un codicile, dans lequel ayant dit que quoiqu'il fût persuadé que Ferdinand d'Arragon son ayeul avoit par de justes raisons, réduit la Navarre sous son obéissance, il prioit pourtant Philippe de satisfaire ceux à qui elle avoit été enlevée : mais il l'en prioit à des conditions, qui ayant été alors mises avec dessein, ou ayant été depuis expliquées avec plus de subtilité que ne le permettoit la bonne foi, ont été cause que les Espagnols ont toujours trompé la juste espérance de recouvrer ce royaume.

XXXVII. Postérité de cet empereur. *De Thou, ibid. Belcar. ut sup.*

Charles V. laissa trois enfans d'Elisabeth de Portugal, qu'il avoit épousée en 1529. sçavoir, Philippe II. qui fut roi d'Espagne, & héritier de ses états; Marie-Auguste, femme de Maximilien II. morte en 1603. & Jeanne, qui épousa Jean prince de Portugal, de qui nâquit Sebastien posthûme, qui succéda à son ayeul. Il avoit eu avant son mariage en 1522.

de

An. 1558.

de Marguerite Wangeft, une de fes maîtreffes, Marguerite d'Autriche, mariée en 1535. à Alexandre de Médicis, dont elle refta veuve en 1537. & fe remaria l'année fuivante avec Octave Farnefe duc de Parme, & mourut en 1586. Le même empereur étant devenu veuf, eut d'une femme de Ratifbone, Dom Juan d'Autriche, né en 1543. qui mourut en 1578. laiffant deux filles naturelles, Jeanne mariée à François Botero prince de Sicile, & Anne abbeffe de Burgos, toutes deux mortes en 1630. Charles tint fes intrigues de galanterie fi fecretes, & fut fi réfervé à en parler, qu'il n'y eut que fes domeftiques les plus affidés qui fçurent le nom de la mere de Marguerite ; & il ne parla de dom Juan d'Autriche que peu de jours avant fa mort, lorfqu'il le fit recommander à Philippe fon fils. La mere de ce dom Juan fe nommoit Barbe Blomberg.

XXXVIII. Mort de Marie reine douairiere de Hongrie.

De Thou ibid ut sup. lib. 21. Hilarion de Cofte, éloge des femmes illuftres. Belcar. in com. l. 28. n. 20.

La mort de Charles fut fuivie de fort près de celle de Marie fa fœur reine de Hongrie, qu'il aimoit beaucoup. Elle étoit née à Bruxelles le treiziéme de Septembre 1503. & avoit époufé en 1521. Louis Jagellon roi de Hongrie, qui périt en 1526. à la bataille de Mohacz. Cette mort toucha fenfiblement la reine fon époufe, qui depuis ne voulut jamais fonger à de fecondes nôces, quoiqu'elle fût recherchée de plufieurs princes. Son frere Charles V. lui donna le gouvernement des Pays-bas, dont elle alla prendre poffeffion en 1531. étant auffi propre à ménager les efprits durant la paix, qu'à conduire les armées durant la guerre. Ce fut elle qui dans le tems que la France étoit en guerre avec l'empire, fit mettre le feu à Folembray, maifon royale bâtie par

An. 1558.

François I. Dans la suite Henri II. emporta Marienbourg, qu'elle avoit aussi fait bâtir, pour le divertissement de la chasse, qu'elle aimoit passionnément. Sa prudence la rendit extrêmement chere aux peuples, qu'elle gouverna pendant vingt-quatre ans, jusqu'au vingt-cinquiéme d'Octobre de l'an 1555. auquel tems elle passa en Espagne, c'est-à-dire, au commencement de 1556. & elle y mourut le dix-huitiéme d'Octobre de cette année 1558. n'ayant pas survécu un mois à l'empereur son frere, dans le tems qu'elle se disposoit de revenir en Flandre, où elle avoit résolu de finir ses jours. On la loue sur son amour pour la chasteté, quoique les François qui ne l'aimoient pas, aient fait courir sur son compte beaucoup de railleries qui ne lui faisoient pas honneur.

XXXIX. Assassinat de l'évêque de Wirtzbourg.

De Thou. hist. lib. 21. n. 3. hoc anno. Spond. in ann. hoc ann. n. 13.

Sept mois avant la mort de Charles V. le seiziéme de Février, selon les uns, & le quinziéme d'Avril, selon d'autres, Melchior Zobel évêque de Wirtzbourg, ville de Franconie en Allemagne, Prélat recommandable & d'une grande réputation, fut assassiné dans sa propre ville. Comme il retournoit dans son château qui est au-delà du Mein, après avoir rendu la justice à son ordinaire dans la ville, il fut attaqué près d'une hôtellerie par plusieurs hommes, qui étant montés à cheval, sembloient se disposer à partir. Deux cavaliers qui accompagnoient le prélat, furent tués avec lui, & d'autres furent blessés. L'évêque ne mourut pas d'abord; mais il ne put arriver jusqu'à son château; & un prêtre qui survint fort à propos, lui donna l'absolution. Les meurtriers, pour se sauver plus aisément, crierent aussitôt au feu; ce qui attira un grand nombre de personnes pour éteindre ce prétendu embrasement,

& profitant du désordre, ils s'échapperent, & prirent leur chemin par des endroits écartés & pleins de détours. On fut assez-longtems sans pouvoir découvrir l'auteur de ce meurtre. Enfin Christophle Kretzen domestique de Guillaume Crombach, en fut accusé, & l'année suivante, il fut publiquement proscrit dans la diéte d'Ausbourg. Sa fuite le mit pour quelque tems à couvert des poursuites qu'on faisoit contre lui; mais enfin il fut découvert par l'adresse d'un nommé Kugelsbach, & conduit prisonnier dans la citadelle de Schaumbourg, sur les frontieres de l'Alsace. Il avoua son crime, & déclara ses complices; mais comme on le transportoit à Wirtzbourg il sçut tromper la vigilance de ses gardes, & s'étant étranglé lui-même, il évita la honte du supplice qui lui étoit préparé. On ne douta plus alors que le meurtre n'eût été commis par l'ordre de Crombach, qu'on sçavoit être fort irrité contre l'évêque. Celui-ci avoit refusé de payer à la femme de Crombach un legs qui lui avoit été fait par Conrad Bibrach évêque de Wirtzbourg, sous prétexte qu'il excédoit la somme portée par les loix; & Crombach s'étant joint au marquis Albert, avoit mis tout à feu & à sang dans le pays, jusqu'à se saisir de Wirtzbourg, & à contraindre les chanoines de s'accorder avec lui; de sorte que Melchior l'avoit privé de ses biens, comme ayant été proscrit par la chambre Impériale. Telle étoit la source de leur inimitié. Dans la suite ce Crombach fut pris & arrêté en 1566. dans la guerre que l'Empire avoit alors avec Jean-Frédéric duc de Saxe, on lui fit son procès, & il fut écartelé.

An. 1558.

Il y eut six cardinaux qui moururent dans cette

An. 1558.

année. Pierre Bertanus évêque de Modene sa patrie, né en 1501. Il entra assez jeune dans l'ordre de saint Dominique, où il enseigna la théologie avec beaucoup d'applaudissement, & fut grand prédicateur jusqu'en l'année 1538. qu'il fut nommé à l'évêché de Fano le dix-huitiéme de Novembre; & ce fut en cette qualité que le pape Paul III. l'envoya au concile de Trente; ensuite en qualité de nonce auprès de l'empereur Charles V. par Jules III. qui au mois de Décembre de 1551. le fit cardinal du titre de saint Pierre & saint Marcellin. Il assista au conclave pour l'élection d'un successeur de ce pape; & son mérite étoit si connu à la cour de Rome, que dans le conclave suivant, après la mort de Marcel II. peu s'en fallut que les cardinaux ne le plaçassent sur le siége de saint Pierre. Il disputa vivement dans le concile de Trente pour l'opinion qui nie la conception immaculée de la sainte Vierge, aussi-bien que la résidence des évêques; & il s'employa beaucoup en faveur de la translation du même concile. Enfin il mourut à Rome le huitiéme de Mars de cette année âgé d'environ cinquante-sept ans, & fut inhumé dans l'église de sainte Sabine sur le mont Aventin, chez les religieux de son ordre, avec une assez longue épitaphe, par les soins de son frere.

XL. Mort du cardinal Pierre Bertanus. *Ciacon. in vitis Pontif. tom. 3. pag. 775. & Andr. Victorel. In addit Ciacon. Ughel. Italia sacra.*

Le second fut Jean Gropper, qu'on trouve dans la liste des cardinaux, quoiqu'il eût refusé cette dignité par modestie, lorsqu'elle lui fut offerte par le pape Paul. IV. en 1555. Gropper étoit Allemand, natif de Zoëst en Westphalie, docteur en droit & en théologie, prévôt de l'église de Bonn, & archidiacre de Cologne. Il s'acquit beaucoup de réputation par sa science, son zéle pour la défense de l'église,

XLI. Mort de Jean Gropper nommé au cardinalat. *Ciacon. ibid. ut sup. p. 851. Aubery, hist. des cardinaux. Dupin, biblioth. t. 16. p. 19. Pallav. l. 15. n. 16 n. 2. & l. 14. c. 6. n. 11.*

& son amour pour la vérité. Il fut un de ceux qui défendirent le parti orthodoxe contre les Protestans au collége de Ratisbonne en 1541. d'où étant retourné dans son pays, il soûtint fortement les intérêts de l'église & du clergé de Cologne contre l'électeur Herman, qui voulut y introduire la prétendue réforme. Il alla au concile de Trente avec le nouvel archevêque de cette ville, après avoir été revêtu de la prévôté de Bonn, dont Frederic évêque de Munster, frere d'Herman avoit été dépouillé : & il y opina très-fortement sur les appellations. Enfin Paul IV. voulut récompenser son mérite en le nommant cardinal; mais il remercia le souverain pontife à qui il écrivit pour lui marquer les raisons de son refus, suivant Petramellarius, Panvinius, Possevin & d'autres, quoique Sacchini, dans l'histoire de la société, parlant de Gropper, ne dise point qu'il eût refusé la pourpre, & qu'il n'en soit fait aucune mention dans son épitaphe; même dans les annales des archevêques de Cologne, il est appellé cardinal désigné. Il étoit si réservé sur la chasteté, qu'au rapport de Ciaconius, étant entré dans sa chambre, où il avoit trouvé une femme qui faisoit son lit, il la chassa avec beaucoup de menaces, & comme si ce lit eût été souillé par l'attouchement, il jetta lui-même tout par la fenêtre, à la vûe de beaucoup de personnes qui en furent témoins. Enfin le pape l'ayant appellé à Rome, il y mourut au commencement du mois de Mars 1558. âgé d'environ cinquante-huit ans, & fut enterré dans l'église des Allemands, auprès du tombeau d'Adrien VI. Quelques auteurs cependant marquent sa mort à Cologne.

An. 1558.

An. 1558.

XLII. Ouvrages de cet auteur. *Ciac. ut sup. p. 852. Dupin, ibid. ut sup.*

On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on compte une institution catholique, avec une introduction à une plus parfaite connoissance de la religion chrétienne, qu'on regarde comme un des meilleurs traités de controverse que nous ayons. Il y a de plus un traité de l'Eucharistie composé par lui en Allemand, & traduit en Latin par Surius. C'est le premier ouvrage dans lequel la controverse de l'eucharistie soit traitée à fonds & avec plus d'étendue. Il est divisé en quatre livres, le premier desquels prouve la présence réelle par les propres paroles de l'institution du Sacrement, qui ne peuvent souffrir un sens figuré, & par les peres Grecs & Latins qui prouvent cette vérité. Le second montre que le corps de Jesus-Christ n'est pas seulement présent lorsqu'on le reçoit; mais qu'il est permanent, & qu'on a raison de le conserver dans les tabernacles. Dans le troisiéme il traite de l'adoration de Jesus-Christ dans ce sacrement, des processions, élevation de l'hostie, & fête du saint Sacrement. Enfin le quatriéme est de la communion sous une espece, dont l'usage est autorisé par quelques exemples de l'antiquité, approuvé par les conciles, & conforme à l'institution & au précepte de Jesus-Christ; ensorte qu'on a de bonnes raisons pour l'observer, jusqu'à ce que l'église en ait ordonné autrement.

XLIII. Mort du cardinal Doria. *Ciacon. ut suprà tom 3. p. 501. Laur. Capel. in vitâ Andr. Auriens. inst in annal. Genuens. Aubery, hist. des cardin.*

Le troisiéme fut Jérôme Doria Genois, fils d'Augustin. Dans sa jeunesse il se maria avec une demoiselle nommée Louise Spinola, héritiere de Jean-Baptiste Spinola, doge de la république de Genes. Il porta d'abord le nom de Comte de Cremolin, & sous ce nom il rendit de grands services à l'état; mais ayant perdu sa femme qui lui laissa cinq enfans,

un garçon & quatre filles, il continua quelque tems à servir la république, qui le députa vers le pape Jules II. en 1512. l'employa en des affaires très-importantes, & le nomma entre les douze qui devoient rétablir l'ancienne forme du gouvernement de Genes. Enfin fatigué de tous ces emplois tumultueux, il embrassa l'état ecclésiastique, & à la recommandation d'André Doria, amiral des galeres de Genes, Clément VII. lui donna le chapeau de cardinal en 1529. le troisiéme d'Octobre; il eut aussi plusieurs évêchés successivement, comme ceux de Nébi dans l'isle de Corse, de Naula dans la Ligurie, de Jacca, d'Osca & de Tarragone en Espagne; il parut fort attaché au pape, & lui en donna souvent des marques, surtout en 1547. dans la conjuration des Fiesques, où ce cardinal s'exposa pour la défense de son parent. Comme il étoit ancien, il assista à plusieurs conclaves, dans lesquels Paul III. Jules III. Marcel II. & Paul IV. furent élus; enfin il mourut à Genes le vingt-cinquiéme de Mars de l'an 1558. & fut enterré dans l'église de sainte Marie de la Celle, desservie par des Religieux Augustins, en faveur desquels il fit quelques legs. D'autres veulent que sa mort soit arrivé dans le mois de Mai.

XLIV.
Mort du cardinal Peytow.
Ciacon. ubi sup. tom. 3. p. 865.
Goduin, de episc. Angl.

Le quatriéme, Guillaume ou Pierre Peytow, dont on a déja parlé. Il étoit Anglois de nation, & entra fort jeune parmi les religieux réformés de saint François; chez lesquels il devint un habile prédicateur. Mais contraint par Henri VIII. roi d'Angleterre de sortir de ses états, il alla à Rome, & y sçût s'attirer la bienveillance du cardinal Caraffe, qui étant devenu pape sous le nom de Paul IV. l'en-

An. 1558.

voya en Angleterre ſous le regne de Marie, pour remplacer le cardinal Polus, que le pontife avoit dépoſſédé de ſa légation. Avant ſon départ le pape le fit évêque de Salisbury, & cardinal en 1557. afin de faire plus d'honneur à ſa dignité de légat; mais la reine s'oppoſant à la révocation de Polus, fit écrire à Peytow de ne point paroître à ſa cour; ce qui l'obligea de s'arrêter à Cantorbery, où il mourut dans le mois d'Avril de cette année, & y fut inhumé, ſans avoir pris poſſeſſion de ſon évêché de Salisbury, parce qu'il y eut de trop grandes oppoſitions.

XLV.
Mort du cardinal de Tagliavia.
Ciaoon. ut. ſup. to. 3. p. 783. Pallav hiſt. conc. Trid. l. 13. c. 1. n. 3. FraP. hiſt. du conc. de Trente, l. 2. p. 135. & l. 4 p. 348.

Le cinquiéme fut Pierre Tagliavia d'Arragon, né à Palerme en Sicile d'une famille très-noble & très-diſtinguée. C'étoit un prélat d'un eſprit propre aux plus grandes affaires, d'une fidélité à l'épreuve, d'un travail aſſidu, d'une juſtice incorruptible, & de mœurs très-réglées. Tant de belles qualités le firent aimer d'un chacun. En 1537. il eut l'évêché de Girgenti, & douze ans après en 1549. il fut nommé archevêque de Palerme ſa patrie, & ſçut réunir dans ſa perſonne un eſprit excellent avec une grande modération, & beaucoup d'humilité. Il aſſiſta aux ſeſſions cinq, ſix, ſept & huit du concile de Trente ſous Paul III. On lit même dans Fra-Paolo, qu'il célébra pontificalement la meſſe dans la troiſiéme ſeſſion où prêcha Ambroiſe Catharin. Il aſſiſta auſſi à ce concile ſous Jules III. & ce fut lui qui propoſa la maniere dont on devoit recevoir les ambaſſadeurs Proteſtans, & qui dans les différends que le légat de Monté eut avec le cardinal de Trente, ſe mit à genoux devant eux en pleurant, pour les prier d'appaiſer leurs querelles; il étoit du nombre de ceux

dont

dont Charles V. demandoit la promotion au pape en 1551. mais sa sainteté ne jugea pas à propos d'accorder cette demande en faveur de Tagliavia, parce qu'étant alors au concile, il auroit pu causer de la jalousie aux autres qui aspiroient aux mêmes honneurs: c'est pourquoi il ne fut fait cardinal que dans le mois de Décembre de 1553 sous le titre de saint Callixte. Il mourut à Palerme un Vendredi 5. d'Août 1558. & son corps fut mis dans un tombeau de marbre, auprés du maître autel de l'église métropolitaine, sans aucune épitaphe. Il étoit si charitable envers les pauvres, qu'il ne se réservoit que le simple nécessaire, leur donnant tout le reste. Un jour son maître d'hôtel ayant refusé de donner dix sols à un pauvre par son ordre, apportant pour raison qu'il n'avoit point d'argent, le lendemain on lui servit à table un poisson d'une grosseur extraordinaire. Il en demanda aussi-tôt le prix, & le maître d'hôtel lui ayant répondu qu'il avoit couté deux cens sols, eh quoi! dit le prélat, hier il n'y avoit point d'argent dans la maison pour assister les pauvres, & vous en trouvez pour nous faire faire bonne chere; ôtez vîte ce poisson de devant moi, & qu'on le porte à l'hôpital pour servir de nourriture aux pauvres. Ainsi la charité & la libéralité du maître servit à expier la dureté du domestique.

An. 1558.

Enfin le sixiéme & dernier cardinal mort dans cette année le dix-huitiéme du mois de Novembre, est Regnaud Polus Anglois, dont on a suffisamment parlé.

XLVI.
Mort de Jean Bunderius.

Parmi les auteurs ecclésiastiques, on compte premiérement Jean Bunder ou Bunderius, de Gand,

An. 1558.

Valer. Andr. biblioth. Belg.
Mire de script. sæculi XVI.

Religieux de l'ordre de Saint Dominique, prieur du couvent de Gand, & inquiſiteur de la foi dans les Pays-bas, qui joignit une grande régularité à une profonde érudition. Il compoſa pluſieurs ouvrages qui lui acquirent beaucoup de réputation, entre leſquels les principaux ſont, un abrégé de toutes les queſtions théologiques qui ſont agitées entre les proteſtans & les catholiques, imprimé à Paris en 1556. & réimprimé dix-huit ans après dans la même ville; collations ou des conférences des quatre ſaints docteurs de l'Egliſe latine, ſaint Ambroiſe, ſaint Jérôme, ſaint Auguſtin & ſaint Grégoire le grand, avec trente articles conteſtés par les hérétiques, qui furent auſſi imprimées à Paris en 1574. le Bouclier de la foi, *ſcutum fidei*, ouvrage qu'il avoit compoſé contre Anaſtaſe Valvanus, pour montrer en quoi conſiſtoit la foi orthodoxe, à Anvers 1569. un traité du baptême contre l'Anabaptiſte Memnon, imprimé à Louvain en 1553. un autre traité ſous ce titre de *découverte des badineries de Luther*, avec une réfutation des dogmes Luthériens, imprimé auſſi à Louvain en 1551. On croit qu'il mourut à Gand au mois de Juin 1558. quoiqu'il y en ait qui placent ſa mort une année plûtôt.

XLVII.
Mort d'Alphonſe de Caſtro.

Andr. Scot. Nic. Antonio in bibliot. hiſt.
Dupin bibliot. t. 16. in 4. p. 20.

Le ſecond eſt Alphonſe de Caſtro Eſpagnol, religieux de l'ordre de ſaint François, né à Zamora, un des plus célebres prédicateurs d'Eſpagne. Son mérite l'ayant fait connoître à Charles V. & à Philippe II. il accompagna ce dernier en Angleterre, lorſque ce prince y alla pour épouſer la reine Marie: il revint enſuite dans les Pays-bas, où il avoit demeuré long-tems auparavant, en ſorte qu'il y étoit

lorſqu'il fut nommé à l'archevêché de Compoſtelle vacant par la mort du cardinal de Tolede : mais avant que d'avoir reçu ſes bulles il mourut à Bruxelles le treiziéme de Février 1558. âgé de ſoixante-trois ans. Les ouvrages qu'il a laiſſés, & qui ont été ſi ſouvent réimprimés, ſont mieux ſon éloge que tout ce qu'on pourroit dire à ſon avantage. Il écrit aſſez bien : il avoit beaucoup lû, mais il étoit plus fort ſur la controverſe, que ſur l'hiſtoire, & s'étend beaucoup plus à réfuter les nouvelles héréſies, qu'à faire l'hiſtoire des anciennes. Le pere Feuardent qui étoit de ſon ordre, a publié tous les traités de cet auteur à Paris en 1578. où ils avoient été déjà imprimés en quatre volumes dès l'an 1565. voici ce qu'ils contiennent.

Un traité contre toutes les héréſies, diviſé en quatorze livres, ouvrage en partie d'hiſtoire, en partie de controverſe ; mais au lieu de ſuivre l'ordre chronologique, il rapporte les héréſies ſous les titres des erreurs, par ordre alphabétique, expoſant les mêmes héréſies qui ſe ſont élevées ſur chaque matiere, leurs chefs, leurs principaux diſciples, les déciſions des conciles qui les ont condamnées, & les auteurs qui les ont réfutées. Il y prouve que c'eſt à l'égliſe à déterminer le vrai ſens des écritures, en fait de doctrine ; qu'il y a des choſes qu'on doit croire, quoiqu'elles ne ſoient point écrites, lorſqu'elles ſont appuyées ſur la tradition & ſur les définitions de l'égliſe ; que les conciles généraux repreſentent l'égliſe univerſelle, qu'ils ſont infaillibles ; mais il paroît douter de l'infaillibilité du pape. Il compoſa cet ouvrage en 1534. & en 1556. il en donna

An. 1558.

une édition plus ample dédiée à Philippe II. On y trouve trois livres de la juste punition des hérétiques, un traité de la force de la loi pénale, vingt-cinq homélies sur le pseaume cinquantiéme, & vingt-quatre sur le pseaume trente & uniéme. Il y a aussi un commentaire de cet auteur sur les douze petits prophetes.

XLVIII.
Mort d'un autre Alphonse à Castro Jésuite.
Alegambe bibl. patrum soc. Jes. in append. pag. 659.
Ribad. in vitâ Lainoii lib. 2. cap. 2.

Il ne faut pas oublier un autre Alphonse à Castro Jésuite Portugais, qui après avoir été onze ans missionnaire aux Indes Orientales, & recteur dans les Moluques, tomba en 1558. entre les mains des Idolâtres, qui le mirent tout nud, & le traînerent ainsi pendant cinq jours lié avec des cordes; ils l'attacherent ensuite par le col à un tronc d'arbre où il mourut. Dans la suite on trouva son corps sur le rivage, qui jettoit une lumiére éclatante, & rendoit encore par ses playes du sang aussi pur, que si elles eussent été nouvellement faites. La relation de ses missions écrites par lui-même, a été imprimée à Rome dans l'année 1556.

XLIX.
Quelques censures de la faculté de théologie de Paris.
D'Argentré, in collect. judiciorum de novis error. t. 1. in append. pag. 20 & t. 2. p. 187. & seq.

Le dix-huitiéme de Février les docteurs de la faculté de théologie de Paris étant assemblés en Sorbonne au nombre de plus de cinquante, entendirent maître Claude d'Espense, que la faculté avoit cité à comparoître pour répondre sur sa doctrine, parce qu'il étoit soupçonné, quoique faussement, de favoriser les nouvelles opinions. Il vint à l'assemblée, & le doyen lui ayant demandé d'abord s'il vouloit obéir & se soumettre au jugement de la faculté; d'Espense dit: Et moi je demande premiérement par quelle autorité on m'a cité à comparoître, & je requiers qu'on me donne sur cela une réponse positive. Les docteurs après avoir délibéré, conclurent que la fa-

culté usoit en cela du droit dont elle étoit en possession en vertu du serment qu'elle avoit fait de réprimer ses membres qui s'écarteroient de leur devoir, & que chaque particulier étoit obligé de lui obéir, comme à sa mere. Cependant on ne voulut point donner à d'Espense cette conclusion par écrit, qu'il n'eût auparavant donné sa demande par écrit, & qu'il ne l'eût signée. Il paroît qu'il promit d'obéir, & de se soumettre à la faculté.

An. 1558.

Le quinziéme d'Avril de la même année, le vendredi dans l'octave de Pâques, on s'assembla dans la salle du collége de Sorbonne, pour entendre la lecture d'un arrêt du parlement de Paris contre un livre de médecine intitulé, *Commentaire d'Archange Piccolomini de Ferrare sur le traité de Galien des humeurs*, dédié à Michel Turrien évêque & comte de Genéve, dans lequel on trouvoit beaucoup d'erreurs contraires à la foi. La faculté pour obéir à cet arrêt, nomma pour l'examen de ce livre deux docteurs de la maison de Sorbonne, Paillet & Fabri, auxquels elle en joignit deux autres de celle de Navarre, Oudin & Dampinertin. Ces docteurs examinerent le livre qu'on avoit mis entre leurs mains, & le trentiéme du même mois d'Avril la faculté étant assemblée, ils firent leur rapport, & montrerent que ce livre contenoit beaucoup de choses opposées à la foi, qui sentoient le paganisme, & qui tendoient à renverser la religion chrétienne, & les vérités orthodoxes; & conclurent à la suppression. Dans la même assemblée on lut des propositions envoyées à la faculté par l'évêque de Châlons sur Saone, prêchées par un certain Fremin d'Eux, & chacune nottée de censures,

Archangeli Piccolomini Ferrariensis in librum Galeni de humoribus commentarii.

An. 1558.

lesquelles furent approuvées par les docteurs: ce prédicateur expliquant le *Magnificat*, ou cantique de la sainte Vierge, au lieu d'interpréter ainsi ces paroles du deuxiéme verset : *respexit humilitatem*, &c. Il a regardé la bassesse ou l'humilité de sa servante : il avoit dit, Dieu a regardé la pauvreté de sa servante. Et en exposant ce passage, *Bienheureux ceux qui entendent la parole de Dieu*, il avoit dit que Jesus-Christ avoit enseigné que celui qui gardera sa loi sera placé dans le ciel aussi haut que la Vierge Marie. La premiere proposition fut censurée comme fausse, téméraire, & contraire au sentiment des peres; la seconde comme hérétique.

L.
Censure du livre intitulé Instructions pour les petits enfans.
D'Argentré ibid ut sup. t. 2. p. 187. & 188.

Le onziéme du mois de Mai, on s'assembla pour censurer un livre François intitulé, *instruction familiére & chrétienne pour les petits enfans*, imprimé à Paris. Jean Loquey docteur rapporta plusieurs erreurs contenues dans ce livre; & après qu'on eût délibéré, on fit une censure qui portoit que ce livre étoit très-pernicieux à l'instruction de la jeunesse; qu'il s'éloignoit des instructions anciennes de l'église, & reçûes unanimement, & des maximes des saints peres; qu'outre beaucoup d'erreurs, il renfermoit un grand nombre de fausses explications de l'écriture sainte, des hérésies touchant le culte des images, & contre le sacrement de la sainte Eucharistie. De plus qu'il y avoit beaucoup de choses utiles, & même nécessaires aux jeunes gens, dont on ne disoit rien; qu'ainsi ce livre devoit être supprimé & mis au nombre des livres défendus. On lui en joignit deux autres l'un sous le titre d'*Alphabet ou instruction chrétienne pour les petits enfans*, revûe, corrigée & aug-

An. 1558.

mentée de nouveau ; & l'autre, *Instruction chrétienne avec le calendrier Romain, auquel ont été ajoutées plusieurs histoires tant anciennes que modernes*. Ces deux ouvrages furent condamnés, & le dernier particuliérement, en ce qu'il mettoit Tertullien & Origene au nombre des saints, pendant qu'il refusoit ce titre aux saints papes Eleuthere & Zephirin ; & qu'il renfermoit beaucoup de choses profanes, plus propres à corrompre les jeunes gens, qu'à les instruire. Ce livre étoit imprimé chez Guillaume Thibout.

Le quatriéme de Juillet, la faculté étant assemblée, enjoignit aux prédicateurs de son corps d'exhorter les peuples à se contenir dans l'amour de la paix, & dans la soumission dûe aux rois, aux évêques & aux magistrats.

Le dix-septiéme d'Août elle défendit à ses docteurs & bacheliers de citer nommément dans les disputes ou dans leurs sermons, Jean Faber ou le Fevre d'Etaples, Erasme & Cajetan, ni aucun auteur profane, de même d'employer des termes peu honnêtes & contraires à la bienséance, & à la modestie. Ce qui fut renouvellé le septiéme de Décembre.

LI.
Censures des propositions de Gilles Bigot.
D'Argentré ibid. t. 2. p. 189.

Le premier jour de Septembre la faculté s'étant assemblée en Sorbonne, selon sa coutume, après la messe du saint Esprit, un abbé député de l'évêque de Bayeux, entra dans l'assemblée, & pria au nom de son évêque le doyen & les docteurs, de vouloir bien examiner quelques propositions qui avoient été avancées dans les sermons de Gilles Bigot docteur de l'université de Caën, & de les censurer si elles le méritoient. Sur cet avis la faculté, après avoir déclaré qu'elle n'étoit pas dans la résolution

An. 1558.

de recevoir indifféremment de toutes ſortes de perſonnes des propoſitions à examiner, mais qu'elle recevroit ſeulement ce qui lui ſeroit préſenté par les évêques, les magiſtrats, ou d'autres gens d'autorité, conclut que les propoſitions dénoncées de la part de l'évêque de Bayeux, ſeroient lûes & examinées par des docteurs députés, qui en feroient enſuite leur rapport. On ſe raſſembla le 6. du même mois; & après avoir lû & examiné les propoſitions de Gilles Bigot, on les cenſura avec les qualifications qui convenoient à chacune. Ces propoſitions étoient au nombre de trente. « 1. L'égliſe n'eſt point » édifiée ſur ſaint Pierre, mais ſur Jeſus-Chriſt ſeule- » ment. La cenſure dit, que quoique Jeſus-Chriſt » ſoit le premier & principal fondement de l'égliſe, » cette propoſition néanmoins favoriſe les héréti- » ques de notre tems, qui veulent ôter la primauté » à ſaint Pierre. 2. Les clefs ſont non-ſeulement pro- » miſes à ſaint Pierre, mais encore aux autres Apô- » tres; également cenſurée. La ſeconde partie de » cette propoſition eſt hérétique. 3. Le miniſtere des » clefs & leur uſage eſt d'annoncer l'évangile & la » rémiſſion gratuite des péchés faite par J. C. Cen- » ſure. La propoſition eſt hérétique, & détruit la » puiſſance des clefs pour abſoudre des péchés. 4. » Que l'auteur ne parle pas de la juriſdiction de » l'égliſe, mais de la clef de la ſcience, dans la- » quelle conſiſte la rémiſſion des péchés. Cenſure. » Cette propoſition, quant à ſa derniére partie, eſt » hérétique. 5. On ne doit pas aſſiſter à la meſſe » d'un Prêtre concubinaire. Cenſure. Cette propoſi- » tion ainſi prononcée ſans diſtinction, eſt fauſſe &

» ſcandaleuſe.

An. 1558.

ſcandaleuſe. 6. Retenir les péchés, eſt quand « l'homme ne veut ni croire ni recevoir l'évangile; « & les péchés ſont remis à ceux qui écoutent l'é- « vangile. Cenſure. Cette propoſition & la neuvié- « me, la quinziéme, la dix-ſeptiéme, la vingt-ſep- « tiéme & la vingt-huitiéme, tendantes à même fin, « ſont hérétiques, & détruiſent la puiſſance des clefs « pour l'abſolution des péchés. 7. Manger & boire « la chair & le ſang de Jeſus-Chriſt, n'eſt autre choſe « que croire qu'il a pris nature humaine, qu'il eſt « notre ſeul médiateur, & qu'il a ſouffert pour nous. « Cenſure. Cette propoſition eſt hérétique & ſacra- « mentaire. 8. Abraham a été ſeulement juſtifié par « la foi, & non-ſeulement lui, mais auſſi nous ſans « œuvres. Cenſure. Cette propoſition eſt hérétique. « 9. Ceux qui entendent la parole de Dieu, ſont « abſous de leurs péchés. Cette propoſition eſt cen- « ſurée avec la ſixiéme. 10. Saint Pierre n'a pas eu « plus de juriſdiction que les autres Apôtres. Cenſu- « re. Cette propoſition eſt ſchiſmatique & hérétique. « 11. Le miniſtre ou évêque ne faiſant ce qui eſt en « lui n'a point de juriſdiction. Cenſure. Cette pro- « poſition eſt hérétique, ſchiſmatique, & autrefois « condamnée dans le concile de Conſtance. 12. Un « pur homme ne peut avoir la puiſſance ni être le « fondement de l'égliſe. Cenſure. Cette propoſition « convient avec la premiere. 13. Il eſt dit en par- « lant des clefs, qu'il y a une clef de ſcience, & une « autre de juriſdiction, dont l'auteur ſe taît, ne vou- « lant parler que de celle de ſcience pour l'édifica- « tion du peuple. La cenſure de cette propoſition « n'eſt point rapportée. 14. Quelqu'un des miniſtres «

An. 1558.

» a entiérement plus de puissance & d'autorité que » Jesus-Christ & ses Apôtres. Censure. Cette propo» sition est téméraire. 15. Lier & délier n'est autre » chose, sinon, ne vouloir ouir l'évangile ou le dé» nier. Censurée avec la sixiéme. 16. Nous sommes » tous prêtres. Censure. Cette proposition ainsi pro» noncée sans distinction, est hérétique. 17. Ceux » qui aiment la parole de Dieu, & qui ont la foi, & » confessent Jesus-Christ, sont absous. Proposition » censurée avec la sixiéme. 18. L'évêque ou minis» tre, quelque bon & juste qu'il soit, s'il n'est sçavant, » n'a point le pouvoir des clefs. Censure. Cette pro» position est schismatique & hérétique. 19. Il n'y a » gens plus ennemis de l'évangile que les prêtres. » Censure. Cette proposition est fausse, schismatique, » & injurieuse à l'ordre sacerdotal. 20. Il dit en pro» pres termes, qu'il ne vouloit point parler du corps » de Jesus-Christ, contenu sous les espéces du pain » & du vin, mais du corps mystique, & de l'unité » que doivent avoir les membres l'un à l'autre. Et » il ajoûta : Manger & boire le corps & le sang de » Jesus-Christ, n'est autre chose que croire. 21. En» tendites-vous hier ce prêcheur, qu'il y a deux » manducations; s'il eût bien regardé, il auroit trouvé » qu'il n'y en a qu'une. Censure. Cette proposition est » hérétique & sacramentaire. 22. Nous sommes tous » justifiés par la foi & confession de Jesus-Christ, » & non par les œuvres, ni les cérémonies. Censure. » La seconde partie de cette proposition est héréti» que. 23. Saint Pierre n'est point le fondement de » l'église, qui ne peut être fondée sur un pur homme: » car les hommes sont souillés & pécheurs. Censure.

An. 1558.

La premiere partie de cette proposition convient « avec la premiere, & la seconde est hérétique, con- « tenant l'erreur des Wiclefites. 24. Les clefs du « royaume des Cieux ne sont pas seulement promi- « ses à saint Pierre, mais de même à tous les au- « tres apôtres. Ce que l'auteur prétend prouver par « le passage de Jesus-Christ dans l'évangile, qui dit: « tous les péchés que vous remettrez, parlant au « plurier. La censure de cette proposition est la mê- « me que celle de la troisiéme. 25. Si le prêtre an- « nonce autrement, disant que par les œuvres la « rémission des péchés a été faite, & par les céré- « monies & traditions humaines; il n'ouvrira point « la serrure, il porte une autre clef, il mêle & gâte « tout. Censure. Cette proposition est captieuse, & « suspecte d'hérésie. 26. Le prêtre ne remet point « le péché, mais il déclare seulement que nos pé- « chés nous sont pardonnés. Censure. Cette propo- « sition est hérétique. 27. Croire, c'est le vrai mys- « tere de remettre les péchés. Cette proposition est « censurée avec la sixiéme. 28. Voici retenir les pé- « chés, quand tu ne veux recevoir cette doctrine « évangélique. Censurée avec la sixiéme. 29. Le mi- « nistere est donné aux bons & aux mauvais; mais « la puissance seulement est donnée aux bons. Cen- « sure. La seconde partie de cette proposition est « hérétique. 30. Le ministère du prêtre est seule- « ment de déclarer le péché; mais il ne le remet « point, si ce n'est *ministerialiter*, parce que tout « vient de Dieu. La censure de cette proposition « n'est point marquée. »

Enfin le vingt-cinquiéme d'Octobre de la même

An. 1558.

LII. Censure de Guillaume Manourry religieux Mathurin.

D'Argentré ut sup. in append. p. 21. & t. 2. pag. 190.

année 1558. Guillaume Manourry prêtre religieux profès des Trinitaires ou Mathurins, & docteur en théologie, ayant été cité devant l'official de l'évêque de Paris, fut accusé d'avoir prêché une doctrine mauvaise & remplie d'erreurs dans ses sermons; & fut condamné à en faire la rétractation. On ne dit pas quelles étoient les erreurs de ce religieux; mais on juge par sa rétractation, qu'il avoit soûtenu qu'il falloit que tout le monde communiât à la messe: Que les saints ne prioient que généralement pour les fidéles: qu'il n'y avoit point de purgatoire, & qu'il falloit dire la messe en François. Dans une assemblée de Sorbonne du troisiéme de Décembre, le même Manourry, après avoir déclaré qu'il avoit pleinement satisfait à la sentence que l'official & les Inquisiteurs de la foi avoient rendue contre lui, & produisant sa rétractation à la faculté, supplia qu'on la reçût, & qu'on lui accordât les distributions accoûtumées. La faculté ordonna que ledit Manourry donneroit à des députés nommés à cet effet les propositions pour lesquelles il avoit été déféré, & la sentence rendue contre lui, afin que ces députés examinassent s'il avoit satisfait à la sentence, & qu'ils en fissent leur rapport à la faculté, qui ordonneroit ensuite ce qu'elle jugeroit à propos. Mais Manourry ayant représenté qu'il ne pouvoit retirer de l'officialité les propositions pour lesquelles il avoit été condamné, la faculté persista à l'exclurre, jusqu'à ce qu'il fût plus amplement justifié; & il paroît qu'il satisfit dans les assemblées suivantes, & qu'il se soûmit à tous les decrets de la faculté.

Toutes les précautions que prenoient ces docteurs

pour conserver la foi dans le royaume, & particuliérement dans la capitale, n'empêcherent pas l'hérésie d'y faire des progrès considérables. Ses sectateurs crurent pouvoir tirer quelque avantage de la consternation générale dans laquelle avoit paru tout le royaume, après la perte de la bataille de saint Quentin : auparavant, ils ne tenoient leurs assemblées que pendant la nuit, & avec un grand secret; mais devenus plus hardis, ils se trouverent en grand nombre dans une promenade publique, hors du fauxbourg saint Germain, appellé le Pré-aux-Clercs, & oserent chanter les pseaumes de David traduits par Marot & par Beze, en vers François. La nouveauté du spectacle ayant attiré beaucoup de monde auprès de ces chantres, ils s'assemblerent encore les jours suivans, & l'on y vit avec la multitude Antoine roi de Navarre qui fut le pere d'Henry IV. & la princesse Jeanne son épouse: ce qui servit beaucoup à fortifier le parti hérétique, & l'enhardit à tout entreprendre.

An. 1558.

LIII.
Les hérétiques osent chanter publiquement les pseaumes de Marot.
De Thou, hist. l. 20. n. 10.

Le roi Henry II. ayant été averti de ces assemblées d'hérétiques, ordonna d'informer contre ceux qui en avoient été les auteurs, & fit un nouvel édit portant défense à tous les juges de modérer la peine de mort, & de confiscation des biens, décernée contre tous ceux qui seroient non-seulement trouvés coupables du crime d'hérésie; mais aussi convaincus d'avoir fait entrer dans le royaume des livres imprimés à Geneve & en Allemagne, contre la doctrine de l'église catholique. L'on défendit de même sur peine de la vie de faire à l'avenir aucune assemblée semblable, & de chanter des pseaumes en public: & comme l'on pro-

LIV.
Edit févere du roi contre eux.
Spond. ibid. ut sup. Dupleix, hist. eccl. des églises.

An. 1558.

céda encore plus rigoureusement qu'on n'avoit fait contre ceux qui contrevenoient à l'édit : les protestans s'abstinrent pendant quelque-tems, & du chant & de ces assemblées ; mais leur multitude, jointe à leur crédit, & à l'appui que leur prêtoient le roi & la reine de Navarre, refroidirent un peu la chaleur avec laquelle on les poursuivoit, & firent qu'on les traita avec un peu moins de rigueur. Cependant Calvin croyoit que ce n'étoient ni les menaces, ni les peines qui devoient arrêter les protestans dans leurs entreprises, & ayant sçû qu'ils avoient cessé le chant des pseaumes de Marot & de Beze, il écrivit de Geneve, où il se voyoit en sûreté, à quelques-uns de ses sectateurs à Paris, que c'étoit une lâcheté honteuse de s'abstenir de louer Dieu & de chanter les pseaumes, parce qu'on étoit menacé, & il s'efforça de les porter à ne point s'embarrasser des édits ni de la rigueur des peines à laquelle ils pouvoient s'exposer en les transgressant.

Pendant qu'il animoit ainsi les sectaires de Paris à la révolte, il se donnoit beaucoup de mouvemens en Suisse, pour engager le canton de Berne à faire une alliance perpétuelle avec la ville de Geneve, & il y réussit. Enflé de ce succès, il se promettoit tout pour l'avantage de son parti, & il est certain qu'il s'accréditoit de jour en jour, sur-tout dans ces provinces. Mais comme une erreur en enfantoit une autre, on vit alors plusieurs autres espéces d'hérétiques, qui cherchoient à l'envi l'un de l'autre, à dominer & l'emporter sur les autres sectes, & la vue de cette division faisoit craindre à Calvin que son parti ne pût s'affermir, ou du moins qu'il ne fût pas le seul dominant. Entre ces autres hérétiques, celui

dont il souhaitoit le plus d'arrêter les progrès, étoit Valentin Gentilis, nouvel Arien, qui nioit la divinité de Jesus-Christ, & qui avoit déja séduit un certain nombre de personnes. Ce qu'il est bon de reprendre de plus haut.

An. 1558.

LV. Histoire de Valentin Gentilis, & ses erreurs.

Beze & Melchior Adam, in vitâ Calvini, hoc anno.

Bened. Aretius, hist. condemnationis Valent. Gentilis, n. 1. p. 46.

Valentin Gentilis, né à Cozence dans le royaume de Naples, ne s'est fait connoître dans le seiziéme siécle que par la perversité de ses dogmes, & par les affaires qu'il s'attira. Il fut un de ceux qui formerent les conférences de Vicenze en 1546. mais ces conférences interdites, il quitta l'Italie, & il vint à Geneve, où il fut aggrégé à une nouvelle église formée de plusieurs familles Italiennes, qui avoient quitté leur patrie pour embrasser la prétendue réforme de Calvin. Ceux qui dominoient étoient Blandrat, Jean-Paul Alciat, Matthieu Gribaud, & quelques autres esprits inquiets, qui se faisoient une étude de subtiliser sur le mystere de la Trinité, sur les mots d'essence, de personne, de consubstantiel; mais sans éclat & par ces écrits particuliers. Gentilis se mêla dans ces disputes, & ne contribua pas peu à rendre plus hardis ces nouveaux Ariens, tant par la nouveauté de ses dogmes, que par les expressions dont il se servoit en lès débitant. On les réduisit à ces chefs. 1. Qu'il y avoit trois choses dans la Trinité, l'essence, qui est proprement le Pere, le Fils & le Saint-Esprit. 2. Que le Pere étoit l'unique Dieu d'Israël, de la loi & des prophétes, le seul vrai Dieu & *essentiateur*. Que le Fils n'étoit qu'essentié, & qu'il n'étoit Dieu que par emprunt. 3. Que c'est une invention sophistique de dire que le Pere est une personne distinguée dans l'essence de la déité. 4. Que ceux qui

An. 1558.

disent que le Pere est une personne, font une quaternité, & non pas une trinité; sçavoir, l'essence divine, le Pere, le Fils, & le Saint-Esprit, puisque cette seule essence, avec abstraction des personnes, étant par soi-même le vrai & unique Dieu; si chaque personne étoit Dieu, il s'ensuivroit qu'il y auroit quatre Dieux, ou une quaternité, & non pas une trinité. 5. Que le mystere de la Trinité étoit la nouvelle idole, la tour de Babel, le Dieu sophistique, & les trois personnes phantastiques en un seul Dieu, qui est un quatriéme Dieu inconnu jusqu'ici. 6. Qu'il y avoit trois Dieux, comme s'il y avoit trois esprits. 7. Que le Fils & le Saint-Esprit étoient moindres que le Pere, qui leur avoit donné à chacun une divinité différente de la sienne. Que le symbole attribué à saint Athanase étoit tout sophistique, parce qu'on y introduisoit un quatriéme Dieu, & que ce Saint étoit un enchanteur & un sacrilége, déchirant Jesus-Christ. 9. Que la substance du Pere & du Fils étoient deux substances. 10. Enfin il avoit un si grand respect pour l'alcoran de Mahomet, qu'il le comparoit & le confondoit avec l'ancien & le nouveau testament.

LVI. On veut l'obliger à retracter ses erreurs.

Ces paradoxes ont mérité à cet hérétique le nom de chef des Trithéïtes. Les anciens de cette église Italienne établie à Geneve, ayant appris que ces erreurs étoient répandues, voulurent arrêter le mal, que ces nouveautés pourroient causer dans leurs églises, & s'y prirent d'abord d'une maniere fort modérée. Ils dresserent un formulaire de foi, conforme à la doctrine de l'église sur le mystere de la Trinité, & le présenterent à toute la ville, le dix-huitiéme

huitiéme de Mai 1558. & afin de connoître ce que Gentilis en penſoit, on donna à chacun la liberté d'en dire ſon ſentiment. Gentilis & Alciat ne manquerent pas de ſe récrier contre ce formulaire, & attaquerent vivement trois ou quatre de ſes articles. Mais toute l'aſſemblée ayant ſigné, ils ſe retirerent, réſolus de ne point ſuivre l'exemple commun; & ce ne fut que par les ſollicitations de quelques-uns de leurs amis, qu'ils revinrent au ſentiment des autres, & ſignerent le même formulaire. Il y a apparence que Gentilis ne ſigna pas de bonne foi; car il continua de dogmatiſer comme il avoit commencé. Calvin attentif à ſes démarches, & qui avoit intérêt de le trouver coupable, ou de le réduire entiérement au ſilence, en avertit les magiſtrats, & les excita à ſe ſaiſir de ſa perſonne. On ſuivit ſon avis, Gentilis fut arrêté, comme parjure, & comme renouvellant les erreurs de Servet : il voulut ſe défendre, il nia ce qu'on lui objectoit; mais on lui produiſit un ſi grand nombre de témoins, qui aſſûrerent l'avoir entendu dogmatiſer, qu'il ne put nier davantage qu'il n'eût contrevenu à ſon ſerment; & pour achever de le confondre, on le mit aux mains avec Calvin, qui diſputa avec tant de force contre lui, qu'il le contraignit d'avouer qu'il étoit tout-à-fait ignorant dans les matieres dont il ſe mêloit de parler avec tant de hardieſſe.

An. 1558.

LVII. On le met en priſon pour l'obliger à une abjuration.

Gentilis réduit à cette extrémité, ne crut pouvoir mieux faire que de préſenter un mémoire à ſes juges, dans lequel il avouoit ſes erreurs, & alléguoit les raiſons & les autorités qui l'avoient déterminé à y adhérer. Les juges envoyerent ce mémoire à Cal-

An. 1558.

vin, qui dès le lendemain le réfuta, & les juges firent remettre cette réfutation à Gentilis, en lui enjoignant de rétracter ses erreurs, & en le menaçant de le faire mourir s'il le refusoit. Gentilis s'efforça d'abord de persuader à ses juges, qu'ils trouveroient en lui un homme disposé à mourir pour la défense de la vérité. Mais sur l'avis qu'on lui donna qu'on travailloit très-sérieusement à son procès, & que bien-tôt il seroit condamné à mort, il feignit de vouloir se convertir; il écrivit une lettre au sénat, dans laquelle il détestoit ses blasphêmes, & abjuroit de bon cœur les sentimens erronés qu'il avoit jusqu'ici crûs & enseignés; il demandoit pardon à ses juges, & faisoit une profession de foi conforme au formulaire qu'il avoit signé. Sa lettre est du vingt-quatriéme d'Août.

LVIII. Il se retracte une deuxiéme fois, ce qui lui sauve la vie.

Les juges à demi satisfaits de cette soumission, lui accorderent la vie; mais ils le condamnerent à demander pardon à Dieu & à la justice à genoux, nud en chemise, la tête découverte, tenant à la main une torche allumée, pour confesser publiquement & à voix haute, que ce n'étoit que par pure malice, & par une horrible impiété qu'il avoit répandu une doctrine fausse & hérétique; qu'il détestoit les écrits faits pour soutenir ses erreurs, & qu'il les jetteroit lui-même au feu, comme remplis de mensonges & très-pernicieux à la foi. On ordonna aussi qu'il seroit conduit en cet équipage dans tous les carrefours de la ville. Cette sentence est du huitiéme de Septembre. Mais sur le crédit de ses amis, elle n'eut aucun effet, & on lui accorda la liberté, sans amende honorable, & même sans caution parce qu'il ne put

en trouver : il promit ſeulement avec ſerment, qu'il ne ſortiroit jamais de la ville ſans le conſentement du magiſtrat. Il le promit, & n'exécuta rien ; peu de tems après il ſe ſauva furtivement de Geneve, vint dans le pays de Gex chez ſon ami Gribault, d'où il alla à Lyon, parcourut le Dauphiné, la Savoye, & les provinces voiſines, & revint enſuite chez le même Gribault, où le bailli de Gex le fit arrêter ; mais le crédit de ſes amis, & l'argent fourni par Alciat, le ſauverent encore une fois : ce qui l'obligea de retourner à Lyon.

An. 1558.

LIX.
Il ſe ſauve de Geneve & va à Lyon.

LX.
Affaire d'Ecoſſe par rapport à la religion.
De Thou, hiſt. l. 21. hoc an. ſub. fin.
Buchanan, in hiſt. regni Scot.
Mem. de Melvil.

La religion catholique étoit auſſi fort expoſée en Ecoſſe. La reine douairiere d'Ecoſſe, mere de la jeune reine Marie Stuart, voyant qu'elle ne pouvoit conſerver la régence du royaume, qu'elle n'avoit obtenue que par le crédit du duc de Guiſe & du duc de Lorraine, ſi elle ne ſe rendoit les Proteſtans favorables, ferma les yeux à leurs aſſemblées, & laiſſa leur parti s'accroître & s'accréditer conſidérablement. L'archevêque de Saint-André fit de vains efforts pour arrêter ces progrès, inutilement il entreprit de les affoiblir, leurs forces & leurs nombres prirent chaque jour de nouveaux accroiſſemens, juſqu'à la rupture entre la France & l'Eſpagne ; mais alors comme l'Angleterre avoit pris le parti de Philippe II. & que la régente ne put engager les Ecoſſois à déclarer la guerre à la reine Marie, on fit le mariage de la jeune reine avec le dauphin ; & par cette alliance la ſituation des affaires d'Ecoſſe ſe trouva beaucoup changée.

Le clergé ſçachant quelle étoit la diſpoſition de la cour de France à l'égard de ceux qui ſuivoient la

An. 1558.

LXI.
Les Proteſtans commencent à ſe ſoulever dans ce royaume.
De Thou, ibid. ut ſup. lib. 21.
Buchanan, in hiſt. Scot.

nouvelle religion, ne douta point qu'il n'en fût appuyé, s'il entreprenoit de faire rentrer les Proteſtans Ecoſſois dans le ſein de la vraye égliſe. La reine n'ayant plus beſoin des Proteſtans, commençoit à leur être moins favorable, il ſembloit même qu'elle s'étoit revêtue d'un autre eſprit. Toutes ſes actions paroiſſoient accompagnées d'une douceur & d'une politeſſe qui gagnoient les cœurs & qui prévenoient en ſa faveur: mais cette douceur dégénéra en une fierté impérieuſe qui la rendit inſupportable à tout le monde. D'un autre côté, l'archevêque de Saint-André, ne voulant rien relâcher de ſon extrême ſévérité envers les Proteſtans, fit brûler vif un vieux prêtre hérétique; les autres évêques joints à ce prélat, firent citer un miniſtre nommé Paul Meſſan, pour lui faire ſouffrir le même ſupplice; mais voyant que le peuple commençoit à s'émouvoir, ils renvoyerent le jugement à une autre fois. Cette rigueur exceſſive ſouleva le peuple, on crioit hautement contre les eccléſiaſtiques, & il arriva une ſédition à Edimbourg le premier de Septembre, pendant une proceſſion qui ſe faiſoit ce jour-là. Les hérétiques & leurs partiſans ſe jetterent ſur ceux qui portoient la châſſe de ſaint Gilles, enleverent cette châſſe & la jetterent dans les boues. Ce qui fit connoître que la puiſſance du clergé commençoit à diminuer.

Pour tâcher de l'affermir, il fit publier une aſſemblée à Edimbourg pour le huitiéme de Novembre, afin de voir ſi, en faiſant paroître du courage & de la confiance, il pourroit apporter quelque reméde aux maux qui l'inondoient de toute part. Mais pendant

An. 1558.

LXII.
Confédération en Ecosse pour maintenir la nouvelle réforme.

qu'il prenoit ces précautions, ceux qui favorisoient les Protestans, & quelques gentilshommes des provinces de Fyffe & d'Angus s'étant dispersés dans le royaume, exhorterent tout le monde à embrasser la nouvelle réforme, & à ne pas souffrir que ni eux ni leurs amis qui suivoient une même religion fussent opprimés par un petit nombre beaucoup moins fort : qu'ils l'emporteroient aisément sur leurs ennemis, s'ils vouloient agir selon le droit, & que si l'on vouloit le disputer par la force, ils ne seroient pas les plus foibles. Cela donna lieu à une confédération, pour laquelle ces mêmes gentilshommes prirent de tous côtés des signatures. Ce fut la premiere qui se forma en Ecosse pour la défense de la nouvelle religion. Depuis cette association, les Protestans se sentant les plus forts, firent des demandes, & pour les porter à la régente, ils choisirent le chevalier Jacques Sandlands, seigneur de Calder, qui étoit un vieillard vénérable. Lorsqu'il parut devant cette princesse, il s'excusa sur la nécessité qui l'avoit contraint d'accepter cette députation; il lui représenta qu'il étoit absolument nécessaire de faire quelques changemens dans la religion, & qu'un refus absolu étoit capable de mettre le feu dans toute l'Ecosse, & d'exciter une révolte générale parmi les peuples. Il demanda entr'autres choses, que dans les prieres publiques, & dans l'administration des sacremens, les ministres de l'église se servissent de la langue du pays, que chacun pouvoit entendre, pourvû que cela se fît sans tumulte, & qu'on laissât l'élection des ministres au choix du peuple, suivant l'ancienne coûtume.

An. 1558.

LXIII.
On permet aux Protestans de célébrer l'office en la langue du pays.
De Thou, hist. l. 21.

Les évêques ne manquerent pas de s'opposer à ces demandes, ce qui causa beaucoup de contestations. Mais quoique la régente favorisât la cause des Catholiques, & qu'elle leur promît de les assister secretement, toutes les fois que l'occasion s'en présenteroit; comme elle crut qu'il falloit céder au tems, & qu'elle appréhendoit le tumulte, elle permit aux Protestans de faire leurs prieres, d'administrer les sacremens, & de faire enfin toutes leurs cérémonies dans la langue du pays. Les mêmes demandes furent portées par la noblesse aux théologiens qui étoient à Edimbourg, & qui répondirent, que touchant l'élection des ministres, il falloit s'en tenir aux decrets du concile de Trente & du droit canonique : & comme le clergé n'approuvoit point la circonspection politique de la régente ; & que s'étant assemblé pour délibérer sur ce sujet, on y prit la résolution de poursuivre les hérétiques à toute rigueur; les Protestans lui députerent Jean Areskin, milord de Dunes, qui fut ensuite comte de Marr, pour demander que le service divin se fît en langue vulgaire ; mais le clergé le refusa, sans rien relâcher de sa premiere sévérité.

LXIV.
Les Jésuites tiennent chapitre pour élire un général.
Ribadeneira, in vita Jac. Lainez, cap. 13.
Sacchini, in hist. societ. l. 1. n. 91. & l. 2. n. 2. & seq.

Le pape ayant enfin permis aux Jésuites de procéder à l'élection d'un général, ils manderent leurs compagnons, & quand ils furent arrivés, ils s'assemblerent le dix-neuviéme de Juin; & après avoir pris dans cette assemblée la résolution unique d'envoyer demander au pape sa bénédiction, l'on députa pour ce sujet les peres Laynez & Salmeron, qui allerent le lendemain au Vatican. Le pape les reçut fort bien, leur accorda avec joye sa bénédiction; &

le discours étant tombé sur sainte Marie-Magdeleine, il fit l'éloge de cette sainte, & en prit occasion de dire aux Jésuites, qu'il seroit à propos qu'ils eussent un choeur pour chanter l'office divin, qui est si propre à enflammer nos cœurs de ce feu de la charité qui brûloit celui de Magdeleine. Il ajoûta, qu'il approuvoit fort qu'ils tinssent leur assemblée, & qu'il leur laissoit une entiere liberté d'y faire les statuts qu'ils croiroient nécessaires au bien de la société; mais qu'il désiroit que le jour même auquel on iroit aux suffrages pour l'élection du général, le cardinal Pacheco y assistât en son nom : qu'au reste, ils pouvoient le venir trouver toutes les fois qu'ils auroient besoin de lui. Il chargea en même tems le cardinal Caraffe de procurer aux peres tous les secours nécessaires pour leur subsistance pendant le chapitre; ce qui fut exactement observé. On s'assembla le lendemain, & le pere Laynez exposa en peu de mots tout ce qui s'étoit passé depuis la mort de saint Ignace; & la premiere chose sur laquelle on délibéra, fut de ne faire aucun statut ni decret que le général ne fût auparavant élû : mais parce que le pape avoit témoigné qu'il étoit bien aise de connoître comment ils devoient procéder à l'élection; on en fit un mémoire, qui lui fut porté par Laynez. Le pape le reçut, & nomma quatre cardinaux pour l'examiner. Sept jours après, c'est-à-dire, le deuxiéme de Juillet, on se rassembla de nouveau.

An. 1558.

Le cardinal Pacheco qui se trouva à cette assemblée, suivant les ordres du pape, dit aux peres, qu'ils pouvoient faire leur élection avec une pleine liberté, & choisir pour leur général le sujet qu'ils croi-

An. 1558.

roient le plus digne de cette place, & le plus capable de la remplir ſelon Dieu, & les vrais intérêts de la ſociété : il ajoûta, que le pape conſentoit avec peine que ce général fût perpétuel ; mais qu'en échange il demandoit que la ſociété prît le pape pour ſon pere, non pas en général, comme tous les Chrétiens le reconnoiſſent, mais qu'il leur demandoit d'être reconnu en cette qualité d'une maniere particuliere, & qui leur fût propre. Les peres ſe trouvant fort honorés de cette demande, en témoignerent leur joye & leur reconnoiſſance au cardinal, & enſuite on procéda aux ſcrutins pour l'élection. Tout s'y paſſa avec beaucoup de tranquillité : le pere Laynez fut élû général d'un conſentement unanime, & avec un applaudiſſement univerſel. Après l'élection, les peres ſe rendirent à l'égliſe, où l'on chanta le *Te Deum* ; & le cardinal Pacheco alla rendre compte au pape de ſa commiſſion, & l'informer de l'élection de Laynez.

LXV.
Le pere Lainez eſt élû premier général après S. Ignace.
Ribadeneira, in vita P. Laynez, cap. 13.
Sacchini, hiſt. ſociet. l. 2. *n.* 30. *& ſeq.*

Le ſixiéme de Juillet, jour de l'Octave des apôtres ſaint Pierre & ſaint Paul, tous les peres du chapitre allerent au palais du pape pour lui baiſer les pieds, & demander ſa bénédiction. Paul IV. les reçut avec beaucoup de bonté, & leur donna de grands témoignages de l'eſtime qu'il faiſoit de leur compagnie : il les fit entrer dans ſa chambre, & tous s'étant mis à genoux autour de lui, il leur parla en Latin près d'un quart-d'heure, & leur dit, qu'il reconnoiſſoit leur élection pour légitime & canonique, ayant été faite dans une ſi grande union, qu'elle paroiſſoit être l'ouvrage du Saint-Eſprit. Puis ſe tournant vers le général, il lui parla ainſi (s'il en faut croire

LXVI.
Diſcours du pape aux peres du chapitre.
Ribadeneira, loc. ſup. citato.
Sacchini, ibid. ut ſup. n. 37. *& ſeq.*

croire les auteurs de l'hiſtoire des Jéſuites,& Jéſuites eux-mêmes qui ont rapporté ce diſcours) : « C'eſt « ſur vous, mon cher fils, que le ſort eſt tombé « vous avez été élu chef d'une ſainte compagnie, « qui ayant eu des commencemens foibles, comme « ſont d'ordinaire toutes les choſes de Dieu, a ſouf- « fert pluſieurs perſécutions, & n'a pas laiſſé d'être « extrêmement utile à l'égliſe; depuis votre établiſ- « ſement je n'ai pas ceſſé de vous être favorable, & « je continuerai de même, parce que je ſçais ſur le « témoignage public combien vos travaux ſont pro- « fitables, & ce que l'égliſe doit attendre de votre « zéle à la ſervir, aux dépens de vos ſueurs & de vos « fatigues. Jettez donc les yeux ſur Jeſus-Chriſt, « auteur & conſommateur de notre foi, qui au lieu « de la vie tranquille & heureuſe dont il pouvoit « jouir, a ſouffert la croix, en mépriſant la honte « & l'ignominie. Regardez tous les Saints, qui ne « ſont arrivés à la gloire que par les tribulations & « les ſouffrances. Le tems viendra auquel vous « ſerez haïs & perſécutés pour le nom de Jeſus- « Chriſt, qu'on vous affligera, qu'on vous mettra à « mort, penſant rendre un grand ſervice à Dieu ; « mais contre toutes ces épreuves, armez-vous d'un « grand amour pour l'honneur de votre maître, du « zéle de ſa gloire, du ſalut des ames; mais auſſi pre- « nez garde que la faveur des princes ne vous ſé- « duiſe, que leurs menaces ne vous étonnent, que « les honneurs du ſiécle ne vous aveuglent, & ne « vous faſſent tomber. »

An. 1558.

LXVII. Election des officiers du Général.

Les peres continuerent leur aſſemblée, pour élire les officiers du général, ſes aſſiſtans, & un moniteur,

An. 1558.

Sacchini ibid. n. 44. & 45.
P. Bouhours vie de S. Ignace l. 3. p. 251. & suiv. in-4.

c'est-à-dire, comme l'avoit établi saint Ignace, un homme sage & vertueux, de qui le général pût recevoir des avis dans les occasions. Polanque fut choisi pour cet emploi. Les assistans furent élus au nombre de quatre, Madritus pour l'Italie & la Sicile; Natalis ou Nadal, pour la haute & basse Allemagne & la France, Gonzalve pour le Portugal, le Bresil, l'Ethiopie & les Indes: enfin Polanque pour la Castille, l'Arragon & la Bœtique. Pour cette élection on n'appella que ceux qui avoient élu le général: pour les autres affaires, on consulta les cinq procureurs des provinces; & ce à quoi l'on s'appliqua d'abord, fut de recevoir les constitutions dressées par le pere Ignace, dont on ordonna l'impression: en même tems on fit un réglement pour les études, & le choix des auteurs qu'on devoit suivre dans les matieres de théologie & de philosophie: ce qui avoit déja été réglé par Saint Ignace.

LXVIII.
Reglemens pour les études & les auteurs théologiens qu'on doit suivre.

In Deol. ad cap. 14. part. 4. const. litt. B.
Bouhours vie de S. Ignace liv. 4. p. 374.

Ce Saint avoit pris grand soin de faire fleurir les sciences dans sa compagnie, & d'empêcher qu'on ne suivît des opinions particulieres, éloignées de celles qui sont communément reçues dans l'école, & fondées sur l'écriture sainte & la doctrine des saints peres; & il ne cessoit de s'élever contre les nouveautés qui s'introduisoient dans la théologie, dans la philosophie, & dans la grammaire. Le respect qu'il avoit pour la doctrine de saint Thomas, & les lumieres pures qu'il sçavoit que l'on pouvoit y puiser, l'avoient porté à en recommander l'étude à ses disciples. Le pere Lainez renouvella cette partie du réglement de saint Ignace, dans l'assemblée de 1558. mais à ces premieres paroles du fondateur de la so-

ciété : *On lira l'ancien & le nouveau testament, & la doctrine scholastique de saint Thomas*, il ajouta : On lira aussi & l'on expliquera le maître des sentences : mais si dans la suite des tems, il paroissoit un autre auteur qui fût plus utile aux étudians, comme si quelqu'un composoit une somme ou un traité de théologie scholastique, qui fût plus convenable à notre tems, on pourroit l'enseigner, après en avoir pris conseil mûrement, & qu'il en auroit été délibéré entre les peres de la société qui seroient trouvés les plus propres à en porter leur jugement, & avec l'approbation du général.

LXIX. Soins du P. Lainez au gouvernement de la société. *Ribad. in vitâ P. Lainez lib. 2. c. 1. Sacchini ut sup. l. 2. n. 49. & seq.*

Dès que le chapitre fut fini, le pere Lainez s'appliqua avec soin au gouvernement de la société ; & après avoir ordonné la pratique des décrets & statuts de la derniere congrégation, il divisa la province d'Italie en deux, afin que le gouvernement en fût plus aisé. L'une fut la province de Lombardie, qui comprenoit les deux qu'on nomme aujourd'hui de Milan & de Venise, & le pere Benoît Palimé en fut nommé provincial : l'autre fut celle de Toscane, qui s'étendoit depuis Genes jusqu'à Ancone, & qui comprenoit le pays qu'on appelle proprement la Toscane, Genes avec sa riviere, l'Ombrie, & la Marche d'Ancone ; & Ribadeneira fut fait provincial de cette derniere. De plus, pour animer les peres qui travailloient dans les indes orientales, & les encourager à tout souffrir pour Jesus-Christ, il leur écrivit dans cette année 1558. une lettre très-édifiante, & remplie de grands sentimens de religion. Cette lettre est datée de Rome le douziéme de Septembre.

Cependant quelqu'un ayant persuadé au pape de

An. 1558.

ne pas souffrir que le général des Jésuites fût perpétuel, mais seulement triennal, Paul IV. prit la résolution de suivre ce conseil, & dans la premiere visite que le pere Lainez lui fit avec Salmeron, il leur dit, qu'il avoit pensé qu'il seroit plus avantageux à la compagnie de rendre le généralat triennal, comme il étoit chez les Bénédictins, les religieux de sainte Justine & d'autres, qui s'en trouvoient très-bien: qu'il falloit donc que leur généralat fût vacant au bout de trois années, & qu'il fût laissé au pouvoir du siége apostolique, après ces trois ans expirés, ou de confirmer l'ancien général, ou d'en nommer un nouveau.

LXX. Le pape veut que le généralat soit triennal. *Sacchini ut sup. n. 58. & 59.*

LXXI. Dispositions de la reine Elisabeth au sujet de la religion. *Cambden in hist. regni Elisabeth. Burnet. hist. de la réf. l. 2. p. 558. & suiv.*

Le mauvais état des affaires de la religion en Angleterre devoit assez occuper l'esprit du pape, pour le distraire de toute autre affaire. En effet, la reine Elisabeth faisoit toûjours travailler à un plan de réformation, ou plûtôt de destruction, qui ne pouvoit qu'être très-préjudiciable à la vraie religion, & en causer la ruine de son royame. Enfin, après avoir dressé plusieurs modéles qui ne furent ni rejettés ni acceptés absolument, l'on remit l'affaire au parlement que cette princesse avoit convoqué pour le vingt-cinquiéme de Janvier 1559. & jusqu'à sa tenue elle ordonna que les évangiles, les épîtres, l'oraison dominicale, le symbole, le décalogue seroient lûs en Anglois: qu'on chanteroit les litanies dans la même langue: que les prêtres cesseroient d'élever l'hostie, & qu'on célébreroit le service comme il étoit pratiqué dans sa chapelle.

LXXII. Couronnement de la reine à West-

Au commencement de l'année 1559. elle conféra quelques dignités; elle ôta les sceaux à Heath arche-

vêque d'York, pour les donner à Bacon ; & le treiziéme de Janvier elle fut couronnée à Westmunster par Oglethorp évêque de Carlisle, les autres prélats n'ayant pas voulu accorder leur ministere pour cette cérémonie, parce que la reine s'étoit déjà trop déclarée contre l'église Romaine. Après le couronnement, dans lequel on publia une amnistie, selon les formes accoûtumées, on ne pensa plus qu'à tenir le parlement, dont l'ouverture se fit le vingt-cinquiéme de Janvier, par un discours, où Nicolas Bacon garde du grand sceau, après avoir représenté aux deux chambres l'état déplorable de l'Angleterre déchirée de toutes parts, & les calamités des peuples, il étala tout ce qui pouvoit se dire à la louange de la nouvelle reine, & blâma hautement le dernier ministere, par rapport à la perte de Calais. Ensuite il fit connoître que la reine souhaitoit qu'on travaillât incessamment aux affaires de la religion, parce que la désunion sur cette matiere étoit un des maux auxquels il falloit le plus promptement remédier. Il exhorta le parlement à prendre un milieu qui fût également éloigné des deux extrémités, de la superstition & de l'idolatrie d'un côté, de l'autre du mépris des choses saintes, & de l'irréligion; en sorte qu'on pût prendre un parti qui fût capable de réunir les partisans de l'une ou de l'autre religion dans un même culte.

An. 1558.

munster, & ouverture du parlement.

Burnet. ibidem ut sup. p. 564.
Cambden. ut sup.
Leti vie d'Elisabeth. t. 1. l. 3. p. 329.

LXXIII.
Le parlement lui députe pour la prier de se marier.

On continua aussi les séances du parlement; dans celle du trentiéme de Janvier on proposa de restituer à la couronne les décimes, les annates, & les dixmes inféodées; & les deux chambres y consentirent malgré l'opposition de l'archevêque d'York & de quel-

An. 1558.

ques evêques, au nombre de six. Le quatriéme de Février, les deux chambres envoyerent à la reine l'orateur, avec quarante députés, pour lui marquer jusqu'à quel point elle étoit chérie de ses sujets; mais que ne la croyant pas immortelle, ils la prioient de jetter les yeux sur un mari, qui la rendant heureuse & contente fît le bonheur de la nation, & qui laissât des enfans capables de gouverner le royaume après elle. Elisabeth répondit à ce compliment d'une maniere très-obligeante, en donnant à tous les députés sa main à baiser, en leur disant, qu'elle leur sçavoit bon gré de la discrétion qu'ils avoient eue de ne lui fixer ni le tems ni la personne: que l'état de la liberté dans lequel elle vivoit, lui plaisoit infiniment: & que si jamais elle en sortoit pour se marier, elle sçauroit faire un choix également agréable & avantageux à son peuple. Qu'au reste, par la cérémonie de son couronnement, elle s'étoit mariée à ses sujets, qui lui tenoient lieu d'enfans; & que quand elle viendroit à mourir, elle seroit très-contente qu'on pût lire sur son tombeau: *Ici repose une reine qui a regné tant d'années, & qui a vécu & est morte vierge.*

LXXIV.
On y reconnoît solemnellement le droit de la reine à la couronne.
Cambd. in annalib. vit. Elisabeth.
Burnet. hist. de la réform. t. 2. in-4. l. 3. p. 536.

Le neuviéme de Février, les seigneurs consentirent à un acte pour reconnoître le droit de la reine à la couronne. Elle fut rétablie dans sa dignité & dans les droits de sa naissance, par rapport à Anne de Boulen sa mere. Quelques-uns furent surpris, qu'on ne cassât point la sentence de divorce entre Henri VIII. & Anne de Boulen, & l'acte passé en conséquence, par lequel Elisabeth avoit été déclarée illégitime. On mit d'abord cette affaire en délibération, mais le garde des sceaux répondit à la

chambre haute, que la couronne effaçoit toutes sortes de défauts & de taches : que si la reine touchoit au passé, elle porteroit atteinte à l'honneur du roi son pere. Qu'une recherche trop scrupuleuse rendroit ses droits moins solides, au lieu de les mettre entierement dans leur jour, & que sans s'amuser à révoquer les loix précédentes, il suffiroit de prononcer par un arrêt solemnel, conçu en des termes généraux, qu'elle étoit légitimement parvenue à la couronne. Sur cet avis les deux chambres déclarerent qu'Elisabeth étoit leur véritable reine ; quelle descendoit des rois d'Angleterre en droite ligne, & d'une maniere légitime : que la couronne lui appartenoit sans aucune ambiguité, de même que la succession appartiendroit aux enfans légitimement nés qu'elle pourroit avoir : que dans ces vûes les deux chambres représentant les trois états du royaume, reconnoissoient son droit, & sacrifieroient leur vie pour le soutenir.

An. 1558.

LXXV.
Parker & d'autres théologiens chargés de revoir la Liturgie d'Edouard.

L'acte qui regardoit la personne de la reine étant passé, le parlement s'appliqua aux affaires de la religion sur laquelle on fit plusieurs statuts. Matthieu Parker qui avoit été aumônier d'Anne de Boulen, qui ensuite l'avoit chargé en mourant de l'éducation d'Elisabeth sa fille, & du soin de l'instruire de la religion, avoit été nommé par la cour avec quelques théologiens de sa sorte, pour revoir & corriger le *livre des communes priéres* ; & ils y travaillerent tous pendant les mois de Décembre & de Janvier. Ce livre des communes prieres étoit proprement la liturgie d'Edouard VI. qui contenoit la forme des ordinations. Il y avoit quatre points qui fai-

An. 1558.

ſoient de la peine à la reine, celui des cérémonies, celui des images, celui de la préſence réelle, & celui de la primauté ou ſuprématie. Sur le premier article, comme elle eſtimoit l'éclat & la pompe, elle reprochoit aux miniſtres d'Edouard d'avoir outré le retranchement des ornemens extérieurs, & d'avoir trop dépouillé la religion. Pour les images, elle étoit aſſez portée à les conſerver dans les égliſes, comme un grand ſecours pour exciter la dévotion : mais le parti contraire prévalut ſi bien que la reine ne put réſiſter ; & on lui fit tellement outrer la matiere, que non contente d'ordonner qu'on ôtât les images des égliſes, elle défendit à tous ſes ſujets de les garder dans leurs maiſons ; il n'y eut que le crucifix qui fut conſervé, encore ne fût-ce que dans la chapelle royale, d'où l'on ne put perſuader à la reine de l'arracher.

LXXVI.
Changemens dans la Liturgie ſur la préſence réelle.

Burnet. ibid. ut ſup. l. 3. pag. 579. & ſuiv.

Cette princeſſe demeura plus ferme ſur l'article de l'Euchariſtie. Elle penſoit qu'on s'étoit reſtraint du tems d'Edouard, ſur certains dogmes dans des limites trop étroites, & ſous des termes trop précis : qu'il falloit uſer d'expreſſions plus générales, où les parties expoſées trouvaſſent leur compte. Son deſſein étoit de faire concevoir en des paroles un peu vagues la maniere de la préſence de Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie ; & de dreſſer un office pour la communion, dont les expreſſions fuſſent ſi bien ménagées, qu'en évitant de condamner la préſence corporelle, on réunît tous les Anglois dans une ſeule & même égliſe. La reine chargea les théologiens de ne rien dire qui cenſurât abſolument ce dogme de la préſence réelle ; mais de laiſſer indécis comme une

une opinion ſpéculative, que chacun auroit la liberté d'embraſſer ou de rejetter. Et pour cela on retrancha de la liturgie d'Edouard la rubrique qui expliquoit dans quelle vûe l'égliſe Anglicane ordonnoit de recevoir la communion à genoux : il y avoit, qu'on ne prétendoit rendre par-là aucune adoration à la préſence corporelle de la chair & du ſang de Jeſus-Chriſt, cette chair & ce ſang n'étant point ailleurs que dans le ciel. On fit une autre correction à peu-près ſemblable. Suivant la premiere liturgie d'Edouard, le prêtre préſentant le pain & le vin aux communians, leur adreſſoit ces paroles : *Le corps & le ſang de N. S. J. C. garde ton corps & ton ame pour la vie éternelle.* On retrancha ces mots dans la ſeconde liturgie d'Edouard, parce qu'ils ſembloient trop favorables à la préſence réelle, & l'on mit ceux-ci en leur place. *Prends & manges ceci, en te ſouvenant que Jeſus-Chriſt eſt mort pour toi. Repais-toi de lui en ton cœur par la foi, & avec actions de graces.* Ou, *Bois ceci en mémoire que le ſang de Jeſus-Chriſt a été répandu pour toi, & lui en rends graces.* L'un & l'autre tour d'expreſſion revenant aſſez à l'intention des miniſtres de la reine, ils réſolurent de les joindre enſemble.

LXXVII. Scrupules de la reine Eliſabeth ſur la ſuprématie. *Burnet, hiſt. de la réform. tom. 2. l. 3. p. 558. & 571.*

Quant à l'article de la ſuprématie, on l'avoit pouſſée ſi loin dans la réformation Anglicane, qu'Eliſabeth en eut du ſcrupule ; & l'horreur qu'on eut de voir une femme chef ſouverain de l'égliſe & ſource de la puiſſance paſtorale, dont elle eſt incapable par ſon ſexe, fit qu'on ouvrit enfin les yeux aux excès où l'on s'étoit emporté. La reine y répugnoit elle-même ; elle en ſentoit un peu le ridicule ; mais elle croyoit qu'il étoit de ſon intérêt de ne pas ſe

An. 1559.

dépouiller de ce titre, qu'au moins la politique demandoit qu'elle le conservât toujours, & ces considérations l'emporterent sur toutes les raisons qu'elle avoit d'ailleurs de l'abandonner. Non-seulement elle accepta la qualité de chef de l'église, elle l'exerça, autant qu'elle put, sous un autre nom, qui disoit autant que *chef de l'église*. Et par la loi que publia le parlement, on attacha de nouveau la primauté ecclésiastique à la couronne. On déclara que le droit de faire les visites ecclésiastiques, & de corriger ou réformer les abus de l'église, étoit annexé pour toujours à la royauté, & qu'on ne pourroit exercer aucune charge publique, soit civile, ou militaire, ou ecclésiastique, sans jurer de reconnoître la reine pour souveraine gouvernante dans tout son royaume, en toutes sortes de causes, séculieres & ecclésiastiques. Voilà à quoi aboutit le scrupule de la reine : & tout ce qu'elle adoucit dans les loix de Henri VIII. fut que la qualité de souverain chef qu'il avoit portée, ne fut plus rendue nécessaire dans le serment que l'on nomme de suprématie, & qu'au lieu que sous ce roi on perdoit la vie en refusant de faire ce serment, sous Elisabeth on ne perdoit que ses biens. On dit que ce fut un nommé Lever, célébre prédicateur Protestant, qui avoit suggéré à la reine cette délicatesse.

LXXVIII.
Différens statuts du parlement touchant la religion.
Cambden, in ann. vit. Elisabeth.

Il ne s'agissoit plus que de faire des statuts sur tous ces changemens pour être autorisés, & c'est à quoi le parlement s'appliqua, quand on lui eut présenté cette liturgie toute réformée. Le quinziéme de Février la chambre basse vit paroître sur son bureau un projet de loi touchant la célébration du service divin en langue vulgaire, & l'on en fit

un ſtatut. Le vingt-uniéme on en fit un autre pour rendre à la reine le droit de ſuprématie dans l'égliſe d'Angleterre : mais l'ordonnance ne paſſa dans la chambre des ſeigneurs que le dix-huitiéme de Mars, contre l'avis de l'archevêque d'Yorck, du comte de Schrewſbury, du vicomte de Montaigu, des évêques de Londres, de Winchester, de Worchester, de Landaft, de Conventry & Lichtfield, d'Exceſter, de Cheſter, de Carliſle, & de l'abbé de Weſtmunſter, qui combattirent cette primauté avec vigueur : mais ce qui fut refuſé dans ce parlement de la part du clergé, fut reçu dans le ſynode de Londres en 1562. du commun conſentement de ce même clergé, tant du premier que du ſecond ordre. Ils ne ſe rendirent donc difficiles en 1559. que par un motif de bienſéance; car s'étant déclarés ſolemnellement pour le pape ſous le régne de Marie, il n'étoit pas de bonne grace qu'ils ſe révoltaſſent ſi-tôt contre lui. Le dix-ſeptiéme de Mars, on confirma tous les actes faits au ſujet de la religion ſous l'autorité d'Edouard. Et quatre jours après, on rendit à la reine la nomination aux évêchés, comme Edouard ſon frere en avoit joui. Enfin par d'autres actes on établiſſoit l'uniformité dans le ſervice divin; on permettoit à la reine de s'approprier les terres des évêchés vacans; pourvû qu'elle en rendît la valeur en dixmes inféodées; on lui adjugeoit toutes les maiſons religieuſes. On déclara la condamnation des évêques Catholiques ſous Edouard VI. juſte & légitime. Tout cela ſe fit preſque ſans oppoſition, ſi on en excepte quelques ſeigneurs laïques, qui tâcherent de s'oppoſer au torrent, & qui

An. 1559.

firent même enregistrer leurs protestations : mais leur nombre n'étoit pas considérable.

An. 1559.

LXXIX.
On établit en Angleterre une cour de la grande commission.
Burnet, loco sup. pag. 572. & 573.

Le pouvoir ou la suprématie dont la reine venoit d'être revêtue, avec la faculté de la faire exercer par des commissaires, donna naissance à l'établissement d'une nouvelle cour, qui fut appellée la cour de la grande commission. Elle étoit composée d'un certain nombre de commissaires ou de juges, qui étoient revêtus en commun de l'autorité qu'Henri VIII. avoit mise entre les mains d'un seul, sous le titre de vice-gerent. Ceux du clergé que la reine consulta là-dessus, lui firent aisément prendre cette résolution, dans la pensée que cette charge rendoit un seul homme trop puissant, & qu'il valoit mieux la partager entre plusieurs. Le même clergé comptoit aussi que ceux de son corps auroient plus de part à ces charges, & qu'ils ne seroient plus si absolument à la discrétion des laïcs, qui, accoûtumés à dépendre des ecclésiastiques depuis plusieurs siécles, ne manquoient aucune occasion de se dédommager quand ils pouvoient avoir le dessus.

LXXX.
La reine fait défense de prêcher sans une permission expresse.

Avant que toutes ces innovations eussent été établies, quelques ecclésiastiques ayant prêché contre celles qui commençoient à s'introduire, la reine défendit de prêcher sans une permission expédiée du grand sceau. Et de peur que l'assemblée du clergé ne la traversât dans ses desseins, elle défendit aux ecclésiastiques qui la composoient, de faire aucuns canons. Ce réglement, dont l'injustice étoit manifeste, révolta la chambre basse, & l'orateur ou président nommé Harpsfield, composa une requête, que les députés présenterent à la reine, & dans la-

quelle on établissoit cinq articles de la religion Catholique. 1. Que Jesus-Christ est corporellement présent dans l'Eucharistie. 2. Qu'il n'y a point d'autre substance dans le sacrement, que le corps & le sang du Sauveur. 3. Qu'il y a dans la messe un sacrifice propitiatoire pour les vivans & pour les morts. 4. Que saint Pierre & ses légitimes successeurs ont eu la puissance de gouverner l'église, & de paître les brebis. 5. Qu'il n'y a que les pasteurs de l'église qui soient en droit de déterminer la doctrine, de régler l'administration des sacremens, & de fixer l'ordre du service divin. Cette requête donna lieu de proposer de tenir une conférence entre neuf docteurs de chaque parti dans l'église abbatiale de Westmunster, pour examiner les raisons de part & d'autre.

An. 1559.

LXXXI. Conférence entre les docteurs Catholiques & les Protestans.

Ceux du parti Catholique furent les évêques de Winchester, de Lichtfield, de Chester, de Carlisle, de Lincoln, & les docteurs Col, Harpsfield, Langdale, & Chedsey. Du côté des Protestans, Scory, autrefois évêque de Chicester, de Cox, de Witehead, Grindal, de Horn, de Sends, le Guest, d'Almer, & de Jewel. L'ouverture de la conférence fut assignée au trente-uniéme de Mars, & l'on marqua les points dont on y devoit traiter. Il n'y en avoit que trois; sçavoir, 1. S'il n'est pas contraire à la parole de Dieu, & à l'église ancienne de célébrer le service divin, & d'administrer les sacremens dans une langue inconnue au peuple. 2. Si chaque église n'a pas toujours eu le droit d'ordonner, de réformer, & d'abolir les cérémonies de l'office divin, quand cela n'est point contraire à l'édification des fidéles. 3. Si l'on peut prouver par la parole de Dieu, qu'il

An. 1559.

y a dans la meſſe un ſacrifice propitiatoire pour les vivans & pour les morts. Il fut encore réglé, qu'on diſputeroit par écrit, que les évêques commenceroient, en liſant d'abord leurs raiſons ſur le premier point; que les réformés liroient enſuite les leurs; & qu'auſſi-tôt après, les uns & les autres s'entredonneroient leurs écrits, ſans entrer dans aucun nouveau diſcours, pour éviter les conteſtations & les aigreurs. La diſpute devoit ſe faire en préſence du conſeil, & le garde des ſceaux fut chargé de faire obſerver ces réglemens.

LXXXII. La conférence eſt rompue de la part des Catholiques. *Burnet, ut ſup. l. 3. p. 578.*

Au bruit de cette conférence, on y vit accourir une infinité de perſonnes pour être témoins de ce qui s'y paſſeroit. Le jour indiqué pour la commencer étant arrivé, l'évêque de Wincheſter dit au nom des Catholiques de ſon parti, que leurs raiſons n'étoient pas encore en état d'être produites; que cependant le docteur Cole parleroit, ſi on vouloit bien l'écouter: on y conſentit; il parla, & expoſa les raiſons que l'égliſe avoit de célébrer l'office divin en latin; l'antiquité de cet uſage, & la néceſſité qu'il y avoit de ne le point abandonner. Horn réfuta ces raiſons au nom des Proteſtans; & après ces premieres diſputes, les Catholiques faiſant attention que malgré tous leurs efforts pour empêcher que la vraye religion ne fût détruite en Angleterre, le conſeil qui dominoit & qui vouloit la prétendue réforme, l'emporteroit toujours, ils convinrent entre eux de ne point donner de copie de leurs écrits à des hérétiques; d'autant plus, qu'ils conſidéroient que la reine en ordonnant une ſemblable conférence, exerçoit le plus grand acte de ſa primauté, à laquelle ils

étoient contraires; & qu'ils avoient tout lieu de craindre que cette princesse & son conseil ne s'attribuassent la puissance de déterminer les matieres controversées. Enfin les évêques de Winchester & de Lincoln prétendirent que la doctrine Catholique étant toute décidée, on ne pouvoit y toucher que dans un synode, composé de juges ecclésiastiques. Les Catholiques ayant ainsi rompu la conférence, le parlement profita de cette rupture pour faire un réglement, qui établit l'uniformité dans le service de l'église.

An. 1559.

LXXXIII. Disputes au sujet du rétablissement de la liturgie d'Edouard.

Burnet, liv. 3. pag. 580.

Le projet du statut pour rétablir la liturgie d'Edouard, ne fut pas goûté des communes, qui en dresserent un autre, & le firent communiquer à la chambre haute. Heath archevêque d'York le réfuta par un long discours. Il y censura les changemens que la religion avoit soufferts du tems d'Edouard, & taxa d'inconstance Cranmer & Ridley, pour n'avoir pas toujours été dans le même sentiment, au sujet de la présence de Jesus-Christ dans l'Eucharistie. L'évêque de Chester s'opposa aussi au statut, prétendant qu'il blessoit également la foi & la charité, & que les points déja décidés ne devoient pas être sujets à un nouvel examen. Qu'on ne voyoit point de sacrifice pour l'expiation des péchés dans cette liturgie, & que l'adoration de Jesus-Christ dans l'hostie n'y étoit point ordonnée. Fecknam abbé de Westmunster défendit la même cause : il dit que la religion Catholique subsistoit en Angleterre dès le tems du roi Lucius, au lieu que la nouvelle liturgie n'avoit paru que dans les deux dernieres années d'Edouard : que la religion Romaine avoit toujours

An. 1559.

été la même, au lieu que la nouvelle réforme n'étoit qu'une suite de variations, comme on le voyoit assez dans le dogme de la présence réelle. Qu'enfin il étoit de l'intérêt des seigneurs de demeurer attachés à l'église catholique, dont le nom seul suffisoit pour établir son autorité, aucune secte d'hérétiques n'ayant eu le front de prendre le titre d'église catholique. Mais le parlement ne laissa pas de faire le statut sans s'arrêter à ces raisons.

LXXXIV. Autres projets proposés qui ne passerent point. *Burnet, ut sup. l. 3. p. 585.*

Les autres ordonnances sur le changement des offices & des cérémonies, & sur l'union de toutes les maisons religieuses à la couronne, rencontrerent les mêmes oppositions, & eurent le même succès. Le parlement avant que d'être cassé, accorda à la reine des subsides considérables, entre lesquels il faut compter le sol pour livre sur les marchandises, & le droit par tonneau. Le premier droit fut rendu perpétuel pour le régne d'Elisabeth. Il se trouva trois projets de loix, que la chambre des communes ne voulut point passer. Par le premier, on voulut rétablir dans leurs siéges les évêques que la reine Marie avoit chassés. Par le second on proposoit de rétablir les ecclésiastiques mariés dans leurs bénéfices. Par le troisiéme, on chargea trois personnes de revoir les constitutions ecclésiastiques pour les rédiger en un corps : mais ce dessein ne fut pas exécuté. Le parlement fut dissous le dixiéme du mois de Mai ; & la réformation ayant été ainsi rétablie par son autorité, les évêques & le reste du clergé reçurent ordre de venir prêter le serment de suprématie, c'est-à-dire, de reconnoître la primauté ecclésiastique de la reine, & de renoncer à celle du pape. Ils refuserent de

De Rapin Thoir. hist. d'Angl. to. 6. l. 17. p. 158.
Burnet, ut sup. p. 594.

de le faire, dans la pensée que s'ils tenoient ferme d'un commun consentement, la reine seroit obligée de se relâcher de ses prétentions, à moins qu'elle ne voulût chasser tous les évêques du royaume. De neuf mille quatre cens bénéficiers qu'il y avoit dans le royaume, on dit qu'il ne se trouva que quatorze évêques, douze archidiacres, quinze principaux de colléges, cinquante chanoines, & environ quatre-vingt curés qui aimerent mieux renoncer à leurs bénéfices qu'à leur religion; & leurs places furent remplies par des Protestans. Plusieurs moines rétournerent dans le siécle, & quelques religieuses se retirerent en des pays étrangers.

An. 1559.

LXXXV. On s'assemble à Cateau Cambresis pour traiter de la paix.

Cabrera, hist. l. 4. cap. 28.

Dans le recueil des traités de paix, tom. 2.

La conférence qui avoit été commencée en l'abbaye de Cercamp, entre la Picardie & l'Artois, dans le comté de saint Pol, pour traiter de la paix entre les rois de France & d'Espagne, Henri II. & Philippe II. ayant été transférée à Cateau-Cambresis, les mêmes députés qui avoient assisté aux entrevûes de Cercamp, s'y trouverent sur la fin de Janvier 1559. pour continuer à y traiter de la même affaire. Après quelques discours de part & d'autre, on convint le sixiéme de Février, que la surséance d'armes dureroit tout le tems qu'ils seroient en négociation, & encore six jours après la dissolution de l'assemblée, & qu'il seroit permis à la reine d'Angleterre d'y envoyer aussi ses députés. On avança beaucoup les affaires de la paix dans cette assemblée, & il n'y eut plus de difficulté que sur l'article de Calais. Les François ne vouloient point rendre cette ville, & le roi Philippe ne vouloit pas les en laisser maîtres, tant parce qu'il étoit engagé d'honneur à ne faire la paix

An. 1559.

qu'à cette condition, que parce qu'il y alloit de ſon intérêt qu'une place ſi importante tombât entre les mains des Anglois, qui auroient pû dans le beſoin faire une puiſſante diverſion en faveur de l'Eſpagne. Pendant que chaque parti ſe débattoit pour ſes intérêts, Philippe reçut avis du duc de Feria, ſon ambaſſadeur en Angleterre, que la reine n'étoit point réſolue de l'épouſer, & qu'elle cherchoit ſeulement à l'amuſer, ſans avoir aucune intention de finir. Cette nouvelle affligea Philippe, & lui fit prendre la réſolution de faire ſa paix avec la France.

LXXXVI. Eliſabeth ſe plaint que le dauphin & ſon épouſe prennent le titre de roi d'Angleterre.

Cambden in ann. reg. Eliſabeth.

Dans les Mem. de Melvil.

Eliſabeth de ſon côté voyant que les Eſpagnols agiſſoient ſi mollement en ſa faveur, qu'il étoit facile de s'appercevoir qu'ils ne s'intéreſſoient pas beaucoup pour elle, voulut auſſi conclure à quelque prix que ce fût; la continuation de la guerre ne convenant nullement à la ſituation de ſes affaires, ni aux meſures qu'elle prenoit actuellement pour changer la religion dans ſon royaume. Mais avant que d'entrer en aucun traité, elle fit faire ſes plaintes par Trochmorton ſon ambaſſadeur en France, de ce que Marie reine d'Ecoſſe, & le dauphin ſon mari, prenoient le titre de roi & reine d'Angleterre, & faiſoient mettre les armes du royaume dans leur ſceau, ſur leur vaiſſelle & ſur leurs meubles : ce que l'ambaſſadeur traitoit d'attentat. On lui fit réponſe, qu'ils l'avoient fait à l'exemple des maiſons des princes d'Allemagne, où tous les freres portent mêmes titres & mêmes armes que le chef de la maiſon. On ajoûta, que la reine ne devoit pas être ſi délicate dans une affaire de cette nature, ni s'amuſer à vétiller à la maniere des Eſpagnols, elle qui prenoit la qualité

de reine de France, & qui en portoit les armes, quoiqu'elle n'eût aucun droit sur ce royaume. Trochmorton repliqua, que douze rois d'Angleterre avoient porté le titre de rois de France sans qu'il y eût eu aucun traité qui les obligeât à le quitter. Mais on ne l'écouta pas; & malgré ses plaintes, le dauphin & la reine d'Ecosse conserverent le titre qu'ils avoient pris.

An. 1559.

LXXXVII. Elle fait sa paix avec le roi de France. *Act. Publ. de Rymer. t. 15. p. 505.*

Comme Elisabeth avoit résolu de faire la paix, elle assembla son conseil, où il y eut de grandes contestations touchant l'affaire de Calais: on convint toutefois que le roi de France garderoit cette place, & les autres qui avoient été conquises sur les Anglois en Picardie, pendant huit ans seulement, après lesquels les François les restitueroient à l'Angleterre, ou lui payeroient un million cinq cens mille livres. Qu'ils donneroient de bonnes cautions dans les villes neutres pour l'accomplissement de l'une ou l'autre alternative, & des ôtages, jusqu'à ce que les cautions fussent trouvées. Que si l'Angleterre attaquoit la France ou l'Ecosse à la fin des huit années, elle perdroit son droit sur Calais. Que si les Ecossois ou les François faisoient la guerre aux Anglois dans cet espace de tems, la place retourneroit dès ce moment aux Anglois, dont le droit seroit par-là rétabli en son entier.

LXXXVIII. Articles du traité de paix de Cateau-Cambresis. *De Thou, l. 22. Dupleix, hist. de France, t. 3. in-fol. p. 587. Belcar. in com. l. 82. n. 25.*

Les Espagnols qui étoient déja convenus des principaux articles avec la France, ne traverserent point ce traité avec l'Angleterre, & conclurent le leur qui fut signé le troisiéme d'Avril aux conditions suivantes: Que les traités faits entre l'empereur Charles V. & le roi François I. seroient fidellement observés,

excepté ce qui fut changé dans ce nouvel accord.

An. 1559. 2. Que les deux rois procureroient au plûtôt la convocation d'un concile œcuménique pour appaiser les différends sur la religion. 3. Que toutes les villes, forts, châteaux & places prises par l'un desdits rois, ou par ledit empereur, tant deçà que delà les monts, depuis huit ans, seroient réciproquement rendues en l'état où elles se trouveroient, sans qu'elles pûssent être désormais fortifiées. Qu'ainsi Henri rendroit à Philippe, Hesdin, Marienbourg, Thionville, Damvilliers, Yvoi, & Montmedi, avec le comté de Charolois : delà les monts, Valence, & toutes les villes & châteaux pris depuis ledit tems; & que Philippe de son côté rendroit au roi de France, saint Quentin, le Catelet, Ham, & tout le diocèse de Terouanne, sans qu'il fût permis à ce dernier de rétablir cette ville ; mais qu'il pourroit faire démanteler Yvoi, avant que d'en faire la restitution. Philippe convint aussi de rendre à Marie de Bourbon le comté de saint-Pol, & à l'évêque de Liéges, Bovines & Bouillon, sans préjudice du droit prétendu de quelques seigneurs particuliers, lequel seroit jugé par arbitres.

Quant aux prétentions du duc de Savoye, le quatriéme article portoit, que Henri, rendroit à Emmanuel-Philibert, qui en étoit duc, tout ce que le roi François I. & lui avoient pris tant sur le duc que sur Charles son pere, tant deçà que delà les monts, excepté Turin, Pignerol, Quiers, Chivas, & Villeneuve d'Ast, que le roi très-Chrétien retiendroit par forme de gages, jusques à ce que les différends sur les droits par lui prétendus ausdits pays, du côté de Louise de Savoye son ayeule, fussent terminés ;

ce qui devoit se faire dans trois ans au plus tard, sans autre prolongation : ensorte que ce terme expiré, le duc entreroit en libre & pleine possession de ces cinq villes pour en jouir paisiblement, ainsi que de ses autres terres ; & jusqu'alors le roi d'Espagne pourroit retenir Verceil & Ast. Le duc de Savoye ne devoit être partisan d'aucun des deux rois, mais ami commun ; & Henri devoit lui donner en mariage Marguerite sa sœur, avec trois cens mille écus de dot, & l'usufruit du duché de Berry. Par le cinquiéme article, Henri devoit évacuer toutes les places qu'il occupoit en Toscane, à condition que les Siennois qui s'étoient retirés à Montalcino, jouiroient d'une amnistie générale, & que ceux qui se soumettroient seroient rétablis dans leurs biens. Par le sixiéme, il rendoit à la seigneurie de Genes tout ce qu'il tenoit dans l'isle de Corse, à condition que tous ceux qui avoient pris le parti de la France seroient rétablis dans leurs biens & dignités. Par le septiéme les deux rois rendoient à Guillaume duc de Mantoue, tout ce qui lui avoit été pris dans le Montferrat : en sorte qu'il seroit libre à l'un ou à l'autre, ou de faire raser les fortifications qu'ils avoient faites, ou de les laisser. Par le huitiéme, Marie infante de Portugal, devoit jouir paisiblement des terres qui lui avoient été assignées pour la dot de sa mere. Par le neuviéme, tous les bannis pour avoir suivi le parti de l'un ou de l'autre roi, devoient être rétablis dans leurs honneurs, héritages, dignités & bénéfices ; sans toutefois qu'on pût intenter procès pour la restitution des fruits pendant la jouissance de ces biens. Henri étoit obligé d'accomplir tous ces points le pre-

An. 1559.

An. 1559.
mier, & Philippe un mois après : & pour assûrer ledit traité, ce dernier prince devoit épouser Elisabeth, fille aînée du roi de France, avec quatre cens mille écus de dot. Le mariage se fit par procureur le vingt-deuxiéme, ou selon d'autres, le vingt-septiéme de Juin. Enfin dans ce traité étoient compris le pape, l'empereur, les sept électeurs, avec les villes & états libres de l'Empire, les rois de Pologne, de Dannemark, de Suéde & d'Ecosse, Elisabeth reine d'Angleterre, la république de Venise, les Suisses & Grisons, les ducs de Savoye, de Lorraine, de Florence, de Ferrare, de Mantoue, d'Urbin, de Parme, de Plaisance, & les seigneuries de Genes & de Lucques. La paix fut publiée à Paris quatre jours après, & le pape en fit faire des actions de graces publiques à Rome, & en témoigna beaucoup de joye.

LXXXIX.
Traité entre Elisabeth, le roi & la reine d'Ecosse.

Le même jour on signa un traité entre la reine d'Angleterre, & le roi & la reine d'Ecosse, dont voici les principaux articles. Qu'aucune des parties n'attaqueroit les états dont l'autre seroit actuellement en possession, ni par soi-même ni par autrui. Qu'elles ne donneroient aucun secours pour attaquer les états de l'une ou de l'autre, à quelque personne que ce pût être, & en quelque degré de consanguinité ou d'affinité qu'elle leur appartînt, ou de quelque dignité qu'elle fût. Qu'elles ne recevroient point les rebelles, les fugitifs, les malfaicteurs, &c. Que dans trois mois les fortifications d'Aymouth, & toutes les autres faites en Ecosse depuis le traité de 1549. seroient rasées. Que les autres droits & prétentions réciproques demeureroient en leur entier. Que dans deux mois on nommeroit de part & d'autre des

commiſſaires pour régler certains articles, ſur leſquels les ambaſſadeurs de France n'étoient pas aſſez bien inſtruits. Ce traité fut ſigné par Marie Stuart & ſon mari le dauphin le dix-huitiéme d'Avril; & le trente-uniéme de Mai, les commiſſaires des deux royaumes s'étant aſſemblés à Upſalinton, y ſignerent un ſecond traité ſur les articles laiſſés indécis dans le précédent.

An. 1559.

XC. Grands troubles en Ecoſſe au ſujet de la religion.

De Thou, hiſt. l. 22. n. 7. in hoc an.

Les Proteſtans n'en furent pas moins puiſſans en Ecoſſe. Ils y étoient en ſi grand nombre, qu'ils dominoient preſque abſolument dans l'aſſemblée des états. La régente qui craignoit que leur autorité & leur puiſſance ne fuſſent très-nuiſibles au royaume, prit la réſolution de les bannir; & pour le faire par un decret plus ſolemnel, elle convoqua une aſſemblée à Sterlin, & y fit citer tous les miniſtres de la prétendue réforme. Ils s'y rendirent accompagnés d'une multitude de peuples, qui voulut les y ſuivre, mais ſans armes, de peur d'être regardés comme ſéditieux, & de s'attirer quelque affaire fâcheuſe. La régente étonnée de voir tant de monde, pria Jean Areskin de les faire retirer, avec promeſſe qu'il ne ſeroit rien arrêté dans les états contre les miniſtres. Tous ſe retirerent auſſi-tôt à la priere d'Areskin; mais ils ne furent pas plûtôt partis, qu'on procéda contre eux, comme s'ils euſſent refuſé de comparoître, & on les bannit comme contumaces. Areskin fut ſi outré de cette conduite, qu'il alla trouver les grands, qui étoient encore à Perth, à qui il fit voir ce qu'ils devoient attendre de la bonne foi de la régente, puiſqu'elle n'avoit égard ni à l'honneur ni à la juſtice, & qu'elle ſacrifioit l'une &

l'autre à ses intérêts. Animés par ce discours, & aussi irrités qu'Areskin de l'action de la régente, ils résolurent aussi-tôt d'opposer la force à la force. Le ministre Knox souleva le peuple par un sermon violent & séditieux, & la populace de Perth se jetta dans les églises, en brisa les images, maltraita beaucoup un prêtre qui alloit dire la messe, & pilla entiérement le couvent des Chartreux. Il y eut dans le même tems une semblable révolte à Cupre, où l'on commit presque tous les mêmes désordres. Mais la régente loin de reconnoître que son manque de bonne foi en avoit été l'occasion, ne songea qu'à la vengeance qu'elle pouvoit en tirer, & ne consultant que sa colere, elle assembla quelques troupes, se fit accompagner des comtes d'Argile & d'Athol, & marcha droit à Perth; mais en approchant de cette ville elle apprit que le comte de Glencarn étoit campé tout proche avec plus de sept mille hommes de bonnes troupes. Cette nouvelle lui fit prendre le parti d'envoyer Jacques Stuart & Cambelle, pour traiter avec le comte & ses confédérés, à certaines conditions, qui furent acceptées. 1. Qu'après avoir congédié les troupes de part & d'autre, la régente seroit reçûe dans la ville. 2. Qu'on ne maltraiteroit aucun des habitans. 3. Qu'aucun François n'entreroit dans la place, & n'en pourroit approcher que de trois milles. Qu'enfin les différends touchant la religion, seroient remis à la décision des états. Ainsi le tumulte étant appaisé, sans en venir à la violence, la régente entra dans la ville, où elle fut honorablement reçûe; mais cette princesse sans égard au traité, fit entrer avec elle les troupes Ecossoises entretenues

An. 1559.

retenues par la France, rétablit la messe dans Perth, changea les magistrats, envoya quelques principaux citoyens en exil, mit garnison dans la ville, dont elle vouloit faire une place d'armes, & s'en retourna à Sterlyn. Cette inexactitude à observer les paroles qu'elle donnoit, lui coûta cher. Elle se vit dès ce jour-là abandonnée par ceux qui lui avoient été jusqu'alors attachés. Le comte d'Argile lui-même, & Jacques Stuart prieur de saint André, & fils naturel de Jacques V. qui avoient toujours pris ses intérêts, s'en séparerent, & se joignirent au parti qui lui étoit opposé.

An. 1559.

XCI.
Excès des habitans de S. André que la régente veut réprimer.
Leslæus lib. 10. *Buchanan. hist. Scot. lib.* 16.

Quelque tems après les habitans de saint André, de Cupre, & d'autres villes, s'étant déclarés Protestans, commirent beaucoup d'excès dans les églises catholiques, & démolirent les monastères des Cordeliers & des Dominicains, en présence même de l'archevêque, qui fut obligé de se retirer à Falkland, quoiqu'il eût de la cavalerie. La régente pour arrêter ces excès, assembla deux mille François & mille Ecossois, commandés par Jacques Hamilton, qu'on nommoit alors duc de Châtelleraud, qui n'osa pas attaquer les Protestans, croyant leurs troupes beaucoup plus nombreuses qu'elles n'étoient. La régente qui étoit alors à Falkland, tâcha d'amuser les confédérés par de nouvelles propositions, jusqu'à ce qu'elle eût reçu d'autres troupes. Jacques Stuart proposa de faire sortir la garnison de Perth, & de laisser la ville libre; mais cette proposition n'ayant pas plû à la régente, les Protestans marcherent droit à Perth, & s'en rendirent maîtres en très-peu de tems. Ensuite ils s'assûrerent de Scone, de Sterlyn, de

An. 1559.

Limmach, ou Lithquo, où ils raserent les couvens, changerent le service divin, & établirent des ministres de la nouvelle réforme. Ce qui obligea la régente & d'Oysel qui commandoit les troupes Françoises, de se retirer à Dumbar.

XCII.
La régente s'adresse au roi de France pour avoir du secours.

La régente s'adressa à la cour de France, pour l'informer des desseins de Jacques Stuart, qui quoique fils naturel de Jacques V. ne tendoit toutefois qu'à s'emparer de la couronne, qu'on vouloit enlever au dauphin & à la reine son épouse; & les Guises ne manquerent pas d'appuyer ces griefs, en représentant au roi, que la religion n'étoit qu'un pur prétexte dont il se servoit pour colorer son usurpation, & se former un parti capable de le soutenir dans ses desseins ambitieux. Henri II. avant que de rien entreprendre, envoya de l'avis du connétable de Montmonrenci, Jacques Melvil gentilhomme Ecossois, & domestique du connétable, en Ecosse, pour s'instruire des vrais motifs de Jacques Stuart, d'autant plus que s'il s'agissoit seulement de la religion, sans aucune vûe sur la couronne, il ne vouloit point s'en mêler, étant assez occupé dans son royaume à réprimer les hérétiques. Melvil arrivé en Ecosse, s'aboucha avec la régente qui étoit alors à Falkland, & ensuite avec Jacques Stuart, qui protesta à l'envoyé, qu'il étoit si éloigné de la pensée d'aspirer au trône, qu'il étoit tout disposé à quitter l'Ecosse au premier ordre de sa majesté. Henri II. mourut sur ces entrefaites, avant que Melvil fût de retour à Paris; & les Protestans se laissant emporter à la joie, comme s'ils n'avoient plus aucun sujet de craindre, se retirerent pour la plûpart chez eux.

An. 1559.

XCIII.
Elle convient d'une tréve avec les confédérés Protestans.
De Thou hist. sub finem lib. 21.

La régente voulant profiter de cette occasion, & voyant que la vigilance de ses ennemis diminuoit par une trop grande confiance, alla droit à Edimbourg avec des troupes commandées par d'Oysel; & comme il y avoit beaucoup d'apparence qu'on en viendroit à une bataille, l'on obtint par l'entremise du duc de Châtelleraud, & de Dulgas comte de Morton, qu'on ne combattroit pas ce jour-là; ces seigneurs persuaderent même si fortement à la régente de consentir à une tréve, qu'elle fut conclue en effet. Elle devoit durer depuis le vingt-quatriéme de Juillet jusqu'au premier de Janvier suivant, à ces conditions: Que personne ne seroit contraint d'embrasser la religion & le culte qui ne lui plairoit pas. Qu'on ne mettroit point dans Edimbourg de garnison de gens de guerre. Qu'on laisseroit les prêtres jouir librement de leurs revenus. Qu'on ne démoliroit point les églises pour en faire des lieux profanes. Que le lendemain on remettroit à la régente les coins dont on frappoit les monnoyes, & qu'on lui rendroit le palais royal avec tous les meubles. Cette tréve étoit également nécessaire aux deux partis. Les confédérés avoient besoin de quelque tems pour se remettre en état de défense; & la régente espéroit dans cet intervalle recevoir du secours de France. Aussi ne fût-elle pas long-tems sans violer la tréve. Elle fit travailler aux fortifications de Leith; les Protestans en firent inutilement le siége; & la régente sçachant que l'armée ennemie s'étoit retirée à Edimbourg, partit avec toutes ses troupes au commencement de Novembre pour aller l'attaquer, & la surprit tellement par cette marche im-

An. 5581.

prévûe, que les confédérés abandonnerent Edimbourg pour se retirer à Sterlin. Telle fut l'origine des troubles d'Ecosse.

XCIV.
La reine Elisabeth ordonne la visite des diocèses.
Burnet. hist. de la réform. l. 3.

En Angleterre, la reine Elisabeth continuoit de régler les affaires de la Religion avec un pouvoir absolu. Elle voulut d'abord que l'on conservât les images, parce qu'elle les croyoit d'un grand secours pour exciter la dévotion, & qu'elle espéroit qu'elles rendroient les églises plus fréquentées. Mais sur les remontrances des évêques & des Protestans, elle changea, sinon de sentiment, du moins de conduite, & donna ordre que les images, tableaux & statues fussent ôtées des églises. Elle ne se contenta pas de remettre en vigueur les ordonnances ecclésiastiques qui avoient été publiées la premiere année du regne d'Edouard VI. son frere, elle en fit aussi de nouvelles, dont voici les principales.

XCV.
Réglemens ecclésiastiques de cette reine, ajoutés à ceux d'Edouard.

Elle défendit aux prêtres & aux diacres de se marier sans la permission de l'évêque diocésain, la participation de deux lieutenans de police, & l'aveu des parens ou des amis de la femme. Elle ordonna que les gens d'église fussent habillés selon la coûtume des deux universités ; qu'on assistât à l'office de l'église dans chaque paroisse : que les cabarets ne fussent point ouverts pendant le service divin : que les prédicateurs reçussent de l'ordinaire des lieux le pouvoir de prêcher. Elle chargea les évêques de nommer dans chaque paroisse trois ou quatre personnes sages & prudentes, pour en obliger les paroissiens d'aller à l'église les dimanches & les jours de fêtes. Que les priéres marquées pour les services ordinaires, & les litanies seroient lûes tous les mercredis & vendredis.

Que quiconque se serviroit des noms odieux de papistes, hérétique, schismatique, sacramentaire, seroit rigoureusement puni. Qu'aucun livre ne pourroit être imprimé sans privilége ou sans permission d'un archevêque, évêque ou chancelier de l'université. Qu'on seroit à genoux durant les prieres. Qu'on feroit la révérence, lorsqu'on prononceroit le nom de Jesus. Qu'on n'ôteroit aucun autel des Eglises, sans l'aveu du curé ou des marguilliers de la paroisse. Qu'il y auroit dans chaque église une table pour la communion. Que le pain dont on communieroit seroit simple, de figure ronde, & sans aucune représentation. Enfin, elle prescrivit la forme de la priere, qui précéde immédiatement le sermon, & qui étoit un peu différente de celle d'Edouard.

An. 1559.

XCVI. Pouvoirs expédiés aux commissaires pour la visite.

Ces mandemens ecclésiastiques étant prêts, la reine fit expédier les pouvoirs & les instructions des commissaires, à qui elle commit la visite des églises de son royaume. Ils furent signés le vingt-quatriéme de Juin, jour de saint Jean-Baptiste. Elisabeth y exposoit que Dieu lui ayant confié le gouvernement de ses états, elle ne rendroit jamais un compte assez juste de son administration, si elle ne prenoit soin de faciliter les progrès du plus pur christianisme, & de rétablir le vrai service de Dieu. Que dans cette vûe, ayant résolu de nommer des commissaires pour la visite du royaume, elle les chargeoit tous ensemble, ou deux d'entre eux, d'examiner l'état véritable des églises, qui étoient situées dans les provinces septentrionales d'Angleterre; de suspendre ou de déposer les ecclésiastiques qui ne feroient pas leur devoir; de donner leurs bénéfices à d'autres; & de

An. 1559.

procéder contre les opiniâtres par voye d'emprisonnement, par censure, ou de telle autre maniere que les loix autoriseroient. Elle voulut encore qu'ils assignassent des pensions sur les bénéfices à tous ceux qui les auroient volontairement résignés : qu'ils informassent de la condition des personnes emprisonnées pour la religion : qu'ils leur rendissent la liberté, & qu'ils rétablissent dans les bénéfices les ecclésiastiques qui en auroient été dépouillés injustement sous le regne de Marie.

XCVII.
La reine nomme Matthieu Parker à l'archevêché de Cantorbery.

Burnet. hist. de la réfor. liv. 3. t. 2. p. 561. & 597.
Rimer. in act. publ. Angl. tom. 15. p. 541.

La premiere commission de cette nature fut donnée à l'archevêque d'York ; & l'on attendoit que Parker fût sacré pour l'archevêché de Cantorbery, afin de lui en expédier une semblable. La reine dès le commencement de cette année avoit jetté les yeux sur lui pour cette dignité. Comme elle le jugeoit propre à seconder ses desseins, elle s'empressa de le mettre dans une place où elle pût facilement l'employer selon ses vûes. Ainsi après les premiers arrangemens qu'il faut prendre dans un commencement de regne, elle fit expédier le dix-huitiéme Juillet 1559. un congé d'élire au chapitre de Cantorbery. Ce chapitre se trouva partagé sur le fait de la réformation, & ceux qui étoient attachés au parti catholique, s'étant absentés, les autres, quoiqu'en petit nombre, élurent le premier jour d'Août, par voie de compromis Matthieu Parker pour leur archevêque, & certifierent à la reine cette élection, afin qu'elle la confirmât par ses lettres patentes. Elle le fit en effet, & dès le neuviéme de Septembre elle adressa une commission à Cutbert évêque de Durham, Gilbert évêque de Bath, David évêque de Pe-

terboroug, Antoine évêque de Landaff, Guillaume Barlow évêque désigné de Chichester & Scory évêque désigné d'Héreford, pour sacrer le nouveau prélat. Mais cette commission n'eut aucun effet, sans qu'on en sçache la raison. Et c'est sans doute ce qui fit différer l'ordination de Parker jusques au mois de Décembre.

An. 1559.

XCVIII. Evêques nommés pour ordonner Parker.

Differt. sur la validité des ordin. Anglic. & la succes. des évêques t. 1. p. 15.

Nullité des ord. Anglic. par le P. le Quien. t. 1. c. 6. p. 179.

Il est à présumer que quelques-uns de ces évêques étant catholiques, ne voulurent point assister à cette ordination, & qu'on employa le tems qui se passa entre cette premiere commission & la seconde, pour chercher d'autres évêques qu'on pût substituer aux premiers. Quoi qu'il en soit, la reine fit expédier le sixiéme de Décembre une autre commission, adressée à Antoine évêque de Landaff, Guillaume Barlow, ci-devant évêque de Bath, & élu évêque de Chichester, Jean Scory, auparavant évêque de Chichester, & élu évêque d'Héreford, Milon Coverdale, auparavant évêque d'Excester, Richard (pour Jean) évêque suffragant de Bedford, Jean évêque suffragant de Thetford, & Jean Basle, évêque d'Offery en Irlande, afin qu'eux tous, ou au moins quatre d'entre eux procédassent à la consécration de Parker. Ces lettres portent une clause, qui ne paroît point dans les autres, & qui a depuis donné lieu d'attaquer cette ordination, c'est que la reine dit, que par son autorité elle supplée à tout ce qui pourroit avoir été fait à cette occasion de contraire aux usages du royaume, & aux loix ecclésiastiques. Quoiqu'Antoine de Landaff eût prêté le serment de suprématie, il ne voulut prendre aucune part à cette fonction, soit pour cause d'infirmité, soit par attachement à

An. 1559.

l'église, ou pour quelque autre raiſon. Ainſi Barlow ſe trouva à la tête de la commiſſion, & aſſiſté de Scory, Coverdale, & de Jean Hoogskins, ſuffragant de Bedford, il confirma le neuviéme de Décembre l'élection de Parker. La conſécration fut remiſe à quelques jours de-là, & ſe fit enfin à Lambeth le dix-ſeptiéme de Décembre par les mêmes évêques qui avoient confirmé l'élection.

XCIX. Ordination & conſécration de Parker à Lambeth. *Burnet. tom. 2. in append. p. 361. Brambal. p. 1051.*

Par l'acte de cette conſécration, on voit clairement qu'on y ſuivit exactement le rituel d'Edouard VI. qu'on commença d'abord par les prieres du matin, après leſquelles l'évêque d'Hereford fit l'exhortation avant que de commencer la cérémonie. La chapelle du palais étoit ornée de tapiſſeries du côté de l'Orient, le pavé couvert d'un tapis rouge. La table de la communion étoit placée à l'Orient, couverte d'un tapis & d'un couſſin : au midi du côté de la table étoient placés quatre ſiéges pour les quatre évêques qui devoient ſacrer le nouvel archevêque, & vis-àvis un grand prie-Dieu couvert d'un tapis, avec des carreaux pour chacun d'eux. De l'autre côté de la table vers le Nord, étoit placé un ſiége avec un prie-Dieu, couvert d'un tapis & d'un carreau pour l'archevêque élû. Entre cinq & ſix heures du matin, Parker entra dans la chapelle par la porte du couchant, revêtu d'une robe d'écarlatte, avec ſon chaperon, précédé de quatre perſonnes, qui portoient des flambeaux allumés. Il étoit ſuivi des quatre évêques qui devoient le ſacrer. Ils ſe placerent chacun ſelon ſon rang. On commença auſſi-tôt les prieres du matin, marquées dans le livre des prieres communes. Elles furent récitées pauſément par André Pierſon

Pierſon chapelain de l'archevêque. Quand elles furent finies, Jean Scory monta en chaire, & fit un diſcours ſur ces paroles de ſaint Pierre, *Je vous prie, vous qui êtes prêtres, étant prêtre auſſi-bien que vous, & témoin des ſouffrances de Jeſus-Chriſt.*

An. 1559.

Petr. v. 1.

Après le ſermon l'archevêque & les évêques allerent à la ſacriſtie ſe revêtir des ornemens néceſſaires pour le ſacre & la communion. Ils rentrerent dans la chapelle en cet ordre. L'archevêque marchoit le premier revêtu d'un ſurplis; Guillaume Barlow ſon conſécrateur ſuivoit portant une chape de ſoye, accompagné de Nicolas Viz-Bullingham, archidiacre de Lincoln, d'Edmond Geſt, archidiacre de Cantorbery, tous deux auſſi revêtus de chapes; Jean Scory, & le ſuffragant de Bedford, ſuivirent en ſurplis ſeulement. Coverdale marchoit le dernier en robe longue de laine. Ces quatre prélats s'approcherent de la table de la communion, l'archevêque étant reſté à genoux ſur la derniere marche de la chapelle. Après la lecture de l'évangile, Jean Scory, le ſuffragant de Bedford & Coverdale, préſenterent l'archevêque à Barlow, qui étoit aſſis dans un fauteuil placé proche la table. Ils lui dirent: *Très-révérend pere, nous vous préſentons ce pieux & ſçavant homme, afin que vous le conſacriez archevêque.* On lut auſſi-tôt la commiſſion de la reine pour le ſacre de l'archevêque. Il prêta ſur les évangiles le ſerment de ſuprématie rétablie par le dernier parlement. L'évêque élû de Chicheſter commença enſuite les litanies, auſquelles le chœur répondit. Il fit à l'archevêque les demandes marquées dans le nouveau rituel; & après la récitation des prieres preſcrites, l'évêque

An. 1559.

de Chichester avec les trois autres lui imposerent les mains, en lui disant en Anglois : *Recevez le Saint-Esprit, & souvenez-vous de réveiller en vous la grace qui vous a été donnée par l'imposition des mains, &c.* Après ces paroles ils lui mirent la Bible entre les mains, l'évêque de Chichester prononça encore ces autres paroles : *Appliquez-vous avec attention à la lecture, &c.* Puis sans mettre la crosse dans la main de l'archevêque, il acheva l'office de la communion, qu'il lui donna, & ils communierent tous ensemble. Ainsi finit la cérémonie.

C.
Les rois de France & d'Espagne envoyent des députés à Ausbourg.
De Thou, in hist. l. 22. n. 4.
Spond. hoc ann. n. 13.
Belcarius, l. 28. n. 26.

Depuis que le roi de France Henri II. eut conclu la paix avec l'Espagne, il résolut d'abandonner entiérement les affaires d'Italie. Il ne s'agissoit plus que de la restitution des trois villes, Metz, Toul & Verdun, qu'on avoit agitée à Cateau-Cambresis, sans pouvoir rien conclure. La France étoit bien résolue de les retenir, & Philippe content des conditions avantageuses de la paix, paroissoit insister foiblement sur cette affaire; l'on convint donc que sa décision en seroit renvoyée à la diéte d'Ausbourg, que l'empereur Ferdinand avoit convoquée pour le 25. de Février de cette année. Les deux princes y envoïerent leurs ambassadeurs au tems marqué. Henri II. envoya les siens sous prétexte de se ménager l'amitié des princes de l'empire, en les assurant qu'il n'avoit jamais eu de véritables alliances avec les Turcs, & qu'il avoit résolu d'y renoncer tout-à-fait; comme étant une union funeste à la chrétienté, & Philippe fit de même, afin qu'il ne parût pas abandonner ni la cause, ni les intérêts de l'empire. Les ambassadeurs François furent Imbert de la Platiere, Seigneur de Bourdeille,

& Charles de Marillac archevêque de Vienne : il n'y eut qu'un Espagnol nommé Barbançon, comte d'Aremberg, qui n'assistoit à cette diéte que pour la forme.

An. 1559.

CI.
L'empereur Ferdinand demande la restitution de Metz, Toul & Verdun.
Spond. ut sup. Belcar. ibid.

Ils furent tous reçus dans la diéte le vingt-huitiéme de Mars, & leur arrivée causa quelque inquiétude à l'empereur. Ce prince appréhendoit qu'ils ne fussent venus pour le traverser. Mais il fut rassûré, lorsque l'archevêque de Vienne dans un discours fort éloquent qu'il fit, déclara la bonne volonté du roi envers sa personne, & les états de l'empire, félicita Ferdinand de la part de son maître, sur ce qu'on l'avoit reconnu empereur, & demanda que l'ancienne alliance fût confirmée par des nœuds plus étroits. Ferdinand remercia les ambassadeurs avec beaucoup d'honnêteté, & assûra que le roi pouvoit compter sur l'amitié des princes de l'empire & sur la sienne en particulier, à condition que l'on restitueroit les villes que la France avoit enlevées à l'empire, il vouloit parler de Metz, Toul & Verdun ; & que cette condition posée, il ne voyoit rien qui pût empêcher une amitié sincére & parfaite. Les ambassadeurs répondirent que le roi leur maître ne leur ayant donné aucune instruction sur ce sujet, ils lui en feroient leur rapport, & qu'en attendant ils demandoient que l'on reconnût par une autre attention convenable, la bienveillance du roi. On le leur promit, & ensuite ils se retirerent, ayant été conduits avec beaucoup d'honneur. Comme plusieurs des princes avoient fortement remontré à l'empereur, qu'il valloit mieux céder ces trois villes à la France, que d'avoir guerre avec elle : les mêmes princes firent entendre en particulier aux ambassa-

An. 1559.

deurs, que Ferdinand dans sa réponse n'avoit pû se dispenser de leur parler de la restitution des trois villes, pour donner des marques de son zéle; mais que quand bien même cette restitution ne se feroit pas, ni l'empereur ni l'empire ne renonceroient pas pour cela à l'amitié du roi, qu'ils vouloient toujours conserver. Et l'on résolut aussi-tôt d'envoyer à ce prince une magnifique ambassade, à laquelle furent destinés le cardinal d'Ausbourg & le duc de Wirtemberg.

CII. Funérailles de Charles V. faites à Ausbourg. *De Thou, ut sup.*

La premiere chose à laquelle on s'appliqua dans cette diéte furent les funérailles & les obséques de l'empereur Charles V. qui furent célébrées avec beaucoup de pompe, & ausquelles assisterent les princes & les états de l'empire, les ambassadeurs & un grand nombre de seigneurs. Louis Madruce, qui fut depuis cardinal, & qui avoit été nommé évêque de Trente, par la démission du cardinal Christophe Madruce son oncle, fit l'oraison funébre. Cette cérémonie étant achevée, on s'assembla pour traiter des affaires de la religion, & on lut publiquement les actes de la conférence de Wormes. Mais l'empereur connoissant par cette lecture qu'il n'y avoit aucune espérance d'accommodement avec les Protestans, promit de s'employer à faire tenir un concile général; & par un discours plein de modération & de douceur, il les exhorta à se soumettre à ce concile, comme à l'unique moyen capable de rétablir l'union des peuples, leur promettant qu'on y disposeroit les choses de telle sorte, qu'ils y seroient plus favorablement écoutés, qu'ils ne l'avoient été dans celui, qui, sous Paul III. avoit été commencé à Trente, & suspendu sous

Jules III. Les députés de l'électeur de Saxe, & des princes unis avec lui répondirent, qu'il n'y avoit aucune apparence de s'accommoder d'un concile convoqué par le pape, qu'ils n'étoient point opposés à un concile assemblé en Allemagne, pourvû qu'il fût légitime & libre, qu'il fût publié non par le pontife de Rome, mais par l'empereur, que le pape y tînt sa place, non comme président ni comme juge, mais comme partie, qu'il se soumît à ce concile, & qu'il remît aux prélats & aux théologiens le serment qu'ils lui avoient prêté, afin qu'ils pûssent opiner librement & sans crainte.

An. 1559.

CIII. Réponses des Protestans sur la proposition d'un concile. *De Thou, hist. l. 22. n. 4.*

Ils ajoûterent, qu'il falloit encore que l'écriture sainte fût la seule régle des décisions, sans aucun égard aux traditions humaines, aux coûtumes contraires à la parole de Dieu, & aux pratiques de l'église Romaine: Que les théologiens qui suivoient la confession d'Ausbourg fussent non-seulement écoutés, mais qu'ils pûssent dire leur avis dans la décision des différends, & qu'on pourvût de telle sorte à leur sûreté, que non-seulement ils pûssent se rendre sans danger au concile, mais encore qu'ils y jouissent de la liberté qui leur avoit été accordée par le decret d'Ausbourg. Que les articles controversés ne se décidassent pas par le plus grand nombre de voix, comme dans les causes civiles; mais suivant les régles de la parole de Dieu. Qu'avant que de faire aucun acte, on cassât tous les decrets du concile tenu à Trente, comme n'ayant pas été légitimement convoqué, & qu'on traitât de nouveau toutes les matieres qui y avoient été décidées. A ces conditions, dirent-ils, nous sommes prêts de consentir

An. 1559.

CIV. Sur leur refus l'empereur leur accorde le libre exercice de leur religion.

Heiss hist. de l'emp. liv. 3. hoc ann. p. 41.

Val. And. Bibl. Angl.

à un concile; & si on ne peut les obtenir du pape, nous demandons qu'on garde la paix de la religion, & les decrets de l'assemblée de Passaw. L'empereur prévoyant qu'on ne feroit jamais consentir le pape à accorder toutes ces demandes, & qu'on ne pourroit ramener les Protestans à son avis, jugea à propos de leur laisser le libre exercice de leur religion, pour ne pas ébranler la paix publique de l'empire. Il ne laissa pas toutefois de continuer ses sollicitations auprès du pape, pour l'obliger à convoquer un nouveau concile. Mais Paul IV. étoit bien éloigné de ces dispositions. C'est ici que Roger ou Rover Pontanus, religieux de l'ordre des Carmes, finit son traité des choses mémorables, (qu'on croit être une version de Gaspard Genepée de Cologne) depuis l'an 1500. jusqu'à cette année, où il découvre quelques faussetés de l'histoire de Sleïdan, & de celles d'autres auteurs hérétiques.

CV. Les Livoniens demandent du secours au roi de Pologne.

De Thou, in hist. l. 22. n. 4.

On donna audience dans la même diéte à l'ambassadeur de Guillaume de Furstemberg, grand-maître des chevaliers de Livonie, qui demandoit du secours aux états de l'empire contre les Moscovites, & il fut conclu qu'on lui donneroit cent mille écus d'or : mais les Livoniens ne voulurent point accepter cette somme, qu'ils croyoient trop modique, & donnée plûtôt pour insulter leurs besoins que pour y remédier. Ils s'adresserent donc à Sigismond-Auguste roi de Pologne, & le prierent d'entreprendre la défense de leur pays, sans toutefois préjudicier au droit de l'empire, à condition de lui donner pour gages des frais de la guerre, neuf places ou forteresses, que les états de la province pour-

roient retirer, en donnant ſix cens mille écus d'or. L'offre fut acceptée, & le traité conclu, & confirmé de part & d'autre avec ſerment. Furſtemberg à cauſe de ſon extrême vieilleſſe, ſe démit de ſa grande maîtriſe en faveur de Gotard Ketler, & ce fut lui qui entreprit la guerre contre les Moſcovites.

An. 1559.

CVI. On traite en ſecret d'exterminer les hérétiques.

De Thou, ibid. ut ſup.

La paix univerſelle ayant été conclue entre la France, l'Eſpagne, l'Angleterre & l'Empire, Henri II. ne penſa plus qu'à remédier aux grands progrès que l'héréſie faiſoit dans ſes états. La ducheſſe de Valentinois, qui tiroit du profit des proſciptions, & de la ſaiſie des biens de ceux qu'on condamnoit, & les princes de Guiſe qui s'attiroient la bienveillance du peuple par la punition des ſectaires, eurent le ſoin d'inſpirer au roi, que le venin de l'héréſie ſe répandoit de tous côtés dans la France, & qu'un roi ne régnoit pas véritablement dans des provinces où ce mal dominoit. Que ceux qui en étoient infectés portoient leur inſolence juſqu'à ſe faire entendre ouvertement & en public dans tout le royaume, au lieu qu'auparavant ils ne le faiſoient qu'en ſecret. Que le nom de Dieu en étoit indignement profané, & que la majeſté royale y étoit bleſſée, parce que quand les droits divins ſont une fois violés, on ne peut révoquer en doute que les droits humains ne ſoient en même tems ruinés. Pour mieux perſuader ce prince, ils lui firent parler par Gilles le Maître premier préſident, Jean de Saint-André, & Antoine Minart, préſident du parlement, & par Gilles Bourdin, procureur général; & ces magiſtrats, principalement le premier préſident, homme d'un eſprit vif & turbulent, repréſenterent vivement au

An. 1559.

roi, que ce feroit avoir peu fait que d'avoir établi la paix au-dehors, si une guerre beaucoup plus cruelle que toutes les guerres étrangeres s'allumoit & se fortifioit dans le royaume.

CVII.
Remontrances de quelques présidens au roi sur les hérétiques.
De Thou, l. 22.
Belcar. in comm. l. 28. n. 29.

Ils lui dirent, que le mal étoit arrivé à un tel point, que si l'on dissimuloit plus long-tems, on ne pourroit plus y remédier par le glaive du magistrat, & par les loix du royaume, & qu'on seroit obligé de lever des armées, comme on fit du tems des Albigeois. Que l'affaire jusqu'alors n'avoit pas eu un heureux succès, parce que la sévérité des jugemens ne s'étoit encore étendu que parmi le peuple; ce qui avoit rendu les juges odieux, sans qu'on fît aucun usage de ces exemples. Qu'il falloit commencer par les juges mêmes, dont les uns par la faveur dont ils appuyoient en secret les sectaires, & les autres par le crédit & la recommandation de leurs amis, entretenoient ce mal, & le laissoient impuni, en ordonnant des peines à leur fantaisie, & selon leur caprice. Que telle étoit la source du mal, & qu'on travailleroit inutilement à remédier à un désordre si pernicieux, si l'on ne l'arrachoit jusqu'à la racine. Qu'il paroissoit donc à propos que le roi vînt au parlement sans y être attendu, dans le tems qu'on seroit assemblé à l'occasion de la mercuriale. C'étoit une assemblée qu'on tenoit le mercredi, dont Charles VIII. fut le premier auteur en 1493. Louis XII. régla ces assemblées à une ou deux fois par mois. François I. voulut qu'on ne les tînt qu'une fois chaque mois. Le procureur général & l'avocat général y procédoient juridiquement contre ceux des conseil-

lers

lers qui avoient prévariqué dans l'adminiſtration de la juſtice : & par de nouveaux ordres, ils furent chargés d'y parler ſur-tout des choſes qui concernoient la foi, de prendre garde que la religion ne fût point attaquée, & qu'on traitât ſéverement les conſeillers ſuſpects d'héréſie.

An. 1559.

CVIII. On recherche les hérétiques dans le parlement de Paris.

De Thou, ibidem ut ſup. Belcar. l. 28. Spond. hoc ann. n. 17.

L'édit de Château-briant, qui condamnoit à la mort les hérétiques obſtinés, n'étant point exécuté, parce que le parlement de Paris étoit fort partagé ſur la religion ; le roi chargea le premier préſident, & les autres nommés plus haut, de repréſenter que cette diverſité de jugement étoit cauſe du progrès de l'héréſie, & de faire enſorte que ſes édits euſſent leur effet. Ce qui ayant été rapporté à la mercuriale du dernier mercredi du mois d'Avril, Bourdin procureur général requit que les hérétiques fuſſent jugés ſuivant l'édit de Château-briant : on en vint aux voix ; & pluſieurs de ceux qu'on ſoupçonnoit d'héréſie, furent contraints de ſe manifeſter, en diſant leur avis. Ils opinerent qu'il falloit ſupplier le roi, que conformément aux decrets des conciles de Conſtance & de Baſle, on aſſemblât de tems en tems des conciles généraux, pour réſoudre toutes les affaires de la religion ; & que cependant on différât le ſupplice de ceux qui ſuivoient les nouvelles opinions, en leur laiſſant la liberté de conſcience, parce qu'on n'ignoroit pas avec quelles difficultés l'on peut aſſembler un concile général, auquel on puiſſe obliger à la ſoumiſſion tous ceux qui ſont de différentes ſectes. Ce furent Arnaud du Ferrier préſident des enquêtes, Antoine Fumée, Paul de Foix, Nicolas Duval, Euſtache de la Porte, & quelques

An. 1559.

autres qui donnerent cet avis. Ce qui irrita extrêmement le roi

CIX.
Le roi va lui-même au parlement pour les affaires de la religion.

Ce prince craignant que la plus grande partie des conseillers étant du même sentiment, on ne rendît un arrêt qui fût cause de nouveaux troubles, & qui causât un grand préjudice à la religion catholique, vint lui-même le quatriéme & le treiziéme de Juin au parlement qui se tenoit alors aux Augustins, parce qu'on faisoit dans le palais les préparatifs du mariage d'Elisabeth de France avec Philippe II. Il étoit accompagné des cardinaux de Lorraine & de Guise, de l'archevêque de Sens, des princes de Montpensier & de la Roche-sur-Yon, des princes de Bourbon, & d'autres. Il harangua, & dit qu'il avoit procuré à la chrétienté une paix qui avoit été confirmée par le mariage de sa fille & de sa sœur, & qu'il espéroit qu'elle seroit utile au peuple. Mais qu'il étoit fâché que l'affaire de la religion à qui les bons princes doivent donner leurs premiers soins, eût été agitée par quelques-uns avec confusion, & d'une maniere séditieuse à l'occasion des guerres; & qu'il souhaitoit qu'on travaillât à l'avenir à la gloire du christianisme, & qu'on fît tout avec liberté & avec sagesse, comme s'agissant de la cause de Dieu. Aussi-tôt qu'il eût fini son discours, il ordonna par la bouche du cardinal Bertrandi garde des sceaux, qu'on continuât la délibération déja commencée.

CX.
Sa présence ne rend pas plus modérés quelques conseillers.
De Thou, hist. lib. 22. hoc ann. n. 7.

La présence du prince n'empêcha pas la liberté des suffrages. Il y eut quelques conseillers, qui, sans aucune crainte du péril auquel ils alloient s'exposer, dirent beaucoup de choses contre les mœurs de la cour de Rome, contre les mauvais usages qui avoient

dégénéré en de pernicieuses erreurs ; ce qui avoit été cause de tant de sectes qu'on voyoit s'élever de tous côtés. Ceux qui avoient parlé si librement, ajoûterent : qu'ils étoient d'avis qu'on adoucît les peines, & qu'on sursît la sévérité des jugemens, jusqu'à ce que par l'autorité d'un concile on eût accommodé les différends de la religion, en corrigeant la discipline de l'église. Tel fut l'avis d'Arnaud du Ferrier, d'Antoine Fumée, de Paul de Foix, & d'autres nommés plus haut. Claude Viole fut aussi du même sentiment. Louis du Faur, homme d'un esprit vif, ajoûta, que personne n'ignoroit d'où venoient tous les troubles sur la religion ; qu'on en connoissoit l'auteur, & qu'on pourroit lui répondre ce qu'Elie dit à Achab, qui l'accusoit d'être cause du désordre : c'est vous qui troublez Israël. Anne du Bourg fit ensuite un long discours sur la Providence, montrant qu'il falloit nécessairement que toutes choses lui fussent soumises ; & quand il en fut venu au point dont il s'agissoit, il dit, qu'il y avoit beaucoup de crimes condamnés par les loix, & que les plus grands supplices ne seroient pas capables d'expier ; comme les blasphêmes, les adulteres, les parjures, qu'on ne dissimuloit pas seulement, mais qu'on fomentoit encore par une licence honteuse & déréglée. Qu'au contraire on inventoit tous les jours de nouveaux tourmens pour punir ceux en qui on ne reconnoissoit aucun crime. « Les accuse-t-on, continua-t-il, « du crime de lèze-majesté ? eux qui ne font mention « du prince que dans leurs vœux & dans leurs prieres. « Les accuse-t-on d'avoir violé les loix, d'avoir fait « révolter les villes & les provinces, d'avoir séduit «

An. 1559.

» les peuples ? L'on n'a pû encore trouver des té-
» moins qui les en ayent accuſés. Quoi ! parce
» qu'ils ont découvert par la lumiere de l'écriture
» ſainte les grands & honteux défauts de la puiſſan-
» ce Romaine, qui court à ſon précipice, & qu'ils
» ont demandé qu'on y mît ordre : voilà ſur quoi
» on les accuſe de ſe conduire & de parler comme
» des ſéditieux. »

Les préſidens parlerent enſuite. Chriſtophe de Harlay & Pierre Seguier le firent en termes aſſez forts, ſans rien perdre du reſpect qu'ils devoient au roi, qui étoit toujours préſent, & à qui ils repréſenterent que la cour avoit toujours très-bien fait ſon devoir juſqu'à préſent dans les cauſes criminelles, & qu'elle continueroit de même à s'en acquitter pour la plus grande gloire de Dieu : de telle ſorte, que ni le roi ni le peuple n'auroient aucun ſujet de s'en plaindre. Chriſtophe de Thou, pere de celui qui nous a laiſſé l'hiſtoire des choſes arrivées de ſon tems, dit librement, que le procureur & les avocats généraux méritoient d'être repris, pour avoir oſé blâmer les arrêts de la cour, & hazarder leur autorité. René Baillet fut d'avis qu'on examinât de nouveau les arrêts dont on ſe plaignoit. Mais le préſident Minart conclut à l'obſervation des édits du roi. Enfin le premier préſident Gilles le Maître parla fortement contre les hérétiques, & apporta l'exemple des Albigeois, dont ſix cens furent brûlés dans un même jour par les ordres de Philippe Auguſte : il parla auſſi des Vaudois, dont pluſieurs furent étouffés par la fumée, partie dans leurs maiſons, partie dans des cavernes & des carrieres, où ils s'étoient retirés. Le

roi eut la patience de les entendre tous opiner ſans les interrompre ; & quand on eut fini, le garde des ſceaux s'approcha du roi pour lui parler, & demanda enſuite au greffier les opinions des conſeillers, pour les préſenter à ce prince, qui après les avoir parcourues, blâma fort les magiſtrats d'avoir entrepris à ſon inſçû une affaire ſi importante à ſon état ; & dit, qu'il étoit enfin convaincu de ce que le bruit public lui avoit appris, qu'il y en avoit parmi eux quelques-uns qui mépriſoient l'autorité du pape & la ſienne ; qu'il étoit vrai que peu de perſonnes en étoient coupables ; mais que la faute pouvoit être reprochée à tout le corps, & qu'elle ſeroit funeſte à ſes auteurs. Qu'il exhortoit donc tous les autres à demeurer fidéles dans leur devoir.

An. 1559.

CXI. Le roi fait mettre en priſon deux conſeillers, du Faur & du Bourg.

Enſuite le roi ſe leva fort irrité des diſcours de du Faur & de du Bourg, qui furent arrêtés ſuivant ſes ordres par Gabriel de Montgommery, capitaine des gardes, & conduits priſonniers à la Baſtille. L'après midi de Foix, Fumée & de la Porte furent pris dans leurs maiſons, & conduits auſſi à la Baſtille. Du Ferrier, Duval & Viole auroient été traités de même, s'ils n'euſſent eu la précaution de ſe ſauver par le ſecours de leurs amis.

CXII. Le parlement travaille au procès de Jacques Spifame. *De Thou, hiſt. l. 22. La Popeliniere, liv. 8. Bullinger. lib. 1. hiſt. ſui temporis.*

Le lendemain les chambres s'étant encore aſſemblées par le commandement du roi, l'on commença à traiter de l'affaire de Jacques Spifame évêque de Nevers, qui après s'être marié en ſecret, s'étoit ſauvé à Geneve. Ce Spifame étoit Pariſien, ſorti d'une noble famille originaire de la ville de Lucque en Italie, & établie à Paris dès l'an 1350. que vivoit Barthelemy Spifame, duquel ſont iſſus

An. 1559.

tous ceux de ce nom, ſeigneurs des Biſſeaux, des Granges & de Paſſy. Jacques avoit pour pere & mere, Jean Spifame ſeigneur de Paſſy, ſecretaire du roi & tréſorier de l'extraordinaire des guerres, & Jacquette Ruzé; & ſe trouva le dernier de cinq freres. Il fut conſeiller au parlement, puis préſident aux enquêtes, d'où il monta à la charge de maître de requêtes, & fut nommé conſeiller d'état. S'étant conſacré à la profeſſion eccléſiaſtique, il fut chanoine de l'égliſe de Paris, chancelier de l'univerſité, abbé de ſaint Paul de Sens, grand vicaire de Charles cardinal de Lorraine archevêque de Reims; enfin il fut nommé évêque de Nevers en 1547. par le roi Henri II. Il aſſiſta à l'aſſemblée des états tenue à Paris en 1557. puis ſe laiſſant entraîner moins par le torrent des nouvelles opinions, que par l'amour d'une femme qu'il entretenoit, il ſe retira à Geneve en cette année 1559. Le parlement après avoir vû les informations, & délibéré là-deſſus, ordonna qu'on lui feroit ſon procès.

CXIII.
Premier ſynode tenu à Paris par les Calviniſtes.
De Thou loco ſup. Spond. hoc ann. n. 19. Benoiſt, hiſt. de l'edit de Nantes, to. 1. p. 18.

Toutes ces pourſuites du roi pour détruire le parti Calviniſte, n'empêcherent pas les miniſtres des égliſes réformées de s'aſſembler encore au mois de Mai dans la ville de Paris au fauxbourg ſaint Germain. Un certain François Morel qui étoit en réputation parmi eux, préſida à cette aſſemblée. Tout s'y paſſa dans un grand ſecret, on en fit même prêter le ſerment dès le commencement du ſynode. Il dura quatre grands jours d'été, non ſeulement ſans en avoir obtenu permiſſion, mais ſans en donner aucune connoiſſance. On y

fit plusieurs réglemens. On y traita d'abord de l'Anabatisme qu'un certain Pierre Chrétien ministre du Poitou vouloit introduire à Caën ville de Normandie, parmi les Calvinistes. On ordonna ensuite beaucoup de choses touchant la discipline, la forme des synodes & des conférences, & les personnes qui y devoient présider : on y traita des élections, des devoirs des ministres, des diacres, des censures, de la maniere de contracter les mariages, & de leur dissolution, des degrés de consanguinité & d'alliance; on y régla qu'il ne falloit point souffrir de principauté parmi les collégues qui seroient tous égaux : l'on y parla de l'excommunication, & de l'uniformité de la doctrine, & de rejetter toutes les opinions étrangeres pour ne s'attacher qu'à celle de Calvin, dans laquelle on ne pourroit rien changer que du consentement d'un synode général, & de l'avis de tout le corps. Sur ce qui fut proposé, si on pourroit appeller devant les évêques ou leurs officiaux ; on répondit insolemment, qu'on pourroit à la vérité s'y pourvoir dans les affaires civiles seulement, comme on s'adresse à un brigand pour obtenir quelque humanité.

An. 1559.

CXIV. Origine de la confession de foi & de la discipline des Calvinistes de France.

Beze, hist. ecclésiast. l. 2. vers la fin.

On croit communément que la confession de foi des réformés fut composée dans ce synode avec leur discipline, chacune en quarante articles; mais il est plus probable que l'une & l'autre venoient de Geneve, & qu'elles étoient l'ouvrage de Calvin; en effet elles furent signées & acceptées le vingt-huitiéme de Mai dans ce synode, qui n'avoit commencé que le vingt-sixiéme. Il falloit donc que l'une & l'au-

An. 1559.

tre piéces fussent toutes dressées, n'étant pas possible qu'en moins de deux jours ces députés, la plûpart peu habiles, composassent de concert jusqu'à quatre-vingt articles sur le champ : on agita même s'il ne falloit pas déposer les ignorans entre les anciens qu'on avoit pris par nécessité, & on conclut pour l'affirmative, s'ils étoient trop ignorans comme l'on en connoissoit plusieurs. Cette confession de foi & de discipline, ne fut rendue publique que sous les régnes suivans.

CXV.
Ambassadeurs des princes Protestans au roi en faveur des Calvinistes.

De Thou, hist. lib. 22. n. 7. versùs finem.

Calvin, qui de sa retraite qu'il s'étoit procurée à Geneve, veilloit à la conservation de son troupeau qui se multiplioit en France, engagea les Protestans d'Allemagne à écrire au roi Henri II. pour le prier de ménager un peu plus ceux de leur religion dont les prisons étoient remplies. On vit donc arriver des ambassadeurs avec des lettres des électeurs Frederic comte Palatin, d'Auguste duc de Saxe, de Joachim de Brandebourg, de Christophe duc de Wirtemberg, & de Volfang comte de Veldenz, écrites de leur propre main. Ils mandoient à ce prince qu'ils avoient appris avec beaucoup de douleur qu'un grand nombre de gens pieux qui aimoient la paix, & qui faisoient profession de la même religion qu'ils professoient eux-mêmes, étoient emprisonnés en France comme des séditieux & perturbateurs du repos public ; qu'on les dépouilloit de leurs biens ; qu'on les envoyoit en exil, & même qu'on les punissoit du dernier supplice. Qu'animés par la charité chrétienne, & par l'amitié qu'ils portoient au royaume de France, ils le prioient d'examiner murement cette affaire où

il

il s'agissoit de la gloire de Dieu & du salut de tant d'ames, & de ne se point laisser conduire par des préjugés. Que pour eux, comme c'étoit le devoir des bons princes, ils n'avoient pas moins de passion pour l'honneur de la religion, & pour le salut de leurs sujets. Que sur les troubles qui étoient nés touchant la religion, ils avoient soigneusement cherché les moyens convenables pour accommoder les choses, & qu'en s'y appliquant avec attention, ils avoient peu à peu découvert qu'il s'étoit glissé dans l'église des maximes injurieuses à Dieu, qui ne venoient que d'avarice & d'ambition, & qui étoient très-capables de causer de grands scandales.

An. 1559

Ils concluoient de-là que ces maximes devoient être condamnées par le témoignage des écritures saintes, ou du moins réformées, suivant les décrets des anciens conciles, & l'autorité des peres des premiers siécles. Que ce n'étoit pas d'aujourd'hui qu'on se plaignoit des mœurs corrompues, & de la mauvaise discipline de la cour Romaine ; qu'il y avoit long-tems qu'on sçavoit en France ce que Guillaume de Paris, Jean Gerson, Nicolas de Clémangis, & tant d'autres sçavans en avoient écrit. Que le roi François I. d'heureuse mémoire, pere de sa majesté, y avoient pourvû, en accommodant les différends de la religion, & corrigeant la discipline ecclésiastique : Que ce même soin étoit digne d'un roi fils d'un tel pere : Qu'ils le prioient, puisqu'il n'y avoit plus de guerres étrangeres qui troublassent le repos de la France, de travailler à accommoder paisiblement & à l'amiable par ses soins & par son autorité les dissensions nées dans son

An. 1559.

royaume à l'occasion de la religion. Que pour eux ils ne voyoient pas d'autre moyen pour y réussir, que de faire un choix d'hommes capables & amis de la paix, qui examinassent sans passion cette affaire, & qui dressassent une confession de foi fondée sur la régle de l'écriture sainte & des anciens peres. Qu'en attendant on suspendît l'exécution des arrêts; qu'on rendît la liberté à ceux qui vieillissoient dans l'horreur des prisons; qu'on rappellât les exilés, & qu'on rétablît dans leurs biens ceux qui en avoient été dépouillés. Qu'en cela le roi fera une chose agréable à Dieu, glorieuse pour lui, salutaire à son royaume, & obligera infiniment les princes d'Allemagne, qui implorent sa clémence pour des malheureux, comme pour une cause commune.

CXVI. Le roi nomme des commissaires pour l'affaire des conseillers.

Le roi reçut ces ambassadeurs avec beaucoup de bonté; & après avoir reçu les lettres de leurs maîtres, il répondit, qu'il députeroit au plûtôt quelqu'un de sa cour auprès de ces princes, & qu'il espéroit de les satisfaire amplement. Les ambassadeurs furent ainsi congédiés: mais à peine étoient-ils arrivés sur les frontieres du royaume, que le feu qu'on croyoit comme éteint par leur arrivée, fut rallumé avec plus de force aussi tôt après leur départ. Dès le dix-neuviéme de Juin, le roi avoit nommé des juges pour connoître de l'affaire des conseillers qui avoient été mis en prison. Ces juges étoient le président de Saint André, Jean Jacques de Mesme, maître des requêtes, Louis Gayant, Robert Bouette, conseillers; Eustache du Bellay évêque de Paris, * & l'inquisiteur Antoine de Mouchy, surnommé Démocharès. Du Bourg ayant été interrogé le même jour, refusa de répondre, parce que c'est un droit

* *Il étoit le troisiéme frere du cardinal du Bellay, & son successeur dans l'évêché de Paris.*

des conseillers, que dans les affaires où il y va de la vie, ils ne peuvent être contraints de répondre que devant toute la cour, les chambres étant assemblées. Le procureur général Bourdin obtint de nouvelles Lettres patentes du roi, portant que du Bourg reconnoîtroit les juges nommés, qu'autrement il seroit tenu pour convaincu, & puni comme criminel de léze-majesté. Ainsi le coupable fut jugé indigne de jouir du privilége des conseillers, à cause, disoit-on, de l'atrocité de son crime : mais afin qu'on ne crût pas qu'il eût du mépris pour les ordres du roi, il se soûmit, en faisant toutefois sa protestation, afin qu'on ne prétendît pas qu'il eût renoncé à son privilége.

An. 1559.

CXVII.
Du Bourg déclaré convaincu d'hérésie par l'évêque de Paris.
De Thou, ut sup.

L'évêque de Paris (Eustache du Bellay) pour tâcher de le ramener ; travailla à son instruction avec ses docteurs, pendant qu'il étoit à la Bastille ; & afin de lui en faciliter les moyens, il lui porta lui-même une espece d'exposition de foi. Le prisonnier feignit de la vouloir recevoir, si on lui apportoit du papier & de l'encre ; mais il ne s'en servit que pour en composer une autre de sa façon, où il montra son ignorance en matiere de théologie. Félicien de Ningarda de la Valteline, évêque de Côme, réfuta dès-lors cette confession de foi par un sçavant écrit, imprimé à Venise trois ans après. Dans la suite du Bourg fut interrogé juridiquement, & comme ses réponses se trouverent tout-à-fait conformes à la fausse doctrine des Luthériens & des Zuingliens, l'évêque de Paris, qu'il avoit reconnu pour son prélat & son juge, le déclara convaincu d'hérésie, & ordonna qu'il seroit dégradé, afin d'être ensuite livré au bras

An. 1559.

séculier. Du Bourg appella comme d'abus de cette sentence au parlement de Paris, où la cause fut plaidée publiquement en présence du cardinal de Lorraine, & de Bertrandi archevêque de Sens & cardinal, & l'appellation enfin ayant été déclarée nulle, le parlement renvoya le criminel à ses juges naturels. Du Bourg se pourvut encore de deux appels simples, l'un à l'archevêque de Sens, comme métropolitain, & l'autre à l'archevêque de Lyon, comme primat. Mais le jugement qui avoit déja été prononcé contre lui, fut confirmé dans ces deux tribunaux. Le criminel voulut appeller au pape, comme le lui conseilloient ses amis, & il l'eut fait, s'il n'eût appréhendé qu'on ne lui eût reproché d'avoir adoré la bête, selon le langage injurieux employé par les Protestans, contre ceux qui reconnoissoient l'autorité du vicaire de Jesus-Christ. Mais cette crainte l'arrêta. Ainsi ayant été renvoyé à l'évêque de Paris, ce prélat le dégrada de son caractere de prêtrise, & l'abandonna au bras séculier.

CXVIII. Tournois aux nôces d'Elisabeth de France avec Philippe II.

Spond. hoc ann. n. 22.

De Thou, hist. lib. 22.

Belcar. in com. l. 28. n. 31.

On se préparoit alors à la cour à célébrer les nôces d'Elisabeth de France, fille aînée du roi, que le duc d'Albe venoit d'épouser au nom du roi Philippe; & celles de Marguerite, sœur du roi Henry, avec le duc de Savoye. Pour rendre cette fête plus magnifique, le roi ordonna un tournois de trois jours, c'est-à-dire, un de ces combats d'honneurs, où les gentilshommes entroient en lice pour signaler leur adresse & leur courage; on y couroit à cheval, les lances & les épées avoient la pointe émoussée, & le taillant rabattu. Il arrivoit néanmoins assez souvent de grands accidens par la cha-

An. 1559.

leur du combat, ou par la haine des combattans. Comme nos rois avoient alors leur palais aux Tournelles au bout de la rue ſaint Antoine proche la Baſtille, Henry avoit fait dreſſer des lices le long de cette rue pour des joûtes. Lui-même voulut être des combattans, avec les ducs de Ferrare & de Guiſe le trentiéme de Juin; il ſoutint pluſieurs aſſauts devant les Eſpagnols, avec les plus adroits & les plus forts cavaliers de ſa cour. Ce jour même après en avoir terraſſé un aſſez grand nombre, il ordonna à Gabriel de Lorges comte de Montgommery, & capitaine de ſes gardes, qui avoit la réputation d'être un des plus adroits, d'entrer en lice, & de rompre une lance avec lui.

CXIX. Le roi y eſt bleſſé d'un éclat de lance.

De Thou, ut ſup.
Dupleix. hiſt. de France, tom. 3. in-fol. p. 590.
Brantom. mem. tom. 2.

Ce ſeigneur s'en excuſa, ſoit parce que le jour précédent il n'avoit pas été heureux dans cet exercice, ſoit par reſpect pour ſa majeſté. La reine même, comme ſi elle eût preſſenti ce qui devoit arriver, pria inſtamment ce prince de ne plus courir, & l'en fit encore prier par le duc de Savoye: mais Henry réſolu d'entrer en lice avec le comte, lui fit porter une lance, en lui diſant: Je ne courerai plus que cette fois, c'eſt un coup de faveur. Ils entrerent donc tous deux en lice: & courans l'un contre l'autre, ils ſe choquerent ſi rudement, que leurs lances ſe rompirent, & qu'un éclat de celle de Montgommery donna dans l'œil droit de ſa majeſté par la viſiere de ſon caſque, qui étoit entr'ouverte. Le coup fut ſi violent, que le cerveau en fut offenſé, & que le roi tombant par terre, perdit la connoiſſance & la parole, & ne les recouvra plus juſqu'à ſa mort, qui arriva l'onziéme jour depuis ſa bleſſure,

An. 1559.

c'est-à-dire, le dixiéme de Juillet, dans son palais des Tournelles. Il étoit âgé de quarante ans, trois mois & onze jours, & avoit regné douze ans, quatre mois & dix jours. Son cœur fut porté dans l'église des Célestins de Paris, & son corps à S. Denis, où la reine veuve lui fit dresser un superbe monument. Les Calvinistes ne manquerent pas d'observer que le roi avoit été blessé vis-à-vis de la Bastille, où étoient prisonniers quelques conseillers du parlement, entr'autres Anne du Bourg, que le roi avoit promis de voir brûler de ses deux yeux. On raconte que sa mort avoit été long-tems auparavant prédite par Lucas Gauric, célébre mathématicien, fort aimé de Paul III. La reine l'ayant consulté là-dessus, il lui avoit, dit-on, répondu que le roi son mari perdroit la vie dans un duel.

CXX. Sa mort, & divers jugemens qu'on en porte. *De Thou, hist. lib. 22. Petrus Pascalius elog. Henrici II.*

CXXI. Bonnes qualités & défauts de ce prince. *Additions aux mem. de Castelnau. Brantome, dans l'éloge de Henry II.*

Ce prince avoit de grandes qualités, il étoit vaillant : belliqueux, ayant porté assez loin les limites de son royaume, & la fortune lui ayant été presque toûjours favorable. Il aimoit la justice, & chérissoit ses sujets ; il étoit libéral, affable & débonnaire ; & il eût été sans défauts, si sa conduite eût répondu à sa bonne mine ; mais sa riche taille, son visage doux & serein, son esprit agréable, son adresse dans toutes sortes d'exercices, son agilité & sa force corporelle, ne furent pas accompagnées de la fermeté d'esprit, de l'application, de la prudence & du discernement qui sont nécessaires pour bien commander. Il étoit naturellement bon, & avoit les inclinations portées à la justice : mais il ne se posséda jamais lui-même, & pour ne vouloir rien faire de son chef, il fut cause de tout le mal que

firent ceux qui le gouvernoient. On ne peut excuſer ſes amours avec Diane de Poitiers, ducheſſe de Valentinois, qui fut le premier mobile de tout ce qui ſe paſſoit dans le gouvernement. Les miniſtres & les favoris plioient également ſous elle, & le connétable Anne de Montmorenci lui-même, tout aimé du Prince, tout grave qu'il étoit, ne pouvoit ſe diſpenſer d'avoir recours à ſa faveur. Rien n'eſt plus ſurprenant que l'empire qu'avoit uſurpé cette femme ſur l'eſprit du roi. Dans un âge où les autres femmes de ſon caractere ſongent à la retraite, elle enchantoit tellement ce prince, qu'il étoit réduit à fermer les yeux ſur les galanteries de ſa vieille maîtreſſe, qui étoient néanmoins aſſez fréquentes.

An. 1559.

CXXII. Son mariage & ſa poſtérité.

Hiſt. géneal. de la maiſon de France par Meſſieurs de Sainte-Marthe t. 1. in-fol. p. 764. & ſuiv.

Henri II. avoit épouſé par le traité du vingt-ſept Décembre 1535. Catherine de Médicis, fille unique de Laurent de Médicis, duc d'Urbin, & de Magdeleine de la Tour d'Auvergne; François I. ſon pere, & le dauphin ſon frere étant encore vivans. Cette princeſſe après dix années de mariage ſans avoir eu d'enfans, mit au monde 1°. François II. né le vingtiéme de Février 1543. qui ſuccéda à la couronne. 2°. Louis d'Orléans, le troiſiéme de Février 1549. qui mourut âgé d'un peu plus de vingt mois. 3°. Charles-Maximilien, né le vingt-ſept de Juin 1550. qui régna après François II. ſous le nom de Charles IX. 4. Edouard-Alexandre, premierement duc d'Alençon, puis d'Anjou, qui vint au monde le vingt-un de Septembre 1551. à Fontainebleau, & quitta ſes deux noms par ordre de Charles IX. ſon frere, après lequel il regna ſous le nom de Henri

An. 1559.

III. & fut auſſi roi de Pologne. 5°. Hercules duc d'Alençon, né le dix-huitiéme de Mars 1554. nom que le même Charles lui fit changer en celui de François. Les filles de Henri II. furent 1°. Eliſabeth née le treiziéme d'Avril 1545. & mariée le vingt-deuxiéme de Juin 1559. à Philippe II. roi d'Eſpagne. 2°. Claude née en Novembre 1547. & mariée le cinquiéme de Février 1558. à Charles II. du nom duc de Lorraine. 3°. Marguerite ducheſſe de Valois, née le quatorziéme de Mai 1551. & mariée le dix-huitiéme d'Aouſt 1572. à Henri roi de Navarre, qui parvenu à la couronne ſous le nom de Henri IV. fit diſſoudre ce mariage en 1599. pour cauſe de ſtérilité, défaut de conſentement, & raiſon de conſanguinité. 4°. Victoire née le vingt-troiſiéme de Juin 1556. & morte le dix-ſeptiéme d'Août ſuivant. 5°. Jeanne de France, ſœur jumelle de Victoire, morte auſſi-tôt après ſa naiſſance. Les enfans naturels de Henri II. furent 1°. Henri d'Angoulême * grand Prieur de France, gouverneur de Provence, & amiral des mers du Levant, tué à Aix en Provence le deuxiéme de Juin 1586. 2°. Diane, légitimée de France, mariée par Contrat du treiziéme de Février 1553. à Horace Farneſe duc de Caſtro, enſuite par contrat du troiſiéme Mai 1557. à François duc de Montmorenci, fils du connétable Anne de Montmorenci, & qui lui ſuccéda dans cette charge.

** Sa mere étoit une dame Ecoſſoiſe de la maiſon de Leriſſon.*

CXXIII.
Divers établiſſemens qu'il fit.

Hiſt. généalog. de la maiſon de

Ce monarque étoit d'une taille haute & bien proportionnée; il avoit le viſage un peu long, le nez droit & relevé, le front grand & ouvert, le regard doux & arrêté, paroiſſoit très-affable, la couleur

leur brune & un peu vermeille. Il établit le parlement de Bretagne dans la ville de Rennes, & l'ordonna semestre. Il avoit fait la même chose de celui de Paris, comme on a dit ailleurs; mais cela ne dura que trois ans. La cour des Monnoyes sous son régne fut rendue cour souveraine : il établit une cour des Aydes à Montferrand en Auvergne, qui dans la suite a été transférée à Clermont, qui en est la capitale, & institua dans les principales villes de son royaume, des siéges de juges présidiaux, en la place des sénéchaussées, des prévôtés & des bailliages. C'est aussi sous son régne que les sécrétaires d'état & des commandemens ont commencé, pour expédier les dépêches suivant les départemens des lieux & des provinces qui leur furent assignés. Il érigea en duché-pairie la seigneurie d'Albret en Guyenne, en faveur d'Henri roi de Navarre; le comté d'Aumale en Normandie en faveur de Claude de Lorraine, premier duc de Guise; & la baronnie de Montmorency, en considération d'Anne connétable de France, lequel il honora d'une singuliere affection, & qu'il rappella à la cour, dont il avoit été éloigné sous François I.

An. 1559.

France, ib.

CXXIV. François II. succéde à son pere Henri II.

Spond. hoc ann. n. 23. Belcar in comm. l. 28. n. 32.

Il eut pour son successeur son fils aîné François II. qui étoit déja roi d'Ecosse par son mariage avec Marie Stuart. C'étoit un prince d'une compléxion foible & mal saine, & qui n'étoit âgé que de seize ans & demi, étant né le vingtiéme Janvier 1543. Il étoit par conséquent majeur, selon la loi du royaume, & capable de gouverner par lui-même. Mais eu égard à sa jeunesse, à son peu de santé, & aux bornes très-étroites de son esprit, aussi foible que

An. 1559.

ſon corps, on ſongea à lui donner un conſeil compoſé de perſonnes qui pûſſent gouverner en ſon nom. La cour étoit diviſée entre les deux factions de Guiſe & de Montmorency, dont la puiſſance étoit à peu-près égale ſous le régne précédent. Auſſitôt après la mort de Henri II. il s'en forma une troiſiéme, dont les chefs étoient Antoine de Bourbon, devenu roi de Navarre, par ſon mariage avec Jeanne d'Albret, & Louis de Condé ſon frere, qui n'avoient eu aucun crédit à la cour depuis la révolte du connétable de Bourbon, & qui regarderent la conjoncture préſente comme un moyen de reprendre dans l'état le rang convenable à leur naiſſance.

CXXV.
La reine mere & les Guiſes s'emparent du gouvernement.

Sans entrer dans le détail des intrigues que chaque faction employa pour devenir le parti dominant, nous dirons en peu de mots, que la reine mere Catherine de Medicis, qui prétendoit dominer dans le conſeil du roi, ſe trouvant fort incertaine ſur le choix qu'elle avoit à faire, ſe joignit aux princes de Guiſe, afin d'obtenir par eux le gouvernement de l'état, qui de droit appartenoit au roi de Navarre & au prince de Condé ſon frere, comme premiers princes du ſang; alors elle ſe déclara contre le connétable, non-ſeulement parce qu'elle avoit des ſujets particuliers de haine contre lui, mais encore parce qu'elle étoit perſuadée qu'il s'efforceroit de faire tomber le gouvernement aux princes du ſang, pour en éloigner les Guiſes, qui étoient ſes compétiteurs. En effet, ce ſage vieillard prévoyant que la mort du roi alloit cauſer de grands changemens dans l'état, avoit mandé, le jour même qu'Henri fut bleſſé, au roi de Navarre, de venir promptement à la

cour afin d'y prendre la conduite du royaume, qui lui appartenoit, en cas que le roi mourût. Ce prince qui n'étoit pas entreprenant, partit à la vérité du Bearn où il étoit; mais s'étant arrêté trop long-tems à Vendôme, les Guises sçûrent si bien profiter de son absence, que quand il parut à la cour, il y fut assez mal reçu; on ne lui donna point de logement selon sa qualité;& dès que le roi le vit, il lui dit, qu'il avoit donné l'administration de son royaume aux princes de Guise ses oncles; c'est-à-dire, que le duc de Guise eut le commandement des armées, & fut chargé des affaires de la guerre, & le cardinal de Lorraine son frere, fut premier ministre d'état: on ôta les sceaux au cardinal Bertrandi, pour les rendre à Olivier, homme d'un mérite singulier, & d'une grande probité, à qui la duchesse de Valentinois les avoit fait ôter.

CXXVI. Disgrace du connétable de Montmorency & de la duchesse de Valentinois.

La Popeliniere, liv. 5.

Mezeray, abrégé chron. dans la vie de François II. t. 5. pag. 8.

Le connétable de Montmorency consterné de cette union de la reine mere avec les Guises, vit bien que sa disgrace étoit prochaine: on éloigna de la cour tous ceux qui avoient quelque liaison avec lui: on les frustra des récompenses qui leur avoient été promises: on exerça la même sévérité envers ceux qui s'étoient vantés de lui avoir obligation, & ce fut principalement en cela que la maison de Guise prépara sans y penser la matiere de la conjuration d'Amboise, dont on parlera dans l'année suivante. Le connétable voyant le duc de Guise à la tête des armées, se jugea alors inutile, & remit au roi sa charge: mais on ne fut point content de cette démission; le roi lui conseilla de se retirer de la cour, & l'obligea de se défaire de sa charge de grand-maî-

An. 1559.

tre de la maiſon du prince, pour la donner au duc de Guiſe. Tout ce qu'on fit pour le dédommager, fut de faire ſon fils François maréchal de France extraordinaire, parce qu'il n'y avoit point alors de place vacante; mais ce dédommagement ne diſſipa pas les chagrins du connétable, qui ſe retira en ſa maiſon de Chantilli. La reine mere fit dans le même tems éclater ſon reſſentiment contre la ducheſſe de Valentinois : elle lui ôta les pierreries de la couronne, que celle-ci prétendoit lui avoir été données, & la renvoya en ſa maiſon d'Anet, qu'elle acheva de faire bâtir. Catherine de Medicis ne la pouvant regarder que comme une rivale qui lui avoit enlevé le cœur de ſon mari, étoit ſur le point de laiſſer agir toute ſa haine contre elle ; mais comme ſes intérêts ne s'accommodoient pas avec ſa jalouſie paſſée, & avec ſon reſſentiment préſent, elle ſe contenta de l'éloigner de la cour. La ducheſſe ne fut point abbatue de cette diſgrace. Comme ſa terre de Chenonceaux étoit ſituée au milieu des terres aſſignées pour le douaire de la reine mere, elle l'offrit à cette princeſſe, qui l'accepta avec plaiſir, & lui fit donner en échange la terre de Chaumont ſur Loire.

CXXVII. Arrivée du roi de Navarre à la cour. *Spond. in ann. hoc an. n. 24.*

Il reſtoit encore à la cour, le roi de Navarre & le prince de Condé, que les Guiſes avoient intérêt d'éloigner, pour être abſolument les maîtres. La cour étoit à ſaint Germain en Laye, lorſque le premier y arriva, & le roi ſe trouvoit à la chaſſe. En attendant ſon retour, il ſalua les deux reines, & alla enſuite rendre viſite au cardinal de Lorraine : ce qui fâcha fort les Calviniſtes, qui craignoient que par-là il ne voulût faire ſa cour à leurs ennemis ; mais ce qui les

irrita davantage, fut lorſqu'après avoir ſalué le roi au retour de la chaſſe, il alla voir le duc de Guiſe. Ils le regarderent dès-lors comme un homme de qui ils ne pouvoient plus rien attendre de bon pour eux. Le roi lui fit un accueil très-favorable; mais il lui dit, comme s'il eût voulu prévenir ſes demandes, qu'il n'avoit rien à eſpérer dans le gouvernement du royaume, dont il avoit déja confié la direction au duc de Guiſe, & au cardinal de Lorraine ſon frere, tous deux oncles de la reine. Il lui promit cependant de lui être favorable, autant que ſa dignité, ſa vertu & proximité du ſang pouvoient l'exiger. Mais ces belles démonſtrations d'amitié n'empêchoient pas qu'on ne pensât à l'éloigner.

An. 1559.

CXXVIII.
Le roi ſe fait ſacrer à Reims.

La Popeliniere, hiſt. de François II. liv. 5.
De Thou, in hiſt. l. 23. hoc ann.
Belcar. in comm. l. 28. n. 35.

Pendant ce tems-là, le roi partit pour Reims, afin d'y être ſacré & couronné, ſelon la coûtume; & la cérémonie en fut faite le dix-huitiéme de Septembre par le cardinal de Lorraine, qui étoit archevêque de cette ville. Le roi de Navarre y fut invité, & y aſſiſta. Quelques jours après il fut de même invité à ſe trouver au conſeil du roi, moins pour lui faire honneur, que pour lui faire entendre la lecture d'une lettre du roi d'Eſpagne, qui mandoit à François II. qu'ayant appris que quelques princes & ſeigneurs du nombre de ſes ſujets n'étoient pas contens du choix qu'il avoit fait de ſes miniſtres, & prenoient de-là occaſion d'exciter des ſéditions & de fomenter des cabales contre le gouvernement; il le prioit de maintenir ſon autorité contre eux; & qu'en cas que quelqu'un fût aſſez téméraire pour oſer trouver à redire au gouvernement préſent de la France, il lui offroit pour les ſoumettre, ſes armes, ſes richeſ-

An. 1559.

ses, & toute la puissance des monarchies que la providence lui avoit soûmises, sans exception & sans reserve, dans quelque état que se trouvassent ceux qui seroient soupçonnés de troubler son royaume. Cette lettre étoit dattée du trente-uniéme d'Octobre, en réponse à une autre lettre que Catherine de Medicis sa belle-mere lui avoit écrite, pour demander son assistance contre les perturbateurs de l'état.

CXXIX. Crainte qu'on inspire au roi de Navarre, qui le détermine à se retirer.

De Thou, lib. 23. n. 3.

Le roi de Navarre voyant bien que cette lettre le regardoit plus qu'aucun autre, crut que le parti le plus sûr pour lui étoit de se retirer, afin de ne pas donner au roi d'Espagne le moindre prétexte de se saisir du peu qui lui restoit du bien de sa femme dans le royaume de Navarre. Il sçavoit que les Espagnols avoient usurpé les trois quarts de la monarchie sur Jean d'Albret, sans autre fondement qu'une bulle de Jules II. qui permettoit à Ferdinand le Catholique de s'en saisir; & il appréhenda que Philippe II. ne voulût s'emparer de l'autre quart, sur une simple déclaration émanée de la reine mere, & des princes de Guise, sous le nom de François II. Les Guises avertis qu'il pensoit sérieusement à se retirer, & craignant encore que sa résolution ne fût sans effet, acheverent de l'y déterminer, en inspirant au roi la pensée de lui offrir la commission de conduire la reine d'Espagne au roi son mari.

CXXX. On le charge de conduire la reine d'Espagne à son mari.

De Thou, ibid. ut sup.

Belcar. in comm. lib. 28. n. 33.

Le roi de Navarre accepta la commission, & partit accompagné du cardinal de Bourbon & du prince de la Roche-sur-Yon. Etant arrivé à l'abbaye de Roncevaux, sur les terres de Navarre, il remit la reine entre les mains des députés de Philippe II. sçavoir, le cardinal de Burgos, & le duc de l'Infantado,

An. 1559.

La reine mere avoit déja trouvé un prétexte pour éloigner aussi, au moins pour quelque tems, le prince de Condé, frere du roi de Navarre, en le chargeant d'aller en Flandres vers le roi d'Espagne, pour lui faire ratifier le traité de paix de Cateau-Cambresis, & celui d'alliance qui avoit été fait depuis peu entre les deux couronnes, & pour présenter le collier de l'ordre de saint Michel à ce prince, qui de son côté envoya au roi de France celui de la Toison d'or.

CXXXI. Divers changemens qu'on fait à la cour. De Thou, l. 23.

La reine mere & les Guises ayant ainsi écartés ceux qui pouvoient les traverser dans l'administration du royaume, ne penserent plus qu'à mettre en place des personnes qui leur fussent dévouées. Pendant l'absence du prince de Condé, on rappella de Rome le cardinal de Tournon, qui fut rétabli dans le conseil avec plus d'autorité qu'auparavant. Le gouvernement de Picardie fut ôté à l'amiral de Coligny, sous prétexte qu'il avoit déja celui de l'isle de France, & il fut donné au maréchal de Brissac, quoiqu'Henri II. l'eût promis au prince de Condé. Le maréchal de Saint-André, qu'on nommoit Jacques d'Albon, qui s'étoit rendu odieux aux courtisans, par la grande faveur dans laquelle il étoit auprès du roi Henri, & qui s'étoit attiré la haine de tout le monde par ses excessives débauches, reçut ordre de s'éloigner de la cour : mais il fit bien-tôt après sa paix avec le parti dominant, & rentra dans la bienveillance des Guises, en offrant au duc sa fille unique pour celui de ses fils qu'il voudroit ; à condition de lui céder, par le contrat de mariage tous ses biens, & ceux de sa femme, dont il se réserveroit seulement

An. 1559.

l'usufruit : cependant ce mariage ne se fit pas, quoique les propositions eussent été acceptées.

CXXXII.
Differens édits pour la sûreté publique.
De Thou, l. 23.

Dans le même tems on publia divers édits, qui concernoient l'administration civile. Le chancelier Olivier, grand protecteur des loix & de la justice, pourvût à la sûreté du public & des particuliers, par plusieurs ordonnances. On défendit sous des peines très-griéves, de porter des armes à feu & des pistolets, sans la permission du roi; de même que de porter de longs manteaux & des chausses larges, sous lesquelles on pouvoit cacher des armes. On ne douta pas que ces défenses n'eussent été faites à la priere du cardinal de Lorraine, homme timide, & qui sçachant qu'il avoit beaucoup d'ennemis, vivoit toûjours dans la crainte. Quelque tems après on révoqua toutes les aliénations qui avoient été faites du domaine royal, quoiqu'elles eussent été confirmées ou comme pensions, ou comme récompenses. L'on excepta toutefois de cette ordonnance ce qui avoit été donné aux filles des rois, ou en forme de pension, ou comme dot, & quelques autres donations royales qui y furent spécifiées.

CXXXIII.
Création de chevaliers de l'ordre de S. Michel.
De Thou, l. 23.
Mezeray, to. 5. in-12. p. 12.

Les Guises pour se faire un plus grand nombre de créatures, engagerent le roi à faire des chevaliers de l'ordre de saint Michel, & ce prince en fit dix-huit. Jamais on n'avoit vû une promotion si nombreuse depuis l'institution de cet ordre par Louis XI. en 1469. Après cette création le roi se rendit à Bar, où de l'avis de Catherine de Medicis sa mere; & des princes de Guise, il fut résolu que ce prince se démettroit du droit & de la souveraineté qu'il avoit dans le duché de Bar, en faveur du duc de Lorraine

son

fon beau-frere. François II. trop facile, & incapable de connoître le tort que lui faifoit ce confeil, le fuivit, renonça par lettres patentes à fes droits fur le duché de Bar, & ne s'en réferva que la foi, l'hommage & le reffort. De Bar le roi alla à Châlons fur Marne, & enfuite à Fontainebleau, où il demeura quelque tems, pendant lequel on prit des mefures pour réprimer l'audace des Calviniftes, qui devenoient de jour en jour plus hardis & plus infolens, & qui commençoient à fe remuer de toutes parts, & à faire leurs affemblées dans les provinces avec une liberté entiére.

An. 1559.

CXXXIV. On pourfuit vivement les Calviniftes à Paris.

Belcar in com, lib. 28. n. 37.

Pour arrêter ces entreprifes, François II. donna une déclaration qui fut enregiftrée au parlement de Paris le vingt-troifiéme de Novembre 1559. par laquelle il défendit féverement tout conventicule & toute affemblée nocturne, où, fous prétexte de religion, il fe commet, dit-il, des actions fi déteftables, qu'on ne pouvoit y penfer fans horreur. Il ordonna que les maifons où ces affemblées auroient été faites, feroient rafées, avec défenfe de les rétablir. Il voulut encore, que l'on établît une chambre en chaque parlement, pour ne juger que des crimes concernant la religion. On la nomma Chambre Ardente, parce qu'on y condamnoit au feu tous ceux qui perfiftoient opiniâtrement dans l'héréfie. Le préfident de Saint-André, & l'inquifiteur Antoine de Mouchy, eurent par-là occafion de fignaler leur zéle. Trois hommes, nommés Ruffanges orfévre, Claude David du même métier, & George Renard tailleur, qui après avoir fait profeffion de la nouvelle réforme, s'étoient convertis, en découvrirent plu-

An. 1559.

sieurs qu'ils chargerent de crimes atroces, & les plus infâmes. Ils dirent, qu'ils avoient assisté par hazard à une de leurs assemblées tenue à la place Maubert, où s'étoient trouvés un grand nombre d'hommes & de femmes de toutes conditions; qu'après qu'on y eût apporté un cochon de lait, comme si ç'eût été l'agneau paschal, & que chacun en eût goûté, on éteignit toutes les lumieres, & qu'on s'étoit ensuite abandonné à toutes sortes d'infâmies. Ces délateurs furent menés au cardinal de Lorraine, qui les produisit devant la reine mere. L'avocat chez qui l'on tenoit ces sortes d'assemblées, fut pris avec sa femme & sa fille, les témoins furent confrontés, & en même tems convaincus de mensonges & de calomnies: mais leur crime demeura impuni, parce que la haine publique l'emporta sur l'innocence des accusés; & cette affaire en fit emprisonner un grand nombre.

CXXXV.
Libelles des Calvinistes contre le gouvernement, & réponse.
De Thou, lib. 23.

Les Calvinistes au lieu de demeurer dans les bornes d'une juste défense sur ces prétendus crimes qu'on leur imputoit, répandirent grand nombre de libelles diffamatoires contre l'autorité de la reine mere & des princes de Guise, prétendant qu'ils n'avoient aucun droit de prendre l'administration du royaume, & qu'ils l'avoient usurpée par force & contre les loix, pour en frustrer les princes du sang. Les Guises eurent recours à des remédes plus efficaces que des paroles, pour dissiper tous ces bruits, & ajoûterent aux gardes ordinaires, des Italiens, plûtôt pour leur sûreté, que pour celle de la personne du roi. Mais comme l'autorité de la reine mere étoit attaquée dans ces écrits, Jean du Tillet greffier au

parlement, très-sçavant dans le droit François, réfuta les raisons frivoles des hérétiques par un ouvrage qu'il intitula, *de la majorité du roi*, dans lequel recueillant la plûpart des articles des coûtumes municipales, il montra que la tutelle finit en France dans l'âge presque auquel commence la puberté, & qu'elle ne s'étend pas au-delà de quinze ans : qu'ainsi les rois ont pû toujours avoir à cet âge auprès d'eux des conseillers de leur choix, & donner le gouvernement à ceux qu'ils en jugeroient les plus capables. Il prouva par plusieurs exemples que l'administration n'a pas toujours été donnée au plus proche parent, & finit par l'ordonnance de Charles V. roi de France, ajoûtant qu'il seroit bien fâcheux à un roi de se choisir un conseil selon la fantaisie des étrangers & de ses voisins, ayant droit de le faire de lui-même selon les loix du royaume; désignant les Protestans de France, qui avoient sollicité les princes d'Allemagne de la confession d'Ausbourg, de s'entremettre pour établir un conseil. Il se déclara ouvertement contre eux, & traite l'auteur du libelle de second Achitophel. Il les appelle les auteurs des troubles, les ministres & les trompettes de la sédition, & dit, qu'on peut justement prendre les armes contre eux, comme contre des sectaires, & qu'on y est même obligé.

An. 1559.

CXXXVI.
On continue le procès d'Anne du Bourg & des autres conseillers
De Thou, ibid. ut sup.

Les princes de Guise crurent ne pouvoir mieux engager les Catholiques dans leur querelle, qu'en pressant le jugement d'Anne du Bourg, & des autres conseillers qu'on retenoit en prison, croyant par-là se concilier la bienveillance du peuple, & faire cesser la haine qu'on avoit conçûe de leur do-

An. 1559.

CXXXVII. Du Bourg semble vouloir retracter ses erreurs.

Varillas, hist. de François II. in-4. p. 357. & suiv.

mination. Du Bourg se voyant entre les mains de ses juges, présenta un écrit, par lequel il récusoit la grand'chambre, prétendant qu'elle ne pouvoit pas travailler seule à son procès, & le premier président Gilles le Maître, qu'il accusoit de beaucoup de crimes : le chancelier Olivier prononça l'arrêt pour recevoir l'accusé dans ses causes de récusations, & lui donna pour conseil un célébre avocat nommé de Marillac, qui d'abord exhorta du Bourg à adoucir ce qu'il avoit répondu de trop rude dans son interrogatoire contre la religion Catholique, & à corriger ce que ses juges ne pouvoient supporter dans sa confession de foi, en promettant de ne point interrompre le plaidoyer de son avocat. Il le promit; & Marillac flatté de l'espérance de réussir, employa toute son éloquence pour servir sa partie : il déclama contre la maniere de son emprisonnement, prouva la nullité des sentences & des arrêts précédens; & après avoir disposé l'esprit des juges à la compassion, il conclut en demandant pour sa partie de rentrer dans la communion de l'église, & du Bourg ne le désavoua pas, deux conseillers furent députés au roi, pour avertir ce prince de la prétendue conversion du coupable, & demander sa grace au nom de la compagnie.

CXXXVIII. Les Calvinistes font revenir du Bourg à ses premiers sentimens.

De Thou, hist. lib. 23. hoc anno n. 5.

Mais les Calvinistes qui craignoient les conséquences de ce changement, trouverent le moyen de faire entrer dans la prison de du Bourg un ministre nommé Jean Malon, qui avoit été Carme, pour lui représenter qu'il ne devoit point abandonner la cause de Dieu par une honteuse désertion,

ni céder en courage à tant de personnes de la lie du peuple qui l'avoient soutenue au milieu des feux sous les deux régnes précédens. Qu'il y avoit plus de secours à espérer du côté de Dieu que de celui des hommes, qu'il persévérât seulement, & qu'il ne préférât pas une vie passagere à un bonheur éternel: Que s'il conservoit sa constance & sa fermeté, ses juges n'oseroient le condamner: Que si Dieu en avoit autrement ordonné, ce ne seroit que pour lui procurer une gloire immortelle, & le faire triompher dans le ciel avec les anges & les bienheureux, après avoir laissé parmi les hommes un illustre exemple de préférer la vertu à toutes les conditions les plus avantageuses. Qu'il n'écoutât donc point les exhortations de ses amis qui vouloient sauver son corps, pour perdre son ame & sa réputation, & qu'il se préparât au combat avec une conscience intrépide. Ces paroles lui firent changer de sentiment; & par un écrit qu'il présenta à la cour, il révoqua sa premiere confession, comme douteuse & ambigue, & en proposa une nouvelle entiérement conforme à celle de Geneve, en s'emportant beaucoup contre le pape.

CXXXIX. Le président Minard est tué d'un coup de pistolet sortant du palais. *De Thou, ibid. ut sup.*

Le roi reçut environ dans le même tems des lettres de Frederic électeur Palatin, qui lui demandoit avec de fortes instances la grace de du Bourg, & le prioit de lui envoyer ce conseiller dans ses états. Peut-être l'électeur auroit-il été favorablement écouté, sans un accident qui hâta le supplice de celui pour lequel il intercédoit. Antoine Minard président, en revenant du palais le soir du dix-huitiéme de Décembre assez tard, fut tué d'un coup de pis-

An. 1559.

tolet; & l'on devoit traiter de même les présidens le Maître & Saint-André, s'ils fussent allés ce jour-là au palais. Ce Minard dont la vie étoit assez licencieuse, avoit été récusé par du Bourg; mais ayant persisté à vouloir le juger avec les autres, le criminel irrité lui dit, que s'il ne s'en abstenoit après en avoir été prié, il pourroit y être contraint par une autre voye. On interpréta ce discours comme si du Bourg eût sçû quelque chose de cet assassinat. Les auteurs du meurtre ne pûrent jamais être découverts. Cet accident fit qu'on hâta la mort de du Bourg: le cardinal de Lorraine, craignant que le roi gagné par les prieres de l'électeur Palatin ne lui accordât sa grace, pressa le jugement, qui fut rendu trois jours après, & qui condamna le criminel à être pendu & brûlé.

CXL.
Du Bourg est condamné à être pendu & brûlé.
De Thou, l. 23.
Spond. in annal. hoc ann. n. 27.

Sa sentence lui fut prononcée sans qu'il parût aucune émotion sur son visage: il dit qu'il pardonnoit sincérement à ses juges qui l'avoient jugé selon leur conscience, mais non pas selon la science de Dieu. Ensuite s'adressant à eux, il finit en prononçant ces paroles avec un peu d'émotion: « Eteignez maintenant vos feux, & après avoir réformé » votre premiere vie, tournez-vous du côté de Dieu, » afin que vos péchés vous soient pardonnés. Que » l'injuste quitte sa voye perverse, & qu'en quittant » ses mauvaises pensées, il se convertisse à Dieu, & » Dieu aura compassion de lui. Quant à vous, con- » seillers, vivez & soyez toujours heureux, mais » pensez toujours à Dieu, & aux choses qui sont » de Dieu; pour moi je vais librement à la mort. » Après ces mots, il monta dans une charette, accom-

pagné de deux cens cavaliers, & de quatre cens hommes de pied bien armés, & fut conduit de la conciergerie du palais à la place de gréve, lieu destiné pour son supplice : y étant arrivé, il s'acquitta de la parole qu'il avoit donnée, de ne point haranguer le peuple, se contentant de lui dire, qu'il mouroit pour la cause de l'évangile, & non pas comme un voleur. Il se deshabilla lui-même, & les dernieres paroles qu'on lui entendit prononcer furent celles-ci : « Seigneur, ne m'abandonnez pas, de peur que je ne vous abandonne. « Ensuite ayant été étranglé, on brûla son corps : c'étoit le vingtiéme Décembre. Du Bourg étoit âgé de trente-huit ans, natif de Riom en Auvergne, & de la même maison qu'Antoine du Bourg chancelier de France sous François I. Son supplice fit verser beaucoup de larmes à ceux qui prévoyoient combien il alloit coûter de sang à la France.

An. 1559.

CXLI. Condamnation des autres conseillers à differentes peines.

De Thou, in hist. l. 23. hoc ann.

On examina ensuite l'affaire des autres conseillers, à qui il fut plus aisé de se défendre, ne s'étant pas expliqués si ouvertement que du Bourg dans la mercuriale. Ils étoient au nombre de quatre, Eustache de la Porte, Paul de Foix, Louis du Faur, & Antoine Fumée. Le premier fut obligé de déclarer en plein parlement qu'il approuvoit les arrêts de la grand'chambre contre les hérétiques, comme bien fondés, & qu'il les recevoit avec respect. Le second ayant opiné qu'il falloit punir plus sévérement ceux qui nioient la substance même des mysteres, que ceux qui ne trouveroient à redire que dans la forme ou dans la maniere, on l'obligea de déclarer de-

An. 1559.

vant toutes les chambres assemblées qu'après la consécration de l'eucharistie la forme étoit inséparable de la matiere, & que cette consécration n'étoit véritable que dans la forme de l'église Romaine : & l'on ajoûta dans l'arrêt qu'il seroit suspendu de ses fonctions pendant un an. Le troisiéme, Louis du Faur, avoit remontré les abus qu'il prétendoit s'être glissés dans la religion, & avoit conseillé pour les réformer, de tenir un concile, où l'on pût agir avec toute liberté. Rien n'étoit plus judicieux, tous les Catholiques convenoient du premier, & sur le second Henri II. & Philippe II. étoient convenus dans le traité de Cateau-Cambresis, de faire assembler un concile universel, pour terminer les différends de la religion : cependant Louis du Faur fut condamné à demander pardon à Dieu, au roi & à la justice, à ne point paroître en parlement pendant cinq années, & à une amende de cinq cens livres, payable aux pauvres. Enfin le quatriéme, Antoine Fumée, fut renvoyé absous, sans aucune condition, parce que Jean de Parthenay, seigneur de Soubise, confident de la reine mere, employa tout le crédit de cette princesse pour le tirer d'affaire.

CXLII.
On punit tous ceux qui sont soupçonnés d'héréfie.
De Thou, ibid. ut sup.

Tous ces jugemens n'empêcherent pas que des esprits turbulens irrités de l'assassinat du président Minard, ne sollicitassent les princes de Guise à faire punir ceux qui étoient soupçonnés d'en être les auteurs ou d'y avoir trempé. Bourdin procureur général donna aussi avis au roi, que les Calvinistes avoient dessein de mettre le feu dans la ville, afin de rompre les prisons, & d'en retirer ceux qui y étoient

étoient enfermés, pendant que le peuple seroit occupé à éteindre l'incendie. Quoique cet avis ne fût peut-être fondé sur rien de réel, le roi ne laissa pas que d'expédier de Chambor, où il étoit, des ordres au parlement de procéder sévérement contre les suspects, & de les juger sans délai. L'on établit extraordinairement quatre chambres, tirées de tout le corps du parlement pour y travailler : & par ce moyen les prisons furent bien-tôt vuides, les uns ayant été condamnés à mort, les autres obligés de confesser leur crime, & d'en demander pardon : d'autres ayant été exilés ou punis d'une autre maniere. Robert Fluard que l'on avoit mis en prison, parce qu'il étoit accusé de l'assassinat du président Minard, fut appliqué à la question : mais comme il ne confessa rien, on lui rendit la liberté, parce qu'il n'y avoit pas de preuves assez fortes pour le condamner. Dans le même tems un émissaire des princes de Guise, nommé Julien Firmin, chargé de plusieurs lettres, fut tué assez près de Chambor : ce qui les toucha beaucoup : mais la reine mere & ces princes étoient sur-tout offensés de la demande qu'on faisoit d'assembler les états, craignant de perdre leur autorité, si l'on rétablissoit l'usage de ces assemblées, c'est pourquoi l'on regardoit ceux qui parloient seulement des états du royaume, comme des séditieux & des criminels de léze-majesté.

An. 1559.

CXLIII.
Moyens dont on se sert pour découvrir les hérétiques.
De Thou, hist. l. 23. hoc anno.

Pour mieux distinguer ceux qui n'avoient pas des sentimens favorables à la religion Catholique, l'on mit dans toutes les villes, & sur-tout à Paris, aux coins des rues, des images de la sainte Vierge,

An. 1559.

Mezeray, abrégé. chron. t. 5. in-12. p. 22.

qu'on paroit, & devant lesquelles on faisoit brûler des bougies, & où le même peuple & les enfans chantoient des litanies, & autres prieres. L'on n'avoit pas manqué d'y placer des troncs & des boëtes, où par les importunités de ceux qui en avoient soin, les passans étoient obligés de mettre de l'argent, pour l'entretien des cierges qu'on brûloit devant ces images; & si quelqu'un refusoit de payer cette espéce de tribut, ou que sans y faire réflexion, il passât sans saluer ces images, le peuple se jettoit aussi-tôt sur lui comme suspect, & l'on s'estimoit heureux, lorsqu'on ne recevoit que des coups, ou lorsqu'après avoir été traîné dans les bouës, on en étoit quitte pour être conduit en prison la vie sauve. Les ecclésiastiques qui étoient les mieux instruits, gémissoient de ces abus; & pour empêcher qu'ils ne s'augmentassent, il y en eut plusieurs qui retirerent, autant qu'ils purent, de ces images, & les placerent dans les églises; mais ce reméde étoit trop foible pour arrêter le mal qu'une animosité mutuelle avoit fait de toutes parts; & l'excessive rigueur avec laquelle on continuoit de traiter ceux qui étoient soupçonnés, même légerement, d'être hérétiques, ou de favoriser ceux qui l'étoient, ne servit qu'à irriter d'avantage les Calvinistes, qui en devinrent plus furieux, & qui, pour se venger, ne songerent plus qu'à augmenter les désordres où la France n'étoit que trop plongée.

LIVRE CENT CINQUANTE-QUATRIE'ME.

An. 1559.

I.
L'on avertit le pape de la mauvaise administration de ses neveux.

De Thou, ibid. ut sup. l. 23.
Pallavic. hist. concil. Trid. l. 14. cap. 7. n. 1.
Raynald. hoc an. n. 30. & seq.

PAUL IV. devenu plus tranquille après que la paix eut été faite avec l'Espagne, fut surpris de voir tous les abus dont ses neveux en particulier avoient rempli Rome pendant la guerre, & il crut qu'il étoit de son devoir d'y remédier. Il le fit connoître par les plaintes qu'il laissa échaper de tems en tems contre les Caraffes; & cette bonne disposition où on le vit, enhardit ceux qui jusqu'ès-là le croyant ou trop prévenu, ou trop occupé, n'avoient osé prendre la liberté de lui communiquer leurs avis. Jérémie, Religieux Théatin, se hâta entre les autres, de profiter des momens favorables que l'heureuse disposition du pape sembloit lui promettre : il alla le trouver, lui parla fortement contre la mauvaise conduite de ses neveux; & le pape ouvrant de plus en plus les yeux qu'il avoit presque toujours eu fermés sur cet article, observa les Caraffes de plus près, & apperçut bien des désordres qu'il avoit ignoré jusqu'alors.

Cosme duc de Florence se joignit à ceux qui se plaignoient; & il en avoit eu plus d'un sujet. Comme il y avoit quelque tems qu'il retenoit plusieurs personnes en prison, parmi lesquelles il y avoit plusieurs ecclésiastiques, il voulut se décharger de la haine que cette détention lui attiroit, & il sollicita le pape, comme il avoit déja fait plusieurs fois, de nommer quelques personnes recommandables par leur probité, qui pussent juger l'affaire des accusés. Outre cela, il étoit offensé de l'insolence des Caraf-

An. 1559.

ſes, qui n'étant pas contens de renverſer tout dans l'état du pape, mettoient de leur propre autorité dans toute l'Italie, & principalement dans la Toſcane, des impots exorbitans ſur les hôpitaux, ſur les monaſteres & ſur le clergé. Il avoit déja chargé ſon * ambaſſadeur d'en faire ſes plaintes au pape: mais juſqu'alors les Caraffes avoient eu grand ſoin d'empêcher cet ambaſſadeur d'obtenir aucune audience. Ce qui fut cauſe que Coſme tenta une autre voie: il écrivit lui-même à Paul IV. & confia ſa lettre au cardinal Vitelli, qui haïſſoit le faſte & l'inſolence des Caraffes. Vitelli s'acquitta fidélement de ſa commiſſion; & Paul IV. n'eut pas plûtôt lû les lettres du duc de Florence, que rappellant les avertiſſemens qu'il avoit reçûs du duc de Guiſe, & de Jérémie, il manda ce dernier, & lui ordonna de s'informer exactement du cardinal Vitelli, ſi l'accuſation contre les Caraffes ſes neveux étoit bien fondée, & de lui en faire un fidéle rapport.

II. Il en fait faire des informations exactes. *De Thou, l. 22.*

* *Il ſe nommoit Bongiani Gianfigliacci.*

Pallavici. ut ſup. 3.

III. Il rappelle beaucoup d'avis qui lui avoient été donnés là-deſſus. *Pallav. hiſt. conc. Trid. l. 14. c. 7. n. 2.*

Ce qui l'engagea encore à faire faire ces informations, fut que le cinquiéme de Janvier, ſe plaignant aux cardinaux de l'inquiſition, aſſemblés dans ſon appartement, qu'on ne lui eût point rapporté une action peu édifiante du cardinal de Monti, arrivée depuis quatre jours, & qui méritoit qu'on le dépouillât de la pourpre; le cardinal Pacheco qui étoit préſent, voulut l'excuſer, & montrer que la faute ne méritoit pas du moins un ſi grand châtiment; mais le pape ému de colere, s'écria: Réformation, réformation. Terme qui lui étoit aſſez ordinaire, & qui ne fut pas ſans replique: « Oui, très-» ſaint pere, répartit Pacheco; mais il faut commen-

» cer par nous autres cette réformation. » Le pape comprit aussi-tôt ce que signifioient ces paroles ; & rappella ce que ce cardinal & celui de saint Jacques lui avoient dit autrefois, lorsqu'il fut question de faire Caraffe évêque : & ce qui confirma les soupçons qu'il avoit formés sur la conduite de son neveu, fut que l'étant allé voir quelques jours auparavant, lorsqu'il étoit malade, il trouva chez lui quelques personnes qui avoient une fort mauvaise réputation. Il étoit encore plus irrité de ce que le cardinal Caraffe avoit promis à Philippe de lui faire restituer Palliano par son frere, à condition qu'il seroit récompensé, & encore plus, de ce qu'il avoit déja consenti qu'on la remît entre les mains de Jean-Baptiste Carbonne, & qu'à son insçû il eût négocié toute cette affaire avec le duc d'Albe.

IV.
Il fait sortir de Rome ses neveux & leurs familles.
De Thou, hist. l. 22.
Spond. hoc ann.
Ciaconius. t. 3. *pag.* 812. *n.* 1.
Pallavicin. ut sup. l. 14. *c.* 7. *n.* 4.

Alors cessant d'agir par les vûes toutes humaines qu'il avoit toujours eues jusques-là dans tout ce qu'il avoit fait pour sa famille, il assembla un consistoire fort nombreux le vingt-septiéme de Janvier 1559. & outre les cardinaux il y appella Salvator Pacini, évêque de Chiusi, le gouverneur de Rome, le dataire, le vicaire de la chambre apostolique, Pierre-Jean Alasti, évêque de Forli, Lippoman transféré à l'évêché de Bergame, avec les sécretaires, le procureur du fisc ; & entre les seigneurs Romains, Camille des Ursins, qui avoit épousé une de ses niéces. Pour ouvrir l'assemblée, il fit un long discours, pendant lequel il versa plusieurs fois des larmes. Il détesta la vie déréglée de ses neveux, il découvrit plusieurs de leurs fautes ; & prononça le décret, qui fut écrit par ses sécretaires, & qu'il chargea le gouverneur de

An. 1559.

Rome de rendre public. Ce decret portoit, que ses neveux sortiroient de Rome dans douze jours avec toute leur famille, femmes & enfans; que le cardinal Caraffe seroit privé de la légation de Boulogne, & de toutes ses charges & dignités, & qu'il seroit exilé à Lavinia; son frere le duc de Palliano privé du commandement de l'armée ecclésiastique, de la charge de général des galeres, & relegué à Galese, château peu éloigné de Rome, qu'il avoit acheté de Jules de la Rovere: le marquis de Montebello envoyé dans ses terres qu'il avoit dans la Romagne; avec défenses à eux tous de sortir des lieux de leur exil, & avec menaces de les punir beaucoup plus rigoureusement, s'ils contrevenoient à ses ordres.

V. La réponse à quelques cardinaux qui s'intéressoient pour eux. *Pallavic. ut sup. De Thou, hist. l. 22.*

Quelques cardinaux ayant voulu travailler à l'adoucir, en excusant ses neveux, il leur défendit de lui parler jamais de cette affaire; & s'adressant au cardinal Ranucce Farnese, qui étoit présent, il lui dit avec aigreur, que Paul III. son ayeul auroit mieux fait, s'il eût préféré à l'affection de ses parens, le devoir & la charge de pasteur, & si en usant sur son pere d'une sévère correction, il n'eût pas laissé impunis ses crimes & ses débauches abominables, qui faisoient horreur à tout le monde. Ainsi en témoignant de l'aversion pour toutes ces causes flateuses qu'on auroit pû apporter en faveur de ses neveux, il imposa silence à tout le monde. Il priva aussi de leurs magistratures tous ceux qui en avoient été pourvûs par ses neveux, & il en fit mettre plusieurs en prison: il abolit quelques impots, comme ayant été établis à son insçû; & donna la garde de la ville & du palais à Camille des Ursins: mais ce Camille

étant mort aussi-tôt après, il substitua en sa place Antoine des Ursins, frere du duc de Gravina, & donna la charge de général des galeres à Fabio des Ursins. Il retint auprès de lui le cardinal Alphonse Caraffe, qu'on nommoit le cardinal de Naples, parce qu'il étoit archevêque de cette ville; quoiqu'il eût à peine dix-huit ans; mais qui étoit d'une sagesse de vieillard. Il étoit fils du marquis de Montebello, & par conséquent petit neveu du pape, qui le fit cardinal, lui confia l'administration de la chambre apostolique, & lui associa des hommes graves & sçavans pour le gouvernement des affaires. C'est ce qu'on appelloit à Rome le Tribunal de la Consultation, qui commença dès-lors, & qui subsiste encore aujourd'hui pour regler les affaires ecclésiastiques.

VI. Tribunal établi pour juger des différends qui survenoient.

Pall. ut sup. l. 14. c. 7. n. 6.
De Thou, l. 22.
Victorel. in ad. ad Ciacon. in Paul. IV.

Le pape établit une compagnie de vingt cardinaux, & de quelques moindres officiers du palais, pour juger avec lui une fois chaque semaine de tous les différends qui naîtroient dans l'état de l'église, affectant par ces actions de se faire regarder comme un souverain pontife équitable, & rejettant sur ses neveux tous les désordres passés. Mais parce que sa santé & son âge de quatre-vingt-quatre ans, ne lui permettoient pas de se trouver assidûment à cette assemblée, il nomma les cardinaux de Trani, de Spolette, & Consiglieri pour tenir sa place, & juger souverainement des affaires qui surviendroient. Il fit aussi un édit, par lequel il promettoit de rendre justice à ceux qui avoient reçu quelque dommage ou quelque injustice de la part des magistrats & des gouverneurs. Enfin il s'appliqua avec tant de soin au gouvernement de l'église, qu'on lui fait dire,

An. 1559.

qu'il falloit compter la premiere année de son pontificat du jour qu'il avoit relégué ses neveux hors de Rome, & qu'il leur avoit entierement ôté l'administration des affaires.

VII.
Son zéle pour l'établissement du tribunal de l'inquisition.

Onuphr. in Paulo IV.

De Thou, in hist. l. 22.

Spond. hoc an. n. 2

Bullarius, tom. 2 in Paul. IV. const. 19.

Il voyoit avec chagrin le progrès qu'il sçavoit que la nouvelle doctrine faisoit en France & en Flandres, quoiqu'il apprît avec joie le zéle des deux rois, Henri II. & Philippe, pour en arrêter le cours. C'est pourquoi il ne cessoit de les en faire solliciter par ses nonces, & d'en parler à leurs ambassadeurs. Néanmoins il eût bien voulu que l'on n'eût point employé d'autre remede que celui de l'inquisition, qui, ainsi qu'il le disoit à tous propos, étoit l'unique antidote, & il vouloit faire croire que le concile ne serviroit qu'à augmenter le mal, comme il avoit fait, selon lui, les années précédentes. Aussi s'appliqua-t-il entierement aux fonctions de ce redoutable tribunal, qu'il fit exercer sévérement contre tout le monde. Il choisit pour y présider, Michel Ghisleri Alexandrin, qu'il avoit fait depuis peu cardinal, & qui devint pape sous le nom de Pie V. Paul voulut que ce tribunal connût non-seulement des crimes de l'hérésie, mais encore de quelques autres qui n'étoient pas du ressort des Inquisiteurs. Il renouvella par une rigoureuse bulle du quinziéme de Février, toutes les censures & les peines portées par ses prédécesseurs, & tous les décrets des canons & des conciles contre les hérétiques, déclarant que tous les prélats, princes, & même les rois & les empereurs qui feroient profession publique de l'hérésie, seroient déclarés incapables & privés, sans autre forme de procès, de leurs bénéfices, seigneuries, royaumes & empires, inhabiles

inhabiles pour les recouvrer à jamais, & les donnant en proye aux premiers Catholiques; & les cardinaux étoient compris dans cette bulle, & soumis aux mêmes peines.

An. 1559.

VIII. Ses bulles contre les livres hérétiques, les religieux & autres.

Paul IV. lib. brev. sign. n. 2895. p. 474. Spond. hoc an. n. 3. Onuphr. in Paulo IV.

Comme l'hérésie commençoit aussi à se répandre en Espagne, il donna dans le même mois une autre bulle pour révoquer la permission qu'ont les évêques, les cardinaux & les théologiens, de lire les livres hérétiques, & défendit à toutes personnes de les garder & retenir. Par une autre, il interdit la lecture du Talmud, & autres livres, dans lesquels on ne parleroit pas avantageusement de Jesus-Christ. Il contraignit les évêques d'aller résider dans leurs diocèses : à quoi plusieurs se soumirent avec beaucoup de peine. Il dressa pour les nouveaux évêques une excellente confession de foi, qu'on observe encore aujourd'hui. Il commanda sur peine d'excommunication à tous ceux qui avoient fait profession de la vie monastique & religieuse, & qui étoient sortis de leurs monastéres, d'y retourner incessamment, sans pouvoir apporter aucune excuse, quelque raison qu'ils eussent eue de sortir. Il ordonna de plus qu'ils remettroient au saint siége leurs bénéfices, & que s'ils refusoient d'obéir, ils porteroient des chapeaux noirs avec deux bandes de toile blanche, afin d'être reconnus : ce qu'il fit exécuter avec tant de rigueur, qu'il y en eut beaucoup d'emprisonnés, & d'autres qui furent envoyés en galére. On dit que plus de trente mille ne pouvant se résoudre à la soumission, furent obligés de changer de pays, & trouverent un refuge assûré à Venise. Pour ôter aux évêques que l'on avoit tirés de quelque ordre, un pré-

An. 1559.

texte dont ils se servoient, afin de s'exempter de la résidence, qui étoit de briguer quelque emploi de leur ordre, il ordonna que ceux qui avoient été une fois sacrés, ne pourroient jouir d'aucun office ou dignité de leur ordre; & il leur permit seulement de rentrer dans leur couvent; mais à condition qu'ils en observeroient la régle comme les autres religieux. Par un bref qu'il adressa à l'archevêque de Seville du quatriéme de Janvier, il ordonna que tous les hérétiques, sans même avoir été relaps, seroient punis de mort. Et le dix-huitiéme de Février, il fit écrire fortement aux inquisiteurs du royaume de Grenade, pour punir avec la derniere sévérité de malheureux prêtres qui séduisoient leurs pénitentes dans le confessional.

IX.
Etablissement d'évêques qu'il fait en différens endroits.
De Thou, l. 22. Spond. hoc ann. n. 4.

Pour soulager aussi les nécessités du peuple de Rome, qui étoient devenues fort grandes, il acheta huit écus la mesure de bled, & ne la fit vendre que cinq, & il employa cinquante mille écus dans cette libéralité. Il établit des évêques en différens endroits; & premiérement dans les Indes, pour les villes qui étoient de la domination du roi de Portugal; comme Malaca & Cochin. Il tira l'évêque de Goa de l'obéissance de l'archevêque de Lisbonne, à cause de l'éloignement des lieux, & en fit une métropolitaine, qui eut pour suffragans les évêques de Malaca & de Cochin. Outre l'église Cathédrale, il y a dans Goa sept paroisses, & plusieurs monastéres. Les Jésuites y sont connus sous le nom de Paulistes, à cause de leur grande église dédiée à saint Paul. Ils n'y portent point de chapeaux ni de bonnets à cornes, comme en Europe; mais de certains bonnets

qui ressemblent à la forme d'un chapeau, dont on auroit coupé les bords. Ils y ont cinq maisons, qui sont le collége de saint Paul, le séminaire, la maison professe, le noviciat, & le bon Jesus.

An. 1559.

Le pape Paul IV. fit des établissemens semblables dans les Pays-Bas, qui appartenoient au roi Philippe, & dans lesquels il n'y avoit alors que deux évêchés, Cambray & Utrecht. Le premier sous l'archevêque de Reims, & le second sous celui de Cologne; & en deçà du côté de la France, il y avoit Arras & Tournay. Cette augmentation d'évêchés avoit été autrefois tentée par Philippe le Bon duc de Bourgogne, & depuis projettée par Charles V. qui même avoit envie de changer le gouvernement de ce pays-là, & des dix-sept provinces n'en faire qu'un seul état, dépendant de la couronne d'Espagne. Il étoit incité à cela par les Espagnols, qui auroient trouvé leur avantage à le voir maître absolu des provinces des Pays-Bas, dont les priviléges donnoient des bornes trop étroites à l'autorité du souverain; mais il ne put exécuter ni ce dessein, ni celui d'ériger de nouveaux évêchés, à cause des guerres continuelles qu'il eut à soûtenir; il en recommanda le soin à son fils Philippe, lorsqu'il lui remit ses états. C'étoit un moyen que ce prince croyoit nécessaire pour empêcher le Calvinisme de s'étendre dans les Pays-Bas. Il avoit vû que Charles V. son pere n'y avoit pû établir l'inquisition, quoiqu'il fût né dans le pays, & que les Flamands eussent pour lui plus de respect, qu'ils n'avoient eu pour aucun de leurs princes. Il n'y avoit pas lieu d'espérer qu'un autre en vînt à bout, & il falloit trouver un expédient plus aisé que celui de l'inquisition.

An. 1559.

X.
Dessein de Philippe II. d'établir de nouveaux évêchés en Flandre.
Strad. de bello Belg. l. 1. hoc ann.

Le cardinal de Granvelle proposa celui de la multiplication des évêchés, parce que d'un côté il tendoit à la même fin, & que de l'autre, il favorisoit les Flamands, en les exemptant des jurisdictions étrangeres pour le spirituel; & cette proposition ayant été goûtée, il y eut une requête présentée au saint siége au nom du roi Catholique, & de ses sujets des Pays-Bas, pour demander les érections des évêchés de Cambray & d'Utrecht en archevêchés; l'institution d'un archevêque à Malines, & de treize nouveaux évêchés en différentes villes.

XI.
On établit treize évêchés dans les Pays-Bas.
Onuph. in vit. Pauli IV.
Florent. Van-der Hart. de initio tumult. Belg. lib. 10.

La requête du roi Philippe fut admise en cour de Rome; & le pape par une bulle expresse du vingt-huitiéme d'Avril 1559. accorda à ce prince la présentation de ces treize nouveaux évêchés, sous la métropole de Malines; sçavoir, Anvers, Bois-le-duc, Gand, Bruges, Ypres, Saint-Omer, Namur, Harlem en Hollande, Middelbourg en Zélande, Lewarden & Groningue en Frise, Ruremonde, Deventer en Gueldres. Puis il érigea Cambray, Utrecht & Malines en siéges archiépiscopaux, établit des chaires cathédrales dans les autres treize villes, fit ces évêchés suffragans de ces trois métropolitaines en cet ordre. Sous l'archevêché de Cambray, il mit Saint-Omer, Arras, Tournay & Namur; sous celui de Malines, Anvers, Gand, Bruges, Bois-le-duc, Ypres & Ruremonde; sous Utrecht, Harlem, Deventer, Middelbourg, Lewarden & Groningue. Mais comme le pape appliqua pour lors les deux tiers des revenus de l'évêché de Terouanne qui avoit été ruinée par l'empereur Charles V. à Saint-Omer, & à Ypres, pour les Pays-Bas, il assigna l'autre tiers

à l'église de Boulogne pour la France, & y institua pareillement un siége épiscopal, suffragant de l'archevêché de Reims. La raison que l'on exposa pour obtenir de Rome tous ces changemens, fut que d'abord il y avoit en ce pays-là peu d'évêchés, parce qu'alors il n'étoit pas fort peuplé; mais que se trouvant aujourd'hui une plus grande quantité de Villes, on avoit besoin d'un plus grand nombre d'ouvriers pour recueillir une moisson si abondante.

An. 1559

XII. Les Flamands prennent en mauvaise part ces établissemens.

Apud. Onuphr. in vitâ Pauli IV. De Thou, hist. lib. 22.

Mais les Flamands interpréterent ces nouvelles érections d'évêchés d'une autre maniere; on s'imagina d'abord que c'étoit moins pour la gloire & l'utilité du pays, que pour imposer le joug de l'inquisition par ces évêques qui seroient comme établis pour les observer, & la bulle du pape les confirma dans cette pensée: car Paul IV. alléguoit pour cause de ces établissemens, que les Pays-Bas étoient enfermés & comme assiégés de tous côtés par des peuples schismatiques, désobéissans au chef de l'église; & qu'ainsi la religion courroit risque d'être opprimée par les embûches des sectaires, leurs artifices & leur mauvaise doctrine, à moins qu'on ne mît de nouveaux & vigilans pasteurs à sa garde. Il est constant que ce fut particuliérement pour cette raison que Philippe fut si porté à la paix, parce qu'on lui avoit persuadé que si la guerre duroit plus long-tems, l'administration civile étant peu à peu négligée par la licence qui est toujours plus grande pendant la guerre; la contagion de l'hérésie se répandroit dans les Pays-Bas par le commerce des Allemands, du secours desquels on seroit nécessairement obligé de se servir. Sur ce soupçon, les seigneurs

An. 1559.

Flamands s'unirent étroitement ensemble pour remédier au mal avant qu'il prît racine. Ils délibérerent d'abord de ne point payer de tribut, si la milice Espagnole ne sortoit de leur pays, & ils commencerent dès-lors à favoriser les nouvelles opinions ; ce qui causa toutes ces grandes révolutions des Pays-Bas, que nous rapporterons dans la suite.

XIII.
Paul IV. tombe malade, & devient hydropique.
De Thou, hist. l. 23.
Onuphr. in vitâ Pauli IV.
Ciacon. t. 3. p. 813.

Tant de soins, tant de sollicitudes & d'embarras, joints au fardeau de près de quatre-vingt-quatre ans, accablerent le pape, & ne tarderent pas à le conduire au tombeau. Sa maladie commença par une hydropisie, & peu de tems après le mal augmenta si fort qu'on désespéra tout-à-fait de sa guérison : alors sentant que sa fin derniere approchoit, il fit venir le quatorziéme d'Août les cardinaux dans sa chambre, & quoiqu'il eût la voix d'un homme mourant, il ne laissa pas de leur parler avec un jugement très-sain & assez de force. Il leur dit, qu'il avoit vécu plus long-tems qu'il ne le pouvoit espérer : il les pria de pardonner à son âge & à sa mauvaise santé, s'il avoit été plus négligent que ne l'exigeoit sa dignité, à assembler le consistoire. Il les exhorta à une parfaite union, & à joindre leurs vœux ensemble, pour élire un successeur qui prît à cœur les intérêts de l'église ; enfin il leur recommanda fort le saint office de l'inquisition, comme l'unique moyen qui fût capable, selon lui, de maintenir l'autorité du saint siége. Les cardinaux s'étant retirés, la Cueva cardinal Espagnol, qui étoit demeuré seul avec lui, lui dit que la religion étoit à plaindre d'être sur le point de perdre un si bon pasteur, à quoi le pape répondit en Espagnol, qu'il avoit si bien

An. 1559.

réglé sa vie, qu'il étoit prêt de paroître devant Dieu, quand il lui plairoit de l'appeller ; qu'il se consoloit dans cette confiance, qu'il laissoit un défenseur de la foi catholique (voulant parler de Philippe II.) dont il connoissoit les intentions, & qu'il ne doutoit point que sous un tel prince, la religion ne prît bien-tôt son premier éclat, & qu'il ne la vengeât de ses ennemis. Il mourut quelques jours après, le dix-huitiéme du mois d'Août 1559. en prononçant ces paroles du pseaume 121. *Je me suis réjoui de ce qu'on m'a dit que nous irons dans la maison du Seigneur.* Il étoit âgé de quatre-vingt-trois ans, un mois & vingt-deux jours, & avoit gouverné l'église quatre ans, deux mois & vingt-quatre jours. Aussi-tôt qu'il fut mort, on ouvrit les prisons de Rome suivant l'ancienne coûtume ; & le peuple plein de fureur courut vers sa nouvelle prison de l'inquisition, à laquelle il mit le feu après en avoir fait sortir tous ceux qui y étoient retenus prisonniers. A peine pût-on empêcher la populace d'en faire autant au couvent des Dominiquains de la Minerve, en haine de l'inquisition dont ces religieux étoient chargés. Le peuple non content de ces actions, se transporta au capitole, rompit la statue du pape faite de marbre par un excellent ouvrier, & que le sénat avoit fait élever avec beaucoup de dépense : on en emporta la tête qu'on roula pendant trois jours dans toutes les rues de la ville ; ensuite on la jetta dans le Tibre. Le commissaire de l'inquisition fut blessé, sa maison brûlée, les armes des Caraffes ôtées de tous les endroits, où elles paroissoient auparavant, & deux jours après on publia un

XIV.
Sa mort & la joye que le peuple en fait paroitre.

De Thou, ibid. l. 23.

Joan. Bapt. Castaldi in vitâ Pauli IV.

Foglieta in vitâ ejusd.

Victorel. addit. ad Ciacon.

An. 1559.

édit qui ordonnoit d'ôter toutes ces armes en quelque lieu qu'elles fussent, sur peine d'être traité en criminel de lèze-majesté, si l'on n'obéissoit pas. Jamais édit ne fut exécuté plus ponctuellement; ces troubles durerent jusqu'au premier de Septembre, sans qu'on osât, ou plûtôt sans qu'on voulût arrêter le peuple. Le corps du défunt pape fut porté avec peu de pompe dans l'église du Vatican par les chanoines de saint Pierre, & l'on établit contre la coûtume des archers pour le garder jusqu'à ce qu'on le déposât dans un tombeau de briques, parce qu'on craignoit que le peuple ne vînt encore exercer sa fureur sur le cadavre du défunt. L'on ne peut nier cependant que ce pape n'eût de grandes qualités, qu'il ne fût d'une vie réglée & qu'il n'ait eu du zéle pour conserver la foi catholique dans sa pureté. Il avoit composé quelques traités, entr'autres un du symbole, un autre de la réformation de l'église, adressé au pape Paul III. & les régles des Théatins, dont il fut comme le fondateur & le premier supérieur.

XV.
Mort du cardinal de Nobili.
Ciaconius in vit. Pont. t. 3. p. 784. Turrigio in vit. Robert. de Nobili.

Il y avoit eu trois cardinaux qui étoient morts cette année avant Paul IV. & il y en eut quatre qui moururent pendant la vacance du siége. Le premier fut le cardinal Robert de Nobili né à Montepulciano dans la Toscane, d'une famille noble originaire d'Orviette. Il étoit fils du chevalier Vincent de Nobili, neveu du pape Jules III. par sa mere Louise de Monti. Il eut toujours beaucoup de piété dès son enfance, & n'en fit pas moins de progrès dans les lettres humaines. On lui donna des maîtres très-habiles sous lesquels il cultiva si-bien les talens

talens naturels que Dieu lui avoit accordés, qu'à l'âge de dix ans il sçavoit déja assez de grec & de latin pour entendre l'une & l'autre langue sans peine. Son pere ayant été envoyé à Ancone par Jules III. pour gouverner cette ville au nom du saint siége, il l'y accompagna, & employa le séjour qu'il y fit à étudier l'écriture sainte, & la théologie mystique : ce fut dans cette ville qu'il reçut sa nomination au cardinalat, n'étant âgé que de treize ans, dans la promotion du mois de Décembre 1553. il demeura encore plus d'un an à Ancone, & revint à Rome le sixiéme de Février 1555. où le pape lui donna le chapeau, & l'admit dans le consistoire pour y donner ses avis, malgré sa grande jeunesse. Il devint l'exemple du collége des cardinaux par sa modestie, sa douceur, & son exactitude à remplir tous les devoirs d'un bon ecclésiastique : ce qui faisoit dire au pape Paul IV. que le cardinal de Nobili étoit ou un esprit sans corps, ou un ange incarné. Ce pape l'estimoit tant, qu'il lui donna la préfecture de la bibliothèque du Vatican, quoiqu'il ne fût alors âgé que de quatorze ans, & que l'on n'eût coûtume de confier cet emploi qu'à des hommes âgés & sçavans. Le cardinal de Nobili ne l'exerça pas long-tems, il mourut le onziéme de Janvier 1559. dans la dix-huitiéme année de son âge. François Merio-Turrigio, dans la vie qu'il a composée de ce cardinal, remarque qu'il se contenta de l'abbaye de Spinette, & qu'il ne voulut jamais d'autre bénéfice. Quoique la mort l'eût enlevé dans une si grande jeunesse, il avoit néanmoins fait plusieurs panégyriques des Saints, dont on a le

An. 1559.

recueil, & un petit traité latin de la gloire céleste.

An. 1559.

XVI.
Mort du cardinal Rosario.
Ciacon. ibid. ut sup. p. 856.
Onuphr. in Paul. IV.
Andr. Victorel. in addit. ad Ciacon.

Le second, Virgile Rosario, né à Spolette en 1499. s'étoit acquis beaucoup de réputation par la connoissance du droit civil & canonique. Il fut d'abord chanoine de sainte Marie de la Rotonde, ensuite promu à l'évêché d'Ischia par le pape Jules III. Paul IV. le fit cardinal prêtre du titre de S. Siméon, dans le mois de Mars de l'année 1557. ensuite vicaire de Rome, & le choisit pour être un des quatre cardinaux que l'on chargea de la cause du cardinal Moron. Il ne jouit guéres que deux ans du cardinalat; s'étant rompu une veine dans la poitrine, son sang le suffoqua, & lui fit perdre la vie le vingt-troisiéme de Mai de cette année 1559. Comme il avoit eu beaucoup de part aux secrets de Paul IV. & qu'il étoit d'un caractère dur & sévere jusqu'à l'excès, il se vit souvent exposé à la haine du peuple, qui le croyoit auteur de tout ce qui se faisoit sous le pontificat de ce pape. Il étoit âgé de soixante ans, & fut enterré dans l'église de sainte Marie sur la Minerve, dans un tombeau de Marbre, sur lequel on mit son portrait, avec une épitaphe: on l'appelloit le cardinal de Spolette.

XVII.
Mort du cardinal Trivulce.
Ciacon. ut sup. t. 3. p. 855.
Pallavic. hist. conc. Trid. l. 11. c. 8. n. 6. c. 9. n. 1. & 2. c. 10. n. 1. l. 14. c. 1. n. 6.

Le troisiéme, Antoine Trivulce Milanois, d'une famille très-noble, qui sous Leon X. & Clément VII. avoit déja eu deux cardinaux, entre beaucoup d'autres qui s'étoient distingués dans l'épée & dans la robe. Le pere d'Antoine fut Jérôme, capitaine de cinquante hommes des ordonnances du roi François I. & chevalier de son ordre, qui mourut dans une bataille, & sa mere Antoinette Barbiana. Après

An. 1559.

s'être appliqué avec soin à l'étude du droit, il vint à Rome, où il eut la charge de référendaire des deux signatures, ensuite il fut nommé évêque de Toulon, sur la démission de son cousin Augustin Trivulce Scaramutia, que Leon X. fit cardinal en 1517. le pape lui donna aussi la légation de Pérouse, & en 1544. le fit vice-légat d'Avignon, où il se concilia l'amitié des peuples, & s'opposa vigoureusement à l'entrée des hérétiques dans le Comtat: secondé des armes du roi de France, il les chassa de Cabrieres & de Merindol, où ils s'étoient établis, & d'autres lieux qu'il fit brûler & ruiner entiérement par ordre du pape. Après ces expéditions Jules III. l'envoya nonce en France, ensuite internonce du siége apostolique à Venise, où il reçut le chapeau de cardinal en 1557. du pape Paul IV. qui le fit revenir à Rome pour être préfet de la signature de justice : mais à peine fut-il en possession de cette charge, qu'il fallut quitter Rome pour aller en France en qualité de légat, ménager la paix entre le roi Henri II. & Philippe II. roi d'Espagne; en quoi il réussit par le traité de Cateau-Cambresis. Mais voulant retourner en Italie, pour y jouir du repos que méritoient ses travaux, il fut attaqué d'apoplexie à une journée de Paris, dans le lieu qu'on appelle saint Mathurin, & mourut le vingt-sixiéme de Mai 1559.

XVIII. Mort du cardinal Jean-Baptiste Ghisleri.

Ciacon. in vitis Pont. to. 3. p. 864. Caraccioli, in vit. Pauli Consigliari.

Le quatriéme cardinal qui mourut, le siége vacant, fut Jean-Baptiste Ghisleri ou Consigliari, Romain, d'une famille originaire de Boulogne, dont les guerres civiles l'avoient éloigné. Une branche de cette famille se retira à Boschi près d'Alexandrie; & c'est de cette branche que sortit Michel Ghisleri, qui fut pape

An. 1559.

Aubery, hist. des Cardin.

ſous le nom de Pie V. L'autre branche ſe retira à Rome, où elle prit le nom de Conſigliari, que portoit Jean-Baptiſte, dont nous parlons. Il étoit fils de Balthaſar, & de Marie-Anne Sati, & fut marié dans ſa jeuneſſe; mais étant devenu veuf, il embraſſa l'état eccléſiaſtique. Il étoit frere de Paul, qui fut un des quatre premiers fondateurs des Théatins; & Paul IV. autre fondateur de cette congrégation, voulant l'avoir auprès de lui, le fit d'abord ſon camerier ſecret, pour ſe l'attacher davantage, & lui donna un canonicat de ſaint Pierre. Quelque tems après le même pape voulut revêtir Paul de la pourpre de cardinal : cet homme humble & détaché de tout ce qui paſſe avec le tems, lui repréſenta que cet honneur étoit infiniment au-deſſus de ſon mérite & de ſes forces, qu'il étoit déja fort âgé, & qu'il ne ſoûpiroit qu'après le repos; qu'il ne lui ſeroit pas moins attaché, quoiqu'il ne fût pas cardinal; mais que s'il vouloit honorer de cette dignité quelqu'un de ſa famille, il avoit Jean-Baptiſte ſon frere, qui le ſurpaſſoit de beaucoup, en mérite & en ſcience, qui étoit fort entendu dans les affaires, & par deſſus tout, très-attaché au ſaint ſiége & à l'égliſe Romaine. Le pape ſe rendit à cette remontrance, & fit Jean-Baptiſte cardinal, dans la promotion du mois de Mars en 1557. mais il ne jouit qu'un peu plus de deux ans de cette dignité, étant mort le vingt-cinquiéme du mois d'Août 1559. ſept jours après Paul IV. après avoir ſervi l'égliſe dans pluſieurs emplois. Il fut enterré dans la chapelle de ſon titre de ſaint Nicolas *in carcere*.

XIX.
Mort du cardinal Capo-di-Ferro.

Le cinquiéme, pendant la vacance du ſaint ſiége, fut Jérôme Capo-di-Ferro, Romain, né le vingt-

deuxiéme de Juin 1502. ou 1504. Dès sa jeunesse son pere le plaça chez le cardinal Alexandre Farnese, qui voyant en lui beaucoup d'esprit & d'adresse pour la conduite des affaires, l'employa en différentes négociations, & le fit connoître à Clément VII. qui le chargea de quelques légations. Son protecteur étant devenu pape, sous le nom de Paul III. Jérôme fut aussi-tôt envoyé auprès du roi de Portugal, pour lui porter la nouvelle de l'indiction du concile à Trente; & fut dans la même année 1541. envoyé nonce en France; où s'étant dignement acquitté de cet emploi, il fut fait à son retour trésorier de la chambre apostolique, & conjointement avec le cardinal Ascagne Sforce, neveu du pape, il fut choisi pour soutenir la guerre que le Turc faisoit en Hongrie, & qui menaçoit l'Italie. Il fut fait ensuite évêque de Nice & dataire. Enfin Paul III. pour récompenser ses services, le fit cardinal en 1544. le dix-neuviéme de Décembre, & l'envoya en France pour prier le roi François I. d'ordonner aux évêques de son royaume de se rendre à Boulogne, où le concile de Trente avoit été transféré. Il fit encore un autre voyage auprès de Henri II. pour l'affaire des Siennois. Il exerça la légation de la Romagne, sous Paul III. Jules III. & Marcel II. & y fit beaucoup d'ordonnances très-sages pour le gouvernement de cette province. Il mourut pendant le conclave, un vendredi premier d'Octobre, à l'âge de cinquante-sept ans, quoiqu'il y ait des auteurs qui placent sa mort dans le mois de Décembre, & fut enterré dans l'église de sainte Marie de la Paix. Ce fut lui qui fit bâtir à Rome un superbe palais, qu'on appella de son nom, *Capo-di-Ferro*, que la

An. 1559.

Ciacon. ut sup. t. 3. p. 706.
Pallavicin. in hist. conc. Trid. l. 9. c. 18. n. 5. l. 10. c. 1. n. 3. l. 13. c. 6. n. 1. & c. 7. n. 8. l. 14. c. 10. n. 2.

famille de Spada possede aujourd'hui.

An. 1559.

XX. Mort du cardinal de Meudon.

Ciacon. ut sup. tom 3. p. 665. San-Marthan. in Galliâ Christianâ. Aubery, vie des Cardin.

Le sixiéme, Antoine Sanguin, dit le cardinal de Meudon, François, fils d'Antoine Sanguin, seigneur de Meudon, grand-maître des Eaux & Forêts de l'isle de France, de la Champagne & de la Brie, & de Marie Simon. La duchesse d'Etampes sa niéce étant devenue maîtresse du roi François I. il se servit de son crédit pour obtenir des dignités dans l'église, & par cette voye il eut d'abord l'abbaye de Fleury-sur-Loire, il fut maître de la chapelle du roi, en 1533. évêque d'Orleans, où il ne fit son entrée qu'en 1535. le vingt-quatriéme d'Octobre, & y délivra deux cens soixante-dix criminels qu'il fit sortir des prisons. Enfin à la priere de François I. le pape Paul III. le mit au nombre des cardinaux, avec le titre de sainte Marie *in porticu*, le douziéme Décembre 1539. & Jules III. dans la suite changea son titre en celui de S. Chrysogone. Il reçut le chapeau à Paris le jour de la Pentecôte suivant dans l'église de Notre-Dame, par les mains du cardinal Farnese, alors légat en France. En 1543. le dix-septiéme d'Août, il fut créé grand aumônier de France; & c'est le premier qui en a porté le titre, ceux qui l'avoient précédé, n'ayant pris que le titre de grands aumôniers du roi, ou simplement d'aumôniers de France. Quelque tems après il fut déclaré gouverneur de Paris, pour défendre cette ville contre les entreprises de Charles V. mais la paix ayant été conclue bien-tôt après avec cet empereur, il fut du nombre des ôtages qu'on donna jusqu'à l'exécution du traité. La mort du roi ayant beaucoup diminué le crédit des amis de la duchesse d'Etampes, le cardi-

nal se défit de sa charge de grand aumônier, & se retira en Italie, où il assista à l'élection de Jules III. & quelques années après étant revenu en France, il mourut à Paris dans l'hôtel qu'il avoit fait bâtir proche sainte Catherine du Val des Ecoliers, le vendredi vingt-cinquiéme de Novembre 1559. & fut enterré dans cette église de sainte Catherine. Pendant son séjour à Rome, le pape l'avoit nommé à l'archevêché de Toulouse, vacant par l'apostasie du cardinal de Châtillon, qui s'étoit retiré en Angleterre.

An. 1559.

XXI. Mort du cardinal Dandini.

Ciacon. ut sup. tom. 3. p. 781. Ughel. in Italiâ sacrâ. Aubery, hist. des cardin.

Le septiéme, Jérôme Dandini, né en 1509. d'une famille noble de Césene, ville de la Romagne en Italie, fils d'Anselme Dandini, & de Jeanne Muratina du Frioul, qui prirent soin de lui donner une bonne éducation. Lorsqu'il eût fait ses études d'humanités dans sa patrie, on l'envoya à Boulogne, où il fut reçu docteur en droit. Il retourna ensuite à Césene, où il fut ordonné prêtre; & peu de tems après il vint à Rome, où il obtint l'évêché de Cassano, puis celui d'Imola, par la démission du cardinal Rodolphe. Comme il avoit beaucoup de pénétration, & qu'il avoit bien étudié, Paul III. dont il étoit sécretaire, l'envoya deux fois en France auprès de François I. & de Henri II. pour traiter de la paix. Jules III. auprès duquel il avoit le même emploi, le chargea d'aller en Allemagne demander à Charles V. du secours pour la guerre de Parme. Il s'acquitta si bien de tous ses emplois, que Jules le fit cardinal, quoiqu'il fût absent; & il ne fut pas plûtôt honoré de cette dignité, qu'on lui confia la légation d'Allemagne, pour aller trouver l'empereur, &

An. 1559.

le porter à faire la paix avec Henri II. Ce fut alors qu'il prit Commendon avec lui pour être son sécretaire. On a parlé des mouvemens qu'il s'étoit donnés pour réconcilier le cardinal Polus avec l'empereur, & obtenir de ce prince pour ce cardinal la faculté de se rendre en Angleterre. Après avoir été fait cardinal en 1551. il assista aux deux conclaves pour les élections de Marcel II. & de Paul IV. & mourut à Rome pendant la vacance du saint siége, le quatriéme de Décembre de l'an 1559. sa maladie l'ayant obligé de sortir du conclave. Il fut inhumé dans son église titulaire de saint Marcel, devant les degrés du grand autel, où l'on voit deux inscriptions qui contiennent son éloge.

XXII.
Mort de Louis Lippoman.
De Thou, hist. l. 21.
Pallavic. ut sup. l. 10. c. 15. n. 2. l. 11. c. 2. n. 6. c. 13. n. 1. c. 14. n. 1. l. 13. & 14.

Quatre jours avant la mort de Paul IV. c'est-à-dire, le quatorziéme d'Août, on avoit perdu Aloysius ou Louis Lippoman, Vénitien, théologien habile, qui fut d'abord évêque de Modon, puis de Vérone, ensuite de Bergame. Quoiqu'il eût été employé en différentes ambassades, comme en Portugal, en Pologne & ailleurs, il ne laissoit pas de trouver du tems pour vacquer à l'étude, & composer un grand nombre d'ouvrages. Il sçavoit les langues, l'histoire de l'église, la théologie, & avoit fait une étude particuliere de l'écriture & des peres. Il se fit admirer dans le concile de Trente, après l'interruption duquel il fut envoyé nonce en Allemagne dans l'année 1548. d'où il fut rappellé deux ans après par le pape Jules III. qui le fit un des trois présidens du concile. Paul IV. l'envoya nonce en Pologne en 1556. & le fit son sécretaire. On a de lui, 1°. Des chaînes des peres Grecs & Latins sur la Genese, sur

l'Exode,

An. 1559.

l'Exode, & ſur les dix premiers pſeaumes, avec des explications du ſens littéral, les différences de l'Hébreu & du Syriaque, & des paſſages d'un très-grand nombre d'auteurs ſur le texte. 2°. Un nouveau recueil de vies des Saints en huit volumes, dans lequel il a inſéré la traduction de toutes les vies de Métaphraſte, faites par Gentien Hervet, Zilus de Vérone & Sirlet. Il a auſſi donné quelques additions au pré ſpirituel de Moſchus, & des notes ſur l'hiſtoire de Barlaam hermite, écrite par S. Jean Damaſcene. 3°. Un livre de controverſe en italien, ſous ce titre : *Confirmation de tous les dogmes catholiques avec le renverſement de tous les fondemens des hérétiques modernes.* 4°. Une explication familiere du Symbole & de l'oraiſon Dominicale. Enfin des ſermons pour toutes les fêtes des ſaints de l'année, & des conſtitutions ſynodales.

XXIII.
Mort de Matthias Bredenbach.
Valer. Andr. in biblioth. Belg.
Miræus de ſcript. ſæcul. XVI.
Dupin 16. ſiécle in 4o. p. 26. t. 16.

Le ſecond auteur eccléſiaſtique mort dans cette même année fut Matthias Bredenbach né à Kerpen dans le duché de Berg. Il avoit été principal du collége d'Emmerik dans le pays de Cléves, & ne ſe rendit pas moins recommandable par ſon exactitude à remplir ſes devoirs dans cette place, que par les ouvrages qu'il compoſa contre les Proteſtans ; ſçavoir un traité pour appaiſer les différends de l'égliſe, avec deux défenſes de ce traité ; un autre, intitulé l'*Anti-Hypéraſpiſte*, contre L'Hypéraſpiſte de Smidelin ou de Jacques d'André Luthérien, écrit pour la défenſe de Brentius. Deux lettres touchant les affaires de la religion, deux commentaires très-amples ſur l'écriture ſainte, l'un ſur les ſoixante & neuf premiers pſeaumes, l'autre ſur l'évangile

An. 1559.

de ſaint Matthieu. Cet auteur écrit d'une maniere noble & polie, très-propre à édifier & à inſtruire les lecteurs. Il mourut âgé de 70 ans à Emmerik, au mois de Juin de cette année, & laiſſa deux fils, Thieri & Tilmand Bredenbach, tous deux hommes de lettres.

XXIV.
Mort de Ruard Tapper.
Valer. Andreas in bibl. Belg.
Spond. hoc an. n. 35.
Joan. Cappenv. de geſtis Pontif. Leod. in Roberto à Berg. cap. 3.
Dupin ut ſup. p. 27

Le troiſiéme fut Ruard Tapper l'un des plus célébres théologiens du ſeiziéme ſiécle, & qu'on peut regarder comme l'ornement de l'univerſité de Louvain dont il étoit docteur, & où il enſeigna la théologie pendant trente-neuf ans; y ayant été chancelier & de plus doyen de l'égliſe de ſaint Pierre. Il étoit d'Enchuyſen en Hollande, & donna pendant tout le cours de ſa vie des marques de ſon érudition & de ſon zéle, en s'oppoſant aux hérétiques par ſes écrits & par ſes entretiens. L'empereur Charles V. & ſon fils Philippe l'honorerent de leur eſtime, ſe ſervirent de ſes conſeils, & l'employerent dans les affaires de la religion, ſur-tout au concile de Trente, où il fut envoyé en 1551. avec Joſſe Raveſtein, & Jean Leonard Haſſels. Il en revint en 1552. & mourut à Bruxelles le deuxiéme de Mars 1559. âgé de ſoixante & onze ans: ſon corps fut porté à Louvain, à l'univerſité de laquelle ville il laiſſa ſa bibliothéque, & ſon bien aux pauvres. Il expliqua avec beaucoup d'érudition, à la priere de Charles V. les articles de cette même univerſité contre Luther; il a encore compoſé un traité de la providence de Dieu & un autre de la prédeſtination, avec des oraiſons théologiques au nombre de dix, ce ne ſont pas des harangues étudiées, mais des leçons de théologie ſolides & bien faites. Tous ſes ouvrages furent imprimés à Anvers en 1582.

An. 1559.

Le troiſiéme, Tacite Nicolas Zegers, de l'ordre des Freres Mineurs, étoit né à Bruxelles dans le Brabant, & s'appliqua beaucoup à l'étude de l'écriture ſainte, ſur laquelle il a composé trois ſortes d'ouvrages critiques par rapport au nouveau Teſtament, le premier intitulé, *Correctiones* ou *Caſtigationes*, eſt une réviſion du texte de la vulgate dont on corrige les fautes qui s'étoient gliſſées dans pluſieurs exemplaires, & l'on en fixe la vraie leçon; le ſecond renferme des notes ou ſcholies ſur les endroits les plus difficiles du nouveau Teſtament; le troiſiéme eſt une concordance du même nouveau Teſtament: le ſecond ſe trouve imprimé dans les critiques d'Angleterre, & les deux autres à Cologne & à Anvers. Quoiqu'il faſſe paroître aſſez de critique; il ne laiſſe pas de citer quelquefois des ouvrages ſuppoſés. Il a traduit en latin le miroir de la vie humaine de Thomas Herentals, & le chemin de Florent de Harlem: la premiere de ces traductions a été imprimée à Cologne en 1555. & la ſeconde à Anvers en 1564. Il mourut à Louvain le vingt-ſixiéme d'Août de cette année 1559.

XXV. Mort de Tacite Nicolas Zegers. *Dupin bibl. des aut. t. 16. in-4. p. 29.*

Le quatriéme, Joachim Perionius, docteur en théologie de la faculté de Paris, fit beaucoup d'honneur à la république des lettres; il étoit né à Cormery dans la Touraine, & fut élevé dans le monaſtère des Bénédictins de cet endroit, où il mourut dans cette année, avec la réputation de ſçavant. Il donna des preuves de ſon érudition, en traduiſant Ariſtote de grec en latin, après Jean Argyropile; mais comme il étoit fort attaché à Cicéron, & que ſouvent il avoit plus d'égard à l'élé-

XXVI. Mort de Joachim Perionius. *De Thou hiſt lib. 23. hoc ann Dupin loco ſup. cit. p 30. V. Baillet jugement des ſçav. t. 3. in-4. p. 55.*

An. 1559.

gance du ſtyle qu'à la vérité, il eſt tombé dans un défaut contraire à celui d'Argyropile, en s'éloignant ſouvent du ſens de ſon auteur : de quoi Nicolas Gruchius & Guillaume Guerente l'ont repris, & il eut là-deſſus des diſputes aſſez vives avec Guillaume Ramus, & Antoine Gavea Portugais. Il a fait auſſi pluſieurs verſions d'auteurs eccléſiaſtiques, ſçavoir le commentaire ſur Job attribué à Origene ; les œuvres attribuées à ſaint Denys l'Aréopagite ; les œuvres de ſaint Juſtin avec des notes, l'Hexameron de ſaint Baſile, les lettres de ſaint Ignace & de ſaint Polycarpe, la vie de ſaint Pierre par ſaint Clément, & quelques ouvrages de ſaint Jean Damaſcene; il a fait auſſi des lieux communs de théologie, qu'il appelle Topiques théologiques, à l'imitation d'Ariſtote & de Cicéron. Il y prouve la doctrine Catholique par des paſſages bien choiſis de l'écriture ſainte & des Peres, & réfute les argumens de Melanchton & des autres Proteſtans.

XXVII.
Mort de Jean-Baptiſte Folengio
Le Mire de ſcriptor. ſæculi XVI.
Dupin ut ſup. t. 16. p. 39.
De Thou hiſt. l. 23.

Le cinquiéme, Jean-Baptiſte Folengio, religieux Bénédictin, qui étoit né à Mantoue & qui s'acquit beaucoup de réputation par ſa ſcience, par ſa vie très-réguliere & par ſa charité. Il avoit fait profeſſion dans le monaſtère de ſainte Juſtine de Padoue, dont il fut prieur dans la ſuite, & il y mourut le cinquiéme d'Octobre 1559. âgé de ſoixante ans, après avoir donné beaucoup de marques de ſon zéle pour réformer la diſcipline eccléſiaſtique, & pour réünir les hérétiques à l'égliſe. Ce fut dans cet eſprit qu'il travailla ſur l'écriture ſainte, & qu'il compoſa des commentaires ſur les deux épîtres de ſaint Pierre, ſur celle de ſaint Jacques & ſur la pré-

miere de ſaint Jean, qui fut imprimée en 1555. mais la liberté avec laquelle il s'exprimoit, déplut à la cour de Rome, qui fit mettre ces ouvrages au nombre des Livres défendus. Son commentaire ſur les pſeaumes imprimé à Baſle en 1557. fut beaucoup plus heureux, puiſqu'il fut réimprimé à Rome en 1585. par ordre de Grégoire XIII. après avoir été revû & corrigé ſur le manuſcrit de l'auteur; on voit dans cet ouvrage l'érudition jointe à la piété; il a fait une table très-utile, dans laquelle il a diſpoſé les pſeaumes en différentes claſſes ſuivant les ſujets qu'il traite.

An. 1559.

XXVIII. Mort de Robert Cenalis.

Dupin ut ſup. p. 30.

Il faut joindre à ces auteurs, Robert Cenalis Pariſien & docteur de Sorbonne dès l'an 1513. & qui fut nommé à l'évêché de Vence par le roi François I. en 1530. & enſuite à ceux de Riez & d'Avranches ſucceſſivement. On a de lui une hiſtoire de France en Latin dédiée au roi Henri II. & quelques ouvrages de controverſe, comme l'*Antidote contre l'Interim*, imprimé à Lyon en 1558. un traité des deux glaives, du ſpirituel & du temporel, dans lequel il attaque l'ouvrage anonyme d'un Anglois qui avoit ôté à l'égliſe toute juriſdiction : un traité intitulé, *Axiôme Catholique*, pour montrer qu'il ne faut point avoir de conférence avec les hérétiques touchant les dogmes de foi, s'ils ne ſe ſoumettent auparavant à l'égliſe : un Axiôme Catholique pour la défenſe du célibat, un autre Axiôme pour montrer que le divorce de la loi Moſaïque a été rejetté par la loi évangelique : un ouvrage ſous ce titre, *la découverte du maſque Sycophantique de l'impiété de Calvin*, qui fut imprimé à Paris en 1556. & cenſuré dans la

An. 1559.

même année par la faculté de théologie de Paris, au jugement de laquelle l'auteur se soûmit ; enfin un ouvrage qui ne concerne point l'église, & qui traite de la mesure des corps liquides, & de la juste réduction des poids & des mesures.

XXIX.
Mort de Robert Etienne imprimeur du roi.
Vide librum de vitâ Stephanorum, impressum Londini in 8.
De Thou hist. l. 23. hoc ann.

On ne peut se dispenser de faire mention du célébre Robert Etienne, Imprimeur du Roi, & à qui la république des lettres est redevable d'un grand nombre d'ouvrages. Il étoit fils de Henri, l'oncle de tous les imprimeurs de ce nom, qui demeuroit à Paris vis-à-vis l'école du droit. Etant mort, sa veuve épousa Simon de Colines célébre imprimeur à Paris ; & de trois fils qu'il laissa, Robert, François & Charles, le premier travailla sous de Colines son beau-pere, & épousa depuis la fille de Badius Ascentius autre célébre imprimeur. Il joignit à son art une connoissance parfaite des langues, & s'appliqua particulierement à donner des Bibles hébraïques & latines ; François I. lui ayant donné l'imprimerie royale pour ces deux langues, Robert fut le premier qui imprima des Bibles distinguées par versets. Il s'attira des affaires assez fâcheuses de la part des docteurs de Sorbonne, qui après la mort de François I. le poursuivirent très-vivement. Robert voulant mettre fin à ces poursuites, se retira à Geneve vers l'an 1551. où il fit profession du Calvinisme, & se déchaîna vivement contre les docteurs, auxquels il adressa une réponse qu'on a latine & françoise. On l'accusa d'avoir enlevé les caractéres de l'imprimerie royale, ce qui ne pourroit être vrai tout au plus que de quelques matrices de caractéres grecs, qui tomberent, dit-on,

à son petit-fils Paul Etienne, qui les engagea pour mille écus à la seigneurie de Genêve, & qui furent ensuite retirées par le roi Louis XIII. en 1619. sur les remontrances du clergé. Etant à Genêve, il continua de contribuer à l'avancement des lettres par les beaux ouvrages qu'il donna au public. Il y composa son trésor de la langue latine en deux volumes in-folio, qui est un chef-d'œuvre en ce genre d'érudition. Il fut depuis réimprimé à Lyon en 1577. & cette édition est la plus estimée. Il mourut à Genêve en 1559. le septiéme de Septembre, âgé de cinquante-six ans, & laissa trois enfans, Henri, François & Robert.

An. 1559.

XXX.
Mort de Jean Christophorson.
D. Huet. de clar. interpret. l. 2. p. 177. & 178.

Entre ceux qui nous ont donné ces traductions d'auteurs ecclésiastiques, il ne faut pas oublier Jean Christophorson, Catholique Anglois, qui mourut en cette année, ou selon quelques-uns, dans la précédente. On a de lui une traduction des histoires d'Eusebe, de Socrate, de Sozomene & de Théodoret, en Latin sur le Grec, imprimée à Genêve, in-fol. en 1611. Quoiqu'il puisse passer pour exact & assez sçavant, on ne peut le regarder toutefois comme un bon traducteur; son style n'est pas pur, il est rempli de barbarismes; il est trop long, & composé de divers lambeaux fort mal cousus; il brouille & pervertit les périodes, en voulant les remplir de mots & d'expressions, qui incommodent d'ailleurs le sens de ses auteurs. Il s'est mêlé de vouloir expliquer même par des gloses divers endroits du texte, qui lui paroissoient obscurs: il coupe & tranche le sens à sa mode, en joignant ce qui est séparé dans ses originaux, & désunissant ce qui est joint: de sorte

An. 1559.

que la distinction de ses chapitres n'a point de rapport avec celle du Grec. Cet auteur entendoit assez bien les points de théologie; mais il ne sçavoit pas la critique & n'avoit qu'une teinture fort légere des antiquités Romaines, ce qui l'a fait manquer dans la plûpart des noms des charges civiles & militaires, en ne prenant pas le vrai sens de l'auteur.

XXXI. Mort de François Duaren. *De Thou hist. l. 23. Genébrard in chron. Spond. hoc an. n. 35.*

Un autre sçavant dont on doit parler, est François Duaren, natif de Saint-Brieux en Bretagne, & célebre jurisconsulte. Il enseigna le droit dans l'université de Bourges, où il mourut dans cette année âgé de cinquante ans. Il avoit été ami particulier du sçavant Guillaume Budé, qui lui fit part de ses découvertes dans la langue Grecque & dans les antiquités Romaines. Duaren s'en servit très-à-propos, & communiqua ses connoissances aux enfans de Budé. Il suivit pendant trois ans le barreau au parlement de Paris; mais il avoit la mémoire si peu heureuse, qu'il étoit obligé de lire les harangues qu'il avoit composées; ce qui diminua un peu de sa réputation. Les ouvrages qu'on a de lui, sont 1. huit livres des sacrés ministeres de l'église, & des bénéfices, qui contiennent en peu de mots tout ce qui est nécessaire pour l'intelligence du droit canonique. Cet ouvrage est dédié à Marguerite de France sœur du roi, avant que l'auteur allât à Bourges. 2. Défense du parlement de Paris pour les libertés de l'église Gallicane, contre les entreprises de la cour de Rome, présentée au roi Louis XII. Ces deux ouvrages ont été imprimés à Paris chez Matthieu David en 1551. Les autres traités de Duaren sont sur le code, sur le digeste, sur les coutumes des fiefs, des épîtres, &c.

Dans

An. 1559.

XXXII. Mort de Luc Gauric.

De Thou, hist. l. 23. Le Mire, de script. sæculi XVI. Vossius, de Mathemat.

Dans la même année mourut aussi Luc Gauric, évêque de Civita-Ducale, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il étoit très-sçavant dans les mathématiques, & sur-tout dans la partie de cette science, qui prétend juger par les astres de la vie & de la fortune des hommes : ce qui le fit beaucoup considérer des papes Jules II. Leon X. Clement VII. & Paul III. sur-tout du dernier, qui le faisoit souvent manger à sa table, & qui l'éleva à l'épiscopat. Il étoit de Gifoni, bourg du royaume de Naples à deux lieues de Salerne. Il fit des prédictions surprenantes : mais ce qui montre que c'étoit un pur effet du hazard, quand ce qu'il avoit prédit arrivoit, c'est qu'il se trompa tout-à-fait dans l'horoscope qu'il tira à l'égard du roi Henri II. Gauric mourut à Ferrare le sixiéme de Mars 1559. Les ouvrages qu'il a composés sont, un calendrier nouveau ecclésiastique, de l'éclipse miraculeuse qu'on observa dans la passion de Jesus-Christ, & quelques autres.

XXXIII. Morts d'autres grands personnages.

De Thou, hist. lib. 23.

La veille du jour que le pape Paul IV. décéda, mourut aussi Laurent Priuli ou Prioli, doge de Venise depuis l'année 1554. L'on mit à sa place son frere Jérôme. Louis Priuli, intime ami du cardinal Polus, dont on a parlé ailleurs, & qui ne voulut jamais l'abandonner, étoit de la même famille. Le quatriéme d'Octobre mourut encore Hercule d'Est duc de Ferrare, duc de Modene & de Reggio, âgé de cinquante & un an. Il avoit été général de l'armée de l'église sous Paul IV. & lieutenant général de celle du roi Henri II. contre le roi d'Espagne, avec lequel il fit sa paix d'une maniere assez avantageuse en 1557. Il avoit épousé le trentiéme de Juillet 1527.

An. 1559.

Renée de France, fille du roi Louis XII. & très-favorable à la nouvelle réforme. Il en eut plusieurs enfans, entr'autres, Alphonse qui lui succéda, Louis cardinal, & trois filles. L'électeur Palatin, Othon-Henri de Baviere, fils de Robert, & petit-fils de Philippe, étoit mort sans enfans le douziéme de Février 1559. Il avoit succédé à Frederic II. son oncle; & eut pour successeur Frederic III. son parent fort éloigné, à compter depuis Robert, qui mourut en 1410. François-Othon duc de Lunebourg, mourut aussi le vingt-neuviéme d'Avril, trois mois après qu'il eût épousé Magdelaine, fille de Joachim II. marquis de Brandebourg.

XXXIV.
Les cardinaux entrent au conclave.
Pallavic. ut sup. n. 2. & 3.
De Thou, l. 23.
Raynald. ad hunc ann. n. 37.

Les désordres arrivés dans Rome à la mort de Paul IV. retarderent l'entrée des cardinaux dans le conclave jusqu'au cinquiéme de Septembre. Entre les cardinaux qui y entrerent, on y vit le cardinal Moron, que Paul IV. avoit laissé en prison à sa mort, mais que le sacré collége en fit sortir presqu'aussi-tôt que ce pape eût eu les yeux fermés. On y vit aussi le cardinal Caraffe, qui avoit été rappellé à Rome pendant les derniers jours du Pontificat du défunt. Dès qu'ils furent tous entrés dans le conclave, ils dresserent selon la coûtume, les articles que l'on devoit jurer, afin que le pape futur mît quelque ordre au gouvernement, que les rigueurs excessives du précédent avoient entiérement dérangé. Il y avoit dans ce serment deux articles particuliers, l'un de reconnoître l'empereur Ferdinand, de peur que l'on ne perdît le reste de l'Allemagne, si l'on demeuroit plus long-tems divisé avec lui; l'autre, de rétablir le concile, comme l'unique préservatif contre les hérésies qui

troubloient la France & la Flandre. Après qu'on eût juré d'observer ces articles, on pensa à procéder à l'élection d'un pape. Mais les intrigues des cardinaux firent durer le conclave beaucoup plus long-tems que la situation des affaires ne le demandoit. Il s'y forma plusieurs partis, dont chacun chercha les moyens de l'emporter sur les autres; & parmi les voix qui furent données, il y en eut beaucoup d'inutiles, ou qui ne furent accordées que pour faire honneur seulement à ceux à qui on les donna. Le cardinal de la Cueva Espagnol, fut de ces derniers. Il étoit d'un caractere doux & insinuant, il se concilioit facilement l'estime & l'amitié; mais il n'avoit aucune des qualités qui sont nécessaires pour remplir le souverain pontificat. Cependant il auroit bien voulu y être élevé: il fit même solliciter plusieurs cardinaux Impériaux & François par son conclaviste, nommé Hernando de Torré, de lui donner leurs suffrages, pour marquer qu'ils avoient quelque considération pour sa personne. Ces cardinaux ayant crû pouvoir lui accorder cette grace sans conséquence, lui envoyerent leurs bulletins remplis de son nom, & il en reçut un si grand nombre, qu'il auroit été indubitablement élû, si le jour du scrutin le cardinal Capo-di-Ferro, ne se fût avisé de demander à ceux qui se trouverent auprès de lui, à qui ils donnoient leurs voix; ils lui répondirent, que c'étoit au cardinal de la Cueva. Comme on lui avoit fait la même priere qu'aux autres, il jugea que si l'on avoit demandé la même grace à plusieurs cardinaux, l'élection de la Cueva pourroit réussir, contre le sentiment même de ceux qui l'auroient nommé: il en

An. 1559.

XXXV.
Peu s'en faut qu'on n'élise le cardinal de la Cueva par surprise.

Pallavic. ut sup. l. 24. c. 10. n. 3.

An. 1559.

avertit auſſi-tôt ceux à qui il venoit de parler, & leur fit voir l'effet que leur imprudence alloit produire. Ce qui les obligea de déchirer le bulletin qu'ils avoient rempli du nom de la Cueva, & d'en faire un autre.

XXXVI.
Le cardinal Cornaro brigue des voix pour celui de Piſe.

Le cardinal Cornaro qui étoit dans le parti François, brigua auſſi des voix pour celui de Piſe ſon oncle, qui étoit dans la faction impériale. Il prétendoit au reſte que ſa brigue étoit ſans conſéquence ; parce que, diſoit-il, le cardinal de Piſe n'eſt pas agréable à la plûpart des François, & que ſi d'un côté il n'y avoit aucune apparence que ceux-ci le nommaſſent, d'un autre côté il ſe trouveroit vengé du mépris qu'ils faiſoient injuſtement de ſa perſonne, en ſe voyant nommé par les Impériaux. Pluſieurs cardinaux qui avoient de l'eſtime pour Cornaro, lui accorderent de bonne grace ce qu'il demandoit. Néanmoins l'exemple de la Cueva leur fit ouvrir les yeux, & ayant connu l'artifice de Cornaro, la plûpart retirerent leur parole. Ce contre-tems cauſa un chagrin réel à Cornaro ; il croyoit déja triompher par la ſéduction où il avoit entraîné d'abord un nombre de cardinaux : il alla trouver ceux ſur la fidélité deſquels il avoit compté ; il leur rappella les promeſſes qu'ils lui avoient faites, il les pria avec inſtance de les exécuter ; mais ſes tentatives furent inutiles, le cardinal de Piſe lui-même, qui avoit plus d'expérience & de conduite que ſon neveu, le pria d'abandonner cette affaire, & de n'y plus penſer, voyant bien qu'il n'en pouvoit tirer aucun avantage.

XXXVII.
Les François veulent faire élire le cardinal de Tournon.

Les François tâcherent de faire élire le cardinal de Tournon, qui étoit en chemin pour ſe rendre au conclave, & qui avoit toutes les qualités qui pou-

An. 1559.

voient le distinguer de ses égaux. Et comme la seule chose qui pouvoit traverser leur dessein, étoit la crainte que les Italiens avoient, qu'étant François, il ne transférât le siége à Avignon : ils tâcherent de surmonter cet obstacle, en faisant valoir ses grands talens, qui lui avoient acquis beaucoup de réputation, pendant qu'il avoit été premier ministre du roi de France. Ces raisons firent une si forte impression sur l'esprit des cardinaux, que les François se virent assûrés de vingt-quatre voix; & ils espéroient d'en trouver encore quatre ou cinq dans le parti Impérial, lorsqu'on viendroit à l'*accessit*, tant à cause de l'adresse de ceux qui s'en mêloient, que de l'estime qu'on faisoit du cardinal de Tournon. Ils avoient aussi résolu, si ce moyen leur manquoit, de faire venir à l'*accessit*, cinq autres cardinaux, qui avoient promis leur suffrage, & par-là ils se croyoient assûrés du succès. Mais n'ayant pas trouvé les quatre premiers des cinq qui s'étoient engagés avec eux, disposés à les servir, ils n'oserent se découvrir aux Impériaux, de peur de commettre la réputation du cardinal de Tournon. Ainsi cette affaire échoua encore.

XXXVIII. Quels étoient ceux qui prétendoient à la papauté.

Sacchini, hist. Societ. l. 3. n. 47.

Il y en avoit quatre ou cinq, pour lesquels on briguoit ouvertement, le cardinal de Carpi, Jacques du Puy, Hercule de Gonzague, Hippolyte d'Est, Pacheco, & même si l'on en croit quelques historiens des Jésuites, l'on pensoit aussi au pere Lainez, général de cette compagnie. Le cardinal Carpi pendant le pontificat de Paul IV. avoit rendu service à plusieurs cardinaux, parce qu'il étoit fort avant dans la faveur de ce pape : & presque tous en effet lui avoient promis leurs voix, quand l'occasion s'en pré-

An. 1559.

ſenteroit : ce qui lui fit concevoir de grandes eſpérances. Hippolyte d'Eſt cardinal de Ferrare, qui avoit été toujours abſent pendant le pontificat précédent, parce qu'il étoit fort mal avec Paul IV. ayant été averti de ce qui ſe paſſoit en faveur de Carpi, ſongea à traverſer ſon élection, tant parce qu'il n'étoit pas agréable au roi de France, que parce que ce cardinal avoit envie de retirer la ſeigneurie de Carpi des mains du duc de Ferrare, avec lequel il étoit fort mal. Hippolyte, pour réuſſir plus ſûrement, eut recours à Coſme duc de Florence, dont il étoit ami & même allié, & le pria de faire enſorte que le camerlingue, ſur lequel il avoit beaucoup de crédit, & qui étoit le chef du parti Eſpagnol, empêchât l'élection de Carpi; lui promettant que de ſon côté il travailleroit à faire élire le cardinal de Medicis, ou celui de Mantoue Hercule de Gonzague, pour leſquels le duc s'intéreſſoit beaucoup. Coſme accepta la propoſition, & en écrivit auſſi-tôt au camerlingue, à qui il fit connoître toutes ſes intentions.

XXXIX. Raiſons du camerlingue pour traverſer l'élection du cardinal Carpi.

Le cardinal camerlingue, outre l'envie qu'il avoit de faire plaiſir au duc de Florence, ne ſouhaittoit pas l'élection de Carpi pour des intérêts particuliers : la ſœur de ce dernier, devoit épouſer le frere du camerlingue, & comme il n'y avoit encore que des promeſſes, il étoit à craindre que ſi Carpi, qui avoit beaucoup d'ambition, devenoit pape, il ne cherchât pour ſa ſœur une plus haute alliance. Un autre ſujet de chagrin du camerlingue étoit que Carpi avoit envoyé le cardinal de Burgos au défunt pape, pour lui rendre compte de ce qui s'étoit paſſé dans ſon palais, lorſque les cardinaux de la

faction Impériale s'y étoient assemblés sur l'avis de la détention de Lottino, qui s'étoit déclaré pour l'empereur. Il sçavoit de plus que Pierre Strozzi négocioit en secret pour faire rentrer Carpi dans les bonnes graces du roi de France, par le moyen du connétable. Il voyoit la guerre allumée en Lombardie, à cause de la terre de Carpi, & il connoissoit le cardinal de ce nom pour un vindicatif, qui ne pardonnoit pas à ceux qui l'avoient traversé dans ses desseins. Toutes ces considérations lui firent juger que pour le repos de sa maison, pour le bien public, & pour le service du roi d'Espagne, dont il prenoit les intérêts, il devoit traverser son élection, & qu'il lui étoit plus avantageux de se conformer aux intentions de Cosme, en faisant élire Medicis.

An. 1559.

Cette résolution prise, après en avoir conféré avec son frere, il fit sçavoir au cardinal de Ferrare qu'il feroit tout ce que le duc de Florence demandoit. Cependant un incident imprévû fit donner l'exclusion à Carpi, sans que le camerlingue se vît obligé de se déclarer. Les cardinaux Farnese & de Trente, les plus distingués du sacré collége dans lequel ils avoient beaucoup de crédit, chagrins de voir le camerlingue chef de la faction Espagnole, & voulant traverser ses desseins, firent des démarches qui causerent une diversion assez grande. Le cardinal de Ferrare en profita en particulier pour faire agir ses amis & faire changer de sentiment à ceux qui étoient pour Carpi, & lorsqu'il agissoit avec plus de chaleur, il se vit encore favorisé dans ses projets par le refus que les cardinaux de Farnese

An. 1559.

& de Trente firent de négocier pour Carpi, quoiqu'ils souhaitassent son élection. Ce cardinal avoit en effet compté sur eux, & quand il apprit qu'ils refusoient de parler pour lui, il désespéra de réussir, & ne voulut pas même penser à chercher d'autres protecteurs, ses poursuites d'ailleurs eussent probablement été inutiles, chacun à l'exemple des cardinaux de Farnese & de Trente, refusa de négocier une affaire qu'ils croyoient absolument manquée sans retour.

XL. On lui donne entiérement l'exclusion.

Le camerlingue prit le même prétexte pour s'en défendre, & dit, qu'étant obligé de soûtenir tous ceux qui avoient été nommés par le roi d'Espagne, il ne pouvoit se restraindre à un seul; qu'en portant même les intérêts de Carpi avec trop de chaleur, il auroit découvert la nouvelle alliance qui étoit entre eux, dont on commençoit à se douter, & par ce moyen se seroit rendu suspect. Carpi ayant ainsi perdu ses deux protecteurs, le cardinal de Ferrare trouva le moyen de lui faire donner une exclusion entiere : ce qu'il n'avoit pas pû faire auparavant, parce que plusieurs croyant son élection assûrée, craignoient qu'étant élevé au pontificat malgré eux, il n'en conservât quelque ressentiment. Le cardinal de Ferrare voyant qu'après l'exclusion de Carpi, tout étoit plus favorable pour lui-même, il crut qu'il ne devoit pas négliger ses propres intérêts, & il chercha des appuis pour les soûtenir. Dans cette pensée il pria Lottino de l'excuser auprès du camerlingue, s'il n'entroit pas dans les sentimens du duc de Florence, & qu'il étoit obligé d'attendre le cardinal de Tournon, qui étoit sur le point

d'arriver,

d'arriver. Il arriva en effet, & étant entré dans le conclave, de Ferrare gagna encore du tems, sous prétexte d'attendre le cardinal de Guise, & ce dernier étant arrivé, comme le peuple murmuroit de tous ces délais, Ferrare se déclara pour Hercule de Gonzague cardinal de Mantoue, ce qui surprit extrêmement le camerlingue.

An. 1559.

XLI. Les Espagnols sont cause de la durée du conclave.

De Thou, l. 23.

Il y avoit apparence que la vacance du saint siége dureroit encore long-tems, parce que Vargas ambassadeur de Philippe II. à Rome travailloit de toutes ses forces pour exclure ceux qui lui paroissoient suspects. Aussi les princes chrétiens s'en plaignirent hautement; l'évêque de Limoges ambassadeur de France auprès de Philippe, en porta ses plaintes au duc d'Albe, qui lui répondit que Vargas follement ambitieux, abusoit en cela du nom de son maître; qu'en effet le roi d'Espagne ne souhaitoit rien tant, sinon qu'on élût au plûtôt un pape qui eût tant de prudence & de piété, que renonçant à toutes les passions particulieres, & n'aïant devant les yeux que la gloire du Seigneur, il travaillât au plûtôt à la paix de l'église & à la tranquillité publique: que Vargas en avoit imposé au roi son maître, à son départ des Païs-Bas pour se rendre en Espagne, puisqu'il n'étoit pas capable d'une ambassade si glorieuse; qu'il avoit été cause que Jean de Figueroa, que le roi envoyoit à Rome, n'avoit pas été reçu par le pape, afin que comme il étoit déja lui-même à Rome, il fût mis en sa place: que pour lui duc d'Albe, étant en Italie avec le souverain commandement, il avoit fait mettre en prison Vargas convaincu de cette fourberie; qu'en attendant qu'il fût rappellé & puni selon ses mérites,

An. 1559.

le roi avoit donné ordre au fils du marquis de Montejar qui étoit à Rome, de veiller sur Vargas, & d'empêcher qu'il ne se mêlât d'aucune affaire. De plus, le duc d'Albe rejettoit la cause de ces longueurs sur le cardinal Caraffe, qui travaillant pour ses propres intérêts, empêchoit la liberté. Toutes ces plaintes firent qu'on pensa plus sérieusement à l'élection.

XLII. On pense à élire le cardinal Pacheco pour pape.

Pallavicin. hist. concil. Trid. l. 14. c. 10. n. 5.

Un grand nombre de cardinaux penchoient pour le cardinal Pacheco; sa grande réputation de piété fit que pendant quelque tems on ne parloit que de lui. Le dix-huitiéme de Décembre son élection fut crue si certaine, que selon l'abus qui est passé en coûtume dans ces occasions, les domestiques des cardinaux allerent piller & renverser sa cellule. Ainsi plusieurs lui aïant été favorables dans le premier scrutin, quand on vint à l'*accessit*, le cardinal Carpi lui donna publiquement sa voix, & exhorta les autres à suivre son exemple, ce qui procura vingt-sept voix au prétendant; mais ce nombre ne suffisant pas, le sacré collége changea aussi-tôt de disposition, & ne voulut point élire de pape qui fût Espagnol ou François; l'on jetta donc les yeux sur le cardinal de Mantoue, qui avoit déja été proposé par le cardinal de Ferrare: mais les cardinaux Farnese & Caraffe s'y opposerent fortement, & lui donnerent l'exclusion; ce qui causa de grandes contestations, pendant lesquelles de Mantoue demeuroit tranquille dans sa cellule, priant ses amis de se désister de leur entreprise, ne voulant pas que pour l'amour de lui on fît durer plus longtems le conclave, au grand désavantage de l'église, qui souffroit de ces longs délais.

XLIII. On élit pour pape

On se retrancha donc sur deux autres cardinaux,

dont le premier étoit Cesi, à qui Paul III. avoit donné la pourpre; il étoit agréable aux François, mais il n'étoit pas du goût des Espagnols. Le second fut Jean Ange cardinal de Medicis, âgé de soixante ans, d'une autre famille que celle de Florence; il se nommoit Medecchino, & étoit frere du marquis de Marignan, dont on a souvent parlé. Il fut élu la nuit du vingt-cinq au vingt-sixiéme de Décembre, qui suivoit la fête de Noël : de quarante-quatre cardinaux qui étoient alors dans le conclave, il eut particuliérement les suffrages des deux Caraffes, Charles & Alphonse, d'Alexandre Farnese, de Gui Ascagne Sforce, de Santa-Fiore camerlingue, de Louis de Guise, & de leurs partisans. Il prit le nom de Pie IV. & après avoir été revêtu des habits pontificaux, il fut adoré de tous les cardinaux selon l'usage. Le cardinal Caraffe étant à genoux devant lui, le pria de pardonner au peuple toutes les insultes qu'il avoit faites à sa famille, à la mémoire de son oncle, & au tribunal de l'inquisition. Le nouveau pontife le refusa d'abord; mais à la priere du cardinal de Saint-Ange & d'autres, il promit de pardonner, pourvû qu'on réparât les dommages qui avoient été faits aux lieux & aux personnes. Après que le conclave fut ouvert, il fut porté à saint Pierre avec les cérémonies ordinaires, & de-là on le conduisit au Vatican.

An. 1559.

le cardinal de Medicis.

Pallav. ut sup. c. 10. n. 8.
Spond. hoc an. n. 37.
De Thou, l. 23.
Ciacon. tom. 3. p. 867.
Raynald. ad hunc ann. n. 38.

XLIV.
Il prend le nom de Pie IV. Sa famille.

Le nouveau pape étoit né à Milan, fils de Bernardin Medici ou Medichin, amodiateur des fermes ducales à Milan, qui ayant épousé Cecile Serbellon en eut quatorze enfans, dont Jean-Jacques marquis de Marignan fut l'aîné, & Jean Ange élû pape sous le nom de Pie IV. fut le second. On tient que ce

An. 1559.

ne fut qu'à la considération de ce pontife que Cosme grand duc de Toscane reconnut le Medicis de Milan pour ses parens, sortis d'une même maison que la sienne. L'élévation du marquis de Marignan contribua beaucoup à celle de son frere, qui avant que d'être placé sur le siége de Rome, avoit été d'abord protonotaire sous Clément VII. s'étant insinué dans le même tems auprès du cardinal Farnese, qui l'honora de sa bienveillance; ce cardinal étant devenu pape sous le nom de Paul III. employa Medicis en différentes légations, lui donna plusieurs bénéfices, & le fit enfin cardinal le huitiéme d'Avril 1549. Jules III. l'avoit nommé légat de l'armée contre le duc de Parme.

XLV. Philippe II. tient le chapitre de l'ordre à Gand, & donne le gouvernement des Pays-Bas à Marguerite de Parme.

De Thou, l. 23 Strada, ibid. ut sup.

Philippe II. roi d'Espagne n'ayant plus rien à faire dans les Pays-Bas, résolut de les quitter pour se rendre en Espagne, où il prétendoit se fixer. Il vint d'abord à Gand, où il tint le chapitre des chevaliers de l'ordre de la Toison d'or. Il y reçut entr'autres, les ducs de Mantoue & d'Urbin. Il donna le collier à Guillaume de Croy marquis de Renty, à Philippe comte de Ligny, à Baudouin comte de Lanoy, & à d'autres; il le rendit à Octavio duc de Parme, parce qu'il l'avoit quitté dans les guerres précédentes, pour prendre celui de l'ordre de saint Michel. Il donna le gouvernement des Pays-Bas à Marguerite sa sœur duchesse de Parme, qu'il fit venir exprès d'Italie. Ce choix mécontenta beaucoup le prince d'Orange & le comte d'Egmont, qui aspiroient à cette dignité. Mais ce qui acheva de les irriter, fut, qu'il laissa auprès de la gouvernante Perrenot de Granvelle évêque d'Arras, qu'ils n'aimoient point, & dont ils n'étoient

point aimés. Après toutes ces précautions, Philippe partit pour l'Eſpagne dans le mois de Septembre 1559. & fit le voyage par mer. Lorſqu'il fut en vûe de Laredo, il eſſuya une ſi furieuſe tempête, qu'à peine pût-il arriver au port. Il vit couler à fond le plus grand vaiſſeau de ſa flotte chargé de meubles précieux. Les autres furent briſés ou diſſipés, excepté celui qu'il montoit, qui perdit ſes mats & ſes voiles, & qui fut ſi maltraité, que dans la ſuite on n'en put tirer aucun ſervice. Le roi ne laiſſa pas d'aborder enfin à la côte d'Eſpagne, & arriva à Séville le vingt-quatriéme de Septembre.

An. 1559.

XLVI. Il arrive en Eſpagne après avoir eſſuyé une tempete.

Strada, de bello Belg. l. 2. init. Belcar. ut ſuprà.

Ce prince fut tellement perſuadé qu'il n'avoit été ſauvé que par une protection toute particuliere de la providence, & par miracle, que pour en témoigner à Dieu ſa reconnoiſſance, il fit le premier & le capital de ſes ſoins, de purger l'Eſpagne des nouvelles héréſies, & d'y exterminer entiérement le Luthéraniſme. Il ſe rendit d'abord à Séville, où l'héréſie avoit fait le plus de progrès, & où ceux du collége de ſaint Iſidore en étoient infectés, & l'enſeignoient aux autres. A ſon arrivée l'inquiſition ſe ſaiſit de tous ceux dont la religion lui étoit ſuſpecte, fit leur procès, & en condamna treize à être brûlés.

XLVII. Exécution des hérétiques, qu'il fait faire à Seville.

De Thou, hiſt. l. 23. hoc anno. Belcar. in com. lib. 28. n. 39.

A leur tête étoit dom Jean Ponce de Leon, fils de Rodrigue Ponce, comte de Baleno, qui fut brûlé comme hérétique Luthérien opiniâtre. Jean Gonçales prédicateur, ſon compagnon, fut puni du même ſupplice, de même que quelques dames, Iſabelle Voenia, Marie Viroés, Cornelie & Bohorches. Et parce que c'étoit dans la maiſon de Voenia qu'on tenoit les aſſemblées, elle fut raſée par la même ſen-

tence, qui condamnoit cette dame à la mort. Tous les autres coupables périrent ensuite par le même supplice, sans que l'on osât solliciter pour eux; & l'on ne pardonna pas même à la mémoire du fameux Constantin Ponce, quoiqu'il semblât qu'on dût la ménager par une raison d'état.

An. 1559.

XLVIII.
On fait le procès à Constantin Ponce après sa mort.
De Thou, hist. l. 23. Fra-Paolo, hist. du concile de Trente, l. 35. p. 399. Varillas, hist. des hérésies, l. 23. to. 5. p. 176. & 177. Pallavicin. hist. conc. Trid. l. 14. c. 11. n. 3.

Ce Constantin qu'on nommoit en latin *Constantinus Fontius*, & Ponce en François, en changeant une lettre en une autre, étoit un homme de grand mérite, docteur en théologie, chanoine de Séville, & prédicateur de Charles V. Il suivit en Angleterre Philippe II. & ce fut-là, sans doute, qu'il commença à goûter la doctrine des Protestans, pour laquelle il fut saisi par l'inquisition, & destiné au dernier supplice. Il ne vécut pas jusqu'à la sentence qu'on appelle l'*Auto-de-Fé*, où il devoit servir de spectacle au peuple. Les historiens Espagnols ont avancé, qu'il s'étoit fait mourir lui-même, en se coupant une veine avec un morceau de verre rompu, pour éviter l'ignominie du supplice qui lui étoit préparé; mais d'autres croyent qu'il mourut de maladie. Il avoit été mis en prison avant la mort de Charles V. qui apprenant le sujet de sa détention, dit aussi-tôt, si Ponce est hérétique, c'est un insigne hérétique, voulant marquer par-là, que c'étoit un grand hypocrite, qui avoit bien sçû se contrefaire. L'inquisition ne pouvant le condamner au feu, fit porter son effigie, qui le représentoit prêchant. On l'avoit placé dans une chaire, tenant une main levée, & l'autre appuyée sur la même chaire. Ce spectacle, qui d'abord tira des larmes de la plûpart des assistans, fit succéder la risée à la tristesse, & ne se termina que

An. 1559.

par l'indignation que causoit ce fantôme de paille, habillé en prédicateur. On fit aussi le même traitement à un fameux prédicateur de Séville nommé *Jean Ægidius*, qu'une mort précipitée avoit soustrait aux rigueurs de l'inquisition. Il avoit été nommé par Charles V. à l'évêché de Tortose : ce qui fâcha si fort les inquisiteurs, que pour l'empêcher de parvenir à la prélature, ils lui firent un long & rude procès, pendant lequel il mourut. Les juges de l'inquisition firent citer son cadavre, & condamnerent à mort un homme qui étoit déja mort : & comme si on l'eût fait sortir du tombeau par quelque machine, on le donna en spectacle au peuple, sous une effigie faite d'osier, sur laquelle on exécuta la sentence.

XLIX.
Procès de même espéce au prédicateur Jean Ægidius.
De Thou, lib. 23. Hist. des martyrs, l. 8. fol. 505. verso de l'édit de 1582. in-fol.

Dans le mois d'Octobre suivant, on exerça les mêmes rigueurs à Valladolid sur ceux qui furent accusés du même crime. Philippe y fit brûler en sa présence vingt-huit gentilshommes de la premiere noblesse du pays, convaincus du Luthéranisme ; & afin de prévenir les importunités des parens & des amis des accusés, il fit vœu de porter lui-même le bois pour servir au bucher de D. Carlos son fils unique, s'il arrivoit jamais à ce jeune prince de devenir Luthérien. Ce fut dans la même ville de Valladolid que fut arrêté Barthelemi Caranza archevêque de Tolede, & premier prélat d'Espagne. Ce prélat avoit été religieux de saint Dominique, & avoit accompagné le roi Philippe II. en Angleterre, lorsque ce prince alla épouser Marie, dans le dessein de le faire travailler à rétablir la religion Catholique : & l'on écrit même qu'il fut confesseur de la reine. Ce ne fut qu'en 1557. que Philippe le nomma à l'archevêché

L.
Barthelemy Caranza mis en prison pour crime d'hérésie.
De Thou, l. 26. ad ann 1560. Spond. hoc ann. n. 29. Pallav. ut sup. l. 14. c. 11. n. 4.

An. 1559.

de Tolede. Charles V. qui étoit dans sa retraite de saint Juste, souhaita de l'avoir auprès de lui pendant les derniers momens de sa vie, & ce prélat l'assista à la mort : mais le soupçon qu'on eut après le décès de ce prince, qu'il n'étoit pas mort dans des sentimens fort catholiques, retomba sur Caranza. Ferdinand de Valdez archevêque de Séville grand Inquisiteur d'Espagne, le fit arrêter le vingt-deuxiéme Août 1559. dans le cours de ses visites, après en avoir obtenu la permission du roi & du pape, sur une accusation vague d'hérésie. On le mit en prison à Valladolid, & on commença à lui faire son procès ; mais comme il récusa ses juges, & qu'il en appella au pape, le roi du consentement du pape, nomma d'autres personnes pour informer contre lui, & faire toutes les procédures, afin de les envoyer à Rome ; où il devoit être jugé définitivement. Mais cette affaire traîna si fort en longueur, que les procédures ne furent finies qu'en 1564.

LI.
Affaires du royaume de Dannemarck.
Chytræus, Saxon. l. 9. & 18. 14. & 15.
De Thou, hist. lib 23. initio,

Les deux Christiern second & troisiéme du nom, rois de Dannemarck, étoient morts dès le commencement de cette année 1559. Christiern II. avoit été chassé par ses sujets en 1523. à cause de ses cruautés, & s'étoit réfugié dans les Pays-Bas. Dix ans après voulant tenter de se remettre sur le trône, par le secours des Hollandois, il fut pris & mis en prison, où il demeura jusqu'au vingt-cinquiéme de Janvier 1559. qu'il mourut âgé de soixante & dix-huit ans. Frideric I. duc de Holstein son oncle, surnommé le Pacifique, fut élû en sa place en 1523. & ce prince étant mort en 1535. Christiern III. son neveu fut aussi élû & couronné en 1537. à la maniere

niere des Luthériens, dont il embrassa la secte, qu'il introduisit dans son royaume. Au reste, il gouverna avec assez de douceur & de modération : il établit le collége de Coppenhague, y dressa une belle bibliothéque; son inclination l'ayant toujours porté à aimer les livres & les gens de lettres. Enfin, après un régne de près de vingt-quatre ans, il mourut le premier de Janvier 1559. vingt-quatre jours avant Christiern II. son cousin & son prisonnier, avec lequel on dit qu'il eut une longue conférence, qui fut suivie d'une parfaite réconciliation. Il n'avoit que cinquante-six ans, & laissa plusieurs enfans de Dorothée, fille de Magnus duc de Saxe, dont il eut Frederic II. qui lui succéda.

An. 1559.

LII.
Frédéric II. se rend maître du Diethmarsen.
Chytræus. Saxon. part. 1. l. 20. De Thou, hist. l. 22. Spond. hoc ann. n. 31.

Ce Frederic tourna ses armes contre ceux de la province de Diethmarsie, dans le Sud-Jutlande, près des embouchures de l'Elbe, & qui appartient au duc d'Holstein. Les habitans de ce pays ayant secoué le joug vers l'an 1150. Jean roi de Dannemarck & de Suéde, entreprit l'an 1500. de les remettre dans leur devoir; mais il fut repoussé & défait, avec toute la fleur de la noblesse d'Holstein. Enfin ces peuples après avoir conservé leur liberté pendant quatre siécles, la perdirent dans cette année 1559. sous le régne de ce Frederic II. ayant été vaincus en trois batailles, par Adolphe de Holstein, qui commandoit les troupes de Dannemarck. Cinq députés de ce pays vinrent le quinziéme de Juin trouver les princes Danois dans leur camp, & témoignerent qu'ils étoient prêts de se soumettre, si on leur laissoit la vie & les biens. L'affaire fut long-tems agitée dans le conseil; mais Adolphe ayant été

An. 1559.

d'avis qu'on prît les voyes les plus douces pour accommoder les choses, tous les autres opinerent de même; & la paix fut accordée aux Diethmarsiens. Frederic n'avoit alors que vingt-cinq ans, & se fit couronner après cette victoire, le vingtiéme d'Août. L'année suivante l'empereur Ferdinand ratifia le traité entre ces peuples & les princes Danois, & le confirma par l'autorité impériale. Les conditions du traité rapportées au long par les historiens, furent glorieuses au vainqueur, & en même tems fort avantageuses aux vaincus.

LIII.
Censures de la Faculté de théologie de Paris.
D'Argentré, in collect. judic. de novis error. t. 1. p. 21. in append.
Idem t. 2. p. 277. ad ann. 1559.

On trouve quelques censures de la Faculté de Théologie de Paris dans cette année. La premiere du quatriéme d'Avril, contre un livre intitulé, *Instruction chrétienne pour les enfans*, à la requête du syndic de Courcelles. Après en avoir lû quelques propositions, la Faculté conclut que le livre étoit très-pernicieux, & qu'il falloit le supprimer, comme contenant des choses plus capables de pervertir les jeunes gens que de les instruire, outre qu'il y avoit un grand nombre d'instructions nécessaires omises, comme ce qui concerne la confession sacramentale, l'invocation des saints, les prieres pour les morts, l'obligation d'entendre la messe. De plus l'auteur est déclaré hérétique, en ce qu'il dit que Jesus-Christ est seul médiateur & avocat pour nous. Ce qui est suspect, disent les docteurs, de l'hérésie des Sacramentaires.

La seconde est du quinziéme du même mois d'Avril, sur un livre que le parlement avoit envoyé à la Faculté, & qui étoit intitulé, *Moyen de promptement & facilement apprendre en lettres Françoises à bien lire, promp-*

tement écrire, ensemble la maniere de prier Dieu en toute nécessité. Ce livre étoit imprimé à Paris avec privilége du roi, & l'auteur étoit un nommé Pierre Habert. La Faculté après l'avoir lû & examiné, en tira douze propositions qu'elle censura. La premiere conçue en ces termes, « Vû que de lui seul dépend entiére- » ment tout ton bien & salut. » Cette proposition conférée avec les propositions suivantes du livre, sçavoir, la dixiéme & l'onziéme, comme excluant la pratique des préceptes de l'église, la coopération du libre-arbitre, les bonnes œuvres, l'intercession des Saints, la vertu & l'efficace des sacremens, sans lesquels il n'y a point de salut, est contraire à la sainte écriture. La seconde semble nier qu'il faille prier la Vierge & les Saints, en omettant la priere, Sainte Marie, priez pour nous, &c. La troisiéme, « Je croi » que Jesus-Christ, &c. qui est seul médiateur & » avocat priant pour nous. Censure. Cette propo- » sition ainsi énoncée indistinctement, exclut l'inter- » cession des Saints, détourne les fidéles de la prati- » que de les prier, principalement, les simples & les » enfans, & est fort suspecte d'hérésie. » La quatriéme, « Et pour ce que l'on a, &c. & qu'il ne trouve point » de bien en lui. » Cette proposition mise sans distinction, conspire avec l'hérésie de Luther, autrefois condamnée par la Faculté, que tout ce qui est en nous est péché. La cinquiéme, « Tu ne feras idole tail- » lée. » On reprend la traduction de cet endroit du Décalogue, nue & sans explication, proposée à des simples & à des enfans : ce qui peut être pernicieux à la religion, comme l'expérience l'a fait voir. La sixiéme, « Ayez souvenance du repos ; on

An. 1559.

An. 1559. condamne cette traduction de cet autre précepte du Décalogue comme insuffisante, parce que ce terme de *repos*, n'exprime pas assez le Dimanche, qui a succédé au Sabbat des Juifs, & que dans tout le livre, il n'y est fait aucune mention ni du Dimanche ni des Fêtes des Saints observées par l'église. La septiéme, « N'y ajoûte, n'y diminue. » Quoiqu'il ne faille rien ajoûter de contraire à l'écriture-sainte, dit la censure, cependant l'auteur du livre propose artificieusement & sans aucune explication, cet endroit de l'écriture, dont les hérétiques se servent pour enseigner faussement & d'une maniere pernicieuse, qu'il ne faut recevoir ni faire que ce qui est expressément dans la sainte écriture, & n'omettre que ce qu'elle défend. La huitiéme, « Attendant » tout mon bien & ma prospérité de ta seule béné» diction. » La censure est comme celle de la premiere. La neuviéme, « Qu'au lieu de Castor & Pollux » des Gentils & Payens, tu nous sois toi-même astre, » &c. » L'auteur est accusé de paroître insinuer que dans les périls il ne faut invoquer ni la sainte Vierge ni les autres Saints. La dixiéme & onziéme censurées comme la premiere sont conçûes en ces termes : « En qui seul gît mon espérance, moi qui n'ai » espérance qu'en ta seule bonté. Nous n'avons d'au» tre sûreté ni refuge qu'en toi seul. » La douziéme; « Oraison pour dire le jour qu'on communie à la » table. » Cette oraison est condamnée, parce qu'elle est la même que celle de Calvin pour instruire ses disciples.

Le seiziéme de Juin la Faculté s'assembla en Sorbonne pour délibérer sur le catalogue des livres con-

damnés par le pape Paul IV. pour accorder la permiſſion de l'imprimer, avec l'approbation des docteurs; & l'on conclut qu'on en nommeroit quelques-uns pour lire auparavant ce catalogue & l'examiner, & que ſur leur rapport, la Faculté verroit ce qu'il y auroit à faire. On produiſit dans la même aſſemblée l'ouvrage de Jean Ferus ſur S. Matthieu, déja imprimé, pour être examiné, & ſçavoir s'il étoit néceſſaire de le corriger. Les docteurs furent d'avis qu'on ſupprimât ce livre, parce qu'il contenoit beaucoup d'erreurs, & même des héréſies, ſur le rapport de ceux qui l'avoient exactement lû; qu'il falloit bien ſe garder de le corriger, & le laiſſer imprimer avec des corrections, de peur que ſous ce prétexte on ne débitât dans le public ceux qui n'auroient pas été corrigés, & qu'on avoit déja imprimés à Lyon & en Allemagne.

AN. 1559.

Le vingt-troiſiéme d'Août, la Faculté s'aſſembla encore ſur une propoſition qui lui fut envoyée par le roi François II. à l'occaſion de ce qui avoit été avancé par quelques conſeillers du parlement dans ſa derniere mercuriale, touchant la néceſſité d'un concile, & la ſurſéance des punitions des hérétiques, juſqu'à ce qu'il fût tenu. Cette propoſition étoit conçûe en ces termes: « Il faut pour les doutes & diverſités d'opinions, qui ſont tant pour les ſaints ſacremens, conſtitutions & traditions de Dieu & de l'égliſe Catholique, même pour la meſſe, & conſécration du précieux corps de notre-Seigneur, demander un concile nouveau, & cependant les punitions accoûtumées des hérétiques doivent demeurer en ſurſéance, & chacun en liberté d'o-

Sup. l. CLIII. art. 109. & ſuiv.

D'Argentré, loco ſup. cit. t. 2. p. 279.

An. 1559.

» pinions. » La Faculté déclare que cette proposition qu'on n'auroit jamais dû mettre en avant, est tout-à-fait hérétique, sacramentaire, très-pernicieuse, confirmative des hérésies, & de toutes les erreurs, capable de renverser toute la république Chrétienne, tant ecclésiastique que civile; & quiconque voudra la soutenir, de quelque maniere que ce soit, doit être censé hérétique, sacramentaire, & perturbateur de toute la république.

LIV.
Lettre du roi de France à la Faculté de Théologie.

Deux jours après la Faculté reçut une lettre du roi, conçûe en ces termes : « A nos chers & bien » aimés les doyen & docteurs de la Faculté de théo- » logie à Paris. Chers & bien aimés, considérant la » singuliere affection & dévotion que le feu roi no- » tre très-honoré seigneur & pere, que Dieu absol- » ve, avoit à l'extirpation des hérésies & mauvaises » doctrines; & de notre part, voulant en cela suivre » ses saintes & justes volontés, ayant entr'autres » choses, voulu & désiré que certaine opinion de » nouveau tenue par quelques-uns de ses officiers; » sçavoir, que pour la diversité des opinions sur ce » fait, tant du saint sacrement de l'autel & sacrifice » de la messe, qu'autres sacremens de l'église, il fal- » loit assembler un concile nouveau, & cependant » surséoir toute punition de gens mal sentans, & » que chacun demeurât en sa liberté; laquelle pro- » position, encore qu'elle soit notoirement à tout » bon chrétien séditieuse, scandaleuse, & directe- » ment contraire à l'union de l'église : si est-ce que » pour l'affection que nous avons, que toutes cho- » ses passent par les mains de ceux qui ont plus de » connoissances de telles opinions malheureuses;

» nous vous prions, & néanmoins commandons, » qu'incontinent la présente reçûe, vous ayez à » censurer la présente proposition, si censurée ne » l'avez pas; & où auriez fait aucune censure du » vivant du feu roi notredit seigneur & pere, ou de » notre régne, ayez incontinent à icelle signer & » mettre ès mains de notre amé & féal conseiller & » procureur général en notre cour de parlement de » Paris, close & scellée, pour par lui nous l'envoyer, » & icelle vûe, aviser ce que verrons être à faire » par raison. Car tel est notre plaisir. Donné à Nanteuil ce vingt-cinquiéme d'Août 1559. Signé, » François. » Après la réception de cette lettre, le doyen Maillard remit la censure fermée & cachetée au procureur général, en présence du docteur de Monchy le vingt-huitiéme d'Août, pour être envoyée au roi.

An. 1559.

LV. Censure des propositions de Martinbos.

D'Argentré, in collect. t. 2. p. 297.

Le quinziéme de Juin le syndic de Courcelles avoit fait lecture d'un jugement rendu par le roi contre maître Nicolas de Martinbos docteur, par lequel on lui défendoit la prédication, la confession, & la faculté d'enseigner. Le premier de Juillet la Faculté s'étoit assemblée en Sorbonne, après la messe du S. Esprit, pour délibérer sur quelques affaires concernant l'état & l'honneur du corps. On y avoit fait lecture d'un arrêt du conseil privé contre le même de Martinbos, théologal de Senlis, à l'occasion de certains tumultes excités dans cette ville, & certaines propositions qu'il avoit avancées en chaire en 1556. Cette lecture étant faite, on avoit conclu à ne rien statuer contre ledit de Martinbos, qu'on n'eût une expédition en forme authentique de cet arrêt,

& on avoit chargé le syndic de Courcelles de l'avoir. Le deuxiéme de Septembre on l'apporta extraite en forme des regiſtres du conſeil privé du roi & après que lecture en eût été faite en pleine aſſemblée, la Faculté ordonna que ledit de Martinbos ſeroit privé des fruits & émolumens qu'il percevoit comme docteur, juſqu'à ce qu'il ſe fût juſtifié.

An. 1559.

LVI. Propoſitions envoyées par le roi à la Faculté, cenſurées.

D'Argentré, ibid. pag. 280.

Le neuviéme de Septembre le roi envoya encore pluſieurs autres propoſitions à la Faculté pour en donner ſon avis. Ces propoſitions étoient au nombre de cinq. La premiere, « Qu'il n'y a aucun différend quant à la ſubſtance du ſacrement, entre » ceux qui diſputent de la meſſe & les autres. » Cenſure. Cette propoſition eſt manifeſtement fauſſe, hérétique, & ſacramentaire; & quiconque la ſoûtient, ſe déclare fauteur, & protecteur des Sacramentaires. La ſeconde, « Encore qu'un homme diffère en la forme des ſacremens; ſçavoir, qu'il confeſſe le ſacrement de l'autel, & néanmoins rejette » les cérémonies & forme de la meſſe, il ne doit pas » être auſſi rigoureuſement puni que ceux qui nient » le ſacrement de la ſainte communion. » La cenſure dit, que quiconque propoſe cette hypothèſe, ſemble rejetter captieuſement, & en ſchiſmatique, la meſſe, le ſacrement de l'Euchariſtie, & favoriſer les Sacramentaires. La troiſiéme, « Que pour ces difficultés, » il falloit aſſembler un concile. » La cenſure dit, que cette propoſition révoque en doute tout ce qui a été décidé & ordonné par les conciles généraux, & reçu juſqu'à préſent par l'égliſe univerſelle, touchant les ſacremens, & en particulier celui de l'Euchariſtie; & que par conſéquent elle eſt fauſſe, ſchiſmatique, hérétique,

hérétique, que l'auteur fait douter de sa foi, & doit être regardé comme hérétique, perturbateur de la paix & de l'unité ecclésiastique. La quatriéme, « Que les juges qui avoient jugé les sacramentaires selon « l'édit, avoient jugé selon la religion de la loi Mo- « saïque ; & que ceux qui avoient jugé au contraire, « avoient jugé selon la loi de grace, en laquelle nous « sommes à présent. » La premiére partie de cette proposition fait injure à l'édit du roi : l'autre partie accordant l'impunité aux hérétiques & aux sacramentaires, & les entretenant dans leurs erreurs, est séditieuse, schismatique, contraire aux saints conciles, aux canons, à la loi de grace, qui n'est point contraire à l'ancienne, & par conséquent hérétique, renversant d'une maniére pernicieuse la police ecclésiastique & civile, & toute la république. La cinquiéme, « Que ce qui se faisoit en l'église, même l'administration « du sacrement de l'autel, ne se faisoit pas digne- « ment, parce que la plûpart des prêtres étoient con- « cubinaires; & qu'il falloit travailler à assembler un « concile: de plus que le peuple n'entendoit point « ce qu'on faisoit dans l'église. » Censure. La premiére partie énoncée en général, & même déterminée à l'administration du sacrement de l'autel, est fausse, hérétique, & blasphématoire contre le Saint-Esprit; & la raison de l'auteur est nulle, sa preuve téméraire & injurieuse au Saint-Esprit. La seconde partie est captieuse & suspecte. La troisiéme, qui dit que le peuple doit concevoir & entendre ce qui se fait dans l'église, est l'erreur des Vaudois.

An. 1559.

LVII. Autre censure des propositions de Magot.

Le treiziéme du même mois de Septembre, il y eut encore une autre censure de huit propositions,

An. 1559.

D'Argentré ibid. & in append. t. 1. p. XXI.

d'un nommé Antoine Magot, qui regardoient les religieux & la justification. Ce Magot étoit Cordelier. Voici ses propositions. 1. « Ceux qui fondent » des monastéres, péchent; & ceux qui y entrent, » sont des hommes diaboliques. 2. Tous les religieux » mendians sont hérétiques, & ceux qui leur font » l'aumône, sont excommuniés. 3. Ceux qui font » profession dans quelque ordre, dès-lors se rendent » incapables d'observer les préceptes, & par consé- » quent ils ne peuvent arriver au royaume des cieux, » s'ils n'apostasient. 4. Augustin & Bernard sont damnés, s'ils n'ont fait pénitence; en ce qu'ils ont eu » des possessions, qu'ils ont fondé des ordres, qu'ils » y sont entrés: ainsi depuis le pape jusqu'au dernier » religieux, tous sont hérétiques. Ces quatre propositions sont déclarées fausses, erronées, impies, hérétiques, déja condamnées dans le concile de Constance contre Jean Wiclef. 5. « Dans le culte divin, » c'est une grande vanité, que les uns tentent de satis- » faire à Dieu par des offrandes; d'autres par des dis- » cours polis & étudiés; d'autres par des cérémonies. Cette proposition est censurée comme fausse, schismatique, hérétique, & éloignant du culte divin. » 6. L'abrégé de l'évangile est que Dieu qui est juste, » justifie les hommes par la seule foi en Jesus-Christ. Proposition erronée & hérétique. 7. » Se glorifier » dans ses propres œuvres & dans la volonté de » Dieu, sont deux choses opposées. Il ne faut se » glorifier que dans la bonté & la miséricorde de » Dieu, & non dans les œuvres. Cette proposition énoncée en général, quant à la premiére partie, est captieuse & suspecte d'hérésie : quant à la seconde,

elle eſt fauſſe & erronée. 8. « C'eſt avec raiſon que « nous diſons à Dieu dans l'oraiſon dominicale, « que ſon royaume nous arrive, parce que nous ne « pouvons l'acquérir par nos propres mérites. Cette « propoſition eſt déclarée captieuſe & très-ſuſpecte « d'héréſie.

LVIII. La faculté ajoute un article à ſon corps de doctrine. *D'Argentré in collect. t. 1. in append. p. xxi. & t. 2. p. 281.*

Le ſixiéme du mois de Novembre la faculté s'aſſembla pour délibérer ſur les affaires ſuivantes. Le ſyndic ſupplia d'abord qu'on fît lecture des articles de ladite faculté concernant la foi, & publiés par un édit du roi; enſuite que tous les docteurs & bacheliers ſouſcriviſſent à ces articles. Cette lecture faite, on conclut que ces articles ſeroient inſcrits dans les regiſtres, & que tous les ſigneroient; de plus on convint par un ſuffrage unanime qu'on y ajouteroit d'autres articles néceſſaires, eu égard au tems & entr'autres celui-ci. « Que tous fidéles ſont « obligés de croire & tenir pour certain, que dans « la conſécration du corps & du ſang de Jeſus- « Chriſt, il ſe fait une tranſubſtantiation réelle du « pain matériel dans le vrai corps de Jeſus-Chriſt, « & du vin dans ſon vrai ſang. » On conclut encore que tous les docteurs apporteroient les livres ou hérétiques ou ſuſpects d'héréſie, afin de faire un nouveau catalogue de livres défendus; & la faculté fit défenſes à tous ſes docteurs d'approuver aucun livre en leur particulier ſous ſeing privé, leur enjoignant de les préſenter à la faculté ſelon la coûtume.

LIX. Cenſure des propoſitions de Seicheſpée. *D'Argentré ut ſup. t. 2. p. 201. Vide infrà l. 155. n. 53.*

Le vingt-ſeptiéme de Novembre elle cenſura trois propoſitions de Pierre Seicheſpée, ſoutenues dans ſa ſorbonique, & on l'obligea à les rétracter: Ces

An. 1559.

Vide infrà l. 155. n. 53.

propositions étoient 1. « Qu'un infidéle dans » toutes ses actions ne travaille que pour l'enfer. » Cette proposition est déclarée contraire à l'écriture sainte. 2. « Que tous les hommes ne mour» ront pas. Ce qui est censuré de même comme » contraire à l'écriture sainte. 3. Que les cieux sont » animés. » Cette proposition autrefois condamnée par l'université de Paris, est fausse & erronée, renouvellant l'ancienne idolâtrie des Payens. La faculté ordonna ensuite que Seichespée rétracteroit ces trois propositions, & se soumettroit à la censure qu'elle en avoit faite, ce qu'il feroit dans un acte public à voix haute & intelligible, sans y rien ajouter ou retrancher de cette formule qu'elle lui prescrivit. « Moi Frere Pierre Seichespée de l'or» dre des freres Prêcheurs, bachelier formé de la » premiére licence, je révoque les trois proposi» tions souscrites que j'ai défendues dans ma sorbo» nique, selon la censure de la faculté ma mere, » & j'approuve la censure de cette même faculté » qui les condamne. » Mais ce bachelier n'ayant pas voulu nommément révoquer la proposition qui regarde les actions des infidéles, la faculté l'exclut de son corps pour deux ans ; & elle statua qu'en cas qu'il persistât dans son refus, il ne seroit point admis à la licence, & seroit refusé pour toujours.

An. 1560.

LX. Couronnement du pape Pie IV.

Raynald. n. 1. Onuphr. in vit. Pii IV. Panvinius & Andr. Victorel. addit. ad Ciacon.

Le nouveau pape Pie IV. fut couronné le jour de l'épiphanie sixiéme de Janvier de l'année suivante 1560, & il montra beaucoup de piété dans cette cérémonie. Dans le premier consistoire qu'il tint, il déclara aux cardinaux que son intention étoit de

prendre les moyens les plus sûrs pour conserver la foi dans sa pureté, rétablir l'intégrité dans les mœurs, faire rendre exactement la justice, & pour soulager le peuple, en retranchant un grand nombre d'impots dont on l'avoit chargé. Les cardinaux l'en remercierent, & l'en louerent hautement. Un des premiers soins du nouveau pape, & par où il commença à faire voir qu'il ne s'en tiendroit pas aux promesses, mais qu'il vouloit agir, fut de reconcilier l'empereur Ferdinand, avec le saint siége, comme il l'avoit promis avant son élection, & de réparer le mal que Paul IV avoit causé en éloignant ce prince par un refus opiniâtre de le reconnoître pour empereur. Pie IV, cinq jours après son élection, assembla donc treize cardinaux pour leur proposer cette affaire, & tous étant convenus qu'on en avoit mal agi envers ce prince, & que la conduite que l'on avoit tenue à son égard, lui étoit injurieuse, il fut resolu qu'on le préviendroit, & que le pape envoyeroit chercher François de la Torre, ambassadeur de l'empereur à Rome, pour lui déclarer qu'il approuvoit la succession de Ferdinand à l'empire; qu'il lui écriroit avec les titres ordinaires, & qu'il le chargeoit d'en donner par avance avis à son maître. Quelques auteurs rapportent autrement cette affaire, & disent que l'empereur avoit écrit après la mort de Paul IV. à la Torre, de rendre au nouveau pape, immédiatement après son élection, ses devoirs de sa part; que l'ambassadeur en exécution de ces ordres avoit demandé audience le trentiéme Décembre, & qu'elle lui fut accordée; qu'après avoir fait au pape les com-

An. 1560.

An. 1560.

plimens dont il étoit chargé, Pie IV lui dit qu'il approuvoit la succession de Ferdinand à l'empire, qu'il lui écriroit avec les titres convenables à sa dignité, & qu'il le chargeoit de lui en donner avis. Selon cette relation ce ne fut point le pape qui fit les premiéres démarches; quoi qu'il en soit, l'empereur informé par son ambassadeur des bonnes dispositions du pape, lui écrivit des lettres par lesquelles il le félicitoit sur son élection, & le remercioit de la bonté paternelle avec laquelle il avoit mis fin aux oppositions & aux prétentions injustes de son prédécesseur. Il l'avertit aussi que dans trois ou quatre jours, il fera partir un ambassadeur extraordinaire pour aller l'assurer de son obéissance filiale, suivant l'exemple de ses prédécesseurs. Cet ambassadeur fut Scipion comte d'Arcos, qui n'arriva à Rome qu'au commencement de Février, & eut son audience le dix-septiéme. La lettre de l'empereur étoit datée du seiziéme Janvier.

LXI.
Le pape reconnoit Ferdinand pour empereur.
Pallavic. ut sup. Apud Bzovium t. 20. an. 1560. n. 2.

Rome se sentit aussi des effets de la douceur de Pie IV. Non-seulement ce pape pardonna au peuple tous les désordres qu'il avoit commis après la mort de son prédécesseur, il cassa aussi presque tout ce que Paul IV avoit fait, & qui lui parut trop sévére, & il établit un autre ordre. Il révoqua les édits: il voulut qu'on revît les procès des religieux mendians, que Paul avoit contraints de retourner dans leurs monastéres, dont ils n'étoient sortis qu'avec la permission des papes précédens. Il en fit autant des autres jugemens extraordinaires rendus sous Paul IV, & il les réduisit peu à peu à la justice ordinaire. Il fit sortir de prison ceux que le pape y

LXII.
Il pardonne au peuple Romain.
Onuphr. in vita Pii IV.
Extat rescriptum. apud Golstad. t. 1. constitut. imperial.
De Thou, lib. 23.

avoit retenus comme suspects d'hérésie, après avoir fait examiner leur affaire par l'Inquisition, avec quelque tempérament; mais sa plus grande affaire étoit celle du concile, & ce fut vers elle qu'il tourna principalement ses pensées & ses soins.

An. 1560.

LXIII. Il pense sérieusement à assembler le concile.

Les inquiétudes que cette affaire lui causoit, lui firent avouer franchement au cardinal Moron, dont il connoissoit le bon cœur & la prudence, qu'il ne sçavoit lequel étoit plus avantageux au saint siége, ou de tenir un concile, ou de ne le pas tenir; si, au cas qu'il ne fût pas à propos de l'assembler, on devoit le refuser ouvertement, ou feindre de le vouloir, & y mettre ensuite divers obstacles, outre ceux qui naîtroient de la conjoncture du tems & des affaires: au contraire, si le concile devant se tenir, il falloit en attendre ou en prévenir la demande. Il considéroit les raisons qui avoient engagé Paul III à le rompre, sous le spécieux prétexte de translation & des dangers que Jules III. auroit couru, s'il avoit été moins heureux. Il représentoit qu'il n'y avoit plus de Charles V. qui se fît craindre; mais d'un autre côté, que plus les princes étoient foibles, plus les évêques étoient hardis & puissans, & plus il falloit veiller sur eux, vû qu'ils ne pouvoient jamais s'élever que sur les ruines du souverain pontificat. Que d'ailleurs s'opposer ouvertement à ceux qui demanderoient le concile, ce seroit causer du scandale à cause de l'opinion qu'on avoit qu'il en devoit naître un grand bien. Que ce scandale seroit d'autant plus grand, que les peuples étoient prévenus, que Rome le refusoit seulement par la crainte d'être exposée à la réformation; que si une fois l'on accordoit par con-

AN. 1560.

trainte ce qui auroit été absolument refusé, le saint siége perdroit par-là sa réputation, outre que ce seroit un motif aux princes pour les engager à travailler à l'abaissement de ceux qui leur auroient résisté.

Dans cet embarras le pape paroissoit assuré, que le concile ne procureroit aucun bien à l'église du côté de l'hérésie, & que loin d'y ramener les royaumes qui s'en étoient séparés, il ne feroit qu'exposer l'autorité pontificale : mais il pensoit d'un autre côté, que le monde n'étant pas capable de comprendre cette vérité, il ne pouvoit s'opposer à la demande qu'on lui en feroit ; d'ailleurs il doutoit fort que sur la demande que les princes lui feroient d'un concile, la conjoncture des affaires pût devenir telle, que les obstacles secrets produisissent leur effet. Mais après avoir tout examiné, il jugea que quoi qu'il en pût arriver, il étoit plus conforme à ses fins, de paroître porté au concile, & prévenir la demande qu'on lui en feroit, afin de pouvoir d'autant mieux en représenter les difficultés, quand il faudroit l'empêcher ; remettant tout le reste aux causes supérieures où la prudence humaine ne sçauroit pénétrer. C'est pourquoi quatre jours après son couronnement, le dixiéme de Janvier, il tint une congrégation fort nombreuse, où après avoir exposé fort au long le désir qu'il avoit de réformer la cour Romaine, il parla du besoin qu'on avoit d'un concile, & ordonna à tous les cardinaux présens de rechercher tous les abus qu'il falloit réformer, & de penser au lieu, au tems & aux autres préparatifs d'un concile qui fût plus utile à l'église qu'il

LXIV.
Congrégation où le pape propose de tenir le concile.

qu'il ne l'avoit été dans les deux assemblées précédentes, où ses prédécesseurs n'avoient pas agi avec tout le zéle désintéressé qu'ils devoient avoir. Et depuis dans tous les entretiens qu'il eut, soit avec les cardinaux, soit avec les ambassadeurs, il fit paroître l'inclination qui le portoit à assembler ce concile.

An. 1560.

LXV. Il fait une promotion de trois cardinaux.

Ciacon. in vitis Pontif. t. 3. p. 889. Pallavicin. hist. conc. Trid. l. 14. c. 15. n. 1.

A la fin du mois de Janvier, un mercredi trente-uniéme du même mois il fit une promotion de trois cardinaux. Comme il avoit pris le nom & les armes de la maison de Medicis, il voulut donner à Cosme duc de Florence, des témoignages de son estime, & pour cela il fit cardinal son second fils Jean, quoiqu'il fût à peine sorti de sa seiziéme année. Il reçut le chapeau à Florence en présence du cardinal camerlingue, Ascagne Sforce, & de celui de Guise, qui étoient venus rendre visite au duc, & il fut cardinal diacre sous le titre de sainte Marie *in Dominicâ*, & devint ensuite archevêque de Pise. Le second fut Charles Borromée, neveu du pape, fils de Gilbert Borromée, & de Marguerite de Medicis, sœur du souverain pontife, né en 1538, & qui devint si célébre dans la suite. Enfin le troisiéme fut Jean-Antoine Serbellon, d'une famille noble de Milan, évêque de Foligni, qui le devint ensuite de Novarre, par la démission du cardinal Moron. Il fut cardinal prêtre du titre de saint George *in Velabro*, d'où on le nomma le Cardinal de saint George.

LXVI. Arrivée de l'ambassadeur de Ferdinand à Rome; on lui donne audience.

Le comte d'Arcos, ambassadeur de Ferdinand, étant arrivé à Rome le dixiéme de Février, y fut reçu avec de grands témoignages de joye, & obtint cette

An. 1560.

audience pour le dix-ſeptiéme du même mois. Ce jour tous les cardinaux qui étoient à Rome s'étant trouvés au conſiſtoire que le pape tint exprès, le comte fut introduit dans l'aſſemblée avec tous les honneurs dûs au prince qu'il repréſentoit, & à la fonction qu'il exerçoit en ſon nom. Le comte y répondit par un air affable, des maniéres polies, & les témoignages les plus flateurs d'eſtime, de reſpect & d'obéiſſance qu'il donna au nom de ſon maître: paſſant enſuite à d'autres affaires, il ſupplia le pape de la part de l'empereur, de vouloir employer ſes ſoins, pour aſſembler un concile général, & remedier par-là aux maux de l'égliſe; ce qui paroiſſoit d'autant plus facile à préſent, qu'il n'y avoit plus de guerre entre les princes Chrétiens. Le pape lui répondit, qu'il avoit prévenu les intentions de l'empereur, & qu'il avoit déja tenu une congrégation de cardinaux au ſujet de ſa demande; qu'il ſe ſentoit porté plus que jamais à tenir le concile, depuis qu'il étoit pape; qu'il y étoit engagé par ſon ſerment: mais que comme il falloit ſe conduire dans cette occaſion avec beaucoup de prudence, pour ne point ſe jetter dans l'embarras, comme on avoit déja fait auparavant, il ſouhaitoit qu'on prît les meſures néceſſaires pour en tirer tout le fruit qu'on pouvoit en eſpérer.

LXVII.
Edit en France pour regler la juſtice.

De Thou, hiſt. l. 24 n. 6.
Mezeray, abregé chron. to. 5. in 12. page 24.

En effet, le pape en traita avec les ambaſſadeurs de France & d'Eſpagne: mais il n'étoit pas facile de ſurmonter les obſtacles qui s'oppoſoient à la tenue d'un concile; principalement du côté de la France, où tout étoit dans le trouble par rapport à la religion, & où il ſe formoit une conjuration, dans laquelle

plusieurs personnes de distinction étoient déja engagées. Le roi dès le premier de Janvier avoit publié un édit qui ordonnoit qu'on établiroit dans les cours souveraines & dans les moindres jurisdictions du royaume, des juges connus par leur probité & par leur doctrine, qui auroient la faculté, quand il faudroit remplacer un magistrat mort, de nommer trois personnes d'une bonne réputation & sçavantes dans le droit, dont le prince en choisiroit une. Cet édit fait pour le bien public, à la persuasion du chancelier Olivier, & qui a été si souvent renouvellé, fut sans effet, par l'ambition & l'avarice des gens de cour, qui trouvoient leur profit dans la vénalité des charges publiques.

LXVIII. Commencement de la conjuration d'Amboise.

De Thou, l. 24. Belleforest, l. 6. c. 8. Belcar. in comm. l. 28, n. 41.

Cependant les plaintes augmentoient parmi les grands, qui ne voyoient qu'avec peine toute l'autorité du royaume transférée aux princes de Guise, au préjudice des princes du sang, & du conseil des états, suivant le droit & les anciennes loix de la France. Et c'est ce qui commença à former une conspiration, où beaucoup de gens eurent part: les uns, parce qu'ils étoient ennuyés de l'état présent des affaires, & choqués de la superbe domination des Guises; les autres se servoient du prétexte de la religion, dont ils prétendoient qu'on devoit laisser la liberté; quelques-uns par le désir de la nouveauté, ou parce qu'ils étoient mal dans leurs affaires, ou parce qu'étant chargés de crimes, ils appréhendoient les rigueurs de la justice. L'on prit pour prétexte, que les princes de Guise avoient usurpé dans le royaume la domination souveraine; qu'abusant de la foiblesse du roi, ils ruinoient l'épargne, opprimoient la liberté,

An. 1560.

persécutoient ceux qui faisoient profession de la religion réformée, & ne tendoient qu'à renverser l'état. Et pour faire croire qu'on agissoit dans les formes & selon les regles de la justice, on consulta des théologiens & des jurisconsultes, pour sçavoir si l'on pouvoit en conscience, & sans se rendre coupable du crime de léze-majesté, prendre les armes pour le salut & la liberté de la patrie, se saisir des Guises, & les forcer à rendre compte de leur administration. Comme ceux qu'on consultoit étoient Protestans, leur réponse fut telle qu'on la désiroit.

On ne sçait pas précisement quels furent les auteurs de cette conjuration. Il y en a qui soupçonnent que le dessein en fut conçu à Genêve un mois après la mort de Henry II. aussi-tôt que les Calvinistes de France eurent vû le gouvernement de l'état entre les mains du duc & du cardinal de Guise, leurs ennemis déclarés; & qu'on prit dans cette ville les principales mesures pour l'exécuter. L'on croit aussi que Theodore de Beze y eut beaucoup de part. Quoi qu'il en soit, les conjurés élurent pour leur chef le prince de Condé: mais son nom ne parut point; il voulut attendre pour se déclarer ouvertement, que ceux qui conduisoient l'entreprise l'eussent mise en état de réussir. On lui substitua, comme pour lieutenant, Geoffroy de Barry, sieur de la Renaudie, gentilhomme du Perigord, que le feu duc de Guise, pere des deux ministres, avoit tiré de prison, où ses mauvaises actions l'avoient fait enfermer, & qui s'étant depuis retiré à Berne, & de-là à Genêve, s'étoit fait Protestant.

LXIX. On choisit la Renaudie pour en être le chef. *De Thou, l. 24. Beze, l. 3. p. 250.*

LXX. Plan de cette

Le plan de cette conjuration, selon les historiens

Calvinistes ne consistoit qu'en deux articles. L'un, de faire présenter au roi par un grand nombre de gens désarmés, une très-humble requête, pour obtenir de ce prince, qu'il commandât d'éteindre les feux allumés contre une infinité de misérables, qui n'avoient point commis d'autre crime, que d'avoir fait en secret des actions de zéle pour l'honneur de Dieu, & pour le salut de leurs ames. L'autre étoit, de faire présenter à sa majesté une seconde requête, immédiatement après la premiere, quelque réponse que le roi y eût faite, & cette seconde requête devoit être pour exclure du gouvernement les femmes & les étrangers, & mettre l'autorité entre les mains des Etats Généraux, & des princes du sang pendant la minorité des rois, qu'ils ne vouloient pas reconnoître majeurs à quatorze ans. On voit bien qu'ils entendoient par ces femmes, qu'ils vouloient exclure du gouvernement, les deux reines, qui avoient à la vérité beaucoup de crédit sur l'esprit du roi, comme une mere & une épouse en peuvent avoir; & par les étrangers, les princes de Guise, qui gouvernoient à la vérité, le duc dans les armées, & le cardinal dans les finances. Mais ils ne devoient plus être regardés comme étrangers, puisqu'il y avoit près d'un siécle que leur pere Claude de Lorraine, cadet du duc Antoine, étoit venu s'établir en France, lorsque son pere le duc René lui laissa entre les grands biens qu'il y possédoit, le comté de Guise, qui fut ensuite érigé en duché & pairie de France.

An. 1560.

conjuration, qui consistoit en deux articles.

De Thou, ut sup. Pallavicin, hist. conc. Trid. lib. 14. c. 12. n. 10. & 11.

Le Laboureur, addit. aux mem. de Castelnau.

Mémoires de Brantome, to. 3.

LXXI.

Résolution de l'assemblée des Calvinistes à la Ferté sous Jouarre.

Tel fut le prétexte dont se servirent les Calvinistes pour entreprendre cette conjuration; mais la véritable fin qu'ils se proposoient, étoit d'établir le Cal-

An. 1560.

Davila, l. 1. p. 31. & suiv. Beze, hist. eccles. l. 1 p. 256.

vinisme en France, par les mêmes voyes que le Lutheranisme s'étoit établi dans le Septentrion, c'est-à-dire, par l'abolition entiere de la religion Catholique, & par le changement de la loi fondamentale de la monarchie. En effet, dans la premiere assemblée qui se tint fort secretement à la Ferté sous-Jouarre, où, avec le conseil du prince de Condé, se trouverent les envoyés de ses principaux confidens, & les ministres, & autres députés de la plûpart des églises reformées; après les premieres ouvertures faites par le prince, mais qui ne furent pas approuvées, l'amiral de Coligny proposa son avis, pour la défense de la religion, qui fut fort applaudi, & il répondit du secours de la reine d'Angleterre, & des autres princes Protestans. On enveloppa dans cette conjuration le roi, les reines, & toute la famille royale; & il fut resolu par le plus grand nombre, de ne pas plus les épargner que les autres. Mais quelques-uns moins emportés, tâcherent de modérer cette fureur, & voulurent que toute l'assemblée protestât qu'elle ne verseroit pas le sang royal. On ne sçait si elle le promit, mais il est certain que cette conjuration alloit causer un désordre irréparable dans le royaume, si elle n'eût été découverte. On donna à la Renaudie les noms des conjurés, & on le chargea d'aller dans les provinces conférer avec eux, en solliciter d'autres, & gagner le plus de monde qu'il pourroit. Il exécuta cette commission avec un secret & une adresse dignes d'une meilleure action; & afin que les conjurés se connussent, & qu'ils fussent assurés les uns des autres, il les assembla à Nantes le premier de Février 1560.

An. 1560.

Cette aſſemblée, par la plus ridicule prétention du monde, dit qu'elle repréſentoit les états généraux, ce qui eût demandé non-ſeulement une autorité légitime, mais publique & générale, pour y faire appeller tous ceux qui ont droit d'y aſſiſter, le clergé, avec les autres. La Renaudie fit à ceux qui étoient aſſemblés un long diſcours, qui n'étoit proprement qu'un recueil inſipide de tout ce qu'on diſoit en ce tems là de plus piquant & d'injurieux contre les princes de Guiſe, ou dans les libelles ou dans les compagnies particuliéres; & il demanda, en finiſſant ſon diſcours, à ceux qui étoient préſens, s'ils conſentoient à tout ce qu'il venoit de dire: alors tous ſe leverent, & lui applaudirent, & il ne s'en trouva pas un ſeul qui fût arrêté par les difficultés d'une entrepriſe ſi haſardeuſe, & qui fût d'avis qu'on en délibérât plus amplement. L'on régla la forme de la proteſtation; l'on dreſſa les deux requêtes dont on a parlé plus haut, & l'on conclut que dans le dixiéme ou quinziéme de Mars ſuivant, cinq cens cavaliers & mille hommes de pied, ſous trente capitaines qu'on choiſit, ſe rendroient par différentes routes à Blois, où ils croyoient trouver la cour, pour y exécuter leur projet, ſe promettant tous réciproquement un ſecret inviolable: enſorte que les conjurés ſortirent de Nantes comme ils y étoient entrés, & s'en retournerent chacun au lieu où il devoit faire la fonction de capitaine ou de ſimple ſoldat.

LXXII. Autre aſſemblée à Nantes, où l'on concerte l'exécution.

De Thou, hiſt. l. 24.
Davila, l. 1. p. 24.
Boſſuet, hiſt. des Variat. to. 2. in 4°. p. 102. & ſuiv.
Belcar. in comm. l. 28. n. 42.

La Renaudie alla en attendant, informer le prince de Condé de ce qui s'étoit paſſé, & arriva à la fin du mois de Février à Paris, pour ajuſter avec Antoine Chandieu miniſtre, certaines meſures qu'il falloit

LXXIII. La Renaudie vient à Paris & confére avec le miniſtre Chandieu.

An. 1560.

De Thou, l. 24. n. 7.
Davila, hist. des guerres civiles, p. 43.

prendre pour le ſuccès de l'entrepriſe. Il alla loger au fauxbourg ſaint Germain dans la rue du Mareſt, chez un avocat nommé Pierre Avenélle, zélé pour le Calviniſme, mais homme de bien. Cet avocat ſe doutant de quelque choſe, par le grand nombre de ceux qui venoient de tous côtés viſiter ſon hôte, s'entretint un jour familiérement avec lui, le conjura de lui apprendre le ſujet de tous ces mouvemens, & remontra ſi fortement qu'on confioit bien ce ſecret à d'autres qui n'étoient pas ſi utiles que lui au parti, qu'enfin la Renaudie lui fit confidence de la conjuration. Il l'approuva d'abord; mais après y avoir fait réflexion, il fut étonné de la grandeur & du danger de l'entrepriſe. Il crut cependant qu'une telle entrepriſe ne pouvoit être légitime, quoiqu'on la couvrît du prétexte ſpécieux du bien public, parce qu'il n'appartient pas aux ſujets d'être juges de la conduite de ceux à qui le prince a confié le gouvernement de l'état, ni d'entreprendre ſur leur miniſtére, encore moins ſur leur vie. Pouſſé donc par le ſeul motif de ſa conſcience, Avenelle alla trouver Etienne l'Allemand, ſeigneur de Vouzay, maître des requêtes, qui faiſoit les affaires du cardinal de Lorraine, & qui entendit tout le détail de la conſpiration, en préſence de Milet, ſécrétaire du duc de Guiſe. A peine put-on croire ce rapport; mais parce qu'il venoit tous les jours des couriers aux princes de Guiſe des lieux les plus éloignés, & qu'on leur mandoit qu'ils ſe tinſſent ſur leurs gardes, & qu'il ſe machinoit en France quelque choſe de ſiniſtre, ſans que ceux qui écrivoient en ſçuſſent davantage; Milet accompagné d'Avenelle alla trouver en poſte le duc

LXXIV.
La conjuration eſt découverte aux princes de Guiſe.

Belcar. in comm. l. 28. n. 44.
Mém. de Caſtelnau, l. 1. c. 8.

duc de Guise, qui étoit déja parti avec le roi pour Amboise.

An. 1560.

D'Avenelle fut introduit dans le conseil du roi, & dit en présence de tous, ce qu'il sçavoit de la conjuration. Il n'assura pas néanmoins que les Châtillons fussent du nombre des conjurés; & la reine mere, pour s'en éclaircir, suivant le conseil des Guises, manda l'amiral de Coligny & d'Andelot par des lettres pleines d'affection, sous prétexte de vouloir délibérer avec eux sur une affaire très-importante. Ils vinrent en cour aussi-tôt avec le cardinal leur frere. La reine les fit entrer dans son cabinet, & eut une conférence particuliére avec l'amiral, à qui elle ne parla qu'en général des avis qui lui venoient de toutes parts d'un grand soulevement dont le royaume étoit menacé; & elle lui demanda ce qu'il y avoit à faire pour le prévenir. L'amiral répondit en termes assez généraux, que s'il y avoit du désordre, il ne pouvoit venir que de deux causes; l'une des rigueurs exercées contre les Calvinistes; l'autre du trop grand pouvoir de la maison de Guise; & que par conséquent on pourroit prévenir le mal, en accordant la liberté de conscience, & en mettant le gouvernement de l'état entre les mains des princes du sang. Il n'en fallut pas davantage à la reine pour être persuadée que les Colignys étoient de la conjuration, puisque l'amiral rapportoit précisément les deux motifs sur lesquels Avenelle avoit déposé qu'elle étoit appuyée. Le chancelier Olivier en rapportant aux Guises ce que Coligny avoit dit, leur représenta de même, que le meilleur remede pour appaiser les esprits, étoit qu'on pardonnât par un

Pallavicin. hist. conc. Trid. l. 14. c. 12. n. 11.
Spond. hoc ann. n. 6. & seq.

An. 1560.

édit tout ce qui s'étoit passé, & qu'en accordant la liberté de conscience, on fit espérer dans peu de tems la célébration d'un concile général, selon que le pape y étoit porté.

LXXV.
Edit du roi en faveur des réformés.
De Thou lib. 24.
Pallavicin. ut sup. n. 12.

C'est pourquoi le roi fit un édit, pour défendre à l'avenir de rechercher aucun de ses sujets pour le fait de la religion : mais l'on exclut de cette grace les prédicateurs de la réforme, & tous ceux qui sous prétexte de religion, avoient conspiré contre le roi, contre la reine mere du Roi, contre les freres de sa majesté, contre les autres princes & ministres, contre la maison royale, & contre les domestiques de leurs majestés très-Chrétiennes. L'amiral & ses freres étoient dans le conseil où cet édit fut resolu. Le roi le signa le premier, & la reine mere ensuite. Les trois Châtillons, le cardinal, Coligny & d'Andelot ne pouvant reculer, le signerent de même. Ce qui fut cause qu'on publia qu'ils avoient abandonné le parti : mais ils remédierent si promptement à l'effet qui en pouvoit arriver, en écrivant de tous côtés la maniere dont la chose s'étoit passée, que les Calvinistes au lieu d'être mécontens d'eux, les en estimerent davantage. En effet, l'amiral y trouvoit son compte en deux maniéres; car quoique l'édit n'accordât pas la liberté de conscience, il ne laissoit pas d'y tendre, en donnant amnistie pour le passé, & faisant cesser presque toutes les poursuites pour l'avenir. Il servoit de plus à endormir la cour sur le fait de la conjuration, dont l'amiral supposoit qu'on n'avoit aucune connoissance, & la rendoit moins propre à profiter des avis qu'elle en recevroit, supposé qu'on lui en donnât : l'édit fut envoyé au par-

lement, & vérifié le quatriéme de Mars à la requête du procureur général.

An. 1560.

Cependant les Guiſes travailloient à déconcerter la conjuration. On avoit déja mené le roi & les deux reines à Amboiſe, ville beaucoup plus forte que Blois, & pourvûe d'un bon château : on dépêcha en diligence dans les provinces du royaume, pour rappeller les troupes qui y étoient, & pour y faire monter à cheval la nobleſſe. De plus le duc de Guiſe avoit gagné ſept à huit cens gentilshommes anciens officiers, & les avoit ſi bien engagés dans ſes intérêts, par promeſſes ou par récompenſes, qu'ils ſe rendirent ſur ſes ordres aux environs d'Amboiſe, & ſe logerent en des poſtes avantageux, afin de tailler en piéces les conjurés, à meſure qu'ils approcheroient à petites troupes pour donner moins de ſoupçons. Le prince de Condé vint à Amboiſe, comme il l'avoit promis à ceux de ſon parti, afin d'encourager les conjurés; mais ſe doutant que l'entrepriſe étoit découverte par la réception qu'on lui fit, il étoit ſur le point de s'en retourner, s'il n'eût été retenu par la honte d'abandonner avec tant de lâcheté ceux qui expoſoient ſi hardiment leur vie pour ſon ſervice. Un nommé Maligny devoit lui amener ſoixante gentilshommes d'élite; & parce qu'il y avoit peu de logemens, il devoit les faire cacher dans les caves & dans les greniers; & un autre dont on n'a pas ſçu le nom, étoit chargé d'en mener trente, & de les loger dans le château.

LXXVI.
Le prince de Condé arrive à Amboiſe où étoit la cour.

La Renaudie, que les principaux chefs, Caſtelnau & Mazeres avoient ſuivi, ayant changé le rendez-vous des conjurés, devoit ſe rendre ſur le ſoir, la

LXXVII.
On ſe ſaiſit de quelques conjurés qu'on punit, & la Renaudie eſt tué.

An. 1560.

Belcar in comm. lib. 28. n. 47.
La Popeliniere, liv. 6.

veille du jour que son dessein devoit s'exécuter, à Noizay, assez près d'Amboise, avec le reste des troupes, il devoit les envoyer le lendemain matin dans la ville, & y entrer lui-même à l'heure du dîner: mais ayant appris qu'on avoit arrêté dans la forêt beaucoup de ses gens, qui avoient été liés à la queue des chevaux, & menés comme en triomphe dans Amboise; que plusieurs avoient été pendus aux créneaux du château, bottés & éperonnés, comme on les avoit pris; qu'on avoit redoublé la garde du roi, & que le duc de Guise avoit obtenu de sa majesté le souverain commandement des armées, & le gouvernement du royaume; toutes ces nouvelles le firent venir à la hâte; & comme il traversoit la forêt de Château-Renaud, il fut arrêté par son cousin Pardaillan, dévoué à la maison de Guise, que le roi avoit envoyé avec de la cavalerie pour surprendre les conjurés. Pardaillan reconnoissant la Renaudie, prit son pistolet & tira sur lui; mais la poudre n'aïant pas pris feu, comme il se disposoit à en prendre un autre, il fut percé d'un coup d'épée par la Renaudie; mais dans le même moment le valet de Pardaillan, qui tenoit derriere son maître une arquebuse prête à tirer, coucha en joue la Renaudie, & lui passa la balle au travers du corps. Il fut porté dans la ville, & pendu sur le pont à un gibet, ayant au cou un écriteau avec ces paroles, *Chef des Rebelles*. Ensuite, lorsqu'il eut assez long tems servi de spectacle au peuple, il fut écartelé, & les quartiers de son corps placés en différens endroits, & attachés à des poteaux hors la ville.

LXXVIII.
On arrête son

Il n'avoit avec lui que deux domestiques, dont

An. 1560.

l'un nommé la Bigne, lui servoit de sécrétaire, & l'autre étoit son valet de chambre. Quelques amis de la maison de Guise qui accompagnoient Pardaillan, se contenterent de les faire prisonniers, & ne voulurent pas les tuer; ce qui fit faire beaucoup de découvertes; car la Bigne ayant été mis à la question, découvrit toutes les particularités de la conjuration, & tout le dessein qu'on avoit contre les princes de Guise. On l'obligea aussi d'expliquer des papiers en chiffre, qui contenoient la protestation faite dans l'assemblée de Nantes, & une requête au nom des Calvinistes, pour être présentée au roi dans l'assemblée des Etats du royaume, par laquelle ils demandoient qu'on adoucît la rigueur des ordonnances, & que l'on remît les peines. L'on interrogea encore la Bigne touchant les coupables & les principaux chefs de la conjuration, outre ceux qui avoient été pris. On lui fit plusieurs questions sur le sujet du roi de Navarre & du prince de Condé. Il avoua seulement qu'il avoit oüi dire quelque chose de ce dernier, & que si l'entreprise eût réussi, il se seroit déclaré chef des conjurés, d'où les princes de Guise conjecturerent, que puisque le prince de Condé étoit mêlé dans cette affaire, l'amiral & d'Andelot son frere, qui étoient ses amis & ses alliés, avoient part à cette entreprise, quoique la reine mere n'en voulût rien croire. Et comme les Guises craignoient que ce premier trouble qui paroissoit appaisé, ne fût suivi d'un plus grand, ils demanderent qu'on ne fît aucune grace aux coupables, afin de contenir les principaux chefs, en punissant les moindres.

Sécrétaire la Bigne, qui révele beaucoup de choses.

Au contraire, le chancelier Olivier vouloit qu'on

LXXIX. Les conjurés

An. 1560.

font une tentative pour prendre Amboise.
De Thou, l. 24.

sursît ces exécutions, jusqu'à ce qu'on eût vu la fin de cette entreprise, & qu'on pardonnât à ceux qui s'étoient assemblés avec des armes, à cause de la religion, plutôt par simplicité que de dessein formé, pourvû qu'ils quittassent les armes, & qu'ils se retirassent chez eux dans vingt-quatre heures, sans avoir un plus grand train en s'en allant, que de deux ou trois hommes, afin d'ôter tout le soupçon qu'on en pourroit avoir. Mais sur ces entrefaites, les conjurés reprirent courage, & un de leurs capitaines nommé la Mothe, fit une tentative pour surprendre Amboise: on cria aussi-tôt aux armes par toute la ville, on sonna l'allarme: le prince de Condé pour dissiper les soupçons qu'on avoit conçûs contre lui, sortit des premiers hors de sa maison, armé de toutes piéces, & courut à la porte attaquée pour repousser les Calvinistes, qui ne furent pas les seuls étonnés de le voir agir contre eux avec tant de vigueur. Cette action des hérétiques fit changer le chancelier de sentiment, & ne consultant plus le parti de la modération, on prit celui de la rigueur.

LXXX.
Les chefs des conjurés sont punis du dernier supplice.
De Thou. hist. l. 24. n. 8.

Il fut donc ordonné de prendre morts ou vifs tous ceux qu'on pourroit découvrir, quoiqu'ils s'en retournassent chez eux. L'on informa contre ceux qui étoient en prison; les uns furent pendus de nuit aux créneaux du château, les autres furent noyés: l'on en fit mourir beaucoup pendant le jour, mais sans écriteau, & sans les nommer: de sorte que la riviere étoit toute couverte de corps morts, les rues de la ville pleines de sang, & les places remplies de gibets. Les chefs furent réservés les derniers, afin de tirer d'eux par la force des tourmens les noms de leurs

An. 1560.

complices. L'on commença par Raunay & par Mazeres, qui tous deux nierent à la question que le roi de Navarre fût entré dans cette conjuration. Castelnau seigneur de Chalosses, & un des plus considérables, ayant été confronté devant eux, récusa le témoignage de l'un & de l'autre : comme les grands seigneurs avoient beaucoup d'estime pour lui, le duc de Longueville, les seigneurs d'Andelot & de Coligny, & même le duc d'Aumale, frere des princes de Guise, demanderent sa grace au roi, mais ce fut inutilement ; il fut condamné à perdre la tête, comme coupable du crime de léze-majesté, & lorsqu'on lui prononça sa sentence : « Je suis innocent de ce cri» me, répondit-il, puisque je n'ai rien entrepris ni » contre le roi, ni contre sa mere, ni contre la reine, » ni contre ses parens, qui sont compris sous le crime » de léze-Majesté. J'ai pris les armes contre les prin» ces de Guise qui sont étrangers, & qui usurpent » l'administration publique contre les loix du royau» me. Si c'est là un crime de léze-majesté, il falloit » premierement les déclarer rois. C'est à ceux qui » viendront après moi de prendre garde qu'ils n'af» fectent de le devenir ; car pour moi, la mort me » va délivrer de cette crainte, & la pensée d'une » meilleure vie me rassure. » En achevant ces mots il tendit le cou au bourreau. On trouva dans ses habits un papier qui contenoit l'ordre de la conjuration, contre les princes de Guise, avec cette protestation, par laquelle les conjurés assuroient que le nom du roi étoit pour eux saint & sacré. On compte près de douze cens hommes qui furent ou pendus, ou noyés, ou décapités pour cette affaire.

An. 1560.

LXXXI.
Le prince de Condé demande à se justifier en plein conseil, & on le lui accorde.
De Thou, l. 24.
Belcar in comm. l. 28. n. 49.

Comme le prince de Condé étoit fort soupçonné sur la déposition de la Bigne, le roi lui reprocha d'avoir été le chef de la conjuration, lui en découvrit les indices, & lui fit défenses de sortir de la cour sans sa permission, le menaçant de faire en sa personne un exemple pour les princes de la maison royale qui perdroient le respect dû à leur souverain. Mais comme les preuves de son crime n'étoient pas claires, qu'on n'employoit contre lui que la confession assez équivoque des condamnés, les soupçons, les présomptions, & la protection secrete qu'il donnoit aux hérétiques; que Nicolas de Brichanteau, seigneur de Beauvais, ayant fouillé par tout dans le logis du prince par ordre du roi, n'y avoit rien trouvé, il demanda à se justifier en plein conseil devant le roi. Ce qui lui ayant été accordé, il le fit avec beaucoup d'éloquence & de hardiesse en présence du roi, des reines, des princes de Guise, & des ambassadeurs des princes étrangers. Il ajouta, que s'il y avoit quelqu'un, qui pût le convaincre d'avoir tenté la fidélité des villes, & d'avoir sollicité les François contre le roi, ou d'être l'auteur de la conjuration, il étoit prêt de défendre son innocence par les armes, sans avoir égard à sa dignité, son adversaire fût-il de la plus basse condition. A ces mots le duc de Guise voulant dissimuler, s'écria qu'il étoit évident que le prince de Condé étoit innocent, & qu'il étoit prêt lui-même de combattre aussi contre ses accusateurs. Mais comme il ne se trouva personne qui osât accuser le prince de Condé, celui-ci pria le roi avec toute la soumission la plus respectueuse, de ne plus écouter à l'avenir de semblables

calomnies,

calomnies, mais de le considérer comme fidéle sujet & parent plein de respect. Le duc de Guise toutefois n'avoit pas laissé d'être en secret de l'avis de ceux qui vouloient qu'on arrêtât le prince : la reine mere ne jugea pas à propos de le faire, soit qu'elle craignît de rendre par-là les Guises trop puissans, s'il n'y avoit personne qui pût leur tenir tête, soit qu'elle appréhendât que cette détention ne causât quelque coup de désespoir, dont les effets auroient des suites plus fâcheuses que la conjuration précédente. Ainsi le prince ne fut point compris dans la déclaration qui fut envoyée dans les provinces, à tous les parlemens, gouverneurs & grandes villes, pour leur donner avis du danger dont le roi s'étoit tiré par une providence particuliére, & le signalé service que lui avoit rendu en cela le duc de Guise, à qui le parlement de Paris donna le titre glorieux de conservateur de sa patrie; & pour leur ordonner d'empêcher qu'il ne se tînt aucune assemblée de Calvinistes, sous quelque prétexte que ce fût.

An. 1560.

LXXXII. Le duc de Guise opine qu'on l'arréte, la reine mere s'y oppose.

Mezeray abrég. chron. to. 5. in-12. p. 32.

De Thou hist. lib. 25. init.

En ce tems-là mourut le chancelier Olivier à Amboise le trentiéme de Mars 1560. son corps fut rapporté à Paris, & enterré à S. Germain l'Auxerrois auprès de celui de son pere. Il étoit éloquent, judicieux & sincère, bon ami, plein de courage, & inviolablement attaché à son roi & à sa patrie. Il avoit été nommé chancelier sous François I. en 1545. par lettres patentes données à Remorentin le dix-huitiéme d'Avril. Après la mort de ce prince, Henri II. son fils, à la persuasion de la duchesse de Valentinois, lui ôta les sceaux, sous prétexte de le soulager dans ses infirmités. En effet, ce grand homme

LXXXIII. Mort du chancelier Olivier.

Belcar. in comm. lib. 28. n. 57.

An. 1560.

avoit été attaqué de paralysie, & ensuite s'étant remis un peu trop tôt à l'exercice de sa charge, il avoit été extrêmement incommodé de la vûe par une descente d'humeurs sur les yeux. En quittant sa charge il obtint la réserve des droits & honneurs qui y sont attachés par lettres données à Chambor le deuxiéme Janvier 1551. Après cela il se retira chez lui, & dans l'année 1559, ayant été rappellé à la cour par le roi François II. il fut rétabli dans l'exercice de sa charge. Les Calvinistes publierent qu'il n'étoit mort que de la douleur qu'il eut de voir tant d'exécutions sanglantes faites contre eux. Jean de Morvilliers évêque d'Orléans, homme doux & d'une grande prudence, refusa la charge d'Olivier, qui fut donnée à Michel de l'Hôpital, à la recommandation de la duchesse de Montpensier, qui étoit en grande faveur auprès de la reine mere. Michel de l'Hôpital étoit un homme d'une naissance médiocre, mais d'un grand esprit, de beaucoup de sçavoir, d'une vertu éminente, & le plus digne qu'on pût choisir alors pour remplir cette charge. Comme il sçavoit que le cardinal Bertrandi qui étoit à Rome ne s'étoit démis de la charge de garde des sceaux, qu'à condition que si Olivier mouroit le premier, il lui succéderoit dans la charge de chancelier; il ne voulut point en prendre possession, ni entrer en exercice, qu'auparavant Bertrandi n'eût renoncé au droit qu'il y avoit, & que la cour n'eût rendu sur cela un arrêt.

In comment. de statu relig. & reip. in regno Galliæ sub Fran. II. l. 2. fol. 35.

LXXXIV.
Le prince de Condé & les Colignys se retirent de la cour.
De Thou, l. 25.

Dans le même tems les Colignys se retirerent de la cour, craignant la puissance des Guises à qui l'Amiral s'étoit montré trop ouvertement contraire

dans les entretiens qu'il avoit eus avec la reine mere. Néanmoins lorsqu'il demanda son congé, il eut ordre d'aller en Normandie, & de travailler à appaiser les mouvemens qui étoient en cette province, de découvrir les causes de la sédition, & en faire un rapport exact. Il s'y rendit aussi-tôt; ses deux freres suivirent son exemple, & le prince de Condé ne se fiant point aux démonstrations d'amitié que lui faisoit le duc de Guise, s'en alla en Guyenne qui étoit pour lui une retraite assurée, parce que le roi de Navarre son frere en étoit gouverneur. L'Amiral se prévalut de l'ordre qu'il avoit reçu d'aller en Normandie. Il écrivit à la reine, que si elle vouloit le bien & la conservation du royaume, elle devoit donner ordre qu'on observât religieusement les édits qui avoient été faits en faveur des Protestans, & faire cesser les peines ausquelles on exposoit des innocens. Il faisoit faire le prêche publiquement dans toutes les villes maritimes où sa charge lui donnoit quelque autorité; & il auroit porté son zéle pour la réforme jusques dans Roüen même, par le moyen de quelques officiers, malgré les défenses du roi, si les principaux du parlement n'eussent fait exécuter les ordres de la cour, au moins extérieurement & en public, pendant qu'ils favorisoient sous main les rebelles.

An. 1560.

LXXXV.
Guerres commencées par les Calvinistes en différentes provinces.
La Popeliniere, l. 6.
Beze, hist. l. 3. p. 347. & suiv.

Les mêmes désordres regnoient dans le Dauphiné, dans la Provence, & dans d'autres endroits du royaume. Charles Dupuis-Montbrun se mit à la tête des réformés, dans cette premiere province, comme la plus proche de Genêve, prit des places, ravagea le pays, jusqu'à ce que Maugiron

An. 1560.

De Thou, hist. l. 25. Davila, l. 1. p. 59. & 60. Belcar. in com. l. 28. n. 60.

y accourut, au défaut du comte de Clermont lieutenant du roi, pour s'y oppôser avec de vieilles troupes revenues de Savoye. Il ne resta alors que quelques mutins de la Vallée de Pragelas, qui se joignirent aux Vaudois du Piémont contre leur duc: ils l'obligerent de composer avec eux, pendant que Montbrun s'alla joindre à ceux du comté Venaissin contre le pape, sous le faux prétexte que ses prédécesseurs avoient usurpé autrefois cet état sur Raymond comte de Toulouze. Mais le cardinal de Tournon oncle de Montbrun, accommoda son affaire à son retour de Rome, qui n'empêcha pas le neveu de tremper un peu après dans l'entreprise de Maligny sur Lyon même, dont ce cardinal étoit archevêque. Paul de Mouvans fit encore plus de ravage dans la Provence, jusqu'à ce que le comte de Tende gouverneur du pays, & le baron de la Garde vinssent au secours des catholiques. Jeanne d'Albret reine de Navarre n'agissoit pas avec moins d'ardeur pour la prétendue réforme, non-seulement dans ses états, mais encore dans la Guyenne.

LXXXVI.
Le cardinal de Lorraine veut établir l'inquisition en France.

Le cardinal de Lorraine touché de l'excès de ces maux, en eut l'esprit si troublé, qu'il crut sérieusement que l'inquisition, telle que le pape Paul IV. & Philippe II. venoient de la confirmer en Italie & en Espagne, étoit l'unique rémede que l'on pût y apporter; mais il n'en étoit pas de la France comme de ces deux états. Outre la différence des humeurs & des caractères, l'hérésie y étoit trop invétérée pour souffrir un remede aussi violent que celui-là. Ce tribunal convenoit encore moins aux François, dans la forme qu'il avoit prise au pré-

judice de la jurisdiction des évêques & des parlemens, qui avoient eu d'ailleurs assez de peine à s'accorder entre eux en France, au sujet du procès des hérétiques. Henri II. avoit toujours écarté la proposition qu'on avoit faite de cette sorte d'inquisition, & il s'étoit contenté sur la fin de son regne, de faire joindre quelques docteurs aux juges séculiers, pour informer du crime d'hérésie. Mais ce n'étoit pas encore la forme d'inquisition, que le cardinal de Lorraine demandoit, & que la reine avoit bien de la peine à accorder. Enfin le nouveau chancelier de l'Hôpital trouva un milieu entre les deux édits de Henri II. sur ce sujet. Il représenta qu'à la vérité l'inquisition pouvoit être utile dans le pays où l'hérésie ne commençoit qu'à naître, comme en Espagne, où Philippe II. l'avoit détruite par le supplice de quarante-huit personnes, mais que quand il y a des milliers d'hommes infectés de l'erreur, comme cela étoit alors en France, on hasardoit l'état en usant d'une extrême sévérité.

An. 1560.

LXXXVII.
Le roi publie l'édit de Remorantin.
De Thou, hist. lib. 25.

Son avis fut suivi & c'est dans cette vûe qu'il dressa le fameux édit de Remorantin ainsi appellé du nom de la ville où il fut fait, dans le Blaisois sur la Sauldre à huit lieues de Blois. Il fut dressé dans le mois de Mai 1560, & portoit d'une part que la connoissance du crime d'hérésie seroit attribuée aux seuls évêques & à leurs officiaux, & ôtée aux juges royaux, sans même en excepter les parlemens, à condition que ces évêques résideroient assiduement, sur quoi le roi fit un autre édit que le parlement reçut plus volontiers que le premier. Celui-ci ne revenoit pourtant qu'à l'ancienne forme d'inquisition toute

An. 1560.

épiſcopale. Mais pour contenter les juges ſéculiers, à qui l'on renvoyoit autrefois les réfractaires, la ſeconde partie du premier édit ordonnoit que ceux qui ſe montreroient tels par leurs diſcours hérétiques, ſoit en public, ſoit en particulier, qui tiendroient des aſſemblées illicites, qui prêcheroient ſans la permiſſion des évêques, qui feroient des libelles en faveur des nouvelles opinions, & ceux qui les imprimeroient, ſeroient jugés par les juges ſéculiers ſans appel, & punis ſelon la rigueur des loix, comme criminels de léze-majeſté divine & humaine. Cet édit ne plut pas aux Calviniſtes, qui l'appellerent l'*inquiſition d'Eſpagne* : mais ils ne laiſſerent pas d'agir avec autant de liberté qu'auparavant, ſous la protection de l'amiral de Coligny, qui faiſoit hautement continuer les prêches & les aſſemblées dans toutes les villes de ſon gouvernement.

LXXXVIII.
On mande en cour le connétable de Montmorency, qui y vient avec les Colignys.
De Thou, l. 25.

Ainſi les Catholiques n'agiſſant pas avec toute la rigueur néceſſaire pour l'exécution de l'édit de Remorantin, & les Calviniſtes ſe diſpenſant de l'obſerver, on eut recours à un autre remede qui fut de tenir une aſſemblée des notables à Fontainebleau, où les princes, les officiers de la couronne, le conſeil d'état, les chevaliers de l'ordre & les principaux magiſtrats furent mandés. Le connétable de Montmorency ayant auſſi été mandé, s'y trouva. Il étoit accompagné du comte de Villars ſon beau-frere, des trois Colignys avec leurs amis, & de plus de huit cens cavaliers, pour faire voir aux princes de Guiſe ſes compétiteurs, combien il avoit de crédit, tout diſgracié qu'il étoit; il avoit écrit au roi de Navarre de s'y trouver auſſi pour empêcher les deſſeins des

Guiſes & raſſurer la nobleſſe par ſa préſence. Mais comme ce prince n'aimoit pas les affaires; qu'il avoit beaucoup d'inclination pour le repos, & qu'il prévoyoit de plus qu'on pourroit l'arrêter, il s'excuſa d'y venir, de même que le prince de Condé qui avoit la même crainte. Le connétable ne fut pas des mieux reçus, peu de perſonnes allerent au-devant de lui, & l'on n'eut aucun égard à ſa dignité. Cependant on manda aux gouverneurs des provinces, qu'ils aſſemblaſſent les levées du royaume pour ſe trouver au rendez-vous, qu'on leur marqueroit le jour qui leur ſeroit auſſi indiqué.

An. 1560.

LXXXIX.
Aſſemblée des notables à Fontainebleau.

La Popeliniere, l. 6. p. 192.
Belcar. l. 28. n. 62.
Pallav. hiſt. conc. Trid. l. 14. c. 16. n. 1. & 2.

Le jour de l'aſſemblée de Fontainebleau ayant été fixé au vingt-uniéme d'Août, le roi vint dans la chambre de la reine régente à une heure après midi. Cette princeſſe s'y trouva, de même que la reine, femme du roi, & les freres de ſa majeſté. Après eux étoient aſſis ſelon leur rang les cardinaux de Bourbon, de Lorraine, de Guiſe, les ducs de Guiſe & d'Aumale, le connétable de Montmorency, le chancelier de l'Hôpital, Coligny, Saint-André & Briſſac, maréchaux de France, André Guillar du Mortier, Jean de Morvilliers évêque d'Orléans, Charles de Marillac archevêque de Vienne, & Jean de Montluc évêque de Valence: & après eux les chevaliers de l'ordre étoient aſſis dans des ſiéges plus bas. Le roi dit en peu de paroles le ſujet pour lequel on étoit aſſemblé, exhorta les aſſiſtans à dire librement & ſans paſſion ce qu'ils croyoient utile à l'état, & que ſon chancelier, le duc de Guiſe, & le cardinal de Lorraine ſes oncles leur apprendoient le reſte. La reine mere dit à peu près les mêmes choſes, & pria

An. 1560.

ceux qui étoient présens de conserver la couronne au roi son fils par leurs bons conseils, & de pourvoir en même tems, si cela se pouvoit, au soulagement du peuple, & à la conservation de la noblesse qui s'écartoit de son devoir. Le chancelier parla ensuite des forces affoiblies du royaume, & des mœurs corrompues de tous les ordres. Il dit que l'esprit des peuples étoit aigri contre le roi & les principaux ministres, mais qu'on en ignoroit la cause, & qu'il étoit par conséquent difficile d'y apporter le remede. Après que le chancelier eut parlé, le duc de Guise & le cardinal de Lorraine rendirent compte exactement, le premier de la guerre, & l'autre des finances qui lui avoient été commises, & tous deux, de l'administration publique. Le cardinal ajouta que les charges du royaume en surpassoient les revenus de deux millions cinq cens mille livres, & l'on ne fit rien de plus ce jour-là, l'assemblée ayant été remise.

XC.
L'amiral de Coligny y présente une requête pour la liberté de la religion.

De Thou, hist. l. 25.
Beze, l. 3. p. 284.
Davila, hist. des guerres civiles l. 2. p. 57.
Belcarius in com. l. 28. n. 63.
Pallavic. ut sup. c. 16. n. 2. & 3.

Dans la seconde séance, lorsque Jean de Montluc évêque de Valence se préparoit à parler, l'Amiral de Coligny se leva, & après avoir fait deux génuflexions en s'approchant du roi, il lui présenta une requête au nom des Calvinistes de son gouvernement de Normandie, où pour répondre à la demande que la reine avoit faite à l'Amiral de la cause des mouvemens de cette province, ils disoient que la premiere & la principale venoit de la religion : aussi supplioient-ils le roi dans cette requête de faire examiner leur doctrine, pour laquelle on les avoit maltraités jusqu'alors, de suspendre cependant la rigueur de ses édits, de permettre les assemblées publiques,

publiques, & de leur accorder des temples. Enfin ils appelloient Dieu & la majesté royale à témoins, qu'ils n'avoient rien entrepris jusques-là contre le roi, & qu'ils n'entreprendroient jamais rien contre l'obéissance qu'ils lui devoient : qu'ils avoient au contraire toujours prié Dieu pour la conservation de sa majesté, & pour la paix du royaume. Quelques députés ayant observé que cette requête n'étoit point signée, & en ayant demandé la cause, l'amiral répondit, qu'il falloit l'attribuer à la défense que l'on faisoit aux Calvinistes de s'assembler; que si l'on vouloit lever cette défense, il n'en compteroit pas moins de cinquante mille dans la seule province de Normandie, sans parler de plus de cent mille ailleurs, qui signeroient cette requête, si on leur permettoit de s'assembler. Il parla ensuite contre le grand nombre de gardes qu'on avoit mis auprès de la personne du roi, & dit, qu'il ne pouvoit rien arriver de plus pernicieux, que si un prince craignoit ses sujets, au lieu d'être craint d'eux; que l'on avoit tort d'inspirer cette crainte à un jeune roi, qui étoit généralement aimé & respecté dans tout son royaume.

An. 1560.

XCI. Discours de Montluc évêque de Valence en cette assemblée. *De Thou, l. 25.*

Le roi ayant loué la piété de l'amiral, & les services qu'il avoit rendu à l'état, ordonna aux autres de dire leur avis sur ce qu'on avoit proposé. Et Jean de Montluc, évêque de Valence & de Die, dit, qu'il y avoit beaucoup de confusion dans tous les ordres du royaume; ce qui faisoit naître des mouvemens qu'on ne pouvoit appaiser, qu'en rétablissant la tranquillité dans les esprits. Qu'à la vérité la prudence de la reine mere & des princes de Guise avoit prévenu

An. 1560.

le commencement du mal, en punissant les séditieux par des exemples utiles & profitables, mais que la cause demeuroit, & que plus elle auroit pris de profondes racines, plus il seroit difficile de l'arracher. Qu'on avoit fait servir la religion de prétexte aux mouvemens & aux troubles; & que c'étoit ce qui aliénoit les esprits. Que le mal devenoit plus grand, & s'aigrissoit de jour en jour, d'autant plus que ceux qui devoient y remédier, y apportoient plus de négligence. Ensuite il se répandit en invectives contre les papes, qui ne cherchoient qu'à entretenir les partis & les factions contre les évêques, qui sans se soucier de leur troupeau, ne songeoient qu'à augmenter leurs revenus, & qu'à vivre dans la licence; & contre les curés, qui ne faisoient pas mieux leur devoir: il exhorta le roi à ne point souffrir qu'on profanât le saint nom de Dieu, à faire expliquer la pure parole de Dieu, à faire prêcher tous les jours dans sa chapelle. Puis s'adressant aux deux reines, il les pria d'empêcher qu'on chantât des airs impudiques & profanes, comme faisoit toute la cour, qu'elles fissent plûtôt chanter des hymnes sacrées, & des pseaumes traduits en François; & que si la traduction qui en paroissoit, n'étoit pas approuvée, il falloit en remarquer les fautes, & non pas rejetter tout l'ouvrage. Il voulut, sans doute, parler des pseaumes de Marot.

Ensuite Montluc ajoûta, que de tous les remédes le plus efficace étoit un concile général, dont les peres s'étoient toujours servis pour accorder les différends de la religion. Que pour lui, il ne sçavoit pas comment la conscience du pape pouvoit

être en repos, voyant tous les jours périr tant d'ames, dont il ne falloit point douter que Dieu ne lui demandât compte un jour. Que si l'on ne pouvoit obtenir un concile général, le roi devoit faire alors ce qui étoit de son devoir, & à l'exemple de Charlemagne & de Louis le Débonnaire, assembler un concile national, où assisteroient ceux qui seroient réputés théologiens parmi les Calvinistes, afin qu'on pût disputer contre eux des points de religion controversés. Que Theodose en avoit ainsi usé dans le synode de Constantinople contre les Ariens & les Macédoniens, quoique leurs erreurs eussent été déja légitimement condamnées par le concile de Nicée & par d'autres. Qu'au reste on faisoit de part & d'autre une grande faute; les sectaires, en prenant les armes, sous prétexte de religion, & par-là troublant la paix publique; ce que l'apôtre saint Paul défend, & ce qui est tout-à-fait contraire à la pratique des premiers Chrétiens; les Catholiques en exerçant trop de rigueur envers ceux qui se conduisoient par le seul motif de la religion, & qui s'exposoient pour elle à la mort, & méprisoient la perte de leur vie & de leurs biens. Que les anciens peres y procédoient autrement; que les trois cens dix-huit évêques du concile de Nicée, les six cens trente de celui de Chalcédoine, les cent cinquante de celui de Constantinople, & les deux cens de celui d'Ephese, ne s'étoient point servis d'autres armes que de la parole de Dieu contre les Ariens, les Macédoniens, & les Nestoriens: Que Constantin, Valentinien, Theodose & Marcien, princes pieux, n'avoient rien ordonné de plus rigoureux contre les hérétiques que l'exil.

An. 1560.

Qu'il falloit donc faire cesser les peines ; & que si la nécessité exigeoit qu'on eût besoin du magistrat, on devoit au moins dans les supplices avoir égard au lieu, au tems, aux personnes, & à l'intention.

XCII.
Cet évêque suspect d'être du parti des réformés.
Addit. aux Mem. de Brantome, à la fin de l'éloge du marquis de Montluc, l. 2. c. 5.
San-Marthan. in elog. doctor. Gallic. lib. 3.

Ce discours de l'évêque de Valence le fit regarder comme fort suspect dans la religion. On dit qu'il avoit fait profession dans l'ordre des Dominiquains; & l'on ne voit point d'autre dispense de ses vœux, que la réquisition de la reine Marguerite de Navarre, qui le recommanda au roi son frere. On assûre encore, qu'étant ensuite nommé évêque en 1554. il ne se fit jamais sacrer. Il avoit un grand fond d'esprit, beaucoup d'éloquence & de sçavoir, un fin discernement, une merveilleuse délicatesse, & une conduite prudente pour venir à bout de ce qu'il entreprenoit. Il sçut dissimuler son hérésie sous les régnes de François I. & de Henri II. mais depuis il s'accommoda au tems ; de sorte que tantôt il prêchoit en Catholique & tantôt en Calviniste, selon les différentes dispositions de la cour, où la reine Catherine balançoit entre les deux religions.

XCIII.
Discours de l'archevêque de Vienne dans la même assemblée.
La Popeliniere, liv. 6. fol. 191.
De Thou, hist. l. 25.
Beze, hist. eccles. l. 3. pag. 284.

Charles de Marillac archevêque de Vienne, parla après Montluc dans l'assemblée de Fontainebleau, mais son discours fut plus long & plus aigre. Il dit, que deux choses servoient d'appui au royaume de France, & à tous les autres, le vrai culte de Dieu, & l'affection des sujets pour leur prince. Qu'il falloit faire ensorte de conserver l'un & l'autre pour la conservation d'un Etat : mais que par la licence & la corruption des mœurs de tous les ordres, l'on en étoit venu à ce point, que l'un & l'autre ne pouvoient plus long-tems subsister. Qu'à la vérité le

moyen le plus efficace & le plus infaillible pour rétablir la religion dans son premier lustre, étoit un concile universel; mais que les intérêts humains qui y étoient mêlés, en ayant rendu la convocation presque impossible, la France devoit se contenter d'un concile national, qui devenoit d'autant plus nécessaire, que si le feu qui étoit allumé dans ce royaume, n'étoit promptement éteint, il dégénéreroit en un embrasement général. Il ajoûta, qu'avant toutes choses, il falloit convenir de quatre points essentiels, sans l'observation desquels le concile ne seroit d'aucune utilité. Le premier, sur lequel il insista, fut que les évêques résidassent dans leurs diocèses, y exerçassent par eux-mêmes exactement les fonctions épiscopales. Le second, que la simonie & l'avarice fussent entiérement bannies de la maison de Dieu, & que l'ancienne discipline y fût rétablie. Le troisiéme, que les évêques se missent en devoir d'appaiser la colere de Dieu par des jeûnes, des aumônes, des larmes, & des prieres publiques. Le quatriéme, que personne ne prît les armes, pour quelque cause que ce fût, sans le commandement & la permission du souverain, qui en est le seul dispensateur, & que l'on n'imitât pas les conjurés d'Amboise, qui étoient venus en grand nombre, & en posture de soldats, présenter leur requête à sa majesté, au lieu de paroître devant elle en petit nombre & désarmés. Et toutes ces propositions étoient prouvées au long.

An. 1560.

XCIV. Quel étoit cet archevêque de Vienne, & jugement sur son discours.

Cet archevêque né en 1510. avoit été avocat au parlement de Paris, où son sçavoir & son éloquence lui acquirent l'estime du roi François I. mais il fut dès-lors soupçonné d'avoir du penchant pour les

An. 1560.

De Thou, hist l. 25. San-Marth. Gall. Christ.

opinions nouvelles; & pour ne pas demeurer exposé au péril dont il se voyoit menacé, il suivit à l'âge de vingt-deux ans Jean de la Forêt son cousin, qui alloit à Constantinople en qualité d'ambassadeur, & auquel il succéda. A son retour, le roi le pourvût d'une charge de conseiller au parlement de Paris en 1541. & il fut envoyé dans la suite ambassadeur en Angleterre, où pendant son séjour il fut nommé à l'abbaye de saint Pierre de Melun, & le roi le gratifia d'une charge de maître des requêtes. Depuis il fut évêque de Vannes en Bretagne, député par le roi pour traiter de la paix avec l'Espagne dans la ville de Gravelines, & enfin élevé à l'archevêché de Vienne, vacant par la mort de Pierre Palmier. La paix de Gravelines ayant été rompue, à la sollicitation du cardinal Caraffe, il justifia cette rupture par un manifeste. Il alla ensuite à Rome en qualité d'ambassadeur, & se trouva à la diéte d'Ausbourg en 1559. Le discours qu'il fit à l'assemblée de Fontainebleau, pour persuader la convocation d'un concile national, ne fit pas plaisir aux Guises, qui lui en témoignerent leur chagrin. Ce qu'il y dit contre l'église lui fit plus de tort, que l'attache qu'il eut aux princes de la maison de Bourbon jusqu'à sa mort, qui arriva le deuxiéme Décembre suivant, dans la cinquantiéme année de son âge.

XCV.
Le duc de Guise parle dans l'assemblée de Fontainebleau.

De Thou, l. 25.

Le lendemain du jour où ces prélats avoient parlé, on s'assembla encore à Fontainebleau, & l'amiral Coligny parla à son tour, mais il ne fit que répéter ce qu'on a rapporté plus haut. Le duc de Guise, à qui l'amiral étoit suspect, reprit mot-à-mot ce qu'il avoit dit, & ajoûta, que le roi avoit été élevé par les

soins d'une mere très-sage, de sorte que son éducation plûtôt fondée sur les préceptes de la sagesse, que sur la haine & la crainte, faisoit concevoir de lui de grandes espérances : mais que les mauvaises pratiques de quelques-uns, avoient réduit les choses à un tel point, qu'il avoit été nécessaire d'assûrer la vie de ce prince, par les gardes qu'on lui avoit donnés, pour s'opposer aux efforts des rebelles. Qu'on ne pouvoit douter que la derniere conjuration d'Amboise n'en voulût à la majesté royale, & non pas à ses ministres, comme on le publioit malicieusement. Que pour ce qui concernoit la religion, il s'en rapporteroit au jugement des docteurs : qu'au reste, il protestoit que des conciles semblables à ceux qu'avoit demandé l'amiral, ne feroient assûrément pas changer la foi qui nous a été transmise par tous les anciens, principalement en ce qui regarde les sacrés mysteres & les sacremens. Qu'à l'égard de la convocation des Etats dont parloit le même amiral, il se soumettoit à la volonté du roi. Il justifia pareillement sa conduite pour les armées, où il avoit mérité de porter le premier le glorieux titre de généralissime & de lieutenant général dans tout le royaume, avec plus d'étendue de puissance qu'on eût encore vûe depuis les maires du palais.

An. 1560.

La Popeliniere, l. 6. fol. 204.

Enfin le cardinal de Lorraine parla le dernier, & fit voir à l'amiral, que s'il y avoit cinquante mille Calvinistes, le roi avoit des millions de bons sujets Catholiques, qu'il pouvoit leur opposer. Il ajoûta, parlant de sa requête, qu'encore qu'elle parût composée d'un stile assez modeste, il falloit toutefois la regarder comme un ouvrage plein d'orgueil. Que ceux

XCVI.
Discours du cardinal de Lorraine en la même assemblée.

De Thou, in hist. l. 25.
La Popeliniere, l. 7. fol. 204.
Davila, l. 2. p. 57.

An. 1560.

qui l'avoient faite, n'obéiroient qu'à condition que le roi autoriseroit leurs erreurs : qu'en demandant l'exercice libre de leur religion & des temples, on voyoit assez où tendoient leurs pernicieux desseins; qu'on le reconnoissoit par les libelles qu'ils répandoient de tous côtés, & dont il en avoit quelques-uns, qu'il conservoit soigneusement, comme un témoignage de sa propre gloire; & dans le moment il montra vingt-deux de ces libelles, qu'il regardoit comme des trophées, se faisant honneur d'être déchiré par les calomnies de ces sortes de gens. Il ajoûta, qu'il n'y avoit rien de plus trompeur que la mauvaise religion; que ceux qui la professoient se servoient du nom de l'évangile pour exciter des séditions & des troubles. Qu'il falloit les observer soigneusement, & les punir dans la derniere rigueur. Mais il ajoûta, qu'il étoit d'avis qu'on fût plus indulgent envers ceux qui s'assembloient sans armes, par le seul motif de la religion, parce qu'ils sembloient avoir plus besoin d'être exhortés à rentrer dans leur devoir, que d'y être contraints par la force. Qu'enfin, si l'on étoit résolu d'assembler un concile national, il falloit mander aux évêques & aux curés, qu'après avoir marqué les erreurs qui ont besoin d'être corrigées, ils en donnassent avis au roi dans deux mois : qu'au reste, il consentoit aussi à la convocation des Etats du royaume.

XCVII.
On indique l'assemblée des Etats à Meaux.
De Thou, hist. l. 25, n. 5.
Pallav. hist. conc. Trid. l. 14. c. 12. n. 13.

Les autres notables, & principalement les chevaliers de l'ordre de saint Michel dirent, qu'ils étoient de l'avis du cardinal de Lorraine. Et le roi & la reine mere, après avoir remercié l'assemblée, la congédierent, en l'assûrant qu'ils étoient prêts de suivre ses conseils

An. 1560.

conseils. En effet, il y eut un édit daté du vingt-sixiéme d'Août pour la convocation des Etats dans la ville de Meaux, le dixiéme du mois de Décembre suivant, pour disposer les évêques à se trouver au lieu qui leur seroit bien-tôt assigné, afin que si par un trop long retardement, le pape ôtoit l'espérance d'un concile général, ils délibérassent tous ensemble sur la maniere de célébrer un concile national. Que cependant personne ne seroit recherché pour la religion; que les supplices seroient suspendus, sans toutefois ôter aux magistrats la liberté d'agir contre ceux qui auroient pris les armes & sollicité les peuples à la sédition & à la révolte. Cet édit produisit deux effets fort mauvais; l'un, que les personnes de qualité qui s'étoient contentées de faire en sécret profession du Calvinisme, se déclarerent, & attirerent par leur exemple plusieurs de leurs vassaux & de leurs amis. L'autre, que ceux qui dans la crainte du châtiment n'osoient avouer qu'ils avoient eu part à la conjuration d'Amboise, se découvrirent; & leur grand nombre jetta la maison de Guise dans une telle consternation, qu'elle ne put se rassûrer qu'en envoyant des troupes dans les provinces, & les distribuant de telle sorte, que les gouverneurs suspects pouvoient au premier soulevement être opprimés, avant qu'ils eussent le loisir de s'assembler, & d'entreprendre quelque chose.

XCVIII. Le pape ne veut pas de concile national en France.

Ce que l'on avoit dit de la tenue d'un concile national, ayant été porté à Rome, allarma cette cour, & obligea le pape à convoquer le concile général; mais on vit bien que ce n'étoit que malgré lui, & qu'il eût bien voulu prendre un autre parti : ce qui

An. 1560.

le détermina à le prendre, fut ce que l'ambassadeur de France qui étoit à Rome, lui représenta, que le mal étoit trop grand pour chercher un autre reméde que le concile national qu'il avoit appris que la France vouloit convoquer. Une pareille assemblée l'effrayoit: c'est pourquoi après s'être plaint à l'ambassadeur de ce que le roi avoit pardonné toutes les fautes commises contre la religion, même à des gens qui ne le demandoient pas : « Quel est donc votre » roi, dit-il, lui qui se croit en droit de pardonner » les offenses faites à Dieu? Il ne faut pas être surpris » s'il y a tant de troubles dans son royaume, où les » sacrés canons sont méprisés, & l'autorité du pape » usurpée : ne sont-ce pas des marques visibles de la » juste colére de Dieu? » Il ajoûta, que cette assemblée, bien loin de produire aucun bon effet, augmenteroit les divisions. Qu'il n'y avoit qu'un reméde souverain, qui étoit le concile général qu'il avoit déja proposé. Que s'il n'étoit pas déja assemblé, c'étoit la faute des évêques de France, qui n'en vouloient point; mais qu'il ne laisseroit pas de le tenir, quand même personne ne le demanderoit. Qu'il ne consentiroit jamais à aucune assemblée de prélats, ni en France ni ailleurs. Qu'il ne pouvoit regarder la demande que le roi faisoit, après avoir de sa propre autorité assemblé ses évêques, que comme un manque de respect envers le chef de l'église, à qui l'on doit s'adresser pour toutes les affaires ecclésiastiques, non pour rendre compte de ce que l'on a fait, mais pour recevoir l'autorité de le faire. Que les édits publiés introduisoient une apostasie manifeste en France.

An. 1560.

XCIX.
L'évêque de Viterbe envoyé par le pape au roi pour empêcher le concile national.

Le pape avoit été informé de ce concile national, qu'on vouloit assembler en France, par les lettres du seigneur de la Bourdaisiere, qui fut l'année suivante honoré de la pourpre Romaine, & par celles du cardinal de Tournon, qui étoit arrivé en cour; & c'est ce qui obligea Pie IV. à députer au roi l'évêque de Viterbe, pour remontrer à ce prince, que son concile national feroit une espéce de schisme, donneroit mauvais exemple aux autres nations, & mettroit les évêques de France en état d'augmenter leur puissance aux dépens de la sienne. Qu'on sçavoit combien ils désiroient le rétablissement de la pragmatique sanction, que sans doute ils commenceroient par-là: de sorte que le roi couroit risque de perdre la nomination des évêchés & des abbayes, & conséquemment l'obéissance des prélats, qui ne tiendroient plus leur établissement de sa main; & qu'avec tout cela, on ne remédieroit point aux maux qui pressoient, parce que les hérétiques faisoient profession de mépriser les évêques; & qu'ainsi tout ce que ceux-ci feroient, seroit toujours contredit par les ministres des Protestans. Que le meilleur reméde étoit d'obliger les prélats & les curés à la résidence, pour défendre leur troupeau contre la fureur des loups; de procéder contre ceux qui seroient convaincus d'hérésie, & d'employer la force des armes dans les lieux où le nombre seroit grand, afin de les ramener tous à leur devoir avant que le mal eût pris racine. Que si l'on employoit ces expédiens, il y avoit lieu d'espérer que le concile général qu'on alloit bien-tôt convoquer, acheveroit le reste. Que si le roi vouloit réduire les rebelles à l'obéissance,

An. 1560.

avant que leur nombre & leurs offres s'accrussent davantage, il s'offroit de l'assister de tout son pouvoir, & de lui faire donner de puissans secours par le roi d'Espagne. Le pape proposoit aussi de se rendre maître de Geneve pour couper la racine au mal. Et l'évêque de Viterbe passant par Turin, traita de cette affaire avec le duc de Savoye, suivant sa commission.

Cependant le pape craignant que ces remontrances ne fissent pas assez d'impression sur l'esprit du roi, que ce prince ne persistât toujours dans le dessein de faire tenir un concile national, & que lorsqu'il seroit une fois convoqué, il ne fût plus possible d'empêcher qu'il ne fût assemblé; il en écrivit au roi d'Espagne, & le pria avec instance de détourner François II. & ceux qui étoient auprès de lui, d'exécuter un pareil dessein, qui selon lui, ne pouvoit qu'être nuisible à la France, & d'un mauvais exemple pour l'Espagne & les Pays-Bas.

C.
Le roi d'Espagne intervient pour empêcher le concile en France.
De Thou, l. 28. Mémoires pour le concile de Trente, pag. 41. 49. 51. Pallav. hist. conc. Trid. l. 14. c. 16. n. 8.

Philippe II. pour répondre aux prieres du pape, envoya aussi-tôt en France Antoine de Tolede, prieur de Leon, & son grand écuyer, pour représenter au roi, que la tenue d'un concile national ne feroit que diviser le royaume, déja tout infecté de l'hérésie, & pour le conjurer de n'y pas penser, l'assurant qu'il n'avoit pas en cela d'autre vûe que la gloire de Dieu & le service de sa majesté, qu'il aimoit d'une affection sincére & désintéressée. Il lui remontroit encore le pernicieux exemple que cela donneroit aux autres Etats, & le tort que cela feroit au concile général, que le pape vouloit convoquer, comme étant l'unique remede des maux qui trou-

bloient l'église. Qu'on s'imagineroit dans le monde que l'empereur & les deux rois ne vivoient pas en bonne intelligence, puisque l'on vouloit détruire ce que les autres édifioient : ce qui enfleroit le courage des Protestans, au grand préjudice de la cause publique. Que sa majesté ne manquoit pas de forces pour châtier l'insolence de ses sujets, & que quand elle voudroit employer celles d'Espagne, elle pouvoit en disposer de telle sorte, que lui roi, viendroit le trouver en personne, s'il étoit nécessaire, afin que ses sujets ne pussent pas se vanter de l'avoir fait céder honteusement. Dom Antoine étoit encore chargé d'employer tous ses soins pour obtenir du moins la suspension de ce concile, en cas que le roi ne voulût pas en accorder la révocation, & d'en communiquer pour cet effet avec le cardinal de Lorraine.

An. 1560.

CI.
Le roi de France consent au concile général, & envoye l'abbé de Manne à Rome.

Pallavicin. hist. concil. Trid. lib. 14. c. 12. n. 14.

Mémoires pour le conc. de Trente in-4. p. 41. & suiv.

Il paroît que les remontrances du roi d'Espagne eurent leur effet, puisque François II. envoya l'abbé de Manne à Rome vers le pape, pour se réjouir avec lui d'une si sainte & aussi louable résolution, & le supplier de l'exécuter au plûtôt; il lui fit dire qu'il ne pouvoit se dispenser de lui remontrer, que pour faire mieux recevoir ce concile, & en donner une meilleure opinion, il ne devoit pas se contenter de lever la suspension du concile de Trente ; qu'au contraire, il devoit le faire publier de nouveau dans un lieu qui fût plus commode que la ville de Trente, & où tous les états de l'empire, tant Catholiques que Protestans, pûssent librement se rendre : que pour cette raison, il lui sembloit nécessaire d'attendre que l'empereur se fût déterminé pour le choix du lieu, & qu'il l'eût fait aggréer à tous les membres de l'em-

An. 1560.

pire : Que cela étant résolu, il ne devoit point différer d'indiquer & d'ouvrir ce concile, & qu'il chargeoit l'abbé de Manne de lui promettre & de l'assûrer, qu'il avoit dès-lors pour agréable tout ce qui seroit ordonné pour le lieu du concile à ces conditions ; & qu'il promettoit d'y envoyer incessamment les évêques de son royaume, en s'obligeant à l'entiere observation de tout ce qui seroit ordonné & arrêté dans ledit concile. L'envoyé devoit ajoûter, qu'on avoit souvent parlé au roi de différens lieux qui lui paroissoient très-convenables pour une pareille assemblée, entr'autres, Spire, Haguenau, Wormes & Tréves ; mais qu'il n'en trouvoit point de plus agréable à tous les ordres de l'Empire, que Constance, où sa sainteté pourroit aisément envoyer ses légats, cet endroit n'étant pas éloigné de Milan, d'où le pape pourroit souvent recevoir des nouvelles, & où même il pourroit assister en personne, s'il en étoit besoin. C'est le précis de la lettre que le roi en écrivit à Bochetel évêque de Rennes, son ambassadeur auprès de Ferdinand.

CII.
Lettre du même roi à son ambassadeur à Rome à ce sujet.
Mémoires pour le concile de Trente in-4. p. 44. & 45.

Il écrivit peu de tems après à l'évêque d'Angoulême, depuis cardinal de la Bourdaisiere, qu'il avoit renvoyé à Rome en qualité de son ambassadeur auprès du pape. Il lui marque que depuis l'arrivée de D. Antoine de Tolede, il peut assûrer le pape, qu'une des principales raisons qui lui fait désirer la paix, est le moyen sûr & aisé par lequel on pourra pendant cette paix appaiser tous les différends de la religion qui troublent son royaume ; à quoi Pie IV. peut être persuadé qu'il s'employera de tout son pouvoir. Car bien qu'il voye présente-

ment ces troubles en état d'être appaisés par rapport aux séditions, & au port d'armes publics, dont par le moyen du bon ordre qu'on y avoit mis, un chacun s'abstient, il ne laisse pas de s'appercevoir tous les jours de plus en plus que les nouvelles opinions demeurent enracinées dans leurs cœurs, & qu'elles y feront plus de progrès, si on n'y apporte un remede propre & conforme au mal. Que le roi souhaite donc, suivant ce qu'il a mandé à l'abbé de Manne, que l'évêque d'Angoulême y tienne la main, & fasse toutes les instances nécessaires auprès du saint pere, afin qu'il veuille accorder un concile libre & général, lui remontrant de plus le zéle & l'affection de sa majesté pour le bien & le repos de toute la chrétienté, ensorte que si sa sainteté veut y travailler, comme il l'attend d'elle, & que ses bonnes intentions soient secondées de celles des princes chrétiens: il ne doute pas qu'on n'en puisse retirer un très-grand fruit. Cette lettre étoit datée de Fontainebleau le vingt-sixiéme de Juillet.

CIII. Mémoire envoyé à l'évêque de Rennes ambassadeur auprès de l'empereur.

Mémoires pour le concile de Trente, in-4. p. 49. & 50.

Le roi avoit écrit de saint Germain en Laye, après l'assemblée de Fontainebleau, aux évêques, prélats & autres ministres de l'église de son obéissance, de se trouver à Paris, dans l'assemblée générale qui devoit s'y tenir, pour consulter & résoudre ce qu'ils jugeront devoir être proposé au concile général, & cependant réformer les abus introduits dans l'église; ensorte qu'ils puissent être dans cette ville le vingtiéme de Janvier prochain. Mais pour donner des preuves au pape, qu'il ne pensoit plus au concile national, il y eut un mémoire arrêté au conseil, pour être envoyé de la part du roi à l'évê-

que de Rennes ambaſſadeur auprès de l'empereur.

An. 1560. Le roi diſoit dans ce mémoire, qu'ayant ſçû que le pape voyant les obſtacles qui s'oppoſoient au deſſein où il étoit de lever la ſuſpenſion du concile à Trente, vouloit indiquer de nouveau ledit concile ou dans la ville de Verceil en Piémont, ou dans celle de Cazal dans le Montferrat; il avoit envoyé en diligence un courier à l'évêque d'Angoulême à Rome, pour lui ordonner d'aller inceſſamment trouver Pie IV. & lui faire entendre qu'il approuvoit ce deſſein, & qu'il le prioit de le communiquer à l'empereur & au roi d'Eſpagne, afin que ces deux princes étant d'accord là-deſſus, lui-même pape procédât promptement à la publication du concile; mais qu'il eût ſoin ſur-tout, de nommer des légats recommandables par leur mérite, & de rendre le concile ſi libre, ſi sûr, & ſi général, que tout le monde pût connoître la ſincérité de ſes intentions, & que les Proteſtans comme les Catholiques pûſſent y être attirés avec confiance.

Le roi ajoutoit qu'à l'égard de l'aſſemblée des prélats qu'il avoit indiquée pour le mois de Janvier ſuivant, il donneroit ordre qu'elle ne paſſât pas plus avant, puiſqu'elle n'avoit été entrepriſe qu'au défaut du concile général: mais qu'auſſi il le prioit d'uſer de diligence, pour la convocation & l'ouverture de ce concile: afin que les états généraux du royaume étant aſſemblés le dixiéme de Décembre prochain, l'on pût, en apprenant l'ouverture dudit concile, donner ſatisfaction à ceux qui feroient inſtance, pour exiger qu'on travaillât à régler les diſputes ſur la religion, & que les ſujets du roi ne cruſſent pas que dans une affaire

faire si importante & dont on étoit déja convenu, on voulut seulement les repaître de paroles & de vaines espérances, sans leur montrer des effets de la réformation que chacun attendoit avec impatience. Mais, continue le roi, si l'empereur n'accepte aucun des deux endroits qu'on a nommés, & qu'il aime mieux s'arrêter à la ville de Trente, j'y consens, & ne veux refuser aucun endroit qui seroit proposé par le pape, s'il est accepté par l'empereur & le roi d'Espagne; tant je désire voir la fin de cette affaire. L'évêque de Rennes fut encore chargé de communiquer le tout au nonce résident auprès de Ferdinand, afin que de sa part il travaillât à faire convenir les personnes intéressées du lieu du concile, & que le tout fût promptement resolu.

An. 1560.

CIV.
Le pape appelle les ambassadeurs, ausquels il propose l'affaire du concile.
Pallavic. ut sup.

Il ne s'agissoit donc plus que de sçavoir les sentimens des princes sur le lieu du concile. Le pape pour en être mieux instruit, appella tous les ambassadeurs qui étoient à Rome, à l'exception de celui de France, & celui de Pologne : ce dernier étoit malade, & l'autre ne fut pas mandé, pour éviter, dit le pape, quelque dispute sur la préséance. Pie IV. leur proposa donc l'affaire du concile, & leur fit sçavoir qu'il vouloit absolument l'assembler; mais qu'il jugeoit à propos de l'indiquer à Trente, parce que cette ville ayant été acceptée deux fois, ne pouvoit être refusée, puisque le concile que les papes Paul III. & Jules III. y avoient tenu, n'étoit pas fini, mais seulement suspendu; en sorte que levant la suspension, il seroit ouvert comme auparavant. Que d'ailleurs s'y étant fait plusieurs saints décrets, il ne seroit pas juste de les remettre en dispute, sous

An. 1560.

prétexte que ce seroit un nouveau concile. Qu'il ordonneroit à ses nonces qu'il avoit auprès de l'empereur, des rois de France & d'Espagne, d'en traiter avec ces princes ; & qu'il avoit jugé à propos de les assembler tous pour cet effet, afin qu'ils pussent en donner avis eux-mêmes à leurs maîtres.

CV.
Le pape envoye des nonces pour le concile.
Pallavicin. hist. concil. Trid. l. 14. cap. 14. n. 1. & 2.

Le dessein du pape fut fort approuvé des ambassadeurs, qui louerent beaucoup son zéle, comme tendant à la conservation de la foi, & à l'avantage des princes, qui ne pouvoient pas gouverner leurs états au milieu de tous ces changemens de religion. Pie IV. en écrivit à ses nonces d'Allemagne, de France & d'Espagne; & comme leurs réponses ne le satisfirent pas, il prit la résolution de députer vers ces princes, pour sçavoir leur derniere resolution. Il envoya auprès du roi d'Espagne Annibal Altemps, qui fut cardinal l'année suivante ; un autre Annibal son frere vers l'empereur Ferdinand, & Gabriel Serbellon, un autre de ses neveux au roi de France. Mais comme le premier n'étoit destiné que pour complimenter le roi d'Espagne, & le remercier de la part qu'il avoit prise à son élevation au souverain pontificat, il nomma pour lui succéder dans sa nonciature, Reverta évêque de Terracine, prélat recommandable par sa vertu, aimé du pape comme son compatriote, & qui fut chargé de cet emploi à la recommandation du cardinal Caraffe.

CVI.
Le pape tente de faire créer Cosme de Medicis roi de Toscane.
De Thou, hist. sui temporis. l. 26. n. 5.

Pendant les négociations des nonces dans ces différentes cours, Cosme duc de Florence, sollicité par le pape, envoya à Rome avec un train magnifique Jean son second fils, qui depuis peu avoit été fait cardinal. Il y fut reçu avec beaucoup de distinc-

tion; & le pape pour lui marquer son amitié, lui fit restituer l'archevêché de Pise, qui lui avoit été injustement ôté par Paul IV. qui en avoit pourvû le cardinal Scipion Rebiba: celui-ci eut en échange l'évêché de Troja dans la Poüille. Mais toutes ces faveurs du pape envers Cosme furent peu de chose, en comparaison de celles dont il voulut le combler dans le même tems, mais qui furent sans succès. Comme François, fils aîné du duc étoit déja dans un âge propre à se marier, & que le pape qui se disoit de cette famille, vouloit l'illustrer par quelque belle alliance, il chargea l'évêque de Terracine son nonce auprès de Philippe II. d'engager ce prince à accorder en mariage sa sœur, veuve du prince de Portugal, & mere de Sebastien, qui regna après son ayeul, à François fils de Cosme. Mais parce qu'il appréhendoit que Philippe ne consentît pas volontiers à cette alliance, où il n'y avoit pas d'égalité, & qu'il paroissoit contraire à la gloire de la maison d'Autriche, que la fille d'un empereur, sœur d'un grand roi, & veuve d'un autre, épousât un prince qui portoit seulement le titre de duc; Pie IV. fit proposer à Philippe, pour relever la dignité des Medicis, de créer Cosme roi de Toscane, & de lui donner le droit & les armes des rois, si l'on concluoit ce mariage, ce qui déplut tellement à tous les princes d'Italie, que l'affaire échoua entierement.

AN. 1560.

CVII.
Il médite la perte des Caraffes.
De Thou, ibid. ut sup.
Spond. hoc ann. n. 2.
Onuphr. in vit. Pii IV.

Pie IV. feignit d'abord de vouloir beaucoup de bien aux Caraffes, qui n'avoient pas peu contribué à le faire monter sur le siége pontifical; & pour mieux couvrir cette feinte, il députa à Philippe II. Fabricio de Sanguine, grand ami de cette famille,

AN. 1560.

& le chargea aussi-bien que l'évêque de Terracine, de traiter avec ce prince, & de lui demander pour le comte de Montorio, la récompense que Vargas son ambassadeur lui avoit promise en échange de Palliano dans la Calabre, & pour le cardinal son frere, la pension dont on étoit convenu. Philippe, qui vouloit obliger Pie IV. donna ordre au comte de Tendille de contenter les Caraffes, suivant l'intention de ce pape. Et parce que pendant l'interregne, les places qui leur avoient été enlevées dans la Romagne, & dans le territoire de Perouse, & reprises par le comte de Bagni, les Vitellis, & Ascagne de la Cornia, leurs seigneurs légitimes, avoient été mises en sequestre, par l'entremise du sacré collége; il voulut qu'on rendît à Antoine Caraffe Montebello, & qu'on procédât contre les Vitellis comme rebelles, malgré les oppositions de Cosme, qui croyoit que sa réputation l'engageoit à ne pas manquer à ses amis dans le besoin.

CVIII.
Ils sont arrêtés & mis en prison.
De Thou. ut sup. Pallavicin. hist. concil. Trid. l. 14. & 15. n. 5. & seq.

Cette affaire ayant été exécutée, le pape qui croyoit en avoir assez fait, pour ne pas encourir dans le public le reproche d'ingratitude, ne montra plus que de l'aversion pour les Caraffes: & il ne lui fut pas difficile de trouver l'occasion de mortifier des hommes qui avoient si long-tems abusé du pouvoir, dont ils avoient joui sous le gouvernement de Paul IV. leur oncle, & qui s'étoient chargés de plusieurs crimes odieux, dont on a déja parlé. Marc Antoine Colonne, & Julien Césarine, qui avoient été du nombre de ceux qui avoient éprouvé les effets de leurs injustices, pressoient d'ailleurs le pape de faire punir les coupables, & leurs instances se trou-

An. 1560.

vant secondées par l'inclination de Pie IV. on ne tarda pas à agir contre ceux dont on se plaignoit avec tant de vivacité. On prit le tems qu'on tenoit un consistoire, pour mander le cardinal Charles Caraffe, & son cousin Alphonse cardinal de Naples. Ces deux cardinaux étant arrivés au Vatican, Gabriël Serbellon se saisit d'eux, & les conduisit dans le château Saint-Ange. Dans le même tems, Jean comte de Montorio, qui étoit venu à Rome la veille, fut aussi fait prisonnier; & l'on arrêta de même le comte Aliffe son beau-frere, & Leonard Cardini. On rapporte que le cardinal Caraffe se voyant conduire en prison, dit, que c'étoit justement qu'on traitoit ainsi les Caraffes, qui avoient élevé Medechino au souverain pontificat. Antoine de Montebello fut cité, parce qu'averti de la détention de son frere, il avoit pris la fuite.

CIX.
Par les artifices du pape, Cosme de Medicis rentre dans Soana.
De Thou, hist. l. 26. n. 5.

Pendant ce tems-là le pape rétablit Cosme de Medicis dans Soana, qu'il enleva à Nicolas Ursin comte de Petigliano. Ce dernier connu par ses violences & par ses mœurs dereglées, retenoit cette ville qu'il avoit reprise dans les dernieres guerres, comme son ancien patrimoine : & Cosme la redemandoit, comme faisant partie de l'état de Sienne, & dans laquelle par conséquent il devoit rentrer par le traité. Il en avoit fait parler souvent au roi de France par Alphonse Tornabuoni ; mais toute la réponse qu'il en avoit reçue, étoit que le roi ne trouveroit pas mauvais qu'il s'en rendît maître, de quelque maniére qu'il le fît ; mais qu'il ne vouloit pas se mêler de cette affaire. Cosme regardant cet aveu du roi comme une permission, commença à machiner

An. 1560.

contre le comte de Petigliano, & ayant gagné Alexandre son fils, il traita avec lui pour lui livrer la citadelle; mais la trahison ayant été découverte, Alexandre fut arrêté, & Frasquino qui lui avoit donné ce conseil fut pendu. Cosine fâché que son entreprise eût été sans succès, eut recours à la force, & donna ordre à Chiappin Vitelli de mener six mille hommes d'infanterie contre le comte de Petigliano, & de délivrer Alexandre. Aussi-tôt on tira le canon de Montepulciano, quoique les ambassadeurs de Ferdinand & du roi en murmurassent; & le comte ayant imploré leur secours, parce que son état dépendoit de l'empire, & qu'il s'étoit mis sous la protection des François; ils agirent auprès du pape pour l'engager à interposer son autorité, & à commander qu'on levât le siége de Soana; qu'autrement on renonceroit au traité, qui dès-lors seroit censé rompu. Pie IV. y envoya sur le champ Gabriël Serbellon, qui en qualité d'arbitre, reçut Soana du comte de Petigliano, & la remit aussi-tôt entre les mains de Cosme, sans avoir entendu les raisons de l'autre partie.

CX.
Voyage que Côme de Medicis fait à Rome.
De Thou, ut sup. Pallavic. in hist. conc. Trid. liv. 14. c. 17 n. 3.

Cosme ainsi maître de cette ville, pressoit encore le pape de songer aux affaires du dehors, de faire fortifier les places maritimes, & de mettre dans l'isle d'Elbe une forte garnison, pour empêcher les courses & les violences des Turcs. Il le pria aussi d'avoir égard aux troubles excités en France & en Ecosse, de ne pas négliger tant d'ames qui étoient en péril pour la religion, de ne pas permettre que les princes tirassent d'ailleurs que du saint siége le remede au mal, & qu'ils eussent recours à un concile national, dans la persuasion que le pape n'en

vouloit point de général, quelques démarches qu'il fît pour l'assembler. En effet Pie IV. alléguoit toujours qu'il vouloit en conférer avec Cosme avant que de se déterminer, & que pour cela il feroit le voyage de Boulogne, & verroit ce prince en passant pour le consulter sur ce qui regardoit la sûreté & l'intérêt public d'Italie. Mais Cosme ne comptant pas beaucoup sur ces promesses du pape, prit le parti d'aller lui-même à Rome, & il y arriva dans le mois d'Octobre avec ses deux fils, le cardinal & Garcias. On lui fit une magnifique réception, & dans une conférence particuliere qu'il eut avec Pie IV. il obtint que l'on publieroit incessamment la convocation d'un concile général pour le commencement de l'année suivante.

An. 1560.

CXI.
Il détermine le pape à assembler le concile général.
De Thou, hist. ut suprà.

Il représenta au pape, qu'il étoit expédient à la religion chrétienne, dont le pontife de Rome est le défenseur & le pere commun, d'appliquer un remede général à un mal qui se répandoit par tout, & qui faisoit des progrès à l'infini : qu'il ne devoit pas craindre qu'un concile légitimement assemblé, selon la puissance qu'il en avoit, ordonnât rien de trop rigoureux & de trop sévère contre les mœurs & les abus de la cour Romaine. Qu'en effet, il ne se pouvoit faire, que celui qui avoit été élu pape légitimement, ne voulût pas la correction des mœurs & de la discipline. Qu'il devoit donc donner ordre que cette affaire se fît avec sincérité & de bonne foi, qu'il n'y eût aucune duplicité, & qu'il fît ensorte d'attirer à son concile de tous les endroits de la chrétienté des théologiens choisis, pour y être entendus avec bonté. Que par ce moyen l'on rétabli-

An. 1560.

roit l'union dans l'église, divisée par la licence ou par la diversité des opinions. Mais les réponses que le pape reçut de ses nonces au sujet de ce concile, ne servirent qu'à augmenter ses embarras, & à le rendre plus incertain.

CXII. Audience que Philippe II. accorde à l'évêque de Terracine.

Pallavic. hist. concil. Trid. l. 14. c. 13. n. 4.

Dans l'audience que Philippe II. avoit donnée à l'évêque de Terracine, ce nonce lui représenta que le pape recevoit des avis fréquens des troubles que les hérétiques causoient en France, en Flandres & en Savoye; des conjurations qu'ils tramoient en Allemagne, en Angleterre, en Ecosse, & dans la Suisse; qu'il apprenoit avec douleur qu'ils s'efforçoient de se répandre en Espagne, qu'ils sollicitoient les Maures de Grenade à prendre les armes, & imploroient le secours du Dey d'Alger & des Turcs pour ruiner les Chrétiens; que dans ces fâcheuses extrémités il se trouvoit en quelque sorte consolé, par l'espérance qu'il avoit d'être secouru du roi catholique, à qui la providence divine n'avoit départi tant de royaumes, & même le gouvernement du nouveau monde, que pour les employer au secours de la religion. Ce même nonce le pria ensuite de réparer les dommages faits à la jurisdiction ecclésiastique sous le pontificat de Paul IV. & de rétablir dans ses états l'autorité du saint siége, à laquelle on avoit donné plusieurs atteintes par différens édits: ce qui faisoit croire aux hérétiques que l'Espagne tendoit par-là à se soustraire de l'obéissance dûe au vicaire de Jesus-Christ. Qu'il étoit à propos que sa majesté révoquât ces édits, afin qu'il n'en parût aucun vestige, dans un tems où l'on se disposoit à un concile général.

CXIII. Ce nonce lui

A l'occasion de ce concile le nonce ajouta, que le

le pape avoit établi une congrégation de cardinaux pour convenir des moyens de réformer le clergé, plutôt que d'exposer ses dereglemens, s'il y en avoit, dans une si célebre assemblée ; qu'en attendant, les évêques avoient ordre de se retirer dans leurs diocèses, & d'y travailler à cette réforme, pour laisser au concile le soin de corriger les désordres ausquels ils n'auroient pû apporter aucun remede ; mais que Pie IV. demandoit avec instance au roi des secours puissans, & des avis sages, qu'il ne pouvoit attendre des autres princes dont les états étoient infectés de l'hérésie, parce qu'ils craindoient de dire ou faire quelque chose qui déplût à leurs sujets hérétiques. Et parce que ce concile, ajouta-t-il, ne peut s'assembler qu'à grands frais, & que le trésor ecclésiastique n'est pas seulement épuisé, mais encore chargé de beaucoup de dettes, par les guerres précédentes ; le pape se flatte que le roi voudra bien favoriser l'imposition qu'il a dessein de faire sur les biens ecclésiastiques de ses états, & qu'il tiendra de la générosité du prince, en reconnoissance de la faveur qu'il lui accorde d'imposer sur les églises les sommes nécessaires pour rétablir & renforcer son armée navale.

An. 1560.

parle du concile auquel le pape se dispose.

Pallav. ut sup. c. 13. n. 4.

CXIV.
Réponse du roi d'Espagne au nonce.

Pallav. ut sup. n. 5.

Le roi d'Espagne répondant au nonce, s'excusa d'abord sur ce qu'il avoit tant différé à rendre ses respects au souverain pontife, & dit, qu'il avoit nommé depuis plus de deux mois le comte de Tendille, pour ce sujet ; mais que la maladie l'avoit arrêté ; qu'il n'avoit jamais été plus joyeux, que quand il avoit appris son élection, & que faisant de son mérite & de sa vertu une estime toute particuliere, il lui

An. 1560.

promettoit plus qu'à tout autre obéïssance & fidélité. Il accorda au nonce la liberté d'exercer ses pouvoirs. Il reconnut qu'il y avoit eu des édits rendus au préjudice de la jurisdiction ecclésiastique, & promit d'y mettre ordre au plûtôt. Quant au concile il dit, que comme l'affaire étoit importante, il avoit besoin de quelque tems pour y penser : que le roi très-chrétien l'avoit prié de s'unir à lui, pour demander tous deux ensemble au pape la convocation de ce concile, & qu'il avoit consulté plusieurs personnes sçavantes de son royaume, pour sçavoir quel étoit leur avis, mais qu'il n'y avoit rien encore de décidé là-dessus. Ce prince fit attendre plusieurs jours une réponse précise, & la rendit enfin, en assurant le nonce qu'il approuvoit la convocation du concile, & que le pape levât la suspension de celui de Trente, promettant d'employer toute son autorité pour favoriser un si pieux dessein, d'ordonner à ses évêques de s'y rendre, & de faire tout ce qu'il pourroit en faveur du synode : mais il ajoûta, qu'il ne falloit néanmoins rien déterminer à ce sujet sans le consentement de l'empereur & du roi de France.

CXV.
Le pape envoye un de ses neveux vers l'empereur.
Pallav. loco sup. l. 14. c. 13. n. 7. & seq.

Il n'y avoit que le premier qui eût besoin d'être sollicité, le second étoit déja gagné. Pour engager l'empereur dans le même parti, le pape envoya auprès de lui Marc Siticus, des comtes d'Altemps, noble Allemand, qui étoit pour lors évêque de Cassano. Il étoit accompagné de Corneille Musso évêque de Bitonte, pour l'aider dans ce qui concerneroit les affaires de la religion; & il étoit chargé de présens pour les princes de la famille de l'empereur. La principale commission de Musso, étoit

An. 1560.

d'exhorter Maximilien, fils de Ferdinand, & roi de Bohême, à être bon Catholique, parce qu'il sembloit avoir du penchant pour les nouvelles erreurs, & sur-tout pour le rétablissement de la communion sous les deux espéces. Et parce qu'on s'étoit persuadé à la cour de Rome que Maximilien ménageoit les Protestans, afin de parvenir plus facilement à l'empire, le nonce s'employa à lui faire connoître qu'il y avoit plus à espérer des princes Catholiques que des autres ; que l'unique moyen pour avancer ses affaires du côté de l'Empire, étoit de s'attacher constamment à la vraye religion, puisqu'outre les électeurs Catholiques qui lui seroient favorables, les rois de France & d'Espagne, & le souverain pontife s'employeroit pour lui avec zéle. Maximilien se contenta de répondre à des offres si gracieuses, qu'il remercioit le pape de son attention ; mais qu'il préféroit sa conscience à tous les avantages temporels : & cette réponse fut très-mal interprétée à Rome, où on la regarda comme un acte de révolte contre l'église, & un témoignage du penchant du prince pour le Luthéranisme.

CXVI.
Stanislas Hosius envoyé en Allemagne auprès du même empereur.
Pallav. ibid. ut sup. n. 9.
Bzovius in annal. hoc ann. n. 60.

Peu de tems après le pape fit partir Stanislas Hosius Polonois, évêque de Warmie, en qualité de son nonce ordinaire auprès de l'empereur, pour parler avec lui du rétablissement du concile à Trente. Comme l'empereur trouvoit de grandes difficultés dans l'exécution de ce dessein, il dit sur la proposition qui lui en fut faite, que l'intention du pape étoit très-louable, puisque c'étoit là l'unique moyen pour appaiser tous les troubles qui divisoient l'église : qu'il eût été à souhaiter qu'on eût employé ce remede

An. 1560.

plusieurs années plûtôt pour éviter le renversement des choses sacrées & profanes, qui étoit arrivé; que cependant il valoit mieux l'appliquer aujourd'hui, que de laisser les choses dans l'état où elles étoient: mais que quelque zélé que fût le pape, pour consommer cette affaire, il ne la croyoit pas d'une si facile exécution, & qu'il pensoit qu'il lui falloit plus d'une année seulement pour la commencer.

CXVII.
Difficultés proposées par l'empereur à la convocation du concile.
Pallav. in hist. conc. Trid. lib. 14. c. 13. n. 11. & seq. Inter comment. Burghesiorum.

Venant ensuite aux difficultés qu'il trouvoit dans cette entreprise, il dit, qu'il falloit auparavant établir une paix solide & constante entre la France & l'Angleterre. Que le concile ayant été déja deux fois assemblé à Trente, sans avoir procuré de grands avantages, par la faute des souverains, ou qui ne l'avoient point honoré de leur présence, ou qui n'y avoient point eu d'ambassadeurs, le pape devoit prévenir ces inconvéniens, pour n'y plus retomber; que pour lui, il promettoit de faire son devoir; que le roi d'Espagne son neveu n'y manqueroit pas non plus; mais qu'il ignoroit ce que pensoient les rois de France, d'Angleterre, de Portugal, d'Ecosse, de Suéde, de Pologne, les Vénitiens & les autres: & que c'étoit au pape à s'informer de leurs sentimens. Qu'à l'égard des princes & des états de l'empire, on pouvoit s'assurer de ceux qui suivoient la religion Romaine, tant ecclésiastiques que laïques; mais que l'on ne devoit pas compter sur ceux de la confession d'Ausbourg; & que s'ils consentoient à un concile, ce ne seroit quà des conditions fort dures, qu'on ne voudroit pas leur accorder: qu'il ne pouvoit donc que les y inviter seulement, n'étant pas à propos de penser à les y contraindre par les armes, vû sur-tout, qu'ils

étoient puissans, fort obstinés dans leur religion, & appuyés d'alliances très-considérables. Une autre difficulté que faisoit l'empereur, fut que l'absence du pape ayant nui beaucoup au concile déja deux fois assemblé, il falloit faire ensorte qu'il s'y trouvât présent pour donner plus de poids aux décisions, comme il se pratiquoit dans les anciens conciles. Qu'il croyoit aussi que la ville de Trente n'étoit ni assez grande, ni assez commode, ni dans une situation assez avantageuse pour une si célébre assemblée. Que la ville de Cologne conviendroit mieux, ou si le pape l'agréoit, Constance ou Ratisbonne. Il ajoûtoit, que quelque soumis qu'il fût, & que quoiqu'il ne voulût rien prescrire au pape de ce qu'il devoit faire pour traiter des affaires de la religion, il osoit cependant lui représenter que les protestans s'étoient plaints avec quelque raison de la dureté avec laquelle on les avoit traités, en leur refusant un sauf-conduit semblable à celui que les peres de Basle avoient accordé aux Bohémiens, & en ne voulant pas les entendre. Que s'il ne vouloit que lever la suspension du concile, il s'exposoit à de grands inconvéniens, non qu'on eût dessein de combattre ou d'affoiblir les décrets déja publiés; mais parce que cette continuation ne pouvoit se faire, qu'on n'écoutât les protestans sur les articles déja décidés : Que de plus, la suspension n'étoit que pour deux ans, & qu'il y en avoit près de huit d'écoulés : qu'enfin le pape trouveroit plus de gloire à convoquer un nouveau concile, qu'à en continuer un déja commencé depuis si long-tems.

An. 1560.

L'empereur continuant de proposer ses réflexions,

An. 1560.

CXVIII.
L'empereur demande la communion du calice & le mariage des prêtres
Pallav. ut sup. l. 14. c. 13. n. 17. & 18.

dit encore, que puisque la convocation du concile, souffroit tant de difficultés, & que le succès en étoit si incertain, il souhaittoit que le pape entrât dans ses vûes, & approuvât d'autres moyens qui pussent suppléer au défaut d'un concile; d'autant plus, que tous les Catholiques ne sembloient pas l'approuver unanimement, & qu'il y en avoit beaucoup qui ne goûtoient pas cette réformation qu'on prétendoit y faire. Enfin il proposa d'apporter quelque adoucissement à la sévérité des anciens canons, par rapport à la foiblesse des hommes, & cela en deux choses demandées très-souvent, depuis long-tems; l'une, concernant le peuple, & l'autre le clergé : la premiere d'accorder l'usage du calice aux laïques, selon le pouvoir qu'en avoit l'église, qui l'avoit accordé dans un tems, & défendu dans un autre, selon les différentes conjonctures. La seconde, de permettre le mariage aux prêtres, comme l'avoient demandé dans un synode l'évêque de Salzbourg & plusieurs autres évêques, pour ceux de leurs diocèses; l'empereur donna au nonce ces difficultés par écrit, afin qu'il pût les communiquer au pape, avec lequel il promit de se conduire toujours en fils obéïssant & en empereur catholique, sans déroger jamais à ces deux qualités.

CXIX.
Ecrit du cardinal d'Ausbourg sur le même sujet.
Pallav. ut sup. c. 13. n. 19.

Les difficultés & les demandes de ce prince furent envoyées au pape par son nonce, avec un écrit du cardinal d'Ausbourg, qui avoit beaucoup de crédit à la cour. Il proposoit différens conseils, qu'il avoit tirés, disoit-il, des instructions de plusieurs grands hommes, pleins de zéle pour les intérêts de la religion. Il ajoûtoit, qu'il falloit remettre au concile le soin de

prononcer ſur les deux articles de l'uſage du calice, & du mariage des prêtres; & qu'il ne falloit rien précipiter dans l'affaire du ſynode, malgré les empreſſemens du roi de France, parce qu'il falloit auparavant réunir les princes Allemands, pour les obliger à appuyer le concile, & de leur autorité, & de leur préſence; ſans quoi le concile ſeroit mépriſé, & deviendroit le ſujet des railleries des ennemis de l'égliſe. Qu'il ne falloit pas tellement s'obſtiner à vouloir l'aſſembler dans la ville de Trente, qu'on ne pût choiſir un autre lieu plus commode. Qu'on pouvoit prendre Colmar, ville libre dans l'Alſace, peu éloignée de la Flandre, de la Franche-Comté & de la Lorraine, deux fois plus grande que Trente, environnée de pays Catholiques, & preſque tous ſujets de la maiſon d'Autriche, & de plus abondante en vivres, à cauſe de la proximité du Rhin, & des provinces fertiles qui ſont dans ſon voiſinage.

An. 1560.

CXX. Embarras du pape ſur les difficultés de l'empereur. *Pallav. ut ſup. c. 13. n. 20. & c. 14. n. 1.*

Le pape s'apperçut qu'on lui propoſoit des conditions capables en apparence d'attirer les hérétiques; mais très-funeſtes aux Catholiques, puiſqu'on demandoit un nouvel examen des decrets que le concile avoit déja faits, & qu'on pourroit faire éprouver le même ſort à ceux qui ſeroient établis dans la ſuite. Il en conféra avec Antoine Amulius, ambaſſadeur de la république de Veniſe, en qui il avoit beaucoup de confiance. Il lui en parla, & en public & en particulier: il lui dit, que les princes vouloient & ne vouloient pas le concile; que les François propoſoient des conditions qui ſembloient être dictées par les Proteſtans; que le roi d'Eſpagne ne le vouloit accepter qu'après le conſentement de l'empe-

An. 1560.

reur, & que l'empereur ne rendoit que des réponses ambigues, dans l'appréhension qu'il avoit des Protestans. Il lui communiqua l'écrit de Ferdinand, sous un grand secret, & lui demanda son avis, & celui de la république. Il ajouta, qu'il souhaitoit sincérement le concile, & qu'il seroit bien-aise qu'on le continuât à Trente, où il avoit été déja deux fois assemblé; que le choix d'une autre ville demandoit beaucoup de tems, avant que tous les princes en fussent convenus : qu'au reste, il étoit indifférent sur cet article, & qu'il aimoit autant une autre ville que Trente, pourvû qu'on y fût en sûreté; ce qu'on ne pouvoit guére espérer de toutes les villes d'Allemagne. Le pape dit encore, qu'outre la puissance & les forces des Luthériens, Maximilien roi de Bohême étoit plus puissant en Allemagne que son pere Ferdinand,& que la religion de ce prince étoit suspecte. Il demanda à l'ambassadeur, si en cas qu'il fallût absolument renoncer à la ville de Trente, la république voudroit bien accorder quelqu'une de ses villes, comme elle avoit autrefois accordé Vicenze. Il l'entretint encore sur la demande qu'on faisoit d'examiner de nouveau les articles décidés, à quoi il assura qu'il ne consentiroit jamais, dût-il lui en coûter la vie, & qu'il répandroit tout son sang pour maintenir ce qui avoit été fait à Trente, comme étant matiére de foi; qu'il vouloit qu'on jouît dans le concile d'une pleine & entiére liberté; mais sauf la dignité du siége apostolique, & l'intégrité des anciens décrets. Enfin, que pour ce qui regardoit la communion sous les deux espéces, & le mariage des prêtres, il n'ignoroit pas que ces deux choses étant

de

de discipline, il pouvoit les accorder; mais qu'il ne croyoit pas devoir donner atteinte à des loix établies dans des conciles, & qu'il falloit renvoyer cette affaire au futur concile; sur quoi il demanda à Amulius son avis.

An. 1560.

CXXI.
Le pape consulte l'ambassadeur de Venise.
Pallav. ut sup. c. 6.

L'ambassadeur lui répondit, qu'il approuvoit fort la tenue du concile à Trente, qu'il ne pouvoit rien dire sur les sentimens de sa république, qui autrefois avoit accordé Vicenze, dans un tems où elle étoit en guerre avec le Turc; mais qu'aujourd'hui qu'elle étoit en paix, elle ne vouloit pas irriter le Sultan, qui peut-être s'imagineroit qu'on traiteroit dans ce concile de la guerre qu'on voudroit lui faire, & de quelque alliance contre lui. Quant aux décrets dont on demandoit la révision, Amulius dit, que ces choses étoient fort au-dessus de sa portée; qu'il ne pouvoit rien décider sur des matiéres si relevées, qu'il se souvenoit seulement de ce que disoit Aristote, que la perpéptuité des loix établies est si avantageuse à la république, qu'il est expédient de n'y rien changer, quand même au commencement elles n'auroient produit aucun avantage. Enfin, pour les deux adoucissemens que l'empereur demandoit, touchant l'usage du calice, & le mariage des prêtres, Amulius demanda au pape, si en accordant ces deux choses aux hérétiques, ils retourneroient sincérement dans le sein de l'église. Pie IV. répondit, qu'il prévoyoit bien que quand même on leur accorderoit tout ce qu'ils demandoient, ils ne quitteroient pas pour cela leurs opinions erronnées, & que l'empereur même n'oseroit pas s'en flatter. Eh bien, dit l'ambassadeur, puisqu'il n'y a aucune espérance d'un retour sincére,

An. 1560.

il faut laisser les choses dans l'état où elles sont, parce qu'il ne convient pas de faire un changement d'une si grande conséquence dans la discipline ecclésiastique, sans faire intervenir l'autorité d'un concile.

CXXIII.
Le pape envoye Zacharie Delfino nonce auprès de l'empereur.
Pallavic. ibid. ut sup. l. 14. c. 4. n. 8. & seq.

Comme le pape voyoit que toute la difficulté étoit du côté de l'Allemagne, il résolut d'envoyer un autre nonce à l'empereur, afin qu'en se joignant à Hosius, tous deux pussent par leur adresse determiner ce prince, ramener les hérétiques, & confirmer les Catholiques dans la foi. Il choisit pour cette légation Zacharie Delfino évêque de Pharo, qui s'étoit déja acquitté de cet emploi sous Jules III. & Paul IV. & qui étoit fort considéré de Ferdinand, qui l'avoit chargé de ses affaires auprès du défunt pape. La commission de Delfino portoit qu'il représenteroit à Ferdinand la nécessité de rétablir le concile à Trente; que tous les autres princes y avoient consenti; qu'il n'y avoit aucune apparence de le mettre en Allemagne où le nombre des hérétiques surpassoit de beaucoup celui des catholiques; que ceux-là pourroient obliger les peres à quelque démarche favorable à l'hérésie; à laquelle, si l'empereur consentoit, il s'attireroit la haine de tous les princes catholiques, & exposeroit son salut, sinon qu'il exciteroit l'indignation des protestans, qui lui porteroient les mêmes coups qu'ils avoient portés à Charles V. sans qu'il pût trouver les mêmes ressources. Qu'on voyoit assez le dessein des hérétiques, qui étoit d'avoir un concile contraire aux usages & à la dignité de l'église; de sorte qu'en leur accordant ce qu'ils demandoient, cette complaisance

ne serviroit qu'à les entretenir dans le schisme.

Le nonce devoit ajoûter que le concile n'ayant été suspendu qu'à cause des guerres qui regnoient entre les princes, il étoit naturel de lever cette suspension, ces guerres étant finies; que dans le dessein d'y recevoir les protestans qui viendroient à Trente, avec beaucoup de bonté & de charité, il y avoit lieu d'espérer que quelques-uns d'entre eux zélés pour la paix, s'y rendroient avec plaisir, & que d'autres touchés des bonnes maniéres avec lesquelles on auroit reçu les premiers, suivroient leur exemple, & concoureroient à rétablir l'union dans l'église. Que si l'empereur usoit de délais, il faudroit lui remontrer que les deux rois de France & d'Espagne, ne vouloient souffrir aucun retardement, que le pape en connoissoit le danger, & que les Protestans en deviendroient plus fiers. Que la sûreté seroit entiére à Trente, & pour les Catholiques, & pour ceux de la confession d'Ausbourg: ceux-là se voyant appuyés des forces de l'Empire, des ducs de Cléves & de Baviere, & de tous les princes de leur religion: ceux-ci se trouvant dans une ville frontiére d'Allemagne, & munis d'un bon sauf-conduit, avec lequel ils seroient entendus avec bonté, & pourroient proposer librement toutes les difficultés, ausquelles on satisferoit pleinement.

Quant à la réformation de la discipline que l'empereur demandoit, le nonce étoit chargé de lui faire connoître le zéle avec lequel le pape la désiroit, & qu'il étoit prêt à se réformer lui-même le premier, afin d'animer les autres par son exemple, mais que cette affaire ne pouvoit être mieux terminée que

An. 1560.

dans le concile : & pour dissiper tous les mauvais conseils que des hommes politiques, conduits par des raisons toutes humaines, pourroient donner à l'empereur, Delfino devoit dire encore à ce prince qu'il lui étoit beaucoup plus avantageux pour conserver l'empire dans la maison d'Autriche, de s'attacher aux Catholiques, qu'aux Protestans : que quand même ces derniers éliroient son fils, le pape n'approuveroit jamais son élection, non plus que les princes Catholiques, & les ecclésiastiques d'Allemagne, qui peut-être se détermineroient à élire un autre roi des Romains : que de plus les électeurs hérétiques, quoique plus puissans, ne faisoient pas le plus grand nombre, & que dans une élection on comptoit les suffrages, & l'on ne faisoit aucune attention aux forces de ceux qui élisoient. Que si l'empereur peu touché de ces raisons, refusoit de consentir à ce qu'on tînt le concile à Trente, le nonce devoit lui représenter avec beaucoup de modération, qu'il n'étoit pas permis à un pape de manquer aux besoins & aux vœux des autres nations, qui troublées par les nouvelles erreurs, étoient en danger de périr ; que sur son refus, le pape assembleroit le concile en quelque ville d'Italie, & prieroit seulement l'empereur d'y envoyer ses ambassadeurs. Que si ce prince s'obstinoit à tout refuser, & demandoit qu'on lui accordât les deux articles de l'usage du calice & du mariage des prêtres, avec la réformation des mœurs, Pie IV. chargeoit son nonce de lui répondre, qu'il ne convenoit pas au pape d'accorder des permissions de cette nature sans le consentement de toutes les nations, & de tous les princes Chrétiens que ces

articles regardent. Tels furent les ordres donnés à Delfino.

An. 1560.

CXXIII. L'empereur écrit au pape & consent à l'indiction du concile à Trente. *Pallav. hist. conc. Trid. l. 14. c. 17. n. 1. & seq. In diario concilii 17. Octobris 1560. apud Burghesios.*

Ce nonce s'acquitta avec succès de sa commission, & le pape reçut le dix-septiéme d'Octobre des lettres de l'empereur, dans lesquelles, après avoir loué en général le pieux dessein où il étoit d'assembler le concile, il répétoit les inconvéniens qu'il trouvoit de l'indiquer à Trente : cependant il le laissoit maître du choix de la ville, en disposant les choses comme il le jugeroit à propos. Ces lettres furent lûes par le secretaire Massarel en plein consistoire. La pensée du pape, appuyée de l'avis des cardinaux, étoit qu'aussi-tôt que les rois de France & d'Espagne seroient d'accord avec l'empereur, il falloit fixer le lieu du concile à Trente, sans aucun délai, de peur que la religion n'en souffrît, & ne continuât à faire tous les jours de nouvelles pertes. Il étoit persuadé qu'en choisissant la ville de Trente, cela contribueroit à affermir l'autorité de l'église, & à confirmer les décrets qu'on y avoit faits, & dont il ne vouloit pas s'éloigner, dans l'appréhension de nuire à la religion. C'est pourquoi ayant reçu le consentement de la France, du Portugal, du sénat de Venise, des Suisses Catholiques, outre ceux de l'empereur & du roi d'Espagne, il tint un consistoire le quinziéme de Novembre, pour informer les cardinaux que les princes étoient convenus de la ville de Trente pour le lieu du concile.

CXXIV. Le pape ordonne un jubilé. *Pallav. ut sup. c. 17. n. 2.*

Ce jour-là le pape publia un jubilé universel, afin que par-là on se mît en état d'obtenir les graces du ciel pour l'heureux succès d'un si saint ouvrage, si nécessaire & si désiré. Les cardinaux Sarazin & du

An. 1560.

Spond. hoc an n. 19.
In diar. magistri ceremon. in concil. 24. Novemb. 1560.

Puy avoient été chargés d'en dresser la bulle, qui fut signée & scellée le vingtiéme de Novembre; & le vingt-quatriéme du même mois, le pape alla en procession, les pieds nuds, depuis l'église de saint Pierre, jusqu'à celle de sainte Marie sur la Minerve, accompagné du sacré collége, & de toute sa cour. Cosme duc de Florence assista à cette cérémonie, & donna occasion à quelque trouble, au sujet du rang qu'il devoit tenir dans cette assemblée; car les ambassadeurs qui avoient coutume de marcher devant la croix, voyant que les évêques la suivoient immédiatement, & que le duc de Florence marchoit après eux, entre les deux derniers cardinaux diacres, voulurent avoir cette place, prétendant que Cosme ne pouvoit marcher qu'en rang de duc; ce qui causa quelque dérangement, auquel le pape remédia, en plaçant le duc entre lui & les cardinaux qui le précédoient.

CXXV.
On dresse & on publie la bulle du concile de Trente.
Pallavic. ut sup. l. 14. c. 17. n. 5. & 6.
Lettre de Mr. de l'Isle ambassad. de France à Rome, du 15. Janvier 1562.

Les deux cardinaux Sarazin & du Puy, qui avoient dressé la bulle du jubilé; ayant dressé aussi celle-ci, elle fut lûe dans un consistoire le vingt-neuviéme de Novembre, & approuvée de tous les cardinaux. On y évita le mot de *continuation*, qui étoit odieux à quelques-uns; & l'on mit en sa place des termes équivalens, en disant, qu'on avoit fait plusieurs décrets à Trente, d'abord sous Paul III. ensuite dans le rétablissement du concile sous Jules III. d'où s'étoit ensuivie une suspension qu'on levoit à présent: ce qui étoit déclarer assez ouvertement, qu'on laissoit aux décrets déja faits la même vigueur, & la même efficace que pouvoient avoir les décrets d'un concile œcuménique encore subsistant. Voici

dans quels termes étoit conçue cette bulle, avec ce titre à la tête : *Bulle pour l'indiction d'un concile général & œcuménique en la ville de Trente.*

An. 1560.

» Pie, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, « pour mémoire à la postérité. Aussi-tôt que nous « avons été appellé au gouvernement de l'église « par la pure miséricorde de Dieu, quoiqu'avec des « forces peu proportionnées à un si pesant fardeau. « Portant d'abord les yeux sur toutes les parties de « la république chrétienne, & voyant avec une hor- « reur extrême, combien la contagion du schisme & « des hérésies se seroit répandue de tous côtés, & « combien les mœurs des Chrétiens auroient besoin « de correction ; nous avons d'abord commencé, « selon l'engagement & l'obligation de notre minis- « tére à appliquer nos soins & nos pensées aux « moyens d'extirper ces hérésies, d'éteindre un schis- « me si pernicieux & si étendu, & de remédier à « une si grande corruption & dépravation de mœurs. « Et comme nous avons connu que le reméde le « plus convenable pour guérir tous ces maux, & « dont le saint siége se seroit déja souvent servi, « étoit l'assemblée d'un concile œcuménique & gé- « néral ; nous avons pris la résolution de le convo- « quer & de le célébrer avec le secours de Dieu. Il « est vrai qu'il a été déja ci-devant assemblé par « Paul III. & Jules III. son successeur, d'heureuse « mémoire, nos prédécesseurs : mais ayant été sou- « vent empêché & interrompu pour diverses causes, « il n'a pû être achevé. Car Paul l'ayant premiére- « ment assigné dans la ville de Mantoue, & puis « dans celle de Vicenze, après l'avoir suspendu «

CXXVI.
Bulle du pape Pie IV. pour la convocation du concile à Trente.

Labbe collect. concil. t. 14. p. 835. & seq.

AN. 1560.

» pour certaines causes portées dans ses lettres, l'au-
» roit enfin transféré à Trente; où le tems de sa cé-
» lébration ayant encore été différé pour certaines
» raisons; enfin, toute suspension levée, il avoit
» été commencé dans ladite ville de Trente.

» Mais ce concile après quelques sessions tenues,
» & quelques décrets rendus, ayant été transféré à
» Boulogne, pour certaines causes, du consente-
» ment & autorité du siége apostolique; Jules, qui
» fut son successeur, le rappella dans la ville de
» Trente, où l'on fit encore quelques autres décrets:
» mais s'étant élevé de nouveaux troubles dans les
» lieux voisins en Allemagne, & une sanglante
» guerre s'étant allumée en Italie & en France, le
» concile fut derechef supendu & différé, l'ennemi
» du genre humain employant ainsi tous ses efforts,
» & faisant naître successivement diverses difficultés,
» & différens embarras les uns sur les autres, afin
» qu'une chose si avantageuse à l'église, & qu'il ne
» pouvoit tout-à-fait empêcher, fût au moins retar-
» dée le plus qu'il lui seroit possible. Combien ce-
» pendant les hérésies se sont-elles étendues & mul-
» tipliées? Combien le schisme a-t-il pris de force &
» d'accroissement? C'est une chose à laquelle nous
» ne sçaurions penser, & dont nous ne pouvons
» parler sans une extrême douleur. Mais enfin, notre
» Dieu, tout bon & tout miséricordieux, qui ne
» porte jamais sa colére, jusqu'au point d'oublier
» tout-à-fait sa miséricorde, a daigné rendre la paix,
» & rétablir la concorde & l'union entre les rois &
» les princes Chrétiens: & dans une si favorable
» conjoncture, nous avons conçu une très-grande
» espérance,

espérance, en nous appuyant toujours sur la même « misericorde de Dieu, de voir aussi finir par le « même moyen de la convocation d'un concile, tous « les maux qui affligent l'église. C'est pourquoi nous « avons jugé qu'il n'en falloit pas plus long-tems « retarder la célébration, tant pour détruire le schis- « me & les hérésies, que pour réformer & corriger « les mœurs, & pour affermir la paix & l'union « entre les princes Chrétiens. «

An. 1560.

En ayant donc mûrement délibéré avec nos vé- « nérables freres les cardinaux de la sainte église « Romaine; & ayant communiqué notre dessein à « nos très-chers fils en Jesus-Christ, Ferdinand em- « pereur, élû des Romains, & aux autres rois & « princes que nous avons trouvés très-disposés à « aider & favoriser la célébration du concile, ainsi « que nous nous l'étions bien promis de leur haute « piété & de leur sagesse. Nous, à l'honneur & à la « gloire du Dieu tout-puissant, pour le bien & uti- « lité de l'église universelle, de l'avis & du consen- « tement de nos susdits freres, fondés & appuyés « sur l'autorité de Dieu même, & des apôtres saint « Pierre & saint Paul, dont nous sommes revêtus « dans la fonction que nous exerçons sur la terre: « Assignons le saint concile œcuménique & général « dans la ville de Trente, au prochain jour de la « résurrection de notre Seigneur: ordonnons & ar- « rêtons que toute suspension levée, il y soit tenu « & célébré. C'est pourquoi nous avertissons & ex- « hortons instamment, au nom de notre Seigneur, « nos vénérables freres de toutes nations, les pa- « triarches, archevêques, évêques & nos chers fils «

An. 1560.

» les abbés, & tous autres, qui de droit commun, » par privilége, ou de coutume ancienne, ont séance & voix délibérative dans les conciles généraux, » & leur enjoignons & commandons aussi très-expressément, en vertu de la sainte obéissance & du » serment qu'ils ont prêté, & sous les peines qu'ils » sçavent être portées par les saints canons, contre » ceux qui négligent de se trouver aux conciles généraux; qu'ils ayent à se rendre dans ledit jour » nommé en la ville de Trente, pour assister au » concile qui y doit être tenu; s'ils n'ont quelque empêchement légitime, qu'ils seront cependant tenus de justifier à l'assemblée par les procureurs légitimes qu'ils y envoyeront.

» Nous avertissons de plus tous & chacun de ceux » qui y ont, ou pourront avoir intérêt, qu'ils ne manquent pas de se trouver audit concile. Et quant à » nos très-chers fils en Jesus-Christ, l'empereur élû » des Romains, & les autres rois & les princes, il seroit » fort à souhaiter à la vérité, qu'ils y puissent assister » en personnes; mais s'ils ne le peuvent pas, nous les » exhortons & prions d'y envoyer au moins leurs » ambassadeurs, pour y assister en leurs noms, & de » choisir pour cet emploi des hommes prudens, sages & vertueux, sur-tout de faire ensorte par leur » zéle, chacun dans leur royaume, que leurs prélats » se mettent en devoir, sans excuse & sans retardement, de rendre leurs services à Dieu & à l'Eglise, » dans un tems si nécessaire; ne doutant pas d'ailleurs qu'ils ne donnent tous les ordres nécessaires » à la liberté du passage & la sûreté des chemins » par leurs royaumes & états, pour les prélats, ceux

de leur compagnie & de leur ſuite, & pour tous « ceux généralement qui pourront aller au concile, « & en revenir; & qu'ils ne pourvoyent à ce qu'ils « ſoient par-tout reçus & traités avec honneur & « amitié, comme de notre côté nous en aurons « ſoin, en ce qui nous regarde, ayant réſolu de ne « rien omettre de tout ce qui ſera en notre pou- « voir, dans la place que nous tenons, pour l'ac- « compliſſement d'une œuvre ſi ſainte & ſi ſalu- « taire; car Dieu ſçait ſi nous cherchons & ſi nous « nous propoſons autre choſe dans la célébration « de ce concile que ſa propre gloire, la réduc- « tion des brebis égarées, & le ſalut, le repos & « la tranquillité perpétuelle de la chrétienté. Afin « donc que ces préſentes lettres & le contenu en « icelles, puiſſe venir à la connoiſſance de tous « ceux à qui il appartient, & que perſonne ne puiſſe « alléguer pour excuſe, qu'il les a ignorées, d'autant « plus que les paſſages ne ſont pas peut-être libres « ou sûrs pour en avertir tous ceux qui le devroient « être : voulons & ordonnons qu'elles ſoient lûes « & publiées à haute voix par les huiſſiers de no- « tre cour & par quelques notaires publics dans l'é- « gliſe du prince des apôtres au Vatican, & dans « celle de ſaint Jean de Latran, au tems que le « peuple a coutume de s'y aſſembler pour aſſiſter « à la grande meſſe, & qu'après que la lecture en aura « été faite, elles ſoient affichées aux portes deſdites « égliſes, à celles de la chancellerie apoſtolique, & « au lieu ordinaire du champ de Flore, auſquels lieux « elles ſeront laiſſées quelque tems, afin qu'elles « puiſſent être lûes & ſçûes de tous, & quand elles «

An. 1560.

» en seront ôtées, qu'il en soit laissé des copies af-
» fichées aux mêmes lieux ; voulant & entendant
» qu'en vertu des susdites lectures, publications &
» affiches, tous & chacun de ceux qui sont com-
» pris dans lesdites lettres, après deux mois du jour
» desdites publications & affiches, soient tenus pour
» suffisamment avertis & obligés, tout ainsi & de
» même que si elles leur avoient été lûes & signifiées
» parlant à leurs personnes.

» Enjoignons & ordonnons aussi qu'aux copies
» d'icelles écrites & signées de la main de quelque
» notaire public, & autorisées du sceau & de la
» signature de quelques personnes constituées en
» dignité ecclésiastique, il y soit ajouté foi sans au-
» cune difficulté. Qu'aucun donc ne soit assez osé
» pour enfraindre ces présentes lettres d'indiction,
» d'ordonnance, de decret, de commandement,
» d'avis & d'exhortation, ni de contrevenir par
» une entreprise téméraire : & si quelqu'un étoit
» assez hardi pour l'entreprendre ; qu'il sçache qu'il
» encourrera l'indignation d'un Dieu tout-puis-
» sant, & de ses bienheureux apôtres saint Pier-
» re & saint Paul. Donné à Rome dans saint Pier-
» re, l'an mil cinq cent soixante de l'incarnation
» du Seigneur, le troisiéme des calendes de Dé-
» cembre, c'est-à-dire, le vingt-neuviéme de
» Novembre, l'an premier de notre pontificat. »
La bulle étoit signée du pape en tête, & de trente-
un cardinaux, Carpi, Tusculum, Cesi, Moron,
Madrucce, Thrucschés, la Cueva, & d'autres. Et
le second du mois de Décembre, elle fut lûe, pu-
bliée & affichée par deux curseurs apostoliques.

AN. 1560.

CCXXVII.
Le pape envoye un nonce en France pour y porter la bulle.

Pallav. l. 14. c. 17. n. 7. & l. 13. c. 1. n. 5.

Le trentiéme de Novembre le pape expédia des brefs aux archevêques & évêques de France pour les inviter à se rendre au concile. Et aussi-tôt après la publication de la bulle, il envoya en France un nonce qu'il chargea de cette bulle pour la présenter au conseil du roi & la faire accepter. Ce nonce fut Nichet ou Niquet, abbé de saint Gildas, & sécretaire du cardinal de Ferrare, qui ne put arriver en France que douze jours après la mort du roi François II. c'est-à-dire, le dix-septiéme de Décembre, quelque diligence qu'il eût pû faire. La mort de ce prince avoit été précédée de plusieurs troubles dans ce royaume. On arrêta à Etampes un nommé la Sague dont se servoient le roi de Navarre & le prince de Condé, & on lui trouva des lettres du connétable de Montmorency & de François de Vendôme vidame de Chartres. Celles du premier ne découvroient rien, & n'étoient que des lettres de civilités, mais celles du vidame firent connoître une partie de ce qui se tramoit, & l'on y vit que François de Vendôme promettoit de se livrer au prince de Condé, & de lui rendre tous les services qui seroient en son pouvoir, au cas qu'il entreprît quelque chose pour le service du roi. Cette lettre étoit écrite en chiffre, & ce fut la Sague lui-même qui, intimidé par la crainte des tourmens, découvrit le moyen de la déchiffrer; sur ces indices le sénéchal d'Agenois capitaine aux gardes arrêta le vidame dans sa maison, & il fut conduit dans la bastille le vingt-septiéme du mois d'Août.

CCXXVIII.
Le vidame de

La Sague découvrit tout ce qu'il avoit sçû, &

An. 1560.

Chartres est mis à la bastille.

De Thou, ut sup. Mezeray, abrégé chron. t. 5. p. 41.

ce qu'il pensoit des desseins du roi de Navarre & du prince de Condé, & dit qu'ils se disposoient à venir en cour avec un grand nombre de gens de guerre pour voir le roi, & que sous prétexte de passer par Poitiers, par Tours & par Orleans, villes qui leur étoient affectionnées, & qui étoient fortes par leur situation, ils devoient s'en rendre maîtres. Que le connétable de Montmorency devoit s'assûrer de Paris, où son fils commandoit; de la Picardie par Senerpont; de la Bretagne, par Jean de Brosse duc d'Etampes; de la Provence, par le comte de Tende son beau-frere; & d'autres provinces & villes de France par ses créatures & ses amis; que l'intention du roi de Navarre & du prince de Condé étoit d'affermir le royaume; de rendre la liberté publique, en ôtant aux princes de Guise le rang & la place qu'ils occupoient; & que s'ils ne vouloient pas céder, la noblesse les y contraindroit par la force & par les armes. Il ajouta qu'on avoit choisi Orleans pour être le fort de la guerre.

CXXIX.
Entreprise sur Lyon sans succès.

De Thou, ut sup. n. 6.

Quatre jours après que la Sague eut été arrêté, l'on apprit un dessein formé de surprendre la ville de Lyon. C'étoit François Maligni le jeune de la maison de Ferriere, qui étoit au roi de Navarre, que l'on avoit chargé de l'entreprise, & il en seroit venu à bout, si d'Apchon abbé de Savigny qui commandoit dans cette ville en l'absence du maréchal de Saint-André son oncle, n'eût découvert le dessein & fait prendre les armes aux bourgeois. Dans le même tems Gondrin & Maugiron y étant venus, Maligni fut obligé de se retirer. Le maréchal de Saint-André que la cour

An. 1560.

y envoya pour approfondir le ſecret de cette conſpiration, ne put rien découvrir, quoiqu'il eût fait exécuter plus de cinquante perſonnes de ceux qui étoient entrés dans la conſpiration, & que l'on ſçavoit être fort attachés au roi de Navarre ou au prince de Condé, entr'autres la Borde que ce dernier eſtimoit beaucoup à cauſe de ſa fidélité. D'Apchon pour récompenſe eut l'archevêché d'Arles.

CXXX. Le roi mande en cour le roi de Navarre & le prince de Condé. *De Thou, ibid.*

Le bruit s'étant répandu de tous côtés de quelques nouveaux mouvemens, la reine mere qui vouloit pourvoir à la sûreté du roi ſon fils, & à la ſienne, vint de Fontainebleau à ſaint Germain en Laye, où le cardinal de Châtillon & l'amiral ſon frere obtinrent la permiſſion d'avertir la douairiere de Roye leur ſœur, & belle-mere du prince de Condé, des crimes qu'on imputoit à ſon gendre, & c'étoit pour cela que le roi avoit envoyé le comte de Cruſſol au roi de Navarre, pour l'avertir de venir en cour & d'amener avec lui ſon frere, avec aſſûrance qu'il ne lui en arriveroit aucun mal; qu'à la vérité l'on croyoit fauſſes les choſes dont on l'accuſoit, mais qu'il étoit de ſon intérêt & de la réputation du prince de Condé d'en faire encore mieux connoître la fauſſeté par leur préſence. La douairiere de Roye répondit, qu'elle ne doutoit pas de l'innocence du prince de Condé; mais qu'il lui ſeroit bien dur de paroître ſans ſecours dans un lieu où les princes de Guiſe ſes ennemis mortels étoient les maîtres. Ces lettres ayant été montrées à la reine Catherine, elle en fut très-offenſée, & dit que perſonne ne devoit venir trouver le roi qu'avec ſon train ordinaire, & que ſi

AN. 1560.

le prince de Condé venoit avec plus de monde qu'il ne devoit, il trouveroit le roi encore mieux accompagné. Dans le même tems l'on arrêta François Barbançon de Cani dans ſon château de Varanes ſur Oyſe auprès de Noyon, & Robert de la Haye conſeiller au parlement, comme ayant connoiſſance des affaires du prince de Condé ; ce dernier fut mené à ſaint Germain. Le comte de Cruſſol n'ayant pû rien gagner ſur l'eſprit du roi de Navarre & de ſon frere, le roi leur envoya le cardinal de Bourbon leur frere, comme plus propre à les gagner.

CXXXI.
Troubles excités par les hérétiques dans le Dauphiné & ailleurs.
De Thou, ibid.

L'aſſemblée des états qu'on devoit tenir à Meaux, fut transférée à Orleans; & pendant ce tems-là on traitoit le vidame de Chartres avec beaucoup de ſévérité : on refuſa même à ſa femme la permiſſion de le voir. Quelque tems après il fut transféré de la Baſtille, & enfermé dans ſa maiſon ſous bonne garde, où il mourut. Le nombre des proteſtans augmentoit tous les jours, & ils faiſoient publiquement leurs aſſemblées. A Valence ils s'emparerent par force de l'égliſe des Cordeliers pour faire leurs prêches, ayant pour chefs Mirabel & Quintel. Ils uſerent de la même licence à Montlimar, à Romans, & ailleurs, dans le Dauphiné. La ville de Valence fut priſe & pillée par Louis de Maugiron. Charles de Montbrun prit les armes, excita des troubles dans le comtat Venaiſſin, fit ſoulever les peuples contre le pape, qui en étoit Seigneur ſouverain, prétendant qu'il étoit uſurpateur d'Avignon. Mais Montbrun ſe voyant abandonné de ſes gens, ſe ſauva par une fenêtre d'une hôtellerie, & changea ſes

ses habits avec ceux d'un paysan, pour tromper plus facilement ceux qui le poursuivoient. Ainsi dépouillé de tout, il arriva à Geneve avec sa femme, & delà il se retira à Berne en Suisse.

An. 1560.

CXXXII. Autres troubles en Provence causés par les freres de Mouvans.

DeThou, hist. l. 25. versùs finem

Varillas, hist. de l'hérésie, tom. 5. in-4. l. 23. p. 222. & 223.

Belcar. in comm. lib. 29. n. 1.

Il y avoit aussi des troubles en Provence, qui y étoient excités par Antoine & Paul Richend freres, dits de Mouvans. Ils demeuroient à Castellane, & montroient beaucoup de zéle pour la prétendue réforme; & afin de l'introduire plus facilement dans la ville & de l'y faire dominer, ils firent venir de Geneve un ministre, qui faisoit de nuit le prêche dans leur maison, où beaucoup de personnes se rendoient de tous côtés. Un cordelier qui prêchoit le Carême dans cette ville, anima les habitans contre ces freres; & le parlement d'Aix ordonna qu'il seroit informé contre eux, comme contre des sectaires. Ceux-ci s'étant plaints à la cour, l'affaire fut renvoyée au parlement de Grenoble; mais les preuves ayant été retenues, suivant les ordres du cardinal de Lorraine, par les juges contraires à ces deux freres, la procédure fut arrêtée. Antoine ayant été sollicité de se réconcilier avec les habitans, vint à Draguignan sur le soir, où il ne put éviter la fureur de la populace, qui l'arracha d'entre les mains du gouverneur, sous la protection duquel il s'étoit mis, & le tua. Paul son frere s'étant plaint de cette violence au parlement d'Aix, il ne put avoir aucune justice: ce qui l'engagea de lever plus de deux mille hommes pour venger l'injure qui lui avoit été faite. Il conçut le dessein de se rendre maître de la ville d'Aix, par les intelligences de ceux de sa faction qui y étoient, & qui lui avoient promis de lui livrer une porte.

An. 1560.

Mais Claude de Savoye comte de Tende, & gouverneur de Provence, étant venu en diligence dans la ville, obligea Paul de se retirer. Il se jetta dans la campagne, abattit de tous côtés les images & les statues des églises, fit fondre tous les vases sacrés qu'il y trouva, & commit toutes les violences que sa fureur & le désir de se venger lui suggéroient. Au bruit de ce désordre, le gouverneur fit des levées, & avec sa compagnie de gensdarmes, alla droit contre Mouvans, qui ne se sentant pas assez fort, se retira dans le monastére de saint-André proche Sisteron, résolu d'y soutenir un siége : mais le comte de Tende qui sçut qu'il auroit à faire à des gens préparés à se bien défendre, ne voulut pas risquer un siége en forme, il demanda à conférer avec Paul, qui vint aussi-tôt le trouver sur sa bonne foi. Le gouverneur lui ayant demandé le sujet des troubles qu'il causoit dans le pays; Paul lui répondit, qu'il n'y en avoit point d'autre que l'outrage qu'on lui avoit fait en massacrant inhumainement son frere; & qu'après en avoir inutilement demandé justice au parlement, il avoit été contraint, afin de pourvoir à sa sûreté, d'avoir avec lui des gens de guerre : qu'il ne cherchoit qu'à venger le meurtre de son frere par l'autorité des loix, & qu'on réprimât l'insolence de ceux de Castellane, qui lui dressoient tous les jours des embûches. Que cependant on lui permît & à ses gens de faire librement profession de la religion protestante : qu'au reste, il seroit toujours à l'avenir obéissant au roi, comme il l'avoit été jusqu'alors; & que n'ayant jamais manqué de fidélité envers Henri II. il se conduiroit de même à l'égard de François son fils.

An. 1560.

L'on demeura donc d'accord que Paul congédieroit ses troupes, à qui le gouverneur promit la vie, & qu'il ne retiendroit de soldats auprès de lui, qu'autant qu'il lui en faudroit pour sa garde particuliere. On lui permit, aussi-bien qu'à ses gens, la liberté qu'il demandoit touchant la religion ; & on lui donna parole qu'il seroit satisfait, & qu'on lui rendroit justice de l'assassinat de son frere. Le roi & la reine mere lui avoient aussi fait écrire des lettres, dans lesquelles ils le louoient beaucoup, & lui marquoient que sa fidélité leur étoit connue. Mais l'on avoit en sécret mandé au parlement, que si on pouvoit le prendre, avec un nommé Châteauneuf, qui avoit assisté à l'assemblée que la Renaudie avoit tenue à Nantes, & qui ensuite s'étoit réfugié en Provence, on les punît tous deux du dernier supplice. Cependant Paul qui ne pouvoit demeurer sûrement dans son pays, où il étoit extrêmement haï des peuples, pour avoir abattu de tous côtés les images & les statues des Saints dans les églises, se retira de son propre mouvement à Geneve, & ne voulut plus revenir en France.

CXXXIII. Progrès du Calvinisme en Normandie. *De Thou, hist. in fine, l.* 25.

Le nombre des Protestans s'augmenta aussi beaucoup en Normandie, où l'on faisoit déja les prêches en public, principalement à Caën, à Saint Lo, & à Dieppe : & à leur exemple, l'exercice du Calvinisme fut rendu public à Rouen, où quelques-uns, même du parlement, favorisoient la nouvelle doctrine, & avertissoient les autres d'en faire profession en secret & sans éclat. Un de ceux qui avoient été élevés dans l'école des Anabaptistes se fit un nom en cette province, parce qu'il sçavoit trois ou quatre langues,

An. 1560.

qu'il enseignoit en perfection, & parce qu'il prêchoit d'une maniere tout-à-fait fanatique. Chassé de Geneve, & interdit de toutes fonctions, il vint en Normandie débiter ses visions, & se fit suivre par beaucoup de personnes. En prêchant il s'arrêtoit souvent au milieu de son discours, puis il tournoit la bouche à chaque parole, comme s'il eût été animé de quelque transport divin : il fermoit les yeux, faisant la roue de sa tête, se laissant tomber sur le visage, & se roulant par terre en écumant, comme s'il eût été possédé. Il se vantoit ensuite d'avoir eu révélation, que l'antechrist, c'est ainsi qu'il nommoit le pape, seroit bien-tôt chassé de son trône par la force des armes : que quant à lui, Dieu l'avoit choisi pour être le chef de l'armée, & pour exterminer de la terre tous les méchans; qu'il avoit ordre de tuer tous les mauvais princes, & les mauvais magistrats. De plus, qu'il lui avoit été accordé par une grace particuliere de Dieu; qu'il ne mourroit point qu'il n'eût établi un nouveau monde, exempt de tout péché : qu'ainsi il les exhortoit de prendre les armes avec lui & sous sa conduite. Que si la conspiration d'Amboise n'avoit point eu de succès, c'étoit parce qu'il n'y avoit eu aucune part. Enfin, comme il tendoit ouvertement à la sédition, ayant maltraité de paroles même le cardinal de Bourbon, lorsque venant de Gaillon pour se rendre à Rouen, il passoit par un lieu où ce visionnaire prêchoit; il fut pris, & condamné au feu quatre jours après. Deux freres qui étoient ses cousins, & qu'il avoit séduits, furent pendus, pour l'avoir reçu chez eux, & ne se désabuserent de la fausse opinion qu'il ne devoit

jamais mourir, que quand ils virent ſon corps réduit en cendres, & que le feu ne l'avoit pas épargné.

An. 1560.

CXXXIV.
Le roi de Navarre & le prince de Condé viennent en cour.
De Thou, hiſt. initio, lib. 26.
La Popeliniere, l. 6.
Mémoir. de Caſtelnau. l. 2. c. 10.

Ces révolutions & les ſuites fâcheuſes qu'elles pouvoient avoir, obligerent les princes de Guiſe, à faire preſſer par la reine régente le roi de Navarre & le prince de Condé de venir à la cour. Les Calviniſtes avoient intérêt qu'ils y allaſſent, parce que leur préſence aux états généraux qui devoient bientôt ſe tenir à Orleans, pouvoit beaucoup contribuer à la liberté de conſcience qu'on prétendoit y obtenir pour la nouvelle religion. De Cruſſol & le cardinal de Bourbon étoient revenus à la cour, & avoient aſſûré ſa majeſté que les princes ſe rendroient à ſes ordres. Mais leurs partiſans ne penſoient pas tous de même ſur ce voyage. Les uns prétendoient qu'ils ne devoient pas ſe commettre témérairement à la foi des Guiſes; & les autres jugeoient qu'ils devoient obéir; que par-là ils donneroient un témoignage de leur ſoumiſſion, & fermeroient la bouche à leurs ennemis, qui les accuſoient d'avoir de mauvais deſſeins. Il y eut beaucoup de négociations de part & d'autre, les unes pour empêcher les deux princes d'aller en cour; les autres, pour les engager d'y aller. La ducheſſe de Montpenſier ne conſeilloit pas à ces princes de ſe rendre à ces ſollicitations, & l'on dit que Calvin, qui étoit de même avis, envoya Beze au roi de Navarre pour le diſſuader de faire ce voyage, & lui offrit ſix à ſept mille ſoldats de Gaſcogne & de Poitou, déja enrôlés ſous de bons capitaines, & prêts à marcher au premier commandement: mais les deux princes ſuivans d'autres con-

An. 1560.

seils, se déterminerent à se rendre aux désirs de ceux qui les sollicitoient d'aller en cour. Ils partirent donc de Nerac, & licentierent en chemin les huit cens gentilshommes qui les avoient accompagnés jusqu'aux frontieres de Poitou, où ils entrerent avec peu de train.

CXXXV. Le roi se met en chemin pour se rendre à Orleans. *De Thou, ibidem.*

Pendant ce tems-là, le roi François II. se mit en chemin avec Catherine sa mere, & les princes de Guise, accompagnés de mille gensdarmes, ayant laissé au bois de Vincennes Henri son frere duc d'Anjou, & Marguerite sa sœur. Il vint à Artenay, & ensuite à Orleans, où il entra en armes le dix-huitiéme d'Octobre. L'on y avoit envoyé avant son arrivée Philibert de Marsilly seigneur de Sipierre, attaché aux princes de Guise, pour fortifier la ville d'une bonne garnison. La plûpart prirent l'épouvante, en voyant un si grand nombre de gens de guerre, & particulierement les députés des provinces qui étoient venus pour l'assemblée. Et comme l'on voyoit de tous côtés dans les rues & dans les places des compagnies de soldats, comme si l'on eût voulu soutenir un siége, l'on étoit surpris qu'un jeune roi plein de douceur, qui n'avoit reçu aucune injure, fût environné de tant de troupes. L'on ordonna ensuite que chacun donneroit sa profession de foi, suivant la forme prescrite, il y avoit plus de dix-huit ans, par la Faculté de théologie de Paris; & que ceux qui refuseroient, seroient punis de mort, & leurs biens confisqués. L'on croyoit que les maréchaux de Saint-André & de Brissac avoient beaucoup de part aux conseils sécrets, & sur-tout le cardinal de Tournon, revenu depuis peu de Rome,

que les Guises combloient de toutes sortes d'honneurs, pour effacer la mémoire d'une ancienne injure.

An. 1560.

CXXXVI.
Les princes arrivent à Poitiers dont on leur ferme les portes.
De Thou, ibid. ut suprà.

Le roi de Navarre & le prince de Condé son frere recevoient cependant de toutes parts des avis, de ne pas passer plus avant, & de s'en retourner, mais le cardinal Georges d'Armagnac étant venu au-devant d'eux jusqu'à Verteuil dans l'Angoumois, sçut si bien les rassûrer, qu'ils continuerent leur voyage. Ils arriverent à Poitiers, dont Montpesat gouverneur de la province, & lieutenant de la cornette du duc de Guise, leur fit fermer les portes, pour les empêcher d'y entrer. Le roi de Navarre fut justement irrité de cette injure; & parce qu'on répondit que cela s'étoit fait par les ordres du roi & de la reine mere, il se retira à Lusignan, d'où il écrivit en cour. Il y tint un conseil avec ses amis, & plusieurs furent d'avis qu'il devoit retourner sur ses pas & profiter de cet événement, plûtôt que d'aller se livrer entre les mains des princes de Guise ses ennemis capitaux, qui avoient fait de leur cause la cause du roi, & ausquels on s'opposeroit plus sûrement de loin. Mais le roi de Navarre ne se sentant coupable d'aucun crime, ne déféra point à ces avis. Il crut qu'en se retirant, il contenteroit des ennemis qui ne cherchoient qu'à être seuls les maîtres de toutes choses; qu'il devoit se fier à son innocence, & aux promesses du roi; & le prince de Condé n'eut pas de peine à entrer dans ces mêmes sentimens, par la confiance qu'il avoit en lui-même. Ainsi ils retournerent tous deux à Poitiers, où par les ordres de la reine mere, ils furent honorablement reçus par le maréchal de Termes.

An. 1560.

CXXXVII.
Ils arrivent à Orleans & y entrent.
De Thou, l. 26.
La Popeliniere, l. 6.
Davila, l. 2.

Ils entrerent donc dans Poitiers & continuerent ensuite leur chemin jusqu'à Loches, où le même de Termes les accompagna avec des troupes qui marchoient à côté d'eux, mais d'assez loin, afin qu'il ne parût pas qu'ils fussent déja prisonniers. Enfin ils arriverent à Orleans le trentiéme d'Octobre. Le duc de Montpensier & le prince de la Roche-sur-Yon, furent les seuls qui vinrent au-devant d'eux avec une suite fort médiocre. Lorsque le roi de Navarre, suivant la prérogative de son rang, voulut entrer à cheval dans la cour du logis du roi, qui avoit pris la maison de Grolot, Bailli d'Orleans, les gardes refuserent d'ouvrir la porte, & les deux princes furent obligés de descendre de cheval, & d'entrer à pied par le guichet. Ils furent conduits devant le roi, sans que les Guises qui leur montrerent beaucoup de froideur, quittassent leurs places pour venir au-devant d'eux suivant la coûtume. Le roi les mena dans la chambre de la reine sa mere, où les Guises ne les suivirent point. Catherine les reçut avec beaucoup d'honnêteté en apparence, affectant toutefois un visage triste, & laissant couler quelques larmes: le roi leur parla & toucha en passant les crimes dont on chargeoit le prince de Condé, & pour la justification desquels on les avoit fait tous deux venir en cour.

CXXXVIII.
Le prince de Condé est arrêté prisonnier.
De Thou, ut sup.
Mémoire de Castelnau. l. 2. c. 10.
Belcar. in comm. lib. 29. n. 8.

Le prince, sans s'étonner, lui répondit d'un ton ferme & avec beaucoup de confiance, que tous ces prétendus crimes dont on l'accusoit, étoient de pures calomnies inventées par les princes de Guise, & que sûr de son innocence, il avoit obéi aux ordres

ordres du roi devant lequel il pouvoit aisément se justifier. Hé bien, repartit le roi, pour en mieux connoître la vérité, il la faut chercher par les voyes ordinaires de la justice. Puis se retirant, il donna ordre à Philippe de Maillé-Brézé, & au sieur de Chavigny capitaine des gardes, d'arrêter le prince. Il fut conduit dans une maison voisine, défendue par un bastion de briques, que l'on avoit construit à une des encognures qui regardoit sur trois rues, & sur lequel on avoit mis quelques petites piéces de canon. En même tems l'on fit griller les fenêtres de cette maison, & l'on en fit boucher plusieurs portes. Pendant qu'on le menoit en prison, il appella souvent à témoin la foi du roi & du cardinal son frere, qui l'avoit livré, lui, & toute sa maison à ses ennemis. Le roi, tous les grands, & même le chancelier de l'Hôpital, quoique malgré lui, avoient souscrit à cette résolution, prise, dit-on, par le conseil du maréchal de Brissac, qui remontra qu'en semblable occasion il ne falloit avoir égard ni à la dignité ni à la personne, & punir les coupables de quelque rang qu'ils fussent.

CXXXIX. On donne des gardes au roi de Navarre, & on arrête plusieurs de ses gens. De Thou, l. 26. Belcar. ut sup.

Quoique le roi de Navarre fût plus libre en apparence, il étoit néanmoins secrettement gardé; car outre qu'on lui ôta tous ceux de sa suite, on ne mit autour de lui que des personnes qui observoient toutes ses paroles & toutes ses actions, en lui laissant toutefois la liberté de parler à ceux qui venoient le voir. Aimery Bouchard chancelier de ce prince, fut aussi arrêté par Guy de Chabot seigneur de Jarnac, avec tous ses papiers, & conduit à saint Jean d'Angely, où il fut veillé de fort près,

An. 1560.

de peur que s'il venoit à mourir par le poison ou autrement, on ne perdît par sa mort, les preuves des crimes dont on vouloit charger son maître. Le comte de Carouges fut envoyé à Anisy proche Laon, pour prendre Magdeleine de Mailly douairiere de Roye, belle-mere du prince de Condé, femme d'un grand esprit, mais très-opiniâtre dans la prétendue réforme. Elle fut arrêtée avec toutes les lettres qu'elle avoit, & on l'enferma dans le château de saint Germain-en-Laye, comme criminelle de lèze-majesté. Renée de Ferrare, belle-mere du duc de Guise, qui étoit venue d'Italie en France, à cause de la religion, vint à Orleans pour saluer le roi, & après avoir fort déploré l'état présent des affaires, elle blâma fort son gendre, & lui témoigna que si elle fût arrivée avant la prise du prince de Condé, elle l'eût empêché. Elle lui conseilla de ménager davantage les princes du sang; elle ne put même s'empêcher de dire, que cette plaie saigneroit longtems, & qu'on ne s'étoit jamais bien trouvé d'avoir attaqué le premier les princes de la maison du roi; mais la chose étoit trop avancée, & l'on n'en étoit plus maître.

CXL.
Le prince de Condé récuse ses juges nommés par le roi.

De Thou, l. 26. Mem. de Castel. l. 2, c. 10.

En effet, le roi avoit fait venir du parlement le président Christophle de Thou, Barthelemy & Jacques Viole conseillers, Etienne Bourdin, procureur du roi, & Jean du Tillet greffier, qui avec le chancelier de l'Hôpital, allerent le treiziéme de Novembre trouver le prince de Condé. Ce prince refusa de répondre devant eux, disant qu'il ne pouvoit être jugé que par le parlement, toutes les chambres assemblées, le roi y présidant, accompagné des

pairs de France. Sur ce refus le conseil du roi déclara que s'il ne répondoit devant les juges nommés par le roi, il seroit réputé convaincu du crime de lèze-majesté, & que cependant les témoins seroient oüis, recolés & confrontés. La princesse de Condé voyant qu'à la poursuite des princes de Guise on vouloit juger son mari, présenta une requête au roi, & obtint qu'on lui donneroit deux avocats, que sa majesté nomma, Pierre Robert, & François de Marillac, qui étoient les plus célébres du parlement. Et comme le prince de Condé, qui ne cherchoit qu'à tirer l'affaire en longueur, demanda qu'avant que de répondre, il lui fût permis de conférer avec la princesse sa femme, le roi de Navarre & le cardinal de Bourbon ses freres, devant telle personne qu'il plairoit au roi; on lui refusa cette grace, l'on obtint seulement qu'il pourroit leur écrire; on lui ôta tous ses gens, & l'on ne permit à personne de le voir. Le duc de Guise & le cardinal son frere étoient résolus de le perdre, sans examiner s'ils suivroient dans cette action les régles de la justice, ou s'ils les violeroient. Ils vouloient aussi envelopper dans la même perte le roi de Navarre; mais il leur paroissoit plus difficile d'y réussir, quoiqu'ils sentissent bien que leurs interêts demandoient sa perte : car ils voyoient bien que s'ils l'épargnoient, il vengeroit sur eux la mort de son frere. Le maréchal de Saint-André qui avoit les mêmes idées, trouva un expédient qu'il crut fort propre à tirer les Guises de leur embarras, & à avancer la perte du roi de Navarre. Il proposa de faire venir ce prince dans la

An. 1560.

CXLI. Dessein de faire assassiner le roi de Navarre en présence du roi. *De Thou, l. 26.*

An. 1560.

chambre du roi, & que lorsqu'il y seroit entré, François II. lui reprocheroit d'avoir eu part à la conjuration, & de s'être rendu aussi coupable que son frere, pour avoir eu l'un & l'autre de pernicieux desseins, funestes à l'état & à la personne du roi. Il entreprendra de se justifier, ajoûta le maréchal de Saint-André, il répondra même, selon toutes les apparences, avec autant de hardiesse que de confiance; on lui fera sur cela une querelle, & des gens apostés exprès, se jetteront sur lui & le poignarderont. Le roi de Navarre fut instruit de ce dessein; des amis même des Guises l'en informerent. Il en fut d'abord inquiet; mais comme il lui étoit fort difficile de l'éviter, il se rendit en la chambre du roi lorsqu'il y fut mandé, résolu de mettre la main à l'épée, & de défendre sa vie si on l'attaquoit. Il parut en effet devant François II. avec un air plein d'assurance, & en même tems avec beaucoup de respect pour le roi; il baisa la main de ce prince en l'abordant, & se mit en devoir de l'écouter paisiblement sur ce qu'il avoit à lui dire; mais soit timidité ou repentir, François II. ne donna point le signal dont on étoit convenu, & le roi de Navarre s'en retourna sain & sauf. Le célébre historien de Thou, après avoir rapporté ces faits, ajoute: Ceux qui ont laissé ces choses par écrit; (car pour moi je ne voudrois pas les assurer comme vraies,) disent, que quand le roi sortit de sa chambre, le duc de Guise s'écria en colére: O prince timide & lâche!

CXLII.
Avis de la duchesse de Montpensier à la reine mere.

La reine mere appréhendant le trop grand pouvoir des Guises, se trouvoit dans de grandes inquié-

An. 1560.

De Thou, l. 26.

tudes, lorsque la duchesse de Montpensier voulant profiter de ces conjonctures, l'avertit d'arrêter de bonne heure le crédit de ces princes, sans attendre qu'ils fussent devenus plus puissans, par la mort du roi de Navarre & du prince de Condé leurs compétiteurs. Que l'autorité du fils seroit inutile à la mere, si étant une fois réduit sous le pouvoir des Guises, ils avoient seuls le maniement & l'administration des affaires. Qu'elle devoit donc penser à disposer la noblesse à secourir le royaume, à défendre la liberté, & à maintenir un bon gouvernement contre les factions pernicieuses. Qu'elle devoit attirer dans son parti le connétable de Montmorency, & tous ceux qui avoient part à l'injure, afin qu'ils prissent les armes contre les princes de Guise, s'ils osoient faire quelque entreprise, & que, ce qui étoit sa derniere ressource, elle ne balançât point à appeller au secours de la France les princes d'Allemagne. La régente animée par ces discours, eut beaucoup d'entretiens avec ses amis, & commença à s'attacher au chancelier de l'Hôpital, dont elle suivoit déja les conseils, & à l'exhorter à s'opposer aux efforts des princes de Guise, à conserver l'autorité du jeune roi, & la dignité de sa mere.

CXLIII.
Le prince de Condé est condamné à mort.
De Thou, l. 26.

Cependant on continuoit le procès du prince de Condé, qui ayant été tout-à-fait instruit, fut porté au conseil du roi, où l'on avoit appellé dix-huit chevaliers de l'ordre, quelques pairs, quelques présidens, des maîtres des requêtes, & des conseillers du parlement. A la pluralité des voix il fut condamné à mort; & l'arrêt, fut, dit-on, signé de tous,

An. 1560.

excepté du chancelier, du sieur du Mortier, qui demanda quelque délai, & de Louis du Beüil comte de Sancerre, qui réfusa absolument. Monsieur de Thou néanmoins croit que cet arrêt ne fut pas signé, quoique le bruit public l'assurât, que véritablement il fut proposé, mais qu'on n'alla pas plus loin; qu'il se souvenoit de l'avoir oüi dire long-tems après à son pere, homme sincére & véritable, à qui cette procédure avoit toujours déplû, & qui ajoûtoit qu'il avoit conseillé à ceux qui agissoient pour le prince de Condé, de l'engager à en appeller devant le roi & le parlement, c'est-à-dire devant la cour des pairs. Quoi qu'il en soit, l'arrêt étoit dressé; mais on attendoit pour le publier & pour le faire exécuter par l'autorité du conseil secret, que le connétable de Montmorency, que l'on avoit mandé, & qui étoit parti de Chantilli pour se mettre en chemin, fût arrivé, parce qu'on vouloit se saisir de sa personne, & l'envelopper dans la perte du prince; mais le connétable ayant été informé de ce dessein, s'arrêta en chemin, & prit la résolution de ne point venir, qu'il n'eût vû quelle seroit l'issue de cette affaire.

CXLIV.
Le roi tombe malade, & les médecins desespérent de sa vie.
De Thou, l. 26.

La cour qui appréhendoit plus sa présence aux états qu'elle ne la souhaitoit, ne le pressoit pas d'arriver. Cependant le roi de France tomba malade la veille, dit-on, du jour que l'on avoit pris pour prononcer l'arrêt de mort du prince, & pour le faire exécuter. Etant sorti le sixiéme de Novembre pour aller à la chasse, il fut attaqué subitement de violentes douleurs. On reconnut d'abord qu'il avoit un abcès dans la tête qui se

vuidoit par l'oreille, & l'on douta de sa vie.

AN. 1560.

CXLV. Consternation des princes de Guise, en voyant le roi dans cet état. *De Thou, l. 26. La Popeliniere, l. 6.*

Cette nouvelle consterna les Guises, qui, craignant de perdre leur crédit, prirent le parti de flatter beaucoup la reine mere, & de lui représenter le danger où elle étoit. Il n'y a pas de doute, lui dirent-ils, que le roi de Navarre & le prince de Condé ne mettent tout en œuvre pour nous perdre, si vous ne les prévenez; l'unique moyen d'éviter ces malheurs, c'est de hâter leur propre perte, pendant que le roi vit encore; ils lui promirent en même tems tout ce qui dépendoit d'eux, pour affermir son autorité, & lui conserver le gouvernement, qu'elle ne pouvoit manquer de perdre, selon eux, aussi-tôt que le roi auroit les yeux fermés. La reine fort troublée de ce discours, ne répondit que par des larmes, & sentant bien que tout étoit à craindre pour elle, dans la fâcheuse situation où les affaires étoient, elle ne voulut prendre aucun parti, sans avoir auparavant consulté le chancelier de l'Hôpital, qu'elle envoya chercher.

CXLVI. Le chancelier de l'Hôpital rassure la reine par ses conseils. *De Thou, l. 26.*

Le chancelier après avoir sçû ce que les princes de Guise conseilloient à cette princesse, la rassura, la détourna du mauvais dessein qu'on lui avoit suggéré, & l'exhorta à n'être pas cause, par une politique hors de saison, des guerres civiles, ausquelles la conduite qu'on lui conseilloit de tenir, réduiroient infailliblement les François: il ajoûta, qu'elle devoit suspendre sa résolution, & ne pas perdre son propre sang par les avis violens de conseillers sanguinaires, qui ne consultoient que leur passion. Qu'il étoit vrai qu'on pouvoit craindre que celui qu'on avoit offensé ne se vengeât; mais qu'il étoit assez ordinaire de

An. 1560.

voir les princes sages se réconcilier avec ceux qui les avoient offensés sans sujet. Qu'il falloit que chacun mettant à part toutes ses inimitiés, s'excitât plûtôt à qui montreroit plus de zéle & d'affection pour le roi & pour ses sujets. Que les choses étoient arrivées à un point, que toutes les espérances étoient fondées sur la mere du roi, qui avoit de l'expérience, qui aimoit ses enfans, & à qui sa maison pleine de rois, devoit faire sûrement espérer de voir le royaume tranquille. Qu'elle prît garde de ne pas réveiller par des remédes violens & hors de saison des mouvemens qui commençoient à s'appaiser. La duchesse de Montpensier acheva de relever l'esprit de la reine, que ce discours avoit déja beaucoup rassuré, & lui persuada qu'elle devoit conserver les princes & le connétable, pour les opposer à l'ambition & à la puissance des Guises, qui lui avoient déja ôté presque toute l'autorité.

CXLVII.
La reine s'accommode avec le roi de Navarre.
De Thou, l. 26.
Davila, l. 2.

Ces remontrances qui s'accordoient parfaitement avec les vûes de la reine, firent beaucoup d'impression sur son esprit, & sauverent la vie au prince de Condé, qui eût infailliblement perdu la tête, si le roi eût vécu. Elle déclara aux Guises qu'il falloit surséoir les procédures contre les deux freres. Et comme elle souhaittoit avec beaucoup d'ardeur de conserver le gouvernement, sans attendre la mort de François II. elle envoya la duchesse de Montpensier, & son fils le prince dauphin d'Auvergne trouver le roi de Navarre, & l'assurer qu'elle consentoit à ce qu'il fût déclaré innocent, & que le procès du prince de Condé son frere fût jetté au feu, pourvû que l'un & l'autre promissent de lui laisser la

tutelle

tutelle du successeur de François II. & la régence, & qu'ils l'assurâssent de ne la point accepter; en cas qu'elle leur fût déférée par les Etats. Le roi de Navarre qui avoit eu toute sa vie un grand éloignement des affaires, fit dire à la reine, qu'il suivroit ses volontés en toutes choses: on dit même, qu'il promit par écrit de lui céder la régence qui lui appartenoit, comme au premier prince du sang, & qu'il se retint seulement le titre de lieutenant général du royaume. Les Guises de leur côté ne pouvant pas faire autrement, promirent aussi de se soumettre à tous les ordres de la reine mere, & lui jurerent de la servir envers, & contre tous. Elle les réconcilia avec le roi de Navarre, en l'assurant qu'ils n'avoient aucune part dans la détention ni dans le procès du prince de Condé; & le roi de France, tout malade qu'il étoit, assura que la chose avoit été faite par ses ordres; & que les princes de Guise n'en avoient été que les exécuteurs. Il ne survéquit pas long-tems à cette réconciliation, étant mort à Orleans le cinquiéme Décembre 1560.

An. 1560.

Mezeray abrég. chron. to. 5. in-12. p. 50.

Il étoit âgé de dix-sept ans, étant né à Fontainebleau le dix-neuviéme de Janvier 1544. son pere n'étant encore que dauphin. Son regne ne fut que de dix-sept mois, dix-sept jours, dix-sept heures. Son âge peu avancé, & la briéveté de son regne ne donnerent pas lieu de juger, s'il eût été bon ou mauvais prince. Et l'on remarqua qu'il n'avoit point d'autre passion violente qu'un grand amour pour la reine sa femme.

CXLVIII.
Mort du roi François II.
De Thou, l. 26. Mémoires de Castelnau. Davila l. 2.

Sa mort fut regardée comme une perte pour la France, & sur-tout pour les Catholiques, dans les

An. 1560.

circonstances fâcheuses où l'on se trouvoit alors. Ce prince devoit obliger de signer le formulaire de doctrine, dressé par la faculté de théologie, qui auroit pû faire connoître ceux qui étoient suspects des nouvelles opinions, & arrêter peut-être le progrès de l'hérésie, & l'on espéroit qu'il auroit poursuivi le dessein qu'il avoit de ruiner entierement le parti Protestant. Quoi qu'il en soit, la mort de ce prince fit échoüer ce projet. Son corps fut conduit à saint Denis en France par les seigneurs de Sansac & de la Brosse, qui avoient été ses gouverneurs. Avec eux étoit Louis Guillart évêque de Senlis, qui quoiqu'aveugle, accompagna le corps jusqu'au tombeau, pendant qu'un grand nombre d'autres prélats demeurerent à la cour afin de tirer quelque avantage des mouvemens qui alloient éclore. Ainsi les obséques du roi se firent avec très-peu de cérémonies. Lon en accusa les princes de Guise, qui avoient joüi des plus grands honneurs du royaume : & ce qui augmenta encore la haine qu'on leur portoit, fut que dans le moment que le roi expira, ils avoient fait transporter chez eux trente mille écus des finances du prince, ce qui fut cause qu'on mit cette inscription sur le drap mortuaire dont le cercueil étoit couvert, sans qu'on en eût pû découvrir l'auteur : *Où est maintenant Tanneguy du Chatel ?* Ce Tanneguy, comme on a dit ailleurs, étoit d'une très-bonne famille de Bretagne, & avoit été premier gentilhomme de la chambre sous le roi Charles VII. Ayant été relegué chez lui sous le même regne, à peine eut-il appris que son maître étoit mort, qu'il vint aussi-tôt à la cour, & fit faire les funérailles de

CXLIX. Obséques de ce prince à saint Denis.

De Thou, l. 26. Belcar. in com. l. 29. n. 9.

Voyez t. 23. l. 112. n. 31.

ce prince, que tous les courtisans avoient abandonné, par la lâche crainte qu'ils avoient de Louis XI. son successeur. Il y dépensa trente mille écus de son bien. Comme François II. ne laissa point d'enfans, Charles son frere lui succéda à la couronne. Aussi-tôt après la mort du premier, la reine Catherine de Médicis dépêcha Saint-Gelais seigneur de Lansac, au connétable de Montmorency, avec des lettres, par lesquelles elle le prioit de venir saluer le nouveau roi; & ajoutoit, qu'elle souhaittoit de se servir de son conseil, & que les choses étoient aujourd'hui en tel état, qu'en conservant à chacun son rang & sa dignité, tous pourroient à l'avenir faire librement leur charge. Sur cette lettre le connétable manda François de Montmorency, son fils, qui étoit resté à Chantilly, à cause de la maladie de sa femme, & vint aussi-tôt à Orleans. Comme il trouva des gardes aux portes de la ville, il leur demanda pour quel usage ils y étoient, & sur ce qu'ils répondirent que c'étoit pour la garde du roi, il dit, que le roi étant en sureté par l'affection de ses sujets, il n'avoit pas besoin d'une garnison de gens de guerre, dans le milieu de son royaume; il leur odonna de se retirer, & leur dit que s'ils n'obéïssoient pas, il les feroit pendre. Ils obéïrent, & le connétable continua ce qu'il avoit dessein de faire. La liberté fut rendue au prince de Condé; mais il ne voulut pas en profiter d'abord: il dit, qu'il ne sortiroit point de prison, qu'il n'eût sçu qui étoit le délateur & l'accusateur, sur le témoignage duquel il avoit été arrêté. Comme c'étoit principalement à messieurs de Guise qu'il demandoit cet éclair-

An. 1560.

CL.
Le connétable de Montmorency arrive à la cour avec son fils.
De Thou lib. 26. Belcar. in comm. lib. 29. n. 11.

An. 1560.

cissement, ils répondirent que cela avoit été fait par les ordres du roi, & qu'ils n'en sçavoient pas davantage. Douze jours s'étant passés sans qu'il en pût tirer de plus grandes lumiéres, il sortit enfin de prison, & alla en Picardie, où le roi de Navarre son frere avoit de grandes terres. Les principaux officiers du royaume se trouvant assemblés, donnerent d'une commune voix le gouvernement de l'état au roi de Navarre, qui prit le titre de régent. Cependant ce fut la reine qui gouverna, & le régent n'ordonnoit que ce qui avoit été auparavant arrêté dans le conseil secret.

LIVRE CENT CINQUANTE-CINQUIE'ME.

AN. 1560.

I. Avénement de Charles IX. à la couronne de France.

Davila hist. des guerres civiles l. 2. p. 74. & suiv. Hist. de la Maison de France tom. 1. p. 778.

CHARLES IX. qui succéda à son frere François II. n'avoit encore que dix ans & demi, lorsqu'il monta sur le trône. Il étoit né à saint Germain en Laye le vingt-septiéme de Juin de l'an 1550. La premiere action publique qui se passa sous son regne, & qui mérite d'être rapportée, est la tenue des Etats généraux, qui avoit été indiquée sur la fin du régne précédent. Ils se tinrent à Orleans. Le chancelier en fit l'ouverture le treiziéme de Décembre par un discours qu'il prononça en présence du roi, de la reine mere, du duc d'Orléans, de Marguerite sa sœur, d'Antoine de Bourbon roi de Navarre, de Renée de Ferrare, des cardinaux de Bourbon, de Tournon, de Lorraine, de Châtillon & de Guise, de Charles de Bourbon prince de la Roche-sur-Yon, de François de Lorraine duc de Guise, d'Anne de Montmorency connétable de France, de Charles de Brissac maréchal de France, de Gaspard de Coligny amiral, & de la plûpart des chevaliers de l'ordre, & des conseillers d'état. Il dit d'abord, que Dieu avoit conservé dans l'esprit du roi & de la reine sa mere la même intention qu'il avoit donné au feu roi, de faire assembler les Etats du royaume. Qu'il étoit aussi arrivé par une grace particuliere du Seigneur, que les troubles excités depuis peu par la perte qu'on venoit de faire de François II. avoient été assoupis plûtôt qu'augmentés, contre le sentiment de tout le monde; & que comme au

An. 1560.

lever du soleil le broüillard se dissipe & le jour paroît, de même les haines, les inimitiés & les soupçons des princes & des grands, ayant été dissipés par la lumiere extraordinaire de l'avénement du roi à la couronne, le repos avoit été rendu au royaume. Qu'il en falloit donner la premiere loüange au roi de Navarre, qui comme il convenoit au premier prince du sang, avoit appris aux autres à oublier les injures, en les oubliant lui-même en faveur de l'Etat. Que la paix ayant été établie par ce moyen au-dehors, & l'union au-dedans, rien n'étoit à craindre, & tout à espérer de l'esprit de paix qui animoit un chacun.

II. Ouverture des Etats d'Orleans. *De Thou hist. l. 27. n. 1.*

Il ajoûta, que jusqu'à ce que le roi fût en état de gouverner par lui-même, il avoit jugé à propos de convoquer les Etats de son royaume, & de pourvoir par leurs avis & leur autorité à l'administration publique : que dans ces Etats le roi s'y voyoit conversant familierement avec ses sujets, les consultant touchant les affaires, écoutant les plaintes des particuliers, & considérant les choses sans déguisement & comme elles étoient; ce qu'on ne pouvoit faire aisément ailleurs. Qu'il ne falloit pas écouter ceux qui prétendoient que la convocation des Etats étoit au-dessous de la dignité royale; rien n'étant plus digne d'un roi, que de rendre la justice à un chacun; ce qu'on ne peut faire avec plus d'avantage, qu'en donnant à tout le monde le moyen de faire voir ses maux, de faire entendre librement ses plaintes, sans que la fraude & l'artifice puissent y trouver place. Qu'il arrivoit de-là que les rois étoient instruits de leur devoir, qu'ils soulageoient les peuples, en n'im-

posant point de nouveaux tributs : qu'on s'abstenoit de faire des dépenses excessives & ruineuses : que les charges publiques ni les magistratures n'étoient plus vénales : que les évêchés & autres bénéfices n'étoient donnés qu'aux plus dignes ; ce qu'on néglige aujourd'hui par un usage pernicieux : que pour ne point remonter à une antiquité fort éloignée, on n'avoit qu'à rappeller le souvenir des Etats qui avoient été tenus sous Charles VIII. dans lesquels on établit une administration légitime, & on alla au-devant des troubles funestes dont le royaume étoit menacé.

An. 1560.

Il dit encore, que l'intention qu'on se proposoit dans ces Etats, étoit de chercher des remédes contre les troubles excités à cause de la religion : que cependant on observeroit les édits qui défendoient les assemblées illicites, & qui établissoient des peines séveres contre ceux qui donneroient lieu aux séditions. De plus, qu'il avoit été ordonné par ces édits, que les évêques & les curés résideroient parmi leur troupeau ; qu'ils nourriroient les ames de la parole de Dieu, & qu'ils les fortifieroient par leur présence. Que les gouverneurs seroient attentifs à empêcher les révoltes. Qu'enfin, le but de cette assemblée étoit d'appliquer un reméde aux maux dont on devoit sur-tout chercher la cause. Que ce n'étoit pas assez que les séditieux fussent châtiés, que les loix qui punissoient les crimes commis ne suffisoient pas, qu'il en falloit établir d'autres qui empêchassent de commettre le crime à l'avenir. Que le meilleur reméde étoit que chacun rentrât en soi-même, & se contentât de la condition dans laquelle Dieu l'avoit établi :

AN. 1560.

que les princes ne se rendissent point intraitables par une trop grande ambition : que le clergé exerçât saintement & avec modération le pouvoir qu'il a sur les ames, & qu'il employât tous ses grands biens qu'il tient de la libéralité de nos rois, non à la pompe & au faste, mais au secours des pauvres : que les ecclésiastiques ne fissent point un commerce des choses saintes, & donnassent gratuitement, ce qu'ils ont reçu gratuitement. Que les nobles joüissent paisiblement de leurs privilèges & de leurs honneurs, sans s'élever contre les loix au-dessus des autres, par le vain éclat de leur naissance, & se souvenant qu'ils peuvent porter les armes, pour s'en servir, non selon leur caprice, mais pour leur prince & leur patrie, selon le précepte du Seigneur. Qu'enfin le peuple exerçât innocemment son commerce & sa profession.

Mais entre toutes ces causes de séditions & de troubles, continue le chancelier, il y en a encore une nouvelle, sçavoir la différence de religion, comme si la religion excitoit, ou dût exciter les guerres civiles, le plus grand des maux dont un état puisse être affligé, & qui renferme tous les autres. Dieu cependant n'est pas l'auteur de la dissension, mais de la paix ; & si les autres religions comme fausses ont été établies par la violence ou par l'artifice, la Chrétienne, comme la véritable & l'unique, a été confirmée par la patience, par la justice, par les larmes & les prières. Aussi les anciens Chrétiens aimoient mieux être tués que de tüer, & s'ils sont appellés Martyrs, c'est-à-dire témoins, c'est parce qu'ils ont rendu témoignage de leur foi par leur propre sang.

Le

An. 1560.

Le chancelier fait voir enſuite les effets funeſtes que la prévention en matiere de fauſſe religion peut produire : il dit, que de-là naiſſent les diſſenſions & les révoltes. Que dans la même maiſon un pere eſt en guerre avec ſes enfans, un époux avec ſa femme, le frere contre le frere, s'ils ne s'accordent pas ſur le fait de la religion. Que pour aller au-devant de ces diſcordes, il étoit néceſſaire d'aſſembler un concile, comme on l'avoit réſolu depuis peu à Fontainebleau; & que le pape le faiſant eſpérer, il ne falloit pas ſouffrir que chacun ſe fît une religion à ſa fantaiſie, & introduisît ſelon ſon caprice de nouvelles cérémonies. Que non-ſeulement on troubloit par-là la tranquillité publique, mais on expoſoit encore les ames au danger de ſe perdre pour l'éternité. Que ſi le reméde manque du côté du pape & du concile, le roi y pourvoira par les remédes dont ſes ancêtres ſe ſont ſervis.

Il dit encore, qu'on eſpéroit que les prélats feroient leur devoir à l'avenir avec plus de ſoin & d'exactitude, & que l'on tireroit le reméde de l'endroit même où le mal avoit pris naiſſance. Que l'on avoit fait juſqu'alors ce que les capitaines ſans expérience ont coûtume de faire, lorſque laiſſant les places dégarnies de tout ſecours, ils menent toutes leurs troupes contre l'ennemi. Qu'au contraire, on devoit premierement ſe fortifier au-dedans par les vertus, les bonnes mœurs, & la parole de Dieu, qui ſont les armes qu'on doit employer dans ce combat, enſuite paroître au-dehors, & aller contre l'ennemi. Qu'en effet, le diſcours de celui qui vit bien, a la force de perſuader : mais que l'épée ne ſert de rien

contre les ames, ſinon pour les perdre avec le corps.
AN. 1560. Que les anciens avoient vaincus les ſectaires avec ces ſortes d'armes, & que noùs devions marcher ſur leurs traces, pour ne pas tomber dans un défaut très-éloigné de la charité chrétienne; à ſçavoir, de haïr plûtôt les hommes que les vices & les erreurs. Qu'il faut donc continuellement prier pour eux, afin qu'ils rentrent dans le bon chemin; mais qu'on doit cependant retrancher tous ces noms odieux inventés par l'ennemi du genre humain, de Luthériens, de Huguenots, de Papiſtes, qui tiennent quelque choſe des anciennes factions des Guelfes & des Gibelins, & retenir ſeulement le nom de Chrétien. Et parce que la plûpart ſe ſervent du prétexte de la religion, pour ſatisfaire leur ambition, leur avarice, & exciter des nouveautés; il ſemble qu'il conviendroit de mettre tout en uſage pour réprimer ces pernicieux eſprits, avant qu'ils ayent raſſemblé leurs forces: c'eſt contre eux qu'il faut employer les armes; & quand la clémence devient inutile, on doit appeller au ſecours la ſévérité des loix.

Il conclut, qu'après avoir par ce moyen rétabli la tranquillité dans le royaume, il falloit enſuite mettre quelque ordre dans les finances, que le roi avoit trouvées ſi épuiſées par dix ans de guerre, & par d'autres beſoins, qu'il ſembloit qu'Henri II. ſon pere & François II. ſon frere, ne lui avoient laiſſé autre choſe que des ſujets de gémir & de pleurer. Mais qu'il étoit prêt pour réparer ce déſordre, de ſuivre la régle que les Etats lui preſcriroient, en prenant garde toutefois à ne donner aucune atteinte à la majeſté royale. Que c'étoit pour ces raiſons que le

roi & la reine sa mere avoient convoqué les Etats du royaume, pour les consulter & suivre leurs avis ; & que sa majesté exhortoit maintenant par la bouche de son chancelier, & en général & en particulier, tous ceux qui étoient présens, de se défaire de toute passion particuliere, & de dire librement tout ce qu'ils croiroient de plus avantageux à l'état : que c'étoit l'intention du roi & de la reine, qu'on joüît pleinement de cette liberté, & qu'on s'arrêtât ensuite à ce qui seroit résolu de l'avis des Etats.

An. 1560.

III.
La noblesse & le peuple demandent une nouvelle convocation des états.
De Thou, ibid. l. 27.
Mezeray, hist. de France, tom. II. p. 801.

Ce discours fini, l'assemblée se sépara ; mais le lendemain quatorziéme de Décembre, le clergé s'étant réüni dans le couvent des Cordeliers, la Noblesse aux Dominicains, & le Tiers Etat aux Carmes, pour délibérer suivant leurs ordres, plusieurs députés de la Noblesse & du Tiers Etat représenterent que leurs commissions étant finies par la mort du roi, ils ne pouvoient passer outre, & qu'il falloit procéder dans les provinces à une nouvelle élection de députés. Ils exposerent leur demande par écrit, & la mirent entre les mains du roi de Navarre, qui la présenta au conseil d'état, où il fut décidé par un arrêt du vingtiéme de Décembre, que les commissions apportées par les députés étoient suffisantes, d'autant que par la loi du royaume, le mort saisit le vif; que la premiere députation s'étoit faite au nom du roi, qui ne meurt point en France, & que la couronne passe sans aucune interruption du prédécesseur au successeur.

IV.
Mortifications que reçoit le cardinal de Lorraine.

Le cardinal de Lorraine avant la mort du roi, avoit eu intention de faire contre la coutume, un discours dans l'assemblée au nom des trois Etats; &

An. 1560.

De Thou, l. 27. Daniel, to. 6. in-4. 1722. p. 248. Varillas, hist. de Charles IX. tom. 1. p. 20.

quoique cela parût extraordinaire, néanmoins eu égard au tems, on ne s'y étoit point opposé, & le clergé qu'il conduisoit selon sa volonté, y avoit aisément consenti. On dit que sa harangue n'étoit presque qu'une apologie de sa maison, & une sanglante invective contre les Calvinistes. Mais on ne lui permit pas de la prononcer. Grineau, chantre de la sainte Chapelle de Paris, son émissaire, sollicita en vain pour lui obtenir cette permission; la Noblesse ni le Tiers Etat ne voulurent point y consentir. La premiere s'excusa sur ce qu'elle ne vouloit rien innover, chaque corps ayant accoutumé d'avoir son orateur; & le Tiers Etat répondit, qu'il se garderoit bien de choisir pour son avocat un homme dont il avoit raison de se plaindre. Il eut encore le chagrin de n'être point nommé orateur de l'ordre ecclésiastique. Ce fut Jean Quintin, né à Autun, & professeur en droit canon dans l'université de Paris, qui fut choisi pour cet emploi; Jacques de Silly baron de Rochefort, fut nommé orateur pour la Noblesse, & Jean l'Ange, avocat au parlement de Bourdeaux, pour le Tiers Etat.

V.
Discours de Jean l'Ange pour le Tiers-Etat.
De Thou, l. 27.

L'on s'assembla le deuxiéme de Janvier au lieu destiné, & dans le même ordre qu'on avoit observé dans la premiere séance; & aussi-tôt que les trois députés qui devoient parler au roi au nom des trois Etats, eurent pris leurs places, séparés des autres, Jean l'Ange parla le premier pour le Tiers Etat, & fit un discours rempli d'invectives contre l'ignorance, le luxe & l'avarice des ecclésiastiques, & contre les mœurs corrompues du clergé. Il dit, qu'il y avoit trois vices qui regnoient principalement chez eux,

& qui donnoient occasion aux erreurs qui se répandoient de tous côtés; l'ignorance, l'avarice, & le trop grand luxe; que l'ignorance étoit non-seulement la mere, mais la matiere des erreurs; & que pour y remédier, il avoit été sagement ordonné par les décrets & les constitutions des anciens peres, qu'on établiroit des maîtres d'écoles: que même depuis peu par un décret de l'église Gallicane, la troisiéme partie des bénéfices avoit été donnée à des hommes de lettres, qui avoient pris leurs dégrés dans quelque université, & avoient donné des preuves de leur science: Que de plus, il avoit été ordonné, qu'en chaque cathédrale, il y auroit un docteur en théologie pour enseigner: que néanmoins depuis ce tems-là l'ignorance avoit toujours jetté de plus profondes racines: de sorte que la prédication de la parole de Dieu, pour laquelle les évêques sont particulierement établis, étoit entiérement abandonnée, & qu'ils croyoient que c'étoit une chose honteuse & au-dessous de leur dignité, que de s'acquitter eux-mêmes des fonctions de leur charge.

AN. 1560.

Il continua son discours, en remontrant que les curés, à l'exemple des évêques, négligeoient leur devoir, & chargeoient de leur emploi des vicaires indignes, qui n'avoient qu'une certaine routine; qu'on ne péchoit pas avec moins de scandale, par l'infâme passion du gain que le luxe accompagne presque toujours. En effet, dit-il, les prélats se plaisent aujourd'hui de telle sorte dans la magnificence & dans la pompe, qu'ils croyent par ce moyen conserver la majesté de Dieu & la mieux représenter en terre, ce qu'ils feroient

An. 1560.

beaucoup mieux par la ſimplicité de leur vie, & l'innocence de leurs mœurs. En quoi ils dégénerent infiniment de cette ſimplicité des anciens, qui ordonnerent dans le concile de Carthage, tenu ſous le pape Innocent I. que les évêques auroient de petites maiſons auprès des égliſes, & qu'elles ne ſeroient garnies que de ſimples meubles. Qu'au contraire aujourd'hui avec une pompe pleine d'ambition, ils ſemblent vouloir affecter la magnificence des rois; auſſi ne doit-on point s'étonner, ſi par l'indignation qu'on conçoit des mœurs corrompues des eccléſiaſtiques, l'on a de jour en jour plus d'éloignement pour la vraie religion. Que le Tiers Etat demandoit donc que ſous l'autorité du roi, on pourvût à tant de maux par la célébration d'un concile légitime.

VI.
Autre diſcours du Baron de Rochefort pour la Nobleſſe.

Après que l'Ange eut parlé, Jacques de Silly Baron de Rochefort s'expliqua pour la Nobleſſe, par un diſcours qui ne fut pas moins vif. Il loüa d'abord le roi, ſur ce qu'il avoit donné à ſa mere l'adminiſtration des affaires, comme Alexandre Sévere l'avoit autrefois donnée à Mammea, & dans le ſiécle paſſé Charles VIII. à Anne de France ſa ſœur. Il le félicita d'avoir appellé à ſon conſeil le roi de Navarre, les princes du ſang, & les grands du royaume. Il dit beaucoup de choſes à l'avantage de la Nobleſſe, ſans toutefois oublier les abus qui s'y étoient gliſſés. Enſuite il tomba ſur le clergé, & ſur la juriſdiction eccléſiaſtique, qu'il vouloit qu'on réformât. Il dit que la Nobleſſe s'étoit elle-même affoiblie, par ſes libéralités envers les égliſes, & que non contente de les avoir en-

richies du plus liquide de ses biens, elle leur avoit encore cédé la justice, par un aveuglement d'autant plus préjudiciable, que la profession ecclésiastique n'étoit point de se mêler des affaires séculieres, mais de vivre dans la solitude, de prier, de prêcher, d'administrer les sacremens, & non pas de juger de la vie & des biens des sujets du roi. Qu'il falloit donc que le prince s'appliquât sur toutes choses à corriger l'ordre ecclésiastique, à l'exemple d'Ezéchias, qui rétablit la discipline des ministres, en assignant une pension suffisante à ceux qui vacqueroient aux fonctions saintes. Que Charles VII. en avoit usé de même en France, & avant lui Louis IX. par leur Pragmatique Sanction.

An. 1560.

Il ajoûta, qu'on ne devoit pas plus estimer Philippe-Auguste d'avoir chassé les Juifs du royaume, & dompté les Albigeois, ni Louis XI. d'avoir protégé les papes Gelase & Pascal contre l'empereur Henri, que d'avoir travaillé à la correction de la discipline ecclésiastique; qu'on ne louoit pas tant aussi Charlemagne, ni Louis son fils, ni Guillaume duc de Normandie, d'avoir bâti des églises avec de grands frais, & de leur avoir donné de grands biens, que d'avoir rétabli dans l'église la discipline, les mœurs & la concorde. Qu'on pouvoit faire aisément la même chose, si les prélats veilloient, chacun à son diocèse, & qu'ils s'acquittassent eux-mêmes de leurs fonctions, sans en laisser le soin à d'autres, prêchant la parole de Dieu, se servant avec simplicité des biens de l'église, faisant avec libéralité l'aumône

An. 1560.

aux pauvres, enfin éclairant les autres par leur vie réglée & leurs bons exemples. Que le roi devoit aussi apporter beaucoup d'attention à n'élever aux dignités de l'église que des personnes distinguées par leur piété, leur prudence & l'intégrité de leurs mœurs, comme c'est le devoir des rois; qu'autrement Dieu leur demandera raison d'une conduite si pernicieuse, & qui lui fait injure; & que comme autrefois il avoit puni Théodoric & Théodebert, pour avoir donné des bénéfices par avarice & par faveur, il le châtiroit lui-même, comme déserteur de la justice & de l'équité.

Il représenta encore qu'un roi devoit sur-tout travailler à établir des juges qui fussent gens de bien, qui craignissent Dieu, & qui non-seulement eussent de l'aversion pour tout gain honteux, mais qui détestassent l'avarice. Qu'il falloit observer deux choses en cela, de donner les charges gratuitement, & de diminuer le nombre des juges qui étoit trop grand. Que cet ordre si considérable perdoit de son lustre & de son éclat par le nombre, & qu'il étoit à charge & au prince & au peuple. Que de plus il avoit été toujours de mauvais présage & dans l'empire Romain, & dans les autres royaumes & dans les républiques, qu'il y eût un nombre si prodigieux de juges, & de magistrats. Qu'enfin pour abréger les procès & accommoder les affaires suivant la coûtume des lieux par l'arbitrage des gens de bien, il seroit avantageux au royaume, que conformément au dessein de François I. on reçût au nombre des juges les gentilshommes qui considérent plus leur gloire & leur réputation que

tout

An. 1560.

tout autre motif, & qui par conséquent ne se laisseroient pas si-tôt corrompre par la faveur ou par l'argent. Qu'on pourroit mettre un frein à l'avarice des gens de cour, en ordonnant qu'aucun ne demanderoit au prince les biens des accusés avant leur condamnation, & que ce qui reviendroit de ces biens, seroit employé en œuvres pieuses. Que ce seroit le moyen, de rassûrer la religion, rétablir la discipline, soulager les peuples, & rendre le royaume plus florissant. Que c'est ce qu'on demandoit avec beaucoup de soumission pour démentir par l'action ce qu'on disoit d'ordinaire, qu'on fait souvent des assemblées, sans y prendre aucune résolution. Quand de Silly eut achevé son discours, il présenta une requête au roi pour lui demander des temples au nom de la noblesse qui suivoit la nouvelle réforme, & pria qu'on lût sa requête.

VII. Jean Quintin parle au nom du clergé dans cette assemblée.

De Thou, l. 27. Mezeray, hist. de France, t. 2. p. 802. Belcar. in comm. l. 29. n. 18. Belleforêt, l. 5. Beze, hist. des églises réform. l. 4. p. 407. & suiv.

Ensuite Jean Quintin parla pour le clergé. Il étoit né à Autun, où, selon quelques-uns, il étoit chanoine. Il avoit été à Malthe en qualité de domestique du grand maître, & fut pour lors auteur d'une description de cette isle en langue Latine. A son retour, il fut pourvû d'un bénéfice ecclésiastique dans l'ordre des chevaliers, & fut installé professeur en droit canon à Paris en 1536. On l'accusoit d'avoir été autrefois soupçonné d'hérésie, dans le tems qu'il étudioit à Poitiers, à cause d'un discours public dans lequel il avoit inséré des sentimens presque semblables à ceux de Calvin, & l'on dit qu'il n'avoit évité la prison que par une prompte retraite. Le discours qu'il fit aux états d'Orleans fut assez applaudi des gens raisonnables; mais ceux

An. 1560.

qui crurent y voir trop de franchise, le blâmerent beaucoup.

Après avoir loué le roi, la reine & les princes, il dit que l'assemblée des états avoit été établie en France pour trois motifs, afin de pourvoir à la discipline de l'église, pour que le roi fût à portée d'entendre les plaintes de ses sujets, & afin qu'il conférât avec eux, comme appellés à son conseil, des besoins & des incommodités de l'état. Qu'au reste, on devoit supposer qu'il ne s'agissoit pas en cette occasion de corriger l'église qui ne peut faillir, à qui la vieillesse ne peut causer aucunes rides, & qui conservera toujours sa beauté; mais qu'il s'agissoit de la correction de la discipline, qu'il avouoit s'être perdue peu-à-peu à mesure que l'ancienne simplicité avoit vieilli. Qu'ainsi il ne falloit pas écouter ces gens qui réveillent les anciennes sectes, qui débitent des maximes condamnées, & ceux qui par leur requête demandent des églises séparées de celles des Catholiques. Qu'il falloit les regarder & les punir comme partisans des sectaires, & comme sectaires eux-mêmes. Qu'en effet leur demande étoit injuste, que la même chose avoit été refusée à l'empereur Constance par S. Athanase, & à Guïnas sous Arcadius par S. Jean Chrysostome. Qu'il prioit donc très-humblement le roi de refuser pareilles demandes, comme étant remplies d'impiétés & d'imprudence; que plûtôt, suivant l'exemple de ses ancêtres, & en particulier de Charlemagne, dont les constitutions qui concernent les affaires ecclésiastiques sont lûes de tout le monde, le roi contraignît ses sujets de vivre selon la forme ancienne prescrite par l'église.

Il ajoûta, qu'il ne falloit pas souffrir plus long-tems l'audace & l'impudence des sectaires, qui méprisant l'autorité des anciens, & la doctrine reçûe, se vantent d'entendre seuls, & de suivre seuls dans sa pureté l'évangile. Qu'il falloit remédier de bonne heure à ce déreglement d'esprit, ou plûtôt à cette révolte, parce qu'il étoit à craindre, que par la même hardiesse avec laquelle ils attaquent la maison de Dieu, ils n'insultent le prince même, après avoir sécoué le joug des loix. Qu'il demandoit donc qu'on leur défendît tout commerce avec les Catholiques; & qu'on traitât avec eux comme avec des ennemis. Qu'il ne falloit pas permettre le retour dans le royaume, à ceux qui en étoient sortis pour cause de religion. Qu'il étoit du devoir du roi de venger l'injure faite à Dieu, & de punir du dernier supplice ceux qui étoient infectés de cette secte contagieuse, de protéger le clergé, & de rendre aux chapitres la faculté d'élire leurs prélats, qui leur avoit été ôtée à la ruine de la république chrétienne. Qu'en effet, il avoit été remarqué par de grands hommes, que presque dans la même année en laquelle le droit de ces élections avoit été transféré au roi avec la permission du pape, le poison de l'hérésie avoit en même tems paru, & s'étoit peu-à-peu répandu dans presque tous les royaumes. Qu'en 1517. Luther avoit commencé; que Zuingle, Oecolampade & Calvin avoient suivi.

Il dit encore, qu'il étoit au pouvoir du roi d'ôter cette peste de la maison du Seigneur, & que le clergé ne fût pas comme décimé à l'avenir. Que les revenus ecclésiastiques étoient destinés à des œuvres

An. 1560.

pieuses, & qu'on ne pouvoit sans sacrilége les employer à d'autres usages. Il demanda sur la fin de son discours l'immunité pour le clergé, & qu'il fût déchargé des impositions. A quoi il ajoûta beaucoup de choses par flatterie, qui ne furent pas goûtées de tous les assistans, principalement de ceux qui favorisoient la nouvelle réforme, & qui ne pouvoient souffrir la violence avec laquelle il avoit parlé, en demandant qu'on remît en vigueur les peines décernées contre eux. C'est pourquoi l'on fit à cette occasion beaucoup de railleries & de libelles contre lui. En effet, le portrait qu'il fait de la religion des réformés ne devoit pas leur plaire. « Elle s'efforce, dit-il, » par voyes publiques & cachées d'introduire un » évangile, dont le sommaire est de ne souffrir qu'il y » ait aucun lieu dédié, saint, & sacré, spécialement à » Dieu, mais de profaner les églises, abattre les autels, » & briser les images, d'innover les saints sacremens, » de chasser les prêtres, évêques, religieux; de ne tenir ni vœux ni promesses à Dieu, de vivre sans ab» stinence, continence, jeûnes & afflictions du corps, » en toute liberté & licence de la chair. » Ce portrait paroît toutefois assez ressemblant.

VIII. Portrait qu'il fait de la nouvelle réforme.

Beze, hist. ecclésiast. l. 4. p. 430.

Comme Quintin avoit blâmé ceux qui avoient présenté au roi des requêtes au nom des Protestans, & qu'il avoit dit qu'il falloit les punir comme des sectaires, ceux qui étoient dans l'assemblée, s'imaginant qu'il avoit voulu désigner l'amiral de Coligny, jetterent tous les yeux sur lui, ce qui obligea l'amiral d'en demander réparation à la reine. Elle pouvoit, sans doute lui répondre, qu'il y avoit donné sujet dès l'assemblée de Fontainebleau, où le cardinal

de Lorraine lui avoit résisté assez vigoureusement en face, sans qu'il eût osé se plaindre. Mais la reine devenue régente, étoit autrement disposée, soit qu'elle fût alors dans son accès de faveur pour les Calvinistes, comme ils s'en vantoient, soit, comme on le peut présumer, qu'elle eût été choquée elle-même d'un autre endroit de l'orateur, touchant le malheur qu'avoit apporté au royaume la charge des décimes du clergé, introduites depuis peu. La reine ainsi disposée, obligea l'orateur à faire une espéce de réparation à l'amiral, qui consista seulement à l'assûrer dans le discours qu'il fit pour la clôture des Etats, qu'il n'avoit pas prétendu lui faire injure.

AN. 1560.

IX.
L'amiral s'en plaint, & on lui fait réparation.
Beze, ibid. ut sup. p. 437.
De Thou, l. 27.

L'on fit alors des plaintes contre les princes de Guise, de ce que les députés des Etats de Bourgogne & de Dauphiné, dont le duc de Guise & le duc d'Aumale son frere étoient gouverneurs, avoient demandé que, quand on parleroit de ces princes, on en parlât avec autant d'honneur, que des princes du sang, & qu'il fût ordonné à de Silly de le faire. Mais comme la plus grande partie de la noblesse refusa cette demande, les Guises qui en furent fâchés, s'étoient mis en colére contre ceux qui s'y étoient opposés, en les traitant de séditieux; de sorte que beaucoup de gentilshommes s'en plaignirent à la reine mere, par l'organe de Jean Raguier d'Esternay, vidame de Châlons. Mais ils ne reçûrent point d'autre réponse, sinon, que les princes de Guise n'avoient ainsi parlé, que contre ceux qui faisoient quelques entreprises contre la majesté royale. Le roi fit sçavoir aux prélats qu'ils se disposassent à se rendre au concile qu'on devoit bien-tôt tenir à

An. 1560.

Trente. Enfin l'on manda aux juges de tous côtés dans les provinces, qu'ils missent en liberté & en possession de leurs biens tous ceux qui étoient prisonniers pour le fait de la religion, à qui l'on accordoit une amnistie pour le passé. On excepta néanmoins les chefs de la conjuration d'Amboise. Ainsi le vidame de Chartres recouvra la liberté; mais il mourut peu de tems après à l'âge de dix-huit ans.

X. Amnistie accordée pour le passé. *De Thou, hist. l. 27. Belleforêt, l. 6. c. 92.*

XI. On convient que la reine sera régente, & le roi de Navarre lieutenant général.

Ensuite on régla l'ordre qu'on observeroit dans le gouvernement de l'Etat; & l'on convint, que les gouverneurs des places traiteroient d'abord avec le roi de Navarre, qui en feroit son rapport à la reine, pour être ensuite agité dans le conseil. Que les lettres des mêmes gouverneurs seroient d'abord rendues à la reine, qui les liroit la premiere. Qu'avant que le roi signât aucunes lettres, elles seroient lûes par sa mere dans le conseil sécret: Que toutes les semaines l'on tiendroit conseil, le mardi & le vendredi; & le jeudi un autre, où l'on traiteroit des finances. Que le connétable seroit généralissime des armées, & le cardinal de Lorraine continueroit son emploi de surintendant des Finances. Mais on ne parla point de la demande que les nobles avoient fait faire, qu'on leur accordât des temples; ce qui fit voir à l'amiral de Coligny, que son parti n'étoit pas le plus fort.

XII. Réglemens pour la police de l'église. *Daniel, hist. de France, t. 6. p. 251.*

Avant que l'assemblée se sépara, on fit quelques réglemens de police, qui regardoient le clergé, & qui furent jugés nécessaires. Le premier paroît entiérement contraire au concordat, & semble vouloir remettre en vigueur les élections, puisqu'il est dit, que les archevêques & évêques seront élûs & nom-

més, aussi-tôt que le siége sera vacant; les archevêques par les évêques de la province, & le chapitre de la métropolitaine; les évêques par l'archevêque, les évêques de la province, & les chanoines de la cathédrale, ayant appellé avec eux douze gentilshommes, qui seront élûs par la noblesse du diocèse, & douze notables bourgeois, qui seront aussi élûs en l'hôtel de la ville archiépiscopale ou épiscopale. Tous lesquels convoqués à certain jour par le chapitre du siége vacant, & assemblés, comme il est dit, s'accorderont de trois sujets de suffisance & qualités requises par les saints décrets & conciles, âgés au moins de trente ans, qu'ils présenteront au roi, pour être faite par lui élection de celui des trois qu'il voudra nommer à l'archevêché ou évêché vacant.

Recueil général des affaires du clergé de France, t. 3. in-4. imprimé à Paris chez Vitray en 1636. p. 183. & suiv.

Le deuxiéme article dit : Sur la remontrance & requête des députés des Etats d'Orleans, à ce qu'à l'avenir aucun vacant ou annate ne soit payé pour la provision des archevêchés, évêchés, abbayes, & autres bénéfices consistoriaux, avons avisé de traiter & conférer sur ce plus amplement avec les députés de notre saint pere le pape : & cependant par l'avis de notre conseil, & suivant les décrets des saints conciles, anciennes ordonnances de nos prédécesseurs rois, & arrêts de nos cours de parlement ; ordonnons que tout transport d'or & d'argent hors de notre royaume & payement des deniers, sous couleur d'annate, vacant ou autrement, seront sursis & cesseront, à peine de quadruple contre ceux qui contreviendront à cette présente ordonnance. *

* *Ces défenses furent levées par l'édit de Chartres du 10. Janv. 1562.*

Le troisiéme article. Les abbesses & prieures seront dorénavant dans le tems de la vacation, élûes

An. 1560.

par les religieuses de leurs monastéres pour être triennales seulement ; & sera procédé de trois en trois ans à continuelle élection.

Le quatriéme article. Admonestons, & néanmoins enjoignons à tous prélats, patrons & collateurs ordinaires, de pourvoir aux bénéfices ecclésiastiques, même aux Cures, & autres ayant charge d'ames, de personnes de bonne vie & littérature : & ne donner aucun dévolu avant que le pourvû ait été par l'ordinaire déclaré incapable. Défendons à tous nos juges d'avoir aucun égard aux provisions par dévolu, soit apostoliques ou autres, avant la déclaration d'incapacité.

Le cinquiéme article. Résideront tous archevêques, évêques, abbés, curés, & sera chacun d'eux en personne son devoir en charge, à peine de saisie du temporel de leurs bénéfices. Et parce qu'aucuns tiennent à présent plusieurs bénéfices par dispense, ordonnons par provision, & jusqu'à ce qu'autrement y ait été pourvû, qu'en résidant en l'un de leurs bénéfices, requérant par nosdites ordonnances, résidence & service actuel, dont ils feront dûement apparoir, seront excusés de la résidence en leurs autres bénéfices ; à la charge toutefois qu'ils commettront des vicaires sçavans, de bonne vie, & de mœurs réglées, à chacun desquels ils assigneront une portion du revenu du bénéfice, qui puisse suffire à son entretien. Faute de quoi, nous enjoignons à l'archevêque ou évêque diocésain d'y pourvoir. Commandons très-expressément à nos juges & procureurs d'y tenir la main, & faire saisir sans délai le temporel des archevêchés, abbayes, & autres bénéfices, un mois après

après qu'ils auront dénoncé & interpellé les prélats de résider, faire résider les bénéficiers titulaires ; & satisfaire au contenu de cette présente ordonnance. Enjoignons à nosdits juges & procureurs de faire des procès-verbaux de la non-résidence & saisies, qu'ils envoyeront de six en six mois en notre conseil privé, sans qu'ils puissent prendre aucune chose pour les saisies, main-levées, ou sous prétexte d'icelles, à peine de privation de leur office.

An. 1560.

Le sixiéme article. Visiteront les archevêques, évêques, archidiacres en personne, les églises & cures de leurs diocèses, & taxeront leur prétendu droit de visite avec tant de modération, que l'on n'ait aucun sujet de se plaindre.

Le septiéme article. Enjoignons aux prélats ; qui par maladie, pour être trop âgés ou autrement, ne pourront vacquer à leurs fonctions, & veiller sur le troupeau, prendre & recevoir coadjuteurs & vicaires, qui ayent les qualités requises, tant pour la prédication de la parole de Dieu, qu'administration des sacremens. Ausquels, pour ce faire, lesdits prélats assigneront & seront tenus donner pension raisonnable. A faute de quoi, nos officiers des lieux nous en avertiront, sans aucune dissimulation, afin d'y pourvoir.

Le huitiéme article. En chaque église cathédrale ou collégiale, sera réservée une prébende affectée à un docteur en théologie, dont il sera pourvû par l'archevêque, évêque ou chapitre ; à la charge qu'il prêchera & annoncera la parole de Dieu tous les dimanches & fêtes solemnelles. Et dans les autres il fera trois fois la semaine une leçon publique de l'écriture

An. 1560.

ſainte. Et les chanoines ſeront obligés & même contraints d'y aſſiſter, ſur peine de privation de leur revenu.

Le neuviéme article. Outre ladite prébende théologale, une autre prébende, ou le revenu d'icelle demeurera deſtiné pour l'entretien d'un précepteur, qui ſera tenu d'inſtruire les jeunes enfans de la ville, gratuitement, lequel précepteur ſera élu par l'évêque du lieu, qui appellera les chanoines de ſon égliſe, le maire, échevins, conſeillers, ou capitouls de la ville; & ce précepteur pourra être deſtitué par ledit évêque, de l'avis des ſuſdits.

Le dixiéme article. Ordonnons que les deniers & revenus des confrairies (la charge du ſervice divin déduite & ſatisfaite,) ſoient appliqués à l'entretien des écoles & aumônes, ſans qu'ils puiſſent être employés à d'autres uſages, pour quelque cauſe que ce ſoit. Commandons expreſſément à nos officiers, aux maires, échevins, capitouls, & conſeillers des villes & bourgs, chacun en ſon endroit, d'y avoir l'œil, à peine de s'en prendre à eux.

Le onziéme article. Tous abbés, abbeſſes, prieurs & prieures, n'étant pas chefs-d'ordre; enſemble tous chanoines & chapitres, tant ſéculiers, & des égliſes cathédrales ou collégiales, ſeront indifféremment ſujets à l'archevêque ou évêque diocéſain, ſans qu'ils puiſſent alléguer aucun privilége d'exemption à l'égard de la viſite & punition des crimes, nonobſtant oppoſitions ou appellations quelconques, & ſans préjudice dicelles. Deſquels nous avons évoqué la connoiſſance, & icelle retenue en notre conſeil privé. Demeureront toutefois aux abbés, abbeſſes,

prieurs & prieures la visite & correction accoûtumée sur leurs religieux & religieuses, par faute d'observance de leur régle.

An. 1560.

Le douziéme article. Défendons à tous prélats, de recevoir dans leurs diocèses les prêtres qui ne se disent d'aucun diocèse, & d'en promouvoir aux ordres par lettres dimissoires, sans une grande & juste cause, & à l'ordre de prêtrise, qu'il n'ait l'âge de trente ans; * que sa probité, ses bonnes mœurs, & sa science dans les saintes lettres, ne soient connues; & qu'il ait un bien temporel, ou bénéfice suffisant pour sa nourriture & son entretien; lequel revenu temporel sera certifié sans fraude pardevant le juge ordinaire, de la valeur de cinquante livres tournois par an, au moins par quatre bourgeois ou habitans du lieu, qui seront tenus fournir & faire valoir ladite somme, & avons déclaré le revenu temporel inaliénable & non sujet à aucunes obligations & hypothéques créées depuis la promotion du prêtre durant sa vie.

* *L'article 29. des Etats de Blois en 1579. déroge à cet article, & met l'âge de 25. ans.*

Le treiziéme article. L'archevêque ou évêque qui contreviendra à cette ordonnance, sera tenu nourrir à ses dépens, celui qu'il aura promu à l'ordre de prêtrise, & y sera contraint par la saisie de son temporel, jusqu'à ce qu'il l'ait pourvû d'un bénéfice compétent.

Le quatorziéme article. Sera enjoint à tous prêtres, de se retirer en leurs diocèses, excepté ceux qui ont des bénéfices, ou des biens suffisans pour s'entretenir selon leur état, ou qui sont habitués & servent ordinairement dans les églises cathédrales, collégiales ou paroissiales; enjoignons aux prélats de les recevoir dans leurs diocèses, & ausdits

AN. 1560. prêtres de s'y comporter honnêtement; d'y étudier, s'y employer à des exercices honnêtes pour gagner leur vie.

L'article 51. des Etats de Blois, corrige ce quinziéme article.

Le quinziéme article. Défendons à tous prélats, gens d'église & curés, de permettre qu'on exige aucune chose pour l'administration des sacremens, sépultures & autres choses spirituelles, nonobstant les prétendues loüables coutumes & commune usance; laissant toutefois à la discrétion & volonté d'un chacun de donner ce que bon lui semblera.

Le seiziéme article. Et afin que les curés puissent sans aucune excuse vacquer à leurs charges & fonctions, enjoignons aux prélats de procéder à l'union des bénéfices, distributions des dixmes, & autre revenu ecclésiastique, suivant la forme des saints décrets.

Le dix-septiéme article. Ne pourront les prélats, en quelque maniere que ce soit, donner à ferme le spirituel de leurs bénéfices, ni faire leurs fermiers leurs vicaires; ausquels vicaires défendons à nos juges d'avoir aucun égard; & ne donner à ferme le temporel de leurs bénéfices aux étrangers qui ne seront pas naturalisés, habitués, & mariés en ce royaume, à peine de saisie dudit temporel, qui sera distribué aux pauvres des lieux.

Le dix-huitiéme article. Ne pourront aussi les prélats, gens d'église, & officiaux, décerner monitions, & user de censures ecclésiastiques, sinon pour crime & scandale public.

Le dix-neuviéme article. Défendons aux peres & meres, tuteurs & parens, de permettre à leurs enfans ou pupiles, de faire profession de religieux ou religieuse, qu'ils n'ayent, les mâles, vingt-cinq ans,

& les filles, vingt ans. Et en cas que lesdites professions se fassent avant ledit tems, pourront lesdits profès disposer de leur portion héréditaire, échue ou à écheoir en ligne directe ou collatérale, au profit de celui des parens que bon leur semblera, & non du monastère : Et pour cet effet, les avons dès-à-présent déclarés capables de succéder & tester, nonobstant ladite profession, toute rigueur de droit ou coutumes à ce contraires.

Le vingtiéme article. Ordonnons & enjoignons aux supérieurs & chefs d'ordre, de vacquer & procéder avec diligence à l'entiere réformation des monastéres de notre royaume & pays de notre obéïssance, selon la premiére institution, fondation & régle. En chacun desquels monastéres sera entretenu & gagé au dépend de l'abbé ou prieur, un bon & notable personnage, pour y enseigner les saintes lettres, & former les mœurs des novices dans l'observance de la discipline monastique. Et ce qui sera ordonné par lesdits réformateurs, sera exécuté, nonobstant oppositions ou appellations quelconques.

Le vingt-uniéme article. Enjoignons à nos juges & procureurs de faire saisir sous notre main, le revenu des bénéfices non déservis, & de faire procès-verbaux des ruines & démolitions ; qu'ils envoyeront à l'évêque diocésain, auquel nous enjoignons d'y pourvoir, & entretenir les fondations.

Le vingt-deuxiéme article. Défendons à tous juges d'avoir aucun égard, en jugeant le possessoire des bénéfices, aux provisions obtenues par prévention, en forme de regrez, graces expectati-

An. 1560.

ves,& autres semblables; & aux dispenses octroyées contre les saints decrets & conciles, à peine de privation de leurs offices. Et ne pourront les impétrans desdites provisions ou dispenses s'en aider sans notre permission.

Le vingt-troisiéme article. Commandons très-expressément à tous nos juges de garder & faire observer contre les blasphémateurs du nom de Dieu, & autres usans de blasphémes exécrables, les ordonnances du feu roi saint Louis, & autres rois nos prédécesseurs. Défendons à tous juges de permettre qu'aux dimanches & fêtes annuelles & solemnelles, aucunes foires & marchés soient tenus, ni danses publiques faites; & leur enjoignons de punir ceux qui y contreviendront.

Le vingt-quatriéme article. Défendons à tous joüeurs de farce, bâteleurs, & autres semblables, de joüer les dimanches & fêtes aux heures du service divin, de se revêtir d'habits ecclésiastiques, joüer à des jeux dissolus & de mauvais exemple, à peine de prison & punition corporelle; & à tous juges de leur donner permission de joüer durant lesdites heures.

Le vingt-cinquiéme article. Défendons aussi à tous cabaretiers, taverniers, & maîtres de jeux de paulme, de recevoir aux mêmes heures du service divin, aucunes personnes de quelque qualité qu'elles soient. Et à tous manans & habitans des villes, bourgades & villages, même à ceux qui sont mariés & ont ménage, d'aller boire & manger dans les tavernes & cabarets, & ausdits cabaretiers de les y recevoir, à peine d'amende arbi-

traire pour la premiére fois, & de prison pour la seconde. Enjoignons à tous juges de ne permettre qu'il soit aucunement contrevenu audit réglement, à peine de suspension d'état, & privation d'iceux, en cas de longue dissimulation & connivence.

An. 1560.

Le vingt-sixiéme article. Et parce que ceux qui se mêlent de prédire l'avenir, publient leurs almanachs & prédictions, & font profession d'astrologie contre l'exprès commandement de Dieu, chose qui ne doit être tolérée par les princes chrétiens. Nous défendons à tous Imprimeurs & Libraires, à peine de prison & d'amende arbitraire, d'imprimer ou exposer en vente aucuns almanachs ou pronostications, que premierement ils n'ayent été visités par l'archevêque ou évêque, ou ceux qu'il commettra; & contre celui qui aura fait & composé lesdits almanachs, sera procédé par nos juges extraordinairement, & par punition corporelle.

Le vingt-septiéme article. Ne pourront les curés, vicaires, ou autres gens d'église, recevoir les testamens, ou dispositions de derniere volonté, par lesquelles quelque chose leur soit léguée ou donnée.

Le vingt-huitiéme article. Toutes personnes ecclésiastiques pourront être indifféremment exécutées en leurs meubles, sauf les ornemens servans & destinés à l'église, leurs livres, habits ordinaires & nécessaires.

Le vingt-neuviéme article. Défendons à tous prélats & gens d'église, de vendre ou faire couper bois de haute futaye, autres que ceux qui auront

An. 1560.

été abattus par tempête ou vents, & sans fraude, à peine de saisie du temporel. Et avons dès-à-présent révoqué toute permission de faire couper & abattre bois de haute futaye, en défendant à toutes personnes de quelques conditions qu'elles soient d'acheter des gens d'église, bois de haute futaye sous notre nom, ou des officiers de notre artillerie, ou autres qui se prétendent privilégiés, à peine de recouvrer sur eux le prix dudit bois acheté, encore qu'il fût payé.

XIII. Fin des Etats d'Orleans. *De Thou, lib. 27. La Popeliniere, l. 7.*

Après beaucoup d'autres réglemens touchant la justice, la noblesse & le commerce, les Etats furent congédiés, & l'on remit leurs séances jusqu'au premier jour de 1561. & pour éviter la foule & la dépense, on ordonna qu'il n'y auroit que deux députés de chacune des grandes provinces, du royaume, qui s'assembleroient à Pontoise au jour qu'on leur assigneroit; l'on ajoûta, qu'on y parleroit de la requête présentée par Jacques de Silly pour la Noblesse. Quintin demanda congé au roi au nom des Etats, par un discours prémédité, dans lequel il corrigea un peu ce qu'il avoit dit contre l'amiral de Coligni, & déclara qu'il n'avoit pas eu d'autre dessein, que de dire librement, & selon sa conscience, sans faire injure à personne, ce qui lui avoit paru être de l'utilité & de l'intérêt du roi, & de rendre à la Noblesse, l'honneur qui lui étoit dû. Le cardinal de Lorraine fâché que le roi de Navarre eût la principale autorité, & voyant tous les jours son crédit beaucoup diminuer, alla résider à Reims, dont il étoit archevêque, sous prétexte de veiller sur son troupeau. Sa retraite fit plaisir

au roi de Navarre, qui se vit par-là délivré d'un compétiteur, dont la présence l'importunoit extrêmement.

An. 1560.

XIV.
Ordonnance du chancelier de l'Hôpital sur les seconds mariages.
De Thou, hist. l. 26. n. 4.

Michel de l'Hôpital, chancelier de France, rendit dans le mois de Juillet de cette année, une ordonnance, qui fit voir son zéle pour le bien public, & qui renouvelloit la constitution de Leon & d'Anthemius, qui auparavant n'avoit aucune autorité en France. Il étoit ordonné que si une femme ayant des enfans d'un premier mariage, se marioit en secondes nôces, elle ne pourroit donner à son nouveau mari, ni à ses enfans, ni aux autres personnes suspectes, qu'autant qu'à un de ses enfans propres des biens mobiliers, ou de ses propres, ou de ceux qu'elle auroit acquis; qu'elle seroit obligée de conserver les biens & les avantages qu'elle auroit des dons & libéralité de son premier mari, aux enfans qu'elle en auroit eus, & qu'elle n'en pourroit rien donner à son nouveau mari. Que cela auroit lieu de telle sorte, pour les biens même qui seroient venus aux maris par la libéralité des femmes, que les maris ne les pourroient donner à leurs secondes femmes, & seroient obligés de les garder aux enfans du premier mariage. Cette ordonnance fut vérifiée en parlement tout d'une voix, le cinquiéme d'Août.

XV.
Arrêt du parlement de Toulouse contre l'imposture d'Arnaud du Tilh.
De Thou, ibid. ut sup.

Un peu avant cette ordonnance, l'on rendit un autre arrêt au parlement de Toulouse contre un grand imposteur, qui s'étoit servi du nom d'un autre; mais cet arrêt ne fut publié que le treiziéme de Septembre. Cet imposteur s'appelloit Arnaud du Tilh, de Panette, & fit le personnage de Mar-

An. 1560.

De Rocoles des Imposteurs insignes. Spond. in ann. hoc an. n. 27.

tin Guerre, natif d'Andaye, dans le pays des Basques, & mari de Bertrande de Rols, du bourg d'Artigat, dans le diocèse de Rieux en Languedoc. En 1539. Martin Guerre avoit épousé cette Bertrande, & avoit demeuré environ dix ans avec elle; il passa ensuite en Espagne, puis en Flandres, où il porta les armes. Huit ans s'étant écoulés, Arnaud du Tilh vint à Artigat, & se présenta à Bertrande, disant qu'il étoit son mari. Cette femme fut trompée d'abord, par la ressemblance qu'il en avoit, & la joie de recouvrer un mari qu'elle aimoit, la confirma dans cette erreur. Tous les parens de Guerre & de Bertrande furent trompés de même, & l'imposture passa pour une vérité incontestable, parce que le fourbe avoit eu l'adresse de s'instruire de toutes les particularités dont la connoissance pouvoit autoriser la supposition. Tilh avoit une cicatrice au front, une goutte de sang à l'œil, & un ongle du premier doigt enfoncé, comme Martin Guerre. Il sçavoit les choses les plus secrettes, entre Guerre & sa femme, parce qu'il avoit été long-tems son compagnon dans les armées, & qu'il avoit adroitement tiré de lui ces secrets dans des entretiens familiers.

Dans la suite cet imposteur peu content de la premiere séduction, voulut encore avoir les biens de Bertrande, & son avarice le découvrit. Pierre Guerre, oncle de Martin, qui avoit interêt à ne point laisser faire la destruction de ces biens, & qui croyoit avoir des preuves assez fortes pour démontrer l'imposture de du Tilh, l'appella en justice, & résolut de le poursuivre comme un séducteur. Bertrande qui

avoit aussi de fortes présomptions depuis quelque tems, pour croire que du Tilh n'étoit point son mari, fortifia aussi par ses dépositions les preuves de Pierre Guerre, & l'enhardit à le poursuivre. Le juge de Rieux en étant informé, commença le procès, & fit condamner le fourbe à être pendu, & son corps mis en quatre quartiers. Du Tilh appella de cette sentence au parlement de Toulouse, où l'on trouva de grandes difficultés dans le jugement de cette affaire, parce qu'on manquoit de preuves suffisantes, & qu'il y avoit beaucoup de témoins de part & d'autre, dont les uns assûroient que l'accusé étoit le véritable Martin Guerre, & d'autres assûroient le contraire. On étoit prêt à juger le procès, lorsque le vrai mari revint d'Espagne, où il avoit toujours demeuré. Quoiqu'il eût une jambe de bois, parce qu'il avoit perdu la sienne à la fameuse bataille de saint Quentin, on ne laissa pas de le reconnoître pour le véritable mari de Bertrande. Ainsi du Tilh ayant été convaincu d'imposture, d'adultere, & de sacrilége, fut condamné à être pendu & brûlé ; ce qui fut exécuté à Artigat, devant la maison de Martin Guerre, au mois de Septembre 1560. Ses biens furent donnés à une fille qu'il avoit eu de Bertrande, pendant qu'elle avoit habité avec lui de bonne foi.

An. 1560.

XVI. La reine veuve de François II. se retire de la cour.

Aussi-tôt après la mort de François II. la reine Marie Stuart sa femme, que Catherine de Medicis sa belle-mere n'aimoit pas, prit le parti de se retirer, & alla passer une partie de l'hyver à Reims, dont le cardinal de Lorraine son oncle étoit archevêque. Pendant le séjour qu'elle y fit, elle y reçut la visite de Martigues, de la Brosse, de Doysel, & de l'évê-

An. 1560.

que d'Amiens, qui connoissant bien les affaires d'Ecosse, & sçachant qu'elle avoit dessein de retourner en ce pays-là, crurent devoir lui donner quelques instructions; ils lui conseillerent entr'autres, de s'attacher par ses bienfaits Jacques Stuart, prieur de Saint-André, son frere naturel, le comte d'Argile, le comte de Liddington, le lord Grangy, & de s'appuyer plus sur les Protestans que sur les Catholiques, parce que les premiers, disoient-ils, étoient supérieurs en toutes manieres depuis les dernieres révolutions arrivées sur la fin de l'année précédente, & au commencement de celle-ci : mais d'autres lui conseillerent le contraire, & tâcherent de lui persuader de ne point se fier au prieur de Saint-André, & de se rendre à Aberdéen, où elle pourroit se mettre à la tête d'un corps de troupes Catholiques pour rétablir la religion sur le même pied où elle étoit avant les changemens qui s'y étoient faits.

XVII. Continuations des troubles en Ecosse, touchant la religion.

De Thou, hist. l. 24. n. 4.

De Rapin Thoiras, histoire d'Angl. t. 6. l. 27.

En effet, la religion avoit presque changé de face dans ce royaume, & la nouvelle réforme y composoit le parti dominant dès l'année 1559. L'on avoit envoyé de France des troupes auxiliaires à la régente sous la conduite de la Brosse; & on lui avoit joint Nicolas de Pellevé évêque d'Amiens, avec quelques docteurs de Sorbonne, pour accommoder les différends touchant la religion. Mais les confédérés ne voulurent point reconnoître l'autorité de la régente, & traiterent avec Elisabeth reine d'Angleterre : ils prierent même la régente de sortir de Leyth, & d'emmener avec elle dans l'espace de vingt-quatre heures tous les soldats étrangers, & tous ceux qui s'attribuoient le titre d'ambassadeurs, pour décider des af-

faires. Ils l'empêcherent aussi par un décret de recevoir les ambassadeurs qui lui étoient envoyés par le roi & la reine de France, & lui défendirent de rien faire jusqu'à la prochaine assemblée des Etats généraux, qu'on publieroit pour être tenue en lieu commode. Tous ceux qui étoient présens souscrivirent à ce décret; & deux jours après ils envoyerent un héraut à Leyth, pour déclarer aux Ecossois qu'ils eussent à sortir de la ville dans vingt-quatre heures, & à se séparer des ennemis de la liberté publique.

An. 1560.

XVIII. Les Ecossois traitent avec la reine d'Angleterre.

De Thou, ibid. ut sup. lib. 24.
De Rap. Thoiras, ut sup. p. 179.
Burnet, hist. de la réform. tom. 2. in-4°. l. 3. p. 611.

Mais voyant qu'ils n'étoient pas les plus forts pour s'opposer aux troupes de la régente, ils envoyerent en Angleterre Guillaume Maitland, pour demander du secours à la reine Elisabeth; & il y eut un traité conclu avec cette princesse le vingt-septiéme de Février 1560. dont voici les articles en substance. Qu'Elisabeth prenoit sous sa protection le duc de Châtelleraud, chef des mécontens, & tout son parti, pour maintenir le royaume d'Ecosse dans ses libertés & privilèges, pendant le mariage de Marie Stuart avec le roi de France, & un an après. Qu'elle s'engageoit à leur envoyer du secours, jusqu'à ce que les François fussent chassés d'Ecosse. Qu'elle ne feroit aucun accord avec la France, qu'à condition que ce royaume jouiroit de sa liberté. Qu'elle n'abandonneroit point les confédérés pendant qu'ils reconnoîtroient Marie Stuart pour leur reine. Que si les Anglois prenoient quelques places en Ecosse, elles seroient ou rasées ou mises entre les mains du duc de Châtelleraud, à son choix. Que le duc & tout son parti se joindroient aux troupes Angloises. Que si l'Angleterre étoit attaquée du côté du midi, les

An. 1560.

confédérés donneroient à la reine un ſecours de deux mille hommes de pied, & deux cens chevaux. Que ſi c'étoit du côté du Nord, ils ſe joindroient à l'armée Angloiſe. Que les Ecoſſois donneroient des ôtages, qui demeureroient en Angleterre, pendant que le mariage de Marie Stuart avec François II. ſubſiſteroit, & même après. Qu'Eliſabeth payeroit ſes troupes, à condition que tout le butin lui appartiendroit.

XIX. Manifeſte de cette reine pour ſe juſtifier.

De Thou, l. 24.

Quelque tems après la reine d'Angleterre voulant rendre raiſon du traité fait avec les Ecoſſois, & pour ſe diſculper du violement de celui qu'elle avoit fait depuis peu avec la France, fit publier dans Londres un manifeſte le vingt-quatriéme de Mars, & le fit répandre en France. Elle y diſoit, que bien que Marie reine d'Ecoſſe lui eût fait un inſigne affront, en prenant ſes armes & ſes titres, elle n'avoit cependant jamais pû croire, que cela ſe fît du conſentement du roi, ni des princes du ſang, ni des grands du royaume; mais par les artifices des princes de Guiſe, qui excitoient par-tout des troubles pour en profiter, & jouir plus long-tems d'une puiſſance illégitime, dont ils abuſoient, afin d'élever leur maiſon. Qu'elle leur avoit ſouvent fait parler, & les avoit fait prier de faire enſorte qu'on ne prît point ſon nom & ſes titres, de peur que pour une cauſe ſi injuſte, on n'allumât de nouveau une haine preſque étouffée; qu'ils donnaſſent ordre auſſi que les troubles excités en Ecoſſe au ſujet de la religion fuſſent pacifiés, & qu'on ne devoit pas négliger, à raiſon de la proximité, un accommodement à l'amiable. Que cela ſe pourroit facilement faire, ſi l'on en retiroit les

troupes Françoises, & qu'aussi-tôt après, elle feroit revenir les siennes. Qu'au reste, pour donner des preuves qu'elle vouloit la paix, & dans son pays & chez ses voisins, elle se promettoit que par le moyen de ses ambassadeurs les troubles s'appaiseroient, & que les Ecossois, rendroient à leur reine l'obéïssance qu'ils lui devoient. Que comme elle vouloit entretenir la paix avec la France, aussi-bien que l'amitié & le commerce avec la nation, dont elle vouloit qu'on parlât avantageusement, elle souhaitoit aussi que les princes de Guise, abusant de l'autorité du roi, ne fissent plus de tort à leurs voisins, & qu'à l'avenir, ils ne l'attaquassent plus elle-même, en faisant la guerre aux Ecossois, qu'autrement Dieu prendroit sa défense contre les injustes efforts de ses ennemis.

An. 1560.

XX.
L'ambassadeur de France prie Elisabeth de retirer ses troupes d'Ecosse.
De Thou, l. 24.
Cambden, in hist. regni Elisabeth.

Les princes de Guise voyant que ce manifeste les rendoit odieux, écrivirent à Michel de Sévre, chevalier de Malthe, & ambassadeur de France en Angleterre, pour le prier d'engager Elisabeth à retirer les troupes qu'elle avoit envoyées en Ecosse, & de ne pas rendre ces peuples naturellement fiers & superbes, plus obstinés & moins obéïssans au roi & à la reine. L'ambassadeur de Philippe II. intervint dans cette affaire, & la cour de France y envoya extraordinairement de Montluc évêque de Valence, très-habile dans la connoissance des affaires d'Ecosse, & moins suspect qu'un autre à Elisabeth, & aux confédérés d'Ecosse, parce que le bruit couroit qu'il étoit favorable aux Protestans. Mais parce que la reine d'Angleterre persistoit à vouloir que les François retirassent leurs troupes, avant que de rappeller les siennes, de Sévre revint à la charge; il fit valoir

An. 1560.

auprès d'Elisabeth les bons offices des François envers la nation Angloise : il dit, que le roi n'avoit point d'autre intention que de garder la paix : qu'il n'avoit envoyé des troupes en Ecosse que pour ranger les rébelles à leur devoir : qu'il vouloit les obliger à rendre à leurs rois l'obéïssance qu'ils leur devoient ; & que si Elisabeth pouvoit les y obliger, il feroit aussi-tôt revenir ses troupes. Que si néanmoins les Anglois continuent à protéger ces rébelles, il proteste que ce sera par contrainte qu'il prendra les armes, quoi que ce soit avec justice. Et de Sévre eut soin de donner toutes ces raisons par écrit à la reine Elisabeth, & de les rendre publiques.

XXI.
Siége de Leyth par l'armée des confédérés.
Burnet, hist. de la réform. tom. 2. l. 3 p. 622.

Depuis quelque tems les confédérés avoient assiégé Leyth. Pendant qu'on étoit occupé à ce siége, le roi de France employa tous ses soins pour obtenir d'Elisabeth, qu'elle retirât ses troupes, qui étoient déja arrivées, partie par mer, & partie par terre. La reine régente qui avoit appréhendé d'être enfermée dans Leyth, avoit pris le parti de se retirer dans le château d'Edimbourg, dont les Etats avoient donné le gouvernement à Jean Areskin, par un décret du conseil public, à condition qu'il ne rendroit cette place à personne que par les ordres du même conseil. Mais quoiqu'il fût fort attentif pour empêcher qu'on ne la lui enlevât, ou par force ou par artifice, il ne voulut pas toutefois dans une pareille conjoncture en refuser l'entrée à la régente, & usa de beaucoup de prudence, pour ne pas manquer à son devoir, & retenir cependant la citadelle en sa disposition. Les confédérés l'ayant appris, quoiqu'ils eussent privé la régente de son autorité,

comme

An. 1560.

comme ils étoient incertains de l'événement de la guerre, ils lui écrivirent de Dalkeith le cinquiéme d'Avril avec beaucoup plus de modération qu'ils n'avoient coutume de faire, & la prierent de faire sortir du royaume, les François qui vouloient les mettre en servitude. Ils protesterent par les mêmes lettres que quand ils seroient réduits aux dernieres extrémités, rien ne les feroit sortir de l'obéïssance qu'ils devoient à la reine, & au roi son mari, en ce qui ne concernoit pas leur perte, & la ruine de la liberté du pays.

XXII. La France souhaite la paix, & n'envoye plus de troupes en Ecosse.

Cambden in hist. regni Elisabeth. De Thou, l. 24.

Pendant toute cette négociation, il ne se fit rien de considérable au siége de Leyth, sinon que les Anglois voyant leur artillerie trop éloignée de la place, camperent au-delà du fleuve, & firent approcher leur canon, afin de tirer plus sûrement. Alors le feu prit par hazard dans la ville, & l'on combattit vivement, pendant que les troupes des confédérés vouloient empêcher les François de l'éteindre, & faire un effort pour se jetter sur la muraille. Le quinziéme d'Avril ces derniers firent une sortie, & encloüerent quelques canons. Le trentiéme les Anglois furent rudement repoussés à un assaut. Le septiéme de Mai, ils en donnerent encore un, où ils n'eurent pas un meilleur succès. Déja la longueur & les difficultés de ce siége, commençoient à les rebuter, lorsque le duc de Norfolk leur envoya un puissant renfort, & se rendit lui-même au camp pour les encourager à continuer le siége. Ils auroient pourtant eu beaucoup de peine à se rendre maîtres de la place, si la conspiration d'Amboise, qui se découvrit alors en France, n'eût fait comprendre aux

An. 1560.

princes de Guise, que la saison n'étoit pas propre pour exécuter les desseins qu'ils avoient formés contre l'Angleterre. Ainsi bien loin d'envoyer de nouvelles troupes en Ecosse, ils penserent à rappeller celles qui y étoient déja, jugeant qu'ils pourroient en avoir besoin en France. Ce fut dans cette vûe que Montluc évêque de Valence, & Charles de la Rochefoucaud Randan furent envoyés en Ecosse, avec un plein pouvoir du roi pour faire la paix. Elisabeth en ayant été informée, y envoya aussi de sa part le secretaire Cecil, & le docteur Wotton avec un semblable pouvoir. Les plénipotentiaires convinrent d'abord qu'ils s'assembleroient à Edimbourg au mois de Juillet prochain; & en attendant ils conclurent une trêve qui devoit durer jusqu'à la fin des conférences.

XXIII.
Mort de la reine régente d'Ecosse.
De Thou, l. 24.
De sainte Marthe hist. généalog. de France.
Claude Despense en son éloge funébre.

La reine régente mourut pendant cette trêve le dixiéme de Juin 1560. Elle étoit fille de Claude de Lorraine I. du nom, duc de Guise, & d'Antoinette de Bourbon-Vendôme, & fut élevée avec grand soin. Elle avoit épousé d'abord le quatriéme d'Aout 1534. Louis d'Orleans II. du nom, duc de Longueville, duquel elle resta veuve en 1537. Son corps fut apporté en France par les soins du cardinal de Lorraine son frere, inhumé à Reims dans le monastére de saint Pierre, dont Renée, sœur de la feue reine, étoit abesse, & déposé dans un tombeau magnifique au milieu du cœur de l'église.

XXIV.
Traité d'Edimbourg, entre la France, l'Angleterre & l'Ecosse.

Quoique, selon les apparences, la mort de cette princesse dût apporter quelques changemens aux affaires, néanmoins par la bonne conduite des ambassadeurs de France, & par l'adresse de ceux d'An-

gleterre, qui cherchoient un prétexte honnête pour quitter les armes; la paix fut conclue du consentement de tout le monde le huitiéme de Juillet, à-peu-près à ces conditions. Que les François se retireroient dans vingt jours avec leurs bagages. Que puisque les vaisseaux François n'étoient pas assez nombreux pour transporter tout le monde, la reine d'Angleterre en fourniroit. Que les murailles de Leyth seroient rasées, & les fortifications de Dumbar. Qu'ensuite les Anglois remmeneroient leurs troupes. Que Marie reine d'Ecosse feroit publier, du consentement du roi son époux, une amnistie de tout ce qui avoit été fait & entrepris en Ecosse depuis le dixiéme de Mars 1559. jusqu'au premier d'Aout 1560. & que cette amnistie seroit confirmée dans l'assemblée qu'on ne tiendroit qu'au mois de Septembre. Que cette assemblée se feroit au nom de Marie & du roi de France, à qui il seroit permis, afin qu'il ne parût pas qu'on les eût chassés de la possession de tout le royaume, de retenir Keith & Dumbar, avec soixante François de garnison. Et par rapport aux intérêts d'Elisabeth, il étoit dit, qu'à l'avenir Marie & François II. ne prendroient plus le titre de roi & reine d'Angleterre & d'Irlande, & n'en porteroient plus les armes. Que les actes expédiés sous ce titre, seroient de nulle valeur. Que des commissaires des deux Couronnes tiendroient une conférence à Londres, pour régler la satisfaction que demandoit Elisabeth. Que si ces commissaires ne pouvoient pas convenir, on s'en tiendroit à la décision du roi d'Espagne, & qu'on accompliroit les promesses faites aux Ecossois.

An. 1560.

De Thou, l. 24. Buchan. hist. Scotica. Rymer. act. public. Angl. tom. 15. p. 593.

An. 1560.

XXV.
Philippe II. entreprend la conquête de Tripoli.
De Thou, hist. l. 26. n. 5.
De Vertot. hist. de Malte tom. 3. in-4. l. 12. p. 389. & suiv.

Le grand-maître de Malte, Jean de la Valette, ayant fait alliance avec le calife de Carvan, contre Dragut, fit proposer par le commandeur Guimerans à Jean de la Cerda, duc de Medina-Celi, viceroi de Sicile, la conquête de Tripoli, dont le même Dragut qui en étoit maître alors, vouloit faire sa place d'armes, & le siége de sa domination. Le viceroi en écrivit à Philippe II. pendant la guerre de France; mais alors il n'y voulut pas consentir, & la paix étant faite, le roi Catholique goûta mieux la proposition, & approuva l'entreprise autorisée de l'avis du grand-maître, dont il connoissoit la valeur & la capacité, & dont ses chevaliers devoient partager les frais & les périls. Ce prince envoya ses ordres au duc de Sessa gouverneur du Milanez, au duc d'Alcala, qui commandoit dans le royaume de Naples, & à Jean-André Doria, alors général de ses galeres, pour joindre leurs forces & les faire passer en Sicile; & il en déféra le commandement général au duc de Medina-Celi, qu'il chargea expressément de se conduire dans cette entreprise par le conseil du grand-maître. Mais ces trois seigneurs jaloux de la faveur du viceroi de Sicile, à qui l'on donnoit le commandement de cette expédition, retarderent l'exécution des ordres du roi d'Espagne sous différens prétextes: ensorte que ce prince fut obligé d'envoyer en Italie le commandeur de Guimerans pour faire réitérer ces ordres; & quelque diligence qu'on pût faire, la flotte ne fut en état de mettre à la voile que le premier Décembre 1559.

XXVI.
La flotte se met en mer pour aller en Afrique.

Elle étoit composée de trois galéres du saint siége, treize de Doria, sept de Naples, dix de Sicile,

& cinq de Malte, avec quatre cent chevaliers, & quinze cens hommes à la solde de la Religion, outre une galiotte & deux galions. Les galéres arriverent à Malte, & on en renvoya vingt-deux pour remorquer les vaisseaux qui étoient demeurés derriere à cause des vents contraires. Pendant le séjour que les Espagnols firent dans cette isle, la maladie en emporta un grand nombre, ce qui donna lieu de craindre un mauvais succès. Cependant la flotte Chrétienne mit à la voile au commencement de Fevrier 1560. & alla moüiller devant l'isle de Gelves, où étoit alors Dragut, engagé dans une grande guerre contre le Scheich, qui étoit le chef des Maures. Si les Espagnols dans cette occasion avoient débarqué toutes leurs troupes, ce corsaire attaqué des deux côtés, ne pouvoit échapper, & sa perte auroit entraîné celle de Tripoli; mais ils s'amuserent à escarmoucher seulement, & lui donnerent le loisir de faire venir un grand nombre de Turcs à son secours. La flotte se remit à la voile, & Doria n'apprit que long-tems après qu'il avoit manqué l'occasion de prendre Dragut. Les vents contraires ayant obligé l'armée Chrétienne à relacher à Palo, qui est à cent cinquante milles de Tripoli, il y mourut beaucoup de soldats de la peste, & la galére capitaine, sur laquelle étoient toutes les provisions, prit Kerkeni; ce qui fit résoudre le général à retourner à l'isle de Gelves.

An. 1560.

De Thou, l. 26.

Lorsqu'il y fut arrivé, il fit mettre à terre les Maures, ennemis des Turcs qu'il avoit dans son armée, pour se saisir du passage qui communique de l'isle à la terre-ferme. L'armée Chrétienne qui

XXVII.
Elle s'arrête dans l'isle de Gelves, dont on se rend maître.
De Thou, ibidem.

An. 1560.

avoit abordé du côté possédé par le Scheich ou seigneur de l'isle, voulut mettre pied à terre; mais ce Maure envoya prier le général de passer à Tripoli sans s'arrêter, parce que le séjour que pourroient faire les Chrétiens dans l'isle, donneroit de l'ombrage aux Turcs, avec lesquels il étoit en bonne intelligence. Le général répondit, qu'il avoit été obligé par les vents contraires de relâcher devant cette isle, & qu'il vouloit seulement faire de l'eau. En même tems il fit débarquer quelques troupes pour cet effet; elles furent attaquées par les Maures, qui étoient cachés derriere une colline. Après un combat de plus de quatre heures, les infidéles prirent la fuite, & les Chrétiens se logerent sur le champ de bataille, pour avoir le loisir de nettoyer les puits, & d'en tirer de l'eau. Le Scheich envoya des ambassadeurs au général, pour lui déclarer qu'il se faisoit vassal du roi Catholique, & pour assurance, il lui envoya des ôtages, & lui livra un château, qui commandoit toute la cité. Le général ayant tenu conseil de guerre, il fut résolu qu'on fortifieroit le château qui les rendoit maîtres de l'isle, & assuroit la Sicile & la Sardaigne contre les courses des Turcs & des Maures. On y fit aussitôt construire quatre bastions, & l'infanterie Italienne fut employée pour y travailler sous les ordres d'André de Gonzague.

De Vertot, hist. de Malte ut suprà p. 395. & suiv.

XXVIII. Les Turcs viennent au secours avec une armée navale.

Le grand-maître de Malte étant informé que le grand Seigneur faisoit équipper une puissante flotte, rappella le commandeur de Guimerans, qui partit avec les galéres de la Religion le huitiéme d'Avril. Le calife de Carvan vint rendre visite au général, & lui offrit toutes sortes de secours. Mais le Scheich

lui refusa cette civilité, quoiqu'il n'en fût qu'à neuf milles, craignant qu'on ne l'arrêtât. Le calife jura obéïssance au roi Catholique, sur l'Acoran, en présence de Monréal, secretaire du général, & promit de payer tous les ans six mille écus, quatre autruches & autant de gazelles & de faucons pour le tribut. Tous les Maures qui l'accompagnoient firent un pareil serment. Le général ayant reçu avis du grand-maître, que la flotte Ottomane étoit partie de l'isle de Goze, composée de quatre-ving-neuf galéres pour secourir Tripoli, & combattre l'armée Chrétienne, fit embarquer promptement ses troupes, & se remit à la voile, laissant dans l'isle de Gelves le colonel Baraona avec deux mille hommes de pied, Italiens, Espagnols & Allemans. Le général de la flotte des Turcs, qui avoit moüillé à seize milles de cette isle, détacha Kara Mustapha, Bacha de Metelin, & un autre pour aller reconnoître l'armée Chrétienne. Ces deux Bachas ayant rapporté à Piali, qui avoit le souverain commandement, le désordre dans lequel étoit l'armée ennemie, il prit la résolution de l'attaquer à la pointe du jour, & le fit avec tant de valeur & de succès, que dans moins d'une heure, il écarta tous les vaisseaux & les galéres.

An. 1560.

XXIX.
L'armée chrétienne est battue par celle des Turcs.
De Thou lib. 26. Natalis l. 12. Spond. hoc ann. n. 28.

La consternation & le désordre s'étoient mis dans la flotte Chrétienne : les galéres par les maladies, se trouvoient destituées d'un nombre suffisant de forçats & de soldats ; chacun dans cette confusion ne prenoit d'ordre que de sa peur ; & sans rendre de combat, chaque capitaine ne cherchoit qu'à échapper à la furie de l'artillerie des ennemis. Les

An. 1560.

Turcs prirent vingt galéres & quatorze gros navires avec leur équipage, & tous ceux qui les montoient; & leurs barques armées de soldats s'emparèrent sans résistance de plusieurs galéres Chrétiennes, qui faute d'eau, se trouverent alors arrêtées dans ces bancs de sable, qu'on appelloit les sêches ou les basses. Les Turcs ne voyant plus d'ennemis qui pussent leur disputer la victoire, la célébrerent par une décharge de leur artillerie, & par toutes les marques d'une réjoüissance publique; & ils résolurent de débarquer le lendemain leurs troupes pour s'emparer de l'isle, & faire esclaves ce qui y restoit de Chrétiens. Le viceroi desespéré de sa défaite, confus & honteux de n'avoir pas suivi les avis de Doria, qui vouloit qu'on rembarquât les troupes pendant la nuit, & qu'on n'attendît pas les Turcs, ne pensa qu'à se sauver. Il fit prier le Scheich par le calife de Carvan, & par le fils du roi de Tunis, de ne point faire de mal à ses soldats; mais au lieu de les recevoir, il prit lui-même la fuite, & se sauva dans les montagnes, de peur de tomber entre les mains des Turcs.

XXX.
Suites fâcheuses de cette défaite de la flotte chrétienne.
De Thou, ibid.

Jean-André Doria relâcha avec sept galéres dans le canal de l'isle de Gelves, & les Chrétiens sautant dans l'eau à un mille de terre, regagnerent l'isle comme ils purent. Quelques autres galéres suivirent le commandeur de Maldonat, qui ayant gagné le cap de Sphax, se jetta en pleine mer, & se rendit heureusement à Malte. Ceux qui avoient abordé à l'isle de Gelves, ayant tenu conseil, résolurent que le viceroi & Doria tacheroient de regagner le port de Messine en Sicile, & qu'Alvare de Sande capitaine fameux,

fameux, resteroit dans le fort pour le défendre. Les Espagnols se mirent le même soir à la voile avec neuf frégates. Les Turcs firent en cette occasion un grand nombre de prisonniers, & entre les personnes de marque, Flaminio de l'Anguillara, général des galéres du pape, D. Sanche de Léve, général de celles de Naples, Berenger de Requesens, Gaston, fils du duc de la Cerda, viceroi de Sicile, & général de l'armée, & l'évêque de Majorque. Piali Bacha, amiral de la flotte Ottomane, s'en retourna à Constantinople chargé de butin & d'esclaves, & manda à Dragut, qui étoit alors à Tripoli, d'aller attaquer l'isle de Gelves; ce qu'il fit aussi-tôt. Il mit d'abord ses gens à terre, & se saisit des logemens que les Espagnols avoient faits auprès des puits en arrivant: de Sande qui avoit peu de monde dans la place, n'osa sortir pour attaquer ce corsaire, & résolut de se ménager, ne doutant pas qu'il ne fût secouru, puisque les Espagnols n'ignoroient pas l'importance de ce poste.

An. 1560.

XXXI. Dragut assiége l'isle de Gelves.

La perte que les assiégés firent des puits, leur fut d'une grande conséquence, parce qu'ils n'avoient pas d'eau pour long-tems, à moins qu'il ne plût assez pour remplir les cîternes. Les chaleurs ayant augmenté, ils souffrirent beaucoup de la soif, & l'eau devint si chere, qu'elle se vendoit au poids de l'or. Un Sicilien, nommé Sébastien de Pollire, trouva moyen de rendre douce l'eau de la mer, en la faisant distiller; ce qui causa quelque soulagement. Néanmoins l'extrémité devint si grande, que plusieurs ne pouvant plus résister à la soif, résolurent de mettre le feu aux poudres, & de faire sauter le

An. 1560.

fort, pour se délivrer par la mort de ce qu'ils souffroient.

XXXII.
Action généreuse d'Alvare de Sande.
De Thou, hist. l. 26. n. 9.
Vertot, hist. de Malte, t. 3. l. 12. p. 405. & suiv.

Le roi de Tunis, qui depuis long-tems vivoit en bonne intelligence avec les Espagnols, voyant que les Turcs avoient l'avantage, envoya à Dragut quatre galéres chargées de biscuits, pour l'entretien de son armée. Alvare de Sande qui commandoit dans le fort, & en soutenoit le siége, voyant son canon démonté, les ouvrages de la place ruinés par celui des Turcs, se trouvant sans eau, sans bois, & voyant ce qui lui restoit de soldats malades, exténués & languissans, résolut le vingt-septiéme de Juin de s'ouvrir un passage, & de mourir au moins l'épée à la main, s'il ne pouvoit vaincre ou repousser l'ennemi. Après avoir rappellé à ses soldats le souvenir de leur ancienne valeur, & les avoir encouragé par tout ce qu'il leur put dire de plus patétique, il passa deux fossés; & à peine fut-il arrivé au troisiéme, où étoit la tente du Bacha, que les Turcs s'étant réveillés au bruit, de Sande fut lâchement abandonné des siens, & se retira vers la forteresse au côté de la mer, par un chemin qu'un de ceux qui l'accompagnoient, lui montra. Il se jetta aussi-tôt dans les galéres qui restoient de la défaite, & qui étoient attachées à la citadelle; mais comme il étoit enfermé par un grand nombre d'esquifs qui l'environnerent, il fut pris & mené au bacha Piali, qui ayant admiré son courage, & l'ayant traité avec beaucoup d'honneur, le fit asseoir auprès de lui, & lui proposa des conditions avantageuses, s'il vouloit s'attacher au service de Solyman;

ce que de Sande refusa avec beaucoup de générosité.

An. 1560.

XXXIII.
Les Turcs se rendent maîtres de l'isle & du fort.
De Thou, l. 26.
Sigonius in vitâ Andreæ Doriæ.

Après sa prise, ceux qui se retirerent dans la forteresse se rendirent sur la fin de Juin, & tous furent faits esclaves. Le bacha entra dans la place dont il fit raser les fortifications, de peur qu'après son départ les Chrétiens n'y rentrassent. Près de quatorze mille hommes périrent dans cette malheureuse expédition, soit par le fer ennemi, soit par les maladies, soit dans l'esclavage. L'Espagne seule y perdit vingt-huit galéres, & quatorze vaisseaux de charge, sans compter celles du pape, & deux qui appartenoient à Cosme duc de Florence. Pierre Machiavel qui les commandoit en sauva d'abord deux autres; mais peu de tems après treize galéres d'Alger les ayant rencontrées près de l'isle de Giglio, elles furent contraintes d'échoüer contre des écueils qui se trouvent le long des côtes de l'isle de Corse. Les officiers & les soldats se sauverent à terre, après avoir abandonné le corps des galéres, & la chiourme composée de Mahométans, que ces infidéles mirent en liberté. De Sande rejetta toute la faute de cette défaite sur Pierre de Velasco grand provisionnaire de toute l'armée navale, par la négligence duquel il étoit arrivé que les choses nécessaires pour le voyage n'ayant pas été prêtes dans le tems, l'armée étoit partie beaucoup plus tard qu'elle ne devoit.

XXXIV.
De Sande mis en prison à Constantinople, ensuite délivré.
De Thou, l 26.

Les Turcs après cette grande victoire partirent de l'isle, & le seiziéme d'Août aborderent à l'isle de Goze, d'où ils firent voile vers Constantinople, &

An. 1560.

emmenerent de Sande avec eux. Solyman lui offrit les mêmes conditions que le Bacha; mais les ayant refusées, il fut mis en prison avec Sanche de Léve, & Berenger de Requesens. Philippe II. fit parler inutilement pour eux. Le Turc irrité du dernier traité de paix, qui ne lui étoit pas favorable, chercha à se venger en les retenant; mais Auger Ghislin, connu sous le nom de Busbec ou Boësbec, qui étoit ambassadeur de Ferdinand à la Porte, ayant sçu par le bacha Hali, & par Ibrahim, le premier des truchemens, que si l'on redemandoit les Espagnols au nom de l'empereur, peut-être que Solyman ne refuseroit pas cette grace; il le fit sçavoir à l'empereur, & se servant de ceux même dont il avoit reçu cet avis, il obtint la liberté de ceux pour qui il la demandoit; ils furent délivrés le dixiéme d'Août de l'année 1562. Ensuite la trève ayant été faite, Busbec partit avec eux de Constantinople & vint à Sofia. Il amena de Sande avec lui; de Léve & de Requesens prirent une autre route.

XXXV.
Mort du célébre André Doria.
Sigonius in ejus vita.
De Thou, hist. l. 26.

Jean-André Doria dont on vient de parler, étoit neveu du fameux André Doria, l'un des plus célébres capitaine de mer du seiziéme siécle, qui se sentant trop vieux pour cette expédition, en fit donner la commission à son neveu, qui se trouvoit pour lors en Sicile. En effet, il avoit quatre-vingt-quatorze ans, & mourut dans cette année 1560. le vingt-cinquiéme de Novembre, dans le magnifique palais qu'il avoit fait bâtir dans un des fauxbourgs de Genes. Ses vertus furent grandes & héroïques. Après le culte de Dieu, il n'eut rien de plus à cœur que l'amour de sa patrie, à qui il rendit la liberté, & où il

régla de telle sorte l'administration, que les nobles furent admis à la souveraine magistrature, dont ils étoient auparavant exclus, & que par l'abaissement des familles populaires, l'autorité de la nobesse fut relevée. Il ne laissa point de postérité, & remit à Jean-André, fils de Jeannetin, toute son autorité, avec la ville de Torsi fort engagée. André n'arriva à Genes que six jours après la mort de son oncle, qui avoit été enterré de nuit sans aucune pompe, comme il l'avoit ordonné par son testament : mais André étant de retour, engagea les Genois à lui faire de magnifiques funérailles dans la principale église, comme à un bon citoyen, qui avoit beaucoup mérité de la patrie.

AN. 1560.

XXXVI. Mort de Gustave roi de Suéde.

De Thou l. 26. Spond. hoc an. 30. Joan. Magnus hist. Suec. l. 24. Chytraus l. 9. & 20.

Gustave roi de Suéde étoit mort Luthérien le vingt-neuviéme de Septembre de la même année à l'âge de soixante & dix ans. Il étoit fils d'Eric de Waza duc de Gripsolm. Christiern II. roi de Dannemark ayant été chassé de la Suéde dont il s'étoit rendu maître en 1518. Gustave fut déclaré prince & gouverneur de cet état, ensuite élu roi près d'Upsal en 1523. & ce royaume qui n'étoit qu'électif, devint héréditaire dans sa famille. Il gouverna en tyran plûtôt qu'en pere ; & peu content d'introduire les sentimens de Luther dans son royaume, il fut cruel envers la noblesse, extrêmement avare, persécuteur des évêques, dont il chassa ceux qui ne vouloient pas se soumettre à ses injustices, & se rendit odieux à presque tout son peuple. Il laissa de Catherine sa femme, fille de Magnus de Saxe-Lawembourg, Eric XIV. du nom, qui lui succéda, & professa comme son pere la religion Luthérienne. Il

An. 1560.

étoit né le treiziéme Décembre 1533. & fut couronné l'an 1561. mais ayant été détrôné en 1568. pour avoir épousé publiquement sa concubine, & l'avoir fait déclarer reine de Suéde, il fut mis en prison avec cette indigne reine; & Jean son frere fut proclamé roi, du consentement général de tous les grands & de tous les Etats.

XXXVII. Mort du cardinal Jean du Bellay.

Ciacon. in vitis Pont. t. 3. p. 568. Paul Jove, l. 25. & in elog. De Thou, hist. l. 26. Petramel. de cardin. in Pium. IV.

Le collége des cardinaux perdit aussi quatre de ses membres dans cette année 1560. Le premier fut le cardinal Jean du Bellay, fils de Louis du Bellay, seigneur de Langey. Il fut successivement évêque de Bayonne en 1532. puis de Paris, du Mans, de Limoges, ensuite archevêque de Bourdeaux, & eut les abbayes de saint Gildas & de saint Maur des Fossez. Enfin le pape Paul III. le fit cardinal le vingt-uniéme de Mai 1535. sous le titre de sante Cécile, qu'il changea dans la suite en ceux de saint Pierre-aux-Liens, de saint Adrien, de saint Chrysogone, & de sainte Marie au-delà du Tibre. Il mourut à Rome un vendredi seiziéme de Février de cette année, âgé de soixante-huit ans, & fut inhumé dans l'église de la Trinité du Mont. On a de lui trois livres de poësies latines; le premier d'Elégies, le second d'Epigrammes, le troisiéme d'Odes. Elles pourroient faire honneur à un homme qui n'auroit paru dans le monde qu'en qualité de poëte. On a aussi son discours prononcé à Marseille en présence de Clément VII. & de François I. quelques harangues & des lettres. Le fameux Rabelais avoit été son domestique.

XXXVIII. Mort du cardinal Pacheco.

Ciaconius ibid ut sup. t. 3. p. 719.

Le second fut le cardinal Pierre Pacheco Espagnol, fils d'Alonse Tellez Giron, descendu de Dom Martin Vasquez d'Acuna, mari de Therèse Tellez

Giron, héritiere de cette maison. Son fils Alonse Tellez Giron épousa une autre héritiere, qui fut Marie Pacheco, dont il eut Jean Pacheco Giron, commandeur de saint Jacques, premier marquis de Villena, & duc d'Escalona. Celui-ci eut plusieurs enfans; & ce fut de ce dernier, que naquît Pierre, qui fait le sujet de cet article; il eut pour freres Jean & Alonse, commandeur de Calatrava. Pierre, après avoir fait ses études, fut choisi d'abord pour être camérier du pape Adrien VI. Il devint ensuite doyen de l'église de Compostelle, & fut promu aux évêchés de Ciudad-Rodrigo, de Pampelune & de Jaën. L'empereur Charles V. faisoit un si grand cas de son mérite, qu'il demanda pour lui le chapeau de cardinal avec beaucoup d'instance au pape Paul III. & sa sainteté ayant nommé d'Avalos, Mendoza, & la Cueva Espagnols, sans faire aucune mention de Pacheco, ce prince s'opposa fortement à cette promotion, jusqu'à ce qu'on leur eût donné pour collégue celui pour lequel il sollicitoit : ce qui obligea le pape à accorder la pourpre à Pacheco, le mercredi seiziéme Décembre de l'année 1545. Il fut envoyé au concile de Trente, où il assista aux sessions troisiéme, quatriéme, cinquiéme, sixiéme & septiéme, sans prendre le titre de cardinal, quoique le pape lui eût envoyé le bonnet, parce qu'il n'avoit pas encore l'agrément de l'empereur. Ce prince lui confia le gouvernement du royaume de Naples, en la place de Pierre de Tolede, & il rassura les esprits des peuples, principalement de la noblesse, qu'on menaçoit de l'inquisition. Il eut aussi l'adresse d'appaiser les différends qui avoient

An. 1560.

Aubery, hist. des cardin.
Ughel, in Italiâ sacrâ.

AN. 1560.

armé le pape Paul IV. contre Philippe II. roi d'Espagne ; & il s'acquit une si grande réputation, qu'on parla de le placer sur le siége de S. Pierre après la mort de ce pontife. Il assista aux conclaves de Jules III. & Pie IV. & mourut à Rome le quatriéme de Fevrier 1560. à l'âge de soixante ans. Son corps déposé dans l'église de sainte Marie d'*Ara Cœli*, fut ensuite transporté dans la ville de Puebla de Mont-Alban en Espagne, & inhumé chez les religieuses de sainte Claire, dont le monastere avoit été fondé par Jean Pacheco son frere.

XXXIX.
Mort du cardinal Diomede Caraffe.
Ciaconius. ibid. ut sup. tom. 3. p. 548.
Casteld. in Paul. IV.
Aubery, vie des cardin.

Le troisiéme fut Diomede Caraffe Napolitain, fils de Jean-François duc d'Ariano, & parent du pape Paul IV. qui après l'avoir fait évêque d'Ariano, l'éleva au cardinalat dans le mois de Décembre 1555. sous le titre de saint Sylvestre & de saint Martin aux Monts. Sa grande modération fit qu'il ne voulut se mêler d'aucunes affaires, & il n'en fut pas moins aimé & respecté de tout le monde ; jusques-là, que quand les Romains après la mort de Paul IV. s'acharnerent sur tout ce qui appartenoit aux Caraffes, sans même épargner leurs tombeaux, ils respecterent celui que ce cardinal s'étoit dressé lui-même à saint Martin aux Monts, où il fut enterré, étant mort à Rome le douziéme d'Août 1560. âgé de soixante-neuf ans. A peine fut-il en possession de l'évêché d'Ariano, qu'il fit réparer le devant de sa cathédrale, dont il fit la dédicace. Il fit aussi rétablir le palais épiscopal, & l'église abbatiale de Saint-Ange qui tomboit en ruine.

Le quatriéme fut Jean Bertrand, François, né à Toulouse, où son pere Bernard Bertrand, étoit pro-

cureur général du parlement, & seigneur de Villemele. Le fils en devint lui-même premier président, & s'acquit dans cet emploi une si grande réputation, que son mérite le fit connoître au connétable Anne de Montmorency, à la recommandation duquel le roi François I. l'appella à Paris, où il devint aussi premier président. Il eut même durant quelque tems la commission de garde des sceaux en 1551. Quelques années après, étant devenu veuf, il embrassa l'état ecclésiastique, & fut d'abord évêque de Cominges, d'où le roi Henri II. le fit passer à l'archevêché de Sens en 1557. & l'envoïa ambassadeur en Allemagne. Enfin, à la recommandation de ce prince, & du duc de Guise, qui avoit conduit au pape les troupes que lui envoyoit Henri II. contre Philippe II. roi d'Espagne, Paul IV. le mit au rang des cardinaux dans le mois de Mars 1557. Il ne vint en Italie que sur la fin de 1559. & se fit beaucoup estimer à Rome, où il assista au conclave pour l'élection de Pie IV. qui lui donna le titre de sainte Prisque, & le mit au nombre des cardinaux commissaires pour examiner la conduite des Caraffes. De Rome le roi l'envoya à Venise en qualité de son ambassadeur extraordinaire : & pendant qu'il méditoit son retour en France, la mort le surprit à Venise même le quatriéme Décembre de cette année 1560. où il fut enterré dans l'église de saint Etienne chez les Augustins. Il avoit épousé Jeanne de Baras, dame de Mirebeau & de Villemor, dont il eut trois enfans, un garçon & deux filles.

An. 1560.

XL.
Mort du cardinal Bertrand.

Ciacon. ut sup. t. 3. p. 857.
Aubery, vie des cardin.
Frizon. in Gall. purpur.

Parmi les auteurs ecclésiastiques morts dans cette même année, l'on compte 1°. Robert Cenalis, né à

XLI.
Mort de Robert Cenalis évêque d'Avranches.

An. 1560.

Possevin. in appar. sacr.
Bartel. de episc. Reiens.
San-Marthan. Gallia Christ.
Dupin, biblioth. des aut. ecclef. t. 16. in-4. p. 30.

Paris, & reçu docteur de la Faculté de théologie de cette ville en 1513. Il fut ensuite nommé par le roi François I. en 1523. à l'évêché de Vence, qu'il quitta en 1530. pour celui de Riez, où il publia des ordonnances synodales, d'où il fut ensuite transféré à celui d'Avranches en 1532. Son application à remplir tous les devoirs de l'épiscopat, ne l'empêcha pas de composer beaucoup d'ouvrages, dont il a enrichi le public. Le premier est une histoire de France latine, qu'il dédia au roi Henri II. elle est en deux tomes. Le second est un ouvrage de controverse, intitulé: *Antidote contre l'interim*, c'est-à-dire, contre la formule publiée par l'empereur Charles V. sous le nom d'*Interim*. Un autre traité des deux glaives, où après avoir établi la primauté de saint Pierre, & la jurisdiction de l'église, il expose les questions qui regardent les loix ecclésiastiques & civiles. Il y soûtient que non-seulement il n'est pas permis de tuer pour des biens temporels; mais qu'il n'est pas même permis d'avoir intention de tuer en défendant sa vie. Dans un autre ouvrage il pose trois axiômes catholiques, dans l'un desquels il démontre qu'on ne doit point entrer en conférence avec les hérétiques touchant la religion; dans l'autre, il prend la défense du célibat; & dans le troisiéme, il prouve que la loi évangélique a rejetté le divorce de la loi Mosaïque. On a encore du même auteur un ouvrage latin contre Calvin, intitulé: *Larva sycophantica in Calvinum*, qui fut censuré en 1556. par la faculté de théologie de Paris. Dans une autre lettre écrite à M. Chandelier premier président de Rouen, il justifie son zéle contre les hérétiques: elle est inti-

tulée, *Méthode pour réprimer la férocité des hérétiques*. Enfin, nous avons de lui un traité des poids & des mesures des choses liquides, qu'il réduit à leur juste valeur. Il mourut à Paris en 1560. & fut enterré dans l'église de saint Paul, où l'on voit son tombeau & son épitaphe. Il écrivoit avec facilité, mais son style est diffus, & sent le déclamateur.

An. 1560.

XLII. Mort de Dominique Soto.

Bellarmin. de script. ecclesiast.
Sixtus Senens. in biblioth. sacr. l. 4.
Possevin in appar. sacr.
Dupin, ibid. ut sup. t. 16. p. 31.

Le second est Dominique Soto, né à Seville en Espagne dans l'année 1494. Il n'étoit que le fils d'un jardinier, comme il le reconnoît lui-même. A l'âge de trente ans il entra dans l'ordre de saint Dominique à Burgos, après avoir fait ses études à Paris, où il reçut le dégré de Maître-ès-arts, & avoir enseigné la philosophie à Alcala. En se faisant religieux, il prit le nom de Dominique, au lieu de celui de François qu'il portoit auparavant. Après sa profession, il continua d'enseigner à Burgos, à Salamanque, & ailleurs, & publia ses traités philosophiques, qui sont des commentaires sur la philosophie d'Aristote. L'empereur Charles V. qui l'avoit choisi pour son confesseur, voulut le faire évêque de Ségovie; mais il refusa constamment cette dignité; & après quelques années passées dans ce pénible emploi, il obtint la permission de se retirer de la cour, pour s'appliquer à combattre les nouvelles hérésies. Ce fut dans ce dessein qu'il se joignit au docteur Martin Olave, qui entra peu de tems après dans la société de Jesus, fondée par saint Ignace. Ces deux sçavans hommes furent chargés par le cardinal Othon Truchsés évêque d'Ausbourg, d'avoir soin de l'université de Dillingen, qu'il venoit de fonder. Quelques années après il repassa en Espagne, d'où Philippe II. l'en-

An. 1560.

voya en Angleterre, & il y fut chargé d'expliquer saint Thomas dans l'université d'Oxford. Il avoit paru en 1545. au concile de Trente avec beaucoup de réputation, & il y parla en public avec un grand applaudissement. Il y étoit accompagné de Barthelemi Caranza, aussi Dominicain, qui fut depuis archevêque de Tolède. Et ce fut en partant de Trente, que Charles V. le chargea d'accommoder le différend survenu entre Barthelemi de Las-Casas, & Sepulveda, au sujet de la conquête des Indes, & de la liberté des Indiens. Après l'avoir terminé, il se retira à Salamanque, où il mourut, selon quelques auteurs, le quinziéme de Novembre; selon d'autres, le sixiéme de Décembre 1560. âgé de soixante-six ans.

XLIII. Ouvrages de cet auteur.

Les ouvrages qu'il a laissés sont un traité de la nature & de la grace divisé en trois livres, qu'il dédia aux Peres assemblés à Trente, & qu'il publia l'an 1547. Il y soutient la doctrine de ce concile touchant le péché originel, le libre arbitre, & la justification. Il exige un acte de charité dans le sacrement de pénitence pour la rémission des péchés, & combat le sentiment de Catharin touchant la certitude de la justification. Soto est aussi auteur d'un traité de la justice & du droit, dans lequel il montre que la résidence des évêques est de droit divin & naturel, contre l'opinion du même Catharin qui ne la soutenoit que de droit ecclésiastique; mais il est plus indulgent à l'égard de la pluralité des bénéfices, qu'il ne croit pas absolument défendue, à moins que ces bénéfices ne soient à charge d'ames. Outre ces ouvra-

ges on a encore de cet auteur des commentaires sur l'épître de saint Paul aux Romains, dans lesquels il combat les explications de Cajetan ; d'autres commentaires sur le quatriéme livre du Maître des Sentences ; un traité de la cause des pauvres ; un autre pour éviter l'abus des sermens ; une apologie contre Ambroise Catharin ; des commentaires sur Porphyre & sur l'organe d'Aristote. Quelque profond théologien que fût Soto, il ne paroît pas toutefois avoir eu une assez parfaite connoissance des ouvrages des peres & de l'histoire ecclésiastique. Les Protestans ont parlé de lui avec éloge ; & les peres de Trente lui permirent de prendre pour devise une Foi, ou deux mains fermées, d'où sortoit une flamme, avec les paroles de saint Paul, *La foi qui opere par l'amour.*

An. 1560.

XLIV.
Mort de Melchior Cano.

Sixtus Senens. biblioth. sacr. l. 4.
Nicol. Antonio. biblioth. script. Hispan.
Dupin, biblioth. des auteurs ecclésiast. x 16. p. 33.

Le troisiéme est Melchior Canus ou Cano Espagnol, né dans le bourg de Tarançon, au diocèse de Tolède, religieux de l'ordre de saint Dominique. Comme il s'étoit beaucoup appliqué à l'étude de la philosophie & de la théologie, dans laquelle il avoit fait de grands progrès, on le choisit en 1546. pour enseigner cette derniere science à Salamanque, en la place de François Victoria, qui avoit été son maître. Il y eut pour collégue Barthelemi Caranza, qui pensoit autrement que lui ; ce qui mit entre eux une espéce d'émulation, qui forma deux partis dans l'école de Salamanque : on a crû même que Canus contribua à la disgrace de son antagoniste, qui avec beaucoup de mérite, joignoit une grande douceur, & des manieres fort engageantes, ce qui manquoit à Canus, qui étoit d'un esprit fort vif, fier & ambi-

An. 1560. tieux. Il fut envoyé au concile de Trente sous Paul III. & quelque tems après son retour, le pape lui donna l'évêché des isles Canaries en 1552. pour succéder à François de la Cerda, qui étoit de son ordre. On a dit de lui, qu'il se concilia la bienveillance de Philippe II. aux dépens de son fils D. Carlos, & que pour flatter l'ambition de ce monarque, il lui persuada qu'il pouvoit faire la guerre à toutes sortes de souverains, lorsqu'il s'agiroit de soutenir ses droits, ce qui ne plut pas à la cour de Rome, & ce que l'université de Salamanque désapprouva fort. Canus ne voulant pas s'éloigner de la cour, ne garda pas long-tems son évêché; il s'en démit, fut ensuite provincial de la province de Castille, & mourut à Tolède dans cette année 1560.

Il a laissé un ouvrage des lieux théologiques, sous le titre de *Locorum Theologicorum libri XII.* Cet ouvrage ne fut imprimé qu'après sa mort, & l'on peut le regarder comme un chef-d'œuvre d'éloquence en ce genre. Les régles qu'on y donne sont excellentes; mais les applications qu'il fait de ces régles ne sont pas toujours justes ni véritables; il fatigue quelquefois ses lecteurs par de longues digressions, & par le grand nombre de questions étrangeres qu'il a fait entrer dans cet ouvrage: enfin il semble avoir trop réduit cette matiere en art, & trop affecté d'imiter Aristote, Ciceron, Quintilien, & les autres auteurs profanes qui ont traité des lieux des argumens, par rapport aux ouvrages de Rhétorique & de Dialectique. Il entend par ces lieux communs, les sources d'où les théologiens peuvent tirer des argumens, pour établir leurs opinions, & réfuter celles des au-

tres, & il en compte jusqu'à dix, qui sont l'écriture sainte, la tradition, l'autorité de l'église, celle des conciles, celle de l'église Romaine en particulier, celle des saints, celle des théologiens scholastiques, & des canonistes, la raison naturelle, l'autorité des philosophes & des jurisconsultes, enfin l'autorité de l'histoire civile, fondée sur une tradition certaine, & écrite par des gens dignes de foi. A la fin de ce traité on trouve des leçons touchant la pénitence & les sacremens; & quoiqu'il y parle avec beaucoup de pureté, il n'y est pas si éloquent que dans ses lieux Théologiques.

XLV. Mort de Matthieu Ory & de Jean Arboreus.

Echard. de script. FF. Prædic. t. 2. Dupin loco citato, p. 33. & 40.

On peut joindre à ces auteurs Matthieu Ory, & Jean Arboreus, parce qu'on ne sçait pas précisément l'année de leur mort. Le premier étoit Dominicain, & pénitencier du pape, & se donna la qualité d'Inquisiteur de l'hérésie en France. Il publia en 1544. un traité contre les hérétiques, dédié au cardinal de Tournon, dans lequel il se proposa cette question: Pourquoi il y a des hérésies dans l'église? Il y examine trois choses, ce que c'est qu'hérésie, quelle est la cause des hérésies, & de quels moyens il faut se servir pour purger l'église des hérésies. Il réduit ces moyens à instruire les hérétiques, à les séparer de communion; & enfin, s'ils sont obstinés à les punir de mort. Cet auteur étoit d'un village nommé la Canne, dans le diocèse de saint Malo, & mourut à soixante-six ans. Jean Arboreus né à Laon en Picardie & docteur de la maison de Sorbonne, est auteur d'un ouvrage sous le titre de *Théosophie*, divisé en dix-neuf livres, & imprimé en un volume in-folio, à Paris en 1540. dans lequel il comprend sous divers

An. 1560.

titres plusieurs questions importantes & curieuses, tant sur les dogmes théologiques que sur des passages de l'écriture sainte. Il a encore fait des commentaires sur l'Ecclésiaste, & sur le Cantique des Cantiques, sur les Proverbes, sur les quatre évangiles, sur les épîtres de saint Paul. Enfin, il a composé une exhortation à la pénitence, une méthode pour la confession, & quelques autres œuvres spirituelles, où l'on trouve une profonde érudition, jointe avec beaucoup de piété. Mais les ouvrages de cet auteur ne sont presque pas connus aujourd'hui.

XLVI.
Mort de Jean Lasko.
Spond. ad hunc ann. n. 31.
Sanderus hæres. 207.
Florim. de Raimond. l. 4. c. 20. n. 2.

L'héréfie perdit aussi dans cette année quelques-uns de ses appuis, dans les personnes de Jean Lasko, & de Philippe Melanchton. Le premier étoit un gentilhomme Polonois, qui fut d'abord élevé dans les charges ecclésiastiques, & pourvû d'un canonicat dans la cathédrale de Gnesne. Mais son esprit inconstant le jetta bien-tôt après dans le parti des Luthériens, ensuite dans celui des Sacramentaires Zuingliens, sur les erreurs desquels il voulut néanmoins enchérir, ajoûtant douze explications à ces paroles de la consécration, *Ceci est mon corps*, & rejettant tout-à-fait le Baptême, qu'il regardoit comme un acte d'idolâtrie. Ces sentimens furent généralement blâmés. Lasko s'en plaignit hautement, dans un libelle qu'il adressa au roi de Pologne, & dans lequel il prétendoit que l'on condamnoit ses sentimens sans les connoître, sans en avoir conféré avec lui, & sans les avoir examiné, mais seulement par un pur préjugé. Malgré cette espéce d'apologie, il fut chassé de son pays, & s'étant retiré en Angleterre, il s'y maria, & s'y distingua assez sous le régne

d'Edouard

d'Edouard, pour obtenir la ſur-intendence de l'égliſe des étrangers prétendus réformés. La mort d'Edouard, & le régne de Marie qui rétablit la religion Catholique dans ſes Etats, le forcerent de paſſer en Dannemark, & de ſe rendre à Embden, où il établit le Calviniſme, ſous la protection de la princeſſe Anne. De-là il paſſa à Francfort, où il forma une égliſe pour les Flamands de la prétendue réforme, & leur donna pour paſteur Datherius.

Il eut à Embden de fréquentes diſputes avec Mennon, chef des Mennonites, qu'il pouſſa avec tant de viguèur, autant par ſes écrits que par ſes paroles, qu'il l'obligea de faire une nouvelle profeſſion de foi, dans laquelle il confeſſoit que Jeſus-Chriſt étoit vrai Dieu & vrai homme, véritable Fils de Dieu, & véritable Fils de l'homme, qu'il avoit pris effectivement ſa chair & ſon ſang dans le ſein de la bienheureuſe vierge Marie, & qu'il étoit né d'elle vrai homme, ſemblable à nous, excepté le péché. Lasko preſſé par les lettres de pluſieurs ſeigneurs & miniſtres de Pologne; & après avoir couru pendant vingt ans, revint en 1556. dans ſa patrie, accompagné de Jean Utenhovius. Il ſe trouva aux ſynodes de Sandomir, d'Uladiſlavie, de Pinczow, & s'y diſtingua contre Stancar, dont on a parlé ailleurs. Enfin, après avoir fait beaucoup de bruit parmi les Sacramentaires, il mourut le treiziéme de Janvier 1560. bon Socinien & Unitaire. Il mettoit au nombre de ſes amis, Bernardin Okin, Blandrat, Stator, Thenaud, & d'autres. Ce fut chez lui qu'ils débiterent que c'étoit une erreur de croire l'égalité des trois perſonnes de la Trinité, & qu'on

An. 1560.

étoit obligé de croire uniquement sur cette matiére, qu'il y avoit un seul Dieu, qui est le Pere, un seul Fils de Dieu, & un Saint-Esprit.

XLVII. Mort de Philippe Melanchton.

De Thou, hist. sub finem, l. 26.
Spond. hoc ann. n. 31.
Sander. hæres. 188.
Camerarius in vit. Melanchton.

Philippe Melanchton, dont on a déja beaucoup parlé, mourut à Wittemberg le dix-neuviéme d'Avril de cette même année 1560. au commencement de sa soixante-quatriéme année. Il étoit né à Bret ou Bretin ville du bas Palatinat du Rhin, le seiziéme de Février de l'an 1497. Son pere s'appelloit Georges Schwarzerd, qui avoit soin des armes de la maison des princes Palatins, & sa mere Barbe Reuchlin, sœur du fameux Jean Reuchlin, dit Capnion. Il n'y eut guéres d'homme plus inconstant dans ses sentimens sur la religion; & quoiqu'il eût embrassé toutes les erreurs de Luther en 1518. il ne laissa pas d'être ensuite Zuinglien sur quelques points, Calviniste sur d'autres, incrédule sur plusieurs, & fort irrésolu dans presque tous. Sur la fin de ses jours craignant d'augmenter les divisions scandaleuses de la nouvelle réforme, où il ne voyoit aucune modération, il n'osoit presque plus parler qu'en termes si généraux, que chacun y pouvoit entendre tout ce qu'il vouloit. Les Sacramentaires l'accommodoient peu; les Luthériens couroient tous à l'ubiquité. Brentius, le seul presque des Luthériens qui avoient gardé avec lui une parfaite union, se rangeoit de ce parti-là: Melanchton eût bien voulu parler; & il ne sçavoit que dire, tant il trouvoit d'opposition à ce qu'il croyoit être la vérité. Puis-je, disoit-il, expliquer la vérité toute entiere dans le pays où je suis? & la cour le souffriroit-elle? A quoi il ajoûtoit souvent: Je dirai la vérité, quand

les cours ne m'en empêcheront point. Son gendre Peucer, qui conte les faits avec beaucoup de ſimplicité, rapporte, qu'il étoit tellement haï des Ubiquitaires, qu'une fois Chytrée, un des plus zélés avoit dit, qu'il ſe falloit défaire de Melanchton, autrement qu'ils auroient en lui un obſtacle éternel à leurs deſſeins. Lui-même dans une lettre à l'électeur Palatin, dont Peucer fait mention, dit, qu'il ne vouloit plus diſputer contre des gens dont il éprouvoit les cruautés. Voilà ce qu'il écrivoit quelques mois avant ſa mort. Combien de fois, dit Peucer, & avec combien de ſanglots m'a-t-il expliqué les raiſons qui l'empêchoient de découvrir au public le fond de ſes ſentimens? Quel état de ne pouvoir trouver nulle part ni la paix ni la vérité comme il l'entendoit? Il avoit quitté l'ancienne égliſe, qui avoit pour elle la ſucceſſion & tous les ſiécles précédens. L'égliſe Luthérienne qu'il avoit fondée avec Luther, & qu'il avoit crû le ſeul azile de la vérité, embraſſoit l'Ubiquité, qu'il déteſtoit. Les égliſes Sacramentaires qu'il avoit crû les plus pures, après les Luthériennes, étoient pleines d'autres erreurs, qu'il ne pouvoit ſupporter, & qu'il avoit rejettées dans toutes ſes confeſſions de foi. Il paroiſſoit qu'on le reſpectoit dans l'égliſe de Wittemberg: mais les cruels ménagemens auſquels il ſe voyoit aſſervi, l'empêchoient de dire tout ce qu'il en penſoit: & il finit ainſi ſa vie malheureuſe.

Il a laiſſé différens ouvrages d'eſprit & de controverſe. Il eſt auteur de l'apologie contre la cenſure des docteurs de Paris, ſous ce titre, *Adversùs furioſum Pariſienſium Logaſtrorum Decretum*, auſſi-bien

An. 1560.

que de la confession d'Ausbourg. On lui est redevable de l'édition de Naucler faite à Tubinge. C'étoit un fatras de croniques & de fables entassées parmi des histoires dans une confusion étrange. Il prit la peine de le purger, de faire un triage de ce qui pouvoit passer, & de lui donner de l'ordre; en sorte qu'on peut dire que ce livre est l'ouvrage de Melanchton, qui alors n'avoit pas vingt ans. L'on a aussi de lui un recueil de lettres assez ample écrites à différentes personnes, & qui contiennent beaucoup de faits concernans la nouvelle religion des Protestans. Nous avons parlé ailleurs des douze articles qu'il envoya au roi François I. On rapporte de lui que sa mere qui mourut en 1529. l'ayant prié un jour de lui avouer ingénuement quelle étoit la meilleure religion; il lui répondit, que la nouvelle étoit la plus plausible, mais que l'ancienne étoit la plus sûre. De sa femme nommée Catherine Crappe il eut deux fils & deux filles, une desquelles appellée Anne fut mariée à George Sabin de Brandebourg, poëte en fort grande réputation chez les Allemands, & fort estimé des cardinaux Bembo & Contarini.

XLVIII. Publication des Centuries de Magdebourg.

Gaspar. Sagittarius introduct. in hist. ecclesiast. p. 279.

On publia dans cette année la quatriéme des treize centuries de Magdebourg. Les trois premieres avoient été imprimées dans l'année précédente 1559. & les autres le furent dans les années suivantes jusqu'en 1574. que parut la treiziéme. Cet ouvrage est un corps d'histoire ecclésiastique rassemblé par quelques ministres profanes de Magdebourg, à la tête desquels étoit Matthias Flaccius Illyricus, l'un des plus sçavans théologiens

An. 1560.

de sa confession d'Ausbourg, qui étoit né à Albona dans l'Istrie le troisiéme de Mars 1520. & qui avoit étudié à Venise les belles lettres sous Egnatius. A l'âge de dix-sept ans se sentant une forte inclination pour l'étude de la théologie, il résolut d'entrer dans quelque ordre Religieux, & ayant communiqué son dessein à un provincial des cordeliers parent de sa mere, ce pere qui étoit soupçonné d'hérésie, lui conseilla d'aller en Allemagne plûtôt que de s'enfermer dans un cloître. Flaccius suivit son conseil, il vint à Basle en 1539. & s'y étant arrêté quelques mois, il passa à Tubinge, d'où il alla à Wittemberg en 1541. & y fut disciple de Luther & de Melanchton. Il gagnoit sa vie à enseigner le Grec & l'Hébreu. Il reçut de Melanchton beaucoup de marques de libéralités; on le maria & on lui donna un emploi public dans l'académie en 1544.

XLIX. Histoire de Matthieu Flaccius Illyricus auteur de cet ouvrage.

La guerre ayant dissipé les écoles dans la Saxe, il s'en alla à Brunswick, & s'y acquit beaucoup de réputation par ses leçons. Il alla reprendre son premier emploi à Wittemberg en 1547. & peu après il s'opposa avec beaucoup de force à l'*Interim* de Charles V. & à tous les ménagemens que Melanchton insinuoit, & afin d'avoir plus de liberté de déclamer contre la religion Catholique, sans garder aucunes mesures, il se retira à Magdebourg qui étoit alors au ban de l'empire, & où il travailla aux Centuries dont nous parlons. Il fut aidé dans ce travail par André Corvin, Thomas Holthuter, Pancrace Weltbeck, Nicolas Amsdorf, Nicolas Gallus, Martin Copus, Ebeling Al-

AN. 1560.

mannus, Ambroise Hidfel, David Cicelerus, Gaspard Leunculus, Guillaume Radensis, Nicolas Beumuller, Bernard Niger, Pierre Schrader & Conrad Agrius, outre Jean Wigand, Matthieu Judex & Basile Faber qui y eurent beaucoup de part; Jean-Baptiste Heinzelius, & Gaspard Nidpruck conseillers de l'empereur, qui favoriserent beaucoup Marc Wagner, chargé de parcourir toutes les bibliothéques d'Allemagne & d'autres pays, pour y chercher des matériaux. Ce Wagner rendit beaucoup de services aux Centuriateurs, il visita les bibliothéques d'Allemagne & de Dannemarck, celles d'Edimbourg en Ecosse & d'autres: il avoit un talent tout particulier pour ces sortes de recherches, & on lui expédia un témoignage fort glorieux, où l'on reconnoissoit sa fidélité, sa diligence & son exactitude. Ce témoignage est datté du trentiéme de Septembre 1557. & porte entr'autres choses qu'il avoit fait divers voyages avec Illyricus pour ramasser des matériaux, & qu'ayant fait paroître sa capacité, on avoit crû qu'il pourroit tout seul continuer ces voyages, & qu'on l'avoit chargé de ce soin avec des lettres de recommandation, par lesquelles on prioit les personnes sçavantes & pieuses de lui communiquer les manuscrits & les monumens dont on pourroit tirer quelque utilité. Illyricus étoit un de ceux qui signerent ce témoignage.

Melchior Adam, ibid. p. 273. & 274.

Ces Centuries au nombre de treize sont aussi treize volumes, qui vont jusqu'au treiziéme siécle; chaque Centurie contient toutes les choses remarquables dans un siécle, & est partagée en seize chapîtres: le premier est un sommaire de ce qui va

être dit. Le ſecond traite du lieu & de l'étendue de l'égliſe. Le troiſiéme, de la perſécution ou de la paix de l'égliſe. Le quatriéme, de la doctrine. Le cinquiéme, des héréſies. Le ſixiéme, des cérémonies & des rits. Le ſeptiéme, de la police & du gouvernement. Le huitiéme, du ſchiſme. Le neuviéme, des ſynodes. Le dixiéme, les vies des évêques des grands ſiéges. L'onziéme, des hérétiques. Le douziéme, des martyrs. Le treiziéme, des miracles. Le quatorziéme, de ce qui regarde les Juifs. Le quinziéme, des religions ſéparées de l'égliſe. Le ſeiziéme, des mouvemens & changemens politiques des états. Il faut remarquer que la troiſiéme centurie fut augmentée quand on la réimprima à Baſle. Que les quatre premieres & une partie de la cinquiéme, furent compoſées à Magdebourg; que la cinquiéme fut achevée à Iene; la ſixiéme, faite dans le lieu de l'exil d'Illyricus, de Wigandus & de Judex; la ſeptiéme, dans le pays de Mecklembourg; & les ſuivantes dans la ville de Wiſmar au même pays. L'édition la plus eſtimée eſt de Baſle en 1624. en trois volumes in-folio, procurée par Louis Lucius. Comme le but de ces centuriateurs étoit d'attaquer l'égliſe Romaine & d'établir la réforme, le ſçavant cardinal Baronius entreprit ſes annales eccléſiaſtiques pour les oppoſer à ces centuries.

L.
De ſon livre intitulé, *Catalogus teſtium veritatis.*

Illyricus fit auſſi imprimer à Baſle en 1556. un autre ouvrage qui fut enſuite réimprimé à Straſbourg en 1562. Il eſt intitulé, *Catalogue des témoins de la vérité.* Guillaume Eiſingrenius auteur catholique Allemand fit imprimer à Dillinghen en 1565.

An. 1560.

un autre ouvrage ſous le même titre, l'un & l'autre eſt une liſte des écrivains eccléſiaſtiques qui ont combattu & réfuté les héréſies de leur tems, & par avance celles du nôtre. Par les héréſies des derniers tems Eiſingren entend les Proteſtans, c'eſt-à-dire, toutes ces ſociétés révoltées qui ont fait ſchiſme avec le ſaint ſiége ; & au contraire Illyricus qui a écrit devant, & auquel Eiſingren a prétendu oppoſer ſon ouvrage, entend par les hérétiques de ſon tems, les Catholiques qui ſont demeurés inviolablement attachés à Jeſus-Chriſt dans le ſein de l'égliſe Romaine ſous l'autorité du pape. Cet auteur a ſemé dans ſon ouvrage des marques d'une paſſion aveugle qui lui a fait dire bien des choſes, ſans avoir examiné ſi ce qu'il écrivoit faiſoit à ſa cauſe ou non. Le même auteur ayant tiré de quelque bibliothéque où il eut la permiſſion de fouiller, une meſſe ancienne * qu'il regardoit comme un morceau précieux, capable de ſoutenir beaucoup la prétendue autorité de ſa ſecte, la fit imprimer à Straſbourg l'an 1557. Les Luthériens la regarderent d'abord comme un ouvrage qui leur étoit très-favorable, & les Catholiques qui ne ſe donnerent pas beaucoup la peine de l'examiner en défendirent la lecture, comme un ouvrage pernicieux ; mais enſuite quelques Luthériens y ayant regardé de plus près, s'apperçurent que cet ouvrage favoriſoit entiérement les Catholiques, & le ſupprimerent, ce qui réveilla l'attention des Catholiques, qui pour remédier à la rareté où la ſuppreſſion avoit jetté cette meſſe, la firent réimprimer, & s'en ſervirent avec avantage contre leurs adverſaires.

LI.
Il publie une ancienne meſſe.
Colomiez, bibliot. choiſie, p. 12.

* Le titre de cette meſſe eſt, *Miſſa Latina quæ olim ante Romanum circà ſeptingenteſimum Domini annum in uſu fuit, bonâ fide ex vetuſto authenticoque codice deſcripta à Matthia Flaccio Illyrico.*

An. 1560.

LII. Différentes censures de la faculté de théologie de Paris.

D'Argentré collect. judic. de novis errorib. t. 1. in append. p. 21. & t. 2. p. 290.

La Faculté de Théologie de Paris continuoit son zéle pour maintenir la saine doctrine, & s'opposer aux nouvelles erreurs qui faisoient des progrès considérables en France. Elle s'assembla en Sorbonne le seiziéme de Janvier 1560. & le doyen y présenta un ordre du parlement du quatorziéme du même mois, qui enjoignoit de remettre à la Faculté les livres de Pierre de Lastre prisonnier, pour être visités & examinés. Cet ordre fut lû publiquement, & l'on produisit ces livres, dont l'un étoit intitulé, *les Marguerites de la Marguerite, &c.* un autre, *Instruction & doctrine à se bien confesser.* Deux autres à-peu-près semblables. *A. B. C. ou instructions pour les Chrétiens,* avec treize autres, qui étoient des *sommaires des livres du vieux & du nouveau Testament.* La Faculté nomma des commissaires pour les examiner, & sur leur rapport on décida unanimement, que ces livres contenant des erreurs & des hérésies, devoient être supprimés, & mis au nombre des livres défendus. Le vingt-cinquiéme du même mois de Janvier la Faculté s'assembla encore pour entendre la lecture de quelques lettres du roi de France adressées à l'évêque de Paris, pour avertir les Théologiens qui devoient prêcher le Carême suivant dans sa ville, d'annoncer l'évangile purement & simplement, & avec sincérité; de ne point se répandre en invectives, de ne faire aucun discours séditieux. Et le doyen donna à tous les docteurs présens des avis conformes à ce qui étoit contenu dans ces lettres, & les exhorta à contenir les peuples dans la vraie religion catholique & dans la foi chrétienne, à suivre la tradition de leurs anciens, à obéir à leurs supérieurs, à s'ex-

citer à la pratique des commandemens de Dieu, & des traditions ecclésiastiques.

An. 1560.

LIII. Affaire de Pierre Seichespée.

Sup. l. CLIV. *n.* 59.
D'Agentré ibid. ut sup. tom. 2. *p.* 283.

Le frere Pierre Seichespée, bachelier de l'ordre des Freres Prêcheurs, que la Faculté avoit exclu de son corps pour deux ans, parce qu'il n'avoit pas voulu rétracter une proposition qu'il avoit soutenue au sujet des actions des infidéles, s'étant pourvû au parlement, la cour rendit un arrêt qui ordonnoit que le demandeur déclareroit au premier acte de théologie qui se feroit dans le couvent des Dominicains de Paris, que ce qu'il a dit & soutenu des points dont il est question, l'a été problématiquement, & par forme de dispute, ensorte qu'il ne veut & n'entend soutenir aucune chose contre la détermination de la Faculté : & ce fait, ordonne que le demandeur sera reçu extraordinairement dans la présente licence. Cet arrêt fut rendu le vingtiéme de Mai. Par un autre du seiziéme Juillet, vû la requête présentée à la cour par les doyen & faculté de théologie contre frere Pierre Seichespée, Arrêt du vingt-septiéme Janvier 1559. qui enjoignoit au chancelier de l'université, doyen & Faculté, de pourvoir ledit Seichespée sur une autre requête par lui présentée, ensorte qu'il n'eût plus d'occasion de revenir à ladite cour; & par icelui lui est enjoint d'obéïr à l'ordonnance desdits chancelier, doyen & faculté, sur peine de prison; autre arrêt du vingtiéme Mai 1560. par lequel auroit été ordonné que le même Seichespée seroit reçû en la licence de théologie extraordinairement : Et tout considéré, ladite cour ordonna, suivant les susdits arrêts, que Seichespée seroit reçu en la licence extraordinairement, s'il ne l'avoit déja

été, qu'il prendroit le bonnet pour être reçu au doctorat, après tous ceux qui avoient été reçus à la derniere licence, & non autrement; & fit défenses audit Seichespée de ne plus revenir à la cour, lui enjoignant d'obéir au présent arrêt, sur peine de prison. Par-là cette affaire fut terminée.

An. 1560.

LIV.
Commencement de l'histoire de Michel Baïus.

Baïana sive Michael. Baii operum. 2. parte in-4°. p. 191.

D'Argentré in append. t. 1. p. 21.

Une des plus célébres censures de la Faculté, fut celle qu'elle rendit le vingt-septiéme de Juin de cette année, contre dix-huit propositions extraites des écrits d'un docteur de l'université de Louvain, dont elle supprima le nom. C'étoit Michel Baïus ou Bay, né à Melin, village du Hainaut, dans le territoire d'Ath en 1513. qui se distingua tellement par ses progrès & par la sagesse de sa conduite, pendant le cours de ses études à Louvain, qu'au sortir des écoles, on le fit en 1541. principal du collége de Standonk, (c'étoit le nom du fondateur.) Dans cette charge, il commença à enseigner publiquement la philosophie en 1544. & continua cet exercice jusqu'en 1550. qu'il prit le bonnet de docteur. L'année suivante il fut nommé à la chaire de professeur royal de l'écriture sainte, en la place de Jean Leonard Hassels, qui étoit allé au concile de Trente avec Ruard Tapper, & Josse Ravestein, tous docteurs de Louvain, qui avoient été envoyés à ce concile par l'empereur Charles V. En leur absence Baïus & Jean Hassels s'étant écartés dans leurs leçons de la méthode scholastique, pour expliquer les sentimens & les écrits des peres, & principalement ceux de saint Augustin sur la grace, avancerent des propositions qui parurent insoutenables à bien des gens.

Le concile de Trente ayant été suspendu le vingt-

An. 1560.

Inter opera Baïi part. 2. p. 19.

huitiéme d'Avril 1552. à cause des guerres, Tapper & Ravestein revinrent à Louvain, où ils ne furent pas plûtôt arrivés, qu'ils apprirent avec chagrin ce qui s'y étoit passé; & l'on assure que Ruard Tapper sous lequel Baïus avoit étudié en théologie, & dont il ne suivoit pas les sentimens, s'écria un jour fort en colere. Quel est le démon qui a introduit cette doctrine dans notre école, pendant notre absence? On vit bien-tôt naître à cette occasion des disputes entre les théologiens des Pays-Bas, & les religieux de l'ordre de saint François, appellés Cordeliers, qui étant alors en grand crédit dans ces provinces, prirent parti contre Baïus. Deux d'entre eux, dont l'un se nommoit Pierre du Chesne, gardien du couvent des Cordeliers de Nivelle, & l'autre, Gilles de Querceto, gardien de celui d'Ath, firent un extrait de dix-huit propositions, qu'ils prétendirent avoir trouvées dans les écrits de ce théologien, & qui regardoient le libre-arbitre, la grace & les bonnes œuvres, pour être envoyées à la faculté de théologie de Paris, à laquelle ils demandoient une censure avec beaucoup d'instance. Sur ces sollicitations la Faculté s'assembla le vingt-septiéme de Juin dans le collége de Sorbonne, & censura les propositions, sans en nommer l'auteur. De ces dix-huit propositions, quinze sont déclarées hérétiques, & les trois autres fausses.

LV.
Censure de dix-huit propositions tirées des écrits de Baïus.

Operum Baïi 2. parte p. 3.
Dupin bibliot. des auteurs t. 16. in-4. p. 139.

I. Proposition. Le libre-arbitre de l'homme n'a pas le pouvoir de faire les deux contraires; & ce pouvoir ne lui convient pas intrinsequement & de sa nature. La premiere partie de cette proposition est hérétique; la seconde est fausse, & contraire à la

philoſophie morale. II. La liberté & la néceſſité conviennent à la même choſe à l'égard du même, & la ſeule violence eſt oppoſée à la liberté naturelle. *Cenſure*. La premiere partie de cette propoſition renferme une contradiction, & eſt hérétique; la ſeconde fauſſe. III. Le libre-arbitre n'a pas de ſa nature intrinſeque, qu'il faſſe de ſoi-même & par ſoi-même un acte libre. *Cenſure*. Cette propoſition eſt fauſſe, erronée & pernicieuſe. IV. Le libre-arbitre de lui-même ne peut que pécher, & toute œuvre du libre-arbitre laiſſé à lui-même, eſt un péché mortel ou véniel. *Cenſure*. Cette propoſition eſt hérétique dans l'une & l'autre partie. V. L'homme péche en faiſant ce qui eſt en lui, & ne peut pas ne pas pécher en le faiſant. *Cenſure*. Toute cette propoſition eſt hérétique. VI. Pouvoir pécher n'eſt pas de l'eſſence du libre-arbitre de l'homme; & cette faculté de pécher n'a point été donnée de Dieu à l'homme. *Cenſure*. La premiere partie de cette propoſition eſt fauſſe, & la ſeconde hérétique. VII. Le libre-arbitre de l'homme ne peut éviter le péché ſans une grace particuliere de Dieu: d'où il s'enſuit que toute action d'un homme purement infidéle, eſt péché. *Cenſure*. La ſeconde partie de cette propoſition eſt fauſſe, & mal tirée, comme une conſéquence de la premiere. VIII. Le libre-arbitre veut librement tout ce qu'il veut de ſa volonté & de ſon gré; enſorte que ce qu'il veut librement, il le veut auſſi néceſſairement. *Cenſure*. La ſeconde partie de cette propoſition implique contradiction, & eſt hérétique. IX. L'hérétique, le ſchiſmatique, & celui qui n'eſt pas purement infidéle, mérite quelquefois la vie éter-

An. 1560.

Vide defenſ. cenſ. ſacr. facult. Pariſ. latæ anno 1560. Auctore Ant. Rich. theolog. in biblioth. Sorbonæ v. radio poſter. num. 6.

An. 1560.

Petavii dogm. theolog. t. 3. p. 358.

nelle d'un mérite de condignité. *Censure.* Cette proposition est entierement hérétique. X. L'homme qui est en péché mortel, ou coupable de la mort éternelle, ne laisse pas d'avoir en soi la charité. *Censure.* Cette proposition est hérétique. XI. Par la contrition, on n'obtient pas la rémission de ses péchés, hors les cas du martyre & de nécessité, si l'on ne reçoit pas réellement le sacrement de baptême, ou celui de la pénitence. *Censure.* Cette proposition est hérétique. XII. Si l'homme pécheur exécute ce qui lui est ordonné, son péché ne lui est pas remis par la contrition ou la confession faite au prêtre, si ce prêtre ne l'absout, quand bien même il lui refuseroit l'absolution par malice & sans raison. *Censure.* Cette proposition est hérétique XIII. On ne peut, sans tomber dans l'erreur des Pélagiens, admettre dans l'homme quelque bon usage de son libre-arbitre avant la premiere justification; & celui qui se prépare à cette justification péche, comme celui qui use très-mal de ses dons naturels : car avant la justification toutes les œuvres de l'homme sont des péchés dignes de la damnation. *Censure.* Cette proposition est hérétique dans toutes ses parties. XIV. La grace n'est donnée qu'à ceux qui y résistent, de même que la premiere justification; parce que la justification est la foi même, vû que c'est par la foi que l'impie devient juste. *Censure.* Les deux premieres parties de cette proposition sont hérétiques, & la troisiéme est fausse. XV. L'homme péche nécessairement d'une maniere damnable dans quelque espece de péché; & l'acte auquel il se porte nécessairement, est en lui un péché : c'est pourquoi ce

An. 1560.

n'est pas une condition nécessaire au péché, que l'homme se porte librement à une action. *Censure.* Cette proposition est hérétique dans toutes ses parties. XVI. Personne n'est sans péché originel, à l'exception de Jesus-Christ : ainsi la bienheureuse Vierge est morte à cause du péché qu'elle avoit contracté d'Adam, & toutes les souffrances qu'elle a eues dans cette vie, comme celle des autres justes, sont des peines du péché originel ou actuel. D'où il s'ensuit que Job & tous les Martyrs ont souffert à cause de leurs péchés. *Censure.* Cette proposition dans toutes ses parties est hérétique, injurieuse à la bienheureuse Marie, & à tous les Saints. XVII. Faites tout pour la gloire de Dieu : & je vous dis de ne point résister au mal. Ces maximes doivent être prises simplement pour des préceptes. *Censure.* La seconde partie de cette proposition est fausse. XVIII. Toute bonne œuvre est méritoire de la vie éternelle; que si quelque œuvre est recompensée d'un bien temporel, n'étant pas digne de la vie éternelle, elle est mauvaise, parce qu'il n'y a aucune œuvre méritoire qu' de la vie éternelle. *Censure.* Cette proposition toute entiere est opposée à l'Ecriture sainte.

LVI. Baïus fait des notes sur cette censure.

Baïana, seu Mich. Baïi operum. 2. parte p. 8. & seq.

La censure ne tarda pas long-tems à paroître dans les Pays-Bas. Les adversaires de Baïus la firent venir, & en répandirent plusieurs copies. Baïus l'ayant lûe, y fit des notes; dans lesquelles il approuve quelques-unes des censures, & en blâme d'autres. Son dessein étoit de les envoyer à quelque docteur de la Faculté; mais il vouloit auparavant se procurer un exemplaire parafé de la censure, pour être assuré que c'étoit véritablement l'ouvrage de la

An. 1560.

Faculté ; mais n'ayant pû obtenir ce qu'il demandoit, il envoya ses notes à Antoine Sabbonius, provincial des Cordeliers en Flandres, à qui il marqua qu'il avoit long-tems balancé s'il garderoit le silence, ou s'il écriroit; que le respect qu'il avoit pour la Faculté, l'obligeoit à se taire, d'autant plus qu'en faisant voir qu'elle s'étoit méprise, il y avoit lieu de craindre que les hérétiques ne s'en prévalussent, & n'eussent pas pour ses décisions tous les égards qu'elle méritoit, dans des tems de trouble, où la foi étoit en danger; mais que l'amour de la vérité le contraignoit à parler & à faire voir que la censure étoit ou supposée ou extorquée des docteurs, qui n'avoient pas assez sérieusement examiné les questions. Voilà, dit-il, ce qui m'a déterminé à écrire : ensuite il prie ce religieux de communiquer ses observations à ceux qu'il croira capables d'en profiter, sinon de les supprimer entierement.

LVII.
Articles que Baïus approuve & blâme dans la censure.
2. *parte operum Michaël, Baïi p. 10.*

Les notes de Baïus sur la censure de Sorbonne, parurent en 1560. Comme la dispute commençoit à s'échauffer, on les lut avec avidité, les uns pour y trouver de quoi justifier l'auteur, les autres pour y chercher une plus ample matiere à sa condamnation. Voici ces notes en substance. Sur la premiere proposition, après avoir expliqué le terme de libre, qui selon lui, n'est opposé qu'à la servitude, & non pas à la nécessité; il ne laisse pas de se soumettre, & de reconnoître qu'il y a des endroits de l'Ecriture, par lesquels on peut montrer que la liberté peut s'expliquer par l'indifférence à agir & ne pas agir.

Sur la seconde il dit, qu'il faut mettre une grande différence entre la liberté prise philosophiquement

ment, & la liberté selon l'idée qu'en donne l'Ecriture sainte, que la premiere est opposée à la nécessité, & la seconde à la servitude. Qu'il est vrai que la censure est juste & légitime, si le terme de liberté est pris dans le premier sens, qui est celui que lui donnent les théologiens; mais il soutient que la Faculté de Paris a eu tort de le condamner, lorsqu'il a pris le terme de liberté dans le second sens, qui est très-ordinaire dans l'Ecriture sainte. Sur quoi il cite saint Augustin dans l'Enchiridion, chap. 105. & les chap. 4. & 12. du livre de la correction & de la grace.

Sur la troisiéme il dit, que la censure convient assez, à moins que peut-être celui qu'on croit auteur de la proposition, n'entende l'acte libre de cette liberté, par laquelle Jesus-Christ nous a délivré: car la volonté humaine, telle qu'elle est à présent, d'elle-même ne peut pas produire un tel acte, mais seulement par cette liberté que le fils de Dieu nous a donnée.

Sur la quatriéme, il remarque que quoique la proposition ait deux parties, comme la censure l'a observé, elle est cependant unique; car c'est la même chose, que le libre-arbitre de lui-même ne peut pécher, & que toute action du libre-arbitre laissé à lui-même est péché : en quoi l'on trouve ce qui est contenu dans la septiéme proposition. Ensuite après beaucoup de passages cités, il conclut que toutes les actions faites sans le secours de la grace, sont des péchés.

Sur la cinquiéme, il distingue les infidéles & les fidéles; & il dit, que cette maxime, *Dieu secourt infailliblement celui qui fait tout ce qui est en lui*, est fausse,

An. 1560.

étant entendue des infidéles : mais si on l'entend des fidéles, il est beaucoup mieux de dire, qu'ils vivent bien, parceque Dieu est en eux, que de dire, qu'ils sont justes, parce qu'ils font ce qui est en eux : qu'au reste, c'est une pure question de nom, pour laquelle on ne doit taxer personne d'hérésie.

Sur la sixiéme, qui contient deux parties, il fonde la premiere sur l'autorité de saint Anselme, qui dit dans le second chapitre du livre du libre-arbitre, que Dieu & les Anges ne peuvent pécher, quoiqu'ils soient libres, le pouvoir de pécher n'est pas essentiel à la liberté. Baïus prétend de plus que la seconde partie de la proposition est mal qualifiée d'hérétique, parce que si l'on peut dire en un sens que Dieu permet le péché, & qu'il nous a donné la volonté qui le peut commettre ; on ne doit pas dire, que pouvoir pécher soit une véritable puissance, au lieu que pouvoir ne pas pécher est une puissance véritable que Dieu a accordée aux Anges, & qu'il accorde aux Saints.

Sur la septiéme, il soutient qu'elle est véritable, fondé sur son principe, que la grace ou le secours divin est nécessaire à l'homme pour éviter le péché, non-seulement pendant un long tems, mais encore dans toutes ses actions, ses causes, ses pensées, ses mouvemens ; comme il prétend que la véritable antiquité des peres l'a enseigné contre Pélage : car la loi, dit-il, sans la grace, ne diminue pas le péché, mais le fait abonder, parce que la loi sans la grace tue.

Sur la huitiéme, Baïus renvoye aux notes qu'il a faites sur la seconde, dont il a parlé suffisamment.

An. 1560.

Sur la neuviéme, il fait voir qu'un homme effrayé n'a pas une foi pleine & parfaite; & que celui qui n'a pas encore obtenu la rémiſſion de ſes péchés, comme Corneille, peut faire des actions qui méritent quelque récompenſe.

Il explique la dixiéme, en prenant le terme de charité pour toute bonne volonté, & ſoutient qu'en ce ſens on peut dire des fidéles qui n'ont pas encore obtenu la rémiſſion de leurs péchés, mais qui ont pris la réſolution de ſe convertir, qui déteſtent leurs péchés paſſés, qui commencent à aimer Dieu, qu'ils ont du moins un commencement de charité.

Sur l'onziéme, il prétend qu'elle n'eſt ni hérétique ni ſchiſmatique, & qu'elle porte au contraire les fidéles à un plus fort attachement à l'égliſe, les portant à avoir recours à elle & à ſes prêtres pour obtenir l'abſolution de leurs péchés.

Sur la douziéme, il dit que quiconque lira l'épître cent quatre-vingtiéme de ſaint Auguſtin, qui traite de la fuite dans la perſécution, ne doutera point qu'hors le cas de néceſſité, le miniſtére du prêtre eſt néceſſaire pour obtenir la rémiſſion des péchés; que la propoſition contraire favoriſe les erreurs de Luther & de Wiclef, qui diſoient que la confeſſion extérieure étoit ſuperflue & inutile à un pécheur qui eſt devenu contrit.

Sur la treiziéme, il avoue qu'elle eſt juſtement condamnée, ſi par le terme de juſtification, on entend la rémiſſion des péchés, ſuivant l'uſage

An. 1560. ordinaire : mais il croit que ceux qui l'ont avancée, ont ſeulement prétendu qu'avant la premiere grace, le libre-arbitre ne peut faire aucun bien ; & c'eſt le ſens dans lequel il ne la croit pas condamnable.

Sur la quatorziéme, il reconnoît que la propoſition générale, que la grace ne ſe donne qu'à ceux qui s'y oppoſent, eſt fauſſe, parce que cela ne ſe peut dire que de la premiere grace, par laquelle la volonté de l'homme eſt changée.

Sur la quinziéme, il dit que ſi la Sorbonne avoit fait attention à deux propoſitions de Jean de Marcario, la quatorziéme & la quinziéme qu'elle cenſura en 1347. elle auroit connu qu'elle approuva alors, ce qu'elle condamne à préſent comme hérétique. Qu'au reſte quand il dit, que l'acte auquel on ſe porte néceſſairement, eſt péché, il ne l'entend pas d'une certaine eſpéce particuliére, qu'on fait tellement par néceſſité, qu'en le faiſant, il n'eſt pas au pouvoir de celui qui agit de ne le pas faire ; & il ſe ſert de l'exemple d'un homicide commis par un frénétique, un homme yvre, ou ignorant, ſoit qu'il ſoit néceſſaire d'une volonté antécédente, ou non, pourvû toutefois qu'il ne ſoit pas involontaire, ni contraire à la volonté de celui qui agit, vû que ſaint Thomas aſſure, que l'ignorance pure n'excuſe pas de péché, pourvû que l'action ne ſoit pas involontaire.

Sur la ſeiziéme, il dit que ſi l'on trouvoit un homme aſſez téméraire pour dire que la ſainte Vierge,

& les bienheureux qui regnent avec Jesus-Christ dans le ciel, ne sont pas encore exempts du péché originel, il mériteroit sans doute d'être condamné de tout le monde comme un hérétique; mais comme personne n'est assez insensé pour le dire, & même pour le penser, il ajoûte que c'est un artifice de la calomnie d'avoir exprimé la proposition de telle sorte qu'elle pût être condamnée, afin de traiter d'hérétiques ceux qui disent que la bienheureuse Vierge a été conçue dans le péché originel. Il montre ensuite qu'on n'est point hérétique pour le soutenir, & que l'article de l'immaculée Conception n'est point de foi. Il rapporte la décision du concile de Basle en 1439. qu'il combat par la bulle de Sixte IV. qui dit qu'on ne doit avoir aucun égard à cette décision, n'étant point autorisée par le siége apostolique.

An. 1560.

Sur la dix-septiéme, il remarque qu'il est surprenant que la Sorbonne n'ait rien prononcé sur la premiere partie de sa proposition, s'étant expliquée sur la septiéme, où il est dit que toutes les actions des infidéles sont des péchés. Car si c'est un précepte de tout faire pour la gloire de Dieu, n'est-ce pas, dit-il, une conséquence nécessaire, que toute action d'un homme purement infidéle est péché, puisqu'il ne fait rien pour la gloire de Dieu, qu'il ignore.

Sur la dix-huitiéme, il soutient que toute observation des commandemens de Dieu mérite la vie éternelle, suivant cette parole de Jesus-Christ: *Si vous voulez entrer dans la vie, gardez les commandemens.* Il défie ensuite les docteurs de Paris de citer quelque

Matth. XIX. *v.* 17.

An. 1560.

endroit de l'Ecriture sainte qui montre le contraire : d'où il conclut qu'ils ont été plus portés à censurer qu'à enseigner, quoique ce dernier devoir soit essentiel à la qualité de docteur.

LVIII.
La faculté exclut de son corps, Adrien Métayer.
D'Argentré, in collect. judic. de novis errorib. t. 2. p. 288.

La Faculté de Théologie s'assembla encore le vingt-sixiéme du mois de Juillet, à l'occasion d'un arrêt du parlement, rendu à la requête d'un certain Adrien Métayer, religieux de l'ordre des Augustins, le vingt-septiéme de Juin, & docteur, pour être rétabli dans ses droits. La Faculté après avoir vû les informations faites contre ce religieux par Etienne Prud'homme & Etienne Patris, conseillers au parlement de Roüen, par frere Thomas Laurens, docteur en théologie, & inquisiteur général de la foi : Faisant attention à la bulle du pape Jules III. qui ordonna à la même Faculté de n'admettre dans son corps aucune personne suspecte d'hérésie ; & supposé qu'elle y soit déja reçue, de l'en exclure sans autre formalité, ni procédure juridique. Toutes ces choses vûes, & mûrement examinées, on statua que ledit frere Adrien Métayer ne seroit point admis, & qu'on l'exhorteroit fraternellement de se retirer dans son monastére, & d'y vivre saintement & avec piété, afin qu'il pût servir de bon exemple aux autres, & que tous les soupçons qu'on avoit justement conçus touchant sa religion fussent dissipés. Nous avons rapporté ailleurs les propositions pour lesquelles il avoit été condamné.

Sup. l. CXLII. n. 25.

LIX.
Autres censures de la faculté.
D'Argentré, ibid. p. 289.

La même Faculté le vingt-sixiéme du mois d'Octobre, censura cinq propositions qui lui avoient été déférées par Guillaume de Bosset, chanoine de Besançon, & qui concernoient le mystére de la sainte

Trinité, la néceſſité des ſacremens & de la foi catholique. La premiere diſoit que Jules-Céſar étoit auſſi parfait que Jeſus-Chriſt : ce qui eſt qualifié d'impie, d'hérétique & d'abominable. La ſeconde, comparoit la Trinité à un haut de chauſſe, qui composé de trois coutures, ne fait qu'un même vêtement. La cenſure dit que cette comparaiſon eſt exécrable, impie, & fait horreur. La troiſiéme paroiſſoit nier la néceſſité du baptême pour les enfans. Elle eſt traitée de ſuſpecte d'héréſie. La quatriéme tendoit au mépris de la confeſſion, de la communion, de l'adoration du corps de Jeſus-Chriſt : ce qui fait qu'on traite l'auteur d'hérétique & de Sacramentaire. La cinquiéme qui parloit de la foi, & les qualifications d'erronnée & d'hérétique, que les Inquiſiteurs donnoient à quelques propoſitions, ne fut pas cenſurée, parce qu'on ne comprenoit pas quel étoit le ſentiment de l'auteur.

An. 1560.

Dans la même aſſemblée on préſenta un livre intitulé : *La Polygraphie de Jean Trithéme*, pour être cenſuré : mais après qu'on eût délibéré ſur cette affaire, il fut conclu, que l'ouvrage étant écrit en François, cela ne regardoit pas la Faculté. Ce Trithéme étoit abbé du monaſtére de Spanheim, de l'ordre de ſaint Benoît, dans le diocèſe de Mayence, & fut enſuite abbé de ſaint Jacques de Wirtzbourg. Il avoit une grande connoiſſance des ſciences divines & humaines. Entre ſes traités, il y en a un des illuſtres Ecrivains eccléſiaſtiques, qu'il rapporte au nombre de huit cent ſoixante & dix ; un autre des hommes célébres d'Allemagne ; & un dernier de ceux de l'ordre de ſaint Benoît. Ses ſix livres

AN. 1560.

de Polygraphie, & un de Stéganographie, l'ont fait soupçonner de magie, & quelques-uns ont débité sans raison, qu'il avoit commerce avec les démons.

LX.
Demande de l'Université pour être faites à Trente, & aux états d'Orleans.
D'Argentré ibid. et sup. l. 2. p. 289.

Le deuxiéme de Novembre l'Université de Paris assemblée dans le collége de Lisieux, fut d'avis d'envoyer deux membres de chaque Faculté, avec le recteur & les procureurs des nations, à l'évêque de Paris, qui lui avoit écrit pour l'inviter à envoyer quelques personnes de son corps aux Etats d'Orleans, & au concile général qu'on devoit bien-tôt assembler à Trente. Ensuite le doyen de la Faculté de théologie proposa les demandes qu'on devoit faire tant à Trente qu'aux Etats, & qui devoient être confirmées par un édit du roi. Elles étoient réduites à ces articles. Qu'on rétablît les élections, en ôtant le concordat; vû qu'en changeant la pragmatique sanction, tout l'ordre ecclésiastique avoit été changé. Qu'on abolît les décimes. Qu'il ne fût pas permis aux princes de tirer quelque chose du trésor de l'église. Qu'on ôtât les annates, vulgairement appellées Déports. Qu'il fût défendu à tout évêque ou cardinal de donner un bénéfice en retenant une pension. Que les évêques ne reçoivent rien pour les ordres ni collation des bénéfices. Qu'ils n'accordent point de dispenses de mariage, ni la permission de baptiser dans une chambre. Qu'ils portent l'habit convenable à leur dignité. Que les prêtres ne passent point les nuits à joüer avec des laïques. Qu'on régle les amendes; & que si l'on y doit condamner quelqu'un justement, cette amende soit employée au soulagement des pauvres. Qu'il ne faut pas user

témérairement

témérairement de censures, ni prononcer l'excommunication d'une maniere précipitée. Qu'on ne doit excommunier que pour des péchés mortels. Qu'il faut retrancher les concubinaires. Que la ruine de la discipline ecclésiastique vient des nominations royales aux bénéfices. Qu'il ne soit point permis aux évêques d'assister aux processions publiques, à moins qu'ils n'y célébrent la messe. Qu'on n'établisse aucun suspect dans sa foi. Que ceux qui seront tels, soient destitués. Et que les juges fassent leur profession de foi à Pâques, en présence du peuple, & ne reçoivent point la Communion en secret.

LXI. Discours de l'Avocat du Roi à Angers aux Etats d'Angers.

D'Argentré, ut suprà. p. 291.

On déféra aussi à la faculté de Théologie un discours de François Grimaudet, Avocat du roi à Angers, & imprimé à Paris chez Frédéric Morel, sous le titre de, *Remontrance faite par M. François Grimaudet, Avocat du roi à Angers, aux Etats d'Anjou.* Ce discours avoit été prononcé en effet dans ces Etats, le quinzieme Octobre 1560. On se plaignoit principalement de ce que le sieur Grimaudet soutenoit dans ce discours, que le concile général, pour être légitime, ne devoit pas seulement être composé d'évêques & de prélats, qui y auroient voix délibérative, selon la bulle d'indiction de Pie IV. & les autres bulles précédentes, mais qu'il falloit aussi y admettre les laïques; ensorte que le concile indiqué à Trente devoit être déclaré nul, si tous les laïques ne s'y trouvoient; & tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors, inutile & de nulle valeur, parce que ses décrets touchant la foi & la discipline avoient été faits sans la participation des laïques. Il ajoûtoit de plus, que la convocation des conciles de toute la chrétienté, &

AN. 1560.

la réformation de la discipline ecclésiastique appartient à la puissance séculiere, & non à l'ecclésiastique; ce qui fut regardé comme digne de censure; mais ce discours ne fut condamné que l'année suivante.

Fin du Trente-unième Volume.

TABLE DES MATIERES

contenues dans le Trente-Uniéme Volume.

A

D

F

G

N.

O.

Q.

R.

S.

T

Fin de la Table des Matieres.